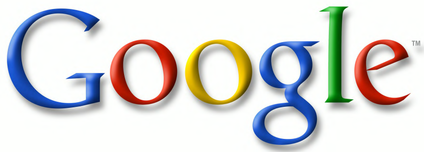
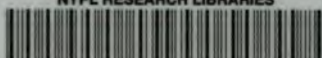




Felix Cantagrel né à Amboise en 1810
Dédié à V. Considérant
(Phalanstère)

Publication de l'Ecole Sociétaire.

778

# LE FOU DU PALAIS-ROYAL

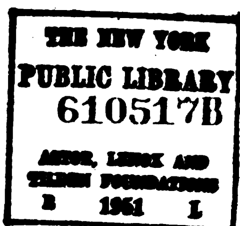
PAR

CANTAGREL.

> Si demain, oubliant d'éclore,
> Le jour manquait, eh bien ! demain
> Quelque Fou trouverait encore
> Un flambeau pour le genre humain.
>
> BÉRANGER. *Les Fous.*

> Il faut souvent donner à la Sagesse l'air de la Folie, afin de lui procurer ses entrées ; j'aime mieux qu'on dise, « mais cela n'est pas si insensé qu'on le croirait bien, » que de dire, « écoutez-moi, voici des choses très sages. »
>
> DIDEROT. *Lettre* CXXIV, *à Mlle Voland.*

PARIS
A LA LIBRAIRIE PHALANSTÉRIENNE,
RUE DE TOURNON, N° 6.
1841



A mon Ami

# Victor Considerant.

MON CHER VICTOR,

Vous m'avez initié à la Théorie Sociétaire ; vous avez soutenu mes premiers pas dans l'étude de cette Science sublime dont vous êtes le plus brillant interprète. Si je puis joindre aujourd'hui mes efforts aux efforts des hommes de cœur, qui, sous votre direction éclairée, travaillent à propager la découverte du Maître, je le dois à vos conseils et à vos encouragements.

Je vous dédie ce livre, mon premier ouvrage.

En plaçant mon FOU sous vos auspices, je lui assure une protection dont il a besoin, et, s'il obtient quelques suffrages, c'est encore à vous que j'en serai redevable.

Cantagrel.

Paris, 25 décembre 1840.

# LE FOU

DU

# PALAIS-ROYAL.

## AVANT-PROPOS.

Tout le monde a remarqué, au Palais-Royal, la physionomie animée que présente la partie du jardin voisine de la galerie Montpensier. C'est surtout entre le restaurant Véry et la pittoresque gerbe d'eau dont les jets gracieux, après s'être élevés avec fierté, retombent mollement en flocons diaprés de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, c'est dans cet espace qu'à toutes les heures du jour, à toutes les époques de l'année, se forment, stationnent, augmentent ou diminuent une multitude de *groupes* dont il serait curieux de rechercher l'origine et d'examiner le mécanisme et les tendances.

Il faut voir l'aisance, la familiarité de cette population insouciante. Tous les visages semblent épanouis. Aussi, là,

point de phrases compassées, point de discours académiques ; ce sont des causeries amusantes, expansives, des discussions désordonnées, un dialogue sans façon. L'esprit y est de mise. On y parle de tout : — de science, c'est le côté faible ; — de métaphysique et de morale, moins bien qu'en Sorbonne ; — de politique, encore plus mal qu'à la Chambre des Députés ; — de littérature et d'art ; c'est là le côté fort, car ces groupes se composent habituellement d'artistes et d'hommes de lettres.

On rencontre souvent au milieu de ces groupes un homme que je vais essayer d'esquisser : au moral, tour à tour subtil comme un légiste et naïf comme un enfant, grave et froid comme un docteur, enthousiaste comme un néophyte, sententieux, incisif, et, quand il le veut, comique plein de goût et d'urbanité ; à la fois modeste et fier, insouciant et sombre, trivial et sublime ; simple ici, déclamateur là, et surtout grand improvisateur ; au physique, un bel homme, à l'œil vif, expressif, au geste brusque et fréquent, mais toujours énergique. Sa langue est bien déliée, sa voix est sonore ; elle prend tous les tons, elle a des inflexions pour tous les mouvements de l'âme.

Les avis sont bien partagés sur son compte. Les uns prétendent qu'il est un peu fou ; d'autres le trouvent amusant, original, spirituel. Ses amis assurent que sa gaîté est sérieuse, qu'au fond il est grave et penseur, qu'il a des idées ; que si parfois il étonne par ses paradoxes, par la hardiesse de ses conceptions, il y a souvent de la profondeur dans ses aperçus, et que toujours il intéresse par son imagination. Ce que personne ne lui conteste, c'est une organisation heureuse, une mémoire excellente, et beaucoup de présence d'esprit.

Tel est cet homme au moins extraordinaire. Nous le nommerons X.....

# PREMIER PROPOS.

## I.

C'était le 28 avril dernier; il faisait froid. Nous étions quatre amis, deux comédiens, un architecte et moi. X arrive, couvert comme nous d'un palletot.

— Eh! bonjour, me dit-il, car je le connais particulièrement. Bonjour, messieurs. Eh bien! que dit-on?... Je vous trouve tous charmants, parole d'honneur! Vous restez là à grelotter à la fin d'avril! c'est honteux! Toi aussi, me dit-il, tu grelottes comme ces messieurs!.... Cela n'a pas de nom!

L'ARCHITECTE. Que voulez-vous? c'est la saison.

X. La saison! la saison de geler en France au mois de mai! Vous plaisantez...

— Comment faire?

X. Eh! parbleu! c'est bien facile; rétablissez l'ordre des saisons.

— C'est à Dieu qu'il faut demander cela.

X. Ah! charmant! Ils en sont tous là, Dieu est-il respon-

sable du mal que font les hommes? Vous faites sottises sur sottises, vous dévastez votre globe; vous donnez naissance à des maladies, à des pestes; vous dégradez les climatures, vous changez l'ordre des saisons, et puis c'est à Dieu que vous demandez compte de tout cela!...

— Il faudrait commencer par prouver que tous ces fléaux sont du fait de l'homme.

X. Quoi! cela n'est pas démontré pour vous?

— Mais non! dirent-ils tous.

X. Tenez, voici mon ami le docteur Frank qui va vous expliquer cela. N'est-il pas vrai, docteur, que les sources qui fécondent les vallées sont dues à l'existence des forêts?

Le docteur. Oui, sans doute; en permettant aux pluies de s'infiltrer lentement dans le sol, elles donnent naissance aux ruisseaux permanents, qui sans elles n'auraient été que des torrents destructeurs et passagers; de plus elles font office de carder les vents, d'abriter les coteaux. Placées dans de certaines circonstances, elles protégent les villes contre les maladies pestilentielles; ainsi, à Rome, il est de tradition que le bois sacré, *lucus*, où Numa consultait la nymphe Egérie, est indispensable à la salubrité de la ville; et la science vient justifier la tradition.

X. Très bien! Maintenant je vais vous prouver que les Romains, tout barbares qu'ils étaient, eux et leur tradition, n'avaient garde d'être aussi imprévoyants que les Modernes avec leur Civilisation et leur sublime politique.

Un comédien. Qu'est-ce que la politique a à faire dans tout cela?

X. Vous l'allez voir. N'est-il pas vrai, docteur, qu'en cultivant la terre scientifiquement, en disposant les vignes, les bois, les terres arables et les prairies, non suivant les ca-

prices de tel ou tel, mais en consultant des règles générales, on élèverait, on équilibrerait la température, on rétablirait les climatures, enfin l'on régulariserait l'ordre des saisons?

Le docteur. Ah! ah! ah! Il est bien certain qu'en combinant et calculant tout cela... Oui... je crois bien que... Mais où voulez-vous en venir?

X. Maintenant, convenez-vous qu'en France nous n'avons plus qu'une saison passable, qui est l'automne? que les étés sont arides? que les hivers se prolongent aux dépens du printemps, et que le mal gagne avec une rapidité effrayante? Dites-moi s'il est naturel de geler comme nous le faisons aujourd'hui, 28 avril 1839?

Le docteur. A vrai dire, il ne fait pas chaud... Après?

X. Maintenant, avouez-vous que l'on a fait depuis 300 ans tout le contraire de ce qu'indique la Science relative à la culture combinée? Conviendrez-vous que, grâce à cette anarchie, la vigne est chassée du Nord, que l'olivier et l'oranger disparaissent peu à peu de la Provence, et que, sur ces campagnes naguère encore si fertiles, aujourd'hui sèches et désolées, le mistral règne en maître absolu?

Le docteur. C'est un fait, messieurs.

X. Un autre fait que l'un de vos savants, que M. Raoul-Rochette a remarqué dans son voyage de Grèce, c'est que dans ce pays tant de fois dévasté tous les cours d'eau sont à sec; c'est que l'Ilyssus n'est plus qu'un ruisseau perdu au milieu du lit où coulait, au temps de Socrate et de Platon, ce fleuve alors si vanté. M. Raoul-Rochette a-t-il donné la cause de ce phénomène? Non! il n'a pas même songé qu'il fût utile de la rechercher... Maintenant, un autre fait tout opposé et tout récent. Le pacha d'Egypte, qui, dit-on, est un barbare, a eu l'idée de faire des planta-

tions de forêts dans la Haute-Egypte ; il y a peu d'années de cela. Savez-vous le résultat qu'a amené l'idée de ce barbare qui ne s'en doutait guère ? c'est que les inondations du Nil se régularisent, c'est que la fécondité du sol remplace peu à peu l'aridité qui ruinait ce pays. Eh ! mon dieu ! n'allons pas chercher nos preuves si loin : consultez les documents anciens, et vous verrez de combien la section actuelle de la Seine est moindre qu'il y a six ou huit cents ans...

L'ARCHITECTE. J'attends la conclusion.

X. La conclusion ! Est-ce que si, à Philadelphie et à Pékin, situés comme Naples au 40e degré de latitude, les hivers sont plus rigoureux qu'à Francfort situé au 50e ; et si à Québec et Astrakan, situés comme Tours au 47e degré, le froid est souvent plus intense qu'à Pétersbourg, bien que la disposition relative des lieux soit sensiblement la même pour chacune de ces latitudes, est-ce qu'il n'y a pas une raison à tout cela ? Et si les hommes reconnaissent que leur action, soit anarchique, soit combinée, modifie en bien ou en mal les climatures, est-ce qu'il faut s'en prendre à Dieu de ce que les climatures se dégradent journellement ? est-ce qu'il faut demander compte à Dieu des pestes, phthisies, hydropisies, fièvres, rhumes et autres maladies qui désolent l'humanité ? Ce qu'il y a de plus triste, c'est que, suivant un adage, hélas ! trop vrai dans ce monde à rebours, les bons s'en vont, les mauvais restent !... Est-ce qu'il est naturel que tant de braves gens meurent ainsi avant l'âge ? Est-ce que Dieu a voulu que des générations entières disparussent victimes d'un fléau destructeur ? Gardez-vous donc de dire comme notre ami Pierre Durand dans le *Siècle*, car bien que je ne lise guère les journaux, celui-là m'est tombé ce matin entre les mains, et qu'ai-je lu ? Le voici en propres termes : « Le « ciel a décidé » ( le ciel a décidé ! c'est fabuleux ! ) « que nous « passerions le printemps en palletot. » Concevez-vous cet homme qui s'en prend au ciel ? Parole d'honneur ! c'est à

n'y pas croire ; ils ont nommé cela une foule de mots vides de sens avec lesquels ils remplissent les colonnes d'un journal; et ce que j'admire le plus, c'est qu'il y ait, dans les 86 départements, des gens, et en grand nombre, je ne dis pas pour lire ces vacuités, mais pour payer régulièrement leur abonnement... On n'a pas d'idée de cela! « Voilà, ajoute « notre spirituel auteur, voilà un vêtement ( le palletot ) qui « s'accommode assez mal avec la couronne de roses dont « les poëtes classiques coiffent poétiquement la riante saison « de Flore. » Eh! ne voyez-vous pas que les poëtes ont raison contre vous; car si la saison de Flore n'est pas riante, elle devrait l'être, et lorsqu'elle ne l'est pas, ils ont du moins le bon esprit de ne point accuser le ciel.

L'ARCHITECTE. J'attends toujours la conclusion.

X. Vous croyez que je l'oublie, ma conclusion ! La voici, et si vous êtes bons logiciens, vous serez bien forcés de l'admettre : c'est que « l'atmosphère est, comme la terre elle-même, un champ soumis à la culture de l'homme! »

A cette proposition, tous partirent d'un éclat de rire, excepté Frank qui dit : « Hum ! il y a quelque chose .. il est certain... il y a quelque chose de vrai là-dedans:::.

X. Voilà bien mes gens!... Il y a du vrai là-dedans... Eh! morbleu ! déclarez-vous; prenez un parti : la vérité est vraie jusqu'au bout. Pourquoi repousser une vérité bien positive, parce qu'elle se présente sous la forme d'un paradoxe? Mais, messieurs, ce n'est pas là ma conclusion dernière, ma conclusion supérieure. Si nous nous en tenions là, nous ferions comme ces philosophes qui, possesseurs de bons axiomes, ne savent pas les appliquer, et n'arrivent qu'à l'impuissance et à la stérilité; nous ferions comme ces avares qui ont en main un levier magique, l'or, et qui laissent ce levier inactif. C'est à vous de tirer la conclusion, Frank, à

vous qui êtes encore imbu de toutes ces belles idées politiques, à vous, partisan de la sainte égalité, des doctrines libérales les plus contradictoires !...

Un comédien. Vous voyez bien qu'il est absolutiste.

X. Moi, absolutiste ! je suis plus véritablement républicain que vous tous ; et c'est parce que je suis plus et mieux que républicain que je ne suis pas partisan de la république.

L'autre comédien. Pour moi, j'ai toujours considéré X comme un Juste-milieu.

X. Moi ! allons donc !

L'architecte. Mais enfin, si vous n'êtes ni républicain, ni juste-milieu, ni absolutiste, ni aristocrate, ni démocrate, qu'êtes-vous donc ? Vous n'êtes donc rien ?

X. Merci ! voilà bien les Civilisés ! ils ne conçoivent pas qu'on puisse avoir une idée en dehors de leurs idées.

L'architecte. Les civilisés ! les civilisés ! Je m'en fais gloire, d'être civilisé !

X. Il y a bien de quoi !

L'architecte. Mais enfin dites-nous si vous êtes quelque chose, et ce que vous êtes. Êtes-vous pour le gouvernement représentatif ? voulez-vous la réforme électorale ?

X. Tout à l'heure nous causerons de ces plaisanteries. Traitons d'abord les questions sérieuses, vitales. Quant à ce que je suis, eh ! mon Dieu ! ces messieurs le savent tous, Frank et mon ami (en me prenant la main) le savent bien : je suis *Phalanstérien*.

L'architecte. Ah ! ah ! ah !... oui, je sais... le système de Fourier....

X. (avec un regard d'autorité.) Dites la science et non le système.

L'ARCHITECTE. Bah ! bah ! science ou système, cela m'est bien égal. Ah ! monsieur est Phalanstérien ?... Diable ! c'est une position !...

Et l'architecte se prit à rire ; mais les autres n'osèrent pas l'imiter ; car il y avait dans les éclairs que lançait l'œil de X un tel sarcasme, et dans sa pose fière et dédaigneuse un si grand sentiment de sa supériorité sur son adversaire, que tous, et l'architecte lui-même, furent contraints d'en subir l'influence.—X jetait alternativement sur eux et sur moi des regards d'intelligence. Il se pencha à mon oreille : il avait sans doute beaucoup de choses à me dire ; il ne put que trouver ces trois mots en me serrant convulsivement la main : « Ah ! mon cher !... » Il leva les yeux d'un air indéfinissable ; puis se frottant le front, il continua :

— Eh bien ! docteur, nous avons dit que vous tireriez la conclusion. Nous avons reconnu, d'une part, qu'en combinant unitairement les cultures, on pouvait placer la terre dans les meilleures conditions possibles de température graduée et de salubrité ; et nous avons vu, d'autre part, les beaux résultats qu'avait amenés la culture anarchique, ou anti-scientifique, ou anti-sociale, c'est tout un. A quoi ces résultats sont-ils dus ? où gît la cause de cette anarchie ? où est l'obstacle aux cultures combinées ? N'est-ce pas dans la division des propriétés, qui permet au détenteur d'user et d'abuser de sa chose ? Chaque propriétaire, dans son coin, dans son isolement, croit ne faire de mal ni à lui ni à ses semblables en agissant de la sorte ; et cependant tous nuisent à tous, chacun nuit à chacun. Oui, messieurs, tout le mal est dans le *Morcellement*. Et qui est-ce qui maintient le *Morcellement*, et par suite s'oppose à toute amélioration, sinon la politique, monsieur le libéral, sinon vos systèmes de Civilisation perfectible, monsieur le Civilisé ?... Oh ! docteur, vous avez beau hocher la tête, voyez-

vous... vous avez admis les prémisses, vous ne pouvez éviter la conséquence.

LE DOCTEUR. Je crois que la division des propriétés est la garantie des libertés publiques.

X. Grands mots qui ne cachent pas une idée. Il faudrait commencer par démontrer ce que vous avancez, et peut-être à la fin seriez-vous forcé de reconnaître qu'en thèse absolue, vous avez pris justement le contre-pied de la lettre.

L'ARCHITECTE. Mais, monsieur, vous voulez donc reconstituer les grandes propriétés féodales?

X. Qui vous parle de cela, monsieur? je suis vraiment affligé de voir que vous ne sortiez pas d'un certain cercle d'idées. Moi qui ne suis qu'un phalanstérien... Oui, souriez... oui, monsieur, je suis phalanstérien, et il y en a bien d'autres; mon ami aussi (en me frappant sur l'épaule) est phalanstérien.

L'ARCHITECTE. Quoi! monsieur?...

MOI. Hélas! il faut bien que j'en convienne.

X. Vous le serez vous-même un jour, monsieur; demain peut-être, que sais-je? il ne faut pas déjà tant d'intelligence pour cela... pardon!... mais dans ce moment vous ne voulez pas... Et tenez, convenez que nous vous faisons pitié... Allons, bah! convenez-en....

L'ARCHITECTE. Moi, monsieur, je respecte vos convictions... Quand on est convaincu...

X. Qu'appelez-vous convaincu? Je n'aime pas les querelles de mots, mais entendons-nous. Écoutez-moi bien. Vous êtes architecte... Vous devez savoir un peu de géométrie.

L'ARCHITECTE. Mais oui... un peu!..,

X. Et moi aussi... un peu... Eh! bien, répondez. Est-ce que vous êtes convaincu que le plus court chemin d'un point à un autre, c'est la ligne droite.

L'ARCHITECTE. Quelle demande!

X. Etes-vous convaincu que le plus court...

L'ARCHITECTE. Mais oui, sans doute.

X. Vous êtes convaincu?

L'ARCHITECTE. Oui.

X. Eh bien! vous connaissez la nature de la conviction qui m'anime. N'est-il pas vrai ( en s'adressant à moi ) que la vérité découverte par Fourier est aussi incontestable et repose sur un principe aussi immuable, aussi clair que l'axiome de la ligne droite?

— Sans doute, mon ami, mais ce n'est pas moi qu'il faut persuader, ce sont ces messieurs, c'est surtout monsieur qui sourit de pitié.

X. Ce que je viens de dire vous paraît plaisant, n'est-ce pas?

L'ARCHITECTE. Plaisant? non... je ne dis pas... je ne comprends pas...

X. Je n'en suis pas étonné. C'est que, voyez-vous, il existe une immense échelle sur laquelle chaque intelligence a son degré marqué. Il y a des hommes qui comprennent que le plus court chemin d'un point à un autre, c'est la ligne droite : ceux-là forment le plus grand nombre; ils sont au pied de l'échelle. Il y en a d'autres qui s'élèvent jusqu'à comprendre la mesure des surfaces rectilignes, celle du cercle, le carré de l'hypothénuse, la mesure de la sphère, les sections coniques : ceux-là deviennent de plus en plus rares; et quand on arrive à l'algèbre, au calcul intégral,

différentiel, c'est alors que la foule s'éclaircit..., le sommet de l'échelle reste désert. Connaissez-vous la mesure de la sphère?

L'ARCHITECTE. En doutez-vous par hasard?

X. Mais sauriez-vous en faire la démonstration?

L'ARCHITECTE. Vous êtes un insolent.

X. C'est vrai, et j'ai tort.

MOI. Mon ami, tu manques un peu d'indulgence.

X. C'est-à-dire que je me laisse entraîner par la chaleur de la discussion. Mais au fond, j'ai tant et si bien appris à plaindre, à absoudre les hommes, à tout rejeter sur la faute des choses, qu'en vérité je dois être indulgent; et je le suis naturellement.... Comment pourrais-je ne pas l'être? songez : je crois (non par instinct, comme J.-J. Rousseau, mais par démonstration rigoureuse), je suis, dis-je, convaincu que les hommes sont tous nativement *bons*...

L'ARCHITECTE. Vous êtes bien heureux!

X. C'est vrai!

L'ARCHITECTE. Mais il me semble que vous faites surtout consister votre indulgence à vous croire plus capable que...

X. Que qui?

L'ARCHITECTE. Que tout le monde, que moi, par exemple.

X. Non, pardon! entre nous je n'ai établi aucun point de comparaison; si j'en pouvais établir un seul, je vous dirais bien sincèrement ce que je pense à cet égard; et je jure que j'aurais plaisir à me trouver inférieur à vous.

L'ARCHITECTE. Maintenant vous êtes modeste.

X. C'est vrai, et j'ai raison. N'est-ce pas, mon bon (en

s'adressant à moi), n'est-ce pas que j'ai raison d'être modeste ? Car, remarquez ceci, tant que la dernière pierre d'une pyramide n'est pas posée, il n'y a pas, à vrai dire, de pyramide.

— Et cela prouve?

X. Cela prouve, ô architecte que vous êtes ! cela prouve que tant que l'édifice n'est pas complet, il n'y a pas à proprement parler d'édifice.

— Eh bien?

X. Eh bien! cela prouve que tant que nous ne connaissons pas la vérité absolue, nous nous égarons dans les vérités relatives qui ne sont pas autres que le mensonge.

— Et puis?

X. Et puis cela prouve que, tant que les hommes ne savent pas le dernier mot, ils ne savent rien.

— Enfin?

X. Enfin cela prouve que nous ne connaîtrons bien la partie que quand nous saurons le tout. Et comme il se pourrait bien faire que je ne susse pas encore tout, j'ai bien raison d'être modeste.

— Ah!...

X. Mais pour reprendre notre discussion, vous croyez que c'est par modestie que je ne me déclare pas plus intelligent que vous. Vous vous trompez, et, parole d'honneur! je vous dirais franchement ce que j'en pense, si j'étais à même. Mettez-moi à même.

— Et comment?

X n'entendit pas ; son esprit était déjà ailleurs. Il jetait autour de lui des regards où se peignait une satisfaction

intérieure. — Que ce Palais-Royal est beau ! s'écria-t-il ; messieurs, la belle chose que l'architecture ! Ma foi ! l'architecture, c'est tout ; il n'y a que cela sur la terre ; les palais, les châteaux, les jardins, les grandes, belles et utiles constructions !... c'est tout ! Que je voudrais être roi pour loger tout mon peuple dans des palais.... Oui, messieurs, oui, je le ferais, j'en sais les moyens, et cela ne me coûterait rien — que le plaisir d'assurer le bonheur à tous et à moi-même. Ce Palais-Royal ! quelle belle idée ! l'architecte ne s'en doutait guère, il a fait cela à son insu...., n'importe, c'est bien beau ce grand palais unitaire !.... Comment n'en a-t-on pas fait trente pareils dans Paris ? C'est beau... entendons-nous ! je parle du plan, de la disposition, non des détails ; les détails sont atroces ; mais le plan, ce jardin, ces galeries... Et encore cela est bien incomplet !

L'ARCHITECTE. Oh ! incomplet !... c'est beau !

X. Et savez-vous pourquoi cela est beau ? C'est qu'il ne suffit pas de dire qu'une chose est belle, il faut encore savoir pourquoi.

L'ARCHITECTE. Vous nous le direz, vous qui possédez la *Science*.

X. Que ne la connaissez-vous ? vous le sauriez comme moi ; et cela ne serait pas malheureux, puisque vous êtes architecte.

— Décidément vous n'êtes pas modeste.

X. Quand bien même je m'estimerais plus capable que vous, ce ne serait pas une raison pour me vanter.... pardon !... non, c'est que ce n'est pas moi qui suis plus capable. Bien plus, je suis certain que vous me surpassez au moins en quelques points : cela doit être même. Ce n'est donc pas que je sois plus fort, c'est que je possède une Science que vous méconnaissez, c'est que je m'appuie sur elle. Ima-

ginez deux chanteurs d'égal talent, l'un s'accompagnant avec un piano d'Érard et l'autre avec un instrument hors de service; quel sera le plus fort des deux virtuoses? Imaginez un homme très intelligent, mais ignorant les premiers éléments de géométrie : cet homme a un cercle à diviser en six parties égales; il tâtonnera longtemps, et n'arrivera jamais à la rigueur mathématique. Un géomètre arrive et lui dit : « Mon brave, prenez le rayon.... » Voilà la Politique et voilà la Science sociale; l'une n'a qu'un instrument faux, l'autre a un instrument parfait; l'une ressemble à l'homme qui cherche en aveugle à diviser son cercle, l'autre le divise directement, parce qu'elle est la Science, et qu'elle possède un instrument infaillible comme elle. Et voilà la situation de la Science vis-à-vis de la Politique, vis-à-vis de la Civilisation. Elle dit à la Politique : « Servez-vous de mon instrument, » et la Politique garde ses fausses doctrines. Nous disons à la Civilisation : « Prenez le rayon, » et la Civilisation nous répond : « Attendez d'abord que je voie si je pourrai diviser mon cercle. » Voilà, monsieur... Et voilà tout le secret de ma force!

— Oui, mais vous vous donnez le mérite d'avoir trouvé l'instrument.

X. C'est évident. Je dirai même que ce que vous dites là n'est pas mal. Oui, monsieur, je l'ai trouvé, ou plutôt je l'ai apprécié;

J'ai su le reconnaître à des marques certaines.

Et comme par ce moyen je connais et vois toujours le but, je suis toujours à même de juger où je me trouve. Mais à propos où en sommes-nous? nous cherchions, je crois, un point de comparaison. Vous m'avez dit que vous connaissiez la mesure de la sphère?

— Oui.

X. Eh bien ! si vous n'eussiez pas étudié la question, l'ignorance où vous seriez de la solution de ce problème ne prouverait rien contre votre intelligence. Supposez une chose que chacun de nous ait étudiée, sur laquelle notre intelligence ait été également éveillée; tenez, prenons le Phalanstère? Avez-vous lu quelque chose de Fourier?

— Mais oui.

X. Vous l'avez lu assez pour avancer une opinion?

— Il me semble que oui.

X. Eh bien! le comprenez-vous?

— Pas trop.

X. Alors, vrai, je suis plus intelligent que vous.

Et là-dessus notre causeur s'éloigna.

## II.

Nous le rappelâmes. Il revint.

—Mais, non, dit-il, non; vous n'avez pas lu Fourier, vous ne l'avez pas lu sérieusement; car je vous jure que vous l'auriez compris. Songez donc, c'est si simple—l'Unité, l'Unité universelle! tout Fourier est dans ces deux mots. — Mais je vois que cette comparaison ne vous convient pas; prenons-en une autre. Vous convenez que ce Palais-Royal est beau?

— Oui.

X. Qu'il y a là une belle idée?

— Oui.

X. La comprenez-vous?

— Mais...

X. Comprenez-vous que, si le Palais-Royal est si beau, c'est que, soit hasard, soit intention, l'architecte a fait là un édifice unitaire? Il y a dans ce palais un grand sentiment d'Unité. — Concevez-vous qu'au moyen de ces galeries, de ces promenades, l'habitant du Palais-Royal trouve là tout sous sa main, et sans pour ainsi dire sortir de chez lui : les bains, les théâtres, les cafés, les cabinets de lecture, les restaurants, tout ce qui est utile et agréable à la vie? Comprenez-vous qu'en faisant une seule cour dans cet espace, un seul jardin dans cette cour, l'architecte a ménagé plus de logement, plus d'air et de lumière, et de salubrité, et de bien-être, et de silence, que s'il avait construit çà et là une petite cour, un petit jardin, une petite maison, un escalier étroit et étranglé, comme cela se voit dans les autres quartiers barbares de votre Paris tant vanté? Comprenez-vous qu'une idée aussi simple l'a conduit à créer un édifice d'une simplicité qui approche de la beauté absolue, laquelle est la plus simple possible? Concevez-vous qu'à l'exemple du suprême Econome, du tout-puissant Architecte, qui, dans la construction de l'univers, a été économe de ressorts et de matière, l'architecte de ce palais a réalisé une immense économie, tout en élevant une construction durable et satisfaisante à l'œil? Si ce palais est plus beau que tous les autres, c'est que par sa disposition il tient presque autant de l'Harmonie que de la Civilisation. Voilà pourquoi il est beau! Maintenant, complétez cet ensemble imparfait : établissez des promenades couvertes et chauffées pour l'hiver; imaginez que tous ces établissements morcelés soient fondus les uns dans les autres, et soient disposés non plus selon le caprice ou l'occasion, mais d'après un calcul et dans un esprit de distribution régulière; créez des communications aux étages supérieurs, etc., etc., et vous doublerez, vous

quadruplerez l'économie en décuplant les jouissances! Ah! si ce palais m'appartenait!...

L'architecte suivait ce raisonnement avec beaucoup d'attention, mais évidemment cette manière d'envisager le Palais-Royal le dérangeait tout-à-fait de ses habitudes.

X s'en aperçut. — Mais cet exemple ne vous saisit pas encore, lui dit-il. Morbleu! j'en suis fâché pour vous. Prenons-en un autre. Eh! tenez; ce groupe que nous formons ici, et qui vient de s'augmenter de trois personnes, si bien que maintenant nous voici neuf; ce groupe restera peut-être ici toute la journée; ce ne seront plus les mêmes hommes, car je vais aller de mon côté, vous du vôtre; nous y reviendrons peut-être, mais sans nous y rencontrer, sans y rencontrer un seul de ces messieurs; et pourtant le groupe subsistera, il ne sera pas dissous. Ne voyez-vous rien là? N'y a-t-il là pour vous aucun enseignement?

L'ARCHITECTE. Ma foi!...

X. Et vous avez lu Fourier!...

L'ARCHITECTE. J'avoue que je l'ai lu un peu rapidement.

X. Oh! je m'en aperçois, vous avez lu sans fruit; vous n'avez rien compris à la Loi sériaire, au mécanisme des passions, etc., etc. Pour moi, je vois, dans le simple fait de la formation, de la transformation de ce groupe, une loi naturelle, le germe d'un ordre de choses tout nouveau; j'y lis la condamnation de la société actuelle, qui, loin de savoir utiliser, loin même de comprendre la tendance naturelle au *groupe*, laisse chacun travailler dans son isolement, source de toute impuissance et de tout égoïsme. Y êtes-vous maintenant?

L'ARCHITECTE. Non!

X. Non?.... Expliquez-moi donc comment il se fait que

vous vous arrêtiez ici avec plaisir, comment il se fait que, pour causer avec nous, vous négligiez peut-être des affaires importantes? C'est que vous êtes *attiré*, retenu par un besoin, par une sympathie... Je ne dis pas que le lien sympathique qui vous retient avec nous soit bien puissant; car il n'y a peut-être entre ces messieurs et vous nulle communauté de goûts, nulle affinité de penchants; et d'ailleurs, loin de développer les sympathies, la Civilisation ne fournit pas même le moyen de les reconnaître... Mais transportez-vous par la pensée dans une société où chaque caractère serait connu, *titré*, où les sympathiques seraient naturellement portés les uns vers les autres; évidemment, au lieu de rester isolé, l'homme serait entraîné vers l'homme. Or, puisque déjà, sans que nous soyons d'accord sur aucun objet, sans que nous ayons un but commun, ou même un but quelconque, nous préférons à nos affaires, à nos études, à notre isolement de chaque jour, ce groupe sans unité, sans harmonie, formé par le hasard et le désœuvrement., calculez les heureux résultats que produirait un ou plusieurs groupes d'individus accomplissant librement et de concert une fonction intéressante pour tous, agissant synergiquement, dans le même but, unis et mus par la même pensée, jaloux de se distinguer, de se surpasser les uns les autres? Comprenez-vous l'ardeur, le plaisir, la fougue, l'entraînement, l'enthousiasme d'un groupe ainsi composé? comprenez-vous?

L'Architecte. Hum!...

X. Ah! décidément je suis plus intelligent que vous. Car moi, sans avoir lu Fourier, je crois que j'aurais trouvé dans le fait du groupe une révélation dont le sens m'eût peut-être échappé, mais non pas l'importance.

Et comme l'architecte restait ébahi:

— Tenez, lui dit-il brusquement, consolez-vous, car vous

êtes fort en politique. Oui! vous êtes fort, très fort en politique. Je vous ai entendu l'autre jour soutenir une thèse... Ah! mon cher, dit-il en se tournant vers moi, que n'étiez-vous là pour entendre monsieur? Il s'agissait de la fameuse maxime : *Le roi règne et gouverne ou ne gouverne pas.....*

Le docteur. Ah! ah! Et quel était l'avis de monsieur?

X. Je ne sais pas trop bien; moi, j'oublie facilement ces choses-là. Par exemple je ne me souviens plus si Abailard était *réaliste* ou *nominal*, chose très importante comme vous savez... Mais n'importe, il faut en convenir, monsieur s'est montré très fort.

L'architecte. J'étais donc sur ce point plus intelligent que vous?

X. Ah! prenez garde! je vous ai dit tantôt qu'il y avait des gens qui comprenaient la mesure du cercle, etc., etc. Malheureusement il y en a d'autres qui comprennent aussi la quadrature du cercle! C'est absolument comme vous, lorsque vous parlez politique, métaphysique ou morale; oui, oh! oui, alors vous êtes plus fort que moi.

L'architecte (vexé.) C'est incroyable! ils sont là, je ne sais où, une douzaine de pédants qui veulent régenter la société, lui imposer des lois...

X. Lui imposer des lois!... ah! ah!...

L'architecte. La réformer du moins.

X. Ah! ah!

L'architecte. Avant eux le monde ne savait rien! Ils parlent de la politique et de la morale avec un mépris révoltant. Prétendent-ils être plus forts que tous les hommes forts qui prennent à cœur la politique et laissent de côté leur prétendue science?

X. Allez, allez toujours.

L'ARCHITECTE. Ils nous disent qu'ils veulent rendre tous les hommes heureux, qu'ils leur donneront pour habitation des palais magnifiques. C'est incroyable!

X. Aussi ne croyez-vous pas.

L'ARCHITECTE. En attendant vous êtes là, vous ne faites rien. Mais faites-nous donc quelque chose pour voir.

X. Oh! que vous êtes cruel! Voulez-vous m'écouter?

L'ARCHITECTE. Ma foi! non, je n'ai pas le temps d'écouter ces utopies; j'ai des affaires sérieuses, moi.

Et il partit en prononçant le mot de fou.

# DEUXIÈME PROPOS.

## I.

X avait les bras croisés; il suivait des yeux l'architecte et regardait le ciel de temps en temps. Puis ses sourcils se contractèrent, son front se plissa, prit une teinte sombre. Il était comme abîmé dans ses méditations. Tout à coup il revint à lui, et faisant claquer ses doigts :

—Asseyons-nous, dit-il. Mais non, il fait froid; promenons-nous, cela nous réchauffera, cela aide à la circulation du sang. — Maudite saison! stupide humanité! Avoir des printemps semblables! C'est affreux vraiment! Bravo, mes maîtres, bouleversez votre royaume, faites-en un cadavre.... Oui, cela va bien, cela va vite! Et puis ils nient Dieu! ils le nient! ils sont athées! ils s'en vantent!... Eh! malheureux, au lieu d'accuser la Divinité, commencez par reboiser la cime de ces monts que vous avez dépouillés de leur parure. Au moyen des cultures unitairement combinées, élevez votre atmosphère à sa température normale; et bientôt la fertilité renaîtra dans vos plaines, vos rivières ne tariront plus en été, et les saisons reprendront une marche régulière, et vous n'aurez plus l'hiver dans le printemps;

et au lieu de ces variations subites de température qui vous déciment, au lieu de ces fléaux dévastateurs qui désolent et ruinent des contrées entières, vous aurez des chaleurs graduées... et alors... alors vous louerez Dieu !

En parlant ainsi, X s'était éloigné de quelques pas. Les deux comédiens se rendirent à la répétition ; nous restâmes avec le docteur, un homme de lettres, un peintre et un industriel. Nous nous rapprochâmes de X.

—Cet homme m'a navré, dit-il. Quel aveuglement ! mon Dieu !

Moi. Bah ! laissons cela.

X. Non, je trouve naturel que l'on fasse des objections ; cela ne peut pas être autrement ; mais il y a objection et objection... Enfin parlons d'autre chose.

L'industriel. Savez-vous, messieurs, que si la crise politique se prolonge, il est difficile de calculer ce qui arrivera.

—Eh ! monsieur, dis-je, le gouvernement est plus aveugle encore que les gouvernés ; mais il est moins coupable, car il n'a pas le temps, lui, d'écouter et de s'instruire. Cependant il lui serait si facile de sortir de l'impasse où il est acculé !

X. Eh ! mon ami, pas si facile. Ne vois-tu pas qu'avant même qu'il agisse, le gouvernement est mis en état de suspicion ? On ne lui pardonnerait pas d'être plus clairvoyant que la masse de la nation. Eût-il toute l'intelligence et le bon vouloir imaginables, on l'a si bien garrotté qu'il est dans la double impossibilité de faire le bien et d'empêcher le mal. Non, dans l'état actuel des choses, le pouvoir ne peut être que l'expression de l'opinion moyenne de la société. Pour

pousser cette société dans une voie meilleure, il faudrait, à la tête de l'Etat, un homme de génie; et par malheur nous n'avons là que des gens adroits, des hommes d'esprit et de tact... Cela ne suffit pas...

Moi. Cela suffirait, si...

X. Oui, si le gouvernement nous comprenait... mais... (X passa la main sur son front, puis il s'écria douloureusement) : — Mes amis, mes amis ! la position d'une Science nouvelle est terriblement embarrassante ; quelle œuvre immense nous avons à fonder !... Ah ! il faut du courage, de la persévérance... J'en ai, Dieu merci ! Et puis il y en a d'autres qui donnent aussi leur coup de bêche et qui défoncent le sol plus profondément que je ne puis le faire. Mais le monde ! le monde !... (Et après un moment de répit) : — Cet architecte qui m'accuse d'insulter la morale ! sait-il bien ce qu'il a dit? Ne dirait-on pas que je suis moins honnête homme que lui ? Ne semble-t-il pas que je sois intéressé à attaquer la morale ! Nous, attaquer la morale ! Loin de là ! Fourier est au contraire le seul homme qui ait donné le moyen de la faire régner en toutes relations. Mais entendons-nous: il ne s'agit pas de cette fausse morale qui n'aboutit qu'à l'immoralité ; il s'agit de la vraie morale, de la morale voulue par Dieu même. Aussi Fourier ne procède-t-il que par le plaisir et par l'attrait, tandis que votre prétendue morale ne veut agir que par la contrainte, et c'est là justement le secret de son impuissance. Oui, je l'attaque, votre morale, non dans son but, qui est bon, mais dans son principe, qui est faux, et dans son application, qui est impossible. De quoi vous accusé-je en un mot? de vous être trompé en érigeant la contrainte en principe. Au lieu de reconnaître que le but de la Nature était le développement, la satisfaction, l'expansion des passions, vous avez établi qu'il fallait les comprimer, les éteindre ; au lieu de rechercher le fruit que l'on pouvait retirer des passions, et

sans même songer à les étudier, vous avez décidé qu'il fallait les corriger, qu'il fallait refaire l'œuvre de Dieu. Et qu'est-ce que je dis encore? Je dis que ce principe faux vous a conduit forcément à toutes sortes de faux résultats. Et vainement vous en plaindriez-vous; un bon arbre produit habituellement de bons fruits; voyons donc les fruits de votre morale. D'abord, premier caractère de fausseté: votre morale est multiple et non pas une; vous avez autant de morales que vous avez de religions, de législations, de philosophies et de politiques. Et en définitive, où est-elle, votre morale? où se cache-t-elle? quels sont ceux qui la pratiquent? Dans le monde, dans la famille, je la cherche vainement. La trouve-t-on dans les relations des frères, des époux entre eux, dans les rapports du père avec le fils? Les traits de piété filiale sont si rares qu'on a grand soin de les citer. Ce n'est pas que j'en veuille aux pères, aux fils, aux amis, aux époux, à personne; tous fonctionnent comme ils peuvent dans le milieu faux où ils se trouvent placés; mais je soutiens que la vraie morale n'est pas possible en Civilisation, parce qu'étant une des harmonies humaines, elle ne peut exister que dans les conditions qui réaliseront toutes les harmonies à la fois.

En ce moment une femme à l'œil provocateur passa près de nous en serrant les hanches; elle était remarquablement belle, et nous nous détournâmes pour l'examiner.

—Pauvre malheureuse! dit X, pauvre victime de ces *nécessités* qu'on appelle *sociales!*... Ah! messieurs, pouvez-vous bien vous vanter de posséder une morale tant que vous voyez vos places, vos rues, vos jardins publics déshonorés par la prostitution?... La prostitution que les moralistes les plus purs sont forcés d'accepter tout en la déplorant, voilà une monstruosité morale! voilà une infamie civilisée!! Que penseront un jour nos neveux en apprenant que, dans un siècle qui se disait éclairé, il y avait un grand

nombre de femmes qui n'avaient d'autre métier, d'autre occupation, hélas ! et souvent d'autre moyen d'existence que de se vendre et de se livrer ! Cela a quelque chose de si révoltant qu'étant jeune, je m'en souviens, je n'y pouvais songer sans un frissonnement douloureux. Oh ! un jour, ce fait qui nous paraît aujourd'hui tout simple sera dans l'histoire comme un rêve pénible, comme une déviation non moins hideuse que la Cour des Miracles et les Orgies des Truands, ces *nécessités sociales* d'une autre époque... Mais ouvrez donc les yeux, considérez donc cette société qui a des prétentions à la morale, et qui, non-seulement ne peut rien contre la prostitution, mais reconnaît officiellement que ce commerce est un besoin pour elle ?... Et en effet, si la misère ne recrutait amplement pour la prostitution, il faudrait bien que le gouvernement y attachât des primes d'encouragement, le tout dans l'intérêt de la morale !... Mais voyez donc où vous en êtes ! vous croyez avoir une morale, et vous n'avez qu'un véritable non-sens, ou plutôt, puisqu'elle part d'un principe faux, vous n'avez qu'une anti-morale.

L'INDUSTRIEL. Ce que je vois de plus clair dans vos critiques, c'est que, tout en ayant l'air de prendre la défense de la morale, au fond vous l'attaquez.

X. Dites plutôt que j'ai l'air de l'attaquer, et qu'au fond je la défends.

L'INDUSTRIEL. Vous l'appelez un non-sens.

X. Et j'ai raison, puisqu'on ne l'observe pas.

L'INDUSTRIEL. C'est vrai, mais si elle était observée....

X. Ah ! si !... Si les lois aussi étaient observées !... Mais justement il est de l'essence de votre morale d'être foulée aux pieds, comme il est de la nature de vos lois d'être violées. Et en effet, qu'arrive-t-il de vos lois? C'est qu'elles

sont enfreintes ; et c'est bien fait! car si tout le monde devait se conformer à vos lois et à votre morale, c'est que votre morale et vos lois seraient basées sur des principes naturels, et alors il n'y aurait besoin ni de l'une ni des autres. Voyez-vous le cercle vicieux?... Si donc aujourd'hui les lois et la morale sont impuissantes, c'est qu'elles sont d'institution humaine; aussi ne sont-elles pas observées.

L'HOMME DE LETTRES. Ah! pardon, on les observe quelquefois...

X. Ah! *quelquefois* est charmant...

L'HOMME DE LETTRES. Hier encore, je lisais, dans un journal, qu'un malheureux ouvrier avait rapporté des billets de banque qu'il avait trouvés dans un magnifique portefeuille.

X. Et cela paraissait beau?

L'HOMME DE LETTRES. Très beau!

X. Extraordinaire même?... Eh! sans doute; voilà pourquoi le journal en parlait avec force éloges: c'est que ce n'était qu'une exception. Ainsi votre citation, au lieu de me donner tort, démontre au contraire l'insignifiance, l'impuissance de votre morale, puisque l'on ne manque jamais de vanter un trait quand par hasard il est conforme à la morale. Ah! croyez-moi, il ne peut y avoir d'immoral aux yeux de Dieu que ce qui est contraire aux lois naturelles; et qu'y a-t-il de plus contraire à la nature que les faits qui s'accomplissent sous le manteau de la morale? Votre morale! Prenez une question quelconque, le jeu, le duel, le suicide, la mendicité, la police, la prostitution; demandez une solution à dix moralistes, et vous aurez dix opinions différentes: voilà les caractères du mensonge. Offrez les mêmes questions à dix Phalanstériens, et vous aurez exactement la même solution; voilà les caractères de la science, voilà le cachet de la vérité.

# II.

De même en Politique. Est-ce une science, celle qui divise un parlement en deux fractions égales, composées chacune de partis, divisions et subdivisions de partis, dont la besogne la plus claire est de tenir constamment enrayé le char de l'État ! Dans quel dédale de faussetés et de contradictions la Politique n'égare-t-elle pas notre raison? Et comment les événements qui se succèdent depuis quelque temps, comment les débats des Chambres surtout, n'ouvrent-ils pas les yeux à tous les hommes qui réfléchissent? Dieu sait que je n'ai d'amour pour aucun ministère ni pour aucun ministre; mais de bonne foi, — le fait seul de la coalition n'est-il pas suffisant pour nous éclairer sur ce qu'on appelle tantôt la *vérité*, tantôt les *fictions*, tantôt les *impossibilités* du gouvernement représentatif? Est-ce que l'on a jamais vu des partis, des sous-partis et des coalitions, se former pour ou contre la Vérité, pour ou contre la Science? Est-ce que personne conteste la valeur d'une tierce ou d'une quinte? Est-ce que tout le monde n'est pas d'avis que la somme des trois angles d'un triangle est égale à deux angles droits?...

Ma foi! je m'humilie devant nos grands hommes d'État, devant *ces hommes forts qui prennent à cœur la Politique et laissent de côté notre prétendue Science*, comme a dit l'architecte. Je m'humilie devant eux; mais je déclare que je ne les comprends pas. Un instant j'ai pris feu pour la Politique, non qu'au fond j'y comprisse quelque chose, mais que voulez-vous? j'étais jeune, je croyais comprendre, et je ne connaissais pas les travaux de Fourier. J'étais même d'une assez belle force dans cette *science;* mais j'en suis

revenu, j'ai oublié toutes les belles choses que j'avais apprises, et Dieu merci ! car c'est un bagage bien inutile. Quant à nos hommes d'État, à nos hommes forts, qu'y a-t-il d'étonnant qu'ils ne viennent pas à nous? D'abord, je vous l'ai déjà dit, ils n'ont pas le temps d'étudier; et puis ils s'imaginent qu'ils ont un système; chacun a le sien, vous comprenez, chacun croit tenir le meilleur... Ce qu'il y a de singulier, c'est que ni eux ni le public ne savent au juste en quoi consiste ce système; et cela se conçoit : n'ayant aucun principe absolu, ils ne peuvent avoir d'idées arrêtées sur rien. Aussi, les uns sont radicaux, les autres absolutistes; ceux-ci gouvernementaux, ceux-là parlementaires; que sais-je? c'est un gâchis, c'est une confusion, ce sont des intrigues!.... Et vous entendez bien qu'ici je ne fais la guerre à personne, au profit de personne; que tous les partis me sont parfaitement indifférents. Et cela est tout simple : au point de vue où je suis placé, si je soutenais tel système contre tel autre, je serais un Don Quichotte politique, rompant une lance pour Ticho-Brahé contre Ptolémée... Mais, pour en revenir à nos hommes forts, ils n'ont pas seulement un système, ils ont aussi leur amour-propre qui est engagé, ils ont leur position dans le monde... Ils ne peuvent pas... Ils viendront, mais les derniers, et alors ils sauront bien nous dire qu'ils étaient plus phalanstériens et depuis plus longtemps que nous. Ce sera le dernier mensonge de la Civilisation. Dieu veuille l'en absoudre !

Mais il y a, en attendant, une chose qui me console de voir nos hommes forts s'obstiner à demeurer dans leur dignité. Savez-vous ce que Bacon écrivait à un de ses amis, en parlant du mouvement de la terre autour du soleil, et des travaux du grand Galilée : « *J'espère que vous avez fait justice des billevesées de cet Italien.* »

L'HOMME DE LETTRES. Quoi ! Bacon...

X. Oui, monsieur, Bacon, François Bacon, le chancelier

Bacon, le grand, l'immortel Bacon, l'auteur du *Novum Organum*. J'espère que celui-là était aussi fort que nos hommes d'État les plus forts. — Et Galilée?... Galilée s'écriait dans sa prison : « *Et cependant elle tourne.* » Et nous, nous disons à nos contemporains : — « *Et cependant la Science existe.* »

L'INDUSTRIEL. Heureusement qu'aujourd'hui l'on ne vous met pas en prison.

X. Et c'est tant pis, morbleu!... Qu'importe en effet à la Science? Si notre époque est moins âpre au châtiment, en revanche elle est d'une indifférence contre laquelle tout s'émousse. Or, sous le rapport de la Science, l'indifférence, le dédain, valent bien la torture. La forme s'est modifiée, l'obstacle est le même.

L'HOMME DE LETTRES. Mais entre Galilée et vous il n'y a pas, il ne peut y avoir d'analogie. Il s'agissait pour Galilée d'une science matérielle.

X. Et il s'agit aujourd'hui d'une science passionnelle.

L'INDUSTRIEL. De ce que l'on peut baser des calculs sur des faits physiques, ce n'est pas une raison pour que l'on puisse spéculer sur de pures abstractions.

X, Eh! monsieur, qu'y a-t-il de plus abstrait que l'algèbre? D'ailleurs il ne s'agit pas d'abstractions.

L'HOMME DE LETTRES. Il s'agit de bien mieux, puisque vous voulez réformer les passions, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus fugitif...

X. Oh! que de choses j'ai à répondre à ce que vous me dites là! Premièrement, loin de vouloir réformer, nous voulons développer les passions humaines, et c'est votre société qui les fausse en les comprimant. Gardez-vous de croire, monsieur, que nous voulions refaire les hommes; nous pré-

tendons au contraire les rétablir dans leur vérité. Deuxièmement, loin d'être fugitives comme vous le dites, les passions, invariables de leur nature, ont des modes multiples, mais constants, de manifestations, qu'il s'agit simplement d'étudier.

L'INDUSTRIEL. Etudier... vous nous dites toujours cela... Etudier quoi? je ne vous comprends pas...

X. Vous ne comprenez pas que, chaque jour, à chaque instant, le *choc* des passions produit certains faits, et qu'il faut rechercher le vrai sens de ces faits, pour en déduire ceux qui résulteraient de *l'harmonie* des mêmes passions. Mettez-vous une bonne fois à l'étude avec cœur et confiance; d'abord ce sera pour vous un grimoire indéchiffrable, ou, pour mieux dire, un livre fermé; mais si une fois vous avez ouvert le livre, si une fois vous en avez la clef...

L'INDUSTRIEL. Eh bien?

X. Eh bien! vous commencerez par épeler; puis, les difficultés disparaissant peu à peu, vous finirez par lire couramment, et même par deviner ce qui ne sera pas dans le livre... Supposez un homme qui n'ait jamais entendu de musique; conduisez-le à un concert; faites exécuter une symphonie en sa présence; cet homme sera effrayé de la multitude des sons qui auront frappé son oreille; et quand vous lui direz que tout se réduit à douze sons principaux, il refusera de vous croire. Donnez à cet homme la clef de ce mystère, et il comprendra comme vous... Combien de fois ne vous est-il pas arrivé de vous présenter dans un cercle? un mot insignifiant en lui-même est prononcé, et tout le monde se met à rire; vous seul ne riez pas, et chacun s'amuse de votre ébahissement... Mais on ne vous a pas plus tôt donné la clef de la conversation, que vous riez comme les autres. Or, cette clef, ou, si vous voulez, ce point de vue

qui nous est propre, le voici en peu de mots :—Dieu est bon ; l'homme est bon ; l'homme est né pour agir dans l'Association, source de tout Bien et de toute économie, et non dans le Morcellement, source de tout Mal et de toutes déperditions. La forme sociale est donc vicieuse ; il faut donc corriger la société et non la nature de l'homme. Les passions sont des forces créées par Dieu ; les forces par elles-mêmes n'ont ni vice ni vertu, tout consiste à les savoir utiliser ; *réprimer* les passions est un principe funeste et faux ; les *développer harmoniquement* est le principe heureux et vrai. —Voilà le point de vue qu'il vous faut accepter si vous voulez nous comprendre, sauf à le discuter lorsque vous aurez lu et compris. Ce point de vue, il y a des personnes qui s'y placent d'elles-mêmes, en ouvrant les livres de l'Ecole sociétaire ; ces personnes-là sont rares, on les cite ; aussi avons-nous soin de ne prêcher que celles en qui nous reconnaissons une certaine force d'abstraction...

L'INDUSTRIEL. Très bien ! Me voici donc à votre point de vue ; j'entre de plain-pied dans le cœur humain, et je vois... quoi ?

X. Les passions.

L'INDUSTRIEL. Et à quoi cela m'avance-t-il ?

X. Cela ne vous avancera à rien si vous envisagez les passions comme des instruments isolés ; mais considérez-les dans leur ensemble et leurs rapports, et la nature se dévoilera à vos yeux... Prenez notre ignorant de tout à l'heure : au lieu de le conduire directement au concert, faites-lui d'abord entendre des notes séparées, il n'en comprendra pas l'utilité ; mais expliquez-lui tout le parti que l'on peut tirer de ces sons isolés en les combinant, combien ne sera-t-il pas émerveillé !...

L'INDUSTRIEL. Oui, oui, j'y suis ; c'est comme en mécanique. J'arrive chez un horloger, et voyant épars sur son

établi les rouages, les ressorts, enfin les diverses pièces qui composent une montre, je lui dis : « Que voulez-vous faire de ce fatras de cuivre et d'acier? — Prenez-garde, me répond-il; isolés tous ces objets ne peuvent rien, ne signifient rien ; mais laissez-moi les assembler, et vous les verrez fonctionner avec une précision, une régularité admirables... »

X. Doucement! votre comparaison n'est pas exacte.

L'INDUSTRIEL. Pardon! Les passions mal employées sont, selon vous, les pièces isolées de la machine sociale.

X. Permettez. Je vois bien que l'ordre et l'harmonie régneront dans votre montre ; mais les passions sont des ressorts agissant par eux-mêmes, tandis que les pièces de la montre sont inertes... Croyez-moi, reprenons mon exemple du concert, car le vôtre n'est pas parfaitement applicable.

L'HOMME DE LETTRES. Le vôtre non plus, car vous ne tenez compte ni de la liberté ni de la volonté humaines.

X. Laissez-moi achever. Dans un concert, chaque instrument, fournissant un certain nombre de notes, est nécessaire à l'harmonie générale ; et quoique parmi les instruments il s'en trouve de plus ou moins importants les uns que les autres, tous se confondent et s'harmonisent dans une même unité variée; et pas un, si peu important qu'il soit, n'est jaloux des autres, parce qu'il comprend qu'il est nécessaire, qu'il accomplit sa fonction, qu'il donne le nombre de notes que comporte son rang dans l'échelle musicale ; qu'en un mot son absence, sa mauvaise volonté ou son impéritie détruirait l'harmonie, dont il est aussi un élément. Dans ce même concert, chaque musicien pourrait jouer faux, s'il le voulait. Est-ce donc à dire que celui qui joue juste soit privé de son libre arbitre? Non : c'est qu'il a la volonté de jouer juste, c'est qu'il accomplit sa partie avec passion, avec enthousiasme, et cela parce qu'il appartient et sait appartenir à un tout harmonique. Dans la société actuelle non organisée,

non harmonique, la plupart des notes sont fausses; pourquoi? parce que les membres de cette société ne sentent pas le lien qui les rattache au tout, parce que leur isolement les met hors d'état de suivre la mesure, d'observer le diapason, et que d'ailleurs ils n'ont aucun intérêt à se mettre en consonnance : voilà pourquoi, au lieu d'un concert, nous n'avons qu'une cacophonie sociale. Mais quand le milieu sera organisé, quand toutes les harmonies humaines seront réalisées, quand l'Humanité sera établie dans son unité, chacun voudra jouer sa note dans le concert universel, et chacun tiendra à jouer juste, par intérêt, par amour-propre, par enthousiasme, par Attraction. Tels seront les résultats du procédé naturel d'association trouvé et décrit par notre Maître, par Charles Fourier... Il y aura toujours quelques notes fausses, dites-vous? C'est possible, et celui qui sera en dissonance se hâtera de le reconnaître; mais un son faux dans un concert n'empêche pas qu'il n'y ait harmonie. Je vais plus loin : adressez-vous à un musicien; il vous dira que, lorsqu'un orchestre est au complet, les notes fausses disparaissent, que dis-je? deviennent justes, en se fondant dans l'harmonie générale, en se mettant à l'unisson avec l'une quelconque des nombreuses vibrations instrumentales. Le tout consiste donc à faire que les sons faux soient l'exception et non la règle.

L'INDUSTRIEL. Tout cela est beau, fort beau, trop beau; mais je crains bien que les passions n'échappent toujours à notre analyse; témoins les systèmes philosophiques.

X. Eh! justement. Je vous le disais tout à l'heure à propos de la morale; c'est parce que les philosophes, au lieu de débuter par l'étude des passions, ont voulu les régenter, en substituant au système de Dieu des systèmes de leur invention; c'est pour cela qu'ils se sont jetés dans toutes sortes de contradictions et d'erreurs. *Non nisi parendo Natura vincitur*, a dit Bacon; *Ce n'est qu'en lui obéissant qu'on peut*

*vaincre la Nature*. Etudiez donc ses lois au lieu de lui en dicter, et vous réussirez dans l'étude des passions comme dans toute autre étude, comme vous avez réussi dans la Science musicale qui ne repose pourtant que sur des sons.

L'HOMME DE LETTRES. Oh ! la musique, c'est bien différent...

X. Je ne vois pas quelle est la différence. Convenez-vous que Dieu ait créé les passions ?

TOUS. Sans doute.

X. Eh bien ! les sons ne sont-ils pas aussi créés par Dieu ? L'homme n'a pas imaginé les rapports naturels qui existent en musique ; ces rapports, il les a découverts, il les a analysés ; mais ils existaient indépendamment de sa volonté, ils existaient tout comme existait la gravitation universelle avant que Newton l'eût découverte. Et si la musique et la gravitation, si tout ce qui existe enfin, et qui est l'œuvre de Dieu, est soumis à des lois naturelles, préexistantes, pourquoi voulez-vous que les passions, qui sont aussi l'œuvre de Dieu, ne soient pas soumises à des lois éternelles, préétablies ?

L'HOMME DE LETTRES. Non, croyez bien que cela ne se peut pas.

X. Je vous demande infiniment pardon, monsieur ; mais vous ne me donnez aucune raison, même spécieuse, pour me dissuader, tandis que moi je vous en donne de solides pour vous convaincre. Que n'ai-je en ce moment à ma disposition toutes celles que fournit la Science ? Enfin convenez que mon opinion repose sur quelque chose, et que la vôtre ne repose sur rien. Pourquoi donc avancer dogmatiquement une opinion qui n'a pas de base ? Il n'y a que la science qui ait le droit d'être dogmatique ; or vous avouez que vous ne possédez pas la science ; vous faites plus, vous niez que la

science existe. Demeurez du moins dans le doute provisoire qu'acceptait Fourier, et que vous recommandent et Bacon, et Descartes, et Montaigne, et tant d'autres philosophes. Ne pourriez-vous raisonner à peu près dans le sens de ce que je vais vous lire?... (Il tira de sa poche quelques feuilles de papier de toutes les couleurs et de toutes les dimensions.) Oh! soyez tranquille, docteur, je ne vous ennuierai pas longtemps... J'ai à peine posé les bases de mon travail... Voilà comme je suis, moi... je commence tout et n'achève rien... Et, au fait, à quoi bon s'occuper de ces hommes qui refusent d'entendre?..... Occupons-nous des globes, occupons-nous des Destinées futures... Quant au présent, il est si triste que cela fait peine d'y songer... Quel dommage cependant! je sens en moi une activité dévorante, je suis nerveux, je suis fort, tout me porte à l'action, et je ne fais rien, et je ne suis utile à rien! Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi en-est-il ainsi? Ah! je le sais bien, pourquoi!...

Un jour donc que je pensais aux hommes, et que cédant à un accès de fièvre ou de folie... car que peut produire, je vous le demande, une dissertation, un article de plus? Fourier n'a-t-il pas tout dit?... Ce ne seront ni des paroles ni des écrits qui feront triompher la Science sociale; ce sera un fait, un grand fait qui frappera les imaginations; les hommes ne comprennent que par les yeux... Les malheureux! ils ont faussé jusqu'à l'usage des sens... Aussi me garderai-je bien d'achever mon travail; il passerait inaperçu dans quelque brochure parfaitement inconnue... Et, je vous le demande, à quoi bon?... Je suis prêt à me dévouer à l'œuvre de Dieu; une fois les moyens adoptés, je suis prêt. Mais jeter mes idées à la foule pour les voir dédaignées, incomprises! Quel métier! Et cependant c'est le nôtre, c'est notre condition, c'est notre devoir, c'est notre martyre!... Ecoutez donc ce que j'écrivais. Vous allez trouver cela pâle, décoloré, parce que le travail de cabinet refroidit l'imagination. Oh! ne me parlez pas de travailler isolément! Et puis,

au lieu d'adopter une méthode composée, à l'exemple de Fourier, à l'exemple de la Nature, j'ai employé la forme didactique simple ; cela ne vaut rien.

A ce moment arrivèrent deux peintres de notre connaissance. X leur serra affectueusement la main. — Parbleu! leur dit-il, vous venez à propos; j'allais commencer la lecture d'un manuscrit... Oh! n'ayez pas peur, c'est très court. Vous avez à me parler? Bon! je suis à vous dans dix minutes.

Alors à ses mouvements brusques succéda tout à coup le calme et presque l'immobilité. Ses doigts qu'il faisait claquer, ses bras qu'il jetait en avant et en arrière, tout son corps enfin demeura en repos; sa voix toujours sonore devint plus grave, et son geste se borna au rapprochement du pouce et de l'index.

X. Voici le titre : *L'Empirisme politique et la Science sociale*, titre absurde, prétentieux, capable d'effrayer le lecteur qui crierait au pathos et qui aurait bien raison. Il faudrait un titre simple; par exemple : *De la Politique et de l'Association;* mais non! cela vaut encore moins; on ne voit plus l'antithèse... Ah! rien n'est difficile comme de trouver, pour des idées étrangères au public, un titre qui lui convienne, qu'il comprenne, qu'il accepte, qui lui donne envie de lire. Le public s'ennuie, voyez-vous bien; l'ennui est un fruit amer et funeste de la Civilisation, et le même Pierre Durand, dont je vous parlais tantôt, a dit avec beaucoup d'esprit : « C'est à ce vice (l'ennui) que devraient s'attaquer tous les réformateurs. » Voilà une pensée juste; et si M. Pierre Durand lisait Fourier, il serait sans doute ravi de voir comme ce problème est admirablement résolu par l'Association. Au reste voici le titre et l'article; prenez-les pour ce qu'ils sont.

# TROISIÈME PROPOS.

## L'EMPIRISME POLITIQUE

### ET LA SCIENCE SOCIALE.

« Les Attractions sont proportionnelles
« aux Destinées. »
« CH. FOURIER. »

## I.

Je veux me rendre compte de la supériorité qu'aurait, sur l'incertitude et les tâtonnements de la Politique, une SCIENCE SOCIALE fondée sur des axiomes d'une vérité éternelle, universelle, et dont toutes les déductions, théorèmes, scholies, corollaires, s'enchaîneraient d'une manière aussi rigoureuse et inévitable que les démonstrations géométriques.

Si j'étais professeur de quelque faculté, autorisé par le gouvernement à enseigner une science ayant acquis droit de cité, sûr de la confiance de mon auditoire, j'aborderais la démonstration de la science sans m'inquiéter d'en prouver l'importance. Mais cette importance même fait le sujet, et sera, comme parle Montaigne, « le gaing de nostre estude. »

Comprenez-vous bien cela? Si vous eussiez appris, étant jeune, la Science sociale, comme vous avez appris la géo-

métrie, par la bouche d'un maître qui vous eût inspiré toute confiance, vous n'auriez aujourd'hui aucune objection à faire contre des vérités que vous ne repoussez absolument que par méfiance. Mais continuons :

Le monde est si plein de préjugés, les hommes sont si imbus de préventions et d'erreurs ! Est-il étonnant que les plus belles intelligences n'en soient pas exemptes, et que les esprits les plus droits aient besoin d'être redressés ? Les personnes qui se croient le plus en garde contre les idées inculquées, contre les opinions dominantes, sont souvent celles qui, faute d'une boussole.....

Cette boussole, c'est la Science sociale.

savent le moins se conduire à travers la tourmente intellectuelle, et voient leurs bonnes intentions aller sans cesse à la dérive.

Une maxime généralement répandue de nos jours est celle-ci :— Le bonheur n'est pas fait pour les hommes.—Qu'en sait-on ? S'est-on seulement donné la peine de chercher ? Et pourquoi tant se hâter de trancher une aussi grave question ? Sur quel fondement cette opinion s'est-elle établie ? Sur l'observation des faits ? Sans doute, à voir *simplement* les choses telles qu'elles se passent sous nos yeux, il faut convenir que les faits semblent justifier la maxime ; or, de nos jours tout cède à la puissance des faits ; devant un fait bien ou mal observé, bien ou mal analysé, l'intelligence même essaierait vainement de protester. Aussi les esprits les plus hardis osent à peine soutenir qu'un petit nombre d'hommes seulement peuvent être heureux, *mais à la condition de nuire au bien-être de leurs semblables*. Ils ne voient donc pas que ce n'est que dans les corps malades ou mal organisés qu'un membre peut acquérir son développement au détriment des autres membres et s'en approprier la substance ; qu'ainsi leur système revient à dire que la société est mal organisée, ce que je suis bien loin de contester.

Mais ce n'est pas ici le lieu de combattre cette opinion que détruirait bien vite un examen plus approfondi. Je ne dirai pas qu'elle fait injure à la Providence ( ces raisons-là glissent sur quelques-uns) ; mais je remarquerai, en passant, qu'elle exclut l'homme du cadre général de la Nature, où nous voyons tous les

êtres, sans exception, organisés d'une façon si parfaitement harmonique, que la santé d'une partie quelconque du corps est une preuve, un gage, une condition de la santé du corps entier ; et j'ajouterai que dans toute chose, infiniment grande comme infiniment petite, l'harmonie générale est inséparable des harmonies particulières, de même que l'harmonie de notre système planétaire n'est que la preuve et l'indication de l'immense concert qui règne dans les univers.

A la vérité le monde se garde bien de s'élever à ces considérations ; le monde ne voit que le fait actuel, et n'en veut tirer qu'une conséquence immédiate, si même il songe à tirer une conséquence.

Il faut le dire, l'homme est entré si avant dans les *déviations*, il est tellement aveuglé par sa propre misère, tellement abruti, degradé par trente siècles de convulsions sociales, enfin il a si bien contracté l'habitude de son infortune qu'il n'ose plus croire à ce bonheur dont le désir même impétueux dans son origine finit par s'éteindre en lui. Pareil à ces serfs du moyen-âge qui, façonnés au joug et n'ayant plus le sentiment de la diguité humaine, avaient perdu jusqu'à la pensée de reconquérir leur liberté naturelle, l'homme se résigne tristement à sa condition présente ; il néglige, que dis-je ? il combat ses plus chers, ses plus pressants intérêts.

Car l'homme, dans cet état d'abâtardissement, conserve néanmoins une fierté que son aveuglement change en orgueil. Il ne veut pas être convaincu d'erreur, fût-ce pour son plus grand avantage. Cela s'explique.

Notre époque imprévoyante stimulant à demi les vocations diverses que la nature a mises en l'homme, et ne sachant ni les développer ni les employer convenablement, rien n'est plus commun aujourd'hui que de voir des personnes s'attribuer de fort bonne foi de l'autorité ou du talent dans des matières qui leur sont complétement étrangères, comme chanteurs discutant sur la botanique, industriels s'égarant dans les obscurités de la métaphysique, musiciens ou danseurs parlant d'industrie, tous faisant bon marché de ce qu'ils savent, pour se constituer juges de ce qu'ils ignorent, et tous, ou presque tous, affectant des prétentions à la politique et à la connaissance des intérêts généraux.

Cette disposition des esprits est d'autant plus funeste qu'elle se combine avec un côté non moins fâcheux de notre caractère national, toujours disposé à nier, à condamner, avant même de chercher à comprendre.

Ajoutons à cela la méfiance trop légitime d'un peuple tant de fois abusé par les jongleurs politiques, et supposons qu'un homme d'un désintéressement, d'une loyauté, d'une sagesse bien notoires, assemble ses amis et leur dise : « Plus de guerre, plus de divisions, plus de mal sur la terre. Je tiens le moyen de rendre tous les hommes heureux. — Tous ?... — Oui, tous ; le monde actuel est un monde à rebours ; j'ai trouvé un monde où tout sera bien, absolument et nécessairement bien. J'ai fait une découverte... non une utopie, non un roman... je n'ai rien imaginé... mais j'ai découvert une science basée sur la nature de l'homme, sur sa nature *passionnelle*, une science complète, dont la fin est le bonheur de l'humanité tout entière, dont le point de départ est la connaissance des destinées. Depuis vingt ans j'étudie cette science ; je vous l'apporte avec tous ses développements. Etudiez-la. »

Supposons que les amis de notre inventeur.....

Inventeur, cela va sans dire, est pris ici dans le sens du mot *invenire, trouver ;* c'est comme si l'on disait de Copernic, l'inventeur de l'astronomie, de Newton, l'inventeur de la gravitation universelle ; les mots manquent à chaque instant pour rendre les idées, et surtout dans une science nouvelle ; ainsi il n'y a pas de terme pour désigner l'homme qui fait une découverte.

Supposons, dis-je, que les amis de notre Inventeur aient assez de sens et de générosité pour ne pas rire à cette proposition ; admettons qu'ils aient des motifs pour ne point se méfier de la pureté de ses intentions : tous crieront à l'impossibilité ; la plupart l'accuseront d'être visionnaire ; ceux-là même ( et ce sont les plus éclairés) qui ont une notion confuse de l'Unité, de l'Analogie universelles, sans pourtant bien comprendre la solidarité des choses, ceux-là nieront la science nouvelle, bien qu'elle soit en relation intime avec les autres sciences acceptées par eux ; ils la nieront d'une manière absolue, et sans même étayer leur opi-

nion de quelque raisonnement; ils se refuseront à croire que l'étude de l'homme soit en analogie même éloignée avec les sciences exactes, et que l'on puisse procéder avec les passions comme avec d'autres phénomènes. Que sera-ce donc lorsque, par complaisance ou curiosité, ils auront jeté un coup d'œil distrait sur le traité de la nouvelle science? Obligés, pour percevoir des idées aussi nouvelles, de se faire un langage, un entendement nouveau, ils reculeront devant la tâche et fermeront le livre dès le début.

Mais cependant, si elle existait, cette science fondée sur la connaissance des *destinées*, comme elle nous révélerait l'universalité de la Providence, bien mieux que ne l'ont fait jusqu'ici, soit les dogmes religieux, soit les doctrines philosophiques! Combien ne donnerait-elle pas raison à ce Dieu qui a tout fait pour le mieux, contre ces hommes qui prétendent que Dieu s'est trompé en beaucoup de points, et dont quelques-uns vont même jusqu'à nier le concours de l'intelligence dans la formation de l'univers! Quel triomphe enfin n'assurerait-elle pas aux savants qui ont avancé, peut-être sans avoir bien conscience de cette vérité, que *tout est lié dans le système de la nature!*

Ne la repoussez donc pas sans examen, cette science qui va pleinement justifier votre axiome et qui promet d'expliquer tant de mystères impénétrables, de lever tant de *voiles d'airain*, de résoudre tant de problèmes réputés insolubles. Écoutez-la donc, cette science, car vous avez en vous le sentiment et le désir de son existence. Étudiez-la, si vous ne voulez pas vous préparer des regrets, en voyant plus tard la génération qui vous succédera mettre à exécution des plans que vous aurez dédaignés et dont vous ne pourrez plus profiter pour vous-mêmes.

C'est à ceux qui veulent s'éviter de pareils mécomptes, c'est à vous, hommes sérieux et prévoyants, à vous, hommes de cœur et d'attention, que s'adressent ces pages. Elles n'exigent pas de grands efforts d'intelligence. Pour peu que les idées, les préventions, les opinions contradictoires qui sont la monnaie courante du siècle, n'aient pas complétement faussé votre jugement, vous serez forcés de reconnaître que l'existence d'une science sociale n'a rien d'impossible, qu'elle est au contraire un fait naturel, nécessaire, indispensable, qu'elle ne peut pas ne pas être. Or,

tel est le résultat que j'ai en vue, le seul que j'ambitionne, et ce résultat est immense ; car être convaincu que la science la plus utile aux hommes, que cette science qu'on désespérait de trouver, est un fait providentiel, c'est déjà désirer de la connaître et de s'assurer si elle est ou non découverte.

Ici je dois rassurer les lecteurs effrayés d'une discussion scientifique. Je ne veux point leur faire subir un cours d'association, je ne les ferai point entrer dans l'examen de la science elle-même; je ne veux qu'éveiller leur esprit bercé par les illusions de la politique, et faire prendre à leurs idées une voie nouvelle et plus profitable.

## II.

Nous allons donc rechercher s'il existe de toute éternité une Science sociale, c'est-à-dire un ensemble de principes naturels ayant puissance d'assurer aux hommes réunis en société toute la somme de bonheur à laquelle chacun d'eux aspire et a droit de prétendre ; nous analyserons les obstacles que cette science doit rencontrer ; nous pèserons la valeur des objections qu'elle doit soulever ; nous examinerons pourquoi elle n'a pas été découverte plus tôt et si elle pouvait l'être, etc., etc.

Mais avant tout, pour bien faire ressortir tout l'intérêt de la question et pour décider les hommes sérieux à étudier, il importe d'énumérer *à priori* les avantages que le code social divin ou scientifique, que la *Science sociale*, en un mot, doit apporter à l'humanité.

Ici se place donc naturellement le tableau des harmonies sociétaires, et conséquemment le programme des conditions auxquelles la Science devra satisfaire (à supposer qu'elle soit trouvée) et comme démonstration de son existence. Cet ordre de matières n'a rien d'insolite, et c'est une méthode mathématique de supposer résolu le problème que l'on veut résoudre.

Mais, comme aux yeux de beaucoup de personnes, la Politique, malgré son impuissance et ses contradictions, passe encore pour une science utile et susceptible de perfectionnements, et comme,

tant que subsiste cette erreur fondamentale, il est presque impossible de s'élever à la perception des idées sociales même les plus élémentaires, je dois placer, en regard de la vérité sociale absolue, le tableau des mensonges et des illusions de la société existante. Opposant ainsi les deux faces du problème (la face absolue à la face relative, la face future à la face présente ), nous aurons de l'une et de l'autre une connaissance plus lucide, et nous serons mieux à même de choisir.

Et comme en toutes choses il faut procéder du connu à l'inconnu, je commencerai par la face relative connue, je veux dire par la critique de la société actuelle.......................

# QUATRIÈME PROPOS.

## I.

— Vous voyez, nous dit X quand il eut achevé sa lecture, vous voyez que le sujet n'est qu'indiqué.

— Qui a fait cela? demanda un des peintres nouveau-venus.

— C'est moi, dit X.

— Bah! vraiment? Mais, mon cher ami, cela a presque le sens commun.

X. Ah! vous trouvez?

L'homme de lettres. Comment, messieurs! mais cela est assez bien écrit.

X. Est-ce que j'écris, moi, monsieur? Dieu m'en garde! Je pense, et c'est assez.

L'homme de lettres. Cependant le style est bien quelque chose, et vous auriez tort de le négliger. Pour moi, je vous engage beaucoup à continuer, à compléter ce travail.

X. Ma foi! non. D'abord, je vous l'ai dit, cette forme didactique *simple* est trop froide; elle ne persuade ni n'attire. Le lecteur veut être étonné; autrement il vous quitte à la seconde ligne. Et puis il est plus difficile que vous ne pensez d'écrire sur un pareil sujet, sur un sujet qui s'applique à tout. A chaque instant on est tenté d'attaquer un point, puis un autre... on est débordé : on ferait des volumes à n'en plus finir. J'aurais bien le courage d'achever; oui, je crois que j'en aurais le courage, mais la force, non!... Et tenez, croyez bien que je ne fais pas de modestie mal à propos : ce commencement qui vous paraît assez bien, je le trouve, moi, d'une faiblesse extrême. Par exemple, lorsque je veux peindre l'étonnement, l'incrédulité des amis de *l'inventeur*... vous savez... Eh bien! tout ce passage est languissant... Ecoutez Fourier sur le même sujet (1) :

« Possesseur de cette théorie, je me trouve dans la situation d'un homme qui, au siècle d'Auguste, aurait inventé la poudre à canon et la boussole, et qui, au lieu de se hâter de les communiquer, aurait passé 20 ans à en calculer les emplois, tels que l'artillerie et la mine; on l'aurait jugé fieffé charlatan si, après ces 20 années de recherches, il se fût présenté aux ministres d'Auguste, tenant à sa main une cartouche et une boussole, et qu'il leur eût tenu ce discours :

« Je vais, avec la matière contenue dans ce brimborion,
« (la poudre), changer la tactique des Alexandre et des
« César; je puis avec cette matière faire sauter en l'air le
« Capitole (par une mine); foudroyer les villes d'une lieue
« de loin (par la bombe et la coulevrine); réduire à minute
« nommée la ville de Rome en un monceau de décombres
« (par l'explosion d'une masse de poudre); détruire à 500
« toises de distance toutes vos légions (par l'artillerie);
« égaler le plus faible soldat au plus fort (par la mousque-

(1) *Traité de l'Association dom. agr.*, tome I, p. 79 et 80.

« terie); porter la foudre dans mes goussets (par le pistolet « de poche); enfin je puis, avec cette autre gimblette (la « boussole), braver dans l'obscurité les orages et les écueils, « diriger le vaisseau aussi sûrement qu'en plein jour, et l'o- « rienter partout où on ne verra ni ciel ni terre. » A ce discours les graves personnages de Rome, les Mécène et les Agrippe, auraient pris l'inventeur pour un visionnaire; et pourtant il n'aurait promis que des effets très possibles, et connus aujourd'hui des enfants même; il n'aurait pas exagéré d'une syllabe sur les emplois de ses deux découvertes.

« Il en est ainsi des deux théories que j'annonce : l'Association agricole et l'Attraction passionnée; ces deux inventions, qui tiennent l'une à l'autre et ne pouvaient pas être faites l'une sans l'autre, me mettent dans le cas de promettre une foule de merveilles, dont la moindre fait crier au visionnaire, et qui sous peu ne sembleront plus que des effets très naturels et intelligibles au moindre enfant... »

Et plus loin :

« On les expliquerait (les lois sociétaires) brièvement et sans préambule à des peuples qui seraient neufs et exempts de préjugés scientifiques; mais des esprits obstrués de ces doctrines sont rétifs à la vérité, et il faut de longs efforts pour les ramener dans la voie du sens commun. Ainsi un architecte a bien moins de peine à construire en plain champ que sur les débris d'un vieux château tombé en ruines, et dont il faut préalablement déblayer les décombres.... etc., etc.... »

Si je voulais citer, je citerais tout.... Après cela, je vous dirai que j'ai remarqué une chose : c'est qu'en causant sans façon, comme nous le faisons ici, on dispose plus facilement l'étudiant, — l'homme de bonne volonté.... La causerie est une excellente préparation.... A la vérité un écrit s'adresse à plus de monde; mais si on ne le lit pas ?.. Je sais bien, oui, c'est vrai, cela pourrait être utile... je verrai...

Au surplus, vous voyez bien quel est mon but, n'est-ce pas ?

L'homme de lettres. Oui, vous allez d'abord nous faire un tableau de notre société, et spécialement des déceptions de la politique.

X. Et je vous jure que le tableau ne sera pas séduisant. Et puisque vous revenez encore à la politique, je n'aurai qu'à m'en rapporter à ceux mêmes qui en vivent. Voici ce que disait, entre autres, *le Courrier Français* d'avant-hier : « On compte quatorze crises ministérielles depuis l'établissement du 7 août. Chacun de ces enfantements laborieux a duré, terme moyen, environ trois semaines. La somme de ces intervalles entre le ministère qui s'en va et le ministère qui vient représente une durée de près de dix mois. Ainsi, dans le régime intermittent sous lequel nous avons le bonheur de vivre, le gouvernement demeure vacant un an sur huit, les ressorts de cette grande machine, *tendus outre mesure* (je ne comprends pas la métaphore), s'arrêtent d'eux-mêmes ; on ne les remet en mouvement qu'au risque de les briser.... » Jusqu'ici l'analyse de la situation est parfaitement exacte ; mais, après avoir dit que les *ressorts de la machine s'arrêtent d'eux-mêmes*, savez-vous ce qu'ajoute le journaliste : « Voilà les bienfaits du système immuable ; voilà ce qui arrive nécessairement, quand la pensée qui gouverne ne suit pas le progrès naturel des habitudes et des esprits. » Singulière préoccupation des hommes politiques qui, au lieu de voir la cause du mal dans le vice de la machine, s'obstinent à l'aller chercher dans un accident qui peut être vrai, je n'en sais rien, mais qui n'est, à tout prendre, qu'un des moindres inconvénients de la complication du mécanisme social. — Il est facile de voir que le véritable mal réside dans les tâtonnements de la Politique qui, ne connaissant ni le but ni les moyens,

cherche à guérir le corps social en faisant sur lui des expériences qui coûtent horriblement cher et ne remédient à rien.

L'INDUSTRIEL. C'est évident, mais les choses ne sauraient marcher autrement.

X. Ah! voilà le grand mot lâché : Impossible!

L'INDUSTRIEL. Eh bien! oui, vos rêves sont très beaux, très généreux ; mais ils sont impossibles à réaliser.

X. Et moi je vous dis que ce sont vos sociétés qui sont impossibles.

L'INDUSTRIEL. Voilà qui est un peu fort.

X. Et la preuve qu'elles sont impossibles, c'est qu'elles ne peuvent parvenir à s'établir, c'est que depuis trois mille ans elles sont constamment occupées à se défendre contre les infractions et quelquefois contre les attaques directes. Et pour ne parler que de la société française actuelle, si je voulais énumérer ceux qui ne l'acceptent que comme un pis-aller, et ceux qui, sans l'attaquer ouvertement, protestent contre elle, les uns par la parole, les autres par des actes, et le grand nombre par leur inertie, leur désœuvrement, leur misère ou leur ennui, je compterais, savez-vous, les neuf dixièmes de la nation.—Et vous osez me dire que c'est là une société normalement constituée!!

L'INDUSTRIEL. Encore un coup, cela ne peut pas être autrement.

X. Donnez-moi vos raisons, s'il vous plaît.

L'INDUSTRIEL. C'est que l'humanité n'est pas parfaite, c'est qu'elle n'avance que pas à pas, et d'ailleurs, si nos institutions ne sont pas les meilleures possibles, on peut les améliorer, les perfectionner...

X. Diable! voici bien des points à examiner. L'Humanité, dites-vous, ne marche que pas à pas ; comment l'entendez-vous? Regardez-y de près ; elle fait des pas bien plus grands les uns que les autres, et d'ailleurs sa marche n'est pas toujours et régulièrement dirigée dans le même sens. Si vous eussiez étudié les périodes du mouvement social, vous ne douteriez pas que l'Humanité n'ait, comme l'homme même, ses âges d'enfance, d'adolescence, de virilité et de caducité. Eh! mon Dieu ! Pascal l'a dit : « *L'Humanité est un homme qui apprend toujours.* » Fécondez donc ce principe de l'un de vos maîtres ; tirez-en les conséquences. Nierez-vous que l'Humanité soit encore dans son état d'enfance, dans sa phase de langueur, de dentition? qu'elle essaie de se dégager de ses langes?... Et cela n'est point une métaphore ; ce que je vous dis est à la lettre.

Le docteur. Toutes les observations de la science viennent à l'appui de cette opinion.

L'industriel. J'admets tout cela. Mais si l'homme ou plutôt si l'Humanité a, comme les animaux, une vie propre et progressive, laissez-la donc accomplir tranquillement sa vie : elle arrivera au but comme y arrivent les animaux.

X. Un instant!... L'homme a, de plus que les animaux, l'intelligence ; et ce n'est pas sans motif qu'il en est ainsi. Et si l'Humanité plus clairvoyante aperçoit de loin le but que les animaux ne voient que lorsqu'ils y touchent, pourquoi négligerait-elle les moyens qu'elle peut avoir d'abréger son enfance douloureuse ? Pourquoi n'essaierait-elle pas de briser ses liens et de conquérir son émancipation? — En d'autres termes, lorsque, sur une branche quelconque des connaissances humaines, l'homme invente une méthode supérieure aux méthodes usitées, il doit se hâter de rejeter celles-ci pour employer celle-là ; et lorsqu'enfin il a découvert la Science, dernier terme de ses recherches, à plus forte raison doit-il rompre avec le présent pour inau-

gurer la Science et profiter de ses bienfaits. En effet consultons l'histoire : si les astrologues, au lieu de repousser les découvertes de Galilée, avaient eu le bon esprit de les adopter, ils se seraient épargné bien des travaux inutiles; et si, lorsque la méthode expérimentale a été trouvée, les alchimistes s'étaient hâtés de reconnaître le cercle vicieux de leurs vaines recherches, que de progrès n'aurait pas faits la Science?... Voulez-vous d'autres exemples? Si, lorsque la machine à vapeur a été inventée, on s'était obstiné à conserver à Marly l'ancien et barbare moteur dont on a tant parlé, cela n'aurait-il pas été absurde? De même, si l'on découvre, tant pour la vapeur que pour les voies en fer, des moyens plus simples, plus économiques, plus puissants et moins dangereux (et ces moyens doivent exister), à coup sûr il y aurait folie à ne les pas adopter. Or, quand il s'agit de la société, ce ne sont plus seulement des économies qu'il faut réaliser; ce sont des commotions, des catastrophes sanglantes, des angoisses terribles qu'il importe de prévenir. — Quoi donc?. faut-il, sous prétexte qu'elle doit tôt ou tard arriver au but, faut-il laisser parcourir à l'Humanité des siècles de misère et d'infortune? Et puis, écoutez donc, c'est la loi — que l'Humanité progresse : c'est aussi la loi — que l'homme vive un certain nombre d'années; mais il arrive souvent que cette loi n'est pas observée, et que l'homme meurt avant l'âge... Et si l'Humanité en fait autant.... Hâtez-vous donc de la conduire sûrement et promptement au port, si vous en avez les moyens.

L'INDUSTRIEL. Mais d'abord existent-ils, ces moyens?

X. C'est ce qu'il s'agit d'examiner. Et quand des hommes sérieux... oui, messieurs, ajouta-t-il en lançant aux rieurs un coup d'œil sévère, oui, je me range au nombre des hommes sérieux... quand, dis-je, des hommes graves vous affirment que ces moyens existent, qu'ils sont très sim-

ples, qu'ils sont immédiatement réalisables, ne pensez-vous pas que l'étude de ces moyens soit pour vous le plus sacré des devoirs? Eh! messieurs, donnez-vous la peine d'y réfléchir. Vous avouez que tout est lié dans le système de la nature; vous reconnaissez en elle une harmonie, une prévoyance qui s'applique à tout; et vous voudriez que l'homme, le plus bel et le plus parfait ouvrage de Dieu sur la terre, fût seul privé de ces lois naturelles que Dieu a prodiguées aux derniers des animaux? Pouvez-vous même concevoir que les relations des hommes entre eux ne soient pas réglées par un code divin, quand la matière elle-même n'échappe pas un instant à ces lois immuables? Il y aurait donc lacune dans la Nature, oubli de la part de Dieu? Mais ce serait absurde!... Concluons donc qu'il doit y avoir des lois pour l'homme, et surtout, oui, surtout pour l'homme!

Maintenant il me sera bien facile de répondre à votre dernier argument. Mais ici il faut changer de ton...

Et en effet il changea subitement d'intonation, de gestes, de manières; sa physionomie redevint joyeuse, et il dit avec un entrain qu'on ne peut rendre:

— Nunc paulò *minora* canamus...

Le vers est faux, mais peu importe. Vous dites, monsieur (et cela me donne envie de rire), vous dites : si nos institutions ne sont pas parfaites, on peut les améliorer, les perfectionner. — Je voudrais bien que vous m'apprissiez, monsieur, si l'on améliore une chose fausse, si l'on perfectionne un vice... Le mensonge perfectionné conduirait donc à la Vérité!! Non, voyez-vous, on n'améliore pas le Mensonge; dès qu'on le reconnaît, on y renonce pour courir à la Vérité. — Parbleu! ils vous ont servi à grand'chose, les perfectionnements que vous avez tenté d'introduire en politique : ils ont tout simplement empiré le mal, et cela ne pouvait pas être autrement : songez donc que tout ce que nous entrepre-

nons dans un milieu faux, est du travail et du temps perdus; songez que nous ne faisons pas un tableau, pas une statue qui ne soit incomplète, que nous ne posons pas une pierre qui ne soit mal posée; songez qu'un jour (et ce jour n'est pas loin, j'espère) l'on rira de la politique, base, hélas! bien mobile de nos institutions, absolument comme on rit aujourd'hui de la nécromancie.

L'HOMME DE LETTRES. Et de quoi ne rit-on pas?

X. On ne rit pas de la Vérité, monsieur; les Civilisés eux-mêmes, qui n'en ont qu'une idée confuse, la vénèrent et l'appellent de tous leurs vœux, mais elle n'est point faite pour eux. Vouloir introduire la vérité en Civilisation, c'est comme si, en conservant son harem, le Sultan voulait y introduire le principe de la liberté; c'est comme si l'on voulait conserver l'état sauvage en créant le droit de propriété, ou l'état barbare en organisant la grande industrie. C'est vouloir associer des choses inconciliables, séparer des choses inséparables. Sans doute on trouve en Barbarie des restes de l'état sauvage et des germes de Civilisation, comme en Civilisation il existe des restes de Barbarie et des germes d'une société supérieure; mais ces restes et ces germes ne sont point des caractères essentiels à la période sociale où ils se trouvent. S'ils étaient des caractères essentiels, ils empêcheraient la Barbarie d'être la Barbarie, la Civilisation d'être la Civilisation.

L'INDUSTRIEL. Monsieur, pardon! je ne comprends pas... Qu'entendez-vous par *des caractères essentiels à la période sociale où ils se trouvent?*

X. Ah! c'est vrai, j'ai beau vouloir éviter les termes techniques, c'est plus fort que moi. C'est que, voyez-vous, Fourier a divisé les sociétés humaines, non arbitrairement, mais suivant la nature même des choses. Il faudrait rechercher, dans ses ouvrages, la *formule du Mouvement* et le

*tableau de l'enfance sociale* divisée en sept périodes dont nous accomplissons en ce moment la cinquième... j'ai eu tort d'entrer dans ces explications; si je vous faisais un cours, à la bonne heure!... Revenons à la Vérité : il ne faut ni beaucoup de savoir ni beaucoup de sagacité pour comprendre qu'elle ne peut avoir cours que dans un état social supérieur à la Civilisation, dans celui qu'organisera la Science qui est elle-même la Vérité.

Un peintre. Tout cela est bel et bon, mais moi, je ne suis pas partisan du système de la Communauté.

X. Qui vous parle de Communauté? La Communauté suppose une parfaite égalité entre les hommes, et l'une des preuves les plus puissantes de la prévoyance de Dieu, l'un des indices les plus clairs de la loi sociale préétablie, repose dans la diversité et l'inégalité infinie qui existent entre les hommes; c'est justement cette précieuse inégalité qui est le gage assuré de leur bonheur, et de l'harmonie qui règnera un jour dans les relations humaines.

— Oui, mais vous voulez fondre le territoire; vous ne tenez donc pas compte de la passion de l'homme pour la Propriété.

X. A cela je ne peux que vous répondre : étudiez. Je vous certifie que nous tenons compte de toutes les passions, de toutes les aptitudes, de toutes les tendances. Donnez-vous la peine d'étudier....

— Jamais vous ne réussirez, les hommes sont trop *mauvais*.

X. C'est une grave erreur fondée sur l'observation *simpliste* des faits...

L'industriel. Comment dites-vous?...

X. Ah! c'est juste, voilà encore un mot (*simpliste*) qui

vous choque ; j'aurais dû l'éviter, quoiqu'il soit bien nécessaire; mettons à la place... voyons... voulez-vous *étroite ?* c'est à peu près la même chose ; je dis donc que cette erreur est fondée sur l'observation étroite des faits qui s'accomplissent journellement sous nos yeux. Mais ce qui a lieu dans un milieu faux, dans une société subversive, comme la nôtre, ne prouve rien contre les faits qui s'accompliraient au sein d'une société normale. Et il n'est pas nécessaire d'être fort avancé dans la Science pour reconnaître que tous les hommes sont nativement *bons*, qu'ils sont faits pour s'aimer, que certainement ils s'aimeront tous un jour...

L'INDUSTRIEL. C'est une idée qui a du moins le mérite d'être consolante.

X. Oui, monsieur, les hommes s'aimeront tous, et certes ils se le prouveront en s'entr'aidant ; et cela sans qu'il soit besoin d'invoquer la charité chrétienne.—La charité ! vous avez entendu tantôt l'architecte m'accuser d'utopie... En voilà une utopie, parmi toutes celles qui sont acceptées dans le monde ; en voilà une immense et lourde utopie !

— Cependant c'est un grand et sublime principe.

X. Oui, sublime ! il n'y manque qu'une chose ; c'est qu'il soit applicable... Où est-elle, dites-moi, la charité ? qui est-ce qui peut me la montrer ? C'est comme la Vérité, c'est comme la Morale, c'est comme la Liberté, c'est comme la Justice ; elles n'existent pour les Civilisés qu'à l'état d'illusion... Savez-vous quelque chose de plus beau que le principe de la charité ? savez-vous quelque chose de plus sublime ? C'est que ce principe devienne inutile. Or c'est ce que l'Association peut seule réaliser... Oui, la charité (*caritas*), la charité comme l'entendait le Christ, indiquait sans doute une aspiration divine vers des sphères supérieures. Mais quoi ! les Apôtres ont-ils tous compris cette idée ? Je ne sais ; quant à leurs successeurs, ils l'ont complétement méconnue,

et, je vous le répète, ils en ont fait une utopie à force de la réduire aux proportions d'un système tout humain.

— Il n'en est pas moins vrai que votre nouveau système aura bien du mal à prendre. Voyez la peine que l'on a eue à faire adopter le gouvernement constitutionnel, le système décimal, etc.

X. Parbleu! je le crois bien; tous ces perfectionnements, comme vous les appelez, vous autres Civilisés, ces perfectionnements, dis-je, n'ont pas puissance de créer pour tous des voies de fortune et de bonheur. Qu'importe au paysan d'avoir un Roi absolu ou un Roi constitutionnel? que lui importe de vivre misérable, exténué de travail, sous la loi d'un haut-Baron, ou d'avoir la liberté de mourir de faim sous un régime libéral? que lui importe que sa journée lui rapporte trente sous ou un franc cinquante centimes, quand le travail qu'il fait vaut plus de six ou dix francs?...

## II.

— Comment vous portez-vous, madame? Bonjour, mon bon; comment vas-tu?—dit X en s'adressant à une actrice et à son cavalier qui arrivaient en ce moment.

L'ACTRICE. Je parie que vous parlez encore Phalanstère; continuez, continuez; nous vous écoutons.

X continua : — Vous voyez donc bien que toutes ces belles choses, le gouvernement représentatif, le système décimal, etc., ne pouvaient rendre l'humanité plus heureuse, tandis que le propre de l'Association est de donner le bonheur à tous et de clore à jamais les siècles de douleur et

d'infortune. Or rien n'est plus contagieux que le bonheur, n'est-il pas vrai, madame?... — Depuis le jour où la boussole a été découverte, messieurs, quel est le marin qui a refusé de s'en servir?

LE COMPAGNON DE L'ACTRICE. Mais enfin, s'il y a des gens rebelles, si je ne veux pas, moi, être heureux! me forcera-t-on? me punira-t-on pour cela?

X. Pas plus qu'on ne châtierait, pas plus qu'on ne contraindrait un marin assez fou pour vouloir traverser l'Atlantique sans boussole.

— Oh! ce marin-là ne trouverait guère de matelots pour composer son équipage.

X. Il en sera de même en Harmonie; il ne se trouvera pas un rebelle, et s'il pouvait s'en trouver un, il n'aurait pas d'imitateurs.

L'INDUSTRIEL. Diable! vous êtes absolu, intolérant.

X. Sans doute, et j'en ai le droit : *Deux et deux font quatre :* — Qu'y a-t-il, dites-moi, de plus intolérant que cela?

L'ACTRICE. Pardon, monsieur, mais je vous ai, je crois, entendu dire un jour que les hommes s'abandonneront à leurs passions....

X. Je n'ai pas pu m'exprimer précisément dans ces termes-là ; cependant...

L'ACTRICE. Alors tous les hommes seront donc infidèles?

X. Il faudrait pour cela que tous les hommes fussent naturellement enclins à l'infidélité, et vous ne le pensez pas, sans doute?

L'ACTRICE. Monsieur, je n'en sais rien ; mais je désire savoir s'ils pourront l'être.

X. Oui, ceux de qui ce sera le tempérament.

L'ACTRICE. Alors j'en suis bien fâchée ; car moi, je me sentais assez de penchant pour votre nouvelle société ; mais c'est fini, j'y serais trop malheureuse : j'aime la fidélité par-dessus tout.

X. Eh bien ! non, madame, vous serez très heureuse, car vous aurez un mari fidèle ; et sans avoir besoin de le faire surveiller, vous serez sûre de sa fidélité.

L'ACTRICE. Comment cela ?

X. C'est bien simple. La Vérité est inaugurée sur la terre, la Vérité existe en toutes relations. Ces relations sont organisées de telle sorte que tout est connu, les actions, les penchants, les aptitudes de chacun ; chacun a intérêt à être soi, à se montrer tel qu'il est, à en faire gloire ; l'hypocrisie est une duperie, ou plutôt on ne sait plus ce que c'est. Au lieu de mener à la fortune et aux honneurs, comme aujourd'hui, le mensonge, l'astuce conduiraient droit à la misère. Vous voyez bien, madame, que toute déception sera impossible, et que lorsque vous voudrez un mari, vous choisirez en toute connaissance de cause ; et le choix vous sera facile, car les sympathiques seront naturellement portés l'un vers l'autre. Dieu a si bien fait toutes choses ! aurait-il pu oublier les conditions du bonheur des femmes fidèles ?

L'ACTRICE. Voilà qui est bien pour mon mari ; mais les autres ?... (la dame s'arrêta en rougissant.)

X. Cette pensée-là ne vous serait point venue, madame, si nous étions en Harmonie. Pourquoi ne vous contenteriez-vous pas d'être heureuse à votre manière ? pourquoi voudriez-vous que les autres, hommes ou femmes, ne pussent pas l'être autrement que vous ? Vous aimez le café, et j'aime le thé : ne pouvez-vous être heureuse si je ne renonce au thé pour prendre le café avec vous ? Au reste, il n'est point

nécessaire de croire à tout cela pour être phalanstérienne ; il y a dans la Théorie beaucoup de choses qui ne pourront se réaliser que dans un avenir éloigné, et les affaires d'amour sont de ce nombre.

L'ACTRICE. Enfin, comment les choses se passeront-elles?

X. Mon Dieu! madame, Fourier lui-même a prévu que l'Harmonie compterait deux générations avant que les relations d'amour pussent s'organiser complétement. Il n'a même posé à cet égard aucun principe absolu; il a donné un simple avis sur ce qui pourrait avoir lieu, laissant aux disciples le soin de se former une opinion, et au temps celui de résoudre le problème. Seulement, puisque l'Ordre sociétaire offrira toutes les garanties désirables, on peut affirmer à l'avance que tout se passera pour le mieux, et que le règne des bonnes mœurs, tant rêvé par nos moralistes, sera une conséquence indispensable de l'établissement de l'Harmonie.

L'HOMME DE LETTRES. Mais vous pourriez au moins nous dire....

X. Non, non! voyez-vous, madame m'a tendu là un piége que je n'ai pas eu l'adresse d'éviter... La matière est trop délicate, je renonce à la traiter... Plus je serais vrai, plus je vous paraîtrais insensé; plus je serais profondément moral, plus j'aurais l'air d'attaquer la pudeur, la décence publiques. Laissons cette question de côté ; tenons-nous-en à ce qu'il y a de praticable dès aujourd'hui ; créons le milieu social; le reste viendra de lui-même s'il doit venir.

L'ACTRICE. Voyez-vous, monsieur, votre science est trop difficile à comprendre. Comment ferez - vous pour y attirer tous les hommes? comment vous y prendrez-vous pour convaincre tant de gens qui sont presque idiots, et qui pourtant ont aussi des droits au bonheur, puisqu'ils sont hommes ?

X. A merveille, madame ; ils seront heureux sans comprendre. Écoutez bien ceci : Evidemment les sociétés modernes sont en décomposition. Une nouvelle lumière apparaît ; c'est aux plus avancés de la signaler au gros de l'armée qui suit derrière. J'ai lu quelque part que Napoléon, obsédé par un conseiller dont il ne goûtait pas les objections, lui demanda, en lui montrant le ciel en plein jour, s'il voyait au-dessus de sa tête une étoile qu'il lui indiquait du doigt — « Non, sire. — Eh bien ! je la vois, moi. » Telle est notre position : nous sommes, à proprement parler, les éclaireurs de l'Humanité. Mais Napoléon mentait en disant qu'il voyait l'étoile, tandis que nous, nous la voyons véritablement. Et que voulons-nous aujourd'hui ? nous voulons convaincre un assez grand nombre d'hommes intelligents pour nous permettre de monter, avec leur aide, la machine sociale dont ensuite nous deviendrons tous des rouages plus ou moins utiles; voilà tout.—Dire que tous les hommes sont bons, ce n'est pas dire qu'ils soient égaux en bonté, en intelligence ; il y a sans doute des natures plus ou moins riches ... mais je pourrais ajouter que les hommes seront nécessairement plus intelligents et par conséquent meilleurs en Harmonie, comme ils seront plus beaux, plus actifs, plus vigoureux.... mais qu'importe ? Une fois que le mécanisme fonctionnera, il ne sera pas nécessaire que chaque roue connaisse la théorie de la machine. Je vous l'ai dit, il n'y a rien de contagieux comme le bonheur. Supposez l'Association établie sur un point de la France (car, quoiqu'elle puisse être organisée partout ailleurs, j'ai besoin de croire qu'elle le sera d'abord dans mon pays, dans celui de Fourier), supposez donc l'Association établie sur un coin de la terre : le jour où le paysan qui aura été rebelle verra que son voisin plus intelligent ou plus confiant se procure dix fois plus de bien-être que lui, ce jour-là les idiots en comprendront assez ; ce jour-là les Destinées heureuses seront inaugurées sur la terre.

L'homme de lettres. Mais qu'appelez-vous les Destinées heureuses, qu'appelez-vous le bonheur ?

X. Le bonheur, c'est l'essor continu des *douze passions radicales*. Mais ici se représente l'inconvénient des mots techniques ; je devrais commencer par vous démontrer qu'il y a douze passions radicales, cinq sensitives, quatre affectives, et trois distributives ; je devrais vous les nommer, vous les analyser ; je devrais vous montrer comment celles de ces passions qui n'ont point d'effet normal dans l'état social actuel, y deviennent une cause incessante de désordres ; mais à quoi bon si vous ne voulez pas étudier? et à quoi bon encore, si vous êtes décidé à étudier?

L'homme de lettres. J'étudierai, n'en doutez pas mais en attendant répondez-moi. — Je suis colère...

X. Non.

— Je suis paresseux...

X. Non !

— Si fait ! je vous soutiens que je suis paresseux et colère, et je vous demande si l'essor continu de la colère et de la paresse me rendra plus heureux en Harmonie que je ne le suis aujourd'hui ?

X. Ce n'est pas sans intention que je me suis servi tout à l'heure des mots *douze passions radicales*. Si vous eussiez étudié l'homme et ses passions, vous sauriez que la colère, la paresse, l'ivrognerie, etc., ne sont point des passions, mais des effets subversifs de passions nativement bonnes. Vous voyez bien, monsieur, qu'il faudrait commencer par l'étude des passions pour distinguer leurs effets, dans un milieu faux, des caractères qu'elles affecteraient dans un milieu vrai. Croyez-moi, ne vous attachez pas à ces points-là. C'est comme si, ne connaissant rien en géométrie, vous vouliez comprendre tout d'un coup le carré de l'hypothé-

nuse ; il faudrait d'abord vous faire passer par une foule de problèmes préliminaires. Comme je vous le disais tantôt, pour expliquer tout cela, il faut avoir la clef des passions ; le tout est d'avoir la clef.

Un peintre. Adieu, X ; adieu, messieurs....

X. Non, je suis à toi.

Le peintre. Je t'assure que je n'ai pas le temps, et cependant j'aurais besoin de te dire deux mots.

X. Attends, quelle heure est-il ? diable ! voilà trois heures que je suis ici. C'est trop pour une séance ; aussi je me sens fatigué. Adieu, messieurs ; votre serviteur, madame ; et croyez-moi, ne comptez point sur la sincérité des hommes, tant que les hommes auront intérêt à dissimuler.

# CINQUIÈME PROPOS.

## I.

Quelque temps après, je me trouvais au Palais-Royal avec X. La journée était encore horriblement froide et pluvieuse ; mais nous profitâmes d'une éclaircie pour nous promener dans le jardin. L'architecte passa à quelques pas de nous.

X. Eh bien! monsieur, vous me gardez donc rancune pour les impertinences que vous m'avez dites?

L'ARCHITECTE. Moi, monsieur?....

X. Alors, touchez là, par Jupiter! et que tout soit dit!

L'ARCHITECTE. Eh bien! messieurs, sait-on décidément quel est le parti qui vient de faire l'émeute?

X. Pour moi, je n'en sais rien;—et qu'est-ce que cela me fait? La société où nous vivons est si extravagante, qu'on ne saurait plus trouver aucun sens aux faits qui s'accomplissent dans son sein. Rien de ce qui a lieu n'est nécessaire; cela arrive parce que cela arrive. Aussi, tout au re-

bours des *Civilisés*, je comprends le monde décrit par Fourier; mais je ne conçois rien du tout à ce qui se passe sous mes yeux. Et cela doit être; un homme qui comprend bien la vérité ne conçoit plus rien au mensonge.. Qu'en dites-vous, monsieur l'Architecte?

L'ARCHITECTE. Ma foi! j'avoue que je commence aussi à n'y plus rien comprendre. Les uns disent que ce sont les républicains qui ont fait l'émeute, d'autres prétendent que c'est le parti du prince Napoléon; enfin, quelques-uns assurent tout bas que l'armée est mécontente et que....

X. Que voulez-vous? Comme l'a dit un des dignes coryphées de ce monde-ci: *Tout peut arriver et tout arrive.* C'est qu'en effet quand on est dans le faux, on ne peut plus compter sur rien. Ce n'est pas la raison, c'est le caprice qui décide. De même dans l'atmosphère, de même en tout. Il n'y a pas de raison pour qu'il ne fasse pas beau demain. Et, par ma foi! le gouvernement et la ville de Paris sont bien heureux du temps abominable que l'anarchie atmosphérique a envoyé contre l'anarchie sociale: de la pluie à flots, de la grêle!... Heim! fait-il un temps depuis trois jours!... Voilà qui met tout de suite fin aux émeutes et aux révolutions: une bonne ondée!—S'il eût plu en juillet 1830, savez-vous bien?... Morbleu! voilà un coup de vent capable d'enlever nos chapeaux! quelle bourrasque! Rentrons...

Nous nous réfugiâmes au café de Foy.

X. Vous me disiez tout à l'heure que l'armée est mécontente. Je le crois bien; que veut-elle, l'armée? la guerre et de l'avancement; or, le gouvernement a raison d'éviter l'une, tant que l'honneur national n'est pas compromis, et il ne peut accorder l'autre, parce que les cadres sont remplis. C'est bien embarrassant. Le Pouvoir a créé là, soit contre les idées démocratiques (comme on dit), soit contre la mal-

veillance des Puissances, une force qui menace de se tourner contre lui. Digne résultat de l'imbroglio dans lequel nous vivons! Comment le Pouvoir ne s'aperçoit-il pas qu'il ne peut compter sur rien de positif; qu'il vit dans un état précaire, dans une atmosphère de mensonges et d'erreurs; qu'il peut aller ici aussi bien que là, sans qu'il y ait plus de raison pour le blâme que pour l'éloge; qu'en un mot il lui manque quelque chose qui puisse diriger sa marche? On lui a fait un reproche, au Pouvoir, de ne prendre conseil que des circonstances : eh! tant qu'il restera dans les sentiers de la déviation, comment veut-on qu'il marche d'un pas assuré? Il est bien obligé de vivre au jour le jour, puisqu'il ne peut prévoir ce qui arrivera demain. En effet, dans une société où les intérêts sont en lutte, où les opinions sont divisées, je défie qu'on trouve ou qu'on fasse une chose, tant sublime soit-elle, où la critique ne puisse mordre; et cela explique pourquoi de nos jours on ne fait rien de complétement beau, de complétement grand. — Ah! si le Gouvernement savait...

— Vous le tireriez de là au moyen de votre Science?

X. Assurément.

— Vous lui donneriez votre recette?

X. *Et la manière de s'en servir*... Cela est très sérieux, monsieur; le Pouvoir n'a pas et ne peut pas avoir d'autre refuge, d'autre moyen de salut que l'Association : toutes les solutions se trouvent là, voyez-vous, et il n'y a de solutions que là, parce que là est la Vérité, parce que là est le Beau, parce que là est le Bonheur, parce que tout est là.

— Mais si effectivement votre système résout toutes les questions sociales, pourquoi n'adressez-vous pas à l'Académie des mémoires sur les nombreux problèmes qu'elle met au concours? pourquoi n'essayez-vous pas de remporter des prix Monthyon?

X. Dans notre position, cela est plus difficile que vous ne pensez. L'Académie n'exige pas seulement des ouvrages bien écrits, bien disposés pour la forme et pour le fond, mais des ouvrages qui soient dans les *idées reçues*, dans les idées que professe l'Académie elle-même ; elle veut des choses qu'elle puisse comprendre sans étude, accepter sans efforts et sans sacrifice. Par malheur, nous n'avons pas les mêmes idées que l'Académie ; bien plus, nos idées sont la négation de la plupart des siennes ; nous différons quant au fond, nous différons quant à la forme. L'Académie ne demande habituellement que de petits moyens, et toujours des mesures entées sur l'Ordre social actuel. Or, loin de pouvoir être contenus dans cet Ordre, nos moyens touchent aux bases mêmes de la société qu'ils tendent tous, plus ou moins, à régénérer. Nous ne pourrions donc proposer, avec quelques chances de succès, que des moyens *transitoires* peu importants, qui nous mettraient peu en relief, parce que le Principe fécond où nous les aurions puisés ne serait pas compris par nos juges. Nous sommes, voyez-vous, enfermés dans un cercle dont il n'est pas facile de sortir. On refuse de se mettre à notre point de vue pour nous juger, et cependant c'est le seul moyen de nous comprendre. Comment voulez-vous que nous fassions ?

— A votre place, j'essaierais toujours....

X. Eh bien ! soit !... Qu'arriverait-il ? le voici. Choisissons une question, celle qui vous plaira, car, s'il est vrai que nos idées s'enchaînent, ce qui nous arrivera pour l'une nous arrivera pour toutes. Prenons la question suivante : *Trouver un moyen pour arriver à l'extinction de la Mendicité dans notre Ordre social.* C'est à peu près ainsi que l'Académie pose les problèmes (1).

(1) Au moment de mettre sous presse, voici ce que je lis dans tous les journaux :

« La Société des Arts, Sciences et Lettres de Mâcon, propose le sujet de

MOI. Oui, et pour le dire en passant, ce problème est bien mesquin à côté de nos prétentions qui ne vont à rien de moins qu'à procurer à tous les hommes la richesse et le bonheur gradués.

X. Un phalanstérien prend donc ce problème. Il ne l'a pas plus tôt étudié qu'il reconnaît que la Société actuelle, au lieu de porter en elle le germe des moyens propres à détruire la mendicité, ne peut qu'étendre celle-ci de plus en plus; que la mendicité est un résultat *forcé* de la Civilisation; qu'il faut donc chercher un milieu social où le problème soit soluble, puisque s'obstiner à chercher une solution là où l'on sait qu'elle ne peut pas exister, ce serait faire acte de folie. Ainsi la première chose que notre phalanstérien devra faire, sera de démontrer à Messieurs de l'Académie que, en général, poser et considérer les problèmes isolément quand ils s'enchaînent les uns aux autres, c'est se mettre dans l'impuissance d'en résoudre aucun; et que, en particu-

prix suivant pour le concours de 1840: « Rechercher les moyens de faire « renaître dans nos mœurs le respect envers les supériorités naturelles, so- « ciales et religieuses, *sans sortir de l'esprit de la législation et de la Civilisa-* « *tion actuelles,* afin de resserrer et de fortifier par l'autorité morale, les liens « de la famille, de la société et de l'État. »

« Le prix est une médaille d'or de 600 fr.

« Ce sujet de concours, emprunté à une belle pensée de M. Royer-Collard, nous semble heureusement choisi pour appeler les méditations du philosophe et de l'homme d'État. »

Appelez, tant qu'il vous plaira, les méditations des philosophes et des hommes d'État;—Si la législation, si la Civilisation actuelles sont justement les deux plus grands obstacles au respect envers les supériorités naturelles et sociales; si elles sont de nature à relâcher les liens de la famille, de la société et de l'Etat, comment pourriez-vous résoudre votre problème, tout en conservant l'esprit de la législation et de la Civilisation? Vous ne détruirez pas un mal tant que vous vous donnerez pour condition d'en conserver la cause. Que penseriez-vous d'un homme qui proposerait de faire un grand feu de bois sans brûler de bois?... Singulière société qui ne sait poser aucun problème social et qui s'étonne, après cela, de n'en pouvoir résoudre aucun!

lier, leur problème sur la mendicité est insoluble dans notre Ordre social actuel. Or, faire comprendre aux gens qu'ils se sont trompés, qu'ils n'ont pas vu plus loin que le bout de leur nez, cela est déjà fort difficile, surtout avec des Académiciens qui n'entendent pas qu'on leur apprenne quelque chose. De juges qu'ils étaient, ces messieurs deviendraient parties ; alors la thèse exigerait des périphrases courtisanesques et des ménagements à l'infini. Bref, il faudrait déjà un mémoire fort étendu pour arriver à poser le problème à peu près en ces termes : — *Dans quel Ordre social l'extinction de la Mendicité est-elle possible?* — Oh! alors la tâche devient encore bien plus difficile, bien plus compliquée. Laissant de côté la Société actuelle, notre phalanstérien devra exposer les conditions d'une autre Société ; et s'il veut que l'on comprenne bien la face particulière qu'il a en vue, il devra présenter sa nouvelle Société dans son ensemble, en donner les preuves, en énumérer les avantages, le tout en se défendant contre les préventions de ses juges peu favorables aux *utopies*... Quel travail!... Or, l'Académie le suivra-t-elle sur ce terrain? Et si, renonçant un instant aux idées qui lui sont propres, un rapporteur, homme consciencieux, consent à l'y suivre, le comprendra-t-il?... Et quand il comprendrait, forcera-t-il tous ses collègues à comprendre? L'Académie ne sera-t-elle pas effrayée en voyant qu'il faut tout réformer pour résoudre le simple problème qu'elle a posé bien innocemment? et ne croira-t-elle pas dangereux de donner le prix aux idées d'un réformateur? Car vous savez que dans le langage politique, réformateur et révolutionnaire sont synonymes. Vous concevez bien que nous ne serions pas jugés par nos pairs, et que, pour que la palme fût donnée à nos idées, il faudrait d'abord que les Académiciens renonçassent à la plupart des leurs,—et nous tous qui en avons fait autant, nous savons que c'est là un sacrifice difficile à faire.

Nous éprouverions donc un échec. Or un échec devant l'Académie, c'est grave aux yeux de bien des gens, grave surtout aux yeux du gouvernement.

— Oh ! si vous comptez sur le gouvernement... -

X. Mon Dieu ! nous ne comptons sur personne, et nous comptons sur tout le monde. Quant au gouvernement, nous avons déjà eu assez de peine à lui faire comprendre qu'il peut y avoir des réformes pacifiques, et que la nôtre est de ce nombre : il n'est guère probable qu'il ait recours à nos idées ; il n'est ni assez éclairé ni assez indépendant pour cela... A moins qu'un homme... à moins qu'un des nôtres...

X se mit à tourmenter sa moustache, et regarda fixément la terre à dix pas devant lui. Ses sourcils étaient descendus sur ses paupières. Après un moment de silence, il passa la main dans ses cheveux, et comme s'il rejetait loin de lui une pensée qu'il avait caressée avec bonheur, il dit en hochant la tête :

— Mais non ! ce serait trop beau, trop glorieux pour le gouvernement... Non, non ! la répression, voilà son grand moyen, sa panacée ; le Pouvoir réprime, c'est son métier ; il fait ce qu'il peut, ce pauvre Pouvoir ; il réprime, et puis c'est tout !... Le Pouvoir aussi est routinier... Mais quoi ! la répression remédie-t-elle au mal ? en détruit-elle la cause ? Donne-t-elle du pain à qui a faim, du travail à qui en manque, de l'aisance et du bien-être à ceux qui souffrent, un aliment aux esprits turbulents ?—*Laisser faire, laisser passer* ce qui est indifférent à l'action du Pouvoir ; *réprimer* ce qui lui paraît hostile, c'est à cela que se bornent nos gouvernants, nos graves champions de la plus stupide de toutes les doctrines, la doctrine du *Statu quo*. Comme s'il pouvait se révéler, au sein du corps social, un seul fait qui soit indifférent au Pouvoir qui est la tête du corps social ? Ah ! le Pouvoir

ne comprend pas une chose bien essentielle,—c'est qu'il devrait avoir la haute direction des affaires; or, se contenter de réprimer dans un cas, de laisser faire dans un autre, quand on devrait au contraire *diriger* et *organiser*, c'est, je l'avouerai, montrer peu d'intelligence; — mais, je vous l'ai dit, le malheur de notre époque, c'est qu'il ne peut guère en être autrement... Aussi voyez! elle marche, cette nation; elle marche toujours, peu soucieuse des entraves du *statu quo;* mais elle ignore où elle va; pourquoi? parce que la tête est débile, parce que cette tête ne sait pas où elle conduit le corps social, ou plutôt, parce qu'elle se laisse conduire par lui; enfin parce que le gouvernement ne sait pas diriger, ne sait pas donner le *Ton* à la société.

— Donner le Ton, cela était bon au temps de Louis XIV, mais aujourd'hui...

X. Ah! je vous y prends, libéral que vous êtes! Vous ne voulez pas que le Gouvernement gouverne; vous ne voulez pas qu'il intervienne dans les faits sociaux pour les diriger, pour les régulariser, pour gouverner enfin!... Qu'est-ce que gouverner, sinon donner le *Ton*, imprimer le mouvement à la Société? Vous voulez que l'industrie, les arts, le commerce, l'agriculture, marchent au gré des intérêts individuels les plus opposés, et vous crieriez à l'usurpation, si le gouvernement, c'est-à-dire le Principe d'Ordre, faisait mine de porter dans ces faits une action régulatrice! Et puis, parce que vous l'empêchez de marcher en avant, parce que vous lui ordonnez de suivre le char au lieu de le diriger, enfin parce que vous le forcez à n'être qu'un *Juste-milieu* impuissant et stupide, vous criez contre ce résultat dont vous êtes en partie cause... Et voyez comme vous allez contre votre but. Vous vous élevez contre l'aristocratie de l'argent, et vous avez raison; car l'autre aristocratie avait, pour se faire pardonner, les idées d'honneur, le sentiment du devoir, les illusions chevaleresques, tandis que votre aristocratie mo-

derne ne connaît que l'*Auri sacra fames*, ne voit rien, n'ambitionne rien que l'argent, n'a qu'un but et qu'un moyen, l'argent!... Vous vous élevez, dis-je, contre elle, et cependant vous faites tout pour la favoriser; il semble que vous preniez à tâche d'accélérer l'organisation de cette Féodalité industrielle prédite par Fourier, Féodalité la plus inhumaine, la plus dégradante pour l'Humanité, la plus hostile au développement de la vraie liberté! c'est crier contre votre propre ouvrage!... Mais comprenez donc que vos actions et votre but sont en contradiction, comprenez donc que, pour mettre ordre à tout ce chaos, il faudrait l'intervention intelligente et pacifique du Pouvoir, et que la question, aujourd'hui comme sous Louis XIV, comme dans tous les temps, a été, est et sera toujours la même. Louis XIV se servait des moyens dont il pouvait disposer pour donner le *Ton* à son époque. De ce qu'aujourd'hui les moyens ne sont pas les mêmes que les moyens employés autrefois, est-ce à dire qu'on en manque? Non, sans doute; mais avant tout il faut s'enquérir du But vers lequel tend l'Humanité (c'est ce que personne n'a encore fait). Ce But une fois connu, rien de plus facile que de trouver les moyens d'y arriver; et si le gouvernement le veut, je les lui indiquerai.

— Ah! il se gardera bien de vous écouter.

X. Sans doute il ne prendra pas l'initiative; mais pourquoi supposer qu'il nous refuserait son concours, si nos idées prenaient une certaine importance dans le public?...

Mais voyez donc comme la pluie tombe! c'est ravissant! Ma foi! j'espérais ces jours derniers avoir quitté définitivement le palletot; mais je vois bien qu'il faudra le garder jusqu'à la mi-juin, et alors nous serons grillés par un soleil des tropiques, et nous aurons de l'orage tous les jours... C'est très amusant! Ou l'extrême froid ou l'extrême chaleur, ou des pluies continuelles ou une sécheresse de plusieurs mois, ou le calme plat ou des vents furieux : tel est

désormais le régime atmosphérique qu'il nous faut subir... On n'a pas idée de cela !...

— Bah ! nous aurons du beau temps sous peu...

X. Pourquoi? et qu'en savez-vous?

— Il faudra bien que cela vienne à la fin !

X. Diable ! vous êtes patient!... C'est comme les commerçants qui restent dans leur boutique et se contentent de dire : « Le commerce va de mal en pis... » C'est comme en politique lorsque vous dites : « Nous aurons peut-être un ministère à la fin!... » Eh! savez-vous si le nouveau fera mieux que n'a fait l'ancien? Y a-t-il une raison pour cela?... Il faudrait pourtant nous accoutumer à choisir une base fixe pour asseoir nos calculs, et donner à nos prévisions quelques chances de probabilité....

## II.

Ah ! voilà le docteur !... Comment vous portez-vous, docteur de mon cœur? Eh bien ! que dit-on?

LE DOCTEUR. On dit que le temps est glacial, et je commence à croire que l'autre jour vous aviez complétement raison.

X. C'est-à-dire que je ne comprends pas qu'un homme intelligent, comme vous, puisse hésiter à reconnaître, même *à priori*, qu'il y a un bouleversement, une perturbation dont la nature n'est pas coupable ; car la nature procède plus sagement, plus régulièrement ; elle suit en tout une marche progressive, elle ne va pas aux extrêmes du jour au

lendemain, du matin au soir ; elle ne veut pas qu'il gèle à Messine quand nous avons quinze degrés de chaleur à Paris, ainsi que cela a eu lieu ces jours derniers.

LE DOCTEUR. Le fait est que nous voici au 17 mai, et que ce temps-là n'est pas supportable. J'ai traversé ce matin le bois de Vincennes ; il est noir ! c'est à faire peur !

— Comment, noir !

LE DOCTEUR. Eh ! oui, tout est gelé. Toute cette belle et riante végétation qui pourtant a été bien tardive cette année, tout a disparu sous un manteau de deuil.

L'ARCHITECTE. Cela ne m'étonne pas ; on m'a assuré que les orangers des Tuileries avaient gelé cette nuit et la précédente, et qu'on songeait à les rentrer.

— Eh ! parbleu ! dis-je, voici un journal qui en parle ; écoutez :

« La température froide va toujours en empirant. Il a gelé cette nuit ; les pousses de vignes ont été atteintes au Jardin des Plantes, et les orangers du jardin des Tuileries ont beaucoup souffert. On doit craindre d'après cela que la gelée n'ait été forte dans la campagne et dans les endroits non abrités. Le thermomètre est descendu à 1 degré 1/10, et à 3 heures du soir il n'était qu'à 7 degrés. Chose bien bizarre ! il gèle le 15 mai avec un vent du sud.... »

X. Oui, c'est bizarre ! quand on ne comprend pas, quand on s'obstine à ne pas comprendre.

— « .... Et nous avons eu dernièrement des chaleurs soutenues de 21 degrés avec des vents soufflant du nord. C'est à n'y plus rien comprendre.... »

X. Ah ! l'aveu est précieux ! Eh ! comment pourrais-tu comprendre les faits subversifs résultant de causes multiples et hors de ta vue, journaliste, quand tu ne sais pas même trouver la signification des faits les plus simples qui s'accomplissent sous tes yeux ?

Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir,
Penses-tu lire au-dessus de ta tête ?

L'ARCHITECTE. Revenons au gouvernement. Je ne conçois pas trop votre opinion sur son compte. A coup sûr, vous êtes plutôt partisan qu'ennemi du gouvernement.

X. Et pourquoi serais-je ennemi du gouvernement plus que de tout ce qui existe autour de moi? Non-seulement je ne suis pas hostile au Pouvoir, mais je suis disposé à prendre sa défense, non que j'approuve sa marche, mais c'est qu'il existe, c'est qu'il maintient à peu près l'Ordre ; or de deux maux je préfère celui que je connais à celui que je ne connais pas, celui qui se fonde bien ou mal sur l'Ordre à celui qui ne peut venir que par le Désordre, et s'établir que par l'Anarchie. Je suis donc pour la politique qui prévaut, parce que cette politique, fondée sur l'Ordre et sur la Paix, n'est point et ne peut pas être défavorable à la propagation de nos idées. Mais de là à être partisan des actes du gouvernement, il y a tout un abîme.

L'ARCHITECTE. Que voudrîez-vous donc que fît le gouvernement? il faut pourtant bien qu'il se défende.

X. Sans doute; mais est-ce là tout? suffit-il de se défendre quand on laisse subsister après la victoire (et quelle victoire, hélas!!) les mêmes éléments de trouble qu'auparavant? Singulière société que celle qui se vante à tout propos de posséder des droits politiques (droits tout-à-fait illusoires), et qui ne sait pas même donner à ses membres le plus sacré de tous les droits, le DROIT AU TRAVAIL ! Société vraiment inconcevable qui, ne sachant pas équilibrer la production avec la consommation, possède la singulière propriété de créer à la fois et dans le même corps la pléthore et l'épuisement; et qui ensuite, au lieu de porter remède aux deux maladies qu'elle a causées, se contente d'en comprimer la manifestation!.... Société cruelle et sans entrailles! elle

n'entrevoit donc pas les luttes que l'avenir lui réserve? Ce ne seront plus des guerres de religion, d'opinion, de principes, comme on les a appelées jusqu'ici, — ce sera une lutte bien plus sanglante, entendez-vous? la lutte du pauvre contre le riche, la lutte de celui qui a faim contre celui qui mange! Et alors, au lieu de ce mot: *la Charte*, la révolte inscrira sur son drapeau ces autres mots bien plus terribles: *Travailler ou Mourir!*... Oh! ce jour-là, moi habituellement si paisible, si ennemi des troubles publics, ce jour-là... ah! ma foi! je suis bien heureux d'être phalanstérien, et de savoir que ce nouveau drapeau ne pourrait être arboré que sur des décombres; car je crois que je me laisserais entraîner à la suite de ceux qui souffrent... C'est que, voyez-vous, j'aime ceux qui souffrent; j'ai pour eux la même sympathie que j'ai pour les dupes..., et au fond, n'est-ce pas la même chose?

L'ARCHITECTE. Prenez garde qu'on ne vous entende.

X. Et pourquoi? je voudrais, au contraire, que les ministres, que le Roi lui-même pût m'entendre, et me comprendre surtout. Mais quoi! il me semble que les moindres faits devraient éclairer ceux qui nous gouvernent, les moindres faits observés sans prévention. Tenez, descendons au plus bas de l'échelle sociale (assez d'autres ont fait la critique des échelons élevés). L'autre soir je passais sur le boulevard du Temple avec un ami; je lui faisais remarquer ces malheureuses marchandes en plein vent; l'une vendant du sucre d'orge, l'autre des allumettes et de l'amadou, celle-là quelques fruits gâtés, toutes passant leur journée à s'ennuyer, à s'enrouer sans vendre assez pour suffire à leur subsistance. J'en vis une qui avait au bras un enfant scrofuleux, et dans son éventaire pour cinq ou six sous de marchandise qui ne tentait personne. Il fallait l'entendre, la malheureuse! comme elle criait, comme elle s'égosillait!... Et comme tous

ces infortunés ont des mines hâves, souffreteuses!... comme ils sont mal faits, déguenillés, infirmes, laids à voir! J'offre une récompense à qui me montrera, sur ces traits flétris par les privations, contractés par la douleur, des traces de l'*os sublime*. Ils semblent accablés du sentiment de leur misère; leur corps est comme leur intelligence, dans un état déplorable... Cela est bien pénible à observer, et si l'on connaît le remède à tant de maux, en vérité, je vous le dis, il faut n'avoir ni cœur ni âme pour hésiter à l'appliquer... Pour moi, je ne conçois rien à l'apathie du Pouvoir; il ne m'arrive jamais de sortir de chez moi sans être frappé d'une foule de choses choquantes, qui toutes sont de graves enseignements pour un observateur. Ici, c'est cette jeune fille chargée d'un fardeau dont le poids excède ses forces; là, ce sont ces hommes attelés à une voiture comme des bêtes de somme; plus loin ces décrotteurs, au nombre de dix, quand il y a de la besogne pour un; partout des gens inoccupés; partout des femmes, des jeunes gens qui ont la patience, que dis-je? la lâcheté de rester toute une journée, quelquefois toute une semaine à leurs comptoirs ou dans leurs magasins, pour attendre... quoi? la pratique qui ne vient pas; et tant d'autres imbéciles, instruments passifs de ce vol autorisé que l'on appelle le Commerce; gens à courte vue qui, au lieu de s'unir, de s'entendre, de travailler de concert, vivent dans leur isolement et leur ennui... Encore, je prends ici mes exemples dans un ordre considéré comme régulier; que serait-ce donc si je parlais de ces filous qui s'établissent, avec un compère, sur nos boulevards, nos quais, nos places publiques, partout où l'on peut trouver à faire un *bon coup?*... Ne voilà-t-il pas des forces bien utilisées, du temps bien employé!... Et puis on s'étonne qu'un beau jour ces gens ennuyés se lassent, que ces gens inoccupés se remuent! Je vous dis, moi, qu'une société où de pareils faits peuvent se produire est une société jugée.

L'ARCHITECTE. Vous criez contre le Commerce; que voulez-vous donc que fassent les commerçants?

X. Qu'ils sortent du *Morcellement*, qu'ils sortent de la *Division*... Combien y a-t-il d'épiciers dans ce quartier? trois cents peut-être; douze suffiraient. Ces trois cents épiciers occupent six cents garçons, à quoi faire? à attendre la pratique, à s'ennuyer; je me trompe; ils passent une partie de leur temps à falsifier les produits pour lutter contre la concurrence et éviter la banqueroute. Supposez que les chefs de ces établissements s'entendent, qu'ils ouvrent douze fortes maisons, munies chacune de dix garçons, plus ou moins, en tout cent trente...; tous sont occupés à vendre; et voyez l'avantage: ils évitent des dépenses énormes de loyer, d'impositions, de faux-frais, de temps perdu, de courses sans fruit; ils peuvent donner leurs marchandises meilleures, plus fraîches, à plus bas prix, tout en gagnant beaucoup plus. Que le profit résultant de cette combinaison soit partagé entre les intéressés proportionnellement à leur mise de fonds, et alors tout ira bien... Voilà une des mille applications *transitoires* qui peuvent conduire à l'Association; tout le monde y gagne, la pratique, le marchand, la société!

L'ARCHITECTE. La pratique y perdra du temps, car vos douze magasins seront nécessairement fort éloignés les uns des autres...

X. Eh! monsieur, comptez-vous pour rien le bas prix et la bonne qualité des produits? La qualité seule ne conduit-elle pas souvent la ménagère ailleurs que chez l'épicier voisin? Ignorez-vous que, pour avoir de bon café, tout Paris va chez Corcellet! que pour avoir de bonne pâtisserie, tout Paris court chez Félix! Pourquoi? c'est que Corcellet et Félix exploitant en grand, gagnant beaucoup, et tenant à leur renommée, ne peuvent donner que des denrées d'excellente qualité. C'est exactement ce que je vous disais l'autre

jour à propos du Palais-Royal ; ce beau jardin où nous avons tant d'air, de jouissances et de liberté, pourrait être morcelé en rues tortueuses et infectes, comme ici près le quartier Froidmanteau; et que gagnerait-on à cela? rien. On y perdrait tout au contraire... Ah! je vous le répète, une société où les commerçants se font la guerre, enfermés chacun entre quatre murs, une société où il existe des quartiers Froidmanteau, est une société jugée!...

LE DOCTEUR. Et condamnée !

X. Oui, condamnée.

LE DOCTEUR. Et ajoutez qu'il faut la remplacer par une autre !

X. Et le plus tôt possible...

LE DOCTEUR. Pour moi, j'y manque d'air, de temps et d'espace ; j'y étouffe.

X. Dites-vous cela en plaisantant, docteur ?

LE DOCTEUR. Je suis sérieux vraiment, très sérieux !

X. Vous êtes donc phalanstérien ?

LE DOCTEUR. Pourquoi pas ?

X. Docteur, je n'ai jamais désespéré de vous; et cela pour plusieurs raisons. D'abord vous êtes un homme très intelligent ; vous êtes à peu près exempt de préjugés ; et ce qui vaut mieux peut-être, vous possédez plusieurs sciences exactes : vous devez donc arriver à la perception d'une nouvelle science plus vite et plus facilement que les gens qui sont toujours restés dans le vague et qui se paient habituellement de mots, comme les écrivains qui ne sont qu'écrivains, les moralistes, les métaphysiciens, les hommes exclusivement politiques.... Ah ! concevez-vous cette belle idée que l'on a eue, après la révolution de juillet, de réta-

blir à l'Institut la classe des *Sciences morales et politiques?* C'est comme si, au quatorzième siècle, on eût institué une Académie de *Nécromancie, d'Alchimie et d'Astrologie judiciaire*.

L'Architecte. Ah ! pardon, mais....

X. Comment, pardon ? C'est exactement la même chose : la Morale et la Politique ont absolument de nos jours la même valeur qu'autrefois l'Alchimie et l'Astrologie. Aussi à quoi servent-ils, que font-ils, ces messieurs les moralistes, économistes et politiques ? Pour moi, je suis comme Cicéron, je ne comprends pas que deux membres de cette Classe puissent se regarder sans rire.

Le docteur. Je suis tout-à-fait de votre avis.

X. Bien, docteur ! je vois que vous avez étudié.

Le docteur. Mon cher ami, depuis longtemps je le voulais faire ; mais vous savez, on néglige souvent les soins les plus importants ; depuis notre dernière rencontre j'ai lu Fourier, et je l'ai compris.

X. Eh bien ?

Le docteur. Eh bien ! je suis émerveillé !

X. Avez-vous lu la Théorie des quatre Mouvements ?

Le docteur. Ah ! j'avoue que là, je ne comprends pas tout.

X. Cela viendra. Toutes les conséquences des mathématiques ne peuvent se présenter en foule à l'esprit. Il faut du temps pour les embrasser. Mais, mon ami, que cela est beau ! et cet homme, cet homme immense que l'on appelle FOURIER, et, qui aura un jour des statues dans toutes les villes du globe ; cet homme écrivait ces grandes choses, il y a trente-un ans ! et depuis trente-un ans, il ne s'est pas trouvé un Roi, ou même un Prince, ou même un ministre,

un homme riche enfin, assez heureux pour les connaître, ou assez intelligent pour les comprendre et en profiter ! Depuis trente-un ans ! un livre qui embrasse tous les faits de la nature, qui prévoit et décrit avec une exactitude admirable tous les faits sociaux qui se sont passés depuis l'époque où il fut publié....

L'ARCHITECTE. Comment voulez-vous que l'on vous croie? voilà que vous donnez votre Fourier comme un prophète.

X. Cela vous étonne? Mais, mon bon ami, c'est la Science, ou ce n'est pas la Science. Si c'est la Science, elle doit être prophétique. Est-ce que l'Astronomie ne prédit pas les éclipses et le retour des comètes? — Avez-vous moins foi en elle pour cela? Rien n'est plus prophétique qu'une Science, entendez-vous? Or la nôtre (qui sera la vôtre demain si vous le voulez) nous apprend que nous suivons une voie fausse, et de plus en plus parsemée d'obstacles; c'est pour cela que nous appelons l'Humanité dans une voie meilleure; nous voulons lui éviter de longues, de cruelles souffrances, des blessures presque mortelles... Nous voulons la conduire à son But ultérieur qui est le Bonheur, le Bonheur sur cette terre... Ecoutez ces paroles de l'un des nôtres, qui se défendait ainsi contre le reproche de blasphème et d'impiété.

X ouvrit un livre qu'il avait sous le bras, et nous lut ce qui suit (1) :

« Des voyageurs ayant tout intérêt à arriver à une terre de délices, terme heureux et désiré de leur voyage, ont fait fausse route dès le point de départ; mal orientés, ils se sont engagés dans des chemins terribles; ils marchent à travers l'obscurité, les pieds nus, déchirés par les pierres, ensanglantés par les ronces ; les contrées qu'ils traversent sont

(1) Trois Discours prononcés à l'Hôtel-de-Ville ; Avant-propos de M. V. Considerant, p. 49 et 50.

des contrées sauvages, pleines de dangers, de précipices effrayants ; des obstacles nouveaux renaissent à chaque pas ; rien pour la faim qui les tourmente, rien pour la soif qui les dévore ; les malheureux voyageurs marchent, marchent... ils n'arrivent pas ! Ils marchent, ils marchent encore... et ils n'arrivent pas. C'est toujours la même contrée sauvage, les mêmes chemins affreux, toujours les mêmes obstacles, les mêmes dangers, toujours les pierres, les ronces, les précipices ; toujours, toujours la faim, la soif, les misères du voyage sans terme ! toujours la douleur qui marche côte à côte avec eux sur cette route qui ne finit pas...

« Or bien des heures, bien des jours, bien des saisons s'étant écoulés depuis le départ, il est arrivé que le mal a égaré leur esprit ; ils ont perdu le sens de leur voyage ; le but reculant toujours devant eux, ils ont oublié qu'ils avaient un but. Et comme ils s'étaient encouragés d'abord à souffrir la fatigue et la douleur, en vue du terme de leur voyage, les voilà qui se sont mis à croire maintenant *que la Douleur était leur Destinée ;* ils ont cru que l'homme méritait par sa Souffrance ; ils ont béni, sanctifié la Souffrance ; ils ont ainsi,—par une fatale subversion de la loi des vies,—adoré le signe même des déviations, le signe qui rend témoignage contre le Mal, le signe que toute la nature repousse et qui doit *préserver !*

« Et voici que ceux de leurs frères qui voient les radieux vallons de la terre promise, les vallons inondés de lumières et de joies, se tournent de leur côté et leur crient avec amour : « Frères, vous faites fausse route ; frères, vous marchez à « l'opposé des Destinées voulues, vous vous enfoncez dans « les voies douloureuses du Mal et des subversions, dans les « voies de la désobéissance, dans les régions dévastées où « règnent les ténèbres, où soufflent les vents du malheur, « vous vous perdez dans les sphères extérieures à la sphère « des vies heureuses.... Par ici, frères, par ici ! car voici « la voie des glorieuses Destinées, la voie large, la voie aux

« frais ombrages, aux doux parfums, sur laquelle Dieu fait « croître abondamment les belles fleurs et les beaux épis. « Obéissez aux Lois intérieures de votre nature, dont la « source est divine, aux Lois qui vous attirent éternellement « au bonheur et à la lumière ! Le mal ne mène qu'au Mal ; « fuyez le Mal et la Douleur, et gravitez sur la Jouissance. « *Dieu n'a imposé aux êtres qu'un seul Devoir, celui d'être « heureux, car il ne leur a pas donné d'autre désir*.... Tout « être qui souffre désobéit : car le bonheur est le signe de « Dieu. La Jouissance est la seule vérité; la Souffrance est « la seule erreur. »

« Or les voix qui disent ces Choses, les malheureux égarés les méconnaissent. Ils ont tant souffert, qu'ils maudissent l'espérance.... Les paroles d'espérance et de bonheur leur semblent la voix de l'ange aux dérisions amères, aux illusions perfides, aux corruptions qui perdent.

« Et ceux qui mènent les pauvres brebis égarées, et qui en tondent la laine, les maintiennent avec un pieux zèle dans ces voies ténébreuses. Malheureux égarés, eux aussi, qui ne savent pas combien sont grandes, pour tous, sous le règne de Dieu, les mesures des richesses et des joies ! Ils ne savent pas que, quand bientôt viendra le jour où celui qui n'a rien sera comblé,— celui qui a recevra encore....

« Mais l'intelligence de ces hommes est fermée comme leur cœur ; toute sollicitude ardente pour ceux qui souffrent les privations les plus dures, leur semble un reproche, une attaque. Vous voulez calmer et guérir les souffrances, vous voulez enrichir les pauvres.... ces hommes crient sur vous, ils crient que vous voulez renverser la société et bouleverser le sol. »

En lisant ce morceau, X avait élevé la voix plus qu'il ne convient de le faire dans un lieu public. On nous regardait avec étonnement et curiosité. Nous allâmes dans le jardin profiter d'un rayon de soleil.

## SIXIÈME PROPOS.

### I.

— Ah! mon cher et bon, dit X au docteur lorsque nous fûmes dans le jardin, mon bon ami, vous êtes phalanstérien! Laissez-moi vous exprimer combien je suis heureux de votre adhésion! Mais, je vous le dis, je n'ai jamais désespéré de vous convaincre. Que les philosophes, les économistes, les avocats, enfin tous ceux qui se nourrissent de sciences fausses, viennent difficilement à nous, cela se conçoit parfaitement; notre science étant, je le répète, la complète négation des leurs, il faut, pour la comprendre, qu'ils oublient préalablement tout ce qu'ils ont appris, et, pour l'adopter, qu'ils confessent le néant, la ausseté de leurs prétendues *connaissances positives;* mais les artistes, mais les savants, ceux-là sont des nôtres! les savants sont attirés par l'exactitude scientifique de la Théorie; les artistes par leur générosité naturelle autant que par ce précieux instinct du beau dont ils ne peuvent avoir aujourd'hui qu'une perception encore obscure...— Allons, les enfants! les gamins! prenez donc garde de nous heurter!... Ah! coquins! il vous faut du mouvement? eh bien! en voilà...

En parlant ainsi, X en avait saisi deux par le collet, et il les forçait de s'embrasser. Puis, il les lâcha en riant.

L'Architecte. On a pourtant vu des gamins comme ceux-là se mêler aux dernières émeutes, tuer des soldats dans la rue.

X. C'est déplorable!

Moi. Déplorable! sans doute; mais que veux-tu?...

X. Tiens, vraiment! tu es excellent! Tu crois donc que je les blâme, ces pauvres enfants?... je les plains au contraire de chercher dans des jeux meurtriers les émotions qu'ils ne trouvent pas ailleurs...... En même temps que le résultat me navre, j'admire cette force, cette énergie, ces ressources, hélas! perdues; je déplore cette belle nature *déviée*, ces belles impulsions gaspillées, *inutilisées*, faussées... Pauvres enfants! eux si bien faits pour l'Ordre, la Justice, la Vérité, pour toutes les harmonies; eux chez qui le sentiment de l'harmonie est si puissant, parce qu'ils sont plus près que nous de la nature! Pauvres enfants! quel dommage que le milieu dans lequel ils sont placés les fausse ainsi! quel dommage que la Société étouffe peu à peu ces beaux et nobles instincts que Dieu a mis en eux!... Sans doute, ces chers enfants, ils ne voient pas le mal qu'ils font; ils suivent l'exemple, ils sont dans leur rôle. Quand on saura amuser les enfants à des choses utiles, quand on aura créé pour eux l'*éducation attrayante*, ils ne rechercheront plus des excitations d'ordre subversif. Mais aujourd'hui, leur en faire un reproche, ce serait....Tenez, ce serait agir comme un de mes cousins avec son fils, un enfant charmant: quand son père le *moralise* et l'accuse d'être paresseux, voilà le pauvre enfant qui croit avoir grand tort, et, parce qu'on lui donne du grec et du latin à digérer, lorsque lui, l'enfant, il voudrait courir dans la prairie après les moutons et les ânes, le voilà qui pleure et qui promet de s'amender, de se

corriger, c'est-à-dire de se fausser, d'aimer le grec et le latin, tandis qu'il est né pour vivre au milieu des champs. Vaine promesse! la nature est en lui plus forte que la volonté! — Aussi savez-vous ce que me dit l'enfant quand je suis seul avec lui, « C'est bien ennuyeux, va, mon cousin, d'être un petit paresseux comme moi; quand je ne travaille pas, je suis content..., et je ne suis pas content.... » Brave et intelligent enfant! il comprend instinctivement la lutte qui s'établit entre ses goûts et les devoirs qu'on lui impose.

Le docteur. Eh! sans doute, voilà comme nous sommes faussés dès notre enfance.. Nous tournons toute la vie dans un cercle vicieux tout hérissé de faussetés. Au physique et au moral, tout est faux.

X. Ce qu'il y a de plus malheureux, c'est que les hommes ne veuillent pas admettre la solidarité qui existe entre toutes ces choses. Ils ne veulent pas reconnaître, par exemple, que, par cela même que l'intelligence de l'homme serait redressée, son corps deviendrait plus beau, plus vigoureux; sa vie serait plus longue, ses désirs seraient plus nobles, et que tout, autour de lui, suivrait une marche plus régulière, à commencer par les climatures qui ne tarderaient pas à être restaurées. Eh bien! non, ils ne veulent pas comprendre qu'il faut, puisque tout s'enchaîne, mener toutes les réformes de front, d'une manière unitaire. Ils ne voient pas qu'il est impossible de ne pas échouer dans des tentatives partielles, isolées. Ainsi, parmi les hommes généreux qui reconnaissent avec douleur que la société actuelle est mauvaise, radicalement mauvaise, pour les jeunes comme pour les vieux, pour les gouvernants comme pour les gouvernés, pour ceux qui possèdent comme pour les prolétaires (qu'est-ce en effet qu'un état de choses où l'abondance des récoltes est pour le propriétaire une cause de ruine?), parmi ces hommes, dis-je, les uns s'attaquent exclusivement au moral; les autres ne songent qu'aux amélio-

rations matérielles. Or, bien évidemment, aucune de ces routes n'est bonne en particulier; il faudrait suivre les deux à la fois; mais, hélas! là comme ailleurs, la cause du mal est la même, le Morcellement!

Moi. Eh! oui, malheureusement, les philanthropes les mieux intentionnés ne sont pas toujours les plus intelligents. Au lieu de rechercher la cause première de tous les désordres sociaux, chacun d'eux s'applique à combattre le mal particulier qui l'a le plus frappé.

X. Et puis, chacun a sa méthode à soi, chacun a son petit système, et comme tous croient fermement tenir le meilleur, ils agissent tous isolément, souvent même en sens contraires; ils se nient, ils se fractionnent, ils se neutralisent, et s'épuisent en efforts inutiles. Eh! malheureux égarés qui cherchez la pierre philosophale ou le mouvement perpétuel, interrogez d'abord la Science pour savoir si le problème, tel que vous l'avez posé, est soluble; assurez-vous si le seul énoncé de votre problème ne renferme pas une absurdité...

Le docteur. Entre-temps que devenons-nous?

X. Hélas! la Civilisation accomplit sa *troisième Phase;* et c'est au moment même où le mécanisme constitutionnel, ce dernier essai de l'empirisme politique, se détraque en montrant à nu ses complications, ses contradictions et ses faussetés, c'est à cette heure suprême que la Féodalité industrielle s'organise absolument comme Fourier l'a prédit, et que l'orage le plus terrible s'amasse devant nous. Et nous marchons à grands pas vers cet orage comme des aveugles qui ne voient pas le danger. Ah! messieurs, quand je pense à ce besoin universel d'activité et d'émotions que la Civilisation n'a pas puissance de satisfaire, quand je réfléchis au manque absolu d'Organisation, de garanties et d'équilibres, qui fait du travail répugnant une nécessité sociale, et deux

maladies synchroniques de l'extrême travail et de l'extrême désœuvrement, je suis véritablement étonné que la révolte n'ensanglante pas plus souvent nos malheureuses cités.

L'ARCHITECTE. Il est certain que cela m'étonne aussi; il y a tant d'ambitions que rien ne justifie!

X. Eh bien! oui, vous avez raison; au milieu d'une foule de gens qui n'agissent que par conviction (gens dont à coup sûr la société pourrait tirer un immense parti), il se rencontre des ambitions extravagantes, des prétentions exagérées, ridicules même; il s'en rencontre dans la rue comme il s'en rencontre au ministère, dans les deux Chambres, partout. — Mais à qui la faute? Est-ce aux hommes, ou à cette Société assez inconséquente pour leur faire un crime de se tromper sur la hauteur de leur taille, elle qui ne leur fournit aucun moyen de se mesurer? Croyez-vous que, dans une Société mieux faite, ces ambitions folles pourraient exister? Pensez-vous que Fieschi ne soit pas un produit de cette société fondée sur l'isolement? Ne voyez-vous pas que c'est à la divergence des intérêts que vous devez la lutte des passions, et par suite la révolte, l'émeute, le suicide et toutes les monstruosités *civilisées?* De quoi donc alors vous plaignez-vous? Evidemment l'émeute est, comme la guerre et la peste, un fait de la Civilisation, un résultat de cette incohérence sociale dont la politique ne fait qu'augmenter les désordres, bien loin d'y apporter du remède. Et pourquoi nous étonner de recueillir de semblables fruits? Si, après avoir planté des ronces, nous récoltions des épines au lieu de roses, aurions-nous le droit de nous étonner et de nous plaindre?... Heureusement les passions politiques s'affaiblissent, et c'est un progrès à constater dans l'opinion; mais je vous le dis, il est grand temps de renoncer aux discussions haineuses, aux théories vagues et décevantes, pour nous enquérir des véritables questions; il est grand temps de sortir des illusions de toutes sortes

où nous sommes plongés, et de nous occuper enfin d'ORGANISATION.

L'ARCHITECTE. C'est justement cette Organisation que je n'ai pas encore bien comprise en lisant Fourier.

LE DOCTEUR. C'est pourtant la partie la plus facile à saisir.

L'ARCHITECTE. Oui; j'ai bien vu que Fourier parvenait à réaliser d'immenses économies; mais enfin on ne peut pas dire que la société présente manque absolument d'Organisation.

X. Qu'y a-t-il donc d'*organisé* en France, en Europe, sur la terre?

L'ARCHITECTE. Les armées.

X. Oui, mais elles sont un pouvoir destructeur, subversif, anti-social; et il faut bien espérer qu'un jour il n'y aura plus d'armées destructives.

L'ARCHITECTE. Et l'administration?

X. Oui, au matériel seulement, et en *mode simple* et incomplet. Mais le travail, monsieur, le travail! cette base de la prospérité des nations, le travail manque absolument d'Organisation...; on n'a oublié que l'essentiel!... Je ne veux pas ici vous faire de la théorie, je ne veux pas vous poser des chiffres; je me borne à des aperçus par voie de critique. Imaginez donc que, par une Organisation quelconque du travail, l'on utilise non-seulement tous les bras qui ne produisent rien, mais encore ceux qui détruisent; supposez que l'on parvienne à supprimer les rouages superflus, à mettre à profit toutes les forces; supposez qu'une répartition rationnelle et équitable soit établie entre tous les producteurs; et calculez alors à quel degré de richesse, de prospérité, de bonheur, la France parviendrait en peu d'années!... Est-ce que vous n'apercevez pas que, si les nations

les plus riches sont aussi celles qui ont le plus de malheureux, c'est que, pour qu'un peuple soit heureux, il ne suffit pas qu'il ait des mines au Pérou ou de vastes territoires dans l'Inde. Le travail, l'industrie, mais l'*Industrie organisée*, qui sait attirer l'homme à la création des richesses véritables, l'*Industrie sociétaire,* en un mot, qui sait produire, répartir, équilibrer, voilà les sources de tout bonheur, de toute puissance; mais une société dont un seul membre peut rester inoccupé, — que dis-je? une société où l'oisiveté est de *bon ton*, où les *hommes de loisir* sont honorés et enviés, est une société qui se condamne elle-même au mal-être et à toutes les calamités.

## II.

— Allons, dit en entendant ces derniers mots un nouvel arrivant dont la manie est de se connaître à tout et de trancher sur tout, — allons, dit notre connaisseur, te voilà encore au milieu de tes rêves.

X. Ils sont beaux, mes rêves; conviens-en.

LE CONNAISSEUR. Mais donne-toi donc la peine d'observer le peuple.

X. Je ne fais que cela.

LE CONNAISSEUR. Observe un peu les ouvriers, et tu verras qu'il y en a qui ne veulent rien faire.

X. Parbleu! vous leur présentez le travail d'une façon si attrayante dans vos bagnes agricoles ou manufacturiers! On dit aussi des sauvages qu'ils ne veulent rien faire. Ils

auraient bien tort, ma foi ! de renoncer, pour votre travail répugnant, à leur indépendance, à leurs droits naturels, et surtout à cette précieuse insouciance inconnue en Civilisation.

LE CONNAISSEUR. Où diable vas-tu me parler des sauvages? Il ne s'agit pas de cela ; il s'agit de savoir et de constater qu'il y a de mauvaises têtes, de mauvaises natures que vous ne façonnerez jamais au travail.

X. Et moi je te dis que ces mauvaises natures, comme tu les appelles, sont souvent les meilleures, les plus riches, les plus fortes de toutes. Et la preuve, c'est que vos sottes institutions de convention n'ont pu les faire ployer ; ces natures-là sont plus fortes que votre société et vos mœurs. Et j'ajoute qu'il est déplorable de tourner au détriment de la société des forces qui pourraient lui être si profitables.

LE CONNAISSEUR. En voilà, de drôles de raisons... Et si je veux être paresseux, moi? si je veux rester inoccupé ?...

X. Tu ne veux rester inoccupé que parce que le travail est répugnant, et le travail n'est répugnant que parce qu'il n'est pas convenablement *organisé*... Que diable ! toi qui es un esprit-fort, tu devrais comprendre cela.

LE CONNAISSEUR. Tu es un insolent.

X. On me l'a déjà dit.

LE CONNAISSEUR. Tu es un imbécile.

X. Je ne le crois pas.

LE CONNAISSEUR. Je vais te le prouver.

X. Ce sera curieux ; voyons.

LE CONNAISSEUR. Supposons (ce dont je doute) que vous parveniez à rendre le travail attrayant pour la majorité des hommes.

X. Il le sera pour tous.

LE CONNAISSEUR. Allons donc, pour tous !...

X. Oui, pour tous ; le travail deviendra un plaisir. Que n'étudies-tu ? que ne te rends-tu compte ?

LE CONNAISSEUR. Je n'ai pas besoin de me rendre compte, et je déclare d'avance que le travail ne sera jamais un plaisir pour moi. Qu'as-tu à dire à cela ?

X. (avec dédain). Moi !... rien du tout... Je trouve que tu as beaucoup d'esprit.

LE CONNAISSEUR. Cela n'est pas répondre, et mon objection subsiste.

X. Tu n'étais donc pas là l'autre jour lorsque je fis à ces messieurs la comparaison du concert ?

LE CONNAISSEUR. Non ! et cela m'est bien égal, car le plus beau concert du monde ne m'empêchera pas d'aimer l'oisiveté ; et si tu veux que je m'occupe, il faudra bien que tu emploies la contrainte.

X. (après un moment d'hésitation). C'est singulier ! Tous ces braves gens-là sont tellement habitués aux voies de rigueur et de contrainte que, même quand on leur annonce un ordre de choses dans lequel on se donne pour condition de procéder par *Attrait*, les voilà qui perdent aussitôt de vue la condition fondamentale, et qui vous demandent si on les CONTRAINDRA. Eh ! ne vois-tu pas que la seule chose à vérifier, c'est—si la Théorie de Fourier est la Théorie de la Nature. Or la Nature ne procède que par *Attrait*. Ce sont vos philosophes, encore un coup, ce sont vos économistes et vos législateurs qui, après avoir fait des lois suivant leur tempérament particulier et sans consulter les vues de Dieu sur le mécanisme des passions, ordonnent ensuite que chacun se conforme aux articles de leur constitution ; et, pour obtenir ce résultat, ils

ont inventé la *Contrainte*, digne corollaire de leur absurde système. La Nature agit bien autrement : c'est par l'*Attraction* qu'elle conduit l'homme à son but. Ah! si vos philosophes possédaient cet unique levier de la nature, l'*Attraction*, savez-vous ce qui arriverait? Connaissez-vous l'hypothèse d'un roi qui posséderait l'Attraction?

Le connaisseur. Moi? pas du tout.

X. Eh bien! écoute ceci, et incline-toi; c'est Fourier qui parle:

« Analysons les conséquences de cette attribution réservée à Dieu seul (la faculté d'imprimer le mouvement, en distribuant à tous les êtres Attraction et Répulsion, selon qu'il convient à l'exécution de ses desseins).

« L'Attraction est entre les mains de Dieu une baguette enchantée qui lui fait obtenir, par amorce d'amour et de plaisir, ce que l'homme ne sait obtenir que par violence. Elle transforme en jouissances les fonctions les plus répugnantes par elles-mêmes. Quoi de plus rebutant que le soin d'un enfant nouveau-né, toujours criant, hébété et souillé de déjections! Que fait Dieu pour transformer en plaisir un soin si déplaisant? Il donne à la mère *Attraction passionnée* pour ces travaux immondes; il ne fait qu'user de sa prérogative magique, Imprimer Attraction. Dès lors les dégoûts les plus motivés disparaissent, et sont changés en plaisirs. »

Le connaisseur. Cela est vrai, mais qu'en veux-tu conclure?

X. Avant de conclure, je dois te faire remarquer que l'on peut généraliser cet exemple de la mère en faisant attention que les fonctions naturelles sur lesquelles l'homme n'a pu exercer que peu ou point d'influence, sont toutes des plaisirs; Voltaire a dit: « Les animaux ressentent du plaisir à faire toutes les fonctions auxquelles ils sont destinés. »

Par malheur, Voltaire a fait comme tous les philosophes; il a formulé un bon axiome, et il en est resté là. Mais va donc, philosophe! va donc! poursuis donc ta pensée, déduis-en la conséquence toute simple, avoue donc que, si toutes les fonctions sociales ne sont pas des plaisirs, c'est qu'au lieu de rechercher celles qu'il est destiné à remplir, l'homme s'en est créé de factices, de contraires au vœu de la nature, et qu'il reçoit dans le travail répugnant la juste punition de sa rébellion... Mais reprenons : voici que j'arrive à l'hypothèse en question.

« Pour estimer le prix de cette faculté exclusive à Dieu, « supposons qu'elle fût attribuée à quelque monarque bien « ambitieux. Ce prince, une fois investi du pouvoir de DIS- « TRIBUER ATTRACTION, n'aurait besoin ni de tribunaux « ni d'armées pour faire exécuter ses décrets et soumettre « le monde entier à son empire; il lui suffirait de donner à « tous les peuples ATTRACTION pour tel régime voulu par lui, « par exemple pour la Civilisation perfectible, qui consiste « à piller tout l'argent et faire tuer tous les hommes. Aussi- « tôt qu'il aurait imprimé Attraction pour ce fortuné régime, « les peuples se hâteraient de porter toutes leurs épargnes « au percepteur; les jeunes gens rivaliseraient d'ardeur « pour se rendre à la conscription; les Sauvages adop- « teraient avec transport l'industrie qu'ils repoussent, les « Barbares donneraient la volée à leurs sérails, etc.

« En outre, le susdit prince donnerait à tous les monarques « voisins ou éloignés *Attraction pour reconnaître sa supré- « matie;* tous à l'envi lui enverraient des ambassades pour « faire acte de soumission et le proclamer Omniarque du « globe... Telle est la situation de Dieu à l'égard des créa- « tures. »

Tu vois bien maintenant que si tes philosophes, ou l'un d'eux (car dès qu'il y en a deux, ils ne sont plus d'accord); si, dis-je, l'un d'eux pouvait disposer de l'*Attraction*, tout

trait pour le mieux dans le monde de la philosophie. C'est grand dommage pour les philosophes, que la Nature se soit réservé ce levier à elle seule. Mais elle a sans doute ses raisons; elle veut être devinée, interprétée; elle ne consent à livrer son levier qu'à ce prix. C'est qu'apparemment elle croit avoir, mieux que les philosophes et les législateurs humains, la préscience du bonheur universel. C'est qu'elle n'entend pas que les moralistes et les économistes, méconnaissant sa volonté, imaginent un système social et l'établissent à la place du sien. Autrement elle dirige contre eux la rébellion, la paresse, la fourberie, l'hypocrisie, les rapines publiques et privées, le meurtre, le pillage, la banqueroute, et les innombrables lèpres *barbares* ou *civilisées* contre lesquelles vous ne savez lutter qu'avec les geôliers, le bagne, et les autres méthodes impuissantes de répression et d'intimidation qui se résument toutes dans la personne du bourreau; ce qui a fait dire à ce voyageur apercevant une potence : « Bon ! me voici en pays civilisé. »

LE CONNAISSEUR. Qu'est-ce que tout cela prouve?

X. Cela prouve que, le jour où les hommes seront organisés d'après le vœu, d'après le plan de la Nature, qui seule distribue les Attractions à tous les êtres, tu ne resteras pas inoccupé; tu travailleras, non par *Contrainte*, mais par plaisir, *par Attraction.*

LE CONNAISSEUR. Je suis curieux de voir cela.

X. J'espère bien que tu le verras.

LE CONNAISSEUR. Ainsi donc, aux constitutions que nous devons à vingt siècles d'expériences, de recherches et de luttes ; à ces lois, à ces libertés si chèrement achetées; à ces droits enfin que nous devons à deux révolutions, aux travaux de la Constituante et aux efforts des plus grands esprits de notre temps, il faut substituer quoi ? le système social...

X. De la Nature.

Le connaisseur. Non, celui d'un inconnu que l'on appelle Fourier.

X. Inconnu pour toi.

Le connaisseur. Inconnu pour tous.

X. Cela ne fait pas l'éloge de tous. Ecoute : on dit que tu as beaucoup d'esprit ; pour moi, je connais quelqu'un qui en a plus que toi.

Le connaisseur. C'est tout le monde ?

X. Mieux que cela ; c'est cet homme inconnu de tout le monde, c'est Fourier. L'objection que tu viens de me faire, il l'a présentée d'une manière bien plus piquante, et voici en quels termes :

« Que dit-il, ce livre de l'Attraction ? Bah ! des folies : un « homme qui prétend qu'on a manqué la découverte des « Destinées ; que le genre humain est appelé à un immense « bonheur ; qu'il existe un calcul sur l'Harmonie universelle « des passions ; qu'elles tendent à former un nouvel Ordre so- « cial qui serait l'opposé des discordes civilisées ; un Ordre où « tous les peuples vivraient dans les délices et dans l'opulence « graduée, malgré l'inégalité des fortunes ! un Ordre où le « travail deviendrait plus attrayant que nos bals et specta- « cles ! un Ordre qui, dès le premier essai, serait adopté « avec transport par tous les peuples civilisés, barbares et « sauvages ! C'est un roman gigantesque, s'il en fut jamais ; « grandiose, à la vérité, mais impraticable. Si l'auteur avait « raison, tous nos philosophes se seraient donc trompés ; « tant de torrents de lumière, Platon et Sénèque, Montesquieu « et Rousseau, seraient donc réduits au néant ! Ah ! c'est « impossible ; cet homme rêve assurément. Eh ! quel est-il ! « Est-ce un académicien, un philosophe célèbre ? Non, c'est « un provincial des plus obscurs. Bah ! il n'a pas le sens

« commun. La province fournit de plaisants originaux. »

Et Fourier ajoute : « Ainsi raisonne l'orgueil ; chacun se « donne des airs d'Aristarque aux dépens d'une découverte « qui heurte les préjugés. Chacun au quinzième siècle sem- « blait homme d'esprit en traitant Colomb de visionnaire. « Employez vingt ans de travail à tirer du néant une Théorie « de haute importance, vous serez jugé sans appel par un « farfadet qui, n'ayant pas même lu l'ouvrage, n'étant pas « capable d'en réfuter un seul argument, tranche de l'oracle « et entraîne les suffrages en flattant les petits esprits jaloux « des découvertes (1). »

Voilà l'objection ; qu'en penses-tu ?

Le connaisseur. Je pense que cela est très mordant ; mais il n'en est pas moins vrai que des hommes fort capables ont eu l'audace de réfuter Fourier.

X. Oui, des gens qui ne l'avaient pas lu, ou qui, l'ayant lu, ne l'avaient pas compris.

Le connaisseur. Voilà qui est commode : vous me réfutez, donc vous ne me comprenez pas !

X. J'entends, par une personne qui ne me comprend pas, celle qui s'imagine m'avoir battu, quand elle ne fait que prouver autrement que moi ce que je viens de démontrer moi-même. Or jamais critique de Fourier n'a été faite autrement. A ce compte tu es capable d'en faire une. Crois-moi, tu n'as pas lu, tu n'as pas étudié Fourier ; tu n'es pas en état de discuter ; ainsi passe ton chemin, et laisse-nous en repos.

Le connaisseur. Tu es de bien mauvaise humeur aujourd'hui. Est-ce que tu as ta plume ?

Le docteur. Quoi ? quelle plume ?

(1) Traité de l'Assoc. dom. agr., T. II, p. 6 et 7.

Le connaisseur. Vous ne savez donc pas?... Quand X est de mauvaise humeur, il en prévient ses amis et ses connaissances en mettant une plume noire à son chapeau.

X. Qui t'a dit cela?

Le connaisseur. Je ne sais pas... tout le monde...

X. Voilà bien comme tout le monde interprète les idées nouvelles! C'est ainsi que vous expliquez Fourier, c'est ainsi que vous faites la critique de sa découverte. Qui te donne le droit de défigurer ainsi mon idée? car c'est une idée que j'ai eue là, entends-tu bien, — une superbe idée, ajouta-t-il en riant, une idée comme il ne t'en vient pas, à toi; enfin je suis le premier à en rire, mais ce n'en est pas moins une excellente idée, et cette idée, la voici : Un jour j'étais triste, préoccupé; las d'être arrêté à chaque instant par des fâcheux comme toi, il me vint à l'esprit que l'homme qui ne voudrait pas être interrompu, pourrait user d'un signe convenu, d'une plume noire au chapeau, par exemple. La plume noire voudrait dire : « Je suis occupé, laissez-moi. » Ce signe une fois adopté, chacun devrait le respecter. Mon plus cher ami, en passant près de moi, devrait faire comme s'il ne me connaissait pas. Tu vois bien que j'ai un grand sentiment de la liberté *pratique*... Mais vous autres les libéraux, vous autres les gardes nationaux, vous êtes satisfaits, pourvu que le mot Liberté soit inscrit en tête d'une Charte ou sur les boutons de votre habit; quand vous avez le mot, vous croyez posséder la chose. Eh bien! que demain, rejetant de côté ce costume stupide qui nous est imposé par nos tailleurs, ce costume ridicule, étroit et mesquin, digne image de votre Civilisation; que demain, essayant d'user de cette liberté inscrite dans nos lois, je me couvre d'un habit commode, pittoresque, élégant, logique enfin, et vous courrez tous après moi comme

après une bête curieuse. Voilà comment vous entendez l'indépendance la liberté individuelle !

Le connaisseur. Oh! pour la réforme du costume, j'en suis.

X. Ce n'est pas la Réforme, c'est la Liberté de costume, que je demande. Que chacun s'habille à sa manière ; et renversons ce tyran uniforme et routinier que l'on appelle la Mode!

Le connaisseur. Tout cela ne justifie pas l'emploi de la plume au chapeau.

X. Non, à tes yeux, parce que cette idée te paraît neuve ; si je t'indiquais un usage établi qui eût de l'analogie avec celui que je propose, tu serais moins dérouté peut-être..... Eh bien! que dis-tu du crêpe au chapeau?

Le connaisseur. Oh ! cela, c'est très bien !

X. C'est très bien, mais ce n'est pas tout : il faut encore la plume : le crêpe pour la douleur, la plume pour l'occupation. Le crêpe veut dire : Ne riez pas avec moi, car je suis triste; la plume : Ne me parlez pas, je suis en affaires. Mais de même que le but du crêpe n'est pas compris, de même, je le crains bien, on méconnaîtrait le but de la plume; tant il est vrai (dit-il en étouffant de rire) que la Civilisation ne sait pas plus profiter des bons usages qu'elle ne sait se débarrasser des mauvais!... Oui, moquez-vous tout à votre aise, messieurs; mais vous me direz, s'il vous plaît, pourquoi, vous qui prenez un parapluie pour vous garantir des intempéries, vous n'adopteriez pas la plume pour vous préserver des importuns.

Le docteur. Il me semble que la plume aurait un inconvénient...

X. Ah! vous m'allez parler des créanciers. C'est la première observation que me firent mes amis lorsque je leur

parlai de mon idée. Ce serait drôle en effet de passer auprès d'un créancier, la plume sur le chapeau, la tête haute, sûr d'être protégé par le signe convenu. Voyez-vous le garde-de-commerce s'arrêtant tout à coup devant une plume noire de peur de déranger le débiteur *occupé* qui la porte! O Civilisation, Civilisation! voilà bien de tes traits! Une bonne idée ne peut germer dans ton sein! Les meilleures ont de graves inconvénients dans la pratique.

LE DOCTEUR. Enfin, vous n'avez jamais mis votre projet à exécution?

LE CONNAISSEUR. Il n'a pas osé, mais il est bien assez fou pour en faire l'essai.

X. Fou? oui, fou! j'aime assez à passer pour fou. Cela me met à même de dire beaucoup de vérités qui ne seraient pas acceptées si j'avais la réputation d'un Sage. D'ailleurs il n'est pas donné à tout le monde d'être fou... Ce mot Fou peut être pris en bonne part; il y a des fous sublimes; que dit le proverbe? *Il n'y a pas de grands esprits sans un grain de folie;* et Béranger, qui se connaît en mots aussi bien qu'en idées, a écrit ceci:

Combien de temps une pensée,
Vierge obscure, attend son époux!
Les sots la traitent d'insensée;
Le sage lui dit: Cachez-vous!
Mais, la rencontrant loin du monde,
Un Fou qui croit au lendemain
L'épouse; elle devient féconde,
Pour le bonheur du genre humain.

Admettons que je sois le fou de ce couplet; en es-tu le sot ou le sage?...

LE CONNAISSEUR. Adieu, phalanstérien... Ah! ah! ah!

# SEPTIÈME PROPOS.

## I.

—Pauvre homme! dit X, sans même attendre qu'il fû éloigné.

—Voilà, dis-je, comment on rebute les gens!

X. Eh! que m'importe?... Celui-là est un esprit de détail, une tête étroite dans laquelle ne peut entrer une idée, si peu large qu'elle soit. D'ailleurs, il est trop égoïste pour pouvoir me comprendre. C'est un de ces farfadets dont parle Fourier; et ne sais-tu pas qu'après le passage que je viens de citer, notre Maître ajoute: « Les adeptes de la doctrine sociétaire devront se garder d'aucun débat avec cette tourbe de précieux. »

—Tu connais, dis-je, ton Fourier par cœur.

X. Mon ami, je ne peux plus lire que lui; c'est qu'en effet il n'y a que cela de vrai, de grand, de beau!

L'Architecte. C'est dommage que ses ouvrages soient si singuliers.

X. Vous trouvez?

L'Architecte. Mais oui. D'abord ils sont très mal écrits.

X. Mal écrits!... Fourier mal écrit! Dites donc que c'est un écrivain prodigieux, à cent coudées au-dessus de tous les autres écrivains de notre langue. Mal écrit! Oui, c'est ce que je dis à ceux qui ne l'ont pas lu, pour ne pas les rebuter, parce que l'on ne comprend bien la supériorité de Fourier comme écrivain, que lorsque l'on comprend sa supériorité comme interprète de la Nature. Fourier est trop substantiel pour les commençants; accoutumés à la littérature courante, ils ne peuvent le digérer; aussi débutent-ils tous par se plaindre de l'étrangeté de son style; mais ils ne tardent pas à reconnaître, à saluer en lui le plus sublime, le plus simple, le plus naïf, le plus varié, le plus énergique, le plus spirituel, le plus mordant, et en même temps le plus ingénieux des écrivains. On peut sans doute lui reprocher de manquer de souplesse; mais quelle critique acérée sans cesser d'être juste! quelle démolition du Monde ancien et moderne! quelle majestueuse réédification du Monde nouveau! quelle dialectique! quelle allure de style! quelle clarté! quel bonheur d'expression! quelle grâce! quelle amabilité! et cela sans qu'il le veuille, sans qu'il s'en doute. Et puis quel dédain! quel sarcasme! quelle audace d'imagination! et pourtant quelle méthode!

L'Architecte. Oh! pour de la méthode, je vous arrête; car j'ai parcouru son grand Traité, et, ma foi! cela m'a paru si peu méthodique, pour ne pas dire si confus...

X. Permettez-moi de vous répéter que vous ne l'avez pas bien saisi. Ce n'est pas là, sans doute, une méthode *simple*, facile à embrasser pour des Civilisés, mais c'est une méthode *composée* comme la Nature dont ce livre est la plus parfaite image... Ah! Dieu! Et quand on vient à songer que l'homme qui a rêvé le Bonheur universel, qui a calculé les moyens

de réaliser son rêve, est mort dédaigné, méconnu; quand on se rappelle qu'il est mort pauvre et presque ignoré, cet homme qui a décrit des splendeurs dont les plus opulents monarques n'ont pas d'idée!.. O Siècle des lumières!!... Hein! quoi! il y a, dites-vous, des redites dans Fourier? Sans doute, et il l'avoue avec une bonhomie charmante; mais de bonne foi! pouvait-il faire autrement dans un sujet aussi neuf?... Songez donc: un livre écrit à une époque de subversion, de mensonges et de duplicités, et dans lequel il fallait montrer l'Humanité initiée à toutes les Harmonies de l'univers! un livre où l'on prouve que le Bien, le Beau, le Vrai, règneront un jour sur la terre, en toutes relations! Croyez-vous qu'il fût facile, au milieu du conflit de faussetés qui nous heurte à chaque instant, d'extraire et de rassembler les éléments épars de la Vérité universelle? Ne pensez-vous pas qu'il a fallu, au milieu de la confusion générale, un grand effort de génie pour présenter le tableau et les preuves de toutes les Unités qui feront de l'Espèce humaine une seule et même famille, heureuse, épanouie et resplendissante au sein de l'abondance, du luxe et des plaisirs variés, ornant son globe, et le couvrant de palais splendides, dignes de loger le Roi régénéré de la terre? — Chose magnifique! la Nature que l'on a cherché à expliquer dans tant de systèmes contradictoires, il suffisait d'une seule idée pour la connaître, de même qu'un seul principe a présidé à la formation de l'Univers et se reproduit dans chaque détail; et le principe le plus simple, celui de l'Unité! Il suffisait d'être convaincu de cette vérité qu'il n'y a qu'un principe dans la nature, l'Unité! qu'une loi, la Loi sériaire! qu'un levier, l'Attraction! et que ces trois choses se confondent; il suffisait de pousser sans crainte cette vérité jusqu'à ses dernières limites, et la Nature dévoilait ses mystères! Et comment les hommes ne se rendent-ils pas tout de suite aux raisons saisissantes, aux preuves mathématiques du Révélateur social? Comment n'ouvrent-ils pas les yeux et les oreilles?

En vérité, je m'explique d'autant moins leur indifférence, que je connais mieux les immenses avantages qu'ils retireront de l'établissement du Régime sociétaire : les savants y gagneront la réforme et le progrès des connaissances actuelles, la découverte de sciences nouvelles; — les philologues, l'Unité de langage; — les industrieux, le travail sociétaire et toutes les joies qui en découlent; — les gouvernements, l'Unité de direction, l'Ordre, la fusion de tous les partis; — l'Humanité en général, le Ton Unitaire, et par suite l'Unité d'action, le bonheur gradué, la conciliation affectueuse des classes aujourd'hui les plus antipathiques, l'extirpation des pestes, l'équilibre de température, la vraie Liberté, la vraie Morale; — et nous, les artistes, l'instauration de ce Beau absolu, de ce Beau suprême que tous nous avons aperçu dans nos rêves, hélas! et seulement dans nos rêves...

Pauvres artistes! comment connaîtraient-ils le vrai Beau, perdus, comme ils le sont, dans une société mensongère? Si même ils pouvaient le produire, ils ne seraient pas compris; et puis comment feraient-ils une œuvre complète? Leur position est bien cruelle; ils vivent isolés les uns des autres; rien d'organisé pour eux, pas de but arrêté! Aussi voyez comme l'Art est misérablement fractionné. Il n'y a qu'une idée dans l'Art comme il n'y a qu'une idée dans la Nature... Eh bien! l'architecte ne connaît rien en peinture; le peintre n'a nulle idée de l'architecture; le statuaire ignore l'une et l'autre. Ah! comme ils gagneront au nouvel Ordre social! D'ailleurs il est clair que tous y gagneront : les riches, les pauvres, les hommes intelligents, les esprits bornés, les femmes, les enfants, les célibataires, les gens mariés, que sais-je? enfin tous... Tous ils jouiront d'un bien longtemps et inutilement cherché, l'Unité de religion!..... Car, de même que pour point de départ de sa découverte, Fourier a pris la foi en Dieu (non une foi bornée, aveugle, mais cette foi immense, intelligente, sans laquelle on ne

fait rien de grand), de même, à mesure que les hommes s'instruiront dans la Science des Destinées, ils retrouveront cette foi qu'ils avaient perdue ; et lorsqu'enfin ils auront fait l'épreuve du Code divin, lorsque, grâce à l'avénement du nouvel Ordre social, le bien seul règnera sur la terre, lorsqu'ils comprendront, par les yeux autant que par l'intelligence, que Dieu a tout fait pour le mieux, comment pourront-ils élever une objection même spécieuse contre l'existence de Dieu?... Parlerai-je de l'Unité de volonté, de cet Accord universel des intérêts et des passions, précieux effet de l'Harmonie, où toute discussion oiseuse, à plus forte raison toute dispute, sera impossible? Cet acquiescement complet qui est un des effets de la Science, on en peut déjà voir un frappant exemple dans les réunions de phalanstériens. S'y occupe-t-on de politique (et c'est rare)? on ne parvient pas à s'entendre ; de l'application de la théorie sociétaire à la politique? on s'entend déjà beaucoup mieux ; de la théorie en elle-même? on cherche bien à s'éclairer, à s'instruire; mais il n'y a pas, à proprement parler, de discussion. Vraiment, vraiment, pour ne pas reconnaître, à tant de marques certaines, les caractères de la Vérité, surtout dans une société tiraillée dans tous les sens, où il ne se fait plus rien que d'étroit et d'incomplet, il faut que les hommes aient totalement perdu l'idée du Bien, le sentiment du Beau... Vous, monsieur, qui êtes architecte, dites-moi, je vous prie, si vous ne concevez pas votre art, votre grand art, d'une façon plus large que tout ce que nous offrent les monuments de ce temps-ci et même ceux de l'antiquité?

L'ARCHITECTE. Oh! l'architecture est un art enterré!

X. Enterré, oui, tant que durera l'État social fondé sur l'incohérence et le morcellement. Mais vienne l'État sociétaire, c'est alors que l'architecture sera ce qu'elle n'a jamais été, grande sans cesser d'être utile, logique sans cesser d'être pittoresque; c'est alors qu'elle affectera tous les tons,

et que, comme la langue unitaire, elle se pliera à toutes les nuances, à toutes les désinences, depuis la grâce et même la coquetterie la plus recherchée jusqu'à la gravité, jusqu'au sublime! Et les travaux publics, monsieur, ne comprenez-vous pas que ce n'est qu'en Harmonie que l'on pourra trouver des moyens assez puissants pour exécuter comme par enchantement ces gigantesques projets dont l'énoncé seul épouvante les Civilisés? C'est alors que nous aurons des routes superbes, des canaux magnifiques; c'est alors que nos marais pourront être desséchés, nos landes défrichées, et que le désert lui-même sera fertilisé; c'est alors que le moindre chemin d'exploitation sera aussi bien entretenu que les allées de nos parterres; car pour le bon état des chemins aussi bien que pour celui des cultures, aussi bien que pour les embellissements des Phalanstères et des castels répandus dans la campagne, les Séries, les Phalanges voisines rivaliseront d'ardeur et d'enthousiasme.

L'ARCHITECTE. Oui, je conçois tout cela....

X. Parbleu! cela coule de source. Non, voyez-vous, l'intelligence des peuples est complétement oblitérée. Pour moi, qui suis, dit-on, une espèce de fou, dès qu'une chose me répugne fortement, je décide que cette chose est fausse; et, du moment que je conçois une chose plus belle et plus parfaite que toutes celles que je vois, je conclus sans hésiter que cette chose existe, qu'elle est providentielle. Tout ce qu'il est donné à l'Humanité de désirer, je dis qu'elle est faite pour y atteindre. Si Dieu, qui seul nous a doués de ces vastes et puissantes aspirations, n'avait pas eu l'intention de les satisfaire, il nous aurait donc placés dans la position de Tantale? Dieu serait donc le plus cruel et le plus stupide de tous les tyrans? Je ne suis pas très fort sur les Ecritures, mais je les connais assez pour y trouver les plus grandes pensées; par exemple ce passage de Saint-Luc: « Croyez-vous que Dieu ait eu moins de prévoyance

pour vous qu'il n'en a pour les corbeaux, pour les oiseaux du ciel? » Non, sans doute, et je vous le répète, ce que je désire avec ardeur, avec passion (et par ce mot *Passion*, comme l'a fort bien dit notre ami Pellarin, il ne faut pas entendre *l'excès* d'un sentiment, *l'abus* d'une affection ou d'un plaisir sensuel, mais bien la *Force* intérieure par laquelle nous nous sentons sollicités, poussés vers des objets qui sont en affinité avec notre âme ou nos sens) ; eh bien donc, ce que je désire ainsi, je dis et je soutiens que cela doit être , que cela doit arriver !

—Ainsi, dit un comédien qui venait de se joindre à nous, ainsi, comme je désire ardemment la fortune de Rothschild, je puis aller tout de suite le dépouiller et m'installer à sa place....

X. Ce n'est pas la fortune de Rothschild que tu désires, ce sont les jouissances que cette fortune peut procurer ; et certes, en désirant la fortune de Rothschild, tu es bien peu ambitieux, car en Harmonie le plus pauvre des hommes aura cent fois plus de jouissances que Rothschild ne peut aujourd'hui s'en procurer avec son immense fortune. Ce n'est donc pas ton Attraction qui te trompe en ce moment, ce sont tes préjugés, car si tu t'es trompé, c'est en ne demandant pas assez.... Oui, messieurs, oui j'ai raison de le dire, les grands désirs de la nature humaine sont la révélation de sa grande Destinée.....

## II.

—Parbleu ! dit un peintre qui venait d'arriver, j'ai un ami, un phalanstérien comme vous, qui raisonne absolument comme vous venez de le faire, et voici à peu près ce qu'il me

contait l'autre jour en confidence : — « J'ai aimé une femme, ou plutôt je l'ai adorée, car alors j'étais dans cet âge où l'amour le plus violent est aussi le plus désintéressé. J'étais, je crois, payé de retour. Eh bien ! par suite de circonstances qui ne peuvent naître que de vos institutions civilisées, cette femme... elle est l'épouse d'un autre ! — C'est qu'elle ne t'aimait pas, lui dis-je. — Pardon, me répondit-il, elle m'aimait, j'en ai la certitude ; mais l'absence, la jeunesse, la faiblesse, puis certains préjugés, certains arrangements, certaines considérations de famille, peut-être aussi la différence des fortunes (car si l'on avait bien compté, l'on aurait pu trouver quelques écus de plus de son côté que du mien), enfin une multitude de petites influences inhérentes au régime actuel et qui disparaîtront un jour presque complétement... — Eh ! dis-je, il n'y a ni absence, ni faiblesse, ni influences qui fassent ; si elle t'avait aimé véritablement, son amour eût été plus fort que tout cela. — Tu as raison, me répondit-il ; mais, mon ami, ignores-tu quelle est la puissance de certaines obsessions, la tyrannie de certaines idées de *devoir*, de *respect humain*, de *faux honneur*?... L'amour le plus violent vient quelquefois se briser là-contre. Certes, je suis convaincu autant qu'il soit possible de l'être, que nous étions faits l'un pour l'autre, que l'un et l'autre nous désirions passionnément d'être unis..., et pourtant elle s'est mariée, et sans même que j'en fusse instruit. — Oui, continua-t-il en remarquant mon étonnement, oui, sans que j'en fusse instruit ; et c'est surtout depuis que je l'ai perdue sans retour que je sens combien je l'aimais profondément. — C'est affreux ! m'écriai-je. — Affreux ? reprit-il, oui, affreux de la part de votre infâme civilisation.... Mais *Elle !* ELLE ? je ne lui en veux pas, je ne peux ni ne dois lui en vouloir... Bien plus, je suis disposé à lui chercher des excuses... Et cependant cela est si monstrueux, si révoltant, cela m'a tant fait souffrir, que je n'ai pu m'empêcher d'ouvrir les yeux sur le monde où nous vivons...

Eh! sais-tu, ajouta-t-il l'œil en feu, sais-tu les idées qui me passent par la tête... Oh! pardonne-les-moi, car ce sont encore vos sottes institutions qui en sont coupables... Je ne peux m'empêcher, que dis-je? c'est pour mon cœur un besoin cruel de penser qu'ELLE souffre autant que moi; et plus j'avance en âge, plus ce sentiment me maîtrise et se fortifie... Or tu comprends bien que je ne puis aller l'arracher à son ménage, à sa famille... Et d'ailleurs, sais-je positivement si elle pense encore à moi?... Mais lorsque je me promène seul et que ma tête se monte, j'évite la folie par l'illusion; je m'imagine (le croiras-tu?), oui, je m'imagine qu'elle va venir me trouver, qu'elle va se jeter dans mes bras, en me disant, la pauvre femme: — Pardonne-moi, je t'aime et n'ai pu souffrir plus longtemps!... — Ou bien je me persuade que je vais recevoir une lettre qui m'annoncera son arrivée ou me fera part de ses chagrins, de ses souffrances, de ses angoisses morales. Cette illusion se prolonge... Alors, sans avoir conscience de ce que je fais, je me dirige vers ma demeure, je hâte le pas; mon sang bout, mon cœur bat avec violence; j'arrive, je demande... : Personne n'est *venue?* vous n'avez point de lettre pour moi? ..—Non monsieur.—Toujours non!... Quelle torture! Et pareille chose m'arrive souvent! Et tu crois que cela devrait être ainsi?... Non, vois-tu, ces entraves qui contrarient mon Attraction, ces mouvements tumultueux du cœur que je cherche vainement à comprimer, cette lutte interne qui met ma passion aux prises avec une sagesse et des lois conventionnelles, cette lutte sans moyen de conciliation n'est pas naturelle. Elle n'est pas naturelle, et pourtant elle existe: donc ce monde est faux... »

LE COMÉDIEN. Ah! ah! ah!...

X. Tu ris de cette histoire, toi?

LE COMÉDIEN. Non pas de l'histoire, mais de la conclu-

sion; car l'histoire m'a intéressé ; et puis cela a été raconté d'une manière assez dramatique.

X. En veux-tu une autre, histoire?

Le comédien. Je suis tout oreilles.

X. Mais d'abord, voyons, toi qui ris de la conclusion, je vais te prendre par ton faible. J'ai deux questions à t'adresser ; la première est celle-ci : Conçois-tu quelque chose de plus beau que la comédie de Molière?

Le comédien. Non, jusqu'à présent je ne vois rien...

X. Ah! *jusqu'à présent* est joli!... *Jusqu'à présent* est presque une réponse. Voyons si tu es conséquent. Crois-tu qu'il soit possible, *absolument*, de créer une œuvre dramatique plus forte, plus complète que celles de Molière?

Le comédien. Mais... ma foi! oui, jusqu'à un certain point.

X. Eh bien?

Le comédien. Eh bien?...

X. Eh bien! je conclus que cela doit être, que cela sera certainement.

Le comédien. C'est probable, puisque je le conçois.

X. Diable! tu es un garçon intelligent.... Tu deviendras phalanstérien.

Le comédien. Je le suis peut être déjà, sans le savoir.

X. Comment cela?

Le comédien. Eh! dame!... vous en êtes encore, n'est-il pas vrai, à l'état de théorie, d'utopie enfin?

X. D'utopie, soit, si tu prends ce mot en bonne part.

LE COMÉDIEN. Sans doute.... Eh bien! j'avoue que, moi, je suis grand partisan des utopies, parce que, à tout prendre, elles ne peuvent guère valoir moins que ce qui existe.

X. Eh! eh! voilà qui n'est déjà pas si mal, si tu as trouvé cela tout seul; mais ce n'est pas là un raisonnement de phalanstérien... Non, crois-moi, tu ne l'es pas encore; mais tu le deviendras, parce qu'il y a chez toi l'étoffe nécessaire.

Voyons un peu l'effet que te fera mon historiette. Elle est arrivée ces jours derniers à un de mes amis, qui me la racontait ce matin. Il s'agit de la fille d'un changeur, — une femme charmante que je pourrais vous indiquer. Mon ami l'avait rencontrée plusieurs fois aux Tuileries. Un jour, il la suivit jusqu'à son domicile, et la vit s'installer au comptoir. Pendant un mois mon ami passait régulièrement quatre fois par jour devant la belle changeuse, qui daignait le suivre des yeux. Mon ami s'enflammait sérieusement; il songeait déjà à épouser; il cherchait les moyens de s'introduire dans la famille, et n'attendait pour se déclarer qu'une occasion favorable, lorsqu'il s'aperçut que la figure de sa belle était devenue tout à coup singulièrement refrognée, et que son regard, hier encore doux et encourageant, était aujourd'hui soupçonneux, inquisiteur. Que faire? Mon ami avait remarqué quelques causeries familières entre la demoiselle et la bonne de la maison. Il résolut de questionner celle-ci, et n'oublia pas les moyens de persuasion. Bref il parvint à s'assurer que sa belle, d'abord assez bien disposée pour lui, s'était mis en tête, depuis peu, qu'il observait les pièces d'or et les billets de banque. — Mon ami, qui est un peu susceptible, ne demanda pas d'autres explications. Ma chère enfant, dit-il à la bonne, vous direz à votre maîtresse que je suis désolé de m'être trompé, mais véritablement je l'avais prise pour une autre.—Et en effet il s'était trompé; évidemment cette femme-là ne pouvait lui convenir.

LE COMÉDIEN. L'histoire est drôle; mais quelle conséquence en tires-tu?

X. Bien! j'aime les gens qui s'enquièrent des conséquences. — Je dis que, dans une société régulière, de pareilles méprises seraient impossibles; je dis que, dans un milieu social où les femmes ne seraient pas cloîtrées comme aujourd'hui, mon ami n'aurait point perdu son temps à rechercher les moyens de s'approcher d'une femme qui n'était pas faite pour le comprendre; je dis que de son côté cette femme n'aurait pu former des soupçons aussi injurieux sur le compte de mon ami. Enfin je dis que le pauvre garçon s'était trompé sur son Attraction, comme nous nous trompons tous (sauf dans le très jeune âge, où notre nature est peu faussée). Et pourquoi cela? parce que la Société, qui devrait nous guider dans le chemin de la vie, la Société est organisée de telle sorte... ou plutôt n'est pas organisée... mais enfin est façonnée de manière à engendrer des leurres, des mécomptes, des obstacles de toute espèce, en un mot une lutte continuelle de l'homme avec lui-même..... Et encore..... que sait-on? (car on ne peut rien savoir...) peut-être qu'en Harmonie ils auraient fait un excellent ménage... Dans tous les cas, le milieu social a faussé la nature des rapports qui devaient s'établir entre eux: s'il n'y avait pas sympathie naturelle, il le leur a laissé croire un instant; il les a donc trompé; si cette sympathie existait, il y a mis obstacle. Et cela n'est pas un exemple isolé; faites-y bien attention, tous les jours on voit des malentendus pareils, et de bien plus graves encore...

Là, sérieusement, n'est-il pas absurde de cloîtrer les femmes comme nous le faisons? On ne peut les aborder sans qu'elles éprouvent de la défiance; et le malheur est qu'elles ont raison, car il y a gros à parier qu'on va les tromper ou qu'elles se tromperont elles-mêmes; tant il est vrai que l'état de lutte interne et externe est le lot de tous dans la

Société actuelle! La claustration engendre la séduction, *et vice versâ*. Je vous dis que vous êtes continuellement dans un cercle vicieux!... Et remarquez que votre Société, dans sa lutte idiote contre la nature, n'a épargné lès passions d'aucun ordre. Elle a proscrit, elle a comprimé tous les grands élans du cœur. Voyez; dans les relations majeures, telles que les affaires de gouvernement et d'industrie, ce n'est jamais sans en être dupe que l'on fait preuve de droiture et de loyauté; et dans les relations mineures, celles d'amour ou de famille, ce n'est jamais impunément que l'on a reçu du ciel une âme tendre et mélancolique, un cœur sensible. Règle générale: plus on est aimant, plus il faut craindre d'aimer. Cette dernière observation est même banale; c'est sur elle que roulent la plupart de nos romans et de nos drames... Est-ce là une règle voulue par Dieu?

LE COMÉDIEN. Je serais curieux de savoir comment les choses se passeront dans vos phalanstères?

X. Oh! en Harmonie, plus d'erreur, plus de tromperie, plus de trahison possible; les deux sexes trouveront toutes les garanties de bonne foi, de sincérité...

L'ARCHITECTE. Je ne m'en fais pas une idée bien nette.

X. Lisez, réfléchissez... étudiez... et vous verrez.

LE COMÉDIEN. Explique-nous seulement...

X. Allons donc! est-ce que c'est possible, ici, en causant sur une chose et sur l'autre? J'effleure tout et n'approfondis rien. Si tu veux savoir, encore un coup, étudie. J'approche la coupe de tes lèvres; tu es, je crois, digne de la vider; mais daigne en prendre la peine...

LE COMÉDIEN. C'est singulier, cela. Il semble que tu aies peur de communiquer ta science aux autres. Tu en fais un arcane.

X. Eh! mon bon ami, si j'évite de te montrer comment le Régime sociétaire satisfera pleinement à tous les désirs sans jamais entraîner de désordre, de satiété, de monotonie; si je n'étale pas devant tes yeux les tableaux les plus séduisants du monde harmonien; si j'atténue les brillantes couleurs dont ma palette est chargée, je le fais à dessein sans doute, et cette discrétion me coûte plus que tu ne penses. Je serais si enchanté de pouvoir te faire envisager d'un seul coup d'œil toutes les merveilles que j'aperçois et dont tu n'as pas d'idée!... Mais lorsqu'un homme a été longtemps et immensément malheureux, lorsqu'il a tant de motifs pour désespérer de l'avenir, serait-il prudent de l'éclairer trop précipitamment sur l'immense bonheur qui lui est réservé? Ne doit-on pas, au contraire, le préparer de longue main, afin d'éviter ou l'incrédulité ou la folie? Exposerais-tu tout à coup à la lumière du soleil un malheureux qui aurait passé toute sa vie dans les catacombes? Non, sans doute; et si déjà le peu que je te dis excite tant d'objections et de rumeurs, combien ne doit-il pas te paraître essentiel de faire passer les civilisés par un demi-jour qui les habitue insensiblement à supporter l'éclat de la lumière?... C'est ce que j'essaie de faire avec toi, avec tout le monde.

Le comédien. Je me souviens de t'avoir entendu dire qu'il y a des gens qui comprennent tout de suite.

X. Oui, mais ces gens-là sont rares, et parmi tant d'animaux que le ciel a créés, l'aigle seul peut regarder le soleil en face.

Le comédien. Enfin, tu ne veux rien nous dire.

X. Tu peux consulter les livres de l'Ecole... Mais j'ai une seconde question à t'adresser.

Le comédien. C'est vrai.

X. Voyons. Conçois-tu un plus grand comédien que Talma?

Le comédien. Mais... oui!

X. Bien! Je conclus que celui que tu as dans la pensée existe. Ce grand comédien, crois-tu que ce soit toi?

Le comédien. Non.

X. Très bien! Maintenant connais-tu le moyen de le trouver?

Le comédien. Non.

X. Je te demande si tu crois qu'il y ait moyen de le trouver?

Le comédien. Il y a toujours moyen de trouver une chose qui existe.

X. Bon! je vois que nous nous entendrons. Penses-tu qu'il n'y ait pas dans Paris cent individus qui puissent remplacer, surpasser Talma, qui sont loin de s'en douter, et à qui cependant il suffirait de le dire? Ne vois-tu pas qu'aujourd'hui c'est par hasard quand une personne organisée pour le théâtre se voue au théâtre, et cela non-seulement à cause du préjugé quelque peu légitime qui frappe l'état de comédien en Civilisation, mais encore parce que cette personne ne sait pas se connaître elle-même? Crois-tu qu'on ne trouverait pas bon nombre de Rachel si l'on cherchait bien, et surtout si l'on savait les aller chercher où elles sont? Et à propos de Rachel, n'est-ce pas un coup de fortune, n'est-ce pas, dis-je, un grand hasard que cette jeune fille soit parvenue, non pas seulement à découvrir sa vocation, mais encore à se faire remarquer du public? Elle, sortie des derniers rangs de la société, s'élever ainsi, dès son début, malgré tous les obstacles, tous les dégoûts qu'elle a dû rencontrer! Voilà un fait rare!... Et encore devons-nous nous réjouir qu'elle soit née dans une classe pauvre; car, riche, elle n'eût certainement jamais été actrice, soit que sa famille s'y fût opposée, soit que d'autres circonstances

eussent apporté plus d'obstacles à sa vocation que la misère elle-même n'a pu le faire : tant il est vrai que la Société actuelle ne favorise pas plus le développement des aptitudes chez les riches que chez les pauvres !...

Voyez donc, dans la position de Rachel, quelle vocation décidée il lui a fallu pour réussir! — Et si déjà, manquant de cette éducation, de cette instruction à laquelle les riches seuls peuvent prétendre aujourd'hui, elle a su trouver d'instinct cette démarche fière, ces intonations si justes, enfin toutes ces belles qualités qu'on lui connaît, que n'aurait-elle pas fait dans une société qui eût développé dès l'enfance des dispositions naturelles si remarquables? Eh bien! en voilà une qui a *percé*, comme on dit, et le mot indique assez bien les difficultés de la chose; mais pour un qui parvient, combien sont entravés toute leur vie! combien meurent ignorant qu'ils étaient faits pour briller au théâtre... ou partout ailleurs!

Ah! loin de négliger, loin de contrarier ainsi le développement des vocations, l'Harmonie emploie mille moyens ingénieux pour les faire éclore; et voilà, dit Fourier, « ce qui est impossible à la Civilisation; elle veut faire de Métastase un portier, de J.-J. Rousseau et de Franklin deux ouvriers obscurs. Ce n'est que par des coups de hasard infiniment rares qu'on voit quelques industrieux sauvés de cette absorption, et placés, souvent très tard, au poste que l'instinct leur assignait. » — Tiens, toi, par exemple, tu crois que tu joues bien la comédie?

Le comédien. On me l'a souvent dit.

X. On a eu tort... Je ne prétends pas que tu sois plus mauvais qu'un autre; au contraire, tu es un des acteurs les plus intelligents de Paris; mais, je te le déclare, tu n'étais pas né pour être comédien.

Le comédien. Bah! tu crois?

X. Non; vois-tu, il te manque quelque chose d'essentiel; ton jeu n'a pas d'ampleur, ton débit manque d'entrain, tu montres trop d'esprit et pas assez de naturel; je te compare à un portrait bien fini, bien dessiné, mais qui n'est pas ressemblant, qui grimace... Enfin certainement tu t'es trompé sur ta vocation, comme nous nous trompons tous, comme mon ami de tout à l'heure s'est trompé sur son Attraction à l'endroit de la changeuse. Or donc, puisque nous reconnaissons que ce qui nous manque, ce ne sont pas les comédiens, mais bien une méthode pour les découvrir, un moyen pour les révéler à eux-mêmes, que n'essayons-nous d'y suppléer? Posé en ces termes, le problème devient plus facile à résoudre.

Moi. Plus facile?...

X. J'aurais dû dire moins difficile, moins embarrassant, car en Civilisation, les meilleures choses sont presque toujours les plus difficiles à exécuter.

Le comédien. Eh bien! as-tu un moyen?

X. J'en ai, non pas un, mais dix.

Le docteur. Comment, des moyens empruntés à l'Harmonie?

X. Non, mon ami; en Harmonie il n'y a qu'un moyen qui est fort simple.—Vous savez bien que là tout le monde est comédien; vous savez que le théâtre, l'Opéra surtout, cette école d'immoralité en Civilisation, jouera un grand rôle dans l'éducation phalanstérienne. L'Opéra étant l'assemblage de tous les *accords matériels mesurés*, les jeunes Harmoniens y figureront tous plus ou moins, et partant, tous les sujets hors ligne ne manqueront pas de se faire remarquer dans cette branche comme dans toute autre. Mais, en Civilisation, cela n'est pas possible. Il faut donc trouver des moyens de *transition*. Fourier en indique plusieurs, par exemple

des Conservatoires de province ; mais il y en a d'autres...

Eh bien ! quoi ! dit-il en s'adressant au comédien, tu es là moitié riant, moitié ébahi ; qu'y a t-il d'étonnant dans ce que je viens de dire ? Es-tu surpris de ce qu'un jour tout le monde jouera la comédie ? Mais les théâtres de société n'indiquent-ils pas une tendance vers cet état ? Ris-tu de me voir si peu satisfait de nos acteurs ? Là, de bonne foi, n'est-il pas déplorable qu'il y ait tant de plats histrions et si peu de comédiens passables ?... C'est absolument comme pour les auteurs, car eux aussi se trompent sur leur vocation... N'est-ce pas une honte, messieurs, que de voir tant de sots livres inonder la place, tant de drames insipides, de créations incohérentes, sans portée, sans valeur, tant d'embryons dramatiques déshonorer nos théâtres par leur insignifiance ou leur immoralité ! Et cela quand nos campagnes manquent de laboureurs !... Oh ! que je conçois une critique dramatique et littéraire différente de celle qu'on nous fait tous les jours ! et que nos feuilletonistes sont dupes de ne pas étudier Fourier !

— Oh ! dis-je, ils n'auraient pas besoin de s'occuper de la tourbe des barbouilleurs de papier. Tout en reconnaissant le mérite personnel de certains écrivains très connus, très goûtés, que de choses curieuses on pourrait dire sur les meilleurs et les plus forts d'entre eux !

X. Sans doute, sur Montesquieu, sur Cicéron, sur Rousseau, sur Voltaire, tous hommes éminents, mais qui, proclamant un certain nombre de *vérités partielles,* passent à côté d'une foule d'autres, les méconnaissent ou les nient, faute de savoir embrasser l'ensemble des choses... Un beau jour je veux prendre le Dictionnaire philosophique et faire la critique de ce qu'il contient de plus saillant ; j'en veux faire ressortir les contradictions, les âneries ; je montrerai comment un grand esprit qui manque de boussole ne peut que s'égarer à chaque pas. Ce sera même un travail utile à

la propagation de la Théorie sociétaire dont il démontrera la supériorité. On devrait faire, pour tous les écrivains célèbres, un travail comme celui auquel Fourier a préludé sur Fénélon... Avez-vous lu sa critique du *Télémaque?*

— Ma foi, non!

X. Ah! ah! ah!... Eh bien! lisez-la, et je vous défie ensuite d'entendre parler du Télémaque sans rire.

Le docteur. C'est bien vrai... Et Delille?

X. Ah! encore! — l'analyse de l'*Homme des Champs*... Au reste, sur quoi ne pourrait-on pas, du point de vue sociétaire, écrire les choses les plus divertissantes et en même temps les plus vraies, les plus judicieuses? Sur tout, évidemment; sur l'homme qui passe, sur la caricature qui vient de paraître, sur l'enfant qui pleure, sur la jeune vierge qui, faute d'écus, ne trouve pas d'époux, et cela, notez bien, dans un monde où la femme n'est rien, si elle n'est mariée; enfin sur tout; sur cette boutique, sur cet article de journal, sur ce mendiant, sur ce filou, sur vous, sur moi, sur une femme que j'ai vue hier, bien mise et assez jolie, ma foi! — qui, passant près de la Morgue, et après un moment d'hésitation, est entrée dans ce lieu repoussant, sans émotion, sans autre but que celui de satisfaire une avilissante curiosité, puis a rougi de honte lorsqu'en sortant elle s'est aperçue que je l'avais observée.

Le comédien. Il paraît que les femmes sont souvent l'objet de tes observations?

X. Je ne le cache pas. J'aime ces *créatures faibles et décevantes*, comme dit Figaro.

Le docteur. Décevantes, parce que la société veut qu'elles soient ainsi; il faut bien qu'elles trouvent une compensation à l'infériorité où les réduit un Ordre social dans lequel la femme n'est en quelque sorte qu'un annéxe de l'homme.

X. Vous avez raison, docteur; mais convenez qu'en ce point comme en tant d'autres la Civilisation a bien malencontreusement agi. Il n'est pas de qualité naturelle qu'elle n'ait changée en vice; l'hypocrisie, l'astuce perfectionnée, la sécheresse de cœur, la pruderie, les calculs honteux, que sais-je encore? toutes ces déviations morales sont de sa création. On n'a pas encore fait le portrait de la femme *civilisée*. Un Phalanstérien seul peut aborder cette étude.

Le docteur. Cette tâche me convient. Ce n'est pas là, croyez-le bien, un type facile à saisir. Selon moi, la femme *civilisée par excellence*, c'est cette honnête libertine, cette désœuvrée, cette prostituée de bon ton, qui, s'emparant des hommes et des choses comme d'une matière bonne à exploiter, met à profit les éléments qu'elle a sous la main; qui sans entrailles sait paraître bonne, sans foi sait garder sa réputation, sans tempérament vit en Messaline, sans passions fortes fait tout céder à ses désirs, à ses caprices, à sa vanité; qui prévoit les événements, calcule une démarche, un mot, et qui, par spéculation ou par simple passe-temps, manœuvre avec tant d'habileté, de prudence et de sang-froid, qu'elle parvient, au milieu des plus grands débordements, à conserver l'estime publique et quelquefois celle de ses amants.

Moi. Vous avez connu une de ces femmes, docteur?

Le docteur. Oui, et pendant trop longtemps... un modèle achevé en ce genre; une femme!... je veux la placer dans une galerie de portraits que je prépare, et je la peindrai avec des couleurs telles que ses amis seront forcés de la reconnaître et qu'elle-même sera effrayée de la ressemblance... Ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'il y a beaucoup de femmes faites ainsi.

X. Oh! beaucoup de femmes.... je le conteste; car, pour aller aussi loin dans la carrière du vice, il faut des facultés plus brillantes que n'en possèdent en général les femmes.

Eh ! messieurs, rien de tout cela n'arriverait si, au lieu de se trouver dans cette position fausse et avilissante que la Société leur a faite et qui les excite à l'hypocrisie, les femmes étaient placées dans des conditions qui leur permissent de sentir leur dignité. « Les nations les meilleures sont celles qui assurent le plus de liberté aux femmes, » dit Fourier, et les hommes sont bien dupes de ne pas reconnaître, de ne pas appliquer cet axiome, gage de leur bonheur, cet axiome social qu'il faut proclamer bien haut et que notre Maître énonce ainsi : « L'extension des priviléges des femmes est le principe général de tous les progrès sociaux. » En d'autres termes, et sous un autre point de vue : « Le bonheur de l'homme se proportionne à la liberté dont jouissent les femmes. »

LE COMÉDIEN. Alors vous voulez leur émancipation ?

X. Sans doute.

LE COMÉDIEN. Mais si déjà elles abusent du peu de liberté qu'on leur laisse, elles abuseront encore bien plus de la liberté *plénière* qu'on leur octroiera ; elles voudront dominer.

X. Et elles domineront là où la Nature veut qu'elles dominent, dans les groupes mineurs, comme les hommes dans les groupes majeurs.

LE PEINTRE. Qu'est-ce que cela ? les groupes mineurs, maj...

X. Cela veut dire qu'il existe quatre passions cardinales donnant naissance à autant de corporations ou groupes, dont deux majeurs (groupe d'*Amitié* et groupe d'*Ambition*), et deux mineurs (groupes d'*Amour* et groupe de *Famille*). Eh bien ! les femmes auront le pas sur les hommes dans ces deux derniers.

LE PEINTRE. Parbleu ! elles le prennent déjà bien assez.

X. Si elles le prenaient comme la Nature entend qu'elles

le prennent, elles ne dépasseraient pas le but comme elles le font trop souvent ; et c'est au contraire cette suprématie incomplète qu'elles usurpent ou plutôt qu'elles reprennent, malgré vos lois et vos usages, c'est, dis-je, cette domination de fait, en amour comme au sein de la famille, qui vous indique qu'elles sont appelées à y dominer, de même que nous, les hommes, nous régnons en maîtres dans les relations d'Ambition, dans les sciences et dans les travaux qui exigent la force physique ; et au lieu de vous plaindre de ces indices, vous feriez bien mieux de les reconnaître et d'en rechercher la signification.

# HUITIÈME PROPOS.

## I.

Le comédien. Sais-tu bien, mon ami, que voilà des doctrines passablement dangereuses? D'un côté, prendre ses désirs pour guide de sa conduite....

X. Je n'ai pas dit cela.

Le comédien. D'un autre côté, donner aux femmes toute liberté en amour....

X. Je n'ai pas dit un mot de cela.

Le peintre. Pardon! vous l'avez dit, en d'autres termes peut-être; mais je soutiens que votre doctrine est immorale, qu'elle détruit tout sentiment du devoir.

X. Rassurez-vous, messieurs, et veuillez m'écouter. Fourier n'a point imaginé une *doctrine;* il ne nous a point dit : Je vous offre une croyance, une foi; soyez heureux par elle; appliquez-la à la société actuelle; livrez-vous aux pas-

sions que Dieu vous a données. Tout au contraire, il a dit : La Société actuelle est mauvaise, incompatible avec la Liberté des passions, et par conséquent avec le bonheur; dans un monde qui méconnaît les exigences de notre nature passionnelle, la *Compression* des passions est une triste *nécessité;* mais organisez le milieu social comme je vous l'indique, ou plutôt comme vous l'indique la Nature, et ALORS vous trouverez le bonheur dans le libre développement de vos passions, ALORS vous reconnaîtrez tout ce qu'il y a d'honnête, de généreux et de bon dans ces mêmes passions dont vous réprouvez, dont vous comprimez avec raison *aujourd'hui* les déplorables essors. Ainsi donc, se livrer à ses passions dès à présent, ce serait aller à contre-sens de l'idée de Fourier, ce serait montrer la plus complète ignorance d'une Théorie qui démontre que les passions ne peuvent recevoir leur libre expansion que dans un *Milieu harmonique*.

LE PEINTRE. Voilà une distinction que tout le monde ne saura pas faire, et c'est là qu'est le danger.

X. Eh ! monsieur, si quelques esprits faussés par votre Civilisation tiraient de fausses conséquences d'une science toute bienfaisante, à plus forte raison auraient-ils mal interprété d'autres doctrines. La Théorie sociétaire doit-elle être responsable des écarts que pourraient faire en son nom des gens qui ne la comprennent pas bien? Serait-il juste de l'accuser des fautes que pourraient commettre des disciples égarés? Car vous entendez bien que, pour être disciple de Fourier, on n'en est pas moins exposé à être faussé par le Milieu social actuel. Et, au reste, il faut bien le dire, si la Science illumine quelques intelligences d'élite, elle peut aussi attirer à elle des esprits médiocres, incomplets, qui se brûlent à son flambeau en croyant s'y réchauffer.

Je me résume : Fourier ne nous a point indiqué des moyens pour être heureux par nos passions dans la Société

actuelle, mais des moyens d'organiser une Société telle que le bonheur y résulte du développement même des passions. Si donc, on essayait dès aujourd'hui, au nom des idées sociétaires, de s'affranchir de certaines lois, de certaines prescriptions répressives, ce serait absolument comme si le gouvernement, au nom des mêmes idées, supprimait dès à présent les tribunaux et les gendarmes : qu'arriverait-il? d'un côté, les routes seraient immédiatement infestées de voleurs; d'un autre côté, et pour en revenir aux femmes (dont la domination amoureuse serait on ne peut plus funeste aujourd'hui, puisqu'elle ne pourrait s'exercer régulièrement), supposez que quelques-unes d'entre elles, prenant la Science de Fourier pour une recette applicable au monde actuel, essayassent de donner toute expansion à certaines de leurs passions, elles seraient promptement et cruellement déçues en se voyant entraînées dans des vices, dans des débordements qui seront inconnus en Harmonie, et qui les feraient flétrir à bon droit dans la société civilisée.

Voilà la distinction. Mais en me plaçant à un point de vue supérieur, absolu, j'ai raison de dire, et je maintiens que *Plaisir* et *Devoir* se confondent, que tous nos désirs, tous nos goûts, tous nos penchants sont légitimes, que les impulsions naturelles que nous tenons de Dieu sont la révélation de nos *Destinées*, qu'obéir à ses Désirs, c'est obéir à Dieu qui veut notre Bonheur, c'est se conformer à ses *Devoirs*, c'est accomplir sa *Destinée*. Et j'ajoute, pour les divers ordres de relations des hommes entre eux, que, tant que ces désirs, tant que ces impulsions naturelles pourront rencontrer des entraves, vous n'aurez ni bonheur ni bonnes mœurs, car ces deux choses se tiennent; et sans la liberté d'action la plus complète, point de Moralité possible!

LE PEINTRE. Et vous dites cela pour les femmes comme pour les hommes?

X. Certainement. Je dis, par exemple, que, tant que les

femmes, au lieu de disposer librement d'elles-mêmes, se verront marchandées par le plus riche, et pourront être vendues au plus offrant et dernier enchérisseur; tant qu'elles seront ravalées, comme aujourd'hui; enfin, tant que le lien conjugal se formera dans les conditions sociales actuelles, je dis qu'il n'y aura ni Moralité dans le mariage, ni Bonheur pour les époux.

Le peintre. Allons, mettez-vous aussi en quête de la *Femme libre* comme les Saint-Simoniens.

X. Les Saint-Simoniens...? D'abord il ne faut pas confondre les idées de Saint-Simon avec celles qui appartiennent à ses disciples. Or, l'idée de la *Femme libre* n'est pas de Saint-Simon. Et puis, quel rapport la *Femme libre* et le Saint-Simonisme ont-ils avec cet affranchissement progressif dont Fourier renvoie d'ailleurs l'accomplissement à un avenir éloigné, et que la société ne réalisera que lorsqu'elle y verra la garantie des bonnes mœurs? Pas le moindre. Savez-vous ce que voulaient les Saint-Simoniens?

Le peintre. Mon Dieu! je sais qu'il y avait de bonnes choses dans leur doctrine.

X. Voilà qui est bien vague; et quelles sont ces bonnes choses?

Le peintre. Ah! ma foi!...

X. Allons, avouez que vous parlez un peu par ouï-dire, mais qu'au fond...

Le peintre. Au fond, c'est vrai, je n'en sais rien.

X. A la bonne heure; j'aime cette franchise. Quelle est donc cette manie de donner son opinion sur des choses qu'on ne connaît pas! quel besoin de parler quand on n'a rien à dire! Est-il si difficile de savoir se taire? Tenez, écoutez-moi, je vais en vingt lignes vous apprendre quelle a été la pensée de Saint-Simon qu'il faut distinguer, je le ré-

pète, des doctrines développées après lui sous le nom de Saint-Simonisme.

X tira de sa poche un petit volume. Voici, dit-il en frappant sur le livre, un des meilleurs écrits qu'ait inspirés la Théorie sociétaire; je ne saurais trop en conseiller la lecture à ceux qui veulent s'initier à la connaissance sérieuse de Fourier; c'est clair, c'est court, et c'est complet. INTRODUCTION A L'ETUDE DE LA SCIENCE SOCIALE, *par le* Dr A. PAGET. — X lut :

« La pensée qui a surtout occupé Saint-Simon, celle qui semble avoir constamment dominé son esprit, depuis le moment où il aborda les questions de Réforme sociale, fut la substitution complète et régulière du travail pacifique ou créateur au travail guerrier ou destructeur, l'avénement au Pouvoir des hommes de l'Industrie, remplaçant enfin les hommes de la Guerre. Saint-Simon avait compris que le travail productif était la Destinée naturelle des hommes, qu'un jour devait venir sur la terre où toutes les forces individuelles seraient tournées vers ce grand but, la création de la richesse sociale, où la Guerre, cessant enfin d'être une nécessité, rendrait à l'Industrie les bras et les intelligences qu'elle lui enlève, et lui céderait le pas dans la hiérarchie sociale en reconnaissant ses droits aux rangs, aux titres, aux honneurs et aux distinctions. Aussi, toutes les fois qu'il s'adresse aux Souverains, aux hommes qui gouvernent, c'est pour les presser d'agir dans cette direction; et quand il parle aux savants, aux capitalistes, aux grands industriels, c'est pour leur faire sentir l'opportunité de leur avénement aux affaires, aux emplois supérieurs de l'État, de l'administration.

« Il leur montrait en même temps comment les choses se préparaient pour cette fin; car Saint-Simon avait parfaitement vu comment notre époque était grosse d'une aristocratie nouvelle, destinée à faire le pendant de l'aristocratie féo-

dale du Moyen-âge. On ne peut lui refuser d'avoir assez nettement aperçu les principaux germes de Féodalité industrielle qui poussent de toutes parts au sein de la société actuelle. Mais ce que Saint-Simon n'a pas aussi parfaitement saisi, c'est le caractère vrai de cette Féodalité, son côté fâcheux pour les classes privées de fortune, indirectement asservies aux Barons de la finance... Saint-Simon ne voyait pas assez que c'était une autre exploitation, non moins odieuse peut-être que la première, qui se substituait à celle-ci, — exploitation qui ne pouvait avoir les caractères vrais de l'Unité sociale, laquelle ne peut reposer que sur l'accord des intérêts, sur la solidarité des classes, et non sur leur asservissement. »

Ainsi donc, c'est dans le sens progressif où elle marche d'elle-même que Saint-Simon poussait la Société ; mais il n'en savait pas assez pour apercevoir les dangers dont la route était parsemée, et pour les éviter en organisant une Société supérieure. Eh bien ! c'est la loi, c'est la formule naturelle de cette Organisation, que Saint-Simon ignorait, et que Fourier a apportée au monde.

Au reste, on ne pouvait pas accepter comme solution du problème social l'Organisation que les Saint-Simoniens ont présentée, et qui n'était autre chose qu'une Théocratie arbitraire et absolue. Le Saint-Simonisme des Saint-Simoniens, c'était tout simplement la vieille théorie du *Despotisme éclairé*.

Le peintre. Les tentatives des Saint-Simoniens ont fait beaucoup de mal à vos idées, n'est-ce pas ?

X. Elles ont fait du bien et du mal : du bien en éveillant l'attention publique sur les maux de la Société et sur l'insuffisance de la politique pour y remédier ; du bien encore en proclamant des principes généraux d'une certaine valeur ; du mal en proclamant ces principes sans les connaître à fond, sans en bien voir les conséquences ; du mal enfin en

mêlant aux doctrines du Maître des idées tout-à-fait subversives et anti-sociales, telles que l'abolition de l'hérédité, la destruction de la Propriété; idées qui, en jetant dans la société de trop justes alarmes, l'ont prévenue contre les novateurs. Admettant, avec nous, le *Travail* et le *Talent* comme ayant droit à la répartition des produits, les Saint-Simoniens ont eu le tort d'oublier le *Capital;* ou plutôt ils ont été amenés à n'en pas tenir compte, puisqu'ils abolissaient la Propriété; vice grave dans leur système!

L'ARCHITECTE. Mais, vous aussi, vous attaquez la Propriété.

LE PEINTRE. Sans doute!

X. Comment cela, s'il vous plaît?

L'ARCHITECTE. En reconstituant les grandes propriétés.

LE PEINTRE. Eh! non, monsieur; c'est au contraire en donnant à chacun une part dans la propriété du sol.

X. Messieurs, messieurs, tâchez de vous entendre; nous ne sommes pas ici à la Chambre des Députés.

LE PEINTRE. Ces messieurs mobilisent le sol; ils divisent en actions la *valeur* de ce sol, et donnent à chacun de ceux qui le possédaient un nombre d'actions proportionnel à la propriété par lui apportée dans la société... n'est-ce pas cela?

L'ARCHITECTE. Oui, mais enfin ils fondent la grande Propriété, afin de pouvoir exploiter en grand une lieue carrée environ.

X. Mes amis, vous avez raison tous les deux, et cette discussion détermine assez bien les modifications que la Théorie sociétaire apporte à la constitution actuelle de la Propriété; modifications que tous les propriétaires adopteront à l'envi quand ils en connaîtront bien les conditions et les

avantages. Fourier a parfaitement démontré que « la Propriété foncière ne peut être à la fois *mobile* et *garantie* qu'avec le Régime harmonien », et si vous voulez savoir pourquoi les Économistes ont sans cesse échoué sur ce double problème, c'est qu'ils ont spéculé sur le Régime civilisé. L'Association seule peut concilier l'esprit de propriété avec les avantages de la grande culture ; à la *Propriété simple*, créée par le Morcellement, l'Association substitue la *Propriété composée* voulue par la Nature, qui en tout est *composée* et non pas *simple*. Oui, messieurs, oui, monsieur l'Architecte, nous reconstituons la grande Propriété foncière, parce que c'est le seul moyen de cultiver le sol économiquement, scientifiquement, de disposer convenablement les voies et moyens d'exploitation, et parce que c'est aussi, monsieur le Peintre, le seul moyen de rendre tout le monde propriétaire ; — oui, tout le monde propriétaire ; — résultat que la division tant vantée des propriétés est loin d'obtenir. Mais ne vous y trompez pas, ce n'est point la Propriété *féodale*, c'est la Propriété *actionnaire* qu'organisera l'Association. — Voilà ce que j'entends par ces mots : *Propriété simple* et *Propriété composée*, qui vous ont choqués tout à l'heure, je l'ai bien vu, et souvenez-vous de cette explication toutes les fois que j'opposerai le mot *simple* au mot *composé*.

Le peintre. Mais si je ne veux pas, moi possesseur, faire passer ma propriété du *simple* au *composé* ?

X. Permis à vous de rester dans votre isolement, si cet isolement vous convient ; permis à vous, au milieu de l'accroissement des produits, de conserver vos terres à l'état de steppes improductives. Mais il est probable que partout les hommes ne seront pas assez fous pour vouloir continuer de pareilles *spéculations*, pour vouloir rester pauvres au milieu de la richesse générale, pour voir patiemment leur capital et leurs revenus décroître quand ceux de leurs voisins augmenteront avec rapidité. Permettez-moi donc de

croire qu'il reste encore un peu de bon-sens sur ce globe, et remarquez qu'en ménageant à chaque sociétaire la faculté d'acquérir un droit proportionnel, non sur tel coin de terre, mais sur tous les biens appartenant à la Phalange dont il fait partie, nous l'attachons encore plus fortement au fonds, dont il devient co-propriétaire. Loin donc de porter les hommes à piller, à détruire, à dégrader, l'Association les porte à conserver. Et, chose qui vous étonnera, mais qui est parfaitement démontrée par Fourier, les enfants même, ces petits Vandales en Civilisation, sont, en Harmonie, les plus passionnés pour la conservation des récoltes, l'entretien des bâtiments et de tous les objets qui forment le domaine de la Phalange.

— Alors vous supprimez les gardes-champêtres?

X. Ah!... cela, je suis forcé d'en convenir; nous supprimons ces pauvres gardes-champêtres, ou plutôt nous rendons leur ministère inutile, comme nous rendons inutile celui des soldats, des gendarmes, des sbires, des agents de police... Ce résultat vous chagrine, vous déplaît?

Le peintre. Nullement! Je l'admire, car ces fonctions me répugnent.

X. En général, soyez sûr que toutes les fonctions qui nous inspirent une certaine répulsion disparaîtront en Harmonie; notre répugnance même est une sorte de révélation, car « la Nature, dit Fourier, n'est jamais trompeuse dans les impulsions générales qu'elle donne au genre humain. (1) » Oui, messieurs, l'Etat sociétaire rend inutiles les fonctions de cette partie si nombreuse de la population, que vous employez aujourd'hui, soit à contenir, soit à surveiller, soit à rançonner l'autre ; et je comprends, dans cette catégorie, les huissiers, les avocats, les avoués, les hommes d'affaires; nous les sup-

(1) *Théorie des Quatre Mouvements*, page 137.

primons tous. C'est grand dommage, j'en conviens, mais ce sera ainsi.

Le peintre. Mais vous allez avoir tous ces hommes-là contre vous.

X. Non, s'ils sont assez intelligents pour comprendre leur véritable intérêt. Ils ne seront pas en peine de trouver une occupation, non-seulement qui soit plus utile à la Société, mais encore qui compense, et au-delà, ce qu'ils auront perdu,—sans compter qu'on les indemnisera : car la Société, qui s'enrichira, ne voudra appauvrir personne; et notre Science, il faut le redire, ne se contente pas de reconnaître, de respecter le droit de Propriété : elle apporte à tous les hommes accroissement de richesse, de bien-être, de jouissances morales ; elle ne froisse aucun intérêt, ne blesse aucune affection, et donne au contraire satisfaction aux sentiments les plus divers, aux aptitudes les plus opposées,—en les harmonisant.

## II.

L'architecte. Ah! permettez; vous blessez tous les sentiments de famille, vous détruisez la Famille.

X. Oui, comme nous détruisons la Propriété... Mais c'est tout le contraire! nous resserrons les liens de famille, si relâchés par les dégoûts, les ennuis, les mécomptes de toute espèce qu'engendre, en Civilisation, le mariage *tel qu'on l'y pratique*. Dans les Phalanges, le père ne craindra point de gâter son enfant; il pourra sans danger se montrer faible, et jamais il ne sera obligé d'infliger de corrections.—Quel bonheur pour le père! quel gage pour lui de l'attachement de son enfant! de cet enfant qui, en qualité de membre de la Pha-

lange, affilié à ses Séries, à ses Groupes de prédilection, n'aura jamais intérêt à souhaiter l'héritage et partant la mort de son père! — Quant aux époux, il n'y a plus à craindre ni alliances trompeuses, ni incidents complicatifs, ni disparates de goûts, ni monotonie, ni adultère... Cela vous étonne? c'est cependant tout simple. Gardez-vous bien de prendre les rapports actuels de la famille, qui sont forcés, pour des rapports naturels; reconnaissez au contraire que ce sont justement les tristes résultats de ces rapports qui relâchent le lien familial en en faisant souvent un fardeau. Reconnaissez surtout qu'en faisant disparaître tous les inconvénients du groupe familial actuel, tels que les disparates de goûts, soit entre époux, soit entre pères et enfants, tels encore que les oppositions d'intérêts entre les membres d'une même famille, etc., le Régime phalanstérien, loin de briser le lien familial, développe au contraire et favorise les affections des parents entre eux.

Voyons, raisonnons. Parce que, tout en conservant le charme des relations de famille, nous mettons un terme aux tourments qui y sont attachés; parce que nous supprimons les zizanies, les haines, les jalousies qui divisent les familles; parce que nous donnons aux parents une sécurité complète sur le sort de leurs enfants; parce que nous rendons impossible l'ingratitude de ceux-ci envers ceux-là; parce que nous mettons fin aux querelles, aux débats qui, dans le *ménage morcelé*, s'élèvent journellement au sujet des enfants; parce que nous ménageons, pour ces derniers, toutes les garanties imaginables de santé, de développement physique et intellectuel; parce que nous leur assurons une éducation infiniment supérieure sous tous les rapports à celle que peuvent obtenir, en Civilisation, même les fils d'un monarque; parce que nous évitons tout ce qu'il y a d'embarrassant, d'arbitraire, d'oppressif et surtout d'immoral, dans le *placement* des filles et des garçons; parce que, aux discordes qui troublent les meilleurs ménages, nous faisons

succéder l'union, l'accord parfait, inaltérable ; parce que, à la domesticité actuelle, qui est forcée et dégradante, nous substituons la domesticité *passionnelle* qui est libre et qui assure à chacun, oui, à chacun, au plus pauvre comme au plus riche, des serviteurs dévoués, affectueux ;—enfin, parce que nous présentons à nos semblables une Théorie grosse de tous ces résultats,—ne voilà-t-il pas, dites-moi, que nous faisons un grand mal?

L'ARCHITECTE. Je me suis donc trompé?... Il m'avait semblé que le ménage était en commun, qu'il faisait partie de l'Association phalanstérienne.

X. C'est-à-dire que les *travaux de ménage* sont associés comme ceux de culture, de fabrique, d'éducation, etc.

L'ARCHITECTE. Eh bien! c'est ce que je veux dire.

X. Eh! dites-le donc. C'est que, voyez-vous, il existe une méthode de raisonnement extrêmement captieuse, qui consiste à supposer qu'un homme a imaginé une chose, et à lui opposer ensuite cette chose comme son propre ouvrage. Cette méthode est employée, à tout propos, au sujet de Fourier, et cela, même à l'insu de ceux qui en font usage. Tous les jours je rencontre des gens qui, n'ayant qu'une connaissance imparfaite des vues de notre Maître, élèvent contre lui des objections qu'ils croient foudroyantes quand elles ne sont que puériles et mal fondées. Ainsi, voilà un quart d'heure que nous discutons, pourquoi? simplement parce que vous étendiez à la Famille ce que Fourier dit du Ménage, en un mot parce que vous confondiez le Ménage avec la Famille! Associer les travaux de ménage, cuisine, etc., ce n'est pas mettre en commun les choses de famille; et, parce que la routine veut que chaque ménage fasse préparer ses aliments à domicile, croyez-vous que cela ne puisse pas se faire autrement?... Mais, monsieur, le Phalanstère est le grand domicile de tous ceux qui l'habitent. Si

le Régime sociétaire met en commun tous les travaux domestiques, c'est qu'en agissant ainsi il y a d'immenses économies à réaliser; car le Ménage familial emploie cent agents là où le Régime sociétaire en emploierait un, et l'on voit dans nos villages 300 ménages, 300 feux, 300 marmites, 300 caves, 300 greniers, etc., là où suffiraient une douzaine d'agents, 3 feux, 5 bassines, une seule cave, un seul grenier. Or, comme la plus grande liberté est assurée aux Harmoniens, ils pourraient, s'ils le voulaient, prendre leurs repas dans leur appartement; car, au Phalanstère, chacun est *chez soi* tout aussi bien que l'on est *chez soi* dans votre Régime de morcellement. Seulement l'on trouve au Phalanstère une foule de commodités, de facilités de plus, et surtout une liberté tellement étendue que vous ne pouvez vous en faire idée. Les Harmoniens pourraient donc se faire servir chez eux; ils pourraient même y faire la cuisine; mais ils se garderont bien de suivre cette méthode, quand ils auront goûté des coutumes d'Harmonie; ils se garderont bien de faire un repas triste, fastidieux, isolé, qui leur reviendrait très cher quoique étant fort maigre et fort peu varié, tandis qu'ils pourront faire à bon compte un festin agréable, somptueux, au milieu de leurs amis, de leurs sympathiques, dans les grandes et belles salles du Phalanstère, où toutes les passions seront en jeu, où tous les besoins des sens, du cœur et de l'âme, se trouveront satisfaits à la fois.

Eh! mon Dieu! chaque jour vous pouvez remarquer des indices de cette tendance. Voyez avec quel plaisir les commerçants, toute la semaine esclaves de leurs affaires, vont le dimanche chercher, au restaurant, un dîner qu'ils pourraient faire chez eux à meilleur compte, et cela sans qu'aucune autre raison les y attire, que celle de voir du monde, du monde qu'ils ne connaissent pas, et aussi pour éviter l'ennui des apprêts à la maison. Que serait-ce donc si le dîner du restaurant, à l'avantage incontestable de la variété, de la spontanéité, joignait celui du meilleur marché? que serait-ce

si l'on était sûr d'y rencontrer des êtres sympathiques, comme on en sera sûr au Phalanstère, quand on se rendra aux tables de ses Groupes favoris?

LE PEINTRE. Voilà plusieurs fois que vous employez le mot *groupe;* je comprends bien à peu près ce que vous voulez dire, mais...

X. Mais vous voudriez une explication; c'est juste. Dans l'Ordre sociétaire, aucun travail n'est isolé; toute fonction agricole, domestique ou manufacturière, est accomplie par des *groupes* opérant par séances courtes et variées. Les travaux de toutes sortes sont divisés, comme dans nos grandes manufactures, en autant de *parcelles* de travail que cela est possible; un *groupe* de 8, 10 ou 12 individus est affecté à chacune de ces *parcelles* de travail, et ce *groupe* se forme *librement*, c'est-à-dire que tout Phalanstérien peut aller se faire inscrire dans les *groupes* qui lui plaisent le plus. Vous voyez bien, que par ce moyen, non-seulement chacun choisit le genre d'occupation pour lequel il a du goût, du penchant, de l'*Attraction*, mais encore que chacun peut se donner le plaisir de travailler en compagnie de ceux qu'il affectionne le plus, en un mot se rapprocher de ses *sympathiques* et s'éloigner de ses *antipathiques*.

L'ARCHITECTE. Oui, sans doute, et ce procédé, on le conçoit, utilise mieux le temps des travailleurs, et jette beaucoup de charme dans les relations sociales.

LE PEINTRE. Ainsi les travaux de ménage étant exécutés en commun, les femmes à qui ces travaux ne conviendront pas, pourront s'en dispenser ?

X. Parfaitement.

LE PEINTRE. Donc, les maîtresses de maison n'auront plus besoin de s'occuper de ces détails d'intérieur qui répugnent tant à la plupart d'entre elles?

X. Non, sans doute. Pensez-vous que ce soit un mal?

Le peintre. Ce sera un bien, un grand bien... pour les petites-maîtresses.

X. Qu'appelez-vous petites-maîtresses?... Singulière chose vraiment que votre Civilisation! quand elle rencontre dans des individus une répugnance marquée pour certaines fonctions dont elle a fait une sotte nécessité, vite, elle leur applique une épithète flétrissante... Eh bien! je vais prendre la défense des petites-maîtresses. Est-ce leur faute, à celles que vous nommez ainsi, si elles n'ont aucun goût pour les travaux de ménage? est-ce leur faute si Dieu ne leur a pas donné de penchant pour le balai, le plumeau, l'écumoire et le pot-au-feu?... Eh! messieurs, qui cherchez de bonnes ménagères et qui y êtes si souvent trompés, ne vous en prenez donc pas à vos femmes, mais à vous, qui voulez leur faire contracter des habitudes contraires à leur nature.

« La majeure partie des femmes, dit Fourier, n'a ni goût ni aptitude aux occupations du ménage; la plupart sont déconcertées et harassées par le soin d'une petite famille; quelques-unes, au contraire, se font un jeu de ces travaux domestiques, et y excellent à tel point qu'on les juge capables de conduire une maison de cent personnes. Cependant la Civilisation exigerait chez toutes les femmes un goût uniforme pour les travaux de ménage, qu'elles doivent toutes exercer. D'où vient donc que la Nature refuse cette aptitude aux trois quarts d'entre elles? C'est pour garder la proportion convenable à l'Ordre sociétaire, qui emploiera à peine le quart d'entre elles à ces fonctions ».

Le peintre. Je vois que vous avez réponse à tout.

X. Eh! mon Dieu, toutes ces objections m'ont été faites cent fois! Mais soyez tranquille, la Théorie est bien complète, et vous ne la trouverez faible sur aucun point.

Le peintre. Vous parlez de réaliser des économies. Vous voyez cependant que le dîner du restaurant revient plus cher que celui du ménage.

X. Oui, et ce n'est pas un des effets les moins curieux du Régime civilisé. Pour cinq francs, vous dînez mal chez Véfour; allez-y vingt, trente personnes, en repas de corps; vous croyez que vous serez mieux servis et à moindres frais? Cela devrait être, cela paraît tout simple, cela sera ainsi en Harmonie... Eh bien! non! car le restaurateur est un spéculateur et non un associé; non! vous dis-je, vous dépenserez chacun dix francs, et vous serez beaucoup plus mal. Pourquoi? c'est que la Civilisation a l'art de gâter les meilleures choses, parce qu'elle est le Morcellement et non l'Association. —Vouloir recueillir du Morcellement, les fruits que l'Association seule peut produire, c'est vouloir obtenir des résultats inverses de ceux auxquels, en bonne logique, on a droit de prétendre. Que diable! messieurs, à chaque arbre ses fruits! Ecoutez-moi, écoutez un morceau que je tiens à vous réciter, et de ma belle voix; il est extrait de DESTINÉE SOCIALE, *par* Victor Considerant, — un beau et bon livre, écrit avec ce style nerveux, incisif et fier, parfois même tranchant, avec cette chaleur d'âme, cette fermeté de conviction, cette verve d'Apôtre, qui font de notre ami le Saint-Paul de la Science sociale.

Et X se mit à nous déclamer ceci :

« Aucun principe juste n'est applicable dans une Société organisée à contre-sens de la Justice. En voulez-vous la preuve? Essayez de pousser jusqu'au bout quelque bon principe que ce soit, dans le milieu actuel; vous arriverez nécessairement à des conséquences ridicules, perturbatrices, monstrueuses...

« Personne ne conteste l'excellence de la Vérité; chacun convient qu'il faudrait *qu'elle régnât en toutes relations*. Eh bien! supposez que, d'une parole, une Puissance surna-

turelle réalisât subitement ce vœu ; que la Vérité fût, par elle, aujourd'hui, forcément introduite dans la Société *telle qu'elle est*, ici, en France...

« Voyez-vous, calculez-vous l'effet ? — Menées des gens d'affaires, fraudes des marchands, grivelages et marchés honteux des hommes politiques ; les innombrables turpitudes de l'industrie, du commerce, de l'administration, de la presse ; les haines cachées au sein des familles, les trahisons fardées d'amour, les affections menteuses, les ignobles mariages d'intérêt ; toutes les lâchetés superposées en mille étages, des fondations au faîte de la Société ; voici tout cela étalé au grand jour, connu ; rien à nier ! Tous les maris savent la conduite de leur femme, toutes les femmes la conduite de leur mari ; ce qu'ont fait les mères, les filles le savent ; ce que les pères, qui sermonnent tant, ont fait dans leur jeunesse, les fils le savent. Chacun porte écrit sur son front ses faits et gestes, ses actes secrets ; on sait le lieu, le jour, l'heure des choses. Intrigues, projets, sentiments, tout cela crève les yeux. Oh ! chacun de nous en sait cinq cent mille fois plus qu'on n'en a jamais su en la rue de Jérusalem. — Voici les abîmes des souterraines infamies éclairés, tous les cloaques débouchés, toutes les fosses de mensonges immondes ouvertes et remuées, et leurs vapeurs corrosives pesant sur le monde comme l'épaisse nuée de Sodome...

« *Tout est su, — tout est connu !* Comprenez-vous quelle effroyable énergie auraient AUJOURD'HUI ces trois mots ! Quelles relations resteraient debout ? Comptez ce qu'il survivrait d'affections à cette affreuse révélation universelle. Comptez par ce que vous pourriez en briser vous-même.

« Et puis, plus de préjugés ! On saurait ce que valent tant d'idées de devoirs, tant de préceptes incarnés aux consciences... Vos prolétaires comprendraient ce que sont les Droits qu'ils respectent, et la vieille spoliation dont ils sont victimes et que ces Droits consacrent. Dans plus d'un reliquaire encore salué on reconnaîtrait des guenilles salies et des os ramassés dans les rues en place des saints vête-

ments et des saints ossements; dans plus d'un sanctuaire encore debout on trouverait une ironie à la place d'un Dieu!... — Plus de préjugés! Voyez-vous armées, peuples, femmes, tous, jusqu'aux enfants, se dresser subitement contre les lois, contre les devoirs, contre les dogmes, contre les choses de cette Société? Voyez-vous le feu surgir, et la dévastation courir échevelée par le monde! Voyez-vous la Société mordre à belles dents dans ses chairs, se déchirer le sein avec ses ongles, plonger ses mains dans ses flancs pour y fouiller et pour tordre ses entrailles... — Il n'y aurait plus de préjugés!... Et que resterait-il donc debout? Il ne resterait que des intérêts ennemis, épées en main, et face à face dans le champ-clos, pour le furieux combat... Oh! viennent les Cosaques et les Tartares, viennent les hordes du Nord et la Barbarie armée, descendant sur nous par grandes vagues comme les marées de l'Océan... Mais que les vérités cachées ne débordent pas, que la VÉRITÉ ne se rue pas sur nous! la VÉRITÉ tuerait notre Société d'un coup...

« Et ce que je vous dis de la VÉRITÉ, je vous le dis de la JUSTICE, je vous le dis de la LIBERTÉ. — Essayez donc un peu de la JUSTICE qui mettrait chacun à sa place, qui briserait tous les faux contrats, qui bouleverserait toutes les fortunes en en recherchant l'origine, qui ferait rendre gorge à toutes les usurpations, qui ferait sauter l'*échafaudage de vos Lois et de votre Droit!* — Essayez donc un peu de la LIBERTÉ... qu'on soit libre un jour, seulement! voyons, un jour, en Europe, sans magistrats, sans soldats, sans geôliers, sans bourreaux, sans *forces compressives* enfin; un seul jour ainsi, et l'Europe est à sac... Nous préserve Dieu, vous dis-je, de la JUSTICE, de la VÉRITÉ, de la LIBERTÉ... Ou, si cette infâme Civilisation devait durer, ce serait mon vœu et ma prière, que Dieu plutôt les lâche sur la terre, ces trois Puissances plus terribles que la peste, la guerre et la famine; qu'il livre le monde à ces trois Anges exterminateurs, et qu'ils en finissent...

# NEUVIÈME PROPOS.

## I.

Le docteur. Voilà ce qui s'appelle battre la Civilisation en brèche.

Le peintre. Ah! le fait est que l'Humanité est un peu bien dégoûtante à observer de près.

X. Oui, quand on l'examine fonctionner dans le Milieu barbare ou civilisé; mais prenez-y garde; ce Milieu est comme ces miroirs bosselés qui ne reproduisent les objets qu'en les déformant horriblement.

— Ah! çà, monsieur, nous dit un gros petit homme à la figure débonnaire, quand la Vérité règnera parmi les hommes, qu'adviendra-t-il d'une foule de faits sur lesquels maintenant on ne sait jamais bien à quoi s'en tenir?

X. En Harmonie, monsieur, tout est connu; il n'y a pas de fait caché, pas de fait inexpliqué.

— Voilà qui est fameux ! s'écria notre interlocuteur. Figurez-vous que, dès que je contrarie ma femme, elle ne manque jamais d'avoir une attaque de nerfs.

X. Eh bien ! mon cher monsieur, vous saurez au juste si c'est sérieux ou non.

Cette sortie provoqua un rire général auquel le gros petit homme prit part comme les autres. Mais l'Architecte ramenant la discussion :

— Il est certain qu'il y a beaucoup à dire, et qu'un jour on considérera notre époque comme barbare.

X. Non pas ! La postérité se gardera bien de confondre ainsi les Périodes du Mouvement social. Déjà nous distinguons les *Barbares* des *Sauvages*, et ceux-ci des *Patriarcaux;* et comme la Société qui succédera à la nôtre reconnaîtra que nous étions autre chose que des Sauvages et des Barbares, elle nous donnera un nom différent, et que nous méritons bien...

— Lequel ?

X. Eh ! parbleu ! celui de *Civilisés* que l'histoire prendra un jour en mauvaise part ; et déjà cela commence.

De bonne foi, messieurs, s'il s'agissait aujourd'hui de constituer une Société, quel est celui de nous qui imaginerait la Société existante, une Société faite tout exprès pour la lutte et le mensonge, une Société qui produit sans ensemble, qui répartit arbitrairement, qui, loin de savoir développer les passions corporatives et sociales, ne sait que tourner à mal les tendances les plus généreuses de l'homme...

L'Architecte. Pardon ! voilà encore un de vos torts, selon moi. Vous voulez réhabiliter l'Esprit de corps. Vous

n'ignorez pourtant pas le mal que nous ont fait les Corporations?

X. Oui, les Corporations sont funestes en Civilisation, parce que, rien ne les y rattachant au reste de la Société, elles poussent l'égoïsme, la morgue, l'esprit de caste, l'étroitesse de vues, à un degré tel qu'elles se rendent haïssables autant que ridicules; c'est ce qui arrive tous les jours au grand préjudice des corporations qu'a laissées debout la Révolution française, et je parle ici des Corps savants aussi bien que des Corps administratifs et religieux. Mais de ce que ces vices sont très réels aujourd'hui, faut-il conclure que l'Esprit de corps est mauvais en lui-même? Ce serait confondre la Cause avec l'Effet, ce serait procéder comme ceux qui nient le sentiment religieux en alléguant les crimes causés par le fanatisme ou l'hypocrisie; il faut conclure, au contraire, que l'Esprit de corps est bien enraciné au cœur de l'homme puisqu'il a résisté à tout ce que l'on a pu faire pour le détruire; et il faut reconnaître qu'il produit des effets faux, *subversifs*, lorsqu'étant appliqué d'une manière exclusive, il isole, il met à part dans la Société les membres d'une Corporation, et leur crée des intérêts étrangers ou même hostiles à ceux de la masse. Aussi, en proposant d'utiliser cette précieuse tendance de l'homme qui le porte à soutenir passionnément des intérêts corporatifs, je ne vous ai point dit qu'il fallût rétablir les anciennes Corporations. Je suis bien obligé, pour me faire comprendre, de me servir des mots consacrés; mais il y a de la différence entre le mot et la chose; et puisque vous savez que tous nos moyens sont neufs, entièrement neufs, pourquoi supposer que je veuille raccommoder de vieilles nippes usées et justement mises au rebut?

Revenons donc à mon hypothèse de la constitution d'une Société. Je dis que si quelqu'un s'avisait de proposer la forme sociale actuelle, chacun de nous se demanderait : « Qu'ai-je besoin de passer un contrat qui m'enlève mes

droits naturels sans les remplacer par des équivalents? Ne pourrai-je mourir misérable et délaissé — sans pacte social? Et quel avantage m'offre celui-ci? Comment! On me propose une Société, c'est-à-dire un Lien entre mes semblables et moi, et l'on prend pour base de ce lien l'insolidarité!! Mais cela ne se comprend pas, cela est monstrueux! Si je n'acquiers pas de Garanties en acceptant un Lien, je préfère rester libre. Si mon droit au travail, si même ma subsistance n'est pas assurée par le contrat, à quoi me servira de faire partie d'une Société? A quoi bon une Société? Je n'en vois pas l'utilité. »

C'est ainsi que raisonnerait le pauvre aussi bien que le riche, car le riche aujourd'hui n'est rien moins que certain de ne pas mourir dans la misère et l'abandon. Qui pourrait ne pas trembler pour soi ou pour les siens, quand chaque jour, sous nos yeux, une seule entreprise désastreuse, succédant à une série d'affaires bien conduites, entraîne dans une ruine irréparable les pères de famille les plus prévoyants, les plus expérimentés? Et remarquez que cette inquiétude qui suit le Civilisé jusqu'au tombeau ne s'arrête pas seulement à lui-même; elle lui survit pour ainsi dire. « Quel père, en effet, pourrait être rassuré pour ses enfants, pour leur avenir, lorsque telle ou telle disposition caractérielle qu'il ne lui est pas donné de prévenir les voue à une ruine à peu près infaillible dans le monde actuel, et à toutes les souffrances, à toutes les humiliations qui en dérivent, à l'opprobre peut-être et à l'infamie, qui en sont bien souvent la conséquence? (1) »

Le peintre. Quelle sécurité le père a-t-il donc de plus avec vous?

X. Le sort des enfants est assuré par la Phalange, et cela sans que la mort ou l'abandon des parents leur puisse être préjudiciable... J'ai dit l'abandon, et j'ai tort, car en Har-

(1) Notice biographique sur Ch. Fourier, par Pellarin, p. 169.

monie jamais un père n'a l'idée barbare, l'idée *civilisée*, d'abandonner son enfant. A toutes ces causes, ce n'est que dans l'Ordre sociétaire que le principe du Divorce, principe essentiellement progressif, peut être établi sans entraîner de désordres, et surtout sans inconvénient pour les époux et les enfants. Là, en effet, un pupille, un orphelin ne risque jamais de perdre son capital ni d'être lésé sur la gestion et les revenus.

Le peintre. Et que faut-il donc faire pour produire tous ces merveilleux résultats?

X. Organiser, l'on vous dit, organiser! ORGANISER!!...

*Organiser le Travail humanitaire sur le globe de telle sorte que son effet utile soit le plus grand possible, c'est-à-dire de telle sorte qu'il y ait Unité d'action, convergence de toutes les forces, et que le mode de travail soit en consonnance avec les principes natifs de l'homme, qu'il les développe, les utilise, les satisfasse, et par conséquent les légitime, de telle sorte encore que les produits de la synergie des efforts humains soient répartis à tous les individus proportionnellement au concours de leur action individuelle dans l'action générale* (1).

L'architecte. Oui, voilà bien le problème à résoudre.

Le docteur. Ou plutôt voilà le problème qui est résolu.

Le peintre. Et en quoi diffèrent donc essentiellement les procédés phalanstériens de ceux du monde actuel?

X. Oh! dame!... vous comprenez bien qu'ici je ne peux vous donner qu'un résumé, que des résultats généraux; en voici le tableau comparatif.

Et sur une petite pancarte qu'il tira de sa poche, X nous fit lire ce qui suit:

(1) *Destinée Sociale*, par V. Considerant, t. II, p. 9.

| L'Industrie *sociétaire* opère : | L'Industrie *morcelée* opère : |
|---|---|
| 1. Par les plus grandes réunions possibles dans chaque fonction ; | 1. Par les plus petites réunions en travaux et en ménage ; |
| 2. Par séance de la plus courte durée et de la plus grande variété ; | 2. Par séances de la plus longue durée et de la plus grande monotonie ; |
| 3. Par subdivision la plus détaillée, affectant un groupe de travailleurs à chaque nuance de fonction ; | 3. Par complication la plus grande, affectant à un seul individu les nuances d'une fonction ; |
| Par l'ATTRACTION, le charme. | Par la CONTRAINTE, le besoin. |

RÉSULTATS

| DE L'INDUSTRIE SOCIÉTAIRE : | DE L'INDUSTRIE MORCELÉE : |
|---|---|
| Richesse générale et graduée. | Indigence. |
| Vérité pratique. | Fourberie. |
| Liberté effective. | Oppression. |
| Paix constante. | Guerre. |
| Températures équilibrées. | Intempéries outrées. |
| Hygiène préventive. | Maladies provoquées. |
| Issue ouverte au progrès. | Cercle vicieux. |
| CONFIANCE GÉNÉRALE et Unité d'action. | MÉFIANCE GÉNÉRALE et Duplicité d'action. |

Après avoir raisonné un instant sur ce tableau, après avoir expliqué ce qu'il faut entendre par le mot *Industrie*, qui, dans son acception la plus large, embrasse tous les emplois de l'activité humaine, toutes les fonctions et nuances de fonctions agricoles, manufacturières, commerciales, artistes, littéraires, X ajouta un commentaire dont les points principaux peuvent se réduire au passage suivant, extrait du TRAITÉ DE L'ASSOCIATION DOMESTIQUE-AGRICOLE par CH. FOURIER.

« Ne nous effrayons plus des obstacles apparents, puisque le problème est résolu, et osons envisager l'immensité des économies sociétaires dans les plus petits détails. Cent lai-

tières qui vont perdre cent matinées à la ville, seraient remplacées par un petit char suspendu portant un tonneau de lait; cent cultivateurs qui vont avec cent charrettes ou ânons, un jour de marché, perdre cent journées dans les halles et cabarets, seraient remplacés par trois ou quatre chariots que deux hommes suffiraient à conduire et servir. Au lieu de trois cents cuisines, exigeant trois cents feux et distrayant trois cents ménagères, la bourgade aurait une seule cuisine à trois feux, et trois degrés de préparation pour les trois classes de fortune; dix femmes suffiraient à cette fonction, qui aujourd'hui en exige trois cents.

« On est ébahi quand on évalue le bénéfice colossal qui résulterait de ces grandes associations. A ne parler que du combustible, devenu si rare et si précieux, n'est-il pas certain que, dans les emplois de cuisine et de chauffage, l'Association épargnerait les sept-huitièmes du bois que consomme le système actuel, le mode incohérent et morcelé qui règne dans nos ménages?

« Le parallèle n'est pas moins choquant si l'on compare spéculativement les cultures d'un canton sociétaire, gérées comme une seule ferme, et les mêmes cultures morcelées, soumises aux caprices de trois cents familles. L'un met en prairie telle pente que la nature destine à la vigne; l'autre place du froment là où conviendrait le fourrage; celui-ci, pour éviter l'achat du blé, défriche une pente roide que les averses déchausseront l'année suivante; celui-là, pour éviter l'achat du vin, plante des vignes dans une plaine humide. Les trois cents familles perdent leur temps et leurs frais à se barricader par des clôtures et plaider sur des limites et des voleries; toutes se refusent à des travaux d'utilité commune, qui pourraient servir des voisins détestés; chacune ravage à l'envi les forêts et oppose partout l'intérêt particulier au bien public. »

# II.

— Monsieur, dit un Agriculteur qui avait attentivement suivi cet exposé, si je vous ai bien compris, votre point capital consiste à augmenter les produits.

X. Oui, monsieur.

L'AGRICULTEUR. C'est très louable de votre part ; mais ne voyez-vous pas que, depuis qu'elle est morcelée, la France produit incomparablement plus qu'auparavant ?

X. C'est vrai ! Mais ce n'est pas au Morcellement qu'il faut faire honneur de ce résultat, qui provient simplement de ce que le cultivateur, de *salarié* qu'il était auparavant, est devenu propriétaire *intéressé* à la production. Vous ne pouvez disconvenir que le fait de la division du sol s'oppose à la distribution régulière et économique des cultures. D'ailleurs le paysan réduit à ses propres bras, et même le cultivateur riche, entouré de ses valets de ferme, ne peuvent dans leur isolement trouver toutes les ressources, posséder toutes les connaissances nécessaires pour bien gérer leur domaine ; et cependant ils supportent, pour de très petites propriétés, des frais généraux qui suffiraient pour une exploitation en grande échelle. — Enfin, il ne s'agit pas seulement de produire, mais de préserver, de conserver. Or, je vous le demande, dans l'état actuel de l'agriculture, est-il possible de prendre une mesure générale contre les insectes, contre les animaux malfaisants ? est-il possible de se concerter pour la multiplication du gibier, du poisson, pour l'éducation et l'amélioration des animaux domestiques, etc. ? est-il possible, en un mot, d'obtenir, par des efforts isolés, individuels,

les résultats qu'obtiendra l'Association, en rassemblant tous les moyens, en faisant converger vers un même but tous les efforts aujourd'hui divergents, éparpillés?... Si donc vous pouvez, sans morceler le sol, intéresser chacun à ce qu'il soit bien cultivé, non pas seulement en augmentant le nombre des propriétaires, mais en rendant tout le monde propriétaire, évidemment vous atteindrez la plus grande somme de produits possible, car vous concilierez ainsi les deux grands moyens de production qui semblent s'exclure aujourd'hui, à savoir : l'intérêt du travailleur et l'avantage d'une culture en grande échelle.

L'ARCHITECTE. Oui, oui, l'économie est évidente ; tout cela est très clair ; mais pourquoi Fourier y a-t-il mêlé des rêveries, comme celle de l'Attraction qu'il prétend étendre aux passions?.. Je ne sais, mais son système me paraît trop... trop entier.

X. Ah! ah! ah! trop entier! Vous êtes tellement habitué aux idées écourtées qu'une Science vous effraie par cela seul qu'elle est complète.

L'AGRICULTEUR. Qu'entendez-vous par l'Attraction des passions?

X. « L'ATTRACTION PASSIONNÉE, dit Fourier, est l'impulsion donnée par la Nature antérieurement à la réflexion, et persistante malgré l'opposition de la raison, du devoir, du préjugé. »

L'ARCHITECTE. Oui,... mais les affaires de passion, voyez-vous...

X. Eh! bien, je vous dis, moi, que vous ne comprenez pas l'Association comme Fourier l'entend.

L'ARCHITECTE. Si fait! je la comprends, et je l'admets.

X. Non, vous dis-je, autrement vous ne pourriez refuser

d'admettre l'Attraction passionnée, car l'une ne peut exister sans l'autre. Et il y a plus, « L'étude de l'Attraction passionnée, vous dit Fourier, conduit directement à la découverte du mécanisme sociétaire; mais si l'on veut étudier l'Association avant l'Attraction, l'on court le risque de s'égarer pendant des siècles dans les fausses méthodes, de se rebuter et de croire à l'impossibilité; c'est ce qui arrive aujourd'hui, que le problème de l'Association, négligé pendant trois mille ans, commence enfin à fixer l'attention du monde savant (1). » Aussi, après avoir fait ressortir la corrélation qui existe entre ces deux sciences, voici comment notre ami Considerant résume un magnifique chapître consacré à l'examen analytique et synthétique de l'Attraction passionnelle :

« Ainsi, des considérations purement industrielles nous ont amené à l'Association comme But final de l'Économie sociale; et maintenant des considérations d'un tout autre ordre, des considérations psycho-physiologiques, l'étude des passions natives, nous ramènent aussi à ce même But. Ce que veulent les convenances de raison, les lois mathématiques appliquées à la détermination des *maxima* de production, de consommation, de bien-être, les conditions d'ordre général; eh bien! c'est aussi ce que veulent les passions constitutives de l'Homme; ces passions tant décriées, tant et si vainement attaquées, ces passions dont on n'a jamais daigné examiner seulement les réclamations, ces passions que la morale, la loi, la religion, poussaient du pied à la porte, à qui mieux mieux, sans seulement consentir à les regarder en face, à les nommer, à les compter; c'étaient les passions qui avaient raison dans leur révolte acharnée contre la forme de la Société; et l'intelligence mieux avisée comprend aujourd'hui qu'elle ne peut avoir un plus haut et plus digne emploi que celui de suivre leurs révélations, qui enseignent les vraies voies de l'Ordre, et peuvent seules nous initier à la connais-

(1) *Nouv. Monde ind.*, p. 3.

sance des éternelles Harmonies du monde! — Cette magnifique correspondance entre les exigences passionnelles de l'Homme, les convenances de bien-être, de plaisir, de bonheur, n'est-elle pas la preuve la plus élevée de la belle Destinée réservée à l'Homme, de l'ordonnance parfaite de toutes les choses de l'univers sous l'action de la Loi providentielle? Qui oserait méconnaître dans ces merveilleuses corrélations l'intervention des intelligences supérieures? Qui oserait nier l'Harmonie préétablie? Qui peut méconnaître la belle DESTINÉE? »

Permettez-moi donc de vous le dire : si quelques hommes, acceptant la partie matérielle, ou, pour mieux m'exprimer, la partie *organique* de la découverte de Fourier, refusent d'admettre sa Théorie des passions, c'est chez ces hommes manque d'un sentiment élevé, qui est celui de l'Ordre ; ils ne voient pas que, si la Société est destinée à une certaine Organisation, si Dieu a voulu cette Organisation pour la plus grande économie, pour le meilleur emploi des ressorts, il a dû donner à l'homme des passions convenantes à cette Organisation ; autrement Dieu aurait contredit, neutralisé une partie de son œuvre ; Dieu aurait manqué du sentiment de l'Ordre, du sentiment de l'*Unité ;* Dieu serait tombé dans la *Duplicité* de système. Eh! nullement! Ce sont les hommes qui n'ont pas assez le sentiment de l'Ordre et de l'Unité, pour reconnaître et admirer l'ensemble harmonieux et solidaire que forment les exigences parallèles du monde matériel et du monde passionnel ; ou plutôt les hommes l'ont perdu, ce sentiment ; ils l'ont perdu grâce à la pernicieuse influence des Régimes plus ou moins incohérents sous lesquels ils vivent depuis cinq mille ans, et qui parviennent à fausser le sens naturel des enfants après bien des douleurs, des cris, des déceptions et des grincements de dents. Mais, à mesure que l'on avance dans l'étude de l'Analogie, ce sentiment renaît de lui-même ; et voyez comme il est puissant en moi ; depuis que le Palais-Royal est illuminé au gaz, on

assure que la verdure en souffre, que les arbres dépérissent. Je vous déclare que cela ne m'est nullement démontré; mais, si telle était réellement la cause du dépérissement de ces arbres, j'en conclurais que le gaz n'est pas un bon luminaire, et, par cette seule raison, j'affirmerais qu'on doit en trouver un qui éclairera mieux, et qui ne nuira pas à la végétation. A vrai dire, l'odeur seule du gaz est déjà pour moi un motif suffisant pour arriver à cette conclusion... Ah! ah! cela vous étonne, monsieur le Peintre! Je sais bien que dans le monde on n'est pas habitué à cette logique; c'est la bonne, pourtant!...

Et puis je ne comprends pas vraiment que, même sans en avoir la preuve, on se refuse à admettre la possibilité d'harmoniser les passions, de rendre le travail *attrayant*. Le bal par lui-même, n'est certes pas un exercice bien amusant, car il est *simple;* mais il est *organisé*... Organisez donc le travail, et il sera plus *attrayant* que ne l'est le bal. Voyez! l'homme ne peut demeurer un instant sans occupation; les plus riches cherchent à s'en créer une. Combien de généraux retraités se font tourneurs, menuisiers, jardiniers, et à l'occasion maçons, terrassiers? Louis XVI n'était-il pas habile en serrurerie? Louis XV ne faisait-il pas la cuisine?...

Le peintre. Oui, mais pour tous ceux-là le travail n'est pas une peine; c'est un plaisir, un délassement.

X. Bon! vous convenez donc que le travail peut devenir un plaisir, même dans l'isolement et sans chances de profit. *Organisez* donc le travail, encore un coup, et soyez sûr que bientôt on délaissera pour lui le bal et les autres amusements *simples*, puisque vous voyez des gens se divertir par un travail isolé, tandis que personne au monde ne s'amuse à danser seul dans sa chambre. Oui, le travail deviendra plus attrayant que la danse, et c'est ce dont vous serez bien mieux convaincu quand vous aurez étudié dans Fourier le mécanisme des Groupes, l'engrenage des Séries, et

que vous aurez compris la variété de travaux, ou plutôt de plaisirs, qui résultera d'une pareille Organisation.

L'Architecte. Mais pourquoi Fourier a-t-il mêlé, à des vues incontestablement positives et fécondes, des idées de l'autre monde? Pourquoi son Système cosmogonique qui ne repose sur rien?

X. Croyez-moi, n'abordons pas légèrement un sujet aussi élevé. On a fait, tant sur le Monde aromal que sur les Futures créations, des plaisanteries que l'histoire enregistrera, à la honte de notre époque, comme elle a enregistré les sottes objections que présentaient à Christophe Colomb les beaux-esprits du quinzième siècle. D'ailleurs, quelle est donc cette manie de vouloir aborder des problèmes transcendants quand on ne comprend pas les premiers éléments de la Science? Si les idées de Fourier sur la Cosmogonie, la Psychogonie, sont vraies ou fausses, vous ne pourrez vous en assurer que lorsque vous aurez compris la Loi naturelle d'Association, et c'est seulement sur l'art d'associer le *Capital*, le *Travail* et le *Talent*, que l'on appelle votre attention; tant que vous n'avez pas compris cela, vous n'êtes pas en état de comprendre le reste. Et puis, je vous le demande, quelle objection sérieuse pouvez-vous élever à propos de *prédictions* qui sont un accessoire pratiquement indépendant de la question principale, prédictions dont notre Maître n'a pas donné les preuves, et qu'il considérait comme n'ayant qu'un intérêt de haute curiosité scientifique; qu'il n'a même enregistrées que pour prendre date, que pour établir avec l'avenir un compte que l'avenir seul règlera; mais qu'il ne soumet nullement à votre acceptation, et que vous pouvez sans inconvénient considérer comme un roman, du reste fort intéressant, ou, si vous voulez, comme des extravagances comparables aux rêveries de Newton sur l'Apocalypse? Eh bien! non! vous venez me dire: le Système cosmogonique de Fourier ne repose sur rien.... Dites

donc simplement que vous ignorez entièrement sur quoi il repose. Un homme qui ne saurait pas un mot de géométrie serait-il bien venu à dire que la mesure des distances astronomiques ne repose sur rien?

L'ARCHITECTE. Oui, je comprends; mais en conscience, là, vous pouvez bien avouer cela, ici, entre nous; est-ce que vous y croyez?

X. Sans doute, j'y crois; et je pourrais vous donner les raisons qui m'y font croire; mais, encore une fois, vous n'êtes pas encore à même de juger de la valeur de ces raisons; et enfin vous pouvez, sans vous occuper de la partie cosmogonique, étudier et admettre la Théorie sociale de Fourier. C'est là l'important. On peut fort bien, je vous le répète, être partisan du Phalanstère, sans comprendre, sans admettre la Cosmogonie de Fourier.

LE PEINTRE. C'est grand dommage qu'il n'y ait pas un Phalanstère d'établi; car vous seriez, j'en suis sûr, un excellent phalanstérien; mais vous vous trompez, je le crains bien, quand vous jugez des choses d'après les impressions que vous ressentez, et des aptitudes des autres d'après vos aptitudes personnelles. Vous croyez que les passions des hommes sont disposées pour l'Harmonie, parce que vous sentez que les vôtres sont faites ainsi; mais, monsieur, quel mécompte vous éprouveriez si vous étiez une fois à l'œuvre! Et comment harmoniserez-vous ce peuple si faux, si vicieux, si dégradé?

X. J'accepte l'objection. Mais remarquez que vous la puisez, non dans une raison tirée de la Nature, mais dans le résultat forcé de ce Milieu social dont précisément nous proclamons l'incohérence et la fausseté. C'est tourner contre nous nos propres armes.

Lorsque nous établirons le premier Phalanstère, monsieur, vous nous permettrez bien, sans doute, de n'y admet-

tre que les hommes qui nous paraîtront le moins faussés; vous nous permettrez même d'avoir, en commençant, une discipline rendue indispensable par les *déviations* morales de nos sociétaires. Et si, après cela, il y a encore des froissements, des pertes de force, des lacunes d'Attraction, il ne faudra pas s'en prendre étourdiment à la Théorie, mais il faudra voir si cela ne tiendrait pas au vice des instruments que la Civilisation peut mettre à notre disposition, et qui rendront très délicate, très difficile une première épreuve. Nous connaissons les difficultés, mais nous espérons bien qu'on saura les résoudre.

Quant à ce que vous dites de la dégradation du peuple, eh! monsieur, qui oserait en faire l'objet d'une accusation contre lui? Les travaux excessifs et monotones, les inquiétudes, les tourments, les privations qu'il endure, ne justifient que trop cette malheureuse dégradation! Ce mot même (*dégradation*) implique que ses tendances actuelles ne sont pas ses tendances natives, puisqu'il a perdu le *grade* qu'il tenait de la Nature. Et qu'a-t-il donc, le peuple, pour consolation de son infortune? Hélas! il a donné ce nom ( *consolation* ) au verre d'eau-de-vie frelatée, qui, en lui faisant perdre avec la raison le souvenir de sa détresse, allume son cerveau, irrite ses organes, et renvoie son corps à la mère commune, après avoir épuisé une à une toutes les sources de la vie. Aussi, à l'âge où vous devriez avoir un corps robuste et sain, vous n'avez plus qu'un cadavre sur lequel on jette quelques pelletées de terre... et tout est dit!... Ceux qui sont assez forts pour ne pas se laisser dégrader par la misère, se livrent au désespoir, et, s'ils n'ont pas de quoi acheter un pistolet ou une corde, ils se jettent sous la roue d'une voiture qui passe... Voilà la vie du peuple, de votre peuple de juillet, de votre peuple souverain, dont vous vantez à tout propos la grandeur et la majesté!...—La condition des riches est-elle bien préférable? N'ayant appris ni à s'occuper, ni même le plus souvent à penser, ne se sentant

attirés par rien qui les divertisse et les attache à l'existence, manquant même de désirs, ayant le cœur, l'esprit et l'âme vides, ils tombent dans le dégoût de toutes choses, et meurent par la consomption ou le suicide ! Beau résultat de part et d'autre ! Et quel homme consentirait à défendre une Société qui présente de si déplorables extrêmes ?...

# DIXIÈME PROPOS.

## I.

L'Architecte. Oh! tant que vous faites la critique de notre Société, il n'y a rien à répondre.

X. Eh! si je fais bien la critique de votre Société, c'est que je l'examine d'un point de vue élevé, c'est que, la comparant à une Société toute contraire, je suis bien plus vivement frappé des vices de l'une par opposition aux avantages de l'autre. Ne me faites donc pas honneur de ma critique; elle n'a de valeur que comme œuvre d'investigation d'une Science organisatrice sur une Société non organisée.

Et pour vous en donner une preuve, maintenant que je vous ai fait le tableau fidèle de la vie *civilisée,* écoutez celui de la vie *sociétaire :*

« Il suffira bien de trois mois d'un tel genre de vie, dit Fourier, pour corriger le peuple de ses orgies dominicales; il en perdra l'envie, parce qu'il aura passé une semaine fort gaie dans les travaux à *courtes* séances intriguées, au lieu d'une semaine de supplices dans les séances *uniformes* de seize heures par jour avec privation de pain, viande, vin, feu, etc. Comment songerait-il à aller se ruiner le dimanche

aux guinguettes pour un repas qu'on lui donnera gratuitement et bien meilleur, avec un bal plus brillant ?

« D'ailleurs les femmes et les enfants, ayant en Harmonie leurs bénéfices distincts, donneront aux pères le bon exemple d'économie et placement à 30 p. 0/0 d'intérêt. En Régime sociétaire, les femmes et les enfants opposeront, par leur bonne conduite, une concurrence efficace aux brutales passions des pères ; leurs déportements n'ont aucun contre-poids en Civilisation, où le sexe masculin jouit du despotisme absolu.

« Sitôt que cet équilibre sera établi, on verra naître chez le peuple un esprit conservateur, l'orgueil de propriété croissante, au lieu de l'esprit turbulent et émeutier que lui inspire la Civilisation. Chaque plébéien, possédant un coupon de 10 fr., pourra dire, NOTRE palais, *nos* troupeaux, *nos* forêts, *nos* ateliers, *nos* récoltes, *nos* vergers, *nos* chasses, *nos* pêches.

« D'autre part, les riches auront le charme d'être entourés d'un peuple bienveillant, probe et affectueux pour eux, parce qu'il verra très clairement que ce bel Ordre, où il trouve tant de bonheur, se fonde sur la coopération sociétaire des riches, sur leurs mises de capitaux, leur intervention en gestion unitaire du ménage à plusieurs degrés.

« Alors disparaîtra la prévention des riches contre le bien-être du peuple ; la philosophie leur persuade qu'ils ne peuvent être heureux que par l'industrie morcelée et morale qui les entoure d'un peuple affamé, déguenillé, grossier, haineux, fripon et souvent assassin ; ils reconnaîtront qu'en faisant le bonheur du peuple par l'Etat sociétaire, que proscrit la philosophie, ils trouvent l'avantage de doubler, tripler leur revenu, décupler leurs jouissances et faire une fin des Révolutions (1). »

Maintenant, je vous le demande, est-il permis d'hésiter entre ces deux résultats ?

(1) *Fausse Industrie*, tom. II, page A 8.

L'AGRICULTEUR. Oh! bien; mais n'augmente-t-on pas déjà peu à peu le bien-être général?

X. Belle amélioration, parbleu! Voyez le tableau qu'en a fait Fourier.

Et sur le dos de la même pancarte qu'il venait de nous montrer, X nous lut ce qui suit :

« De tous les indices qui devaient faire suspecter l'Industrie actuelle, il n'en est pas de plus frappant que celui de l'échelle simple en répartition. J'entends, par échelle *simple*, une échelle qui ne croît que d'un côté et non de l'autre; en voici un exemple adapté aux cinq classes :

| | Pauvre. | Gênée. | Moyenne. | Aisée. | Riche. |
|---|---|---|---|---|---|
| A | 0 | 1 | 2 | 4 | 8 |
| B | 1 | 2 | 4 | 8 | 16 |
| C | 2 | 4 | 8 | 16 | 32 |
| D | 4 | 8 | 16 | 32 | 64 |
| E | 8 | 16 | 32 | 64 | 128 |

« La ligne horizontale A représente l'origine des Sociétés, où la différence des fortunes était peu saillante, où la classe pauvre, figurée par zéro, n'existait pas.

« A mesure que la fortune publique s'accroît, comme on le voit aux lignes B, C, D, E, il faudrait que la classe pauvre y participât selon la proportion indiquée dans chacune de ces lignes, c'est-à-dire que, dans un degré de richesse E, le riche ayant 128 fr. à dépenser par jour, le pauvre eût au moins 8 fr.; dans ce cas l'échelle serait *composée*, croissant proportionnellement pour les cinq classes.

« Mais en Civilisation, l'échelle ne croissant que d'un côté, la classe pauvre en reste toujours à zéro, de sorte que, si la richesse est parvenue au cinquième degré E, la classe riche

obtient bien son lot de 128, et la pauvre zéro seulement, car elle a toujours moins que le nécessaire; de sorte que l'échelle civilisée suit la ligne transversale : 0, 2, 8, 32, 128, et la multitude ou classe pauvre, loin de participer à l'accroissement de richesse, n'en recueille qu'un surcroît de privations, car elle voit une plus grande variété de biens dont elle ne peut pas jouir; elle n'est pas même assurée d'obtenir le travail répugnant qui fait son supplice et qui ne lui offre d'autre avantage que de ne pas mourir de faim (1). »

« Le peuple, dit ailleurs Fourier, le peuple, dans son bon sens, dénonce proverbialement ces deux effets du mécanisme faussé ou monde à rebours; il dit du riche : *La pierre va toujours au tas*, et du pauvre : *Au gueux la besace.* »

L'Agriculteur. Oh! mais il faut espérer que les progrès de la civilisation et des mœurs....

X. Phrase banale, monsieur, phrase stéréotypée dans tous les journaux où vous la lisez tous les jours. La *perfectibilité* de la Civilisation! voilà encore une idée dont Fourier a démontré le néant, l'absurdité! Si vous aviez lu l'analyse scientifique qu'il fait du *Mouvement social,* vous sauriez que la Période civilisée, loin de tendre à la perfection, est en voie de déclin, ce qui n'en est pas moins un Progrès dans le *Mouvement général*, mais un progrès dont les peuples souffrent, et qui a quelque chose d'analogue aux douleurs d'un enfantement laborieux. Eh! monsieur, sans remonter si haut, que pouvez-vous raisonnablement espérer d'un état de choses qui ne présente que des *péjoratifs* aux basses classes et rend de plus en plus précaire, intolérable, le sort des industrieux? Rien de mieux que d'espérer, messieurs; mais depuis trois mille ans que l'on nous berce d'espérances

(1) *Nouv. Monde indust.*, p. 41 et 42.

et que l'on nous endort avec des consolations, en sommes-nous plus heureux? Pour nous, nous ne nous contentons pas d'espérances vagues, de souhaits, de conseils et de consolations qui ne remédient à rien ; nous donnons de plus les moyens de faire passer nos espérances en actes ; et c'est là la différence très tranchée qui sépare notre Science des doctrines philosophiques, morales, religieuses ou politiques, *qui ne font que prêcher le Bien sans donner les moyens de l'accomplir*.

Le docteur. Très bien ! très bien !

L'architecte. Oui, mais voyons... Supposons que vous trouviez, dans les diverses classes de la société.... car il vous faut, je crois, des inégalités...

X. Sans doute, des inégalités, des contrastes, des rivalités, et le plus possible...

Le peintre. Mais cela produit aujourd'hui le désordre.

X. Oui, aujourd'hui; mais au sein des Séries industrielles, cela produira l'Ordre, l'Harmonie.

Le docteur. En général, prenez l'inverse de ce qui arrive aujourd'hui, et vous rencontrerez la Verité sociétaire. Cela ne doit pas vous étonner, puisque nous sommes dans un monde *à rebours*, et qu'il s'agit de passer dans un monde *à droit sens*.

X. Oui, messieurs, oui, inégalités d'âge, de fortune; contrastes de goûts, de penchants, de facultés; rivalités industrielles : ce sont là de puissants éléments d'harmonie; et plus ces éléments seront nombreux, plus les *passions distributives* auront d'essor et d'effet utile, plus l'engrenage sera complet, et plus par conséquent le sentiment de l'Unité sera puissant et développé.

Le peintre. Qu'entendez-vous par les *passions distributives?*

X. Les trois passions *distributives* ou *mécanisantes*, ainsi nommées par Fourier parce qu'elles distribuent l'harmonie dans le mécanisme social, sont celles qui produisent une foule de désordres dans les sociétés morcelées; aussi y sont-elles le plus décriées, le plus complètement méconnues; et cela doit être, puisque ces passions précieuses, faites pour l'Association et tendant à la formation du lien sociétaire, ne peuvent guère avoir aujourd'hui qu'un emploi subversif. « Elles sont aux autres passions ce qu'est le cocher aux chevaux qu'il dirige : si les chevaux partent sans cocher, ils s'épouvantent au moindre incident; ils s'emporteront et jetteront dans le fossé les voyageurs. Ainsi les deux ordres de passions *sensitives* et *affectives* deviennent, comme l'ont dit les philosophes, deux ennemis de l'homme, quand ces passions marchent sans être dirigées par celles de troisième ordre, par les *distributives*, qui ne peuvent pas agir utilement en mécanisme civilisé; elles n'y produisent que le mal. Pour en juger, il faut faire le parallèle des résultats que donneront les trois passions distributives dans l'Ordre combiné, et des effets qu'elles produisent en Civilisation et en Barbarie, où elles causent tant de désastres qu'on ne veut pas même leur accorder le rang de *passions;* elles sont nommées VICES (1). »

Or ces trois *passions* ou *vices :* le besoin de *fougue réfléchie*, d'intrigue, de rivalités stimulantes, d'où naît la perfection en industrie; le besoin de *changement;* et le besoin de *fougue aveugle*, charme des sens et de l'âme; Fourier les désigne sous les noms pittoresques de *Cabaliste* ou discordante, *Papillonne* ou alternante, *Composite* ou concordante, exaltante. « Elles opèrent sur les autres passions, dit-il, comme le fléau sur les deux balances qu'il soutient en équilibre. Si les neuf autres passions ne sont pas dirigées par les trois *distributives*, toutes les douze s'entre-

(1) *Fausse industrie*, tom. I, p. 360.

choquent et deviennent autant de furies que la Morale appelle ennemies de l'homme (1). »

Le peintre. Cela aurait besoin d'être appuyé par des exemples.

X. Oh! si vous me demandez des exemples où ces passions agissent en essor faux et *subversif*, je ne serai pas embarrassé de vous en fournir; car, depuis les déportements du peuple jusqu'aux déportements des grands, depuis le filou qui établit son brelan en plein vent, jusqu'à l'agioteur qui fait ses coups à la Bourse; depuis les querelles de cabaret jusqu'aux émeutes, barricades, révolutions, guerres civiles, conflagrations générales, où ne rencontre-t-on pas les funestes effets de ces passions! Remarquez même que plus ces passions sont bienfaisantes de leur nature, plus leur essor faux doit être funeste; et les Anciens ont dit, il y a longtemps : *Corruptio optimi pessima.* — Mais vous voudriez des exemples d'essor *harmonique*, et ceux-là ne sont aujourd'hui que de rares exceptions. Comme exemple de *Composite*, Fourier cite l'assaut de Port-Mahon, dont, après la victoire, l'armée française ne put faire le simulacre de sang-froid; les mineurs de Liège, opérant en quatre jours une percée que des salariés n'auraient pas faite en quinze jours; on peut y joindre la délivrance de Dufavel, etc., etc.

Le peintre. Ce ne sont là que des effets de passion tout-à-fait passagers.

X. Oui, passagers aujourd'hui, exceptionnels même; c'est ce que je vous dis; mais dans un monde où les volontés seront convergentes, ces effets harmoniques seront habituels, et les effets subversifs ne se produiront plus jamais.

Le peintre. Montrez-nous donc comment.

X. « C'est, dit Fourier, en introduisant à la fois dans nos

(1) *Nouv. monde ind.*, Livret d'annonce, p. 602.

travaux les trois passions mécanisantes, *Cabaliste*, *Alternante* et *Composite*.

« Le moyen est facile : il suffit d'exercer les travaux par masses nombreuses et non par familles.

« Examinons ce mécanisme : Si un carreau de terre à bêcher emploie un homme pendant 24 heures, ce travail ne coûtera que 2 heures à une masse de 12 hommes, disons même 1 heure et demie ; car la masse est joyeuse, active, quand elle a choisi librement un travail. Cette option existe toujours en industrie combinée.

« A la suite de ce travail, on va à d'autres séances *à choix ;* tel au poulailler, tel au colombier, tel aux cuisines, tel aux serres, tel aux ateliers ; la journée se passe en courtes séances d'environ 2 heures, tenues sous toile ou dais mobile sur 12, 15, 20 piquets, si c'est aux champs et jardins. Toutes ces réunions sont joviales, étant composées de sociétaires libres qui ont opté par goût pour la fonction.

« Voilà déjà l'*Alternante* ou *Papillonne* introduite dans les travaux par le ressort des courtes séances, mode opposé à nos longues et ennuyeuses séances.

« Une fois ces Groupes formés, ils en viennent à se coaliser entre espèces homogènes de genre ; sept groupes qui cultivent sept sortes de choux se liguent pour le soutien général de leur culture ; ils sont rivaux, prétendent à la supériorité de leur espèce favorite ; mais ils sont collectivement ligués, formant Série de groupes affiliés pour soutenir les intérêts de leur culture, et rivaliser des Phalanges voisines qui prétendent l'emporter sur eux en perfectibilité des choux.

« Ainsi se forment les Séries passionnées ou échelles compactes de groupes émulatifs et cabalistiques, donnant plein essor à la dixième passion, la *Cabaliste*, et vivement intrigués par rivalités internes et externes.

« Dans chaque Groupe on subdivise les fonctions ; elles se répartissent à trois ou quatre sous-groupes qui, tout en in-

tervenant aux divers travaux, se chargent spécialement de telle branche, comme le recueil des graines ou bulbes, le semis ou autre *parcelle* du travail.

« Par suite de cette spécialité *parcellaire* affectée à chaque sous-groupe, les travaux sont faits avec passion : chaque sous-groupe compte sur les autres pour la bonne tenue des branches qu'ils affectionnent; c'est un motif d'amitié collective dans le groupe et d'enthousiasme pour la perfection que chacun admire, soit dans la parcelle où il brille, soit dans les autres parcelles des divers sous-groupes. Cet ordre développe la *Composite* ou double charme : celui des sens, vue, goût, odorat, par l'excellence du produit; celui de l'âme, par l'intimité des coopérateurs et la célébrité qu'ils acquièrent au loin.

« C'est ainsi que les trois passions *mécanisantes* s'introduisent dans l'Industrie par le seul emploi des masses libres substituées aux familles et jouissant de l'option; elle ne peut avoir lieu que par la grande variété de fonctions réunies chez une masse agricole d'environ 400 familles ou 1800 individus inégaux, et distribués par Séries, afin d'opérer :

« En séances courtes et variées, d'où naît l'Alternante;

« En échelle compacte de groupes, d'où naît la Cabaliste;

« En exercices parcellaires, d'où naît la Composite (1). »

L'ARCHITECTE. Voilà qui est très bien; mais comment pouvez-vous croire que quatre cents familles vivront jamais en bonne harmonie dans un Phalanstère, lorsqu'il est notoire que l'on ne peut réunir en gestion domestique trois ou quatre ménages, sans que la discorde se manifeste au bout d'une semaine, surtout parmi les femmes ?

X. « C'est très faussement raisonné, vous répond Fourier; car si Dieu veut l'économie et la mécanique, il n'a pu spéculer que sur l'association du plus grand nombre possible;

(1) *Fausse industrie*, tom. I, p. 369 et 370.

dès lors l'insuccès sur de petites réunions de trois et de trente familles était un augure de réussite sur le grand nombre, sauf à rechercher préalablement la Théorie d'association naturelle ou méthode voulue par Dieu, et conforme au vœu de l'Attraction qui est l'interprète de Dieu en mécanique sociétaire (1). »

Le peintre. Mais, messieurs, j'y songe... Lorsque les hommes seront tous heureux, ils peupleront le globe si vite et si bien qu'ils seront obligés de se manger les uns les autres.

L'architecte. Pardon ! c'est tout le contraire. Je me souviens que Fourier résout, on ne peut mieux, cette question. Il démontre fort bien (et cela m'a frappé, car j'en ai des exemples sous les yeux) qu'à mesure que la race s'améliorera, elle deviendra moins féconde, la fécondité des femmes étant en raison inverse du luxe, du bien-être et de la vigueur corporelle. Il est remarquable, en effet, que les familles qui vivent dans l'aisance désirent souvent des enfants sans en pouvoir obtenir. C'est tout le contraire dans les familles pauvres, surtout lorsque la mère est d'une organisation faible, d'un tempérament maladif, débilité encore par les privations. Ainsi la question de l'excès de population se trouve résolue par l'accroissement même de la richesse publique et du bien-être général. C'est un résultat d'autant plus admirable qu'il est naturel, et jusqu'à un certain point il justifie les autres calculs de l'auteur.

X. *J'aime à voir que du moins vous lui rendiez justice...* et surtout sur un point de cette importance ; car c'est là un des Équilibres sociaux qu'il établit mathématiquement, et sans lequel l'Harmonie n'eût été que mensonge et déception pour l'Humanité.

Le peintre. Ainsi, il n'y aura plus de prolétaires?

(1) *Nouveau Monde industriel*, page 3.

X. A propos de prolétaires, savez-vous, messieurs, que la Civilisation a eu bonne chance lorsqu'elle a imaginé un mot aussi heureux, aussi complet?... Elle qui n'agit qu'en mode *simple*, savez-vous qu'elle a fait là un mot qui est d'ordre *composé?*.. En effet, l'on dit *prolétaire* par opposition à *propriétaire*, celui qui n'a pas et celui qui a; or prolétaire exprime parfaitement ce rapport: dans l'usage il signifie celui qui n'a rien, et il le prouve par son étymologie, car le pauvre ou prolétaire est effectivement celui qui procrée le plus. C'est au hasard sans doute, et non à l'observation, que nous devons un mot qui dit si bien ce qu'il veut dire; c'est grand dommage pour la philologie qu'un mot pareil doive un jour être aboli; car vous l'avez dit avec raison, monsieur, il n'y a plus de prolétaires en Harmonie, et cela par deux bons motifs: le premier, c'est que tout le monde possèdera, même les enfants; le second, c'est qu'il n'y aura plus comme aujourd'hui des individus dont toute l'utilité sociale semble se réduire au soin de conserver l'espèce. Voilà, — la Nature a prévu toutes ces choses, et Fourier les a découvertes.

LE PEINTRE. Mais, comment s'y est-il donc pris pour cela?

X. Eh! mon dieu, Fourier est un de ces inventeurs prime-sautiers, un de ces hommes de génie à qui il a été donné de

Dérober au Destin ses augustes secrets,

et qui devinent par instinct une multitude de choses dont le calcul donne plus tard la preuve. « *Audaces fortuna juvat*, vous dit-il avec simplicité. On voit fréquemment les casse-cou réussir là où échouent les hommes de l'art. Les savants même n'ont souvent dû leurs succès qu'à des procédés de casse-cou. Képler avoue qu'il opérait au hasard, quand il découvrit la fameuse loi des carrés des temps périodiques proportionnels aux cubes des distances. Il est donc avéré qu'en fait de découvertes la témérité et le hasard

entrent en partage avec le génie et la science. Newton, à ce qu'on assure, ne dut qu'à un coup fortuit, à la chute d'une pomme, le calcul de la gravitation, que Pythagore avait entrevu et manqué vingt-cinq siècles auparavant. (1) »

Le docteur. Vous rappelez-vous, dans la *Théorie des Quatre Mouvements,* avec quelle naïveté Fourier raconte comment il fut conduit à la découverte de l'Association, de l'Attraction passionnelle, et par suite à sa magnifique conception de l'UNITÉ UNIVERSELLE ?

X. Oui, en étudiant la question du Monopole insulaire.

Le peintre. Ainsi, tout le monde pouvait trouver ce qu'a trouvé Fourier ?

X. Oui, — avec du génie !... Cela est évident, puisque la Science existe depuis le commencement des siècles.

Le peintre. Elle existait sans exister, puisqu'elle n'était pas connue.

X. Sans doute, elle était en puissance d'être. Est-ce que le principe de la boussole n'existait pas avant qu'on eût fait la découverte et l'application ? Est-ce que la poudre n'existait pas en *possibilité* avant qu'on eût amalgamé le charbon, le soufre et le salpêtre ? De même existe virtuellement, et indépendamment de son application, la Science qui donne les moyens d'associer les hommes.

Le peintre. Mais pourquoi donc cette Science est-elle venue si tard ?

X. Oh ! voilà une question qui demanderait de longs développements. Pour bien concevoir ma réponse, il faudrait posséder parfaitement la *formule générale du Mouvement*, ou loi d'ascendance et de descendance, découverte par Fourier ; et comme vous ne connaissez pas cette formule, je

(1) *Traité de l'Ass. dom. agr.*, t. I, p. 27.

suis forcé de vous répondre d'une manière dogmatique. Suivez-moi donc avec attention. Avant de sortir des Sociétés *lymbiques*, comme dit Fourier, c'est-à-dire avant d'entrer dans son adolescence, l'Humanité devait d'abord créer la grande industrie, les beaux-arts, inventer les hautes sciences, les machines et instruments nécessaires au travail qu'elle doit accomplir sur la terre dans l'ordre de sa Destinée ; en un mot tous les moyens de production propres à créer la richesse sociale. Le luxe étant le premier des trois Foyers d'Attraction, tant que les hommes n'avaient pas les moyens de le produire, comment auraient-ils pu donner naissance aux deux autres Foyers indispensables à l'harmonie des passions, qui est incompatible avec la pauvreté et l'ignorance?.... L'Humanité ne peut pas plus jouir de la plénitude de sa vie, de sa force, de sa santé, aux premiers âges du monde, que l'homme aux premiers jours de son enfance. Ainsi, pour que le mécanisme sociétaire pût être découvert, il fallait que l'Humanité fût en mesure de l'organiser.—Créer les éléments de l'industrie et du luxe, tel est donc le rôle, l'unique rôle que Dieu a départi aux Sociétés lymbiques, et spécialement à la Civilisation ; et dès que ce rôle est accompli, l'Humanité doit dépouiller la forme civilisée pour revêtir celle d'une Société supérieure, comme on voit la chenille quitter sa hideuse et gênante enveloppe pour prendre les ailes diaphanes, les couleurs variées, la liberté, l'insouciance du brillant papillon. Mais je m'aperçois que ce raisonnement vous paraît ou trop scientifique ou trop peu fondé. Je ne m'y arrêterai donc pas plus longtemps ; car si vous me disiez que c'est une injustice de la part du Créateur d'avoir condamné au malheur tant de générations passées, je ne pourrais justifier Dieu à vos yeux qu'en dissertant longuement sur cette même *formule du Mouvement* qui embrasse tous les faits de la nature, et qui, pour être bien comprise, demande à être longtemps méditée.

Après cela pourtant, si vous me poussiez à bout, si vous

vous faisiez de votre objection un argument contre l'existence de la Science, je vous demanderais à mon tour pourquoi la Gravitation universelle n'a pas été découverte plus tôt; pourquoi l'on n'a pas plus tôt décomposé l'air, la lumière et l'eau; et pourquoi l'emploi de la vapeur, et pourquoi l'imprimerie, et la boussole et l'étrier n'ont pas été connus des anciens. Pourquoi? pourquoi?...C'est l'objection que l'on peut faire à toute Science qui réclame son droit de cité... Eh! Fourier vous le dit : « En toute Science le règne du faux précède le règne du vrai ; avant la chimie expérimentale, on a vu les alchimistes occuper la scène ; avant l'astronomie exacte, on a vu dominer l'astrologie judiciaire ; avant la naissance de l'ECONOMIE SOCIÉTAIRE, nous avons vu dominer pendant un siècle l'*Economie anti-sociétaire* ou théorie du Morcellement, encourageant les petits producteurs qui sont de petits Vandales en industrie. Partout le sophisme s'empare des sciences neuves avant que la raison ait su leur tracer la marche à suivre ; aussi, à peine les idées d'Association commencent-elles à poindre que déjà les esprits sont égarés sur ce sujet par les obscurants en méthode sociétaire (1). »

Oui, messieurs, oui, le règne du faux précède en tout le règne du vrai ; et cela se comprend. Rien que pour donner à une science nouvelle son nom, son vrai nom, il faudrait avoir la connaissance complète de cette science, il faudrait en embrasser l'ensemble, en savoir les détails, en prévoir toutes les applications possibles. Or, c'est ce qui n'a presque jamais lieu. Ainsi, au lieu d'un mot qui signifie *Science de l'étendue*, nous avons le mot *Géométrie*, qui signifie simplement *mesure de la terre*,—et vous savez pourquoi. Il en est de même d'une foule de branches des sciences et des arts ; elles portent des noms qui n'ont aucune valeur radicale. Tout cela rentre dans cette maxime que je vous posais der-

(1) *Nouveau Monde indust.*, page 3.

nièrement, monsieur l'Architecte : « On ne connaît bien la partie que lorsque l'on connaît le tout. » — Mais où en étions-nous, et que disons-nous ?...

LE PEINTRE. Je voulais vous demander si vous êtes bien sûr que le monde soit mûr pour l'Association.

X. C'est me demander si les éléments du luxe, si les sciences, les arts, si l'Industrie enfin a atteint un degré suffisant de perfection. A cet égard interrogez ceux qui s'en occupent.

## II.

L'INDUSTRIEL (arrivant). Interrogez ceux qui viennent de l'Exposition.

X. Vous en venez ? — Bonjour.

L'INDUSTRIEL. Oui. — Comment vous portez-vous ?

X. Merci, et vous-même ? — J'y allais... Eh bien !

L'INDUSTRIEL. Assez bien, merci !... Messieurs, plus j'examine, plus je suis émerveillé. L'Industrie est à son apogée !...

X. Non, sans doute, mais elle est plus avancée qu'il n'est nécessaire pour permettre l'établissement de l'Association. Oui « dès aujourd'hui même l'homme pourrait jouir de son heureuse Destinée ; aucune impossibilité ne s'y oppose. Par le développement de ses facultés industrielles, par le perfectionnement des machines et des instruments de travail, l'homme peut dès ce jour entrer en campagne et commencer sa pacifique conquête. Rien ne lui fait faute, ni son génie,

ni les forces qui lui obéissent en esclaves..... Une des plus triomphantes objections des civilisés contre l'établissement phalanstérien est celle tirée de la répugnance de certains détails du service intérieur et domestique. » Ceux qui comprennent la Science savent bien que cette objection n'est que spécieuse. « Eh bien ! cette objection ne peut plus même exister aujourd'hui ; l'architecture, la chimie et l'agriculture se sont entendues pour la faire disparaître entièrement... Viennent les temps désirés de l'association et du luxe général ! quel immense emploi l'homme ne fera-t-il pas de toutes ces riches tentures, de toutes ces étoffes précieuses pour décorer sa demeure et se parer aux jours de fête ! Mais aujourd'hui la vue de tant de magnificence fait douloureusement songer que, dans cette même France, si fière de ses produits somptueux, des milliers de créatures humaines ont à peine quelques étoffes grossières, non pour se parer, mais pour se couvrir (1)... »

LE DOCTEUR. C'est bien vrai qu'il y a là d'affligeants contrastes, et que tout cela est fort mal réparti.

X. Dites donc que ce n'est pas réparti du tout. Eh ! sans doute, tout se trouve dans la question de répartition, question qui a vainement préoccupé publicistes, économistes, philosophes et gouvernants, tous *aveugles qui conduisent des aveugles*. Eh ! comment la résoudraient-ils dès maintenant, si la solution n'en est possible, équitablement, que dans l'Ordre sociétaire ?

LE PEINTRE. Vous venez de faire un éloge pompeux de l'Exposition ; pour moi, je suis loin d'en être aussi content.

X. Je sais bien qu'il y a aussi un côté qui prête à la critique.

L'INDUSTRIEL. D'abord, il y faut prendre garde à soi : on y vole comme dans un bois.

(1) Lettre sur l'Exposition de l'industrie, par M. F. D. (*Phalange*, 1839, n° 39.)

X. Je le crois bien ; et comment ne volerait-on pas dans le temple du Commerce? car à y regarder de près, c'est plutôt le temple du Commerce que celui de l'Industrie. Quel fatras de choses inutiles, puériles! C'est honteux, en vérité... Et combien peu de ces ouvrages sont complets ! A côté d'une chose logique et belle (belle et logique,—ne prenez pas ces mots à la lettre, au moins : on ne saurait trop le redire, nous ne connaissons, en fait d'art, qu'un beau relatif, arbitraire; mais le grand Beau, le vrai Beau, qui, dans son expression la plus élevée, n'est autre chose que l'application poétique des grandes lois de l'Harmonie, ce Beau-là, nous ne le connaissons ni ne pouvons le connaître, et l'Art, l'Art véritable n'est pas encore trouvé ! ), je dis donc qu'auprès d'une chose assez belle, assez gracieuse, vous êtes choqué par un accessoire d'un goût grossier, bizarre. Pourquoi cela? parce que chacun travaille de son côté, dans son coin, sans consulter ses confrères ; parce que l'habitude de l'isolement, source de tout orgueil, persuade à ces malheureux qu'ils savent tout faire, qu'ils possèdent tout en propre, le génie qui invente et le goût qui orne ; parce que le mécanicien veut aussi être artiste, parce que tel qui ferait une œuvre complète, s'il était tant soit peu aidé, se cache de son voisin qui le pillerait infailliblement ; en un mot, parce que nous vivons dans une Société fondée sur le Morcellement et non sur l'Association... Mais quoi ! à défaut d'aides, ces braves gens-là n'ont donc pas même un ami qui les avertisse lorsqu'ils commettent de trop lourdes bévues?...

Non, non, ce n'est pas là l'Industrie comme je l'entends. Non ! l'Industrie, pour faire des progrès rapides, ne s'accommode pas de cet antagonisme, de ces jalousies, de ces terreurs qu'enfante la libre Concurrence. Car, il faut le dire et le crier bien haut, il y a deux lèpres qui rongent l'Industrie : la *Concurrence* et le *Parasitisme ;* la Concurrence, qui, en ruinant les travailleurs honnêtes, donne aux fripons l'occasion de faire faillite et de spolier le corps social ; le Pa-

rasitisme, qui interpose entre le producteur et le consommateur une nuée d'agents inutiles exploitant l'un et l'autre, en se faisant les protecteurs des industriels dont ils devraient être les très humbles valets, et leur demandant des garanties quand ce serait à eux d'en fournir. Savez-vous bien qu'une foule de Fabricants exposent sous le nom de ces agents parasites que l'on appelle les Négociants, les Boutiquiers? Savez-vous que ces négociants, tout en réalisant sur les objets manufacturés le bénéfice légitimement dû au fabricant, en usurpent encore la gloire, comme on voit le gui improductif attirer à lui toute la verdeur, tout l'éclat des arbres dont il s'approprie la substance? Quel stimulant reste-t-il donc aux hommes utiles, aux producteurs?...

Et cependant, quand on récapitule ce qu'ils sont arrivés à faire dans le Morcellement, c'est-à-dire dans un état de lutte, privés de conseils, de moyens et d'appui; quand on se figure l'adresse, l'habileté déployées par ces ouvriers inconnus, misérables; quand on compte les machines ingénieuses dont s'enrichit tous les jours le domaine de l'Industrie; que de belles, que de grandes et merveilleuses choses n'a-t-on pas le droit d'attendre de l'avenir!... Supposez qu'à ces brevets d'invention, qui ne garantissent ni à l'inventeur ni au public les avantages que l'un et l'autre devraient en retirer, on substitue des *récompenses unitaires*, proportionnées à l'utilité de l'invention; supposez que l'ouvrier, au lieu d'enrichir et d'illustrer le maître qui l'exploite, soit certain de voir son *travail* et son *talent*, reconnus, appréciés, tourner à sa gloire et à son profit personnels; imaginez qu'au lieu de se cacher soigneusement le sens ou le résultat de leurs recherches, les hommes aient intérêt à se communiquer leurs moindres progrès, leurs moindres idées; enfin, représentez-vous réalisées toutes les garanties que l'Association peut seule assurer aux industrieux; voulez-vous voir ce qui arrivera? Prenons pour exemple le Daguerréotype, que j'appellerai, s'il vous plaît, *Daguerrotype*. Sans doute cette belle décou-

fondé sur la production, sur l'accroissement de la richesse commune, et sur les services réels que chacun rend à la Société, les médecins sont rétribués en raison inverse du nombre de leurs malades, les architectes en raison directe des économies qu'ils savent réaliser dans les dépenses, et ainsi des autres fonctions placées dans des conditions analogues vis-à-vis de la Commune sociétaire.

L'INDUSTRIEL. Eh ! eh ! ce résultat n'est pas à dédaigner.

X. Certainement, car on ne verrait plus comme aujourd'hui l'homme de loi désirer de *bons procès*, le médecin de *bonnes fièvres*, de *bonnes pestes*, de *bonnes épidémies*, les militaires *de bonnes guerres*, le marchand de vin de *bonnes grêles*, l'accapareur de *bonnes famines*, l'architecte de *bons incendies*, le pasteur de *bons morts*, des morts qui rapportent; en un mot on ne verrait plus les individus souhaiter dans leur intérêt des évènements préjudiciables au Corps social. Eh ! mon Dieu ! donnez-vous donc la peine d'envisager tous les avantages qu'assûre à l'Industrie l'Organisation *sériaire* ; voyez comme elle évite la rivalité constante et solitaire qui oppose deux individus l'un contre l'autre pendant toute leur vie, et leur inspire des haines mortelles !

L'INDUSTRIEL. Comment cela ?

X. Comment ? Par l'absorption des rivalités individuelles dans un intérêt supérieur commun, celui de la Phalange entière, absorption qui s'opère par l'engrenage des Séries et la migration des individus de Groupe en Groupe, laquelle fait de deux rivaux dans une fonction deux amis passionnés dans une autre.

Et puis, voyez donc ! aujourd'hui : un homme a-t-il un plan, un projet ; qu'il vienne à mourir, personne n'en poursuit l'exécution, pas même ses enfants, qui le plus souvent ont des goûts différents des siens. Dans la Phalange, jamais la mort ne fait cesser ou même languir un travail, une exploi-

tation, jamais ! car les Séries sont des Corporations immortelles où ceux qui viennent remplacent ceux qui s'en vont.

Gardez-vous donc, gardez-vous, moralistes rétrogrades, gardez-vous, esprits chagrins et timides, de regretter un passé qui ne doit plus renaître. Tournez vos regards vers des Destinées nouvelles; marchez en avant, marchez toujours, car l'Age d'or est devant vous !

L'INDUSTRIEL. Tout cela est magnifique, monsieur; mais c'est de la poésie, c'est de l'idéal...

X. Un idéal facile à réaliser.

L'INDUSTRIEL. Revenons au monde réel, je vous prie.

X. A quoi bon ? le réel d'aujourd'hui est si triste !

L'INDUSTRIEL. Oui, bien triste, car, en attendant le brillant avenir que vous venez de dépeindre, nous voyons chaque anné toutes ces belles inventions dont vous parlez, réduire à la misère des milliers d'individus dont elles suppriment le travail.

X. Ah ! oui, la question des machines...

L'INDUSTRIEL. Question embarrassante, n'est-ce pas ?

X. Embarrassante ?.. Oui, car, à lire les nombreux *factums* publiés pour et contre, au point de vue du Régime actuel, il faut convenir qu'il y a autant de raisons valables du côté des ennemis que du côté des partisans des machines. C'est que, voyez-vous, c'est une des mille et une questions qui ne trouvent leur solution,—une solution facile et radicale,— que dans le Régime phalanstérien. Là seulement les machines nouvelles pourront être introduites sans froisser aucun intérêt, que dis-je? à la grande satisfaction de tous les intérêts.

L'INDUSTRIEL. Je serais curieux de savoir....

X. Eh ! parbleu ! c'est bien simple. Les meilleures inven-

tions ont une foule de côtés fâcheux aujourd'hui ; et voici pourquoi. L'inventeur étant isolé, comme tous les industrieux, et n'ayant aucun moyen de produire sa machine, d'en tirer un bon parti, est inévitablement exploité par ces loups-cerviers de l'industrie qui, après avoir attendu patiemment que les inventeurs se soient ruinés, épuisés en longs efforts, en pénibles sacrifices, viennent, quand toutes les expériences sont faites, recueillir les fruits d'une affaire désormais sûre et qui n'a besoin que de capitaux pour donner d'immenses bénéfices. Voilà pour l'inventeur. Quant aux ouvriers, comme ils sont tous attachés pour la vie à une seule et unique fonction, il est évident que ceux dont une nouvelle machine vient supprimer le travail n'ont aucun moyen de se rejeter sur une autre branche d'industrie, et se trouvent ainsi plongés dans la plus affreuse détresse. — Dans la Phalange où chacun, obéissant à ses impulsions naturelles, ne manque pas de vaquer à plusieurs occupations à la fois, l'introduction d'une nouvelle machine, loin d'être une cause de ruine pour quelques-uns, ne produit pas même le moindre froissement ; car elle ne représente pas autre chose qu'un moyen plus puissant de production, c'est-à-dire d'accroissement de la richesse générale, et partant de celle des individus dans la proportion de leur capital, de leur travail et de leur talent, — sans compter la récompense acquise, assurée à l'inventeur qui, outre la gloire qu'il attache à son nom, (gloire qu'en Civilisation il voit trop souvent lui échapper et passer à un autre), trouve, en Harmonie, tout l'argent, toutes les ressources et même tous les conseils nécessaires pour assurer le succès de son invention.

L'Agriculteur. Il est certain que de cette façon tout est pour le mieux.

Le docteur. Il en est de même pour tout. C'est ainsi qu'est résolue tout naturellement la question de la Propriété littéraire et artistique. Et en général, soyez sûr que

tout problème qui n'a pas encore trouvé sa solution, tout débat sur lequel les avis sont également partagés, ne peut être résolu que dans l'Ordre combiné ou sociétaire.... Mais à propos de machines, avez-vous remarqué, à l'Exposition, toutes les inventions dirigées contre les voleurs ?

X. Oui, et j'avoue que toutes ces précautions me paraissent fort comiques.

L'INDUSTRIEL. Il y a des caisses en fer qui valent, dit-on, jusqu'à 30 mille francs.

LE COMÉDIEN. Diable! bien des gens, après avoir payé la caisse, n'auraient plus rien à mettre dedans.

X. C'est pitoyable!... Pour moi, je l'avoue, toutes ces grilles qui s'ouvrent et se ferment d'elles-mêmes, ces coffre-forts qui tuent celui qui veut les forcer, ces serrures devant lesquelles la foule s'arrête ébahie, toutes ces belles et poétiques choses me semblent des inventions diaboliques devant lesquelles je passe le plus rapidement possible, car elles me répugnent; je ne vois là que de la force perdue, que du temps mal employé pour la Société.

L'ARCHITECTE. Comment? Il faut cependant bien se garantir, se préserver.

X. Eh! monsieur, au lieu de faire des serrures si ingénieuses, au lieu de combiner, de calculer tout cet attirail de prévention, supprimez-moi les voleurs, morbleu! ce sera bien plus tôt fait.

— Ah! ah! ah! ah!

X. Mais sans doute; en d'autres termes, faites que personne n'ait plus intérêt à voler, et même ne *puisse* plus voler.

LE PEINTRE. La bonne plaisanterie!

X. Ne pensez pas que je plaisante. Au Phalanstère, il ne peut plus y avoir ni voleur ni receleur. C'est prouvé.

L'INDUSTRIEL. Mais si je veux vous voler votre montre?

X. Qu'en ferez-vous?

L'INDUSTRIEL. Hé ! je la porterai, donc!

X. Mais vous ne pourrez la porter sans que vos camarades d'industrie s'en aperçoivent, sans que je m'en aperçoive moi-même. Et l'on saura infailliblement que vous n'avez pas acheté cette montre; car c'est la Phalange elle seule qui fait le commerce, et le prix de cette montre ne se trouvera pas porté sur votre compte.

L'INDUSTRIEL. Eh bien! je la vendrai.

X. A qui? à un particulier? mais tout le monde saurait que cet individu a acheté de vous une montre que vous-même n'aviez pas achetée : il ne vous l'achètera donc pas ; à la Phalange? mais comme elle seule vend et achète, elle saura bien, ne fût-ce que par ma déclaration, que cette montre a été volée. Ou plutôt elle ne saura rien de tout cela, car encore une fois, au Phalanstère, non-seulement on ne peut pas dérober, mais, ce qui vaut mieux encore, on n'a nul intérêt, nul penchant à dérober; en effet, d'une part, on ne pourrait pas profiter de son vol, et, d'autre part, on a à souhait, à profusion, tout ce que l'on peut désirer.

LE PEINTRE. En voilà, une utopie!

X. Utopie!... Eh bien! arrêtez-vous un peu à cette utopie; supposez que la réalisation en soit possible, et calculez l'économie qui en résulterait pour la Société, sans compter l'agrément, la sécurité qu'en retirerait chacun de nous. Plus de gendarmes, plus d'agents de police, plus de justice correctionnelle, plus de Cour d'assises, plus de ces fonc-

tions imaginées pour réprimer le vol et pour le poursuivre encore après dans la personne du voleur.

LE PEINTRE. Oui, mais pour supprimer les voleurs...

X. Il faut créer le Milieu sociétaire; c'est évident. Je vous dis que tous les problèmes sociaux aboutissent là, qu'ils ne trouvent que là leur solution radicale...

LE PEINTRE. Vous aurez beau dire, il est difficile de s'imaginer qu'un jour il n'y aura plus de voleurs.

X. Pour mon compte, je comprends beaucoup mieux l'absence que la présence des voleurs dans l'Etat social, par la raison que je comprends plus facilement un fait régulier qu'un fait anormal. Je suis tellement convaincu qu'un jour le vol n'aura plus lieu, qu'il me semble voir les Harmoniens, quand ils liront nos histoires de brigands et en général nos romans et nos drames (si le plaisir qu'ils trouveront au travail productif leur laisse le temps de lire cet inutile fatras), il me semble, dis-je, les voir plongés dans la stupéfaction la plus complète, ne comprenant rien à la marche de l'ouvrage ni à la conduite des personnages, et se demandant sans cesse : A quoi bon ce vol? dans quel but cette démarche? pourquoi cette méchanceté? pourquoi cette vengeance? pourquoi ceci? pourquoi cela?.. — En attendant cette époque fortunée, je vais à l'Exposition. Viens-tu avec moi, toi?

MOI. Volontiers.

L'INDUSTRIEL. Oh! messieurs, ne vous pressez pas tant; il n'est qu'une heure : vous avez trois heures devant vous.

X. C'est-à-dire deux heures et demie, car les garçons de salle chassent les visiteurs à trois heures et demie au lieu de quatre. Et ils font bien, morbleu! ils donnent au public, qui se laisse chasser, une bonne leçon qui, malheureusement, ne lui profite guère. Voyez en effet! voilà dix hommes qui savent

s'entendre, se concerter; eh bien! ils font la loi à toute une multitude divisée. Voilà l'Association en présence du Morcellement... Eh! Dieu! si le siècle voulait ouvrir les yeux, tout serait un enseignement pour lui, depuis la plus simple expression de l'Association, que l'on trouve dans le berger et ses chiens en présence du troupeau, jusqu'au Gouvernement, composé lui-même de sept ou huit hommes liés par un intérêt commun, par une pensée commune, et qui, en rattachant à cet intérêt, à cette pensée, d'autres hommes en assez petit nombre, commandent à tout un pays, contiennent tout un peuple quelquefois hostile, mais toujours divisé! Savoir s'associer, voilà tout le secret pour être forts! Tenez, ce Palais-Royal qui est si beau, si agréable pour ceux qui l'habitent, eh bien! si nos amis les artistes, qui vivent isolés dans Paris, avaient voulu me croire et s'entendre depuis quinze ans que je le leur dis, ce palais leur appartiendrait; oui, leur appartiendrait, car habiter un logement, c'est le posséder. Or, s'ils avaient loué chaque appartement dès qu'il devenait libre, ils auraient dès longtemps envahi tout le palais, et cela au grand désappointement des marchands qui, se trouvant tout désorientés au milieu d'une population si contraire à leur manière d'être, auraient fini, j'en suis sûr, par le déserter les uns après les autres, en se disant : Ma foi! le Palais-Royal est insupportable; on n'y voit plus que des peintres, des comédiens, des architectes, des écrivains. C'est la Maison des artistes; on n'y rencontre plus que des hommes d'esprit... c'est ennuyeux... Ma foi! je m'en vais... je m'en vais sur le quai de la Ferraille...

Moi. Allons, allons! tâchons de faire des plaisanteries de bon goût.

X. Plaisanterie à part, messieurs, et trivialité à part, gardez-vous de croire que ce soit là une mauvaise idée. Savez-vous bien ce que les artistes perdent à ne pas se voir, se consulter, se fortifier les uns les autres? Que ne gagne-

raient-ils pas à cette fusion, à cette demi-association?.. Et puis cela donnerait lieu à une foule de combinaisons pour les jeux, les travaux, les réunions, l'habillement, les objets de consommation... Oui, la Maison des artistes!... Je mets aux voix la Maison des artistes...

— Mais, dis-je, avec de pareils éléments, on ne pourrait pas former les Séries, spéculer sur la mécanique des passions.

X. Non, sans doute; ce serait simplement une sorte d'établissement *garantiste;* mais déjà on pourrait y réaliser une foule d'économies, y ménager beaucoup de jouissances; et enfin, ce serait peut-être un moyen de sortir de la Civilisation. Or, l'on sait combien cette ignoble Société est peu chanceuse sous ce rapport. Fourier énumère douze issues ou moyens de sortir du Régime civilisé. Eh bien! dans leur aveuglement, nos hommes d'Etat n'ont pas encore su en trouver un. Et c'est tout simple, puisque, loin de chercher une issue, ils se complaisent dans la glorification d'un état de choses dont ils sont les premières victimes.

L'AGRICULTEUR. Pardon, monsieur... Qu'entendez-vous par un établissement *garantiste?*

X. Ah! oui, c'est encore là un mot de notre vocabulaire à nous, un mot nouveau exprimant une idée essentiellement nouvelle... Voici! — D'après *la Loi du Mouvement social,* la forme sociale immédiatement supérieure à la nôtre est le *Garantisme,* régime dans lequel les solidarités, les *garanties* qui n'existent pas aujourd'hui, s'établissent du maître à l'ouvrier, du propriétaire au prolétaire, du gouvernant au gouverné. Si la Société actuelle suit naturellement la voie dans laquelle elle est engagée, sans en abréger les misères par des institutions progressives savamment raisonnées, elle arrivera au *Garantisme* dans quelques centaines d'années, et à l'ASSOCIATION beaucoup plus tard.

LE PEINTRE. Donc, le Garantisme n'est pas l'Harmonie?

X. Oh! non, car ce Régime ne comporte pas l'établissement des grands Equilibres sociaux, dont cependant il développe les germes bien plus que ne le font les Sociétés antérieures. Ce n'est déjà plus la Civilisation, mais ce n'est pas même encore l'Association simple; c'est le moment où l'Humanité entre en adolescence! c'est l'issue des *Limbes sociales*, c'est à peine l'aube du bonheur.

MOI. Hélas! cette aube est encore loin! Entre elle et nous se place une phase féconde en malheurs effroyables, celle de la *Féodalité industrielle* qui se forme déjà sous nos yeux et qui réserve à l'Humanité des convulsions dont l'Angleterre commence à ressentir les premières secousses. Aveugles hommes qui ne veulent pas conjurer tant de catastrophes par un essai d'Association véritable! Fourier l'a dit: « Notre génération abrutie par la philosophie se résigne à tant de calamités avec un fatalisme oriental. »

L'ARCHITECTE. Pourquoi n'organiserait-on pas d'abord le Garantisme?

X. C'est, monsieur, que le Garantisme n'est qu'un état provisoire, et qu'il est bien plus simple et plus facile d'organiser l'Ordre sociétaire, c'est-à-dire de résoudre intégralement et définitivement le problème social; on éviterait ainsi des siècles de calamités...

Mais de quoi parlions-nous donc, et qu'est-ce que je voulais dire?... Ah! c'est à propos des surveillants de l'Exposition, qui savent du moins s'entendre pour gagner une demi-heure sur le public... Je dis qu'il n'est pas besoin de tant d'exemples pour être pénétré, saisi des immenses avantages de l'Association, en toutes choses. Donnez-moi douze hommes bien unis, mais unis comme ils le seront en Harmonie, c'est-à-dire un seul homme ayant une seule volonté et douze têtes et vingt-quatre bras au service de cette volonté; don-

nez-moi ces douze hommes, et je vous défie de me proposer une entreprise qu'ils ne puissent accomplir.

Le peintre. Eh! parbleu! c'est l'Histoire des Treize.

Moi. L'Histoire des Treize... c'est une idée pillée, cela.

Le peintre. Comment?

Moi. Oui, et maladroitement pillée, et on ne peut plus mal appliquée.

Le peintre. Je croyais qu'il n'y avait que X pour avancer des paradoxes.

X. Paradoxe ou non, mon ami dit vrai. L'idée a évidemment été pillée, et la preuve, c'est que celui qui l'a mise en œuvre l'a gâtée faute de la comprendre. L'auteur de ce roman aura sans doute ouï dire qu'avec un certain nombre d'hommes associés dans tous leurs travaux, associés dans l'acception large et sincère de ce mot, on pourrait tout entreprendre, tout mener à bonne fin. Travaillant sur cette donnée, dont la grandeur l'a frappé, et plaçant ses personnages dans le monde actuel, il a eu la pensée malencontreuse de les faire converger au Mal. Or, je vous le demande, quel beau mérite de faire le Mal en Civilisation, c'est-à-dire au sein d'une Société qui favorise le Mal? — Tout au contraire; il fallait liguer ces hommes pour faire le Bien. C'est alors que le problème devenait difficile et le sujet beau et grandiose... Ou bien, ce qui fût revenu au même, il fallait les supposer dans la Société harmonienne, et les faire converger au Mal. Car il est aussi difficile de vouloir et de faire le Mal en Harmonie que de faire le Bien dans les Périodes sociales antérieures : Sauvagerie, Patriarcat, Barbarie, Civilisation.

Le docteur. Eh! eh! il y a une idée là.

X. Une idée?... Si j'ai jamais le temps de la développer dans un écrit, vous verrez comme, de ce point de vue, je fouillerai profondément les entrailles de votre abominable Société... En attendant, je vous salue... Viens donc, toi...

# ONZIÈME PROPOS.

## I.

— Eh bien! vous vous en allez quand j'arrive, dit un nouveau personnage qui ramena X vers notre groupe. Savez-vous que cela n'est pas bien? Est-ce que dans vos Phalanstères on sera affranchi de toutes convenances?... Bonjour, messieurs... Et vous, êtes-vous toujours phalanstérien?

X. Etes-vous toujours chimiste?

LE CHIMISTE. Croyez-vous toujours à l'Attraction passionnelle?

X. Croyez-vous toujours à l'Attraction moléculaire?

LE CHIMISTE. Oh! moi, c'est différent; ce que je vois, je le crois.

X. C'est là votre *Criterium* de certitude? C'est bien, mais c'est trop peu.

LE CHIMISTE. Connaissez-vous quelque chose de mieux et de plus sûr?

X. Sans doute, puisque votre *Criterium* est soumis à l'imperfection des sens ; vous pouvez mal observer ce que vous voyez.

Le chimiste. Et vous, vos Phalanges, vous ne pouvez pas les observer du tout, puisqu'elles n'existent pas encore.

X. C'est vrai; mais la Théorie sociétaire porte ses preuves en elle-même; je les vois avec les yeux de l'intelligence, et, de plus, la preuve expérimentale que vous me refusez, je la possède.

Le chimiste. Comment ?

X. Comment ?... Ne vois-je pas fonctionner les passions dans le Milieu actuel? Ne vois-je pas leurs essors subversifs ou réguliers? ne vois-je pas leur jeu, tantôt dans des conditions favorables, tantôt dans des conditions contraires ? Je suis donc, et à tous égards, plus sûr de la Loi qui sert de base à la Science sociale que vous de la Loi des phénomènes qui s'accomplissent au fond de votre creuset.

Le chimiste. Voilà qui est un peu fort! se prétendre plus sûr d'une Loi qui n'a pas encore reçu son application que d'une Loi dont les résultats se produisent sous mes yeux !

X. Eh ! sans doute, parce que vous ne voyez que des résultats, tandis que moi j'ai de plus que vous la raison des choses, leur raison harmonique, analogique, leur raison d'*Unité*. — Toute chose créée a sa *raison d'être* que vous ne connaissez pas, parce que vous ne possédez que des connaissances incomplètes, qui n'ont pas de lien entre elles. Moi qui connais la Théorie de l'*Unité universelle*, je comprends ces raisons ; vous, vous ne connaissez que les effets. En un mot, je ne me contente pas de décrire, d'indiquer la Loi ; je l'explique, je la justifie comme *Cause* et comme *Fin*. C'est ce que vous ne pouvez jamais faire, vous qui ne voyez

que des faits sans jamais remonter à la source. « Tant que les hommes, dit Fourier, n'ont pas su reconnaître l'esprit divin dans les harmonies mesurées matérielles, ils ne sont pas dignes de s'élever aux passionnelles et d'en pressentir le système. » Aussi, lorsque vous vous contentez de dire : —Cela est ainsi ; — moi, j'explique pourquoi, ou du moins, si je n'explique pas encore tout, je proclame la Science qui doit tout expliquer; et cela, non-seulement pour les Mouvements passionnel, animique et aromal dont vous ne savez rien du tout, mais encore pour le Mouvement matériel que vous ne connaissez qu'en partie, et dont Fourier complète la Théorie par la découverte des trois autres.

Le chimiste. Quelle méthode a-t-il donc suivie pour arriver là ?

X. Une méthode bien différente des vôtres.—Ne trouvant, dans les connaissances acquises avant lui, presque rien qui satisfît sa raison et son cœur, il est parti du *Doute absolu*, et, comme il le dit, de l'*Ecart absolu*. Il a étudié franchement et sincèrement la Nature ; il l'a interrogée avec confiance, sans opinion préconçue, dans ce qu'elle a d'universel, de permanent, de révélateur, dans la Loi d'attraction et de gravitation. « Nous voyons, dit-il, que Dieu se fixe au seul levier de l'Attraction pour diriger les planètes et soleils, créatures éminemment supérieures à nous, et les insectes, créatures bien inférieures à nous. L'Homme serait-il donc seul exclu du bonheur d'être guidé au bien social par Attraction ? Pourquoi cette interruption dans l'échelle de l'Univers ? Pourquoi l'Attraction, interprète divin près des astres et des animaux, et suffisant pour les conduire à l'harmonie, ne suffit-elle pas de même à l'homme, qui est créature moyenne entre les planètes et les animaux ? Où est l'unité du système divin, si le ressort d'harmonie générale, si l'Attraction n'est pas applicable aux Sociétés du genre humain comme à celles des astres et des animaux

(castors, abeilles, guêpes, fourmis, etc.)?» Ainsi donc, à moins que Dieu n'ait pas su ou voulu appliquer à l'homme les lois bienfaisantes et universelles qui régissent les autres êtres (hypothèses injurieuses à Dieu, incompatibles avec l'unité de l'Univers), la Loi de l'Attraction passionnelle, aussi bien que matérielle, est aussi la Loi de l'Humanité. L'Attraction est donc la seule boussole de révélation permanente que Dieu ait donnée à l'homme, soit pour se diriger dans la vie, soit pour connaître et exécuter les desseins éternels. En effet, tandis que vous, les savants, vous traînant péniblement de faits en faits, et ne sachant relier aucune de vos connaissances, vous vous plaignez des *voiles d'airain* que vous oppose la Nature, Fourier, planant de toute la hauteur du point de vue choisi par son génie, découvre à travers ces voiles qui vous offusquent, la relation intime, la solidarité des parties avec le tout, l'Unité des divers règnes que vous soupçonniez à peine, l'Analogie entre les sphères physique, morale, intellectuelle et sociale, que vous ne soupçonniez nullement. Partout il vous montre la forme corrélative à l'esprit. Aussi ne voit-il qu'une seule et même chose dans la gamme des sons, la gamme des couleurs; la gamme des passions, en un mot, partout où vous ne voyez que des faits isolés. Pour Fourier, la passion, la géométrie, la chimie, sont les parties d'un même tout. Il prouve qu'au moral comme au physique, en anatomie comme en peinture, comme en *socialité*, la Série est le fait constant, régulateur, qu'elle est comme la gamme musicale où les notes sont d'autant plus discordantes qu'elles sont plus voisines, et cela dans l'intervalle qui donne l'accord parfait; puis, remarquant que dans ces divers ordres, les Accords et les Discords sont également utilisables et concourent diversement à l'Harmonie, il donne la Loi du fait *sériaire* et les moyens de l'appliquer aux relations humaines. Dans ce système vaste, cohérent, unitaire, tout se coordonne, tout se ressemble; il y a analogie en tout. Et ne croyez pas que

ses tableaux d'analogie, d'ailleurs si séduisants, ne soient que de pures fantaisies, des rapprochements plus ou moins puérils, plus ou moins ingénieux. Ne les prenez pas surtout pour de simples formes littéraires, ne les prenez pas pour des figures de rhétorique destinées à faire ressortir sa pensée, Non! ce sont des tableaux vivants et vrais où la Nature s'est peinte elle-même en caractères ineffaçables, et qui montrent à la fois l'Unité de vue du Créateur, et la présence constante du Principe mathématique dans toutes les branches de la création. Ainsi, dans le clavier passionnel, Fourier trouve douze passions, comme il trouve douze sons dans la gamme, comme il trouve douze couleurs, douze chiffres naturels, douze côtes, etc., etc. Chacune de ces passions, chacun de ces sons, chacune de ces couleurs, correspond à une figure géométrique, à une substance chimique, à...

LE CHIMISTE (interrompant). Je n'ai pas vu toutes ces belles choses dans Fourier.

X. Eh parbleu! je vous disais bien que vos sens peuvent vous tromper. Est-ce qu'Aristote voyait dans l'eau autre chose que de l'eau? c'est qu'Aristote ne savait pas analyser l'eau. Et si vous ne savez pas lire les ouvrages de Fourier, en tirer ce qui s'y trouve?... Par exemple, vous savez bien que la lumière est composée; mais savez-vous pourquoi? Vous savez que les deux pôles d'un aimant se résolvent en un point central qui est neutre; savez-vous pourquoi? Vous savez bien que Saturne a un anneau, et que la Terre a des aurores boréales; savez-vous pourquoi?... Non, non, et non! encore un coup vous ne savez que des faits... Eh bien! la raison de ces faits et de beaucoup d'autres encore, elle est dans Fourier.

LE CHIMISTE. Elle y est donc bien à l'état latent?

X. C'est possible, mais vous n'avez pas le droit de vous

en plaindre, vous qui savez le secret des choses *latentes*...

Le docteur. Pourquoi n'appuyez-vous pas sur les faits d'anatomie, de botanique, d'histoire naturelle?

X. C'est que monsieur est chimiste, physicien ; je le prends par sa spécialité.

Le chimiste. Et où donc Fourier a-t-il puisé toutes ces explications?

X. Dans la *Série*, monsieur, dans la Série, ou échelle de variétés en genres, en espèces; dans la LOI SÉRIAIRE qui s'applique à tout, et se retrouve partout dans la Nature.

Le docteur. C'est surtout en histoire naturelle, que cette Loi se manifeste visiblement.

X. Oh! mon Dieu! elle se manifeste dans tous les règnes, elle est partout; elle est la règle à laquelle tout se mesure. Il faut fermer les yeux pour ne la pas voir.

Le chimiste. La Loi *sériaire*!... oui, je me rappelle bien avoir vu ce mot...

X. Ah! voilà! vous vous êtes arrêté au mot, sans approfondir l'idée qu'il exprimait. Croyez-moi, monsieur, vous êtes savant, vous devez savoir étudier ; étudiez donc avec soin la Science sociale, tâchez d'en bien saisir l'ensemble, les détails, les déductions, et alors nous pourrons engager une discussion sérieuse ; seulement, je vous en préviens d'avance, une fois que vous possèderez la Loi sériaire, nous ne discuterons plus ; car vous serez, comme moi, phalanstérien, et vous le serez à jamais, comme vous êtes à jamais physicien, et à plus forte raison encore, puisque vous aurez trouvé un *Criterium* bien supérieur à celui qui vous maintient dans la croyance des phénomènes physiques. Mais adieu, je vous salue.

## II.

L'Architecte. Attendez, je vous prie; voici venir trois de mes amis que je vous demande la permission de vous présenter.

X. Qui? ces messieurs qui viennent à nous?

— Oui.

X. Eh! mais, je connais celui qui est à droite.

— C'est un républicain.

X. Oui; et les deux autres?

— Des deux autres, celui qui est à gauche est un homme religieux.

X. Tant mieux!

— Un de ces puritains qui, prétendant rétablir la religion primitive, ne voient de remède que dans l'austérité, la moralisation et le renoncement.

X. Ah! tant pis!

— Quant à celui qui est au milieu, c'est un philosophe.

X. Aie! aie! aie! que me dites-vous là?... Ainsi, un républicain, un puritain et un philosophe!... Messieurs, quelle est votre pensée en voyant ces trois hommes, ces trois faces incohérentes de notre Société, représentant trois besoins, trois tendances humaines également légitimes? l'un, *l'Affirmation simple*, la Foi, le principe *d'Ordre*; l'autre, la *Négation simple*, l'instinct, sinon le principe de la *Liberté*; le dernier (celui du milieu) un principe neutre as-

pirant à la *Vérité*, mais impuissant, incapable de concilier les deux autres, entre lesquels il se trouve constamment ballotté. C'est pourtant devant ces trois Principes également placés dans le faux, que la Civilisation demeure aheurtée; au moyen-âge, ils se sont combattus avec acharnement, sans pitié; aujourd'hui les voilà presque alliés, se donnant le bras sans colère, jusqu'au jour où ils se presseront affectueusement la main, sur le terrain d'une idée supérieure, d'une conception complète et *composée*, qui les absorbera en les harmonisant, la conception de CHARLES FOURIER !

LE RÉPUBLICAIN (s'adressant à X.). Eh ! bonjour; comment vas-tu?

X. Bien !

LE RÉPUBLICAIN. Et le phalanstère ?

X. De mieux en mieux !

LE RÉPUBLICAIN. Toujours Phalanstérien ?

X. Plus que jamais ! et toi?

LE RÉPUBLICAIN. Oh ! moi, je le suis... dans l'avenir.

X. Il y a longtemps que tu le serais au présent, si tu voulais ouvrir les yeux.

LE RÉPUBLICAIN. Oui, oui, je sais bien; votre affaire est très belle; nous verrons cela plus tard... quand nous aurons déblayé le terrain.

X. Mais vous ne déblayez le terrain qu'afin d'établir la République.

LE RÉPUBLICAIN. Eh bien ! quand nous aurons la République, nous permettrons, nous encouragerons, nous faciliterons un essai que le gouvernement actuel ne manquerait pas d'entraver.

X. Et pourquoi ?

Le républicain. Parce qu'il entrave tout.

X. Allons donc...

Le républicain. Tandis que nous autres...

X. Et qui me répond que vous nous aiderez?

Le républicain. Notre amour du bien public.

X. Hum!

Le républicain. En doutes-tu?

X. Non! mais l'amour du bien public est la profession de foi de tous les partis, mon cher; j'ajoute même qu'il existe dans tous les partis. En tout cas, tu conviens donc que ce que vous entendez par République n'est pas la Destinée définitive de l'Humanité?

Le républicain. C'est un échelon solide qui nous mettra en mesure de la hisser jusqu'à vous.

X. Ainsi, la République n'est pas et ne peut pas être un *But*; seulement tu crois que c'est un *Moyen*.

Le républicain. Eh! pour atteindre au but, il faut bien nettoyer la route qui y conduit; il faut enlever la boue, jeter de côté les ordures; il faut abattre les Gouvernements monarchiques.

X. J'entends... il faut détruire, il faut bouleverser, renverser; il faut faire des ruines... Beau procédé, excellent système pour établir l'Harmonie!... Vraiment il n'y a de chances dans ce monde-ci que pour les choses contradictoires! Par exemple, le Gouvernement prohibe les armes de guerre, et il force en même temps tous les citoyens à être gardes nationaux, c'est-à-dire à recevoir des armes de guerre (duplicité, ou plutôt stupidité théorique et pratique). Et vous, les Républicains, qui criez contre le Gouvernement, qui voulez le renverser, vous, les ennemis-nés de l'ordonnance qui défend les armes de guerre, vous refusez d'accepter celles

que le Gouvernement vous donne *de force* (autre contradiction dix fois plus monstrueuse). Contradiction! toujours contradiction!.. Tiens, tu n'es pas même phalanstérien d'avenir, comme tu t'en flattes... Et vous, Messieurs?

Le puritain. Moi, monsieur, je me garderais bien de quitter l'Arche sainte pour le culte du Veau d'or!...

X. Il ne s'agit pas ici de culte, monsieur, ni de Veau d'or.

Le puritain. Moi, j'abandonnerais le Dieu du monde moral pour le Dieu du monde matériel!

X. Que voulez-vous dire?

Le puritain. Je veux dire et je dis que votre Fourier ne s'attache qu'à la matière, ne reconnaît et ne proclame que les plaisirs des sens, que les jouissances matérielles.

X (avec beaucoup d'assurance). Monsieur, vous n'avez jamais lu une ligne de Fourier.

— C'est vrai.

X. Et cependant vous avez admis sur sa découverte, vous avez accueilli, fort légèrement, monsieur, des choses complètement fausses et calomnieuses.

— Ah! monsieur...

X. Monsieur, ne vous blessez pas, je vous prie, de mes paroles; elles n'ont rien qui vous soit personnel. En vous répondant ici, je combats, non votre façon de penser à vous, mais une opinion trop généralement répandue dans le monde, et qui s'est formée en dehors de toute raison, de tout examen; j'attaque un préjugé fâcheux qui malheureusement éloigne de nous beaucoup de bons esprits, faits pour nous comprendre. Mais ne croyez pas que ce résultat nous étonne. Il est tout simple, et nous aurions tort de nous en irriter. Si nous jetions dans le public des idées rebattues, il

va sans dire que l'on nous comprendrait d'emblée; du moment que nous proposons des idées neuves, et même opposées à celles qui ont cours, nécessairement nous devons être mal compris, travestis...

LE PURITAIN. Pardon, vous êtes parfaitement compris... par les épicuriens, par les mangeurs.... Car il paraît que vous avez pris un soin tout particulier de la cuisine.

X. La cuisine! les mangeurs!... Ta, ta, ta, ta... Est-ce que vous ne mangez pas, d'habitude?

— Pardon! mais je ne fais pas un Dieu de mon ventre.

X. Très bien! Cela me suggère, pour la centième fois, une observation qui va vous étonner, et qui pourtant est toute simple dans ce monde à rebours: c'est que ce sont souvent les hommes le mieux faits pour venir à nous, qui y sont d'abord le moins disposés. Mais, monsieur, supposons que votre objection soit fondée (et elle ne l'est pas), supposons, dis-je, que Fourier n'ait spéculé que sur la satisfaction, sur le raffinement des sens, et particulièrement de celui du goût auquel vous venez de faire allusion; ignorez-vous que ceux-là commettent le moins d'excès, qui ont ce sens plus délicat, plus exigeant, plus exercé? Les excès, voyez-vous, ne sont guère le fait que des gens obtus, grossiers, pour qui tout aliment est bon, qui se gorgent indifféremment de mauvaise comme de bonne cuisine. « N'eût-on donc d'autre but, » dit Paget, « que celui d'empêcher les excès, il conviendrait encore de viser au raffinement du sens du goût. »

Mais je vois ce que c'est; les personnes qui vous ont parlé de Fourier, ont été induites en erreur par ce qu'il dit de la *Gastrosophie*, qui n'est pas la *Gastronomie* ou art bien connu de faire bonne chère, mais l'art très inconnu d'utiliser le sens du goût, de l'appliquer au travail, oui, monsieur, au travail! Tenez, il faut absolument que je justifie ceux que vous appelez les mangeurs.

Voici, sur la Gastrosophie, quelques extraits de ce même petit livre dont je viens, messieurs, de vous recommander la lecture, *Introduction à l'étude de la Science sociale*. « Raisonnons, dit l'auteur, dans la supposition d'un ordre de choses où la Société serait en possession des moyens de produire de quoi satisfaire aux besoins de tous ses membres. Or là, manifestement, il n'est que l'essor raffiné du sens du goût qui puisse conduire au perfectionnement, au raffinement des produits. Et vraiment, quel motif aurait-on de produire mieux, de mieux préparer, si la *Passion* du goût, refoulée dans son essor, devait rester inhabile à apprécier cette supériorité de production? N'est-ce pas une contradiction bien choquante que celle de nos moralistes prêchant l'amour du travail, le perfectionnement du travail, et déclamant contre l'amour de la consommation, contre le goût des choses exquises et raffinées? Quelle est donc à leurs yeux la fin de la production, le But de l'industrie et de ses développements?.... L'Ordre faux dans lequel nous vivons a rompu les liens qui doivent unir la consommation à la production. Il a fait de celle-ci un acte à part, isolé de la première ou n'ayant avec elle que des rapports plus ou moins éloignés. Dans l'état actuel de nos Sociétés, c'est le producteur qui consomme le moins. Le véritable consommateur, l'opulent, dont la table se couvre des produits les plus savoureux de la culture et de l'industrie, est d'ordinaire aussi étranger qu'inhabile à tout travail de production. Souvent il ignore, de la manière la plus complète, les moyens qu'on emploie pour obtenir et préparer les objets qu'il consomme. La consommation ainsi exercée est sans doute un vice, et nous concevons le mépris qu'elle inspire et qu'on lui voue. Mais à qui la faute si elle a ce caractère, ou mieux si elle n'a pas celui qu'elle devrait avoir, si elle n'est pas légitimée par le travail? Il ne faut en accuser que notre industrie qui n'a pas su l'unir à la production par les liens que la Nature elle-même a faits. Alors qu'elle aura su établir ces liens, le riche qui repousse au-

jourd'hui le travail y sera entraîné de toute la force de
goûts de consommation ; car ce sont ces goûts eux-mê
qui le conduiront au travail de production..... Il est d
bien établi que l'essor raffiné du sens du goût est en r
port direct avec la production, qu'il est une des conditi
les plus essentielles de son accroissement et de son perf
tionnement, et, qu'en reprenant son rôle utile qui est d'
traîner au travail, il conquerra sa légitimité. »

Voilà, monsieur, ajouta X, voilà ce que j'avais à v
dire pour la justification du sens du goût. Ce sujet dem
derait peut-être de plus longs développements ; mais je 
pas oublié le caractère de votre objection, et je sais qu'
porte plus haut. Empruntons donc encore un passage
même livre : « Lorsque Fourier dit que le premier But
l'*Attraction passionnelle* est la satisfaction de nos *bes*
*corporels*, certes il est loin de sa pensée de vouloir su
rioriser les besoins du corps aux penchants de l'âme; il s
aussi bien au moins que qui que ce soit, que hiérarchiq
ment ceux-ci sont infiniment au-dessus des premiers; m
ce qu'il sait également, et ce qu'on ne paraît pas sav
aussi bien que lui, c'est que les besoins les plus impérieu
les plus pressants à satisfaire, ceux auxquels il faut po
voir tout d'abord, ce sont les besoins du corps, alors mê
que l'on n'aurait en vue que la satisfaction des besoins
l'âme. »

Eh ! monsieur, si Fourier avait fait une Théorie exclusivement consacrée aux jouissances matérielles, vous auriez raison, ce serait une chose incomplète, absurde, qui ne mériterait pas l'examen des hommes sensés, réfléchis, une chose monstrueuse dont je rougirais de m'occuper. Mais, loin de là ! notre Maître a démontré qu'une fois le Milieu social créé, une fois les relations sociales établies, l'Humanité, en perfectionnant ses sens, s'élèvera à des hauteurs morales, affectives, intellectuelles, et exécutera des rallie-

ments passionnels qu'elle ne peut aucunement soupçonner aujourd'hui ; car aujourd'hui les passions affectives ne sont point développées, et tant qu'elle reste à l'état d'enfance, l'Humanité comme l'homme subit fatalement le joug des passions sensitives. L'Organisation matérielle n'est donc pour Fourier que le moyen de donner tout leur essor aux passions morales ; et parce que cette Organisation saute aux yeux de tout le monde, parce que ses avantages frappent les moins clairvoyants, serait-il juste de ne voir que cela dans la Science sociale, lorsqu'il est évident qu'au Phalanstère les affections de toute nature seront aussi nombreuses, aussi vives qu'elles le sont peu dans le monde actuel ?

Loin de méconnaître les besoins de l'âme, Fourier, croyez-le bien, en a tenu compte plus que personne. Avant lui, on a discuté vaguement sur l'existence de Dieu, sur l'immortalité de l'âme ; Fourier seul en a donné la preuve, oui, monsieur, la preuve scientifique ! Au lieu de procéder d'une manière exclusive comme toutes les doctrines religieuses ou philosophiques, Fourier, acceptant et coordonnant toutes les faces des choses et des phénomènes, a été conduit à reconnaître la présence de trois grands Principes harmoniques co-existants, dont toutes les Cosmogonies antérieures ont voulu à tort faire triompher l'un quelconque au détriment des deux autres. Ce sont :

L'Esprit ou la Force, principe actif et moteur ;

La Matière, principe passif et mu ;

Les Mathématiques, principe arbitral dont les lois règlent les actions et réactions des deux précédents, au sein de l'Ordre universel.

Fourier a reconnu qu'à ces trois Principes correspondent trois Ordres de Passions, de Passions primitives, éternelles, immuables. Loin de confondre les causes et les effets, comme l'ont fait jusqu'ici les philosophes, les métaphysiciens, les moralistes, loin, dis-je, de méconnaître certaines

de nos Passions, et d'élever à ce rang tous les mouvements de l'âme, tels par exemple que la haine, la vengeance, l'avarice, etc., qui ne sont que des effets de passions, Fourier est le seul qui, au moyen de l'analyse, ait su dégager le problème de toutes les difficultés dont il était obstrué ; il a donc reconnu et classé trois Ordres de ressorts ou Passions, correspondant : les passions SENSITIVES à la sphère matérielle ; les Passions AFFECTIVES, à la sphère animique ; les Passions DISTRIBUTIVES, à la sphère intellectuelle.—Les SENSITIVES, vous l'avez déviné, ce sont les cinq sens. Les quatre AFFECTIVES, ou Passions cardinales, se divisent en majeures : *Ambition*, *Amitié*, et mineures : *Amour* et *Familisme*. Quant aux trois DISTRIBUTIVES : la *Cabaliste*, qui engendre les rivalités émulatives ; la *Composite*, qui crée les ralliements et excite l'enthousiasme ; la *Papillonne*, qui répond au besoin de variété périodique, de situations contrastées, — Passions précieuses dont la première représente en musique les discords ou dissonances, la deuxième les accords ou consonnances, et la troisième l'alternat ou modulation, — elles n'avaient jamais été analysées ni même nommées avant Fourier. Eh bien! ces trois Ordres de Passions *radicales*, composant la gamme passionnelle que Dieu a mise en nous (cherchez bien, vous n'en trouverez pas d'autres), ces trois Ordres, Fourier a prouvé qu'ils tendaient à trois Buts ou Foyers généraux d'ATTRACTION : le *Luxe* (luxe interne ou santé, vigueur du corps ; luxe externe ou richesse) ; la formation affectueuse des *Groupes* ; et la distribution en *Séries* passionnées et industrielles ;—d'où naît l'UNITÉISME, cette Passion pivotale, divine, ce besoin des grandes âmes dont les petites n'ont qu'une idée confuse, et qui conduit à l'*Harmonie sociale* ou plutôt à l'HARMONIE UNIVERSELLE, But ultérieur des mondes et de l'Humanité. C'est pourquoi Fourier (qui a trouvé et non imaginé tout cela), reconnaissant qu'il y avait identité parfaite entre le But supérieur de l'Humanité et les autres grandes Lois de la Nature, a

défini les *Destinées générales*, « les Résultats présents, passés et futurs des *Lois mathématiques* de *Dieu* sur le *Mouvement* universel. »

Le puritain. J'avoue, monsieur, que toutes ces choses sont trop élevées pour ma faible raison.

Le républicain. Pour mon compte, je ne trouve pas cela très lucide. J'ai cru entendre une espèce de jargon que vous êtes convenus d'adopter entre vous.

— Il ne s'agit pas précisement de vous faire comprendre et accepter d'emblée tout ceci, dit X, en s'adressant non-seulement au Républicain et au Puritain, mais encore au Philosophe dont il remarqua le sourire moqueur ; il s'agit de vous apprendre, en l'énonçant, que Fourier ne s'est pas, comme vous paraissiez le croire, exclusivement occupé du Ventre de l'Humanité. Et quant à ce que tu appelles notre jargon, ajouta-t-il en se tournant vers le Républicain, autant ce jargon doit te sembler incompréhensible aujourd'hui, autant il te paraîtra clair et naturel, quand une fois tu l'auras étudié.

Au reste, de peur que vous ne croyiez que l'étude de ces grandes Lois naturelles est trop ardue, il faut, messieurs, que je vous cite un passage de Fourier, qui, bien qu'écrit avec rapidité et concision, développe déjà la partie importante pour nous, des faits que je viens de vous exposer en masse :

« L'Attraction nous pousse vers trois Buts ou Foyers par douze aiguillons, douze ressorts dits Passions *primitives*, d'où naissent toutes les autres en diminutifs, et en mixtes ou amalgames.

« Nous tendons au Luxe ou richesse par cinq Passions *sensitives*, créant le désir, le besoin de la richesse pour développer et satisfaire les impulsions des cinq sens, former le *Mécanisme des sens*,

« Nous tendons aux GROUPES OU LIENS AFFECTUEUX par quatre impulsions de l'*âme*, entraînant aux quatre groupes d'Amitié, d'Amour, de Paternité, d'Ambition corporative, au *Mécanisme des cœurs*.

« Ces neuf passions sont très connues ; les trois à définir sont mal connues et exigent quelque étude ; elles doivent former le *Mécanisme des esprits*.

« En appliquant à l'Industrie ces trois *mécanismes* des SENS, des COEURS et des ESPRITS, on arrive à l'Unité d'action ; l'on satisfait la Passion UNITEISME ( passion puissancielle) qui est une fusion des douze primitives (comme le blanc est une fusion des autres couleurs).

« Voilà donc les difficultés, s'il y en a, déjà réduites au quart ; mais ce quart est une étude sur les plaisirs : c'est étudier trois Passions sur douze.

« On sait qu'en Société civilisée et barbare, les neuf Passions ci-dessus (5 sensitives, 4 affectives) n'entraînent l'Humanité qu'au mal ; c'est ce qui a fait croire aux philosophes qu'il fallait modérer les passions, les *réprimer, comprimer, supprimer* par les châtiments et les 100,000 systèmes de morale.

« C'est la plus lourde bévue de l'esprit humain ; il faut au contraire favoriser l'essor de ces neuf Passions, mais par entremise des trois autres, n[os] 10, 11, 12, les *Distributives* ou *Mécanisantes*. Elles ne peuvent pas être employées dans l'Ordre civilisé et barbare, et ne peuvent agir utilement que dans les Séries de groupes ou échelles de discords et d'inégalités, appliquées à l'Industrie.

« Cet Ordre n'existant pas dans nos travaux morcelés par familles, on est obligé de proscrire les trois Passions *Mécanisantes* qui sont :

10, la Discordante ou Cabaliste ;
11, l'Alternante ou Papillonne ;
12, la Concordante ou Composite (1). »

(1) *Fausse Industrie*, tom. I, page 365.

LE PURITAIN. Monsieur, je me borne à un fait, c'est que vous voulez établir le Bonheur sur cette terre de passage, — prétention tout-à-fait subversive du dogme chrétien.

X. Oui, du dogme chrétien *tel que vous le professez;* mais où serait le mal?

LE PURITAIN. Le mal, c'est que c'est impossible, parce que Dieu ne l'a pas voulu.

X. Dieu ne l'a pas voulu!... Voilà qui est démontant! Dieu n'a pas voulu le Bonheur sur cette terre... Eh! monsieur, vous tranchez bien lestement les points en question. Oui, monsieur, oui, le principe de la *Souffrance,* Fourier ou plutôt la Science le repousse comme indigne de Dieu, contraire à son but, outrageant pour sa sagesse, injurieux pour sa bonté, et surtout, comme étant en opposition directe avec les instincts, avec les tendances de la créature en qui Dieu a mis le désir incessant d'une inextinguible félicité... Préférez-vous la douleur à la jouissance, le mal-être au bonheur?

LE PURITAIN. Non, sans doute.

X. Eh bien! rassurez-vous... Vous pouvez concilier vos désirs, vos *Attractions* avec votre religion; car Jésus-Christ n'a nullement voulu que les hommes souffrissent ici-bas. — Et certes, s'il existe *aujourd'hui* un dogme subversif, IMPIE, c'est celui du Renoncement, du Sacrifice.

LE PURITAIN. Comment, monsieur, vous qualifiez d'*impie* le dogme du Sacrifice et du Renoncement! Y pensez-vous et parlez-vous sérieusement?

X. Oui, monsieur, très sérieusement, je vous l'assure, et je soutiens que le mot *impie* est le mot propre.

LE PURITAIN. C'est trop fort!.... Quoi! le sentiment qui porte l'homme à renoncer aux plaisirs, aux jouissances matérielles de ce monde, dans le but de rester pur de toute

souillure, dans le but d'offrir à Dieu, en signe de soumission et d'adoration, le pieux hommage d'un Sacrifice, ce sentiment serait *impie!* et ceux qui, au nom d'une religion sainte, ont cherché à exalter ce sentiment, ceux qui ont prêché le dogme du Sacrifice, ceux-là auraient commis une *impiété*, ils auraient mérité la colère de Dieu!... Non, non, vous ne le pensez pas, et, malgré la légèreté avec laquelle vous tranchez les questions religieuses et morales, j'aime à croire qu'au fond de votre cœur vous rendez plus de justice à ceux qui pratiquent avec résignation et bonheur le dogme du Sacrifice...... En vérité, plus je réfléchis à cette épithète d'IMPIE, et plus j'en suis étonné... choqué... *Impie*!... IMPIE!

X. De grâce, monsieur, calmez-vous.... Veuillez écouter de sang-froid mes explications : qui sait? je parviendrai peut-être à vous faire convenir que j'ai raison.

LE PURITAIN. Moi? Oh! pour cela, non; non, jamais!... Parlez cependant, je vous écoute.

X. Permettez-moi d'abord de m'étonner a mon tour du bizarre assemblage de mots que vous venez de faire : « Ceux qui pratiquent avec *résignation* et *bonheur* le dogme du Sacrifice. » *Résignation* et *Bonheur*! ces deux mots, vous l'avouerez, ne vont guère bien ensemble. Se *résigner* au *Bonheur*, à mon avis, cela doit être assez facile.

LE PURITAIN. Mais c'est dans la *résignation* que le chrétien trouve le *Bonheur*. Il est heureux de s'imposer une peine, un Sacrifice, dans l'idée qu'en agissant ainsi il est agréable à Dieu, et qu'il *mérite* par sa *résignation*.

X. Vous voyez bien que votre chrétien ne se décide au Sacrifice que lorsque, par raisonnement ou par sentiment, il est arrivé à trouver du *Bonheur* dans ce Sacrifice, qui alors cesse d'en être un. C'est qu'en effet *il n'y a pas*, *il ne peut jamais y avoir de Sacrifice* dans l'acception que vous

donnez à ce mot. Dans tous les cas où vous croyez qu'il y a Sacrifice, je ne vois, moi, que le Résultat d'une lutte entre deux penchants, deux besoins ou deux sentiments, ou, pour parler la langue de Fourier, entre deux *Passions*. Or, le Résultat inévitable, le Résultat forcé de toute lutte, c'est que le plus fort l'emporte sur le plus faible..... C'est tout naturel, et un enfant aurait trouvé cela.

LE PURITAIN. Mais, monsieur, quand il le veut bien, l'homme peut toujours triompher de ses Passions; il lui suffit pour cela d'appeler à son secours sa Raison, et si la Raison est sourde à sa voix, alors il peut invoquer la *Grâce*, qui ne lui est jamais refusée quand il la demande avec sincérité.

X. Allons, allons! nous voilà dans la Théorie de l'Omnipotence de la Raison, de l'Omnipotence de la *Grâce!*... Mon cher monsieur, je me garderai bien de le contester, une force qui émane de l'Être Suprême peut être toute-puissante, cela est très certain; mais ce que vous me permettrez de mettre en doute, c'est que Dieu consente toujours à accorder la *Grâce* à ceux qui la lui demandent. Quant à la Raison, ne voyez-vous pas qu'elle est impuissante à triompher de la Passion?

Une Passion, monsieur, ne peut être efficacement combattue que par une autre Passion. C'est ce que vous reconnaîtrez si vous voulez étudier les faits sans prévention. La Raison joue dans l'ordre des faits spirituels un rôle analogue à celui des yeux dans l'ordre des faits physiques, c'est-à-dire qu'elle éclaire la scène, qu'elle permet de voir et de juger les avantages et les inconvénients des choses entre lesquelles l'homme, ou plutôt les Passions de l'homme sont appelées à faire un choix. De même que nous n'avons pas tous de bons yeux, de même aussi nous n'avons pas tous une haute Raison. Cela explique comment il se fait que deux hommes doués des mêmes penchants, des mêmes Passions,

se trouvant placés dans les mêmes circonstances, n'agissent pas l'un comme l'autre.

LE PURITAIN (avec un peu d'impatience). Passons sur cela, monsieur, et arrivons à l'explication, à la justification de votre épithète d'*impie*.

X. M'y voici... Si j'ai bonne mémoire, la phrase qui vous a choqué était celle-ci : « Certes, s'il existe AUJOURD'HUI un dogme *impie*, c'est celui du Sacrifice et du Renoncement. »

LE PURITAIN. Je ne me souviens pas que vous ayez dit *aujourd'hui*.

X. Je ne peux pas ne pas l'avoir dit, car ce mot m'était indispensable pour rendre ma pensée, comme vous l'allez voir.

L'INDUSTRIEL. Oui, vous l'avez dit, et même ce mot m'a frappé ; je voulais vous demander...

LE PURITAIN. Eh bien ! soit, va pour *aujourd'hui ;* mais alors je vous comprends encore moins. Suivant vous, ce dogme ne serait donc devenu *impie* que depuis peu ?... Je m'y perds...

X. Je vais tâcher de vous remettre sur la voie. Tant que le faible développement de l'agriculture, de l'industrie et des arts ne permit d'étendre qu'à un petit nombre de privilégiés le bien-être et le *Luxe* (pour lesquels tous les hommes ont un penchant naturel), il a été *utile*, il a été *bon*, il a été *sage*, et, jusqu'à un certain point, il a été *pieux* de prêcher aux hommes le Renoncement, la Résignation. Ceux qui, dans ces temps de pauvreté sociale, s'étaient donné pour mission de consoler leurs frères et de répandre un peu de baume sur des plaies qu'ils étaient, hélas ! dans l'impuissance de cicatriser, ceux-là, voyez-vous, ont agi prudemment et saintement en conseillant aux malheureux la Modération, la Résignation et le Sacrifice ; je les approuve, je les

loue, je les bénis. Je les approuve également d'avoir cherché à persuader au peuple qu'on *méritait* aux yeux de Dieu par la Souffrance, et que plus on avait été malheureux en ce monde, plus on serait heureux dans l'autre. C'est grâce à cette consolante croyance que tant de générations ont eu la force et le courage de supporter, sans trop se plaindre, leurs souffrances et leurs misères; c'est grâce à elle aussi que des imaginations ardentes, pleines de ferveur et de foi, ont pu s'exalter au point de trouver une véritable *Jouissance* dans leurs propres douleurs.

Mais de ce que le dogme du Sacrifice a fait du bien (beaucoup de bien, je n'hésite pas à le reconnaître), faudra-t-il en conclure que ce dogme est VRAI, qu'il est BON EN SOI? Non! ce dogme est une ERREUR et je maintiens qu'il y aurait de l'IMPIÉTÉ à le croire le dernier mot de la Divinité. En effet, Dieu a permis qu'une *erreur* fût acceptée par les hommes comme une *vérité; il a dû* le permettre tant que cette *erreur* devait leur être utile; mais, du jour où la condition sociale a été changée par les conquêtes et les créations successives du génie humain, de ce jour Dieu a voulu, et *il a dû* vouloir que l'*erreur* cessât d'être acceptée. Aussi a-t-il permis alors que l'intelligence de l'homme reconnût l'*erreur* et qu'elle eût le pressentiment et la conscience du Bonheur auquel toute l'espèce était destinée sur cette terre. A mesure que l'Industrie et les Arts permettaient de faire participer au Luxe un plus grand nombre d'individus, la Raison de l'homme s'éclairait et grandissait; bientôt elle se mit à calculer. Le résultat de ses calculs fut que, si nous n'étions pas arrivés à la limite du *possible* en industrie, nous étions cependant assez avancés pour entrer enfin dans les voies de la Destinée heureuse pour laquelle Dieu nous a créés. Un génie, que nous pouvons sans crainte appeler *Providentiel*, Fourier parut alors sur la terre. Il proclama la *Vérité nouvelle;* il fit plus, il indiqua les moyens de constituer la Société sur une base telle que la Modération, la

Résignation, le Renoncement et le Sacrifice ne fussent plus *utiles*, *nécessaires*. Il serait donc *impie* AUJOURD'HUI de continuer à prêcher un dogme en opposition avec les éternelles Attractions de l'homme, un dogme qui a fait son temps, mais dont le règne est heureusement passé.

Mais que diriez-vous si je vous démontrais que ce dogme, complètement contraire à notre nature, l'est encore au précepte de la Charité ? Est-ce donc en vue de notre Souffrance, dites-moi, que Jésus-Christ a voulu « unir les hommes entre eux et tous les hommes à Dieu? » car tel a été le But, l'unique But du Christ, But magnifique pour lequel il a donné sa vie, But sublime qui lui assure les hommages et les adorations de la terre, mais duquel le Christianisme n'a malheureusement pas indiqué les moyens, puisque le dogme de la Charité, et même celui de la Douleur, mis en honneur et acceptés par une grande partie de l'Humanité depuis 1800 ans, n'ont pas eu la puissance d'atteindre le But du Christ. Et pourquoi le Christ n'a-t-il pas annoncé aux hommes la Destinée glorieuse qui leur était réservée? C'est que, suivant les paroles mêmes du Sauveur, les hommes n'auraient pu en porter l'idée. *Adhuc multa habeo vobis dicere*, *sed non potestis portare modò;* c'est que les temps de cette Destinée n'étaient pas venus : NUNC *autem regnum meum non est* HINC : MAINTENANT mon royaume n'est pas D'ICI. Fourier peut donc être considéré comme le continuateur du Christ ; car donner, *quand les temps sont venus*, les moyens de produire le bien-être et l'harmonie sur cette terre, est-ce autre chose que donner le secret d'*unir les hommes entre eux et tous les hommes à Dieu?*... Aussi sommes-nous religieux dans l'acception la plus large du mot, oui, monsieur, religieux, et pour le moins autant que vous, mais autrement et plus savamment que vous. Au reste, comparez notre dogme au vôtre, et dites-moi lequel est le plus digne de Dieu, lequel satisfait le plus votre raison, de celui qui soutient et qui prouve que le Dieu

*bon* et *puissant* a *voulu* et *pu* faire le bonheur des hommes, ou de celui qui prétend que le Dieu *bon* n'a pas *voulu*, que le Dieu *puissant* n'a pas *pu* le faire; comparez-les avec soin ces deux dogmes, et vous ne tarderez pas à reconnaître la supériorité morale et religieuse du nôtre, qui conduit à utiliser les passions que Dieu nous a données, sur le vôtre qui ordonne d'amortir, d'éteindre ces mêmes passions, de corriger l'œuvre de Dieu.

Le puritain. Je ne nie point la beauté de ce dogme; mon cœur voudrait qu'il en fût ainsi...

X. Eh bien! donc?...

Le puritain. Eh bien! c'est dommage qu'il détruise le règne du vrai Dieu.

X. Mais encore une fois, c'est justement ce qui est en question; et, dites-moi, le règne du vrai Dieu ne peut être autre que le règne de la Science; — Dieu ne peut vouloir autre chose que ce que veut la Science, que ce que veut la Justice. En démontrant que l'air est composé d'oxygène et d'azote, la Chimie n'a pas fait autre chose que démontrer une loi de Dieu. — Dieu et la Science, ne sont qu'une seule et même chose... Eh bien! s'il existe une Science sociale (et elle existe indubitablement; car pourquoi Dieu, qui a si bien réglé les rapports des animaux entre eux et jusques aux affinités de la matière, aurait-il omis de préparer pour les hommes un code social?), si donc cette Science existe et qu'elle soit découverte, l'inaugurer, c'est inaugurer le règne de Dieu.

Tenez, je feuilletais, il y a peu de jours, mon recueil de *la Phalange*. C'est, au reste, ce qui m'arrive souvent; car, voyez-vous, ce journal ne ressemble pas aux autres journaux, dans lesquels la plupart des articles perdent tout intérêt, toute utilité, passé le jour qui les a vus naître. Les vérités que proclame *la Phalange* sont de tous les temps, de

tous les lieux; ses articles ne vieillissent pas, et je trouve beaucoup de profit à les consulter. Écoutez donc ce passage que j'ai trouvé dans un article du 1er juin 1838, intitulé *Réponse aux partisans de la Douleur*. « La réalisation du Bien est le but de l'activité humaine. L'homme doit se soumettre à la Souffrance tant que, par suite du renversement de l'harmonie, elle est la condition *sine quâ non* de l'accomplissement du Devoir. Mais si le Devoir peut se transformer en Plaisir, la substitution du Plaisir à la Souffrance devient de tout point légitime. La Souffrance ne saurait jamais être considérée comme un Bien en elle-même; si elle était un Bien, il ne serait pas permis de l'éviter. Le Plaisir en lui-même n'est jamais un Mal; s'il était un Mal, il ne serait pas permis de s'y livrer. La Douleur procède de l'infraction des lois de l'Ordre; elle s'est introduite dans le monde avec le Mal; c'est l'homme qui l'a fait naître; c'est Dieu qui a institué le Plaisir. »

Que répondez-vous à cela?

LE PURITAIN. Je réponds que je ne veux pas m'engager dans une discussion de cette nature; je craindrais de voir ma foi ébranlée.

X. Ebranlée, et pourquoi? la Vérité n'a rien à craindre de l'Erreur.

LE PURITAIN. Non! je préfère rester dans ma sécurité.

X. Homme pusillanime! Et si je vous assure à l'avance qu'après avoir lu Fourier, Dieu vous paraîtra véritablement infini en bonté, en puissance, en munificence; si je vous dis que vous acquerrez de Dieu, de sa grandeur, de sa prévoyance, une idée bien plus élevée et surtout plus nette que la religion elle-même n'a pu vous la donner; ne vous croirez-vous pas obligé d'étudier Fourier?

LE PURITAIN. Non, non! je suis heureux dans ma croyance, et j'y veux rester.

X. Restez dans votre croyance, monsieur, mais élargissez-la, s'il est possible. Et tenez, dit-il en tirant de sa poche le livre dont il nous avait déjà lu un passage au café, écoutez cet Acte de foi, et mettez-le en parallèle avec le *Credo* que vous connaissez.

« Je crois à une Intelligence supérieure et bonne, présidant à l'Ordre universel et le gouvernant. Je crois que, dans les plans de cette Intelligence suprême, tous les Êtres, dont les vies composent la Vie universelle, ont des fonctions à remplir, des lois à suivre ; que la Destinée particulière de chaque Être est coordonnée à la Destinée du Tout dont il fait partie.

« Je crois que tout Être qui remplit sa Destinée, *jouit;* et que tout Être qui est hors de sa Destinée, *souffre.* Je crois que les forces du plaisir, de la jouissance, du bonheur, sont les forces employées par Dieu pour gouverner les mondes, pour *révéler* et *dicter* ses lois à tous les Êtres. La souffrance, c'est le signe de la déviation de Destinée. L'homme qui souffre n'accomplit pas sa Destinée d'homme ; l'Humanité qui souffre n'accomplit pas sa Destinée d'Humanité. L'Être qui souffre est hors de sa Destinée, hors de l'Harmonie universelle ; il est hors de Communion avec Dieu. Plus l'Être dévie de sa Destinée, plus la souffrance est vive ; car la souffrance, préposée pour repousser les Êtres des fausses voies, doit avoir d'autant plus de force sur les Êtres, qu'ils entrent plus avant dans les déviations. La *douleur* est donc le signe du *faux*, le caractère des *choses subversives;* elle affecte les Êtres égarés, séparés de l'Ordre universel, séparés de Dieu. Tout Être fuit la souffrance et gravite vers la jouissance : c'est la Loi universelle. La Souffrance est donc la révélation naturelle ou divine des choses contraires à l'Ordre; la Jouissance, la révélation naturelle ou divine des voies de l'Ordre. Les Êtres ont des lois à accomplir ; Dieu leur distribue des *Attraits proportionnels à ces lois.* Si Dieu, qui peut distribuer comme il le veut les doses de désirs et d'Attraits aux

Êtres qu'il crée, leur donnait Attrait passionnel pour les choses défendues, et répulsion passionnelle pour les choses ordonnées, Dieu serait infâme, odieux; la créature devrait le haïr, car ce Dieu serait plus méchant, plus odieux mille fois que le Satan de la Mythologie chrétienne.

« Comment! Dieu qui m'a créé, qui a créé mes passions, qui m'a fait venir au monde avec des penchants, des désirs, des Attraits qu'il a mis en moi, qui sont la conséquence de l'organisation qu'il m'a faite, et de la nature de mon âme; Dieu qui m'a donné cet inextinguible amour des joies et du bonheur qui fait ma vie; Dieu ne m'aurait doté ainsi que pour me séduire et me perdre! Il me commande directement par la voix de mes Passions, des Passions d'une nature qu'il m'a faite (car apparemment ce n'est pas moi qui ai fait ma nature), et ce Dieu me donnerait pour tâche de résister à ces penchants qui sont son œuvre! Je devrais, pour lui plaire, renoncer à ma nature! Ma nature serait un piège qu'il m'aurait tendu! un piège fatal qui me ferait tomber dans l'abîme affreux des peines éternelles! En vérité cela est absurde à dire et odieux à penser. Non, non, Dieu n'a pas tendu de piège à sa créature! Non, mon Dieu n'est pas méchant et cruel à plaisir, et ce n'est pas ce Dieu cruel que j'adore.

« Mon Dieu dispense le bonheur à grands flots, dans l'Univers, à tous les Êtres qui marchent dans leur Destinée; il révèle à tous les Êtres leur Destinée par les Désirs qu'il a mis en eux; il les attire à l'Ordre par le bonheur, il les éloigne des voies fausses en plaçant la souffrance en sentinelle à l'entrée de ces voies. Dieu ordonne par le bonheur, et défend par la souffrance; le bonheur est dans la Loi, la souffrance est hors de la Loi. Tout ce qui souffre a désobéi à Dieu, et tout ce qui obéit à Dieu est associé à l'Ordre, communie avec Dieu, et jouit. S'il n'en est pas ainsi, Dieu est le mal, ce Dieu n'est pas Dieu, et je hais ce Dieu. Voilà ma pensée sur Dieu, voilà ma croyance. — Que celui qui se charge de la réfuter, vienne la réfuter; je l'écoute. — Que

celui qui sait une croyance plus belle, plus haute et plus religieuse, vienne l'exposer; je l'écoute. » (1)

L'INDUSTRIEL. Voilà un beau morceau!

LE PURITAIN. Beau? oui; mais tout cela, voyez-vous, est inspiré par l'esprit d'orgueil et de rébellion.

X. Où est-il donc l'esprit de rébellion? je le trouve chez ceux qui se révoltent contre la nature que Dieu leur a faite. Où est-il donc l'esprit d'orgueil? il est chez ceux qui aiment mieux accuser Dieu d'avoir créé des passions mauvaises, que d'accuser la Société des mauvais effets produits par les passions... Mais, monsieur, si Dieu avait voulu l'atonie de ces passions, ainsi que vous la désirez chez tous les hommes, Dieu n'aurait pas manqué, dans sa sagesse, de nous donner des passions flasques et molles, des passions philosophiques; et s'il vous avait appelé lorsqu'il créa l'homme, vous lui auriez donné, sans doute, de bons avis à cet égard.

C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré
Au conseil de celui que prêche ton curé;
Tout en eût été mieux...

Voilà, monsieur, voilà l'esprit d'orgueil! Car prétendre que Dieu a été assez méchant ou assez aveugle pour nous douer de passions vives et fortes, tout exprès pour que nous *méritions* en les comprimant, n'est-ce pas être impie au premier chef? n'est-ce pas dégrader la Divinité? n'est-ce pas prêter à la suprême Raison, à la suprême Bonté, des projets dignes d'un fou ou d'un mauvais Génie? Pour nous, non-seulement nous prenons la Nature pour notre seul guide, mais encore nous suivons, mieux que vous, les préceptes de l'Évangile qui a dit: « Cherchez et vous trouverez. » Observez-vous ce précepte, vous qui ne savez que vous rési-

(1) *Trois discours*.—Avant-propos par V. Considerant, pag. 34 et 35.

gner, vous qui, sans vouloir écouter le Verbe nouveau, niez comme niaient les Pharisiens?— le tout afin de justifier ces paroles de Saint-Jean : « Et la lumière est venue dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise. » Ah! que vous vous conduisez bien comme ces philosophes, ces mauvais observateurs de bons préceptes, qui, un instant après avoir détracté une découverte sublime qu'ils n'ont pas seulement pris la peine d'étudier, s'écrient, comme Thomas : « Le dernier des crimes qu'on pardonne, est celui d'annoncer des vérités nouvelles : » ou comme M. Arago, « L'homme de génie est toujours méconnu quand il devance son siècle dans quelque genre que ce soit. »

L'ARCHITECTE (avec intention). Prenez garde, monsieur, d'attaquer les philosophes, car vous attaquez mon ami.

LE PHILOSOPHE. Moi? et pourquoi? La philosophie n'est pas si susceptible !... D'ailleurs ce que dit monsieur est très vrai ; seulement il faut tout rejeter sur la faiblesse humaine.

X. Fort bien, monsieur, mais si la faiblesse humaine ne provient que des vices de l'état social actuel...

LE PHILOSOPHE. Il est clair qu'il faut changer cet état social. Mais vous oubliez d'établir votre prémisse.

X. Connaissez-vous Fourier, monsieur?

LE PHILOSOPHE. Monsieur, toutes les fois qu'une Doctrine, une Théorie nouvelle se produit dans le monde, je regarde comme un devoir pour tout homme qui pense, d'en faire une étude attentive.

X. Parfait ! parfait ! Eh bien ?

LE PHILOSOPHE. Eh bien ! dans ces sortes d'études je me sers d'une méthode que vous approuverez sans doute, et que voici : Je prends la Doctrine par sa base ; si cette base me paraît solide, je passe volontiers sur quelques vices de

construction dans l'édifice; mais si je reconnais que cette base est fausse, je déclare fausse la Théorie, sans l'examiner dans ses parties.

X. De mieux en mieux.

Le philosophe. Or, le Libre Arbitre étant, selon moi, la base de toute Théorie philosophique sur l'homme...

X. Pardon... Pour procéder ainsi, il faudrait être sûr de posséder la notion naturelle, scientifique et vraie du Libre Arbitre; car vous courez grand risque de vous égarer, si vous partez d'un point de vue à vous particulier touchant le Libre Arbitre. Ces réserves faites, je vous écoute.

Le philosophe. Je dis donc que toute Théorie sur l'homme devant reposer sur le Libre Arbitre (d'où découlent le mérite et le démérite de nos actions) et sans lequel il n'y a pas de dignité humaine, je ne puis en aucune façon accepter une Doctrine qui nie le Libre Arbitre.

X. Où avez-vous donc vu, monsieur, que Fourier niât le Libre Arbitre?

Le philosophe. Nulle part, mais cette négation est une conséquence de son système.

X. C'est ce que nous allons examiner. Je prévoyais bien votre raisonnement, et j'ai eu raison de faire mes réserves. Il est certain pour moi que, comptant trop sur l'excellence de votre méthode, vous avez étudié avec un esprit prévenu; sans cela vous auriez vu que Fourier admet au contraire le Libre Arbitre que vous trouvez inconciliable avec sa Théorie. — C'est donc que vous concevez le Libre Arbitre autrement que ne le conçoit le fondateur de la Science sociale.

Le philosophe. Je ne sais; mais je soutiens que toute doctrine, pour être raisonnable, doit admettre le Libre Arbitre.

X. Eh ! monsieur, il ne s'agit pas de savoir ce qui *doit être* suivant une opinion préconçue, mais ce qui *est*; il faut savoir si la SCIENCE SOCIALE se concilie, non avec *le Libre Arbitre particulier* que vous pouvez avoir en vue, mais avec *le Libre Arbitre* tel que Dieu l'a voulu pour sa gloire et pour le bonheur autant que pour la dignité de l'homme. En un mot, il ne peut pas être question de rechercher si la Théorie sociétaire justifie telle ou telle théorie philosophique sur le Libre Arbitre, si elle cadre avec elle ; mais bien de savoir si Dieu, agissant conformément aux lois mathématiques, a voulu les relations et le Libre Arbitre tels que les suppose la Théorie de l'Association découverte par Fourier. Vous ne voudriez pas, je le suppose, refuser la preuve d'une Loi naturelle sous prétexte qu'elle contredit votre opinion personnelle sur le Libre Arbitre. Ce serait aussi injuste que si vous exigiez à l'avance qu'elle coïncidât avec telle opinion morale ou politique préconçue. Au reste, je vous le déclare, j'aime peu les discussions qui ne portent que sur la métaphysique ou l'idéologie, et cela, parce que je suis un homme positif, beaucoup plus positif que tant de gens qui me prennent pour un rêveur. Mais, puisque vous ne voulez pas vous placer sur mon terrain, il faut bien que j'aille vous trouver sur le vôtre. Voyons donc ; veuillez définir votre Libre Arbitre ; car enfin, autant de philosophes, autant de définitions. J.-J. Rousseau dit du Libre Arbitre « qu'il ne consiste pas tant à faire ce qu'on veut qu'à ne pas faire ce qu'on ne veut pas. »

LE PHILOSOPHE. Eh bien ! moi, je suis plus difficile que Jean-Jacques ; car j'entends par Libre Arbitre la pleine et entière faculté de faire ce qui me convient, en un mot, l'indépendance absolue et complète du MOI.

X. Bien ! Et vous voulez avoir la faculté absolue de faire tout ce qui vous convient, même le Mal ?

Le philosophe. Le Mal comme le Bien; autrement où serait la liberté du choix? où serait le Libre Arbitre?

X. Eh bien! monsieur, le Libre Arbitre que vous définissez là est tout-à-fait relatif; vous ne pouvez donc l'opposer à une Doctrine qui part d'un point de vue absolu. Je m'explique :

Dans une Société relative et fausse, comme est la nôtre, nous avons le Libre Arbitre relatif et faux qui répond à votre définition ; et Dieu sait si nous en usons pour faire le mal!... Mais cela ne prouve rien contre le Libre Arbitre de l'homme placé dans une situation vraie et absolue. Là, nous aurons bien encore la *puissance* de faire le Mal, mais jamais la *volonté.*

Le philosophe. Comment! monsieur, j'admettrais une Société où je ne pourrais pas faire le Mal?

X. Eh! ce ne serait déjà pas ce qu'il y aurait de plus mauvais qu'une pareille Société... Singulier entêtement, convenez-en! singulière préoccupation qui, même aux dépens du bonheur, veut réserver le pouvoir de faire le Mal!... Mais ce n'est même pas cela que je dis. Je dis que vous *pourrez* faire le Mal, mais que vous ne le *voudrez* pas. Eh! parbleu! je discutais ce point dernièrement à cette place ; je disais... Ecoutez bien ceci, monsieur l'Architecte, car je me souviens que vous étiez parti... Je disais : Dans un concert bien organisé, chaque musicien *pourrait* jouer faux; cependant il joue juste, et *veut* toujours jouer juste. Est-ce donc qu'il n'a pas son Libre Arbitre? Non, c'est que l'Attraction qui pousse ce musicien se confond avec sa Volonté. — Or, c'est là un précieux fait d'Harmonie, tant en musique qu'en socialité, que l'Attraction et la Volonté se confondent ; et comme l'Attraction ne peut conduire qu'au Bien, on a toujours, en Harmonie, la volonté de faire le Bien. Si donc le Libre Arbitre consiste à *pouvoir* faire tout

Le philosophe. Eh bien! oui, parce que je trouve un avantage, un plaisir, un attrait...

X. C'est vous qui l'avez dit, monsieur. Oui, un *Attrait!* Toutes nos actions sont déterminées par des *Attraits :* c'est la Loi universelle! Le Libre Arbitre est donc soumis aux *Attraits* en vertu desquels nous *choisissons*, nous *voulons* agir et nous *agissons*.

Le philosophe. C'est là que je vous prends. Est-ce donc en vertu d'un Attrait, et non volontairement et librement, que les Pères de la Thébaïde se vouaient à la vie la plus dure, la plus pénible?

X. Ils s'y vouaient librement et volontairement, en suivant leur Attrait.

Le philosophe. Par exemple! Vous m'allez soutenir que c'était un plaisir, un attrait qui les poussait à s'imposer toutes sortes de privations?

X. Un instant! Je n'ai pas dit qu'ils éprouvassent un *Attrait direct* pour ces privations, pour cette vie malheureuse. Non! tout homme est invinciblement porté vers son bien, et généralement vers le Bien. Quand donc l'homme fait le Mal, quand il renonce à un Bien, ce n'est point par Attrait pour le Mal ou répulsion pour le bien; c'est en vue d'un avantage, d'un Attrait supérieur au bien qu'il fuit, supérieur au mal qu'il recherche. Si quelques êtres dégradés semblent contredire cette règle, ce sont des difformités physiques ou morales, des monstruosités très explicables aujourd'hui, et dont il ne faut pas tenir compte en calcul général.—Lorsque Curtius, animé d'un dévouement sublime, s'élança dans un gouffre à la vue de ses concitoyens, certes, Curtius n'avait pas plus d'Attrait direct pour le gouffre que les Pères n'en avaient pour le désert: cela est de toute évidence; mais, monsieur, l'homme n'est pas un être simple; l'homme a des tendances de plusieurs ordres. Or, si des

tendances d'un ordre supérieur, telles que le patriotisme, le sentiment religieux, contrebalançaient ou même dépassaient, par leur exaltation, la répulsion naturelle que devaient éprouver les Pères pour le désert et Curtius pour l'abîme où il se précipita, — qui ne comprend que, malgré cette répulsion, les Pères et Curtius durent préférer ce qui leur était un mal présent, en vue d'un plaisir, d'un Attrait qui dans leur pensée était supérieur à ce mal, — l'Attrait qu'ils sentaient à plaire à Dieu dont ils croyaient mériter la miséricorde et la grâce par une vie de renoncement? Tout cela atteste les nombreuses ressources passionnelles et morales que nous tenons de la Nature; mais cela prouve aussi qu'au fond de toute question psychologique, comme au fond de toute question matérielle, se trouve un *Attrait* correspondant à la sphère dominante chez l'être qui se trouve affecté.

Ecoutez ce passage dans lequel, envisageant la question sous une autre face, l'auteur arrive pourtant à la même conclusion que moi : « Un sacrifice n'est jamais que l'absorption d'une Passion inférieure par une Passion supérieure. Brutus immolant ses *enfants* pour le salut de sa *Patrie*, c'est tout naturellement un homme en qui l'affective majeure, *Ambition*, domine l'affective mineure, *Familisme*. Jésus meurt pour l'établissement de la fraternité universelle parmi les hommes, c'est l'UNITÉISME qui maîtrise les passions sensitives et affectives. Un père se prive des jouissances du luxe pour les donner à ses enfants, c'est l'affective mineure, *Familisme*, qui domine les sensitives. — Tous, en agissant de la sorte, ne font que leur *volonté*, ne font que ce qu'ils *aiment le mieux*, ils sont nés ainsi (1). »

Et maintenant, nos belles actions sont-elles, absolument, moins belles, nos actions méritantes sont-elles moins méritantes, parce qu'elles sont soumises à des *Attraits?* Non,

(1) Leçons sur l'Art d'associer, par Jules Lechevalier, page 227.

messieurs, car il y a des Attraits de différents ordres, et les natures élevées ne cèdent qu'aux Attraits élevés... Qu'en dites-vous, monsieur? demanda X à l'interlocuteur désigné sous le nom de Puritain.

Le puritain. Il me semble que la thèse soutenue par monsieur a bien quelque valeur.

X. Ah! vous êtes aussi partisan du Mal? Vous voulez aussi *vouloir* le Mal?

Le puritain. Je ne vois pas bien sans cela en quoi consisterait le mérite ou le démérite de nos actions.

X. Décidément, vous tenez au mérite et au démérite libres de tout Attrait venant de Dieu, venant de la Nature? Vous y tenez; autrement vous ne voyez plus pourquoi Dieu récompenserait celui-ci, pourquoi il punirait celui-là. Vous aussi, vous exigez que la Science sociale s'accorde avec vos idées sur l'enfer... Sans quoi vous nierez la Science. Vous êtes de ceux qui ne peuvent pas concevoir le Bien indépendamment du Mal, la vertu indépendamment du vice, c'est-à-dire l'harmonie sans la subversion, et qui ne conçoivent pas la moralité sans l'une et l'autre. Ah! monsieur, placez votre Moralité plus haut; placez-la dans une sphère supérieure, dans l'Ordre universel des choses, et non dans cette position fausse, arbitraire et relative que vous lui faites entre le vice et la vertu...

Parbleu! cela me rappelle un certain traité philosophique que je lisais l'autre jour, car je lis volontiers les philosophes... quand je n'ai rien de mieux à faire. Celui-là s'appelle Bonnet; il a fait sur *la Nature* un livre où l'on voit sans cesse la vérité coudoyer l'erreur et quelquefois lui prêter la main, comme dans tous les ouvrages de philosophie. J'y ai remarqué, entre autres, un passage qui me servira de réponse à une objection que l'on ne manque jamais de me faire lorsque je parle des climatures et du re-

boisement. Voici l'objection dans toute sa force : « Mais, monsieur, vous voulez donc que la France revienne à son état primitif; vous la voulez comme elle était au temps des Gaulois; vous voulez voir renaître les grandes forêts druidiques? » Voici la réponse : « Le véritable état de la nature, dit Bonnet (1), n'est pas celui où les êtres se trouvent à leur naissance; mais la condition que la Nature se propose de leur procurer comme la plus convenable et la meilleure. » Vous voyez que les philosophes ont quelquefois du bon. Malheureusement voici ce que le nôtre écrit à la page suivante : « Non, les hommes n'étaient pas faits pour errer dans les forêts à la manière des ours et des tigres. S'il en est qui se contentent de cette vie misérable, qui peut-être la préfèrent à une autre plus heureuse pour nous, c'est que la Cause productrice devait remplir avec une profusion magnifique toutes les classes de l'animalité, faire des animaux domestiques et d'autres incapables d'être apprivoisés, des *hommes sauvages* et des *hommes sociables.* » Ainsi, voilà un homme, un philosophe, qui, entassant autant d'erreurs que de mots, enlève d'un trait de plume, aux sauvages, la faculté de devenir industrieux, faculté que Dieu a accordée à tous les hommes; le tout afin d'établir l'existence d'un prétendu équilibre du Bien et du Mal dans l'univers, afin de prouver que la somme des Maux est nécessairement égale et corrélative à celle des Biens; doctrine au reste fort commode pour les esprits paresseux, car elle s'allie parfaitement à l'immobilité du fétiche, et laisse l'homme dans la contemplation *passive* des convulsions sociales, comme si, dans ce drame sans fin, l'homme n'avait pas à chaque instant un rôle important à jouer. Cette *Dualité*, considérée par l'auteur comme fait primordial, contredit singulièrement l'*Unité d'action* qu'il attribue victorieusement au Créateur, quelques pages auparavant. Mais qu'importe une contra-

(1) De la Nature, p. 25.

diction de plus ou de moins? Voilà cependant comment une foule de gens parlent de l'Unité, sans seulement savoir ce que c'est.

Mais laissons cela, et, pour rentrer dans cette loi d'*Unité* dont nous ne devrions jamais nous écarter, comprenez donc, messieurs, que le *bon* suffit pour faire connaître le *meilleur*, que le *beau* suffit pour faire apprécier le *très beau*. Ignorez-vous qu'il y a des degrés dans le beau, dans le bon; de même que dans l'Humanité il y a des natures plus ou moins belles, plus ou moins fortes, plus ou moins généreuses? Il n'est donc pas nécessaire que le *démérite* existe absolument, pour que le *mérite* se produise à différents degrés; et si vous compreniez l'Organisation sociétaire et le mécanisme des Séries passionnelles, vous sauriez à quelles vertus larges et grandioses l'Humanité peut s'élever, sans qu'il y ait besoin du vice pour faire ressortir ces vertus.

Et puis, vous, monsieur, dit X en s'adressant au Puritain, vous qui êtes partisan du Mal, vous qui tenez à *pouvoir* et à *vouloir* le Mal, dans le simple but de vous donner la satisfaction de choisir (ce qui du reste n'est pas très chrétien), faites donc attention que vous réclamez pour l'homme un Libre Arbitre plus étendu que celui de Dieu même. Chose inouïe! voilà la créature qui ne se trouve pas satisfaite d'être libre autant que le Créateur!

Le puritain. Et comment cela, s'il vous plaît?

X. Si vous ne vous croyez libre qu'à la condition de pouvoir aimer à faire le Mal, Dieu d'après vous n'est pas libre : car Dieu *ne peut* vouloir faire le Mal. — Dieu *ne peut* vouloir l'injuste; Dieu n'est pas libre de ne pas se conformer aux Lois mathématiques.— « Et comment entendez-vous donc la *Liberté* des bienheureux qui, d'après vos livres, ne peuvent plus pécher? Est-ce que ces bienheureux ne

seraient plus libres, je vous prie (1)? » Et puis, voyez donc! où s'arrêterait le Libre Arbitre tel que vous l'entendez? Il ne s'arrêterait pas même devant votre propre anéantissement; car sans doute vous voulez aussi pouvoir vous anéantir. Or, c'est un pouvoir que Dieu lui-même n'a pas; Dieu *ne pourrait* pas se détruire.

LE PURITAIN. Ah! vous voilà dans l'exagération.

X. A qui la faute, si je montre la fausseté de votre principe par l'absurdité de ses conséquences? C'est à ce signe que l'on reconnaît l'erreur. Une bonne Vérité, bien vraie, une Vérité scientifique, est vraie jusqu'à la fin, acceptable dans toutes ses applications. Essayez un peu de pousser la Vérité sociétaire jusqu'à ses dernières limites; je vous assure que vous n'arriverez pas à l'absurde.

LE PURITAIN. Peste! quelle logique inflexible!

X. Eh! oui, je m'en vante.

LE DOCTEUR. Oh! il n'y a pas de quoi.

X. Sans doute, c'est la Science et non pas moi qu'il faut en glorifier. Dans tous vos systèmes au contraire, les absurdités fourmillent, les contradictions sautent aux yeux; en voulez-vous une dernière preuve? Voici: vous prétendez à un Libre Arbitre illimité, et en même temps vous croyez qu'il y a des hommes, et en grand nombre, qui naissent *mauvais;* voilà donc des malheureux qui ont le Libre Arbitre de naître et d'être mauvais toute leur vie... Arrangez cela si vous pouvez... Non, voyez-vous, toutes les théories métaphysiques, religieuses et morales sur le Libre Arbitre, toutes les arguties que l'on a débitées, toutes les choses erronées que l'on a dites sur ce sujet, faute de posséder la clef de la solution, tout cela est vide et creux, et abstrait comme tout ce qui ne s'appuie que sur des mots: *Sunt verba et voces, prœtereàque nihil.* — Pour moi, plus confiant que

(1) V. Considerant.

vous dans la Nature, monsieur le Philosophe, et plus confiant en Dieu que vous, monsieur le Puritain, je trouve qu'il y aura toujours assez de Libre Arbitre pour l'homme, quand il sera en *Unité* avec l'Univers, avec Dieu, avec lui-même; ou plutôt je trouve que ce n'est qu'à cette condition, qu'à la condition de faire partie de l'Ordre universel, que l'homme aura la complète jouissance de sa liberté morale en même temps que de sa liberté physique : car ces deux libertés sont solidaires. La Liberté de l'homme (nous sommes forcément amenés à le reconnaître), c'est la liberté de céder aux Attraits qu'il tient de Dieu, de graviter vers la Destinée. Toute entrave apportée à ces Attraits est une atteinte à la Liberté humaine; et plus l'Ordre social, où nous nous trouverons placés, permettra que nous nous livrions à nos Attraits, plus nous serons libres : telle est la mesure de la Liberté humaine. —Quelle est la conséquence de ceci? c'est que, sans le *Travail attrayant*, il n'y a pas de Liberté vraie, de Liberté complète pour l'homme; c'est que nos ouvriers, forcés de travailler seize heures par jour à un travail abrutissant, qui ne suffit pas même à leurs besoins, et pour lequel ils ne sentent d'autre Attrait, ou plutôt d'autre mobile que celui de la faim et de la nécessité, ne sont assurément libres ni de corps ni d'esprit. Ainsi donc, le *Libre Arbitre* sera encore un des bienfaits que nous devrons à l'Association, à l'Association, seul Régime compatible avec le *Travail attrayant*, lequel nous rapportera d'autant plus que nous serons plus désintéressés; à l'Association qui réalisera « le concert affectueux du Créateur avec la créature, la conciliation du Libre Arbitre de l'homme obéissant par plaisir avec l'*Autorité* de Dieu commandant le plaisir (1); » à l'Association enfin qui seule nous donnera « la garantie du Libre Arbitre de Dieu, de la faculté qu'il a de régler l'univers, y compris le genre humain, par l'Attraction, seul ressort digne de sa sagesse et de sa générosité (2). »

(1) (2) *Nouv. Monde ind.*, p. 418 et 419.

Le philosophe. Je vois que vous abandonnez toutes choses à une sorte de fatalité, et que, concevant l'homme poussé par une force aveugle ( qui le conduirait au bien et au bonheur, il est vrai ), vous ne tenez et ne voulez tenir nul compte de la *Raison* que Dieu nous a donnée pour guide et pour modérateur de nos passions.

X. Non, monsieur, je ne conçois point que la force qui pousse l'homme soit une force aveugle, puisque cette force n'est autre que celle des Lois mathématiques de Dieu qui est la suprême Intelligence, et puisque, en outre, je fais intervenir et sans cesse et toujours la *Volonté*. Quant à la *Raison* que Dieu nous aurait donnée, dites-vous, pour guide et modérateur de nos Passions, — encore une fois, monsieur, si elle était appelée à cette fonction de lutte, au lieu d'être appelée à l'harmonie que nous concevons entre elle et les Passions « Il en résulterait, dit Fourier :

« 1° Que Dieu nous aurait subordonnés à deux guides inconciliables et antipathiques, *la Passion* et *la Raison* : (duplicité théorique).

« 2° Que Dieu serait injuste envers les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des hommes, à qui il n'a point départi cette Raison nécessaire à lutter contre la Passion ; le peuple, en tous pays, barbare ou civilisé, est sans Raison ; quant aux sauvages, ils ne connaissent que la Passion : (duplicité distributive).

« 3° Que Dieu, en nous donnant pour contre-poids la Raison, aurait agi en mécanicien inepte ; car il est évident que ce ressort est impuissant, même chez le centième des hommes qui en est pourvu, et que les distributeurs de Raison, comme un Voltaire, sont les gens les plus asservis à leurs Passions : (duplicité pratique).

« Ainsi nos doctrines d'Unité de l'homme avec lui-même débutent par placer l'homme en triple duplicité d'action, monstruosité qui serait un triple affront pour le Créateur des Passions (1). »

(1) *Traité de l'Ass. dom. agr.*, t. I, p. XXVIII.

Mais je vous le demande, à quoi sert donc la philosophie ?.. Au surplus, soyez sans inquiétude, messieurs; que le Libre Arbitre existe comme vous l'entendez ou qu'il existe à d'autres conditions, l'établissement du Régime sociétaire n'y changera pas un *iota*, pas plus que les systèmes de morcellement, de compression, de moralisation, pas plus que les dogmes de la Souffrance et du Renoncement n'ont changé un *iota* à la nature indéfectible des Passions humaines,—y compris celles des philosophes et des prêtres que l'on a vus de tout temps, selon la loi de la Nature, rechercher leur bien-être autant qu'ils l'ont pu, et cela, même dans le sacrifice, car qu'est-ce que vous recherchez dans le sacrifice, sinon une manière particulière d'être heureux, de tendre au bonheur, de vous procurer une satisfaction ?

Le philosophe. Eh bien ! monsieur, je vous le déclare : plutôt que de concevoir l'homme borné à l'espèce de Libre Arbitre que vous venez de professer, j'aimerais mieux, je crois, me jeter à l'eau.

X. Que voilà bien l'orgueil philosophique !... Ah ! monsieur, que Condillac avait raison de dire : « Quand on en est venu à ce point, quand les erreurs se sont ainsi accumulées, il n'y a qu'un moyen de remettre l'ordre dans la faculté de penser : c'est d'oublier tout ce qu'on a appris, et de refaire l'entendement humain. » Mais hélas ! Condillac n'a-t-il pas dit encore, et avec raison : « Ceux qui n'auront rien étudié entendront mieux que ceux qui auront fait de grandes études, et surtout que ceux qui ont beaucoup écrit. » Et l'Évangile : « Bienheureux les pauvres d'esprit, car le royaume des cieux est à eux ! »

Le puritain. Que faudrait-il donc, monsieur, que je lusse dans les œuvres de Fourier ?...

X. Je vous engage à lire d'abord les publications de l'École sociétaire. Fourier, voyez-vous, écrit comme la Science, et plus son style est séduisant pour ceux qui le comprennent,

plus il est fait pour rebuter les commençants ; tandis que les livres de ses disciples, par cela même qu'ils sont moins substantiels, sont aussi beaucoup plus faciles à comprendre.—Ainsi vous pouvez consulter : de Just Muiron, *Vices de nos Procédés industriels;* du même, *Transactions sociales;* de madame Vigoureux, *Paroles de Providence;* de Victor Considerant, *Destinée sociale;* de Paget, *Introduction à l'étude de la Science sociale;* etc. Je vous conseille, pour vous préparer à cette étude, de lire d'abord un petit livre de notre ami Victor, intitulé *Débâcle de la Politique*.

LE PURITAIN. Oh! je n'ai pas besoin d'en lire si long; dites-moi seulement où je trouverai, soit dans Fourier, soit dans ses disciples, des preuves tirées des idées religieuses.

X. Mon Dieu! — vous trouverez ce genre de preuves à chaque page.

LE PURITAIN. Ne pouvez-vous m'indiquer des passages spéciaux?

X. Pardon! lisez, dans le NOUVEAU MONDE INDUSTRIEL, tout le chapitre intitulé : *Boussole en étude des Passions, le ralliement aux vues de Dieu*; lisez le chapitre suivant : *Confirmation tirée des saints Evangiles*. Lisez dans DESTINÉE SOCIALE, tome II, la grande *Note sur la doctrine de la Rédemption;* lisez aussi le *Discours de Considerant à l'Hôtel-de-Ville;* et enfin consultez les TRANSACTIONS SOCIALES, RELIGIEUSES ET SCIENTIFIQUES, DE VIRTOMNIUS.

LE RÉPUBLICAIN. Pour moi, ces preuves-là me touchent peu. Qu'importe en effet, pourvu que les hommes jouissent enfin de la Liberté!

X. Cela est plus important que tu ne penses. Mais enfin, puisque tu t'intéresses davantage à cette face de la question,

lis, dans le TRAITÉ DE L'ASSOCIATION DOMESTIQUE-AGRICOLE, les trois chapitres sur la *Liberté*, afin d'apprendre à quelles conditions elle peut s'établir, et de te désabuser de tes projets de Révolution et de République. Ces conditions, les voici résumées par Fourier :

« *Point de Liberté surcomposée sans le Minimum;*

« *Point de Minimum sans l'Attraction industrielle;*

« *Point d'Attraction industrielle dans le travail morcelé ou civilisé*; elle ne peut naître que dans les Séries passionnelles ;.

« *Donc le Minimum étayé de l'Attraction industrielle est voie exclusive de Liberté, condition* sine quâ non. »

L'ARCHITECTE. Et moi, que dois-je lire ?

X. Vous ?... lisez, dans le premier volume de DESTINÉE SOCIALE, les *Considérations sur l'Architectonique;* et si, comme je dois le supposer, vous êtes passionné pour votre art, si vous avez le sentiment du Beau, de l'Ordre et de la *convenance des choses,* vous arriverez à la perception de la Science par une de ses applications à l'art particulier qui vous occupe.

L'INDUSTRIEL. Pour moi, les arts, voyez-vous, je n'y entends rien : parlez-moi du Commerce et de l'Industrie, à la bonne heure.

X. Oh bien ! alors, — pour l'Industrie, étudiez dans le NOUVEAU MONDE INDUSTRIEL tout ce qui a rapport au *Mécanisme de l'Attraction*, et rendez-vous bien compte de ce qu'il faut entendre par *courtes séances* et *exercice parcellaire*, deux idées qu'il importe de ne jamais séparer ; — et pour ce qui est du Commerce, lisez l'analyse qu'en a faite Fourier dans ses différents ouvrages, et frémissez en comptant les crimes causés par l'alliance monstrueuse du Commerce et de la Morale.

L'AGRICULTEUR. Quant à moi, les arts, l'industrie, j'y

tiens fort peu ; je voudrais quelque chose qui eût rapport à l'Agriculture.

X. Ne voilà-t-il pas un touchant accord, une vive sympathie entre des branches de travail qui sont cependant en relation intime et que l'on devrait voir se soutenir mutuellement ? Eh quoi ! messieurs, vous faut-il d'autres preuves de la fausseté du mécanisme *morcelé* ?... Mais pardon, monsieur, vous voulez des preuves de la vérité du mécanisme *sociétaire*. Sous le rapport de l'agriculture, vous trouverez, dans le TRAITÉ DE L'ASSOCIATION, tome II, des détails fort intéressants sur les *Préparatifs du canton d'essai* et *la distribution des cultures*. Étudiez aussi, dans les VICES DE NOS PROCÉDÉS INDUSTRIELS, le projet d'un *Comptoir communal*.

LE CHIMISTE. Et moi, que me conseillez-vous de lire ?

X. Vous, monsieur, lisez et relisez tout Fourier avec attention, avec recueillement, comme un homme sérieux que vous êtes. Étudiez, dans DESTINÉE SOCIALE, toute la partie du second volume, intitulée : *Organisation*, et toute celle qui traite de la *Loi sériaire* et des *Equilibres sociaux*.

LE COMÉDIEN. Et moi ?

X. Toi, mon ami ?... ne lis rien ; tu viendras à la Théorie tout seul, d'instinct.

LE PHILOSOPHE. Il paraît que vous en avez pour tout le monde.... Et pour moi ?

X. Pour vous ? Mais, monsieur, je dois penser que vous avez bien lu, bien étudié, bien compris Fourier, puisque vous le dites. Or, d'après le fruit que vous paraissez avoir tiré de cette étude, croyez-moi, ne prenez pas la peine de recommencer : ce serait du temps perdu. Vous êtes sous l'influence de préoccupations tellement exclusives que, si l'on vous montrait une Phalange en pleine activité, peut-

être trouveriez-vous encore des arguments pour prouver qu'elle est impossible. Gardez vos idées creuses, monsieur; le positif est un trop lourd bagage. S'il vous prenait fantaisie de vous jeter à l'eau pour l'honneur d'un principe, vous ne pourriez pas surnager. — Adieu, messieurs; et toi, me dit-il en s'éloignant, viens donc à l'Expositition....

Le comédien (nous retenant). Écoute donc, écoute donc; le peu que tu as dit sur le théâtre me trotte par la tête. Mais tu as oublié...

X. Bon, bon! ce que j'ai dit n'est pas complet, je le sais bien; c'est un chapitre que nous traiterons à part, ensemble, un de ces jours!....Adieu!

Le comédien. Un seul mot! Selon toi, quelles sont les qualités qui font le comédien parfait?

X. Voilà une question bien complexe. Mon ami, deux comédiens peuvent être parfaits à différents titres, en possédant des qualités opposées. Le bon comédien n'est pas autre chose qu'un assemblage harmonieux de qualités diverses.

Le comédien. Mais enfin... d'une manière générale...

X. Eh! eh! c'est assez difficile... Voyons cependant: que se passe-t-il dans la Nature? Dans la Nature, certains corps ont des affinités avec une plus ou moins grande quantité d'autres corps, comme on voit des hommes dont les sympathies s'étendent à un plus ou moins grand nombre de leurs semblables. L'oxygène est le gaz par excellence, car il se combine avec une multitude d'autres corps. A ce compte, le comédien par excellence pourrait bien être celui dont les affinités sont les plus nombreuses, et qui, par conséquent, sait exciter le plus de sympathies.....

# DOUZIÈME PROPOS.

« Sinite parvulos ad me venire, talium est enim regnum Cœlorum. »
(ÉVANGILE selon SAINT-MATHIEU.)

## I.

Nous nous acheminâmes du côté de l'Exposition. Loin de languir, notre conversation avait pris une tournure plus vive et plus intime ; car, malgré l'allure particulière de son caractère et de ses manières, ce n'est que dans l'intimité que notre Phalanstérien se livre complètement à ses boutades, et que, donnant carrière à la fougue de son imagination capricieuse, il s'abandonne sans réserve à ce tour particulier d'esprit, que le lecteur lui connaît maintenant.

— Non, non, c'est impossible ! s'écria-t-il en se tournant brusquement vers moi ; non, je ne peux pas m'habituer à cette anarchie, à cette incohérence qui se révèlent en tout et partout. Vois cette rue Saint-Honoré, cette rue si renommée en France, en Europe ! Ne voilà-t-il pas un beau sujet pour s'extasier sur la magnificence de la Capitale ! Regarde donc un peu ces constructions qui se coupent, s'enchevêtrent, et néanmoins s'isolent chacune entre ses quatre murs, absolument comme le marchand que tu vois-là, seul

dans son comptoir, absolument comme la famille claquemurée dans son ménage morcelé. On a dit avec raison que l'Univers était fait sur le modèle de l'âme humaine. J'espère que voici une architecture faite sur le modèle de la Civilisation.... Examine donc un peu ces devantures de toutes les dimensions, de toutes les couleurs, de toutes les formes... Que tout cela est harmonieux et bien ordonné! quel gracieux tableau! Auprès de ces glaces magnifiques, que trouvons-nous? des grilles de fer pour protéger le pain contre les tentations de la misère et de la faim, ces deux perfides conseillères. O Paris! Paris! immense boutique où tout s'entasse confusément : Ici les produits de la confiserie pompeusement étalés sur des étagères en cristal; là, des bottes, des souliers qui se marient avec la viande du charcutier; puis ces draps, mis en montre entre le fromage de la fruitière et les denrées de l'épicier; puis ces bijoux, ces pierres précieuses faisant contraste avec les bric-à-brac; et partout l'auvent sale et maussade, qui verse l'eau sur les passants, sous prétexte de préserver les marchandises des rayons du soleil; l'auvent, cette invention égoïste, vraie invention de marchand qui, accaparant à son profit le trottoir qu'il encombre de ses marchandises, voudrait encore accaparer l'air de la rue! Et cela reste ainsi, toute l'année; ce n'est point une confusion extraordinaire; non, c'est l'état habituel de la Civilisation, que dis-je? c'est la Civilisation en habits de fête! Car il ne faudrait pas aller loin d'ici pour trouver ces misérables mâsures, ces quartiers hideux, ces taudis infects que volontiers l'on prendrait moins pour des habitations humaines que pour des repaires de bêtes féroces... Pouah! cela fait mal au cœur!...

Eh bien! il y a des gens qui ont l'audace de trouver cela beau, de trouver cela pittoresque! Pittoresque! la boue, les ordures, le laid!... Pour moi, je ne saurais séparer l'idée du pittoresque de celle du bon et du beau; or, rien n'est beau, rien n'est bon que ce qui est dans l'Ordre, et ces

constructions, ces dispositions mercantiles accusent un désordre tel que je défie l'imagination la plus riche en extravagance de rien produire de pareil ou d'analogue!... Ah! le mur mitoyen! Voilà une belle invention, le mur mitoyen! — On a fait, sur le mur mitoyen, des lois, des commentaires!... on en a fait tant et tant que tu ne pourrais les porter sur ton dos... Aussi est-ce une *matière très épineuse*, comme disent les légistes; eh! malheureux! supprimez-la, votre *matière*, supprimez le mur mitoyen!... L'architecture, encore une fois, c'est tout, oui, tout! C'est par l'architecture qu'il faut commencer la Réforme du monde!

Comprends-tu, me dit-il en s'arrêtant au milieu du trottoir, comprends-tu la conséquence du mur mitoyen? Vois tous ces gens enfermés, isolés, occupés à ne rien faire! S'ils s'amusaient encore! mais non, ces malheureux s'ennuient à périr!... Pauvres dupes qui ne se doutent pas que la valeur de quelques-unes de ces maisons incohérentes et de ces riches magasins suffirait pour fonder la première Commune sociétaire, et pour changer la face du globe.

Mon Dieu! mon Dieu! poursuivit-il en marchant à grands pas comme un homme profondément agité, avoir là, sous les yeux, toutes les merveilles de l'Ordre combiné! vivre par la pensée dans ce Monde harmonien, au milieu de ces belles populations, régénérées dans un milieu social régulier, convenant à la nature humaine! voir et concevoir tout cela, et ne pouvoir le réaliser! Avoir présent à chaque pas le Mal, le Mal sous tous ses aspects hideux, et vivre sous l'empire de ce mal, se débattre au milieu de ce chaos! En vérité, cela me rend malade; cela m'irrite les nerfs; parfois je crois faire un mauvais rêve, et...

Mais vois-les donc, me dit-il en s'arrêtant tout à coup, et riant d'un rire forcé, vois-les donc se mouvoir, chacun de son côté, pour se rendre à ce qu'ils appellent leurs affaires; vois-les se démener pour arriver plus vite ou se préserver des voitures; vois-les se crotter, se pousser, se cou-

doyer; vois-les un peu, ajouta-t-il en regardant tout autour de lui d'un air stupéfait... Là! de bonne foi, ces gens-ci n'ont-ils pas l'air d'être fous?... Certainement, ils n'ont pas conscience de ce qu'ils font... Et cependant il y a, au milieu de cette foule, des hommes d'un véritable talent, talent perdu pour eux et pour la Société, talent nuisible quelquefois... Quel malheur, mon Dieu! quel malheur!... Eh bien! va leur faire cette réflexion, essaie un peu de leur dire que tout cela te blesse, te choque, te paraît étrange, inexplicable... — Pourquoi? te diront-ils naïvement, c'est pourtant tout simple, tout naturel... — Oui, mon cher, ils trouvent tout naturel un état de choses où chaque homme est l'ennemi de son voisin, et n'a d'autre pensée que de le culbuter, de l'écraser, ou tout au moins de lui nuire, de lui faire noise; un état de choses tellement monstrueux que la postérité ne pourra jamais s'en faire une idée exacte. Mais garde-toi bien de leur dire cela... ils te riraient au nez, ou te tâteraient le pouls. Bien évidemment ces gens-là sont pour toi des insensés... Eh bien! essaie de leur parler raison, et c'est toi qui seras un insensé pour eux...

X fit quelques pas, les yeux fixés à terre. Il fut heurté par deux soldats.

— Oh! dit-il comme affecté d'un sentiment pénible, pauvres gens! les voilà qui promènent leur désœuvrement et leur ennui... Je ne sais, mais la vue d'un militaire m'attriste, me fait mal. A quoi emploie-t-on ces hommes-là, hélas!... Pauvres gens! je les plains de grand cœur, car s'ils sont soldats, c'est sans savoir pourquoi, il faut leur rendre cette justice... Quel état!.. Quelle misère!.. Et quand on pense que l'on a fait, tout exprès pour ces hommes-là, tout exprès pour leurs travaux meurtriers, une science, et une science très honorée, la Stratégie! Une science pour s'entretuer! Misérables mortels!... Et encore, s'il existe sur

terre quelques exemples d'Organisation, c'est à cette science subversive que nous le devons... O Humanité ! Humanité !...

En discourant ainsi, X était parvenu à la hauteur de la rue des Pyramides, et nous allions gagner les Tuileries, quand nous entendîmes la voix d'une personne qui nous aperçut de son balcon. X salua de l'air d'un homme qui ne comprend pas qu'on l'appelle ; mais notre fâcheux renouvela son invitation avec tant d'insistance que X se crut obligé de monter. Il se résigna donc, mais avec humeur. — Suis-moi, me dit-il en voyant que je me disposais à le quitter ; c'est un ancien camarade qui va nous recevoir sans façons. N'as-tu pas vu qu'il nous appelait tous les deux ? Viens donc ! il n'est pas Phalanstérien, mais depuis quelque temps il a la rage de me parler phalanstère : or, moi, dès que je me trouve en compagnie de gens qui ne partagent pas mes idées, je m'ennuie, je me crois volé... Viens, je t'en prie, ajouta-t-il en remarquant ma répugnance ; tu verras sa femme : elle est fort jolie, ma foi ! et elle a du bon-sens... Ah ! coquin, tu viens maintenant... Voilà bien les Français !... — Je t'assure, dis-je, que je n'y vais que pour te faire plaisir. — Et moi, pour faire plaisir à mon ami... Voilà pourtant comme on se gêne, comme on se contraint... par convenance... Enfin montons... — Puis, au milieu de l'escalier, il s'arrêta pour me dire avec un grand sang-froid : — Eh bien ! tu vois pourtant ; si j'avais mis ma plume... — Enfin, reprit-il aussitôt, nous allons voir un ménage civilisé, mais un ménage placé dans d'excellentes conditions : car le mari aime sa femme, la femme aime son mari ; ils ont de la fortune, ils ont mieux que cela, trois beaux petits enfants, dont les deux aînés vont te recevoir avec un joli petit sourire, et viendront te caresser avec une confiance toute charmante... — Ah !... dit-il avec un gros soupir, c'est gentil, n'est-ce pas, un petit enfant ?... Enfin... enfin !... — Puis changeant de ton : — Nous allons

donc voir un résumé de la Société actuelle, et de son beau côté encore !... Nous ne sommes pas malheureux...

A peine X avait-il achevé ce petit commentaire que la porte s'ouvrit et nous laissa voir le maître de la maison, qui nous accueillit avec cordialité, mais non sans s'excuser sur les cris de son plus jeune, qui retentissaient dans tout l'appartement.

— Mon ami, dit notre hôte, je sais que vous affectionnez les enfants; je suppose que monsieur ne les hait pas... donc ayez la bonté de vous boucher les oreilles, et permettez-moi, messieurs, de vous présenter à ma femme. — Vous nous négligez terriblement, mon cher; ma femme s'en plaint.

X. Elle est trop bonne, en vérité; mais pourquoi ne vous voit-on nulle part?

— Ah! mon ami, quand on a des enfants à élever...

X. Oui, oui, je comprends...

Nous fûmes introduits dans une pièce où se trouvaient déjà sept personnes : deux jeunes enfants jouant sur un canapé, un plus jeune criant sur les genoux de sa mère, autour de laquelle trois autres femmes, la nourrice, la femme de chambre et la cuisinière, faisaient d'inutiles efforts pour apaiser le pauvre enfant.

Après les compliments d'usage, on nous offrit des sièges.

—Tu vois, me dit X à demi-voix, en s'asseyant près de moi, tu vois ici un des mille exemples des mauvaises combinaisons sociales. Quatre femmes après un enfant! C'est triste!

— Que dites-vous? demanda le mari.

X. Je dis, mon ami, qu'avec tout votre bonheur vous êtes bien malheureux; je dis que si vous avez les douceurs

de la paternité, vous en avez aussi les inconvénients, et j'ajoute que cet enfant en souffre autant que vous.

La mère. Oh! monsieur, les soins qu'exige un enfant ont bien leur charme.

X. J'en conviens, madame; mais avouez que ces soins auraient plus de charme encore, s'ils n'étaient pas accompagnés de soucis.

Le mari. C'est vrai; mais comment faire?

X. Aaah! comment faire?... Il faut faire...

Le mari. Je vous entends; il faut faire un Phalanstère.

X. Sans doute; car là, vous éprouveriez, à surveiller, à élever votre enfant, un bonheur sans mélange; et, de son côté, le petit bonhomme serait bien plus heureux dans les *Séristères*, et il ne s'exténuerait pas à criailler comme il le fait, au grand préjudice de ses organes et de sa santé.

Le mari. Ce qu'il y a de terrible, c'est qu'on ignore la cause de ses cris.

X. Sans doute. Dans les *Séristères* on la connaîtrait tout de suite.

L'enfant sembla approuver cette manière de voir par des cris encore plus perçants.

Le mari. Qu'entendez-vous par *Séristère* ?

X. Fourier nomme Séristère, en général, le local affecté aux travaux d'une Série ou corporation industrielle, l'atelier commun d'une Série. Au Phalanstère, ce petit diablotin-là serait bien tranquille et bien à son aise, au milieu des marmots de son âge, dans le Séristère des enfants.

La mère (vivement). Ah! monsieur, je ne voudrais pas me séparer de mon fils.

X. Laissez-moi croire, madame, que, si vous étiez certaine

que votre fils fût mieux élevé ailleurs que chez vous, et par d'autres que vous, vous trouveriez la force de vous séparer de lui; car c'est pour lui, sans doute, que vous l'aimez, et non pour vous... Mais, madame, on ne demande pas même que vous le perdiez de vue; permis à vous de le voir à tout instant de la journée, et même de l'emmener dans votre chambre, si cela vous convient. Mais vous vous garderiez bien de le faire, si vous voyiez que cela nuisît au bien-être de l'enfant. Au Phalanstère, tous les établissements, tous les logements, bien que séparés, ont l'avantage de communiquer entre eux par la Rue-galerie, principale artère qui circule dans tout l'édifice, et va porter le mouvement et la vie du centre aux extrémités, comme les artères du corps humain. Quoique étant dans les Séristères, votre enfant est donc par le fait chez vous, et cependant vous évitez les désagréments, les inconvénients de l'éducation à domicile.

La mère. Et si j'ai du goût pour les travaux d'éducation?

X. Alors vous ferez l'éducation de votre enfant en même temps que celle des autres, si toutefois cela vous convient; mais, dans tous les cas, vous n'éprouverez ni les tourments ni les inquiétudes de la maternité.

La mère. Ce serait un très beau résultat; mais, pour l'apprécier, il faudrait que je connusse la disposition de vos Phalanstères.

X. Mon Dieu! madame, si je ne craignais de passer à vos yeux pour un pédant, je vous offrirais de vous en donner un aperçu.

La mère. Comment donc, monsieur! mais au contraire. Un établissement où les enfants seraient, dites-vous, si heureux, si bien élevés! Je voudrais en avoir une idée... D'ailleurs, le peu que m'en a dit mon mari m'a donné le désir d'en connaître davantage. Je sais que vous voulez rendre le travail attrayant, et que depuis le vieillard, jusqu'à l'en-

fant, vous prétendez rendre tout le monde heureux. Dieu veuille que cela soit possible!... Mon pauvre petit! ajouta-t-elle en embrassant avec effusion son enfant, dont cette étreinte fit redoubler les cris. — Tenez, Joséphine, dit-elle à la nourrice, emportez-le, et tâchez de l'endormir... voici à peu près l'heure... Je vous écoute, monsieur.

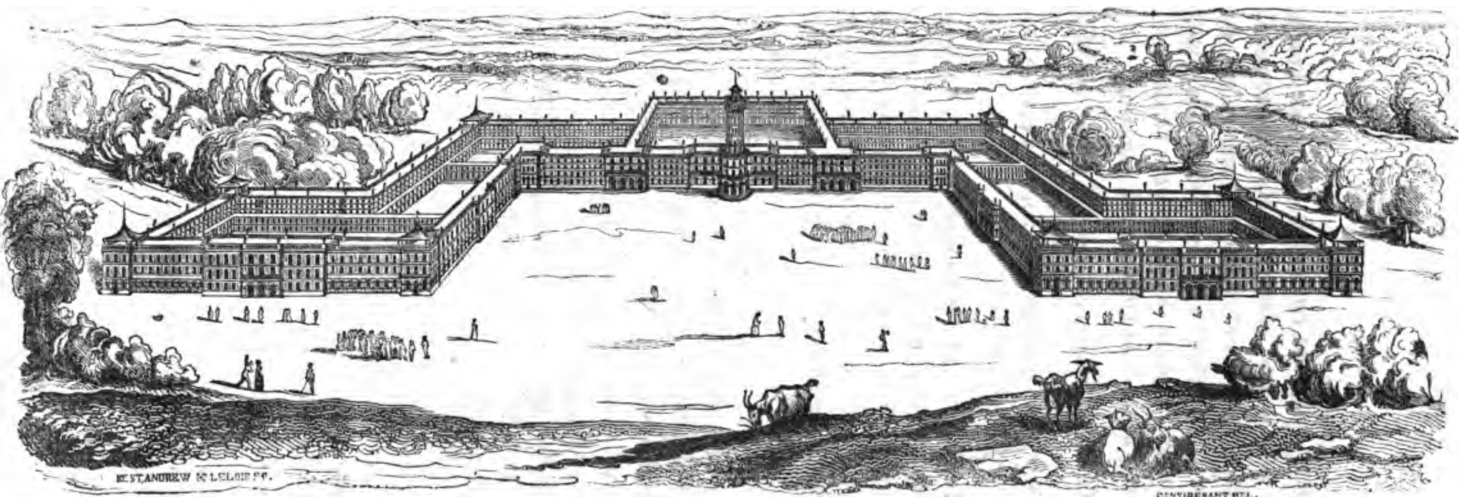
X. En vérité, madame, je ne sais par où commencer.

Le mari. Oh! vous pouvez aller sans crainte. Nous sommes un peu au courant.

X. Le Phalanstère, ou habitation de la Phalange, n'est pas autre chose qu'un palais convenablement et commodément distribué que nous substituons aux masures, aux échoppes, aux chaumières qui composent aujourd'hui nos villages. Or, la Phalange étant la réunion d'environ 400 familles, ou 1800 individus inégaux en âge, penchants, fortune, etc., associés librement (suivant les trois facultés productives, *Capital, Travail* et *Talent*), pour tous les travaux de culture, fabrique, ménage, éducation, etc., il faut absolument que le Phalanstère réponde, par sa disposition, aux diverses aptitudes industrielles, aux divers besoins sensitifs, animiques et intellectuels, aux diverses exigences passionnelles qui se manifesteront au sein d'une pareille association. En un mot la distribution du palais sociétaire doit être appropriée aux différents ordres de ces aptitudes, de ces besoins, de ces exigences. Partant, pour poser en bons termes le programme du Phalanstère, il faut d'abord savoir quels faits s'y passeront, quelles tendances vont s'y développer; il faut donc posséder à fond la connaissance de la Science sociale.

Le mari. Passez là-dessus.

X. Oui, je néglige ces généralités pour arriver à la description que vous attendez. Représentez-vous donc un vaste édifice divisé en ailes, avec cours intérieures et gale-



Idée d'un Phalanstère.

ries de communication ouvertes en été, fermées et chauffées en hiver. — Imaginez d'abord deux grandes divisions : l'une pour les ateliers bruyants, relégués dans une des ailes, l'autre pour les travaux tranquilles, distribués dans le reste de l'édifice, en tenant compte des exigences passionnelles, industrielles et sociales que je viens de vous faire entrevoir. Supposez maintenant qu'au centre soient les grandes salles de réunion pour la Phalange entière, telles que la Bourse, la Bibliothèque, le Musée, les Réfectoires, la Tour d'ordre, avec beffroi, horloge et télégraphe ; enfin les appartements, magasins et bureaux de la Régence, ou Conseil élu pour administrer unitairement la Commune sociétaire. Placez aux différents étages, et entremêlez méthodiquement les Séristères et les logements de toutes les grandeurs, de tous les prix, de tous les goûts, autant afin d'éviter la classification actuelle de nos villes en *quartier riche* et *quartier pauvre* qu'afin de faciliter le jeu libre, l'engrenage régulier des Séries industrielles. Qu'en face de ce palais, de l'autre côté de la grande route, et à une distance convenable, soient établis les bâtiments ruraux...

La mère. Il me semble que vous oubliez l'église.

X. Non pas, s'il vous plaît ; je n'oublie ni le temple ni le théâtre : le temple pour y chanter des hymnes à Dieu, le théâtre pour y former des hommes dignes de connaître et d'adorer l'éternel Auteur des choses.

Le mari. Et le marché, et la justice de paix, et la mairie, et la prison ?

X. Je vois, mon cher ami, que vous n'êtes pas très fort au courant. —Il n'y a pas d'autre marché que la Bourse ; c'est là que se discutent les divers intérêts des Séries ; et comme, au Phalanstère, les travaux de cuisine se font en commun ainsi que tous les autres travaux, il n'y a ni marchands ni revendeurs comme dans nos villes et bourgades ; plus d'agents

parasites; la Phalange emploie directement dans ses cuisines tous les produits de son territoire, tous ceux du moins qu'elle n'exporte pas. La justice de paix et la prison sont de même inutiles chez nous, puisqu'il n'y a plus ni fraudes, ni vols, ni procès possibles; quant à la mairie, elle est remplacée par la Régence. Or, la Régence n'est pas autre chose qu'une Série ou corporation exécutant passionnément les décisions des autres Séries, tenant les comptes, présidant à l'ensemble des travaux, des opérations de la Phalange, ainsi qu'aux fêtes, aux réunions, aux parades, à l'administration.

LE MARI. Soyez sûr que le Gouvernement voudra avoir un juge de paix et un maire.

X. Eh bien! s'il ne faut que cela pour lui faire plaisir, il l'aura; il aura même un Conseil municipal. Mais rassurez-vous, les volontés seront si fortement convergentes, au Phalanstère, que le Maire et le Conseil municipal ne seront pas autres que le Chef et le conseil de Régence. Or, le Gouvernement n'aura qu'à s'en louer. Qu'a-t-il en vue, en effet, dans la nomination d'un maire? une garantie d'ordre. Eh bien! je vous le demande, où trouvera-t-il jamais plus de garanties d'ordre que dans une Société essentiellement constituée sur l'ordre et réalisant l'accord des intérêts et des passions?... Mais, direz-vous, le Gouvernement voudra aussi avoir un percepteur.

LE MARI. Sans doute.

X. Eh bien! il l'aura; seulement le percepteur n'aura pas plus à faire que le juge de paix; ce seront les deux seuls hommes inoccupés de la Phalange, s'ils ont le courage de demeurer inoccupés au milieu du travail organisé en Séries libres. Au reste je n'insiste là-dessus que pour vous faire comprendre que l'Organisation phalanstérienne, indépendante de la forme gouvernementale, s'accommodera parfai-

tement du Gouvernement, quel qu'il soit, qui aura le bonheur de la voir s'établir, ou le bon esprit d'en faciliter la réalisation. Aussi est-ce là le reproche que nous font beaucoup de gens; ils nous disent :—Vous avez tort de vous placer en dehors des partis...—Eh! c'est pour nous une conséquence doctrinale. De quel parti veulent-ils que soit la Vérité? La Vérité ne connaît pas de parti; la Vérité n'a pas besoin d'exciter de haines, et c'est à ce caractère pacifique et conciliateur que l'on reconnaît la véracité d'une doctrine. Or, en comptez-vous beaucoup aujourd'hui qui pourraient s'établir, sans froisser aucun intérêt, sans provoquer aucune haine?

Le mari. Expliquez-nous donc comment le percepteur n'aura rien à faire chez vous.

X. C'est bien simple. La Commune, aujourd'hui morcelée, étant fondue en un seul tout, le percepteur n'a plus aucun de ces détails qui font maintenant toute son occupation; au lieu d'avoir affaire à mille particuliers, il n'a plus qu'un seul compte avec la Phalange, qui, pour éviter les tracasseries et les vérifications, se hâtera d'offrir plus qu'on ne lui demandera, bien sûre que les produits du travail attrayant lui feront paraître moitié moins lourd un impôt moitié plus fort.

Le mari. Si bien que le Gouvernement pourra augmenter les impôts en supprimant presque tous les frais de perception, les garnisaires et tout ce qui s'ensuit?

X. Vous y êtes, mon maître.

Le mari. Diable! mais par ce moyen, les grands projets d'amélioration générale deviennent faciles à réaliser.

X. Sans doute; et cela vous dispense de *perfectionner* vos lois d'expropriation; car, au lieu de s'opposer aux mesures d'utilité publique, chacun tient à y concourir. Tout mem-

bre de la Phalange épouse les intérêts généraux aussi passionnément que les siens propres, et au fait, ce sont bien les siens propres, puisqu'il participe aux bénéfices généraux de l'exploitation sociétaire. Et ainsi de la Phalange à la Province, de la Province au Royaume, du Royaume au Continent, et du Continent au Globe entier.

Le mari. Alors on ne verra plus, comme aujourd'hui, un particulier ruiner l'espoir de toute une contrée en s'opposant, par pur entêtement, à l'exécution d'un travail d'irrigation ou d'assainissement dont il aurait été le premier à tirer profit? — On me citait l'autre jour un fait de cet ordre, tout-à-fait singulier. Pendant qu'un individu achetait fort cher une propriété dans le but d'y établir une fabrique pour laquelle il avait besoin d'une prise d'eau en rivière, un autre individu acquérait à un prix exorbitant une pièce de terre improductive, mais qui, séparant l'autre propriété de la rivière, lui permettait de priver le fabricant de sa prise d'eau.

X. Ce sont là des faits très fréquents aujourd'hui, et qui ne peuvent plus avoir lieu en Harmonie. Là on utilise tout, on tire parti de tout; on rend à la culture tout ce qui en est inutilement distrait aujourd'hui. Le terrain occupé par le Phalanstère serait beaucoup moindre en superficie que celui occupé par nos maisons isolées; pour une somme moindre que la valeur de ces maisons, on aurait un palais où l'on jouirait de toutes les commodités de la vie. Il en serait de même pour les chemins d'exploitation, qui seraient régulièrement dirigés, disposés, et qui n'occuperaient que l'espace convenable. Plus de haies, plus de fossés, plus de murs de clôture. A quoi bon ces moyens préventifs sur une terre où tout est à tous, à divers titres il est vrai, mais à des titres proportionnels au *travail*, au *talent*, au *capital* de chacun?

Le mari. Ah! que ce serait beau! mais croyez-vous que le Gouvernement vous laisserait faire?

X. Pourquoi pas?

Le mari. Aaah!

X. C'est une chose singulière! Nos journaux ont si bien déconsidéré le Pouvoir, ils ont tant répété, depuis vingt ans, que le Gouvernement s'oppose systématiquement à tout progrès, à toute amélioration, qu'il n'y a plus en France qu'une opinion à cet égard. Mais, mon bon ami, faites donc attention qu'en définitive le Gouvernement ne s'oppose qu'aux tentatives qui lui paraissent hostiles, dangereuses; or, quand il sera bien convaincu que, pour nous, la question gouvernementale est tout-à-fait secondaire, et que, loin d'être hostiles à l'action du Pouvoir, nous créons un état de choses ayant pour base l'Ordre, pour résultat l'Harmonie, pourquoi voudriez-vous qu'il nous fît obstacle, lui qui recherche l'Ordre et ne peut exister que par l'Ordre? Loin de là! s'il était habile, le Gouvernement, il se hâterait de nous appuyer, de nous seconder... et le Roi lui-même...

Le mari. Comment! le Roi?

X. Certes, s'il est en France un homme, une famille qui soient intéressés à l'établissement du premier Phalanstère, c'est le Roi, dont les jours sont incessamment menacés par les assassins, c'est la famille royale, que la prudence de son chef ne peut assurer contre toutes les chances d'un avenir orageux. Ah! certes, si le Roi savait l'intérêt qu'il a dans la question, le Roi serait le premier à mettre l'affaire en branle, ou plutôt il en voudrait faire tous les frais, avec d'autant plus de raison qu'en supposant inexacts les calculs de Fourier sur l'Attraction industrielle, le pis-aller est pour la première année 20 p. 100 en produits industriels et 100 p. 100 en produit des curieux qui viendraient visiter le premier Phalanstère et sur lesquels on lèverait une contribution.

Le mari. Mais comment le Roi, qui est un si grand calculateur, ne s'occupe-t-il pas de cela?

X. Que voulez-vous? le Roi est entouré d'hommes qui se croient intéressés à lui cacher la vérité, ou plutôt qui, n'entendent rien à la Théorie sociétaire, et qui disent et répètent que *Fourier veut créer la bête de l'Apocalypse*, ou autres niaiseries de même sorte. Comment voulez-vous que le Roi interrompe ses travaux pour s'occuper d'une Science qui lui est présentée sous un jour aussi ridicule? Ah! Colomb! Colomb! si Ferdinand et Isabelle ne t'avaient pas compris malgré leurs courtisans, connaîtrions-nous aujourd'hui le Nouveau-Monde? Quel malheur! cette Maison d'Orléans, si bien placée pour inaugurer l'Ordre nouveau, cette famille qui pourrait non-seulement s'assurer, dans l'avenir, une sécurité et une gloire éternelles, mais encore acquérir des sceptres pour tous ses membres, et l'empire du monde à son chef; cette famille qui n'a pas d'autre moyen de sortir de sa position précaire, autant vis-à-vis des partis que vis-à-vis des Puissances, elle ne se doute pas même que ce moyen existe... Quel malheur!

Le mari. Mais à défaut du Roi, Fourier ne disait-il pas qu'il suffisait qu'un ou deux hommes riches...

X. Oh! sans doute; c'est ce que Fourier appelait ses *Candidats* : vous en pouvez voir la liste dans ses écrits. Certes, la France ne manque pas d'hommes opulents, de riches banquiers qui seraient charmés de doubler leur fortune par une opération facile, sûre, lucrative et prompte; la Science sociale est bien leur fait: gloire immense, fortune, honneurs, bonheur et puissance, voilà ce que l'établissement du premier Phalanstère assure au Fondateur, non pas en dose médiocre et *civilisée*, mais de manière à dépasser tous les souhaits, tous les rêves du plus ambitieux, en dose digne en un mot de l'Association, ennemie de la médiocrité, de la modération, de la parcimonie. Malheureusement, par suite du cercle vicieux de la Civilisation, les riches aujourd'hui n'apprennent rien que lorsqu'ils sont ruinés, que lorsqu'ils ont reçu la dure leçon d'un malheur personnel; tant qu'ils sont dans

l'opulence, ils s'estiment heureux par comparaison... Que leur importe le sort des autres?

LA MÈRE. C'est qu'en effet les riches n'ont rien à gagner aux améliorations, aux réformes sociales.

X. Aux améliorations de détail, à celles qui ne sortent pas du Régime actuel, non sans doute; mais les améliorations que la Théorie sociétaire apporte à l'Humanité, les riches y sont pour le moins aussi intéressés que les pauvres, soit à titre de propriétaires, soit à titre de capitalistes, soit simplement à titre de pères de famille. Et pour vous en convaincre, tenez, madame, dit-il en tirant de sa poche le livre dont il nous avait lu plusieurs passages au Palais-Royal (l'*Introduction à l'étude de la Science sociale*), je vous prête ce volume, et vous conseille de le lire attentivement; vous y trouverez un chapitre fort remarquable intitulé : *Générosité des classes riches en Régime d'Harmonie.*

LA MÈRE. Y trouverai-je aussi des instructions pour bien élever mes enfants?

X. Oh! madame, ce sujet y est traité avec beaucoup de détail, et une grande supériorité. Mais dès à présent vous pouvez concevoir que, dans un ordre de choses où les Groupes et Séries de travailleurs se formeront librement, spontanément, où chacun pourra se livrer aux travaux pour lesquels il aura du goût, et ne se livrer qu'à ceux-là, il doit se manifester un nombre de vocations et d'aptitudes justement en rapport avec nos besoins,—qui pour la cuisine, qui pour la couture, qui pour l'administration, qui pour les sciences, qui pour les arts, qui pour les différentes fonctions de l'agriculture et de l'industrie, qui enfin pour les soins à donner aux petits enfants; car Dieu a fortement chevillé l'amour des enfants au cœur de certaines femmes, et ces femmes s'acquitteront passionnément de leur tâche de prédilection,—aux grands applaudissements de la Phalange qui voit dans ces

rejetons chéris l'avenir et l'espoir de ses succès futurs, de la Phalange qui ne manquera pas d'honorer tous ceux qui se livreront à l'éducation, Nourrices, Bonnes, Instituteurs, et de les rétribuer aussi richement qu'ils le sont peu aujourd'hui. — Non-seulement les Bonnes, les Nourrices se livreront à leur passion pour les enfants en général, mais encore elles s'attacheront aux enfants dont le naturel leur conviendra, les unes aux enfants tranquilles, les autres aux petits mutins. Comprenez-vous, madame, comment, les divers enfants de la Phalange étant élevés en commun, dans des salles bien saines, chauffées à point, constamment visitées par des médecins intéressés à la conservation de la santé de ces petits êtres, il sera impossible que votre fils ne trouve pas exactement la Bonne qui lui conviendra, celle qui devinera ses besoins, qui saura l'élever, qui adoptera le vôtre de préférence à tout autre ; tandis qu'aujourd'hui, le hasard et la nécessité étant les seuls guides du choix des Nourrices et des Bonnes, la sollicitude maternelle la plus active ne peut manquer d'être souvent en défaut ?

La mère. C'est vrai, monsieur ; mais il m'en coûterait d'abandonner mon enfant à des mains mercenaires.

X. Comment le pourriez-vous, madame, dans un Ordre de choses où il n'y a plus de salariés, plus de mercenaires ? C'est maintenant que vous en êtes réduite à cette triste nécessité !... D'ailleurs, convenez, madame, vous qui êtes humaine, convenez qu'une Bonne qui a du goût pour son état peut fort bien suffire à plusieurs enfants à la fois ; et Dieu a eu raison sans doute de vouloir qu'il en fût ainsi ; car si à tous les enfants il fallait trois ou quatre personnes comme au vôtre, la moitié de la population ne suffirait pas à élever l'autre ; quel temps lui resterait-il donc pour se livrer aux autres travaux ?

La mère. Monsieur, vous trouverez peut-être que c'est

de l'égoïsme , mais je voudrais pouvoir élever mes enfants moi-même, moi toute seule.

X. C'est un égoïsme bien excusable, madame, d'autant plus excusable qu'aujourd'hui vous n'avez aucun moyen de vous rejeter sur une autre occupation. Mais avec tout votre désir, tout votre discernement, avec toute votre bonne volonté, êtes-vous bien sûre de posséder toutes les connaissances et de pouvoir disposer de tous les objets nécessaires pour bien remplir une tâche si difficile ?

La mère. Eh! monsieur, c'est mon insuffisance qui fait mon tourment.

X. Eh bien! si vous, madame, qui réunissez tant de qualités sous ce rapport et sous d'autres, vous reconnaissez qu'il vous en manque encore, si vous avouez que, malgré toute votre vigilance empressée et attentive, vos enfants ne peuvent être complètement bien élevés chez vous, par vous, que sera-ce donc d'une multitude de femmes qui, n'ayant reçu de Dieu ni vocation ni aptitude pour ces fonctions, trouvent non-seulement difficile, mais insupportable, l'éducation de leur propre enfant, ou à qui la Société a refusé les moyens et le loisir que votre fortune vous met à même de consacrer à cette occupation ? Cependant notre Ordre social exige chez toutes les femmes les mêmes aptitudes, et les aptitudes les plus diverses, les plus contraires. Qu'en résulte-t-il? C'est que le ménage va comme il peut, que l'éducation des enfants est mal faite, et que les femmes, déjà fort esclaves sous d'autres rapports, éprouvent, grâce à la complication et à la multiplicité des travaux de ménage, une sujétion que toutes n'ont pas la force ou la patience de supporter.

La mère. Il y a là un grand mal, sans doute; mais c'est aux femmes prudentes et sages de le faire disparaître, en accomplissant saintement leurs devoirs d'épouses et de mères.

X. Eh ! madame, sont-elles toujours maîtresses de les accomplir ? Certes, je suis loin de vouloir m'élever contre le respect que l'on doit aux devoirs ! Mais pourtant, bon nombre de ces devoirs ne seraient-ils point de pure convention ? Ne jugez pas des autres femmes par vous, madame, ni des autres ménages par le vôtre. Le vôtre est un cas tout exceptionnel. Vous aimez à rester chez vous, votre mari partage vos goûts à cet égard ; la plus grande paix règne dans votre intérieur ; vos enfants n'ont donc que d'excellents exemples devant les yeux. Votre mari et vous, madame, vous aimez naturellement les soins qu'exige l'éducation de vos enfants ; n'ayant de goûts de dissipation ni l'un ni l'autre, vous vous consacrez exclusivement à ces soins, et rien de tout cela ne vous paraît pénible. En un mot, vous vous trouvez dans les conditions les plus favorables. Mais transportez-vous dans ces maisons où le mari et la femme, absolument dépourvus du goût et des talents que vous possédez, ne peuvent s'entendre sur le mode d'éducation à adopter, et encore moins sur l'exécution ; allez dans ces ménages où les époux se querellent sans cesse à l'occasion des enfants qui, alors, au lieu de resserrer le lien conjugal, deviennent au contraire un sujet perpétuel de discordes ; essayez de pénétrer dans ces familles où l'on ne rencontre que mœurs dépravées et paroles grossières ; et voyez quels exemples sont donnés, quels principes sont inculqués à ces pauvres petits ! On dit et on répète que l'instituteur naturel de l'enfant, c'est la mère, que les soins de l'éducation, de la première éducation surtout, sont pour la mère un devoir sacré, un devoir dicté par la nature ; mais si la mère n'a ni le caractère, ni la santé, ni les talents nécessaires, que devient, je vous le demande, cette idée de Devoir, qui est sans doute une très belle chose en théorie, mais dont la pratique laisse d'autant plus à désirer que le devoir s'éloigne davantage des aptitudes et s'accommode moins avec l'organisation des individus à qui on l'impose ?...

Supposez, en effet, qu'un enfant doué d'un grand génie naisse de parents pauvres ou ignorants; comment élèveront-ils cet enfant? La buse pesante et stupide comprend-elle rien au vol audacieux de l'aigle? Avec la meilleure volonté possible d'accomplir leurs devoirs, que feront en pareil cas des parents bornés? Ils traiteront d'absurdités, de folies, les tendances les plus élevées, les plus sublimes; ils feront avorter ce génie à sa naissance. Si maintenant vous considérez ce que peuvent devenir aujourd'hui ces malheureux enfants, à qui la mort vient enlever leur père ou leur mère, quelquefois tous les deux, et ceux, hélas! qui ne savent jamais à qui ils doivent le jour, — infortunées créatures, vouées au malheur, à la corruption, au crime, et dont la Société ne daigne s'occuper que lorsqu'il s'agit de les flétrir, de les punir des suites inévitables de leur misère, de leur délaissement, de leur infortune; — si vous réfléchissez qu'une foule de ménages, loin de pouvoir subvenir à l'éducation de leurs enfants, n'ont pas même à leur fournir le pain quotidien; — votre cœur autant que votre intelligence vous convaincra, madame, que Dieu n'a pu vouloir l'éducation des enfants par les parents, puisque ce mode offre le moins de chances heureuses et le plus d'inconvénients pour les uns et pour les autres, et que, tout en étant très onéreux, il ne présente aucune garantie à la Société ni aux individus.

La mère. Il est vrai que le sort des enfants pauvres est bien précaire. Mais n'y a-t-il pas les salles d'asile? n'y a-t-il pas d'autres établissements encore?

X. Oui, madame, ce sont des améliorations partielles qu'il importe d'encourager, tant que nous croupirons dans le Régime morcelé; mais combien ces palliatifs sont insuffisants, impuissants!

La mère. Pardon, messieurs, je vais voir si mon fils dort; je suis à vous... Ne continuez pas sans moi, je vous en prie,

**Le mari.** Tout cela est fort bien, mais les riches vous diront : Que m'importent les enfants des autres, pourvu que les miens soient bien élevés?

X. Je répondrai à ces riches-là : Vous êtes stupides et dupes comme tous les égoïstes ; car je nie que vos enfants puissent être bien élevés, et d'ailleurs ne souffriront-ils pas, toute leur vie, de la mauvaise éducation, de la grossièreté des autres?

**La mère** (revenant). Il dort, messieurs, il dort d'un profond sommeil... Eh bien! monsieur, poursuivez ; ce que vous me dites est si plein d'intérêt, si nouveau pour moi!... Poursuivez, je vous prie.

X. Volontiers, madame...

Trois conditions essentielles doivent être observées en Education : 1° le développement des sens, 2° le développement des caractères et des vocations, 3° le développement intellectuel...

**Le mari.** Comment, mon cher! mais vous oubliez l'essentiel ; vous oubliez le développement *moral*, sans lequel tous les autres ne peuvent produire que les plus déplorables effets!

X. Non, je ne l'oublie pas, et si je néglige de vous en parler ici, ce n'est pas que je croie ce point indifférent. Bien au contraire! Mais, dans une Société bien organisée, tout ce qui tient à la Morale est d'ordre général, et embrasse l'ensemble des principes sur lesquels est constituée la Société. C'est donc en agissant sur le corps social tout entier, c'est en ordonnant les relations des hommes, et non en s'adressant à chaque individu isolément, que l'on obtient, dans toutes les classes et pour tous les âges, une moralité de fait, et c'est pour ne vous adresser qu'à l'individu que vous ne possédez aujourd'hui qu'une morale chimérique. Quelle est, je vous le demande, l'utilité, la portée de cette morale de

collége que l'on nous enseigne jusqu'à l'âge de quinze ans, et qui doit recevoir, dans le cours de la vie, tant et de si cruels démentis? Quels parents ne seraient fâchés de voir leur enfant mettre en pratique tous ces beaux principes de devouement, de désintéressement, que des pédants (qui ne les observent pas) lui ont inculqués dans son enfance? — principes qui seront sans doute applicables dans un meilleur ordre social, mais qui, de nos jours, conduiraient droit aux déceptions, à la duperie, au ridicule. Aussi est-il sous-entendu dans le monde que la morale, tout au plus bonne pour occuper, pour amuser les enfants, ne peut ni ne doit astreindre les hommes faits qui ne manquent jamais de la fouler aux pieds. Et en effet, loin de reposer sur le bon vouloir, la docilité et même l'abnégation des individus, la Moralité veut résulter de l'organisation sociale elle-même.

LE MARI. Je ne saisis pas bien cela.

X. C'est que, sans doute, je suis obscur à force de vouloir être concis. En deux mots : aujourd'hui la Morale n'est qu'une chose accessoire et relative, et le plus souvent elle est en hostilité avec les intérêts individuels. Au Phalanstère, elle domine et embrasse tout; elle découle des rapports sociaux. Par exemple, si aujourd'hui le secret que chacun garde touchant ses actes (secret qui résulte lui-même de l'état de morcellement et de division) est évidemment une des principales sources de mensonge et d'immoralité, vous conviendrez que la publicité qui sera le fait naturel de l'Ordre sociétaire, est déjà une grande garantie de moralité... Mais je m'étendrais beaucoup trop, si je voulais passer en revue tous les éléments de moralité *effective* qui naissent du Régime phalanstérien; et d'ailleurs, comme nous parlons d'éducation en particulier, ce n'est pas le cas de nous occuper maintenant de la Morale, puisqu'elle est du domaine des Accords sociaux. C'est un tout autre ordre d'idées.

J'ai dit que l'éducation devait tendre : 1° au dévelopement

des sens ; 2° au développement des caractères et vocations ; 3° au développement de l'intelligence.

Vous allez vous convaincre, madame, que les méthodes usitées, disons mieux, les moyens auxquels est réduite la Civilisation, loin de satisfaire à ces trois conditions, à ces trois buts de l'Education, ne se proposent même pas d'y atteindre.

Il est facile de comprendre que, pour la basse enfance, le Régime actuel agit sans consulter les convenances des parents. S'ils sont assez riches pour pouvoir élever leurs enfants sous leurs yeux, ils en deviennent nécessairement les esclaves. Obligés de se séquestrer, de se priver de voir leurs amis, pour se livrer exclusivement à l'éducation de leurs enfants, ils ont la douleur de n'y pouvoir réussir. Sont-ils forcés, par leurs affaires, de s'absenter; ils sont obligés de confier leurs enfants à des domestiques corrompus...

La mère. Oh ! les domestiques, la plaie des ménages !...

X. Oui, madame, la plaie, le fléau des ménages ! Très certainement, la Domesticité actuelle n'est pas dans la Nature, et il faut la changer ; mais...

Le mari. Comment ! vous ne voulez plus de domestiques ?

X. Nous n'en voulons plus... Permettez... Il est certain qu'au Phalanstère les travaux domestiques se feront, mais ils ne se feront pas comme aujourd'hui.

Le mari. Vous trouvez donc mal que je veuille me faire servir ?

X. Le mal n'est pas que l'on se fasse servir ; le mal n'est pas qu'il y ait des gens pour accomplir les travaux domestiques... Evidemment il serait absurde de vouloir que chacun se servît soi-même... Le mal, c'est qu'il y ait dans la

Société une classe de gens exclusivement et inévitablement condamnée à servir les autres, classe à part, qui fait votre malheur, tout en étant elle-même fort à plaindre.

Le mari. Pas tant à plaindre...

X. Comment! pas tant à plaindre? Des gens privés des avantages du luxe qu'ils ont sans cesse sous les yeux!

Le mari. Ils sont élevés à cela.

X. Mon cher ami, on croit généralement dans le monde que l'éducation *forme* les hommes, qu'elle doit avoir pour but de les *former;* c'est une grave erreur. Le seul but de l'éducation doit être de développer nos aptitudes, de faire éclore nos vocations ; il n'y a de succès possibles, pour l'éducation, que dans cette voie. Sans doute, en prenant l'homme *à puero*, en le dressant, ou plutôt en le faussant dès son enfance, l'éducation parvient à faire un avocat de tel individu né pour toute autre fonction ; mais il ne sera jamais qu'un fort mauvais avocat, un avocat inepte. De même, celui qui se voit forcé d'être domestique, bien que la domesticité ne soit pas dans ses goûts, en vain a-t-il été habitué dès l'enfance à cette condition, il ne fait toujours qu'un fort mauvais domestique. Aussi l'on a beau élever, l'on a beau *dresser* à cette fonction une certaine classe de la Société, la Nature ne perd jamais ses droits; et la preuve, c'est qu'aujourd'hui les mauvais domestiques sont la règle, et les bons, l'exception.

Mais reprenons notre sujet.

Voilà pour les parents riches. Quant aux parents pauvres, ils se voient forcés de se séparer de leurs enfants, de les confier à des femmes mercenaires qu'ils ne connaissent pas, et qui ne manquent jamais de les tromper. A cet égard même je dirai que le Gouvernement est bien coupable de ne pas mieux surveiller les établissements connus sous le

nom de *Bureaux de nourrices.* S'il était plus sévère dans ses investigations, il rencontrerait de ce côté, n'en doutez pas, une foule d'abus honteux et révoltants ; au lieu de se contenter de faire de la statistique qui n'aboutit et ne remédie à rien, au lieu de dresser des tables de mortalité pour les enfants, il rechercherait et il trouverait la cause qui enlève la moitié des nourrissons... Mais passons.

Le Régime actuel, ai-je dit, ne consulte pas plus les convenances des enfants que celles des personnes appelées à les surveiller, à les élever. Pense-t-on, dans les ménages, pense-t-on, dans les maisons d'éducation, à raffiner les sens, le goût, l'odorat, le toucher?... Nullement; et quant à l'ouïe, loin qu'on cherche à perfectionner ce sens, on dirait que les enfants sont placés dans des circonstances faites tout exprès pour leur fausser et l'oreille et la voix ! Examinez de près toutes les conséquences des usages suivis à cet égard, et vous reconnaîtrez sans peine à combien de déformations physiques et morales nous sommes exposés dès notre âge le plus tendre, grâce aux objets et aux personnes qui nous entourent.

Mais vous connaissez assez l'incurie coupable dont notre Société fait preuve envers les enfants, comme envers tous les membres du Corps social. Voulez-vous avoir une idée de la prévoyance de l'Ordre sociétaire ? écoutez Fourier :

« La Civilisation, toujours *simpliste* ou simple dans ses méthodes, ne connaît que le berceau pour asile du nourrisson ; l'Harmonie, qui opère en ordre *composé*, donne à l'enfant deux situations ; elle le fait alterner du berceau à la natte élastique. Les nattes sont placées à hauteur d'appui ; leurs supports forment des cavités où chaque enfant peut se caser sans gêner ses voisins. Des filets de corde ou de soie, placés de distance en distance, contiennent l'enfant sans le priver de se mouvoir ou de voir autour de lui, et d'approcher l'enfant voisin, dont il est séparé par un filet.

« La salle est chauffée au degré convenable pour tenir

l'enfant en vêtement léger, et éviter l'embarras de langes et de fourrures. Les berceaux sont mus par mécanique : on peut agiter en vibration vingt berceaux à la fois. Un seul enfant fera ce service, qui occuperait chez nous vingt femmes.

« Les Nourrices forment une Série distincte et doivent être classées par tempérament, afin qu'on puisse les assortir aux enfants, surtout dans les cas de changement de lait. Le nourrissage indirect est fort usité en Harmonie, parce qu'il est très lucratif et peu fatigant, et parce que les Harmoniens, plus judicieux que J.-J. Rousseau, pensent que, lorsque la mère est d'une complexion délicate, il est très prudent de donner à l'enfant une nourrice robuste; c'est le *greffer*, le renforcer. La Nature veut ces croisements. Si on accole un enfant faible à une mère faible, c'est les exténuer tous deux pour l'honneur d'une rêverie morale. Au reste, on s'appliquera beaucoup à perfectionner le régime d'allaitement artificiel, et l'employer concurremment avec le naturel, ou isolément. Dans l'Etat sociétaire, une mère, quelque opulente qu'elle soit, ne peut jamais songer à élever son enfant chez elle isolément ; il n'y recevrait pas le quart des soins qu'il trouve au Séristère des poupards ou nourrissons ; et, avec toutes les dépenses imaginables, on ne pourrait pas y réunir une Corporation de *Bonnes passionnées*, intelligentes, se relayant sans cesse, en trois caractères assortis à ceux des enfants. Une princesse, malgré tous ses frais, n'aurait pas des salles si habilement soignées, des nattes élastiques, avec voisinage d'enfants qui se servent réciproquement de distraction, et sont assortis en caractères. C'est principalement dans cette éducation de prime-enfance qu'on reconnaîtra combien le plus riche potentat civilisé est au-dessous des moyens que l'Harmonie prodigue aux plus pauvres pères et enfants.

« Loin de là, tout est disposé en Civilisation de manière que le nourrisson fait le tourment d'une maison organisée

pour le tourmenter lui-même. L'enfant, sans le savoir, désire les dispositions qu'il trouverait dans un Séristère d'Harmonie ; à défaut de quoi il désole par ses cris parents, valets et voisins, tout en nuisant à sa propre santé.

« A l'âge de six mois, où nous ne songeons pas à donner aux marmots le moindre enseignement, on prendra de nombreuses précautions pour former et raffiner leurs sens, les façonner à la dextérité, prévenir l'emploi exclusif d'une main et d'un bras qui condamne l'autre bras à une maladresse perpétuelle ; habituer dès le berceau l'enfant à la justesse d'oreille en faisant chanter des duos et quatuors dans les salles de nourrissons, et en promenant les poupons d'un an au bruit d'une petite fanfare à toutes parties. On aura de même des méthodes pour joindre le raffinement auditif au raffinement musical, pour donner aux enfants la finesse d'ouïe des rhinocéros et des Cosaques, et exercer de même les autres sens. De là vient que l'enfant sociétaire sera à trois ans plus intelligent, plus apte à l'industrie que ne le sont à dix ans beaucoup d'enfants civilisés qui n'ont à cet âge que de l'antipathie pour l'industrie et les arts.

« Le rôle de Bonne exigera donc de nombreux talents, et ne se bornera pas, comme en France, à chanter faux et à faire peur du loup. Les Bonnes s'exerceront surtout à prévenir les cris des enfants ; le calme leur est nécessaire, et ce sera sur l'art de le maintenir que s'exerceront les prétentions cabalistiques et émulatives.

« Le vacarme des petits enfants, si désolant aujourd'hui, se réduira à peu de chose ; ils seront très radoucis dans les Séristères ; et il en est une raison bien connue, c'est que les caractères querelleurs s'humanisent avec leurs semblables. Ne voyons-nous pas chaque jour les ferrailleurs et pourfendeurs devenir fort doux, et renoncer à l'humeur massacrante quand ils se trouvent en compagnie de leurs égaux ? Il en sera de même des marmots élevés dans un Séristère d'Harmonie et distribués en plusieurs salles de

caractères. J'estime que ceux de troisième genre, les diablotins et démoniaques, seront déjà moins méchants, moins hurleurs, que ne le sont aujourd'hui les bénins. D'où naîtra ce radoucissement ? Aura-t-on, selon le vœu de la morale, *changé les passions des petits enfants ?* Non, sans doute ; on les aura développées sans excès en leur procurant les délassements de réunion sympathique... (1) »

La mère. Oui, je crois, en effet, que les enfants seraient bien plus heureux ainsi. Mais qu'en faites-vous plus tard ?

X. A mesure que l'enfant prend de l'âge, vous le savez, les inconvénients et les embarras de l'éducation actuelle deviennent encore plus nombreux Le besoin d'action, d'émulation, le désir instinctif d'acquérir des connaissances, cette curiosité inquiète qui porte les enfants à s'informer, à connaître,—toutes ces qualités précieuses que vous avez *comprimées* à grand' peine, l'âge les *développe* malgré vous ; l'âge éveille en eux le besoin de se trouver au milieu de leurs compagnons, de leurs égaux ; si ce besoin n'est pas satisfait (et l'éducation de famille ne peut le satisfaire), alors c'est un tourment perpétuel ; ils deviennent bruyants, turbulents ; le défaut d'exercice industriel les rend maladroits ; ils cassent et brisent tout ; ils font votre désespoir ; ils vous adressent des questions fort embarrassantes et vous désolent à force d'indiscrétions. Pour éviter leurs inconséquences et déjouer leur sagacité, vous êtes forcés de vous gêner, d'observer vos paroles, vos moindres actions, de leur mentir même.

Le mari. Oh ! oui, c'est bien vrai, cela ; et ma femme pourrait vous citer deux ou trois circonstances toutes récentes où elle s'est trouvée bien embarrassée par l'indiscrétion de notre petite Marie. Il faut toujours se méfier des enfants : quand on les croit très occupés de leurs joujoux,

(1) *Nouveau Monde industriel*, p. 205 et suiv.

c'est alors qu'ils prêtent l'oreille la plus attentive à ce que disent les parents.

X. Eh bien! cette curiosité contre laquelle vous êtes toujours en garde, ne pourriez-vous l'utiliser? au lieu d'appliquer tous vos soins à la déjouer, ne pourriez-vous la faire servir à l'éducation? — Pauvres enfants! que de peine les parents ne se donnent-ils pas pour arrêter cette sève, pour refouler cette exubérance de vie que Dieu a mise en eux!... — Ah! certes, il y a là quelque chose de faux et qui ne doit pas être; quelque chose qui vous indique que le foyer domestique n'est pas une place qui convienne, qui suffise à l'enfant.

La mère. Oh! cependant, avec de bons principes, une bonne direction...

X. Eh! comment les dirigerez-vous?

La mère. Dans le sens que notre expérience et notre sollicitude nous suggèreront; et fiez-vous à nous pour cela.

X. Pardon! madame; mais, sans les moyens pratiques, — l'expérience, la sollicitude et tous les bons principes du monde sont parfaitement inutiles. Vous croyez avoir tout fait lorsque vous avez imprimé à vos enfants la direction qui vous paraît préférable pour eux; — et vous ne voyez pas que cette direction arbitraire, au lieu de tourner au profit de vos enfants, est pour eux une source de *faussement* et de véritable servitude.

La mère. Mais non! notre intention n'est pas de les contraindre : au contraire, nous les laisserons choisir.

X. Le peuvent-ils? les mettez-vous à même de le faire?

La mère. Eh! qui, mieux que les parents, saura deviner ce qui convient à leurs enfants?

X. Les enfants eux-mêmes, madame. Mais ce n'est pas en restant sans cesse sous les yeux de ses parents, ce n'est pas

en voyant toujours les mêmes objets, que l'enfant peut apprendre à connaître sa vocation ou plutôt *ses vocations*. Il faut le placer au milieu de tous les objets qui ont du rapport aux arts, aux sciences, à l'industrie; il faut le placer au milieu des autres enfants dont il épousera les manies, les goûts, les rivalités; autrement il arrivera jusqu'à vingt ou trente ans sans se sentir de goût déterminé. Et si à cet âge la vocation assoupie se réveille sous l'influence de la liberté dont vous lui permettrez de jouir, hélas! il n'est plus temps! et cette connaissance ne peut plus lui laisser que des regrets.

Le mari. Mais, mon ami, vous voyez cependant qu'au collège les enfants ne trouvent guère mieux leurs vocations que chez leurs parents.

X. Eh! sans doute, parce que, au collège, on ne fait pas ce que je viens de vous dire. L'éducation de collège, bien que préférable à l'éducation de famille, n'en est pas moins insuffisante et absurde; on y fait passer la théorie avant la pratique; on veut que les enfants comprennent l'utilité d'une abstraction, d'un principe dont on ne leur fait même pas entrevoir l'application. — Et puis, comment veut-on qu'ils fassent des progrès réels? on les tient jusqu'à vingt ans sur des livres, exclusivement sur des livres, sans leur rien faire faire qui ait rapport aux choses sociales; on les place complètement en dehors de la société, tandis que dès l'âge de quatre ans, on pourrait, on devrait les y rattacher par leurs travaux, leurs études, leurs amusements.

L'éducation de collège est vicieuse et incomplète; qui le nie? qui oserait nier que les enfants puisent, au collège, de mauvais exemples, qu'ils y contractent des habitudes pernicieuses? Ne sait-on pas qu'ils n'y trouvent aucun des soins que leur âge exige? Et comment en serait-il autrement? Les collèges et les pensions sont généralement exploités par des spéculateurs qui manquent de moyens, qui man-

quent de connaissances, ou par des administrateurs qui ne se doutent pas de l'immensité de leur mission, et à qui d'ailleurs on ne fournit rien de ce qu'il faudrait pour l'accomplir. Tout le monde convient que le corps le plus malade, le plus arriéré de France, celui qui a le plus urgent besoin d'une complète régénération, c'est celui-là même qui devrait donner le signal du progrès, c'est l'Université; tout le monde en convient, même les membres de l'Université; et cependant l'Université est stationnaire! On sent bien qu'il y a beaucoup à faire; mais on ignore ce qu'il faut faire.

Un grand obstacle aux succès de l'éducation, voyez-vous, c'est que jamais l'on ne cherche à faire éclore chez l'enfant plus d'une vocation à la fois, tandis qu'il en possède indubitablement un certain nombre qu'il faudrait développer les unes par les autres. A la vérité, si en Harmonie toutes les vocations trouvent leur satisfaction dans des travaux variés, en Civilisation où le travail n'est pas organisé, où il n'existe aucun lien entre les diverses branches d'industrie, l'on ne peut guère opter que pour une fonction, à l'exclusion de toutes les autres; il faut choisir une spécialité, il faut bien, sous peine d'échec, se conformer à ce triste et absurde proverbe, vrai proverbe *civilisé* : « Ne courons pas deux lièvres à la fois. » Or, bien loin de courir deux lièvres à la fois, nos instituteurs n'essaient pas même d'en courir bien un seul; ils ne se doutent pas le moins du monde que le but essentiel, disons mieux, le but unique de l'éducation, c'est l'éclosion des vocations, éclosion sans laquelle toute éducation est nécessairement manquée. — Quand, à grand renfort de *pensums*, ils ont fait apprendre à leurs élèves le rudiment, la règle des participes, celle du *que retranché;* quand ils leur ont appris le grec, le latin, la philosophie, la rhétorique; quand ils leur ont bien bourré la tête des principes les plus contradictoires; alors ils s'imaginent avoir fait des hommes... Singulière illusion!... Aussi ne

recueillent-ils presque aucun fruit de leurs peines, aussi la carrière de l'instruction, aride, fastidieuse autant pour les professeurs que pour les enfants, est-elle délaissée par tous les hommes de quelque valeur.—En Harmonie, au contraire, l'élite des savants tient à honneur autant qu'à plaisir de faire partie du Corps enseignant. Là, l'élève, au lieu d'être réduit à un seul maître, comme le veut le Régime actuel, trouve des maîtres de tout âge, de tous caractères, dont il épouse passionnément et librement les goûts scientifiques, pour peu que ces goûts soient conformes aux siens; des maîtres qui, non-seulement par la variété de leurs connaissances et de leurs aptitudes, mais encore par tous les moyens que la Phalange a soin de mettre à leur disposition, possèdent des éléments de succès infiniment supérieurs à ceux de nos premiers colléges royaux, et hors de toute proportion avec ceux dont peut disposer une mère de famille, fût-elle la plus dévouée, la plus apte à une semblable occupation.

En éducation comme en agriculture, comme en industrie, le grand mal, la grande plaie, c'est le Morcellement. Les mêmes moyens, les mêmes ressources, les mêmes connaissances qui manquent au paysan dans sa ferme, manquent à l'industriel dans son atelier, à la famille dans son ménage, et aux instituteurs dans leurs colléges ou pensionnats.

Les instituteurs se bornent, je vous le répète, à s'occuper de l'éducation intellectuelle, moins que cela, de l'éducation purement littéraire; et ils ne voient pas que, sous peine d'échouer, comme ils le font, sur les sept-huitièmes des enfants, sous peine de rencontrer chez tous de plus ou moins vives répugnances, d'abâtardir les caractères les plus francs, et de faire avorter les esprits les plus féconds, il faut développer les sens d'abord, puis s'occuper en même temps des vocations et de l'instruction. Eh bien! non! bon gré mal gré, ils veulent forcer les enfants à accepter la théorie avant la pratique, ou plutôt sans la pratique; car, loin de mettre

à profit l'activité de leurs élèves, ils les empêchent de se livrer à aucun exercice ; ils réduisent à l'état d'automates ces petits êtres si pleins de vie, de fougue et de passions naissantes. Pauvres enfants ! eux qui ont un si grand besoin de mouvement ! eux qui ne demandent que le grand air pour s'y épanouir, le soleil pour s'y fortifier, on les enferme dix heures par jour, on les prive d'air, de mouvement et de soleil ! Qu'est-ce donc lorsqu'on pense aux enfants du pauvre, à ces malheureux petits enfants que nos fabriques tiennent emprisonnés seize heures durant, au milieu d'un air méphitique?... Et puis l'on se plaint que tous les enfants sont rebelles, indociles, tapageurs, méchants !... Mais à force d'être irrité, le meilleur chien mordra son maître... Et puis l'on s'étonne qu'ils aient le corps malade, l'esprit imbécile !... Mais une fleur que l'on courbe, sous prétexte de la former, s'étiole et meurt !...

Dans l'éducation de famille, même système, et inconvénients plus graves encore ! Les parents eussent-ils cinquante mille francs de rente, ils ne peuvent pas réunir chez eux, même les faibles éléments de succès que l'on trouve au collège. Dans la famille, plus de rivalité, plus d'émulation pour l'enfant ! Dans la famille, l'éclosion des vocations est complètement impossible. En admettant (ce qui ne s'est jamais vu) que le père et la mère possèdent en propre toutes les connaissances imaginables, ils peuvent n'être pas aptes à l'enseignement ; car autre chose est de savoir, autre chose est d'enseigner. Prendront-ils des professeurs à tant le cachet ? il faut pour cela habiter une grande ville ; un seul professeur logeant chez eux ? hélas ! qui ne connaît les inconvénients et l'insuffisance de ces deux moyens ? Et puis, si par miracle ils ont assez de fermeté, assez d'empire sur eux-mêmes pour éviter le danger du *gâtement* (danger si imminent dans l'éducation domestique), ils tombent dans l'excès opposé ; et les châtiments qu'ils infligent leur font perdre l'affection de leur enfant ; si bien qu'au lieu de faire le bonheur, au lieu de resserrer les liens affectueux de la famille, ainsi qu'on le

croit généralement, l'éducation à domicile est, au contraire, une source d'ennuis, de refroidissement, de désaffection entre le père et l'enfant.

Quelle différence en Harmonie! Toutes les difficultés dont l'éducation est entourée aujourd'hui, disparaissent pour faire place à un mécanisme si simple qu'il semble marcher de lui-même. — Là, il y a une Providence pour les petits enfants, comme il y a une Providence pour les hommes; là, TOUT enfant a droit à l'éducation, à l'éducation *attrayante*; car c'est en s'amusant, en s'exerçant avec les enfants de son âge, c'est en recevant ou plutôt en *sollicitant* les leçons des plus âgés, que l'enfant s'instruit, qu'il obtient des grades, des distinctions, qu'il gagne ses dividendes, et prend rang dans la grande famille humaine! Aussi voyez! De même qu'aujourd'hui c'est le hasard qui livre un enfant à telle nourrice, à telle bonne, et plus tard le place sous la férule d'un maître pour lequel il ne se sent nulle sympathie; de même en Harmonie, les choix affectueux que vous avez vus s'opérer de la bonne à l'enfant, ont aussi lieu du maître à l'élève. La plus grande liberté est accordée à tous les deux. Il n'y a pas d'autre règle que l'*Attrait* qui conduit l'un vers l'autre; et comme l'enfant est mis sans cesse en rapport avec les personnes, sans cesse en contact avec les objets qui peuvent l'*attirer;* comme il a sous la main tous les instruments de travail, sous les yeux toutes les leçons pratiques qui peuvent éveiller ses penchants, flatter ses goûts, exciter sa manie imitative, il parvient naturellement et nécessairement au plus complet développement de ses vocations; c'est là la grande affaire en Harmonie; une vocation manquée ou étouffée serait une note perdue pour le concert social. Mais le Régime phalanstérien pourvoit si bien à tout, que pas un homme de mérite ne sera méconnu, pas un grand talent ne sera perdu, nulle capacité ne sera étouffée, ignorée, nulle ne s'ignorera elle-même, et les hommes de génie seront aussi nombreux qu'ils sont rares aujourd'hui.

Aussi Fourier, comprenant toute l'importance de cette question, a-t-il examiné et analysé avec le plus grand soin les ressorts que la Nature veut mettre en œuvre pour entraîner les enfants à l'industrie.

« Les goûts dominants chez tous les enfants, dit-il, sont :

« 1° LE FURETAGE, ou penchant à tout manier, tout visiter, tout parcourir, varier sans cesse de fonction ;

« 2° *Le fracas* industriel, goût pour les travaux bruyants ;

« 3° *La singerie* ou manie imitative ;

« 4° *La miniature* industrielle, goût des petits ateliers ;

« 5° L'ENTRAINEMENT PROGRESSIF du faible au fort. »

Puis, recherchant la méthode à suivre pour appliquer ces goûts dès le bas âge, il compte 24 amorces ou ressorts d'éclosion des vocations...

LE PÈRE. Tout cela est fort bien ; mais je ne vois pas quand et comment les enfants feront leurs études.

X. Fourier vous l'explique :

« Les études ne doivent figurer qu'en second ordre ; elles doivent naître d'une curiosité éveillée par les fonctions matérielles. Il faut que le travail de l'école soit joint à celui des ateliers et cultures, et provoqué par les impressions reçues à ces ateliers.

« Par exemple, Nisus à six ans est passionné pour le soin des faisans et des œillets ; il figure activement dans les intrigues des groupes qui soignent la faisanderie et l'œillèterie.

« Pour introduire Nisus aux écoles, on se gardera bien de mettre en jeu l'autorité paternelle et la crainte des férules, pas même l'espoir de récompense. On veut au contraire amener Nisus et ses pareils à demander l'instruction : comment s'y prendre ? Il faut amorcer les sens qui sont les guides de l'enfant.

« Le vénérable Théophraste qui, à la faisanderie, préside les Chérubins (nom de la 2e tribu enfantine), et les aide de ses conseils, apportera à la séance un gros livre conte-

nant les gravures des différentes espèces de faisans, de celles que possède le canton, et de celles qu'il ne possède pas. (C'est un volume de l'Encyclopédie naturalogique enluminée.)

« Ces gravures font le charme des enfants de cinq ans; ils en parcourent avidement la collection. Au-dessous de ces *belles images* est une courte définition. L'on en explique deux ou trois aux enfants; ils voudraient entendre lire toutes les autres, mais le Vénérable de station ou le Séraphin de ronde *n'ont pas le temps* de s'arrêter à ces explications.

« C'est une ruse convenue dans les Séristères de basse enfance; chacun est d'accord à dire au Chérubin, qu'on n'a pas le temps de lui expliquer ce qu'il veut savoir; on lui refuse adroitement les instructions qu'il demande; on lui observe que s'il veut connaître tant de choses, il n'a qu'à apprendre à lire comme tel et tel qui ne sont pas plus âgés que lui, et qui, sachant lire, sont déjà admis à la Bibliothèque mineure.

« Là-dessus, le Séraphin emporte le livre des *belles images* dont on a besoin aux salles d'étude. Pareil tour est joué aux enfants qui cultivent les œillets; on a excité leur curiosité sans la satisfaire en plein.

« Nisus, piqué de cette double privation qu'il a essuyée aux Groupes de faisanderie et d'œillèterie, veut apprendre à lire pour s'introduire à la Bibliothèque, et y voir les gros livres qui contiennent tant de *belles images*. Nisus fait part de ce projet à son ami Euryale, et tous deux forment le noble complot d'apprendre à lire. Une fois l'intention éveillée et manifestée, ils trouveront assez le secours de l'Enseignement: mais l'Etat sociétaire veut les amener à *demander l'instruction;* leurs progrès seront trois fois plus rapides, quand l'étude sera *travail d'attraction, enseignement sollicité.*

« Ici j'ai mis en jeu l'un des goûts favoris de l'enfance, le goût des gravures enluminées, représentant les objets aux-

quels l'enfant s'intéresse activement par connexion avec ses travaux.

« Ce ressort paraît suffisant pour éveiller l'idée d'apprendre à lire : analysons mieux l'amorce, et distinguons-y un mobile bi-composé, double en matériel et double en spirituel :

« En matériel : 1° l'impatience de connaître l'explication de tant de belles images ; 2° le rapport de ces gravures avec les animaux ou végétaux qu'il soigne de préférence ;

« En spirituel : 3° l'envie de s'élever du sous-chœur des mi-chérubins au sous-chœur des hauts-chérubins, qui ne le recevront pas s'il ne sait pas lire ; 4° les ironies de plusieurs des hauts-chérubins qui, sachant déjà lire, se moqueront du retardataire.

« Mettez en jeu ces véhicules d'attraction bi-composée, et le succès sera aussi prompt qu'il serait lent et douteux, si on recourait aux mobiles civilisés, à l'ordre du père et du pédant, aux pénitences et châtiments, ou aux faibles appâts de quelques méthodes actuelles, dont la plus vantée, le *Mutualisme*, n'atteint même pas au véhicule composé, encore moins au bi-composé.

« Pareille méthode règnera dans les diverses branches d'étude, écriture, grammaire, etc. On y entremettra toujours l'amorce bi-composée, les refus concertés et ruses innocentes pour éveiller l'émulation. Elle ne peut naître que sur les branches d'études analogues aux travaux que l'enfant exerce passionnément. C'est donc, en tout sens, par le matériel d'industrie que doit commencer son éducation, et rien n'est plus mal entendu que la méthode *simpliste* des Civilisés, qui veulent faire de l'enfant un géomètre, un chimiste, avant de l'avoir amorcé aux fonctions propres à éveiller en lui le désir de connaître les mathématiques et la chimie, et de combiner ces théories avec la pratique par où il a débuté (1). »

(1) Traité de l'Assoc. dom. agr., T. II, pages 221 et suiv.

Tenez, madame, regardez vos deux enfants; tout à l'heure ils jouaient sur ce canapé; ils ont maintenant changé d'occupation. Ne les dérangez pas; prenons la Nature sur le fait. Les voilà en train de construire une machine, occupation fort importante, qui exige toute leur attention. — S'accordent-ils toujours?

LA MÈRE. Oui, assez bien.

X. Je vous en félicite, madame. C'est un grand hasard et un grand bonheur pour vous ; car le Ménage familial offre peu de ressources au développement des affinités électives ; aussi voit-on souvent les frères se chamailler entre eux... Remarquez avec quelle ardeur vos enfants s'occupent de cette machine. Tout à l'heure ils seront fatigués, ils s'occuperont d'autre chose; mais vous remarquerez, si vous leur en fournissez les moyens, qu'ils s'attacheront de préférence aux fonctions utiles, ayant quelque rapport avec les relations industrielles et sociales, aux choses qu'ils ont pu observer, qu'ils sont naturellement portés à imiter ; et si vous intéressez leur amour-propre, si vous savez donner de l'importance à leurs moindres travaux, vous verrez comme ils seront fiers de leur coopération, et comme ils s'empresseront de vous offrir leurs petits services !

LE MARI. Les petits drôles ne mettent pas cette ardeur quand il s'agit d'apprendre à lire.

X. Cela se conçoit : ils n'en voient pas l'utilité. Mais faites qu'ils aperçoivent le but d'une chose, et si cette chose est dans leurs goûts, vous verrez avec quel enthousiasme ils l'exécuteront.

LA MÈRE. Oh! vous avez raison.

X. Mettre les enfants à même de vaquer aux diverses fonctions qui les intéressent, exciter leur enthousiasme en exagérant l'importance de quelque rien, — tout le secret de

l'éducation et de l'instruction est renfermé là-dedans. On dit que les enfants sont paresseux, qu'ils n'aiment que le jeu, le dégât, les divertissements; qu'ils sont dépourvus de facultés industrielles; quelle expérience a-t-on faite pour s'assurer si cela est vrai? Mais non! il suffit d'observer les enfants pour reconnaître que c'est tout le contraire. Combien de fois, à moi, étant jeune (et certes j'étais ce qu'on appelle un enfant dissipé, un franc polisson, je m'en vante! ardent au jeu, ardent à la course, toujours dans l'eau et dans la boue), combien de fois ne m'est-il pas arrivé de refuser une partie de barres, de toupie ou de billes, pour continuer une occupation industrielle qui me plaisait, qui me séduisait!.. Tenez, entendez-vous ces bambins discuter gravement sur l'avantage qu'il y a à placer telle pièce plutôt que telle autre?... Le plus jeune veut en remontrer à l'aîné; c'est un cas exceptionnel, car habituellement les plus jeunes ont beaucoup de vénération pour les aînés; ils écoutent leurs instructions comme on écoute des oracles; mais ce fait s'explique par la trop grande différence d'âge qui existe entre ces deux enfants, chose inévitable dans le Ménage *morcelé*.

La mère. Mais, monsieur, celui que vous appelez le plus jeune, c'est une fille, c'est ma petite Marie.

X. Ah! je comprends alors, je comprends... et je vous félicite d'autant plus du bon accord qui règne entre eux. Vous devez vous réjouir de ce que vos enfants, quoique d'âge et de sexe différents, possèdent des faces caractérielles affinitaires qui ne se rencontrent habituellement que sur un certain nombre d'individus; c'est un avantage que l'on ne peut guère trouver que dans le Ménage *sociétaire*.

La mère. Oh! monsieur, il y a bien quelques différences dans leurs caractères, dans leurs goûts; si je laissais agir mon fils à sa guise, il serait constamment dans les ordures.

X. Bien!

LA MÈRE. Tandis que sa sœur est d'une coquetterie qui m'effraie.

X. Très bien!

LA MÈRE. Lorsqu'elle habille sa poupée, il ne faut pas que son frère vienne la déranger. Et quand nous devons sortir, vous n'imaginez pas quels soins minutieux elle apporte à sa toilette, quelle importance elle y met; elle examine son col, elle examine ses cheveux... Ah! je suis bien désolée, j'ai bien peur qu'elle n'ait des goûts de coquetterie.

X. Eh! madame, peut-être ne me croirez-vous pas; mais, en vérité, vous vous plaignez de ce que vos enfants sont trop bien doués. En Harmonie, le goût pour la saleté, et le goût pour la parure, sont on ne peut plus profitables; mais, aujourd'hui qu'ils ne peuvent avoir qu'une application *inharmonique*, je conçois votre inquiétude.

LA MÈRE. Que faut-il donc que je fasse?

X. J'avoue, madame, que les mères de famille sont bien embarrassées.—D'un côté, tâchez que ces goûts ne se développent pas trop puisqu'ils sont funestes aujourd'hui; d'un autre côté, prenez garde de fausser l'esprit de vos enfants, rendez-les le moins malheureux possible, surveillez-les tant bien que mal; enfin faites ce que vous pourrez, et résignez-vous à tout ce qui peut leur arriver de fâcheux, —voilà le seul conseil que je puisse vous donner pour l'instant.

LA MÈRE. N'avez-vous donc de conseils que pour l'avenir?

X. Hélas! oui, madame; mais nous indiquons les moyens de faire que cet avenir soit le présent dès demain, si les hommes le veulent.

LA MÈRE. Qu'ils commencent donc tout de suite!

X. Ah! madame, les hommes qui président à nos destinées, les sophistes qui règnent sur l'opinion, et disons-le, l'immense majorité du public qui écoute ces sophistes, aiment bien mieux s'occuper de Réforme électorale et autres niaiseries semblables. Cela est bien plus amusant, bien plus récréatif, bien plus propre à assurer le bonheur de la nation!... Pauvre France! pauvre Humanité!... Ce qu'il y a de triste, c'est de voir les journalistes entretenir le public dans ces illusions, du moins autant qu'ils le peuvent; mais le public commence bien un peu à se lasser. Je ne sais plus qui me disait l'autre soir que le goût du public voulait désormais que l'on donnât un feuilleton quotidien dans les journaux quotidiens. Pour moi je ne sais si le *goût* du public y est pour quelque chose; mais je vois avec plaisir que son *dégoût* pour la politique y entre pour beaucoup.

En ce moment, par une maladresse du petit garçon, la mécanique s'était démontée, et il s'était élevé, entre les deux enfants, une altercation qu'ils s'empressèrent de soumettre à leur mère. C'était un spectacle assez curieux que de voir la chaleur déployée par chacun d'eux pour défendre son droit. La mère trancha la difficulté en demandant à l'un et à l'autre s'ils savaient leur leçon.

— Oui, maman, dit Marie.

—Moi, je n'ai pas eu le temps, dit le frère d'un air boudeur.

La mère. Comment, paresseux! tu as bien le temps de faire des mécaniques.

Le petit garçon. Dam'! écoute donc, maman, cela m'amuse de faire des mécaniques. Tu crois, toi, que c'est amusant d'étudier; je t'assure que non...

La mère. Comment, comment! petit raisonneur?...

Le petit garçon. Mais oui... si c'était amusant, je le ferais; mais c'est ennuyeux, je ne le...

La mère. Comment! comment, monsieur?... Il faut donc que le travail soit amusant pour que vous travailliez?

Le petit garçon. Dam'!...

La mère. Sortez d'ici, monsieur; allez vite dans le cabinet de votre père, tout seul... jusqu'à ce que vous sachiez vos deux fables... Vous viendrez alors me les réciter.

L'enfant se retira les larmes aux yeux. Quant à la mère, l'effort qu'elle venait de faire pour punir son fils nous prouva bien clairement que cette obligation n'est pas dans la nature.

## II.

X. Je suis bien fâché de vous le dire, madame, ou plutôt je suis heureux de vous en faire la remarque. Il y a un grand sens dans les paroles de votre fils. C'est la Nature elle-même qui vient de parler par sa bouche, c'est la Nature qui vient de donner une leçon à nos idées, à nos préjugés. Nous sommes tellement habitués à trouver de la répugnance dans nos occupations, que nous ne saurions allier l'idée de *plaisir* avec celle de *travail*. Eh bien! cet enfant, qui n'est pas faussé comme nous, vient de nous dire naturellement ce que la Nature lui inspire : — J'aimerais mon devoir si mon devoir était plus aimable. C'est donc vous qui avez tort, madame, et c'est votre fils qui a raison. Et cependant vous l'appelez paresseux... Etait-il paresseux, tout à l'heure, au jeu, à la mécanique?.... Eh bien! madame, le raisonnement que vous venez de faire à votre fils est en général celui des pères *civilisés*. Ils rapportent tout à eux, ils jugent tout d'après les con-

La mère. Eh bien! monsieur, les miens me font quelquefois de ces raisonnements; vraiment, je vous assure, ils me font souvent réfléchir à bien des choses...

X. Je le crois, madame; les enfants, je dis les très jeunes enfants, ceux dont l'intelligence précoce n'a pu encore être faussée, ont bien plus de bon-sens que leurs parents ou instituteurs. Ces instituteurs ont publié des volumes de proverbes qu'on a appelés *La Sagesse des nations;* ils auraient beaucoup mieux fait de rassembler les réflexions, les réparties de leurs élèves, et d'en composer un livre intitulé : *La Sagesse des enfants*, ou mieux *La Sagesse de la Nature.*

Permettez que je vous cite encore un de ces bons mots, sublimes de naïveté, de simplicité : j'étais hier au soir dans un lieu public où deux messieurs agitaient une grave question, à savoir, — Qu'il serait urgent d'inventer une machine à raser, qui évitât au sexe barbu l'ennui du savon et du barbier. — Mais, papa, dit un enfant qui suivait la conversation avec de grands yeux bleus tout ouverts et bien intelligents, si l'on ne se rasait pas du tout? — Qu'est-ce que tu nous dis, toi? — Dam'! ajouta l'enfant, puisque l'on a de la barbe, ce n'est pas pour la couper. — Est-il sot cet enfant! — Eh! pas si sot, hasarda l'autre interlocuteur; le fait est que la barbe donne à la physionomie de l'homme un caractère qui lui manque sans cela. — Oh! mais, dit en riant le père, si je ne me rasais pas, ma femme trouverait ma barbe trop dure... Et la conversation finit là. — Oui, dis-je, en plaisantant, à un ami qui écoutait comme moi, elle la trouverait trop dure pendant quinze jours; mais essaie de la garder trois mois...

Mais je m'éloigne sans cesse de mon sujet. *Contrariété de l'éducation actuelle avec la Nature et le bon-sens,* telle est en peu de mots le résultat de nos méthodes d'éducation. L'éducation privée est insuffisante et fausse; elle étouffe les facultés et instincts de l'enfant; en l'isolant, en lui refusant

des compagnons pour ses jeux, elle fausse son caractère, elle s'oppose au libre développement de ses vocations. Quant à l'éducation publique, on en a assez signalé l'insuffisance et les inconvénients de toute espèce; et, quant à sa fausseté, je n'en veux pour preuve qu'une réflexion que vous avez pu lire au bas d'une charge de Charlet, réflexion qui figurerait assez bien dans le livre de *La Sagesse des enfants.* Cette charge représente un gamin, le carton sous le bras, se rendant tristement à l'école en se grattant l'oreille : « Si j'étais gouvernement, dit-il, je voudrais que tout le monde *saurait* lire, pour qu'il n'y *ait* plus de maîtres d'école. » Dans cette répugnance de l'enfant, il y a toute une révélation....

Au reste, on reconnaît généralement que c'est dans la fausseté, dans l'insuffisance de l'éducation actuelle, que se trouve une des grandes causes de nos misères sociales; mais personne, non, personne n'a indiqué le remède, hormis Fourier. « Dès l'âge de cinq ans, dit-il, la Civilisation commence à meubler l'esprit des enfants de *saines doctrines* qui travestissent leur caractère, surtout celui des femmes... » .... Je vois, madame, que ce mot, *saines doctrines*, pris par Fourier en mauvaise part, vous étonne et vous choque. Ecoutez ce passage de notre Maître, et votre étonnement cessera.

X tira de sa poche un gros volume, trouva sans hésiter le passage qu'il avait en vue, et se mit à lire :

« Plus nous avancerons dans l'examen de l'éducation harmonienne, plus nous reconnaîtrons cette *contrariété de la Morale avec la Nature;* il convient d'en récapituler ici quelques détails tirés de l'éducation de basse et prime enfance.

« La Morale veut fonder le système d'éducation des petits enfants sur la plus petite réunion domestique, celle du ménage conjugal. La Nature veut fonder cette éducation sur la plus grande combinaison domestique, distribuer en

trois degrés les Groupes, les Séries de groupes, et la Phalange de Séries. Hors de cette vaste réunion l'on ne peut ni former les deux échelles de fonctions et de fonctionnaires exerçant émulativement sur chaque parcelle de l'échelle, ni satisfaire chez l'enfant le caractère et le tempérament qui ont besoin des salles et des services annexés à cette double échelle, services impraticables hors d'une Phalange de Séries industrielles. Aussi, dans les ménages de famille, l'enfant s'ennuie-t-il au point de hurler nuit et jour, sans que ni lui ni les parents puissent deviner les distractions dont il a besoin et qu'il trouverait dans un Séristère de prime-enfance.

« La Morale veut que, dans ce ménage de famille, le père se complaise à entendre le vacarme perpétuel de marmots qui le privent de sommeil et troublent son travail. La Nature veut au contraire que l'homme, pauvre comme riche, soit délivré de ce charivari moral, et que, rendu à sa dignité, il puisse reléguer en local éloigné cette diabolique engeance, placer les enfants en lieu où ils soient sainement et agréablement tenus, selon la méthode sociétaire qui assure le repos des pères, des mères et des enfants ; ils sont tous harcelés par le régime civilisé nommé doux ménage, véritable enfer pour le peuple, quand il n'a ni appartement séparé pour les marmots, ni argent pour subvenir à leurs besoins.

« La Morale veut que la mère allaite son enfant, précepte inutile avec les mères pauvres qui forment les sept huitièmes; loin d'avoir de quoi payer une nourrice, elles cherchent des nourrissons payants. Quant aux mères fortunées, en nombre de un huitième, il faudrait leur interdire cette fonction, car elles sont *assassines* de l'enfant. Par désœuvrement elles s'étudient à lui créer mille fantaisies nuisibles, qui sont un poison lent et tuent la plupart des enfants riches.

« On s'étonne sans cesse que la mort enlève le fils unique d'une opulente maison, tandis qu'elle épargne dans des chaumières de misérables enfants privés de pain ; ces marmots de village ont une garantie de santé dans la pauvreté de

leur mère qui, obligée d'aller au travail des champs, n'a pas le temps de s'occuper de leurs fantaisies, et encore moins de leur en créer, comme le fait la dame du château. Ainsi J.-J. Rousseau, en croyant rappeler les mères aux tendres sentiments de la tendre morale, a fait naître la mode de l'allaitement chez la classe de femmes qu'il fallait en exclure; car dans cette classe riche elles manquent pour l'ordinaire ou de la santé nécessaire, ou du caractère froid et prudent qui serait un préservatif de mal pour la mère et l'enfant. »

LA MÈRE. Eh! quoi, monsieur, Fourier ne veut pas que les mères allaitent leurs enfants? Pourtant...

X. Nous reviendrons tout à l'heure sur ce point, madame; mais auparavant permettez-moi d'achever cet étonnant passage dans lequel Fourier fait si bonne et si prompte justice d'une foule de prescriptions *prétendues morales* de la Morale.

« La Morale défend au père de gâter l'enfant; c'est au contraire la seule fonction réservée au père, son enfant étant suffisamment critiqué et remontré en Régime sociétaire par les Groupes qu'il fréquente, ou, s'il est très petit, par les bonnes qui le soignent au Séristère du bas-âge.

« La Morale veut que le père soit l'instituteur naturel de l'enfant; c'est un soin dont la Nature l'exclut et qu'elle réréserve aux *Bonnins* et *Mentorins* (noms donnés par Fourier aux instituteurs de 2e et 3e degré), gens formés pour cette fonction par l'instinct et l'esprit corporatif.

« La Morale veut qu'on place autour de l'enfant une demi-douzaine d'aïeules et tantes, sœurs et cousines, voisines et commères, pour lui créer des fantaisies qui nuisent à sa santé, et pour lui fausser l'oreille par la musique française. La Nature veut qu'on n'emploie pas la vingtième partie de cet attirail pour tenir l'enfant gaîment et sainement dans un Séristère assorti à tous les instincts du premier âge.

« La Morale veut que l'enfant soit élevé dès le bas-âge à mépriser les richesses et estimer les marchands ; la Nature veut au contraire que l'enfant soit élevé de bonne heure à estimer l'argent et s'évertuer à en acquérir par la pratique de la Vérité qui, en Civilisation, ne peut pas conduire aux richesses, et qui est incompatible avec le Commerce inverse ou méthode actuelle.

« La Morale veut qu'on ne permette aux enfants aucun raffinement, surtout en gourmandise, et qu'ils mangent indifféremment tout ce qu'on leur présente ; la Nature veut qu'on les élève aux exigences gastronomiques, aux finesses de cet art qui, en Harmonie, devient moyen direct de les passionner pour l'agriculture.

« Il est donc certain que la Morale, même en lui supposant de bonnes intentions, joue le rôle d'un médecin ignorant qui ne donne que des avis pernicieux, ne sait que contrarier les vues de la Nature, et tuer les malades avec un étalage de *belles doctrines* (1). »

Comment trouvez-vous ce morceau ?

Le mari. Bien curieux assurément ; je ne sais s'il n'y aurait pas de bons arguments à opposer à quelques-unes des critiques que vous venez de lire ; mais, à coup sûr, il y en a qui sont d'une justesse frappante. Marquez donc ce passage, et veuillez me laisser le livre un jour ou deux ; je serais charmé de lire attentivement cette série d'accusations et de peser chacune d'elles.

X. C'est très bien, mon ami ; méditez, croyez-moi, sur cette belle critique de tant de sottises qui sont encore en crédit..... Mais écoutons madame ; elle avait quelques observations à faire au sujet de l'allaitement de l'enfant par la mère.

La mère. Oui, monsieur ; je ne vous cache pas que je

(1) *Nouv. Mond. ind.*, pages 237 et suiv.

suis tout-à-fait de l'avis de Rousseau : la mère *doit* allaiter ses enfants ; c'est pour elle un *Devoir*, à l'accomplissement duquel, d'ailleurs, la Nature a attaché tant de charmes! J'ai allaité mes deux aînés, et si j'ai livré mon dernier au sein d'une étrangère, croyez, monsieur, que ç'a été bien contre mon gré ; il a fallu qu'une ordonnance formelle des médecins exigeât de moi ce sacrifice ; encore ne me suis-je résignée qu'après bien des difficultés.

LE MARI. Difficultés qui étaient si peu raisonnables, que j'ai dû faire usage de mon pouvoir de mari pour t'amener à ne plus donner à ton fils un lait qui le rendait malade. Ton entêtement a failli coûter la vie à notre enfant et à toi-même.

LA MÈRE. C'est vrai.

X. Votre tendresse maternelle, madame, se trouvait donc en défaut, puisque, sans votre mari, vous auriez compromis l'existence ou au moins la santé de votre fils, et cela pour obéir au moraliste Rousseau ! Avouez, madame, que dans cette circonstance votre raison vous a mal conseillée.

LA MÈRE. Je l'ai reconnu plus tard ; mais n'importe, la douleur que j'ai éprouvée quand il m'a fallu renoncer à nourrir mon enfant m'a bien prouvé que l'allaitement est pour toutes les mères un Devoir imposé par la Nature..... Voyez donc, monsieur, vous qui prenez tous vos exemples dans la Nature, voyez les animaux : les femelles ne nourrissent-elles pas toutes leurs petits? C'est la Nature, c'est Dieu qui l'a voulu ainsi.

LE MARI. Sur ce point, ma foi ! je serais assez de l'avis de ma femme. Non-seulement la Nature donne aux femelles les organes nécessaires pour qu'elles puissent allaiter leurs petits, mais encore elle leur envoie, pour le temps que doit

durer l'allaitement, un surcroît d'intelligence et de tendresse maternelle. Le vœu de la Nature n'est pas moins manifeste pour ce qui regarde les femmes; car c'est à l'époque de la parturition que commence chez la mère la sécrétion du lait. C'est au moment où l'enfant a besoin de téter que le sein de la mère se remplit d'un lait très léger, d'un lait tel qu'il le faut pour un nouveau-né.

La mère. Cela est évident, et je ne conçois pas, en vérité, qu'on puisse douter un seul instant du vœu formel de la Nature.

X. Permettez, madame, et n'allons pas si vite. Il y a du vrai dans ce que vous dites, mais votre raisonnement n'est pas complet; souffrez que je vous le prouve.

Sous beaucoup de rapports l'Homme ressemble aux animaux. Aussi le voyons-nous soumis à la plupart des lois que la Nature a imposées à ceux-ci; toutefois, dans leur application à l'homme, ces lois doivent subir quelques modifications. Vous concevez bien, en effet, que l'Homme étant la créature supérieure du règne animal, que l'Homme étant doué d'une foule de facultés qui ont été refusées aux animaux, Dieu ne peut pas avoir voulu le soumettre en tous points au même régime que les créatures d'ordre inférieur.

Le mari. Oui, je comprends et j'admets cela.

X. Eh bien! alors, pourquoi n'admettriez-vous pas que, relativement à l'allaitement, il y a pour l'Homme *quelque chose de mieux à faire que de suivre l'exemple donné par les animaux?*... La vie de nos enfants dans le premier âge n'est-elle pas entourée de bien plus de garanties que ne l'est celle des petits des animaux? Que la mère vienne à manquer à ceux-ci,—abandonnés par le seul être que la Nature ait chargé de veiller sur eux, ils sont perdus, ils meurent de faim..... Quelle différence pour l'enfant de

l'Homme ! A défaut de la mère, à défaut même du père et des autres parents, le jeune enfant qu'un malheur a rendu orphelin ne trouve-t-il pas vingt personnes pour une disposées à s'entremettre pour lui trouver une mère d'adoption ? et vingt femmes que la compassion émeut à la vue du pauvre petit, ne se disputent-elles pas l'honneur de lui donner une portion du lait qu'elles destinaient à leur propre enfant ? — Pour les petits des animaux, la prévoyance de la Nature est *simple*, tandis que, pour les enfants du Roi de la création, elle est *composée*.

Sous un autre pont de vue, n'est-il pas reconnu par les médecins qu'une femme lymphatique, dont le mari est également lymphatique, agirait sagement en s'abstenant d'allaiter son enfant et en tâchant de lui donner une nourrice d'un tempérament sanguin ? N'est-il pas reconnu qu'au moyen de précautions de cet ordre les parents pourraient remédier à une foule d'infirmités ou à des vices qui, sans cela, deviendraient héréditaires ? Or il n'y a que l'intelligence de l'Homme qui puisse combiner ces précautions, et sur ce point ce n'est pas chez les animaux que nous devons et que nous pouvons aller chercher des enseignements.

La mère. Sans doute il doit y avoir une différence entre la manière d'agir de l'Homme et celle des animaux ; l'Homme étant un *animal raisonnable*...

X. Vous l'avez dit, madame, l'Homme est un *animal raisonnable*... Mais alors trouvez bon que nous blâmions cet *animal raisonnable* quand il donne pour un Principe de Morale, pour un Devoir, une prescription qui n'est nullement fondée en raison.

Le premier devoir d'une mère est de *faire ce qui est le plus avantageux à son enfant*. Or, pour savoir si un mode d'allaitement est plus ou moins convenable à tel ou tel enfant, il faut consulter la raison et la science, et agir conformément à leurs décisions. — Après cela je conviendrai avec

vous que, dans le plus grand nombre des cas, la mère se trouvera être la nourrice la plus convenable pour son enfant, et comme l'accomplissement de cette fonction de nourrice est, et sera probablement toujours, une grande jouissance pour les mères, je ne doute pas que, dans le Régime phalanstérien, la plupart d'entre elles n'allaitent leurs enfants.

La mère. A la bonne heure, monsieur ; et maintenant je me range à votre avis.

X. Et vous abandonnez Rousseau ?

La mère. Oui, j'abandonne Rousseau.

X. Pauvre Jean-Jacques ! si tu vivais encore, toi si intelligent, combien, à la lecture de Fourier, tu rougirais d'avoir fait l'Emile !... Mais notre digression sur l'allaitement nous a fait perdre le sujet principal de notre conversation. Nous parlions de l'Éducation publique, de son insuffisance, de sa fausseté. Voulez-vous en connaître les résultats ? Prenez un jeune homme sortant du collège ; il est on ne peut plus emprunté, il fait tout gauchement, il le sait, et cette certitude le rend plus timide et plus maladroit encore. Et puis essayez de l'interroger : il ignore complètement des choses qu'un enfant de huit ans connaîtra en Harmonie ; aussi devient-il fatigant à force de s'informer de tout, de s'étonner de tout et de passer continuellement d'une question à une autre sans même attendre la réponse, tant il est pressé d'avoir une solution sur d'autres points ! Combien, venant de subir avec succès un examen de baccalauréat, sont tout étonnés si on leur apprend qu'au moyen des triangles sur lesquels ils viennent d'être interrogés, on peut lever un plan, connaître la contenance d'une pièce de terre ! D'où vient cela ? Je vous l'ai dit, et l'on ne saurait trop le redire : c'est qu'on leur présente la science d'une façon si abstraite, si rebutante, si éloignée des applications qu'ils doivent en

faire un jour, qu'ils ne peuvent apercevoir ni la *cause* ni la *fin* de leurs études. Aussi n'apprennent-ils presque rien, et le peu qu'ils savent, à peine en ont-ils conscience.

Pauvres jeunes gens! pauvres enfants! Est-ce leur faute si nous ne savons pas discerner leurs instincts, développer leurs aptitudes, si nous ne savons pas faire éclore leurs vocations, et si, passant sur eux le même niveau que nous avons voulu follement étendre sur la Société, nous adoptons une règle uniforme pour des natures si diverses? Avons-nous bonne grâce ensuite à leur faire payer par des châtiments les mauvais résultats dont notre ignorance seule est la cause?

Si quelqu'un doit être puni, flagellé, ne sont-ce pas ces pédants qui, conduisant les études à contre-sens, nous font perdre nos plus belles années à nous ennuyer, à nous dépiter, à nous fausser, à nous corrompre par l'oisiveté et les dégoûts de toute espèce! Que ne suivent-ils la méthode de nos nourrices? Voilà d'excellents instituteurs, nos nourrices : elles nous apprennent à parler sans que nous nous en apercevions; et comment? en mettant à profit nos besoins, nos instincts, notre désir d'articuler des sons. Si, au lieu de présenter la science d'une manière qui la rend inaccessible à l'intelligence de ces pauvres enfants, nos doctes instituteurs voulaient bien se souvenir un peu des leçons de leurs nourrices (qui ne savaient pourtant ni le grec ni le latin); si, dis-je, ils essayaient de cette méthode naturelle, la seule qui soit applicable à de jeunes enfants; en un mot, s'ils cherchaient à utiliser, à flatter leurs manies industrielles; s'ils leur fournissaient des instruments à leur portée, au milieu d'ateliers *miniature*, et s'ils savaient établir entre eux des intérêts communs, des liens corporatifs, une hiérarchie, comme la Nature veut en établir entre tous les membres de l'espèce humaine, l'on verrait bientôt les désordres, la paresse, les habitudes malfaisantes dont on se plaint tant, disparaître pour faire place à des habitudes d'ordre, de travail, d'économie; on verrait ces chers enfants prendre feu

pour des choses utiles, productives; on les verrait s'instruire en s'amusant.

Chose incroyable! De tout temps on a amusé les enfants avec des jouets sans aucune utilité; tous les jours on imagine de nouveaux hochets pour occuper leur activité turbulente, et l'on n'a pas encore pensé à faire servir leurs amusements à l'éclosion de leurs vocations; on n'a pas encore eu l'idée de leur donner systématiquement des jouets utiles, des outils *miniature*, qui les amuseraient, qui les intéresseraient beaucoup plus que les frivolités dont on les entoure!

Le mari. Je crois deviner ce que vous voulez pour les enfants; vous voudriez pour eux une éducation professionnelle.

X. Oui sans doute, une éducation professionnelle;... mais encore faut-il s'entendre... Voici comment les choses se passent chez nous :

Pour les tout petits enfants, l'éducation est toute pratique; plus tard on joint à la pratique quelques explications (les enfants aiment beaucoup les explications, ils en sont avides). Les plus intelligents comprennent tout d'abord; les autres ont besoin qu'on y revienne à plusieurs fois; quelques-uns ne comprennent pas du tout, d'où il ne faut pas conclure que ces derniers soient complètement dépourvus d'intelligence, mais bien que cette intelligence veut s'exercer sur d'autres sujets.

Aussi jamais il ne faut gronder les enfants : ces pauvres petits! soyez sûrs que lorsqu'ils ne vous comprennent pas, la faute n'est pas à eux.

Quand je parle d'explications à donner à de jeunes enfants, vous sentez bien, madame, que je ne veux pas parler de théories difficiles; celles-là viennent plus tard; elles viennent quand les enfants les demandent, quand ils commencent à en sentir le besoin. Ceux que les difficultés de la science ne rebutent pas, ceux qu'elles *attirent* même, sont

les seuls à qui ces difficultés doivent être expliquées. Nous ne forçons aucun enfant à prendre telle ou telle leçon, car nous sommes bien persuadés que ceux que la Nature a destinés à devenir des savants se sentiront irrésistiblement entraînés vers la science, du moment où on aura su les mettre seulement en contact avec elle. Quant à ceux que la science rebute, ceux qui, comme on dit, ne mordent pas à la théorie, nous les laissons bien tranquilles : une autre destinée les appelle ailleurs. En toutes choses, le vœu de la Nature, l'ordre de Dieu doit être respecté. — Ne trouvez-vous pas, madame, que nous avons raison d'agir ainsi?

La mère. Tout ce que vous dites, monsieur, me paraît fort juste; on se repent toujours d'avoir voulu forcer un enfant à faire quelque chose qui ne lui plaisait pas. A cet égard je diffère d'opinion avec bien des parents que je connais, qui sont enchantés quand ils ont réussi à forcer leur enfant à faire leurs volontés: ils sont fiers du moindre succès obtenu malgré la nature; il leur semble qu'il y ait pour eux le mérite d'une difficulté vaincue. Les larmes de leur enfant ne les arrêtent pas; ils poursuivent, avec une persévérance que j'appelle, moi, de la cruauté, le plan d'études qu'ils ont adopté, et après beaucoup de peine de leur côté et beaucoup d'ennuis et de dégoûts du côté de l'enfant, ils arrivent à un bien médiocre résultat.

X. Oh! madame, que j'aime à vous voir dans de pareilles dispositions!... Vous nous comprendrez, vous aimerez la Théorie de Fourier...

Voyez donc quelle est la supériorité de notre système sur le système actuellement suivi!... Chez nous un professeur n'a jamais pour élèves que les enfants qui *veulent* bien réellement recevoir sa leçon... Aussi quel plaisir pour lui, et quels succès! Tout son jeune auditoire est animé du désir de s'instruire et prête à ses paroles l'attention la plus soutenue; le plus grand silence règne dans la classe; le temps

de la leçon se passe sans que les élèves s'en aperçoivent; pour eux elle est toujours trop courte: je voudrais que vous les vissiez poursuivre le professeur jusque dans la cour et l'accabler de nouvelles questions. — Mais lui, pour les tenir en haleine, pour les retrouver bien disposés à la leçon prochaine, il refuse de leur répondre, il les envoie à d'autres travaux, — c'est-à-dire à d'autres jeux...

Le mari. Quelle Méthode d'enseignement choisirez-vous? Prendrez-vous l'enseignement mutuel ou l'enseignement simultané?

La mère. Pour moi, il me semble que l'enseignement mutuel est préférable à l'autre: j'ai vu des choses vraiment bien étonnantes dans les écoles mutuelles. Il me semble impossible de faire mieux.

X. Nous ne sommes pas exclusifs en fait de Méthodes; croyez bien qu'au Phalanstère il y aura plus de deux Méthodes; celle-ci conviendra pour une chose, celle-là pour une autre; et puis telle Méthode conviendra à tels élèves et ne conviendra pas aux autres... Enfin pour chaque cas particulier on fera ce qu'il sera le plus convenable de faire.

L'enseignement mutuel repose sur deux faits naturels incontestables: 1° Que l'enfant plus âgé ou plus intelligent que ses camarades est toujours enchanté de montrer sa supériorité sur eux, et ne demande pas mieux que de devenir leur professeur, leur *moniteur;* 2° que les plus jeunes sont toujours disposés à imiter leurs camarades plus âgés, et même à obéir à leurs ordres avec la plus grande docilité (c'est ce que Fourier a nommé l'*Entraînement progressif du faible au fort*). Ces deux dispositions naturelles sont utilisées dans l'enseignement mutuel, et expliquent en partie ces beaux résultats que vous avez vus, madame.—Ce qu'il y a de plus étonnant dans une école mutuelle nombreuse, c'est la facilité avec laquelle les enfants, naturellement si

vifs et si bruyants, sont contenus dans l'ordre le plus parfait et même dans le silence le plus complet pendant le temps des leçons. Ce fait excite l'admiration de ceux qui en sont témoins, ils en font honneur au maître qui très souvent, je vous jure, en est bien innocent.

La mère. Comment expliquez-vous cela ?

X. Le voici, madame. Chez les enfants comme chez les hommes, la *Masse* exerce une très grande influence sur l'*Individu*. Ce que la *Masse* a adopté, ce qui devient de *Ton* dans une grande réunion, est accepté et adopté sans observation par chacun des *individus ;* aucun d'eux n'oserait contredire l'opinion de la *Masse ;* bien entendu, tant qu'il fait partie de cette *Masse*. Si cette disposition naturelle de l'individu n'existait pas, l'*Ordre* ne pourrait pas subsister sans la *Contrainte*. Mais on aurait tort de conclure de cette remarque, qu'il est impossible de réaliser l'*Ordre* en laissant à l'*Individu* une entière *liberté d'action*. Cela est au contraire *très possible*, grâce à la déférence que tout individu a *naturellement* pour la *Masse*.

Le mari. Cette déférence de l'individu pour la masse.... mon cher ami, cela ne me paraît pas une base bien solide, une garantie suffisante pour l'*Ordre*.... Les enfants surtout qui raisonnent si peu, qui sont si vifs, si turbulents ! — si les maîtres ne les tenaient pas un peu sévèrement, je craindrais bien que leur déférence pour la *Masse* ne suffît pas pour les contenir longtemps dans l'ordre.—Et puis cette *Masse*, comment ferez-vous pour lui faire vouloir l'ordre, surtout s'il s'agit d'une *Masse* de petits diables ?

X. Soyez tranquille. Dieu, qui veut l'*Ordre*, a prévu toutes les nécessités, et usant ici de sa toute-puissance, il s'est servi de son moyen général et infaillible : il a donné à la grande majorité des hommes du *goût*, de l'*Attrait* pour les mouvements réguliers, mesurés, cadencés, pour ces

beaux mouvements d'ensemble que des Masses seules peuvent exécuter. Du moment qu'on propose aux masses d'accomplir ces mouvements réguliers, la grande majorité accepte avec joie, avec enthousiasme; les plus diables se calment et prennent place dans les rangs de la Masse.

— Qu'est-ce que j'entends? dit la mère avec un tressaillement involontaire.

X. Ce que vous entendez, madame? eh! parbleu! c'est ma preuve qui arrive on ne peut plus à propos.

La mère. Comment? quelle preuve?

X. La preuve de la puissance du *mode mesuré* sur la grande majorité des hommes. Ce que vous entendez n'est pas autre chose qu'une compagnie de soldats qui s'avance tambours en tête.

— Des soldats! des soldats! dit la petite Marie, en s'élançant vers le balcon. Quel bonheur! voici des soldats!

— Maman, ma petite, ma bonne maman, s'écria le frère en sortant précipitamment du cabinet, laisse-moi voir passer les militaires. Je t'en prie, maman! tu verras que j'apprendrai bien mes fables après.

Nous allâmes tous, grands et petits, nous installer sur le balcon.

— Eh bien! madame, dit X, quand la troupe fut passée, n'est-il pas vrai que ces mouvements réguliers ont une puissance entraînante, irrésistible? Et remarquez que cette foule qui accompagne les tambours et les enveloppe de toutes parts est attirée là, non pas par le désir de voir les uniformes, mais bien par le plaisir de se rallier au mouvement cadencé des tambours et de marcher au pas.

La mère. Sans doute, monsieur, mais tout le monde a pu faire cette observation.

X. Oui, madame, tout le monde; mais Fourier seul a reconnu qu'il y avait là une Loi NATURELLE, constante; Fourier seul a trouvé le moyen d'en faire l'application, une application utile aux faits de la vie sociale et spécialement à ceux de l'éducation.

Mais cette application existe déjà, et si je ne craignais d'abuser de votre complaisance, je vous lirais le récit d'une visite que Considerant fit, il y a plusieurs années, à l'une des salles d'asile de Paris....

La mère. Comment donc, monsieur! c'est vous qui faites preuve de complaisance, et c'est nous qui vous prions de continuer.

X. Puisque vous m'y autorisez, madame, je vais vous lire la charmante narration de notre ami:

« .... Les Salles d'Asile sont déjà nombreuses à Paris, où la première a été fondée en 1828. Allez visiter une Salle d'Asile, si vous ne connaissez pas encore ces bons et pieux établissements; aucun spectacle à Paris ne vous donnera de meilleure et de plus douce émotion. Le but de la Salle d'Asile est de recevoir pour la journée les enfants en bas-âge du quartier environnant. L'établissement se compose d'une cour plantée d'arbres, munie d'un auvent spacieux. Quand il fait beau, les enfants jouent dans la cour au soleil; ils se réunissent sous l'auvent quand il pleut. Dès sept heures du matin, les mères ou les grandes sœurs amènent les petits enfants à l'Asile, où ils restent jusqu'à sept heures du soir; on les reçoit depuis l'âge de vingt-deux mois jusqu'à six ans.

« Or, vous verriez dans la cour trois cents petits enfants, pleins de gaîté et de gentillesse, jouant, sautant, dansant à la corde et se roulant sur le sable au soleil, — et pour ces trois cents enfants un seul surveillant! J'ai vu dans la cour de la Salle d'Asile de la rue Saint-Hippolyte, un petit jardinet tout éblouissant de fleurs, et au milieu des fleurs un

cerisier-nain, pas plus haut que les enfants de trois ou quatre ans, qui jouaient à côté; ce cerisier était couvert de belles cerises rouges, que chacun des enfants aurait pu cueillir en avançant la main. Eh bien! aucune de ces jolies cerises n'était cueillie, aucune de ces jolies fleurs n'était touchée, toutes ces jolies tentations étaient respectées! et notez, s'il vous plaît, que ces petits enfants sont bien libres, car souvent le directeur est à côté et reste des demi-heures entières sans paraître. — Mieux que cela! quand de nouveaux enfants arrivent à l'Asile, sitôt qu'ils s'approchent du petit jardin, ce sont les autres qui leur apprennent qu'*on n'y touche pas*, et aucun n'y touche. Il n'y a jamais eu une gronderie à faire, une punition à infliger : pourtant la séduction est grande. C'est l'influence du Ton qui règne là, l'influence du Ton unitaire.

« Mais voici ce qui est joli. Quand tous ces petits enfants sont à s'amuser dans leur cour, où ils s'amusent tant, que *la moitié au moins*, nous disait le bon directeur, *oublieraient de manger et laisseraient, sans y toucher, leurs petits paniers pleins de nourriture, si l'on n'y prenait garde*; quand ils s'amusent tant, disais-je, voici que le maître donne un coup de sifflet... A ce coup de sifflet, petites filles et petits garçons quittent subitement le jeu et viennent se mettre en file, chacun à son rang : Trois cents enfants, et des poupons de vingt-deux mois! et tout fait silence! — « Attention, mes enfants! » dit le maître; et au second coup de sifflet, tous croisent les mains derrière le dos. Au troisième coup de sifflet, le maître battant la mesure avec un livre en bois, les deux régiments de petites filles et de petits garçons se mettent à marcher en marquant le pas et en chantant sur l'air de Marlborough :

Nous nous mettons en marche,
Mironton, ton, ton, mirontaine ;
Nous nous mettons en marche

Pour aller travailler ;
Car il faut s'occuper
Pour ne pas s'ennuyer,
Pour ne pas s'ennuyer.

« Et les voilà marchant en mesure sur deux files, toujours chantant en mesure, et chantant, sur un air d'abord, puis sur un second, puis sur un troisième, tous les mouvements qu'ils font, toutes les évolutions qu'ils exécutent pour aller, en bon ordre, prendre les places accoutumées sur les bancs de la salle. — Le maître donne-t-il un coup de sifflet, tout s'arrête, marche et chant. C'est un silence parfait, vous entendriez une mouche voler. — Quand la mesure reprend, la marche et le chant reprennent. C'est merveilleux.

« Je ne décrirai pas la série des petits exercices de lecture, de numération, de mouvements, qu'on leur fait exécuter pendant deux heures que dure la séance, et qu'ils exécutent tantôt en chantant, tantôt sans chanter, mais toujours régulièrement, toujours simultanément, toujours *en mesure*. Cela serait trop long à dire.—Allez voir la Salle d'Asile de la rue Saint-Hippolyte ; c'est la plus intéressante, parce que c'est la plus nombreuse. Allez la voir, et vous ne regretterez pas votre course, et vous comprendrez ce que l'on peut, sur des masses aussi jeunes, avec le chant, avec le pas régulier, avec le mouvement cadencé, avec un emploi, encore si faible et si confus cependant, du *mode mesuré !*

« A côté de la cour et de la salle des tout petits, il y a la cour et les salles d'école mutuelle pour les grands. Trois cents garçons dans l'école mutuelle des garçons, trois cents filles dans l'école mutuelle des filles, apprennent à lire, à écrire, à dessiner, font de l'arithmétique, de la géométrie et du solfége, sous la direction d'un seul maître et d'une seule maîtresse ! Voilà donc, grâce à l'imitation, grâce au mutualisme, grâce à l'entraînement progressif, ascendant,

et grâce surtout à un emploi encore fort restreint du mode mesuré, six cents enfants et plus, tenus, gouvernés, instruits sous la direction seulement de trois grandes personnes!

« Je dis six cents et plus, car il y a eu quelquefois jusqu'à onze cents enfants présents dans l'établissement de la rue Saint-Hippolyte. En vérité, il n'est pas permis de fermer les yeux à de pareilles révélations. Représentez-vous seulement ces onze cents enfants passant, isolément chacun, la journée dans leurs familles, et calculez ce qu'ils feront de sottises ; que d'ennuis et de désolations ils coûteront à leurs parents ; ce qu'ils pousseront de cris, ce qu'ils verseront de larmes! Aussi le maître de la Salle d'Asile vous le dira-t-il, comme il me l'a dit et comme je le savais d'avance : IL EST BIEN PLUS FACILE D'EN TENIR ET D'EN ÉLEVER TROIS OU QUATRE CENTS, QUE D'EN TENIR ET D'EN ÉLEVER TROIS OU QUATRE (1) »

LA MÈRE. Oh ! c'est frappant de vérité.

LE MARI. Oui, ma foi ! c'est tout-à-fait concluant, et je comprends maintenant le pouvoir de la *Masse* sur l'*Individu*.

X. Vous voyez d'après cela combien l'enseignement mutuel pourra être utile. Mais, pour une foule de choses je suis d'avis, moi, qu'il faudra que la leçon soit faite par un professeur, en d'autres termes, qu'on adopte l'enseignement simultané, sauf à le combiner quelquefois avec l'enseignement mutuel....

Au reste, disons-le avec notre ami, quelques pages auparavant : « Il faut distinguer entre le *procédé* du Mutualisme et l'*application* que jusqu' ici l'on en a faite. Le *procédé* est juste et bon, et prouve avec éclat la puissance de *l'esprit corporatif ascendant*, de *l'entraînement progressif du faible au fort*. Mais l'*application* de ce procédé est en-

(1) *Destinée Sociale*, t. III, *Education*, inédit.

core incomplète, simple, restreinte, et par suite fausse. En effet, au lieu de l'étendre au développement de toutes les vocations de l'enfant, en laissant à chaque enfant la liberté d'aller aux objets spéciaux vers lesquels la nature et son âge l'attirent, à des travaux industriels et intellectuels de toutes sortes, dans lesquels il aurait à choisir, — on ne l'applique encore qu'aux études intellectuelles et abstraites de l'écriture, de la lecture, de la grammaire, etc., c'est-à-dire à des études fort ingrates par elles-mêmes, eu égard aux âges, et dont le temps n'est pas encore venu pour la plupart des sujets auxquels on les propose. — Remarquez bien que cette lueur, si brillante au milieu des ténèbres de notre système d'éducation, n'est pas autre chose que l'effet d'une application restreinte de la distribution en Groupes contigus et progressifs, c'est-à-dire de la *Loi Sériaire*. »

Ainsi, vous le voyez, madame, il faut se rallier *intégralement* à la Nature et ne rien laisser à l'arbitraire dans la marche de l'éducation; il faut en un mot organiser l'éducation d'après le Procédé *sériaire*, hors duquel on ne rencontrera jamais que répugnance, écueils, déceptions; car lui seul a puissance de former des hommes dignes de fonctionner dans le Milieu sociétaire, au lieu de ces machines destinées à subir les frottements et les complications du Milieu barbare ou civilisé! Disons-le donc avec Fourier : « Les enfants comme les sauvages nous font la leçon en politique sociale : leur répugnance pour nos travaux est un arrêt de réprobation prononcé par la Nature. »

La mère. Mon Dieu! monsieur, il faut me pardonner si je ne comprends pas toujours bien tout ce que vous me dites. Cela tient sans doute à ce que je ne suis pas encore familiarisée avec les termes de votre science. Voulez-vous me permettre une question?

X. Dix, vingt, trente, madame; je suis tout à vos ordres, et, si vous avez de la peine à me comprendre, c'est à

moi que la faute doit en être imputée, car c'est à moi de me rendre intelligible.

La mère. Vous venez de dire que l'enseignement mutuel prouve la puissance de l'*entraînement progressif du faible au fort :* qu'est-ce que cela veut dire? Malgré les explications que vous avez données sur ce sujet, il reste encore dans mon esprit un peu d'obscurité.

X. Si vous examinez attentivement une réunion d'enfants, vous y verrez que tout naturellement le fort *entraîne* le faible, c'est-à-dire que l'enfant de cinq ans cherche *toujours* à imiter l'exemple qui lui est donné par l'enfant de six ans; celui de six ans l'exemple que lui donne l'enfant de sept ans, et ainsi de suite, en suivant la progression des âges. La tendance à l'imitation est moins prononcée de l'enfant de cinq ans à celui de dix ans; la distance est trop grande; et voilà pourquoi l'éducation de famille est si peu propre à l'éclosion des vocations; c'est que l'enfant élevé chez ses parents manque souvent des exemples et des stimulants qu'il trouve tout naturellement au milieu des enfants de son âge.

La mère. Je vous remercie, monsieur, de votre explication; maintenant je comprends.

X. Ah! madame, que n'avez-vous le temps d'étudier, dans les écrits de notre Maître, tout ce qui concerne l'éducation! Avec quel amour Fourier a traité ce sujet! Avec quelle sollicitude vraiment paternelle il a prévu et calculé tout ce qui est nécessaire à ces petits êtres qui nous sont si chers! Si vous saviez, madame, combien les mères seront heureuses au Phalanstère! combien elles jouiront de la bonne tenue et des progrès de leurs enfants! quels touchants accords, quelles amitiés vives et sincères se formeront entre les mères et les bonnes ou nourrices adoptives! quels délicieux échanges de reconnaissance et de sympathie naîtront de cette ad-

mirable institution de la *Maternité corporative* passionnée ! Si vous le saviez, combien il vous tarderait de voir élever le premier Phalanstère !

Vous, madame, qui vous désolez de rencontrer dans vos enfants, soit des instincts immondes, soit des penchants au luxe, c'est alors que vous reconnaîtriez avec joie combien sont excellents, lorsqu'ils sont bien employés, tous les goûts des petits enfants, tous leurs défauts (comme on dit aujourd'hui), tels que le penchant à la saleté, le goût pour les travaux de cuisine, l'amour des sucreries, la gourmandise enfin, la gourmandise, ce goût si général chez les enfants, cette tendance précieuse que l'on comprime aujourd'hui bien à tort, et qui fait verser tant de larmes, qui coûte tant de chagrins à ces pauvres petits ! Non ! ce n'est pas sans raison que la Nature a fait naître les enfants avec ces goûts, avec ces penchants ! Au lieu d'être comprimés, ces goûts veulent être utilisés, ces penchants veulent être développés, raffinés ; et Fourier le démontre victorieusement par les charmants détails qu'il donne sur les relations et les travaux des Tribus de l'enfance. Y a-t-il, en effet, rien de plus ravissant que sa conception des PETITES HORDES et des PETITES BANDES, deux Corporations enfantines arrivant, l'une au *beau* par la route du *bon*, l'autre au *bon* par la route du *beau* ; celle-ci présidant au maintien du *Charme social*, celle-là préposée au maintien de l'*Unité sociale*, et à ce titre surnommée MILICE DE L'UNITÉ, nom qu'elle mérite à tous égards par son dévouement et ses vertus civiques ?

LA MÈRE. Expliquez-nous donc encore cela, monsieur.

X. Oh ! madame, il faudrait entrer dans de trop longs détails. Qu'il vous suffise de savoir que votre fils, qui se plaît, dites-vous, dans les ordures, et qui par conséquent serait fort bien classé dans la catégorie des petits polissons, votre fils aurait peut-être un grade très honorable et très lucratif dans le Corps des PETITES HORDES.—Quant à votre petite Marie,

passion, tel caractère, telles mœurs individuelles ou sociales, et la forme, la grandeur, la couleur, l'odeur particulière, les habitudes de telle plante, de telle fleur, de tel animal; si l'on vous expliquait enfin ce que demande Figaro : *Pourquoi ces choses et non pas d'autres* (question que ne manquent jamais de faire les enfants), ce mot, *Science*, appliqué aux diverses notions des choses naturelles de tous les ordres, loin de vous effrayer, vous attirerait fortement.

La mère. Oui, monsieur, j'accepte parfaitement cela.

X. Eh bien! si les grandes personnes s'aperçoivent du contre-sens de nos méthodes d'éducation, pourquoi s'étonneraient-elles de ce que les enfants profitent si peu avec ces méthodes? Loin de savoir les diriger, on ne sait pas même les laisser apprendre seuls, on ne sait que réprimer leurs penchants naturels; tandis qu'il faudrait développer ces penchants.

La mère. Je suis de votre avis, et cela est très bien tant que vous supposez que les enfants ne montrent que des penchants convenables.

X. Qu'appelez-vous des penchants convenables?

La mère. Je veux dire des penchants qui conviennent aux parents, à la famille.

X. Eh bien! ne vous le disais-je pas, à l'instant, qu'en Civilisation, les parents ont la manie (manie funeste!) de vouloir retrouver chez leurs enfants leurs propres goûts, leurs propres penchants, ou tout au moins une aptitude pour la carrière à laquelle ils les destinent? Et lorsque la Nature trompe ce désir (ce qui arrive presque toujours), les parents ne se tiennent pas pour battus; non! ils compriment les goûts naturels de leurs enfants pour leur en inculquer de factices. Cela n'a pas le sens commun, cela comporte un

danger réel pour les individus comme pour la Société. Et c'est ainsi qu'en faussant le caractère et la vocation des enfants, on forme de mauvais fils, de mauvais maris, de mauvais pères, de mauvais citoyens.

La mère. Mais pourtant, si mon fils ou ma fille avait des goûts communs, de vilains goûts...

X. Aujourd'hui, sans doute, cela serait très fâcheux pour vous, madame, très fâcheux pour votre famille qui aurait à en rougir; mais, dans la Phalange, on ne sait pas ce que c'est qu'un vilain goût. En effet, par le fait seul de l'Organisation des travaux, toute fonction est anoblie; il n'y a plus de métier vil, plus de travail méprisé, et votre fils pourrait se livrer à tous ses penchants sans vous faire le moindre déshonneur. Or, voyez l'immense avantage qui résulte de là. « Tel enfant, dit Fourier, quoique fils d'un prince, témoigne dès l'âge de trois ans du goût pour l'état de savetier, et veut fréquenter l'atelier des savetiers, *gens aussi polis que d'autres en Association*. Si on l'en empêche, si on réprime sa manie savetière, sous prétexte qu'elle n'est pas à la hauteur de la philosophie, il s'irritera contre les autres fonctions, ne prendra aucun goût pour les travaux et études auxquels on voudra l'entraîner; mais si on le laisse débuter par le point où l'Attraction le conduit, par la *savaterie*, il sera bientôt tenté de prendre connaissance de la cordonnerie, de la tannerie, puis de la chimie sous le rapport des diverses préparations du cuir, puis de l'agronomie sous le rapport des qualités que les peaux de bestiaux peuvent acquérir par tel système d'éducation et de régime, telle sorte de pâturage.

« Peu à peu il s'initiera à toutes les industries par suite d'une émulation primitive en *savaterie*. Peu importera par quel point il ait commencé, pourvu qu'il atteigne dans le cours de sa jeunesse à des connaissances générales sur toutes les industries de sa Phalange, et qu'il en conçoive

de l'affection pour toutes les Séries qui l'y auront initié.

« Cette instruction ne peut pas s'acquérir en Civilisation où rien n'est lié. Les savants nous disent que les Sciences forment une chaîne dont chaque anneau se rattache au tout et conduit de l'une à l'autre; mais ils oublient que nos relations morcelées sèment la discorde parmi toutes les classes d'industrieux, ce qui rend chacun indifférent pour les travaux d'autrui; tandis que dans une Phalange chacun s'intéresse à toutes les Séries, par suite d'intrigues avec quelques-uns de leurs membres, sur la Gastronomie, l'Opéra, l'Agriculture, etc. Le Lien des Sciences ne suffit donc pas pour entraîner aux études; il faut y joindre le lien des Fonctions, des individus, des intrigues rivales, chose impraticable en Civilisation » (1).

LE MARI. Mais par quelles méthodes obtenez-vous ce résultat en Harmonie?

X. Eh! mon Dieu! la Science, comme la nature, n'a pas deux méthodes, deux procédés; elle n'en a qu'un; et ce procédé, elle l'applique aussi bien aux travaux d'éducation proprement dite qu'à ceux de l'Industrie en général. Les ateliers, les jardins, les vergers destinés aux exercices des enfants sont disposés en petit, d'après la même loi que les ateliers des hommes; et cette loi n'est pas autre que la SÉRIE dont les distributions offrent aux maîtres et aux élèves les nuances, les variétés, les alternances de fonction les plus diverses, et rendent la tâche des professeurs et celle des enfants aussi attrayante qu'elle est rebutante aujourd'hui.

LE MARI. A propos de SÉRIE, il y a longtemps que je veux vous demander l'explication des deux maximes gravées sur la tombe de Fourier, au cimetière Montmartre. La première, c'est : *la Série distribue les Harmonies*; la

(1) *Nouv. Mond. ind.*, page 221.

seconde : ***les Attractions sont proportionnelles aux Destinées.*** Et puis il y a encore, aux quatre angles de la pierre, quatre figures que je ne comprends pas...




X. Mon bon ami, c'est tout simple; pour comprendre cela, il faudrait avoir étudié Fourier. Les quatre figures dont vous me parlez représentent les quatre grandes courbes des sections coniques : *cercle*, *ellipse*, *parabole*, *hyperbole*, répondant aux quatre Passions cardinales ou affectives : *Amitié*, *Amour*, *Paternité*, *Ambition*. Ceux qui connaissent les propriétés géométriques de ces courbes, le nombre de leurs foyers, etc., peuvent deviner leur analogie avec les passions que je viens de nommer. Il en est de même des analogies tirées des autres sciences exactes et dont notre Maître a donné des tableaux sans même prendre la peine de les expliquer, tant la chose lui paraissait claire !

Quant aux deux maximes ou plutôt aux deux formules en question, si vous avez bien compris que nos désirs, nos impulsions nous viennent de Dieu même, et que les Attraits qu'il a mis en nous et qui dirigent nos actions servent de

révélation permanente entre les créatures et le Créateur, vous devez concevoir facilement le sens de cette formule : « Les Attractions sont proportionnelles aux Destinées. »

Dans cette formule de Fourier, il y a tout un système de théologie. Admirable formule ! « Admirable combinaison de la sagesse divine qui nous fait obéir par l'*attrait*, c'est-à-dire avec liberté, à une volonté irréfragable qui doit *nécessairement* être exécutée ! Loi de justice et d'amour, qui a mis le bonheur et la liberté dans la voie qu'il faut suivre, la contrainte et le malheur dans les voies qu'il faut éviter ! Loi de justice et d'amour jusqu'ici méconnue, et que Fourier a le premier constatée ! (1) »

Cette formule règle tous les ordres de phénomènes ; vraie pour la sphère physique, elle est vraie aussi pour la sphère intellectuelle. Par exemple, pourquoi l'éducation est-elle si mauvaise aujourd'hui ? parce que, les instituteurs ne sachant pas mettre en jeu le ressort précieux des Attractions, l'enfant ne peut librement graviter vers sa Destinée ; c'est là le caractère essentiel des Sociétés subversives. Mais dans un Milieu harmonique et vrai, l'enfant étant mis à même d'interroger ses Attractions, il ne pourrait manquer de suivre sa Destinée, et l'éducation serait parfaite.

L'autre formule : « La Série distribue les Harmonies, » comprend tout le secret de la Nature, tout le secret de l'Organisation sociétaire. En effet, si vous étudiez la Nature, vous reconnaîtrez avec Fourier que « la Série de groupes est le mode généralement adopté par Dieu dans la distribution des règnes et des choses créées. » Ainsi en musique, ainsi dans les nombres, partout enfin où nous voyons régner l'Ordre et l'Harmonie, nous reconnaissons une organisation *sériaire*. Cette distribution en classes, ordres, genres, espèces, variétés etc., avec leurs *transitions* et leurs *ambigus*, est constante dans l'Univers ; on la retrouve

(1) PHALANGE, tome I, p. 170.

partout, dans le monde planétaire et sidéral comme dans les différents règnes, animal, végétal et minéral; les savants même, qui ignorent complètement cette Loi, ont été forcément conduits à adopter une distribution sériaire appelée *nomenclature*, distribution qui n'est pas toujours la vraie, mais qui est une distribution enfin... Or, bien évidemment, si vous possédez les caractères et les propriétés de cette Loi, vous connaîtrez le cadre dans lequel la Nature a enfermé toutes les choses, tous les faits de la Création,—le cadre dans lequel il faut enfermer l'Industrie humaine, —la Loi suivant laquelle il faut organiser les travaux des hommes et ceux des enfants, si l'on veut faire passer dans les relations sociales l'Harmonie que cette Loi imprime aux Univers. Toute la solution est là, voyez-vous; et de même que la Loi sériaire, présidant aux grands mouvements des globes et des soleils, aussi bien qu'aux combinaisons des nombres, des sons, des couleurs, etc., maintient dans la Nature un équilibre constant et parfait, de même, appliquée à l'activité humaine, et au jeu combiné des passions, elle produira d'elle-même les équilibres sociaux que nous cherchons vainement à établir aujourd'hui.

Bref, la SÉRIE est le mode de classement, gradué, régulier et naturel de toutes les inégalités qui constituent un système de variétés; elle combine *la variété* dans *l'unité*. LA SÉRIE est le mode des combinaisons et des relations *harmoniques*.

LE MARI. Donnez-nous donc un exemple de l'application de cette Loi aux faits de la vie sociale et industrielle.

X. Très volontiers. Voici comment, dès l'année 1808, notre Maître décrivait cet ingénieux mécanisme :

« Une Série se compose de personnes inégales en tous sens, âges, fortunes, caractères, lumières, etc., formant contraste et gradation d'inégalités. Plus les inégalités sont graduées et con-

trastées, plus la Série s'entraîne au travail, produit de bénéfice, et offre d'harmonie sociale.

« On la divise en divers Groupes, dont l'ordonnance est la même que celle d'une armée. Pour en donner le tableau, je vais supposer une masse d'environ six cents personnes, moitié hommes et moitié femmes, tous passionnés pour une même branche d'industrie, comme une culture de fleurs ou de fruits. Soit la Série de la culture des poiriers ; on subdivisera ces six cents personnes en Groupes, qui se voueront à cultiver une ou deux espèces de poiriers. Ainsi, on verra un Groupe des sectaires du beurré, un des sectaires du rousselet, etc. Et lorsque chacun se sera enrôlé dans les Groupes de ses poiriers favoris (on peut être membre de plusieurs), il pourra se trouver une trentaine de Groupes qui se distingueront par leurs bannières et ornements, et se formeront en trois, cinq, ou sept divisions ; par exemple :

**Série de la culture des Poiriers**
COMPOSÉE DE 32 GROUPES.

| DIVISIONS. | PROGRESSION NUMÉRIQUE. | GENRES DE CULTURE. |
|---|---|---|
| 1. *Avant-poste.* | 2 Groupes. | *Coings et sortes bâtardes dures.* |
| 2. Aileron ascendant | 4 *Groupes.* | Poires dures à cuire. |
| 3. Aile ascendante | 6 *Groupes.* | Poires cassantes. |
| 4. Centre de Série. | 8 *Groupes.* | Poires fondantes. |
| 5. Aile descendante | 6 *Groupes.* | Poires compactes. |
| 6. Aileron descendant. | 4 *Groupes.* | Poires farineuses. |
| 7. *Arrière-poste.* | 2 Groupes. | *Nèfles et sortes bâtardes molles.* |

« Il n'importe que la Série soit composée d'hommes ou de femmes, ou d'enfants, ou mi-partie ; la disposition est toujours la même.

« La Série prendra *à peu près* cette distribution, soit pour le nombre des Groupes, soit pour la répartition des travaux ; plus elle approchera de cette régularité en gradation et en dégradation, mieux elle s'harmonisera et s'entraînera au travail. Le canton qui gagne le plus et qui donne à égalité de chance le plus beau produit, c'est celui qui a ses Séries les mieux graduées et les mieux contrastées.

« Si la Série est formée régulièrement, comme celle que je viens de citer, on verra des alliances entre les divisions correspon-

dantes. Ainsi l'aile ascendante et l'aile descendante s'allieront contre le centre de Série, et s'entendront pour faire prévaloir leurs productions au profit de celles du centre ; les deux ailerons seront alliés entre eux et ligués avec le centre pour lutter contre les deux ailes. Il résultera de ce mécanisme que chacun des Groupes produira à l'envi des fruits magnifiques.

« Les mêmes rivalités et alliances se produisent entre les divers Groupes d'une division. Si une aile est composée de six Groupes, dont trois d'hommes et trois de femmes, il y aura rivalité industrielle entre les hommes et les femmes, puis rivalité dans chaque sexe entre le Groupe 2 qui est central, et les Groupes extrêmes 1 et 3, qui sont ligués contre lui; puis alliance des Groupes nº 2, hommes et femmes, contre les prétentions des Groupes 1 et 3, hommes et femmes; enfin il y aura ralliement de toute l'aile contre les prétentions des Groupes d'aileron et de centre; de sorte que la Série, pour la seule culture de ses poiriers, aura plus d'intrigues fédérales et rivales qu'il n'y en a dans les cabinets politiques de l'Europe.

« Viennent ensuite les intrigues de Série à Série, de canton à canton, qui s'organisent de la même manière. On conçoit que la Série des poiriers sera fortement rivale de la Série des pommiers ; mais elle s'alliera avec la Série des cerisiers, ces deux espèces d'arbres fruitiers n'offrant aucun rapprochement qui puisse exciter la jalousie entre les cultivateurs respectifs.

« Plus on sait exciter le feu des passions, des luttes et des ligues entre les Groupes et les Séries d'un canton, plus on les voit rivaliser d'ardeur au travail, et élever à une haute perfection la branche d'industrie pour laquelle ils sont passionnés. De là résulte la perfection générale de toute industrie; car il y a des moyens de former Série sur toute branche de travail. S'agit-il d'une plante bâtarde, comme le coing, qui n'est ni poire ni pomme; on place son Groupe sur deux Séries, à qui il sert de lien. Ce Groupe de coing est avant-poste de la Série des poiriers, et arrière-poste de la Série des pommiers. C'est un Groupe mixte entre deux genres, une transition de l'un à l'autre, et il s'incorpore aux deux Séries. On trouve dans les passions des goûts bâtards et bizarres, comme on trouve des productions mixtes qui ne tiennent à aucun genre. L'Ordre sociétaire tire parti de

toutes ces bizarreries, et sait faire emploi de toutes les passions imaginables, Dieu n'en ayant créé aucune d'inutile.

« J'ai dit que les Séries ne peuvent pas toujours se classer aussi régulièrement que je viens de l'indiquer; mais on approche, autant qu'on le peut, de cette méthode, qui est l'ordre naturel, et qui est le plus efficace pour exalter les passions, les contrebalancer et les entraîner au travail. L'industrie devient un divertissement aussitôt que les industrieux sont formés en Séries progressives. Ils travaillent alors moins par appât du gain que par effet de l'émulation et des autres véhicules inhérents à l'esprit de Série.

« De là naît un résultat fort étonnant, comme tous ceux de l'Ordre sociétaire : c'est que, *moins on s'occupe de bénéfice, plus on gagne*. En effet, la Série la plus fortement stimulée par les intrigues, celle qui ferait le plus de sacrifices pécuniaires pour satisfaire son amour-propre, sera celle qui donnera le plus de perfection et de valeur aux produits, et qui par conséquent aura le plus gagné en oubliant l'intérêt pour ne songer qu'a la passion; mais si elle a peu de rivalités, d'intrigues et de ligues, peu d'amour-propre et d'exaltation, elle travaillera par intérêt plus que par passion spéciale, et ses produits comme ses bénéfices seront très inférieurs à ceux d'une Série bien intriguée. Dès lors elle aura d'autant moins gagné qu'elle aura été plus stimulée par l'amour du gain (1).

LA MÈRE. Quand nous ferez-vous donc ce bel Ordre social?

X. Mon Dieu! madame, je ne puis vous annoncer qu'un fait, c'est que le nombre des disciples augmente chaque jour; et il faut convenir que les tristes événements qui se passent sous nos yeux y sont bien pour quelque chose; mais vous assigner une époque pour l'établissement du premier Phalanstère, c'est ce que je ne pourrais faire sans craindre de prendre mes désirs pour la réalité.

(1) *Théorie des Quatre-Mouvements*, page 404.

# TREIZIÈME PROPOS.

## I.

Survint un interlocuteur avec lequel nous avons déjà fait connaissance, celui-là même que nous avons désigné sous le nom de PURITAIN.

Après les compliments d'usage : — Je suis bien enchanté, nous dit-il, Messieurs, de vous rencontrer chez un ami commun ; la discussion que nous venons d'avoir au Palais-royal m'a fait reconnaître que j'avais de Fourier une idée tout-à-fait erronée ; mais il faut me le pardonner. Dans un temps où se fait sentir un besoin universel de régénération, et où par conséquent les croyances les plus contradictoires se heurtent et se coudoient, ces sortes d'erreurs sont toutes naturelles.

LE MARI. Convenez-en, mon cher, votre prévention venait tout simplement de ce que vous pensiez qu'il s'agissait de fonder une religion nouvelle sur la ruine des anciennes croyances.

LE PURITAIN Je l'avoue, et, dam' ! il y a bien là matière à réflexion. N'avons-nous pas vu, chez nous autres Français, les Saint-Simoniens tenter de fonder une religion bâ-

tarde qui aboutissait au despotisme et au sensualisme? Les Anglais ont eu aussi leur utopiste, ou si vous aimez mieux leur socialiste, Rob. Owen, que j'ai entendu ici, à Paris, exposer son système; il n'y va pas de main morte celui-là; il veut l'égalité, il ne reconnaît aucune espèce de religion... J'avoue que je confondais un peu le système de Fourier avec celui d'Owen.

X. Oh! quelle différence! Le système ou plutôt l'utopie d'Owen (car c'est bien une utopie sortie du cerveau de l'auteur) n'est pas autre chose qu'un Régime de *Communauté*, régime absurde, impossible à réaliser d'une manière stable. En effet, en établissant l'*égalité de répartition* et non la *justice distributive*, ce régime consacre une injustice criante; en nécessitant la contrainte, le sacrifice, il constitue un Ordre essentiellement faux, contraire à la nature de l'homme, incompatible avec la liberté, avec l'essor des passions, un Ordre diamétralement opposé aux vues de Dieu, qui veut l'*Association* et non la *Communauté*, la *Hiérarchie* et non l'*Égalité*, l'*expansion harmonique* des passions, et non leur COMPRESSION. Aussi tous les essais d'Owen ont-ils échoué, malgré ses efforts, son activité, malgré son caractère qui est, assure-t-on, des plus recommandables, et j'ajoute — malgré une puissante action personnelle sur les masses et un grand talent pour l'organisation matérielle. — C'est que, dans de pareilles tentatives, il ne suffit pas d'avoir de bons désirs et de grandes facultés; il faut encore posséder la Science.

LE PURITAIN. Ces points sont admis; je me les suis fait expliquer par le Docteur, qui est un homme fort instruit, et un bon phalanstérien; mais je me repens de l'avoir quitté sans lui demander des explications...

X. Que je me ferai un plaisir de vous donner, si cela ne fatigue pas trop madame.

La mère. Eh quoi ! monsieur, ne voyez-vous pas avec quel intérêt je suis votre discussion ?

Le puritain (s'adressant à X). Vous avez, n'est-il pas vrai, la prétention de constituer une Société nouvelle sur des bases invariables et scientifiques ?

X. Mathématiques.

Le puritain. Eh bien ! j'avoue, monsieur, que cela ne me paraît pas possible.

X. Pourquoi ?

Le puritain. Parce que je ne pense pas que, dans l'ordre des faits moraux et sociaux, l'on puisse jamais arriver ni au même degré d'exactitude dans la pratique, ni à la même certitude dans la spéculation, que cela a lieu dans l'ordre des faits matériels.

X. J'attends vos raisons.

Le puritain. Mes raisons, c'est que la matière et l'esprit sont deux choses tout-à-fait distinctes.

X. Distinctes, soit ! mais cependant, quelle part faites-vous à chacune de ces choses ?

Le puritain. Eh bien ! je vous le dis : Sur l'une nous avons des données positives qui amènent nécessairement une *certitude* dans l'esprit ; sur l'autre nous ne pouvons avoir que des notions vagues et incertaines.

X. Dites que *nous n'avons eu jusqu'à présent* que des données vagues et incertaines, je le veux bien ; mais vous n'avez pas le droit de dire que *nous ne pouvons pas* en acquérir d'autres.

Ne voyez-vous pas, en effet, que si vous possédez la *certitude* touchant certains phénomènes d'ordre physique, c'est que, pour ces phénomènes, vous vérifiez chaque jour

vos données théoriques par l'expérience et par l'application des Lois que vous avez déduites et pu déduire, parce que vous observiez des faits matériels déjà en harmonie. Au contraire, pour les faits moraux et sociaux, l'état de subversion dans lequel ils sont encore n'a pas permis de remonter à la Loi par l'analyse et l'observation simple. Il fallait donc d'abord trouver cette Loi *à priori*, et puis vérifier si les faits sociaux régularisés n'étaient pas conformes à cette Loi. — Cette Loi, vous ne la possédiez pas; vous n'en pouviez donc faire ni l'application ni la vérification. Eh bien! c'est justement cette application, c'est cette vérification que nous demandons à faire, pour vous prouver que nous avons trouvé la VÉRITABLE LOI. — Mais d'abord établissons qu'il doit y avoir une Loi.

Suivez un peu la chaîne non interrompue qui lie les faits moraux aux faits physiques; dites! — où sera le point de séparation? cherchez! — où finira la certitude fixe? où commencera la certitude... incertaine? — Car, voyez où vous conduit votre objection : à admettre qu'il existe deux certitudes, l'une qui nous rendrait certains, l'autre qui nous laisserait dans le doute!

LE PURITAIN. Eh! dam'!...

X. Ecoutez-moi. Pensez-vous que Dieu étende sa prévoyance et son action à tous les ordres de faits?

LE PURITAIN. A tous, sans exception.

X. Bien! Pensez-vous que Dieu ait deux manières de régir ces faits?

LE PURITAIN. Non! Dieu est UN dans son essence et dans ses manifestations.

X. Fort bien! On avance vite avec les personnes qui, comme vous, admettent les propriétés de Dieu, lesquelles sont, n'est-ce pas:

La DISTRIBUTION DU MOUVEMENT,
*L'économie de ressorts*,
La *justice distributive*,
*L'universalité de providence*,
L'UNITÉ DE SYSTÈME.

Or, si vous accordez à Dieu l'UNITÉ DE SYSTÈME et l'*universalité de providence*, sur quoi pouvez-vous raisonnablement vous appuyer pour dire que Dieu a laissé une *lacune* ou permis une *différence* dans le degré d'exactitude que comporte tel ou tel ordre de faits ? Sur rien, absolument ! Car Dieu, qui est l'Unité par essence, ne peut avoir deux poids et deux mesures, n'est-ce pas ? Dieu a créé toutes choses sur le même calque, sur le même modèle, en vertu d'une seule et même conception, n'est-ce pas ? — Il n'y a donc qu'UNE LOI pour tous les faits de la Vie universelle. — Que cette loi se modifie dans ses diverses applications, que même elle permette des déviations, des perturbations momentanées, cela se conçoit, cela doit être; cela rentre dans les Lois générales du *Mouvement*, que Fourier a aussi découvertes; mais ces modifications ne vous autorisent nullement à nier l'Unité et surtout l'existence de la Loi. Si donc cette Loi existe, et si elle est *une*, il n'y a aussi qu'*une* manière de l'appliquer. Il ne peut donc y avoir qu'*un* degré d'exactitude dans l'application de cette Loi, et c'est l'exactitude mathématique; qu'*un* degré de certitude dans la recherche de cette Loi, et c'est la certitude... certaine, — la certitude enfin !

LE PURITAIN. Convenez, du moins, que jusqu'à présent cette certitude n'a pas existé pour les faits d'ordre moral.

X. J'en conviens ; mais pourquoi cela? Parce que, jusqu'à présent, personne n'a pris fermement, pour point de départ de ses recherches, les *Attributions radicales et primordiales de* DIEU. Je dis personne, excepté Fourier ; mais laissez-moi achever mon raisonnement de tout à l'heure.

Nous avons reconnu (et c'est là le point essentiel), nous

vous prie de n'en pas juger par ce morceau écrit à la hâte et sur un ton fort léger.

La mère. Lisez ; nous verrons bien.

X. C'est juste, madame, j'ai tort de m'excuser, et je m'aperçois que le *Civilisé* perce en moi, malgré moi-même. —Voici :

## GARDONS-NOUS BIEN D'ÊTRE TOUS D'ACCORD.

*Je l'ai trouvé ! Je l'ai trouvé !* s'écriait Archimède en s'élançant hors du bain. — Nous ne montrerons pas un enthousiasme égal à celui qui s'empara du géomètre de Syracuse; mais cependant nous avons fait aussi notre découverte, une découverte qui, sans valoir celle du problème de la densité des corps, mérite pourtant quelque attention.

Chaque chose a sa raison d'être, chaque usage a son origine, chaque institution son principe; principe direct ou indirect, sensible ou latent. C'est à l'étude de nous faire retrouver ce principe, s'il a été perdu; et, si le principe est indirect, c'est encore à l'étude de nous faire suivre la chaîne qui le lie à son application.

Ainsi s'explique le fameux *Nil sub sole novi*. En effet, *Rien de nouveau sous le soleil,* puisque le principe de toutes choses peut toujours être retrouvé.

Sachez donc que nous avons trouvé le principe d'une chose que l'on s'accorde généralement à considérer comme étant d'invention moderne; et cette chose, c'est le Régime représentatif, c'est le Gouvernement *parlementaire*. Nous en avons découvert le principe, la raison d'être! Avantage non commun, savez-vous, de connaître enfin le principe d'une chose à laquelle même ses plus zélés partisans n'ont encore pu trouver une définition raisonnable.

Nous avons été plus heureux que lesdits partisans; car posséder le principe, c'est, *à fortiori,* posséder la définition.

Ce principe, il y a quelque trois mille ans qu'il est en possession des choses de ce monde, hélas !! Et si c'est récemment que l'application en a été étendue aux faits de la vie politique, il est certain pourtant que ce principe est renouvelé, non des Grecs, mais des Indiens. Il date de Zoroastre. On assure même qu'il existait avant Zoroastre, et nous le croyons sans difficulté. Ce principe, pour le dire en deux mots, c'est Oromase et Arimane; Oromase, l'auteur de la lumière; Arimane, l'au-

teur des ténèbres; c'est le génie du Bien et le génie du Mal, co-existants de toute éternité et de toute nécessité.

Depuis que nous avons un Gouvernement représentatif, quel a été le fait le plus saillant, ou plutôt le fait essentiel que nous ayons vu se produire, sinon celui d'une lutte permanente et pour ainsi dire officielle entre les hommes du Pouvoir et d'autres hommes d'opinions souvent fort diverses, mais rangés sous une même bannière, et composant ce qu'on est convenu d'appeler l'Opposition? Et ce n'est pas seulement là un fait, c'est un droit, c'est un besoin, c'est une nécessité. — Lisez les journaux du Pouvoir, lisez les journaux de l'Opposition; tant que, par suite d'un revirement politique, l'Opposition ne s'est pas encore bien dessinée, il semble que l'état social soit en péril; l'anxiété est au comble.— « Que va devenir l'Opposition? Que va-t-elle faire? L'Opposition est-elle *constituée?* Aurons-nous enfin une Opposition? Prenons bien garde! *Il faut une Opposition*; *le salut public exige qu'il y ait* TOUJOURS *une Opposition*. Si par malheur nous n'avions plus d'Opposition, où serait l'équilibre? où serait le Gouvernement représentatif? Que deviendrait la Chambre des Députés? qu'aurait-elle à faire? qu'aurait-elle à dire? qu'aurait-elle à discuter? Et le Pouvoir? Le Pouvoir agirait donc sans entraves? il pourrait donc abuser impunément de l'autorité qui lui serait confiée?... Malédiction! Le jour où l'Opposition n'existerait plus, le jour où nous serions tous d'accord, c'en serait fait du Régime représentatif, c'en serait fait du Gouvernement parlementaire! Et qui peut prévoir l'abîme de maux qui nous serait alors réservé!... »

Ah! consolez-vous, beaux esprits de la droite, grands esprits de la gauche, hommes d'état des centres, consolez-vous! il n'y a pas le moindre danger que tout le monde s'entende. L'Opposition est immortelle... autant que le Gouvernement représentatif; — elle est immuable.... autant que notre état social, autant que les deux Principes sur lesquels est calqué cet état social.

Mais que dis-je? Déjà se manifeste une modification à l'ancien Principe du Bien et du Mal; car, tandis qu'Oromase est toujours Oromase, et Arimane toujours Arimane, de temps en temps l'Opposition passe au Pouvoir et le Pouvoir à l'Opposition, c'est-à-dire que le Bien devient Mal, *et vice versâ*. —Tant mieux! nous diront sans hésiter les hommes politiques; ces fluctuations composent justement l'équilibre du Gouvernement représentatif.

Equilibre, soit! mais convenez du moins que votre équilibre est parfaitement *instable*; car de cette balance où vous placez les deux Principes opposés qui font la base de votre gouvernement, vous voyez bien que jamais les bassins ne sont de niveau; tantôt c'est un bassin

tantôt c'est l'autre qui l'emporte; et, chose remarquable! plus les deux bassins sont près de *s'équilibrer*, plus il y a d'*instabilité* dans votre gouvernement, dans votre état social!

Toutefois, voilà un système d'équilibre bien établi, et le Mal, c'est-à-dire l'Opposition, toujours et nécessairement en lutte avec le Bien, qui est le Pouvoir. Et voilà comment notre mécanisme social est, quoi qu'en puissent dire ceux qui souffrent, le plus excellent des mécanismes, puisque ce mécanisme fonctionne en vertu d'un Principe découvert de temps immémorial par les philosophes indiens, principe que les Manichéens avaient déjà ressuscité avant que la Politique moderne, remettant ce principe en honneur, l'eût fait descendre de la théorie à l'application pratique dont nous voyons chaque jour les heureux effets.

Mais, — pourra-t-on dire, — la similitude que vous prétendez établir n'est pas parfaite. Si Oromase est toujours Oromase et Arimane toujours Arimane, c'est que, suivant le principe indien, le Bien est toujours le Bien et le Mal toujours le Mal, tandis que le Bien se trouve quelquefois du côté de l'Opposition et le Mal du côté du Pouvoir. — Et puis, ajouteront les plus sensés, le Pouvoir et l'Opposition, même quand vous supposez qu'ils combattent pour le Mal, représentent toujours des intérêts légitimes qu'il serait bon de satisfaire; ce qui ne peut avoir lieu pour Arimane qui est, lui, le Mal absolu; et l'on a toujours raison de combattre et de repousser le Mal.

C'est ici qu'il faut expliquer le principe du Principe indien, ou plutôt remonter à la source de la fable imaginée par les Indiens pour expliquer la lutte entre le Bien et le Mal, lutte monstrueuse dont l'idée est incompatible avec celle d'un Dieu, avec celle d'une Providence suprême.

Heureusement, Dieu existe, et la Théorie sociétaire est en mesure de démontrer *scientifiquement* et *pratiquement* qu'il y a dans l'Univers *unité* et non *dualité* de principes. Dieu existe, Dieu est bon; il a mis dans l'homme, pour le bonheur de l'homme, des Passions de différents ordres dont l'homme n'a pas encore su faire un emploi harmonique. Dieu veut cette harmonie; cette harmonie se fera. Mais, dans les Sociétés incohérentes où l'Humanité a passé sa douloureuse enfance, les Passions d'ordre inférieur, ayant toujours été sacrifiées à celles d'ordre supérieur, ont dû se révolter contre l'oppression qu'on leur faisait subir. Cette révolte, légitime dans son principe, a produit de mauvais effets, des résultats funestes. Ces effets, on les a confondus avec la cause, on les a appelés le Mal. De là est né Arimane, le génie du Mal; et comme le Mal subsistait toujours, et subsistera certainement tant que les Passions qui produisent le mal n'auront pas obtenu, grâce à la Science

sociale, l'emploi harmonique qu'elles ont droit de réclamer, on a cru et l'on croit encore que le Mal est éternel, absolu. De là à condamner absolument dans Arimane la satisfaction des passions légitimes, mais opprimées, que représentait Arimane; de là à faire d'Arimane le symbole du Mal absolu, il n'y avait qu'un pas. Ce pas, on l'a franchi; et Arimane est devenu l'ange des ténèbres. Vous voyez cependant que, envisagé sous un certain point de vue, Arimane n'est pas aussi diable qu'on s'est plu à le faire noir.

Mais, Dieu merci! l'ancien Principe a fait son temps, et voici que le Principe nouveau, le Principe du Bien, tend à se dégager du chaos social. Déjà nous pouvons constater un phénomène bien consolant et auquel on ne fait peut-être pas assez d'attention : c'est que, si le Pouvoir joue toujours le rôle d'Oromase et l'Opposition celui d'Arimane, évidemment le Mal tend au Bien, car l'Opposition tend sans cesse vers le Pouvoir, dont elle cherche même à s'emparer par toutes sortes de moyens. — Arimane veut à toute force devenir Oromase. — A la vérité, tant que cette *dualité* du Principe ancien restera comme base essentielle de la Politique, c'est-à-dire tant que subsistera l'état social actuel, fondé sur la lutte,—l'absorption des deux Principes en un seul sera tout-à-fait impossible.

Maintenant donc qu'une Science bienfaisante a été apportée aux hommes, une Science remplaçant la concurrence anarchique et désordonnée par le concours libre et passionné, une Théorie ayant puissance de substituer l'état de convergence à celui d'hostilité, l'accord à la lutte; une Science qui sait harmoniser les passions tout en donnant satisfaction à tous les intérêts légitimes; maintenant que l'avenir s'ouvre devant nous, vaste et radieux, renonçons aux tâtonnements, aux erreurs d'un douloureux passé. Une ère nouvelle et glorieuse, celle du Bien régnant sans partage sur le monde transfiguré, va succéder à nos querelles puériles, à nos vaines et stériles dissensions. Arrière donc, Arimane! arrière, ange du Mal et des ténèbres! Oromase, verse sur cette terre désolée des flots de lumière et de joie! Arrière, la Politique usée et flétrie des temps barbares et civilisés! Place au Principe sociétaire! place à la Science! place à l'Unité! Arrière, la misère et la douleur! Place au bonheur! place à la jouissance! — Voici l'Humanité qui s'avance, l'Humanité dans son adolescence, l'Humanité dans sa force et sa grandeur! Place, place à l'Humanité!

Voilà de mon style, madame; et maintenant j'espère que vous allez me faire vos compliments : c'est l'usage.

La mère. Monsieur, les compliments sont inutiles, et le

vrai talent a cela d'avantageux qu'il sait se juger soi-même.

X. Ah! madame!...

Le puritain. Monsieur, le morceau que vous venez de nous lire, et dans lequel vous cherchez l'explication du principe du Bien et du Mal dans une autre explication ou plutôt dans une appréciation historique, m'apprend une chose que je voulais du reste vous demander : c'est que, votre système embrassant les faits passés aussi bien que les faits futurs, vous apportez nécessairement une réforme dans la science de l'Histoire.

X. Ah! monsieur, l'Histoire!... C'est là un des côtés brillants de la Science sociale. C'est par cette science seulement que les grandes questions historiques pourront enfin être vraiment élucidées. Entre toutes les sciences *reconnues*, et auxquelles la Civilisation ne sait imprimer qu'une marche lente et incertaine, la Science historique est peut-être celle qui, sous le Régime actuel, a le moins de chances de se réformer. Pour vous, en effet, pour les Civilisés, qu'est-ce que l'Histoire, sinon une lettre morte, une narration plus ou moins relevée par le style de l'écrivain? Avec vous l'Histoire a-t-elle une signification claire et nette? avec vous est-elle un enseignement? et lors même qu'elle vous raconte ses douleurs, *vous en dévoile-t-elle la cause, la génération ?* vous montre-t-elle la voie glorieuse où ces douleurs doivent trouver un *terme ?*

Le puritain. Vous ne tenez aucun compte de la Tradition, n'est-il pas vrai ?

X. Pourquoi non?

Le puritain. A quelles conditions en tenez-vous donc compte ?

X. Et vous-même, quel fil avez-vous pour vous guider au milieu de ce labyrinthe qu'on appelle la Tradition?... Dans

les faits de la vie sociale il n'y a rien d'arbitraire, pas plus que dans les faits du monde physique. Expliquez-vous tous ces faits? En donnez-vous la raison, la valeur? Savez-vous les classer? Montrez-vous clairement que tel usage, telle institution est ou progressive ou rétrograde? Indiquez-vous à quelle Période, à quelle Phase de la vie sociale correspondent telles mœurs, telles coutumes? Faites-vous voir comment l'histoire d'un peuple se lie à la position, à la forme de son territoire? Indiquez-vous par quelle chaîne non interrompue d'événements et d'institutions, provoqués par ces diverses causes, cette histoire se poursuit à travers les siècles? Expliquez-vous comment et pourquoi les diverses formes de Sociétés connues se repoussent mutuellement, à commencer par la Civilisation qui n'exerce aucun attrait sur les Sociétés *sauvage* et *patriarcale*, et même sur la Société *barbare* qui est pourtant la pire de toutes les formes sociales? Expliquez-vous la propriété spéciale qu'a la Civilisation de faire sa propre critique en même temps que celle des Sociétés antérieures, propriété qui suffirait seule à prouver que cette misérable Société est la dernière des Sociétés subversives?...

Ah! ah! l'Histoire! l'Histoire!...—Mais pardon! dit X en se tournant brusquement vers la maîtresse de la maison; je suis désolé, madame, d'être forcé de prendre congé de vous; mais cette discussion me rappelle que j'ai promis à un de mes amis de faire annoncer dans les journaux un ouvrage auquel il met la dernière main, et dont le titre, un peu bizarre, vous prouvera du moins, monsieur, que nous tenons compte de la Tradition :

PLAN D'UNE HISTOIRE UNIVERSELLE

ou Examen analytique et synthétique de la

FILIATION GÉNÉRALE DES PEUPLES;

Dans lequel on voit :

*La relation des diverses institutions humaines;*

*leurs causes,*

*leurs fins;*

*Leurs rapports avec les diverses positions et configurations territoriales;*

*Leur marche ultrograde ou rétrograde,*

Comparée à l'état des mœurs, des Sciences, des arts et de l'industrie,

*Leurs influences diverses sur les Destinées de l'Humanité,*

*et la raison de ces influences;*

*Leurs analogies avec les sciences naturelles,*

Et leur classification régulière et méthodique

DANS L'ÉCHELLE OU FORMULE DU MOUVEMENT SOCIAL.

Avec cette épigraphe fort peu classique :

« *Ad probandum, non ad narrandum.* »

Ouvrage destiné à former l'esprit et le cœur de nos grands hommes d'Etat,

et éminemment propre à redresser le jugement de nos savants,

publicistes, moralistes, économistes et législateurs,

sur une foule de faits historiques,

*Et sur les déductions qu'il convient d'en tirer pour le bonheur de l'espèce humaine.*

## II.

X et moi nous nous disposions à partir. Mais le Mari : — Mon cher ami, dit-il à X, il faut que vous remettiez à demain vos annonces et vos réclames. Voici l'heure du dîner, et ma femme espère, messieurs, que vous voudrez bien partager le nôtre.

LA MÈRE. Je demanderai seulement un peu d'indulgence à ces messieurs; j'ai renvoyé, il y a huit jours, mon ancienne cuisinière qui me volait d'une manière indigne; la nouvelle est d'une maladresse rare, et, pour comble de malheur, elle a été dérangée toute la journée à cause de mon fils le plus jeune qui n'a pas cessé de crier depuis ce matin. Moi-même

je n'ai pas eu le temps de donner un coup d'œil à la cuisine ; et puis c'eût été bien inutile, car je n'y entends rien du tout.

X. Et pourtant vous êtes obligée, madame, de diriger votre cuisinière... Rappelez-vous ce que j'ai eu l'honneur de vous dire, il n'y a qu'un instant, touchant la sujétion où le ménage *morcelé* tient la plupart des femmes ?

La mère. Je conviens qu'il y a dans le ménage des détails fort ennuyeux, fort répugnants, dont il faut nécessairement s'occuper. Aussi j'entends bien que ma fille se mette de bonne heure au courant de tout cela.

X. Fort bien ! Voilà déjà un point sur lequel vous ne lui permettrez pas de suivre ses goûts ; et cependant, tout à l'heure, vous vouliez, disiez-vous, la laisser choisir en toutes choses....

La mère. C'est vrai, mais que faire?

X. Il n'y a rien à faire, tant que vous ne sortirez pas du ménage *morcelé*.

La mère. Ah ! nous voilà retombés dans la théorie de Fourier.

X. Sans doute ; il faut toujours y revenir. On ne peut pas l'éviter.

Ici l'auteur avait une belle occasion pour peindre un dîner de famille *civilisée*, pour faire ressortir combien, même dans les ménages les plus opulents, même au sein des villes qui offrent le plus de ressources, les goûts des individus sont constamment lésés, leurs besoins méconnus, leurs sens blessés, leur santé compromise. Sans parler des enfants faisant du tapage ou des ordures, et provoquant d'inutiles corrections ; sans tenir compte des mets brûlés, des mets *incuits*, des ragoûts manqués, des assaisonnements convenant aux uns, déplaisant aux autres ; l'auteur aurait pu montrer les

X. Je connais mieux que cela : *les quatre âges historiques*. C'est peut-être la chanson la plus belle, la plus complète que Béranger ait composée. La *Loi du mouvement social* y est assez nettement formulée, ma foi !... Et puis, l'auteur y montre des vues d'avenir tout-à-fait déterminées :

« Mais le passé nous dévoile un mystère.
« *Au bonheur, oui, l'homme a droit d'aspirer :*
« Par ses labeurs plus il étend la terre,
« Plus son cerveau grandit pour l'enserrer. »

Et comme cela est écrit ! quelle précision dans le style ! quelle clarté dans les idées !... — Mais voyons, où vas-tu?

Moi. Ma foi! je n'en sais trop rien ; je me promène.

X. Et tu t'amuses ?

Moi. Non ! je flâne.

X. Flâner, voilà un singulier plaisir, un vrai plaisir de *Civilisé !* Que diront un jour nos descendants quand on leur apprendra que leurs ancêtres prenaient du plaisir à se promener, sans autre but, sans autre intention que de mettre un pied devant l'autre? « Mon Dieu ! diront-ils, était-ce possible? La vie dans ce temps-là était donc bien insipide, et nos aïeux ne savaient donc guère l'employer, puisqu'ils trouvaient du plaisir à ne rien faire ! » Mais, au fait, où allais-tu?

Moi. A la fête, je crois.

X. J'en viens.

Moi. Retournons-y.

X. Oh! va, ce n'est pas la peine. Qu'y verras-tu ? une population ennuyée et famélique ; des gens qui vont, d'autres qui viennent ; enfin, tu sais, — l'incohérence civilisée... Pauvre Civilisation ! elle ne sait pas même *organiser*

une fête. Et comment tout ce peuple s'amuserait-il? Ici, comme dans tout le mécanisme social, il ne compte que pour mémoire, il n'en fait pas partie; il est admis là comme un étranger, pour voir; et puis c'est tout... Comment les passions pourraient-elles se développer ***harmoniquement*** dans ce milieu ***inharmonique?*** — L'ennui, l'ennui! voilà le président de toutes nos fêtes!... Ah! qu'il y a loin de là aux splendeurs des fêtes phalanstériennes! Te rappelles-tu la description qu'en a faite notre ami Victor?

« Quand la Phalange étale ses trente-deux Chœurs, c'est l'Unité humanitaire complète, puissante, immortelle; c'est l'Homme, cela, et non pas l'homme isolé et civilisé, créature faible, ignorante, pauvre et souffreteuse, qui entreprend et ne finit pas, qui vit et meurt : la Phalange vit et ne meurt pas! Quand les vieilles générations s'en vont, les jeunes viennent; les cadres sont toujours complets. L'Humanité monte et descend sans cesse sur cette échelle qui unit le ciel à la terre, comme la merveilleuse échelle de la vision de Jacob, où les anges incessamment aussi montaient et redescendaient.

« Quand la Phalange étale ses trente-deux Chœurs en parade, c'est l'Humanité déployant sa vie qui ne passe pas, sa force qui ne meurt pas, et manifestant ainsi le signe de sa royauté sur la terre...

« Quand la Phalange étale ses trente-deux Chœurs au temple, en festivité religieuse, et chante à Dieu l'hymne à trente-deux voix, c'est l'Humanité, reine de la terre, faisant hommage à Dieu, son suzerain, et s'unissant à lui par un concert de joie, d'intelligence et d'amour. Oh! ce n'est pas l'homme isolé, etc., etc.

« Vienne donc une Phalange étalant ses trente-deux Chœurs en parade, enfants, garçons et jeunes filles, hommes, femmes et vieillards, vêtus de couleurs harmoniées, semant de fleurs le parvis du temple, et chantant ensemble

à Dieu l'hymne saint à trente-deux voix! Oh! vienne une Phalange avec ses seize Tribus et ses trente-deux Chœurs, car l'heure de la délivrance alors aura sonné sur la terre (1)! »

Ces paroles furent prononcées par X d'un air solennel, et sa voix avait quelque chose d'inspiré. L'Architecte, qui nous suivait sans doute depuis un instant, l'aborda brusquement par ces mots : — Salut à l'apôtre Saint-Jean!

X. Saint-Jean, qui? Moi, monsieur?... Hélas! il m'arrive parfois de prêcher dans le désert, et je me trompe souvent en croyant m'adresser à des hommes... Mais puisque je vous tiens, vous rappelez-vous, monsieur, notre discussion sur la dégradation climatérique? Que dites-vous de la grêle, des vents furieux, des trombes, des ouragans, des tempêtes, enfin de tous les fléaux qu'il nous a fallu subir depuis deux mois, fléaux qui deviennent plus nombreux à mesure que s'opèrent le déboisement, *l'effritement*...

L'Architecte (interrompant). C'est-à-dire que j'étais un aveugle, un insensé; c'est-à-dire qu'il faut sortir à tout prix d'une Société ignoble et inhumaine, d'une Société qui, semblable à un tyran cruel et crapuleux, marche un pied dans la fange et l'autre dans le sang.

X. Quel langage? Vous êtes donc Phalanstérien?

L'Architecte. Phalanstérien?... Je vous dis que la Société actuelle me révolte; je vous dis que l'apathie ou l'aveuglement du Pouvoir, dans des circonstances aussi graves, est un crime aux yeux de Dieu; je vous dis que si le Gouvernement ne se hâte pas de fonder le premier phalanstère, il faut qu'on se hâte de renverser le Gouvernement.

X. Tout beau! tout beau! mon maître... Des ruines!... Ah!

(1) *Destinée Sociale*, t. II, p. 94 et suiv.

croyez-moi, vous n'êtes pas encore tout-à-fait Phalanstérien; car vous ne savez pas, ou plutôt vous oubliez qu'avant toutes choses la Science sociale est fondée sur l'Ordre, et qu'il serait contradictoire de chercher à l'inaugurer par la violence, à l'établir sur un bouleversement, sur une Révolution!... Et puis, mon bon ami, ne nous fâchons pas si fort contre le gouvernement. Si le gouvernement n'avait pas plus de besogne, pas plus de préoccupations que vous, si je l'avais pu tenir aussi longtemps que je vous ai tenu, il serait convaincu comme vous l'êtes, sans doute. Prenons donc patience, faisons comme Dieu.... En définitive, nous sommes bien sûrs d'arriver au but, et ce n'est plus qu'une question de temps.

L'ARCHITECTE. Oui, mais quand on sent que tous les éléments sont prêts, quand on voit là, devant soi, les vallons de la Terre promise...

X (avec beaucoup de sang-froid.) Allons, calmez-vous. Je vois que vous êtes du nombre des impatients, et j'avoue que ce n'est pas sans motif; cela prouve, au reste, que chez vous la *Composite* est en dominance; c'est très bien; mais, mon cher ami, il faut maîtriser cette fougue aveugle, et prendre garde qu'elle ne produise des effets subversifs; car nous sommes en Civilisation, mon très cher, c'est-à-dire dans une Société où les meilleures choses échouent par la précipitation. Modérez donc votre ardeur, ou plutôt dirigez-en les efforts contre les Civilisés; et surtout prenez garde de laisser paraître trop d'enthousiasme. Ne faites pas comme moi; je suis un fort mauvais propagateur, voyez-vous; je parle avec trop de chaleur. Cela réussit quelquefois auprès des jeunes gens, mais c'est d'un mauvais effet sur le plus grand nombre.

L'ARCHITECTE. Ah! monsieur, ah! mon bon ami! que vous avez eu raison de me parler ainsi, à moi! que je vous

remercie de m'avoir poussé à bout, de m'avoir, pour ainsi dire, forcé à m'éclairer, à m'instruire ! Que de merveilles vous m'avez fait découvrir ! Comme mon horizon s'est élargi ! Que je vois loin maintenant !

X (avec satisfaction.) Ah ! ah !...

L'ARCHITECTE. Et comme toutes mes idées sont bouleversées !... L'architecture, la littérature, les beaux-arts, c'est d'une tout autre manière que je les envisage aujourd'hui.

X. A la bonne heure ! nous pouvons causer maintenant.

L'ARCHITECTE. Que je voudrais pouvoir convaincre tout le monde comme je suis convaincu moi-même ! Que je voudrais !... Ah ! Dieu !... Oui, je sens que mes yeux sont ouverts à la lumière...

X. Vous êtes fou, mon cher ; vous allez nous faire du tort. Modérez-vous.

L'ARCHITECTE. Tout ce qui me semblait autrefois vague, obscur, inexplicable, me paraît si clair, si positif, au point de vue de Fourier, de notre Maître !

X (se frottant les mains.) Ah ! ah !... Eh bien ! le trouvez-vous encore mal écrit ?

L'ARCHITECTE. Comment serait-il mal écrit ? C'est toujours la pensée qui lui donne le style.

X. C'est vrai.

L'ARCHITECTE. Et puis, ce qu'il dit est si réel, et le reste est si faux !

X. Ah ! ah !

L'ARCHITECTE. N'est-il pas évident, par exemple, que l'exécution de tous nos grands travaux d'assainissement, que les

défrichements, les reboisements, ne seront plus que des jeux d'enfants, des divertissements?.... Ah! qu'il serait beau de voir les Armées industrielles du Globe entreprendre de concert la fertilisation du Sahara! Voilà des expéditions vraiment dignes de l'homme, dignes d'occuper son activité, de stimuler son ardeur, son ambition, son héroïsme!... Ah! comme je comprends maintenant le Palais-Royal! comme je comprends ce qu'il a de beau, de sublime! et ce qu'il a de défectueux!... Et à propos, je vous demande bien sincèrement pardon de toutes les sottises que je vous ai dites?...

X. Comment! pardon?... Je n'ai pas besoin de pardon pour ceux qui n'acceptent pas les vérités que je leur annonce, et encore bien moins pour ceux qui les acceptent. Donnez-moi donc votre main, et embrassons-nous.

— Oui, embrassons-nous, s'écria l'Architecte en se jetant avec effusion dans les bras de son nouvel ami; ce qui excita les rires et les moqueries d'un groupe d'enfants.

—Oui, riez, mes enfants! leur dit X; riez, mes bons amis, et divertissez-vous. Vos rires, à vous, sont innocents; ce sont ceux de vos pères qui sont malfaisants et cruels!... —Ah! messieurs, nous dit-il, messieurs, notre grand malheur, voyez-vous, c'est d'avoir TROP raison, c'est pour cela que nous ne sommes compris ni des enfants ni de leurs pères.

L'ARCHITECTE. Et cependant cela est si simple, quand une fois on est sur la voie! si clair quand une fois on est entré dans l'idée! si simple, que l'on ne conçoit pas que la chose n'ait pas éte trouvée plus tôt; si clair, qu'il ne semble pas qu'on puisse hésiter à l'admettre.

X. Oui, c'est simple et clair... comme la Vérité... Mais elle était fort simple aussi, l'idée d'aller chercher un Nou-

veau Monde; et quand Christophe Colomb l'a émise, il a été hué, conspué, ridiculisé, persécuté...

L'ARCHITECTE. Et qu'était la découverte du Génois, que sont tant d'autres découvertes sublimes, au prix des biens qu'assure à tous les êtres le procédé d'Association découvert par Fourier.

X. A tous les Êtres, c'est bien dit, même aux bêtes.

L'ARCHITECTE. C'est positif, car les animaux seront aussi heureux, aussi bien traités en Harmonie qu'ils sont maltraités aujourd'hui. — J'examinais, il n'y a qu'un instant, un malheureux attelage suant, haletant pour gravir une pente roide. Il fallait voir comme leur conducteur criait, hurlait, tout en rouant ses chevaux de coups, le brutal!

X (en riant). Voilà toujours ce qui arrive, messieurs, lorsqu'on veut aller à contre-sens de l'Attraction.

L'ARCHITECTE. Comment?

X. Eh! sans doute; l'Attraction sollicitait la voiture à descendre et non à monter.

MOI. Ne faisons pas de jeux de mots, de calembourgs.

X. Comment, pas de calembourgs!... Eh! mon ami, dans cette misérable Société, qu'avons-nous de mieux à faire que des calembourgs?

L'ARCHITECTE. Sérieusement, messieurs, il faut que le Monde soit un composé d'êtres méchants ou stupides.

X. Oh! les hommes sont plus stupides que méchants, plus à plaindre encore qu'à blâmer.

L'ARCHITECTE. Quoi! le jour où ces grandes Lois de la Nature ont été découvertes, le jour où l'annonce en a été faite en France, il n'y a pas eu d'illuminations publiques!..

X (éclatant de rire). Ah! ah! ah! ah! voilà bien comme j'étais le jour où je fus saisi par l'idée phalanstérienne! J'avais la fièvre, mais une fièvre douce, une de ces fièvres qui font du bien, qui rendent heureux... Non, mon cher ami, non! on n'a allumé aucune espèce de lampions; mais en revanche on a beaucoup ri, beaucoup plaisanté, et l'on a bafoué l'Initiateur, qui est mort enfin sans avoir vu faire un essai de sa découverte. Voilà!...

L'Architecte. C'est infâme!...

X. Infâme?... Mon Dieu! Fourier aurait eu raison de traiter cela d'infâme, de même qu'il avait le droit, lui Fourier, d'incriminer les philosophes et les économistes de ce qu'ils n'avaient pas su trouver la solution du problème social; car ce problème lui paraissait bien simple, à lui. Mais avouons, nous autres hommes vulgaires, que ce problème, tout simple qu'il était, n'était rien moins que facile à résoudre. Pour faire une découverte aussi sublime, convenez-en, il fallait un génie aussi grand que le monde; car enfin, c'était la tâche de l'Humanité: un seul homme l'a accomplie.

L'Architecte. C'est vrai!

X. Eh bien! essayez d'aller dire cela...

L'Architecte. Et à qui, grand Dieu! l'irais-je dire? à nos écrivains politiques? à nos poëtes? à nos prosateurs? Je m'en garderai bien... La dernière fois que je vous vis au Palais-Royal, j'étais scandalisé en vous entendant traiter aussi cavalièrement les auteurs *civilisés*, Montesquieu, Rousseau, Voltaire; combien vous aviez raison cependant!.. Je me disais tout à l'heure à moi-même: — Un travail charmant à entreprendre, ce serait l'analyse des ouvrages qui sont aujourd'hui le plus à la mode. Je voudrais voir un Phalanstérien faire une critique de Victor Hugo, de Chateaubriand,

de Lamartine.— Que trouve-t-on dans ces trois auteurs? le même dégoût du monde présent, le même ennui et le même vide qui furent communs à César devenu maître du monde, à madame de Maintenon parvenue à une élévation tout-à-fait inespérée, et à beaucoup d'autres encore, tels que J.-J. Rousseau qui a si bien peint cet état de l'âme dans sa troisième lettre à M. de Malesherbes; et puis auprès de cet ennui, de ce dégoût, se manifeste une aspiration infinie vers un bonheur auquel ils n'osent croire; et cette aspiration, aucun d'eux ne l'a prise pour une révélation !! Non, jamais les plus grands poëtes n'ont été jusque-là, tant leur foi en Dieu est timide! Aussi, voyez! ils ne comprennent pas toujours le sens, la portée des faits qui se passent sous leurs yeux, parce qu'ils jugent en *simplistes*, et que, ne connaissant pas le but ultérieur, ils ne peuvent pas apprécier la valeur précise des faits actuels. — Chez les sauvages de l'Amérique, M. de Chateaubriand, l'homme peut-être le mieux fait pour comprendre et admirer cette belle et forte nature des Indiens, tout en se sentant attiré vers eux par une sympathie qui lui fait le plus grand honneur, M. de Chateaubriand a manqué la solution du problème; il n'a pas trouvé le nœud, il n'a pas su démêler la cause trop légitime de leur éloignement pour nos mœurs. — Et à travers une poésie majestueuse, à côté des tableaux les plus imposants, que de contradictions, souvent même que de puérilités! Ce n'est pas ainsi que procèdent les Phalanstériens : forcés de se livrer aux études, aux travaux les plus pressés, ils n'ont peut-être pas encore fait preuve d'une imagination aussi brillante que celle de M. de Chateaubriand, aussi fraîche que celle de M. de Lamartine, aussi capricieuse que celle de M. Hugo; mais en revanche jamais ils ne se contredisent. Ces gens-là sont tout d'un bloc —comme la Science, comme la Vérité. Quel dommage que des esprits élevés, des hommes éminents comme M. de Lamartine, par exemple...

X. Prenez garde! M. de Lamartine a quelquefois des vues étonnantes. C'est l'homme le plus avancé de la Chambre.

L'ARCHITECTE. Ce n'est pourtant pas ce que pensent les libéraux.

X. Oh! les libéraux!... Avec la meilleure volonté du monde, ils font du progrès à reculons; ils n'entendent rien au progrès véritable. Quant à M. de Lamartine, il est essentiellement poëte; or les poëtes, les artistes, dans les moments où ils s'abandonnent à leurs nobles instincts, s'approchent infiniment plus de la Vérité que cette foule de gens qui se croient positifs quand ils ne sont que bornés.—Avez-vous lu, à la séance du 15 juillet, le discours de M. de Lamartine sur les enfants-trouvés?

L'ARCHITECTE. Oui; il est d'avis qu'on rétablisse les tours.

X. Je ne parle pas de la manière dont il a traité la question en elle-même. Evidemment tout le monde a eu tort dans ce débat, puisque personne ne connaissait la solution intégrale du problème, solution qui ne peut se trouver que dans l'établissement du Régime phalanstérien. Aussi tous les orateurs ont-ils parlé en *simplistes*, M. de Lamartine aussi bien que les autres, mais avec cette différence que notre poëte fait de temps en temps, à travers les difficultés sociales, de larges trouées qui étourdissent la Chambre. Dans son discours sur les enfants-trouvés, voici en propres termes ce qu'a dit M. de Lamartine: « Des règlements et des lois qui sont faits contre les instincts naturels de l'homme ne se convertissent-ils pas tous en désordres et en déceptions? »

L'ARCHITECTE. Eh bien! oui, il y a là, si M. de Lamartine voulait la pousser dans toutes ses conséquences, une idée qui suppose unité de vues; et certes aucun de nos députés n'est capable d'aller plus loin et de voir les choses d'une manière plus large et plus juste. — Hélas! ce sont là de ces

inspirations poétiques, brillantes comme un météore, mais comme lui subites, confuses, fugitives...

X. Aussi ces paroles n'ont-elles aucune valeur dans la bouche de M. de Lamartine, parce que, n'étant étayées sur rien, elles n'accusent pas chez l'auteur un système, un ensemble d'idées complet et coordonné. Et voilà pourquoi il illumine souvent ses collègues sans jamais les convaincre. C'est que lui-même serait fort souvent embarrassé de préciser ce qu'il veut. Demandez à M. de Lamartine jusqu'où tend le principe qu'il a émis dans la séance du 15 juillet, montrez-lui en la conséquence, et il sera effrayé des développements que vous donnerez à sa pensée; il vous dira tout simplement qu'il n'a pas eu l'intention d'étendre sa maxime à autre chose qu'à l'objet en question. En un mot, développez, complétez son idée, et dressez-la devant lui, il ne la reconnaîtra pas; ou bien il en aura peur, et en cherchant à l'interpréter, il arrivera à la nier.

Mais ne vous y trompez point; beaucoup d'auteurs ont cela de commun avec M. de Lamartine. M. de Sénancour a écrit des pages qu'on dirait inspirées par la Science sociale, si elles avaient une forme, un caractère un peu plus précis. Eh bien! essayez d'interroger M. de Sénancour: il ne vous comprendra pas, il ne comprendra rien aux conséquences que vous tirerez de ses paroles; c'est qu'en effet il n'avait pas bien conscience de ce qu'il écrivait d'inspiration; et dès qu'il se retrouve en face de la réalité, le rêve, le beau rêve, les belles et vastes pensées disparaissent. Tels sont la plupart des Poëtes; vous croyez saisir un corps, et vous ne trouvez qu'une ombre qui vous échappe. Mais voulez-vous avoir le mot de l'énigme? tournez le feuillet et lisez; le style est toujours majestueux et coloré; mais les contradictions se pressent en foule, parce que l'auteur ne rattache aucune de ses idées à une idée-mère. C'est aussi ce qui arrive à M. de Lamartine: comme poëte on ne peut que l'admirer, mais

comme homme politique sait-il positivement où il veut aller, ce qu'il veut faire? A-t-il imaginé un moyen de guérir cette Société maladive dont il fait parfois de très justes critiques de détail? A-t-il un système, un principe de direction à proposer? Non, il n'en a pas plus que les autres Chefs de parti qui traînent à leur suite les diverses fractions de la Chambre. La dénomination même de *Parti social*, dénomination dont on ne peut contester l'exactitude, indique que le Chef de ce parti n'est pas dans le vrai; car qui dit *secte* ou *parti* dit aussi *erreur*. Seulement, il faut être juste, M. de Lamartine est un peu plus près de la bonne voie que le reste de ses collègues, et c'est ce qui imprime tant de force et d'éclat à ses rêves... Ah! il ne fallait pas un médiocre effort de génie, croyez-moi, pour donner un corps à ces rêves, de la consistance à toutes ces vagues inspirations, pour montrer praticables, réalisables, ces produits vaporeux d'une imagination de poëte!

MOI. Un homme bien différent de M. de Lamartine, M. Arago, a aussi quelquefois de ces vues lumineuses. Voici un passage que j'ai extrait de l'éloge de Watt, dans l'Annuaire du Bureau des longitudes : « Mais elle (la vapeur d'eau) se présente encore à nous comme un terrible moyen de destruction. Des esprits éminents ne s'arrêtèrent pas à cette réflexion chagrine; ils conçurent que *les forces mécaniques* doivent devenir, ainsi que *les passions humaines*, UTILES ou NUISIBLES, suivant qu'elles sont *bien* ou *mal* dirigées. »

X. Voilà, certes, une idée très juste, une vérité très saillante; mais, à coup sûr, si M. Arago en avait mesuré toute la portée, il ne s'en serait pas tenu là; il n'aurait pas manqué, lui, un savant, un calculateur, de chercher à découvrir les conditions dans lesquelles les *Passions humaines* doivent, comme la vapeur, produire de *bons* résultats.... Cette étude en valait bien une autre.

Après cela, voyez-vous, il est indubitable que, même à l'insu de ceux qui s'en servent, les idées sociétaires font irruption dans le monde; elles se mettent au *ton* de l'époque ou plutôt l'époque se met au *ton* de ces idées. C'est un fait forcé. Il y a maintenant un besoin, une attente vague et comme un pressentiment qui tourmentent les populations inquiètes; c'est dans l'air, c'est dans l'atmosphère. Les mots viennent d'abord; les idées viendront ensuite, mais plus lentement. Dans peu de temps vous verrez la plupart des gens prendre nos formules, notre terminologie, et cela involontairement, naturellement, comme les animaux et les plantes s'assimilent, en le décomposant, l'air qui les environne. Mais n'allez pas croire que pour autant ces gens-là adoptent en toute connaissance de cause notre cri de ralliement; ne vous imaginez pas qu'ils en comprennent toute la portée, toute la signification, qu'en un mot ils soient des nôtres. Non, non! pénétrez plus avant, cherchez sous les mots, essayez d'aller jusqu'à l'idée, et vous n'en trouverez pas même le vestige. C'est ce qui arrive à M. Lamennais, à George Sand et à tant d'autres.

L'ARCHITECTE. Ne dit-on pas qu'elle est phalanstérienne, George Sand?

X. Du tout! lisez ses derniers ouvrages.

L'ARCHITECTE. Vous ne parlez pas de J. Janin?

X. Oh! quand celui-là sera phalanstérien, ou plutôt quand il aura conscience qu'il l'est...—Car il l'est quelquefois sans s'en douter... Avez-vous lu son article sur la mort de mademoiselle Pougaud? Non?... Je l'ai justement là, dans ma poche. Ecoutez cette oraison funèbre, messieurs, et vous me direz ensuite si vous en avez lu beaucoup de plus simples pour la forme, de plus élevées pour le fond:

« Cette semaine est morte, après quelques jours de langueur, la plus jolie personne peut-être qui fût au théâtre,

mademoiselle Rose Pougaud. C'était une de ces jeunes femmes sans ambition, sans vanité, qui savent à peine qu'elles sont belles et jolies. Mademoiselle Mars était sa marraine, et de quinze à dix-huit ans elle avait vécu dans cette maison de la Nouvelle-Athènes, tout entière consacrée à l'art dramatique. Ainsi elle avait pu apprendre de bonne heure que l'art dramatique est chose sérieuse, et qu'en faire un jeu frivole c'est mal agir. Elle avait assisté à ces longues conversations des beaux-esprits de notre temps, qui cachent sous des apparences frivoles tant de goût et de bon-sens; elle était comme l'enfant bien-aimé de cette maison dont elle était la joie. Elle avait la plus belle voix du monde, le sourire le plus charmant, la taille élégante, le regard le plus limpide, des pieds et des mains de grande dame; et cependant, avec toutes ces précieuses qualités dont la moindre ferait la fortune de dix comédiennes, elle n'avait pu réussir à rien, la pauvre fille! Elle n'était comédienne qu'à ses heures; elle ne chantait bien que lorsqu'elle était seule et un peu heureuse. » (Voyez-vous comme l'auteur signale le danger de l'uniformité de fonction, comme il aperçoit l'absurdité des professions exclusives!) « Le théâtre, le lustre, l'orchestre, le public, les lorgnettes braquées, toutes ces choses qui pourraient ressusciter les morts, la trouvaient froide et insensible. Evidemment, née pour ainsi dire sur le théâtre, fille et sœur de comédienne, elle n'était pas faite pour le théâtre; elle n'a jamais pu l'aimer. Elle y était triste, mal à son aise; elle y était à peine jolie, elle si jolie! On la regardait à peine; on ne l'a applaudie que par folles bouffées. Quelquefois l'instinct de sa beauté et de son talent reprenait le dessus, et alors, par hasard, vous voyiez arriver du fond de la coulisse une charmante comédienne, pleine d'esprit et de verve, et qui chantait comme les anges! Vain espoir! frivole éclair! On l'applaudissait à outrance; ces applaudissements la rendaient à elle-même, et elle redevenait aussitôt la même jeune fille, incertaine, étonnée, mal-

heureuse, et n'aspirant qu'à quitter ces planches funestes qui sonnaient creux sous ses pas. Jamais les enchantements du théâtre n'ont été rien pour elle, non plus que ses illusions. Le théâtre n'était à ses yeux qu'un affreux assemblage de toiles peintes, mal éclairées par une lampe fétide, et elle se demandait tout bas ce qu'elle y venait faire? Hélas! la pauvre enfant, elle y venait gagner sa vie. Pourvu qu'on lui fît un petit engagement quelque part, on la rendait contente. Elle aurait pu facilement débuter au Théâtre-Français, sous le regard bienveillant de mademoiselle Mars : elle laissa passer mademoiselle Plessy. L'Opéra la voulait avoir, M. Halévy lui trouvait la voix de madame Pizaroni; elle laissa passer mademoiselle Falcon. Trop heureuse encore d'accepter un méchant petit emploi au théâtre des Variétés; et encore au théâtre de Vernet et d'Odry elle trouva moyen de s'effacer. Elle ne jouait pas comme les autres femmes, pour être vue, applaudie, admirée; elle savait à peine ce qui l'avait jetée dans cette triste vie dont elle supportait toutes les disgrâces sans se plaindre. » (Dites, est-il possible de peindre avec plus d'énergie le *faussement* de la vocation?) « Voilà comment ont été dépensées les plus belles années de cette jeunesse perdue : à chanter de mauvais couplets, à répéter la plus sotte prose, à dire de l'air le plus chaste, avec le regard le plus honnête, avec le visage le plus décent, toutes sortes de mots à double sens dont elle ne comprenait que l'honnête moitié, la pauvre fille!

« Certes, il n'y eut jamais au théâtre une position plus misérable, un malheur plus complet, un abandon plus réel. Jamais une beauté plus franche ne fut plus indignement profanée, jamais une intelligence plus vive ne fut plus misérablement gaspillée. C'est que voilà ce qui arrive quand une créature humaine *n'est point à sa place* : l'ennui la tue! Que de femmes mariées à des sous-préfets ou à des procureurs du roi, qui se dessèchent faute de quelques planches et d'un quinquet, où elles pourraient vivre à l'aise! Que de femmes

qui changeraient leur vie élégante et riche contre les misères poétiques! Mais aussi, sur nos théâtres, dans la vie dissipée, dans la rue du Helder, au beau milieu du vice parisien, que d'honnêtes personnes à qui toute cette oisiveté occupée fait horreur dans le fond de l'âme, et qui n'auraient pas mieux demandé que de vivre en paix au fond d'une province, au coin d'un feu modeste, à côté d'un mari vieux et grondeur! Pour ces pauvres âmes hors de leur sphère, le bonheur était dans la paix de chaque jour. Mais non, leur triste fortune les a condamnées à toutes ces agitations misérables et sans but. Faites naître cette enfant, qui vient de mourir, dans la plus humble condition bourgeoise; elle sera l'orgueil de sa mère, elle sera la joie de son mari, elle sera la plus modeste, la plus tranquille des femmes; sa douce beauté ne fera jamais parler d'elle; elle vivra tranquille, elle vieillira heureuse. Mais que faites-vous? vous la jetez sans la consulter sur un théâtre sans issue pour elle; là il faudra bien qu'elle meure après ces premiers et inutiles efforts. Et ainsi est-elle morte, morte sans se plaindre, sans appeler à son aide, sans dire: *Je meurs!* sans un regret pour toute cette beauté anéantie avant d'avoir vécu; elle est morte comme elle a accompli toutes les actions de sa vie, avec cette indifférence qui est presque le stoïcisme, et sans savoir ce qu'elle faisait, hélas! (1) »

Quelle critique, messieurs, quelle critique! Et où notre auteur l'a-t-il déposée? Est-ce dans un article d'Economie politique? est-ce dans un gros livre de morale ou de philosophie? Mon Dieu, non! c'est dans un simple feuilleton! Ah! tandis que vous étiez en verve, aimable et spirituel feuilletoniste, que n'avez-vous passé en revue toutes les vocations manquées? que n'avez-vous stigmatisé toutes ces fonctions fausses, parasites, hors de nature, qui font la honte et l'ennui de ceux qui les exercent ainsi que de ceux qui les font servir

(1) *Journal des Débats*, 25 mars 1839.

à leur vanité? Ne pouviez-vous, par exemple, nous faire le portrait de ce grand chasseur perché derrière l'équipage d'un de vos confrères? Ne pouviez-vous nous montrer cet inutile et fastueux colosse, debout, avec ses larges épaules, ayant au côté une épée insignifiante, et sur sa tête cet immense chapeau couvert de plumes de coq? Qui ne serait convenu avec vous que cet homme n'exerce pas cet état par vocation, qu'il n'est pas là à sa place, que sa constitution le destinait bien plutôt aux travaux qui exigent de la force physique, qu'enfin il eût été plus heureux à la fois et plus utile à ses semblables et à lui-même s'il se fût appliqué à des travaux productifs, tandis qu'il s'ennuie et se corrompt dans l'oisiveté, tandis qu'il scandalise, par la brillante livrée dont il orne son inutilité, le pauvre couvert de haillons, et l'ouvrier laborieux qui pense, en voyant ces riches broderies, que ses habits, à lui, sont troués et rapiécés?

L'Architecte. Le morceau que vous venez de nous lire est fort beau, sans doute; mais savez-vous, selon moi, ce qu'il laisse à désirer? On sent trop que l'auteur ne connaît pas le remède aux douleurs qu'il dépeint avec tant de vérité. S'il a conscience du mal, s'il le signale en très beau style, on voit qu'il en ignore la source; aussi s'attache-t-il à l'effet sans remonter à la cause, sans songer le moins du monde à suspecter le mécanisme social. Or cette critique est incomplète, puisqu'elle se borne à constater des vices sociaux dont tout le monde est frappé.

X. Vous avez raison; la critique ainsi faite est inutile. Mais lorsqu'un homme trouve en lui-même ces larges traits et sait les revêtir d'une forme aussi saisissante, que ne ferait-il pas s'il s'appuyait sur la Science? Allez, allez, quand celui-là sera phalanstérien, vous vous en apercevrez tout de suite. Il sera bien autrement fort qu'aujourd'hui, et notez que cela ne l'empêchera pas d'avoir de l'esprit. Au contraire.

L'Architecte. Parmi les hommes qui se servent, comme

à leur insu, des idées et même des expressions de la Science sociale, pensez-vous donc qu'il n'y ait pas quelques plagiaires ?

X. Oh ! si fait ! mais qu'importe ? L'essentiel est que les idées se fassent jour. Et puis, envisagez un peu le double écueil qui attend les plagiaires. Ou ils pillent et s'approprient des idées entières, et, dans ce cas, le caractère tranché de ces idées rend le vol si manifeste que le voleur se décèle par le vol même ; — ou ils ne prennent qu'un lambeau d'idée, qu'ils marient de force à une idée d'un autre ordre, et alors, les deux idées n'émanant pas d'un même principe, se gâtent l'une l'autre, et font une disparate qui tourne infailliblement à la confusion du plagiaire. Ce dernier genre de plagiat ne peut être que le fait des personnes qui, n'entendant rien à la Théorie de Fourier, en acceptent quelques formules, et rejettent les autres, sans s'apercevoir que, dans cette théorie, tout est lié comme dans la Nature.

L'ARCHITECTE. Ma foi ! c'est égal, je trouve amusant de vivre pour être spectateur de tout cela.

MOI. Amusant ?... oui, c'est amusant, quelquefois ; mais le plus souvent c'est bien triste.

L'ARCHITECTE. Ce qui est triste, à mon sens, c'est de voir combien notre siècle est pauvre en hommes supérieurs.

X. C'est selon ce que vous entendez par ce mot ; car on ne saurait nier, sans injustice, que notre époque a produit bon nombre de ces esprits de second et de troisième ordre que le monde appelle des hommes supérieurs. Au surplus, nous aurions tort de nous plaindre, nous les contemporains de Charles Fourier. Et puis, donnez-vous donc la peine de chercher combien depuis les temps historiques il s'est rencontré de ces hommes supérieurs, je veux dire, de ces hom-

détails un à un; il faut au contraire considérer le tableau dans son entier, et ensuite les moindres détails deviennent intelligibles; on en comprend l'enchaînement, la valeur relative, et toutes les intentions du peintre se manifestent clairement, surtout si l'on a su se mettre au véritable point de vue.

L'ÉTUDIANT. Ah! le point de vue.... Oui, je vois bien que, pour comprendre Fourier, il y a une manière particulière de le lire; mais....

X. Écoutez-moi. Depuis combien de temps étudiez-vous le Droit?

L'ÉTUDIANT. J'achève ma première année.

X. Tant mieux! Vous ne pouvez pas encore avoir l'esprit bien faussé.

L'AGRICULTEUR. D'autant plus que je soupçonne véhémentement notre jeune gaillard de ne pas assister à toutes les leçons... Ah! coquin, je l'écrirai à ton père.

X. Pour vous placer au point de vue de la Science sociale, pour bien voir fonctionner l'Humanité dans le milieu sociétaire, il va vous arriver quelque chose d'analogue à ce que vous avez certainement éprouvé dans l'étude du Droit romain. Tant que vous avez voulu envisager les lois romaines du point de vue des mœurs françaises, vous n'avez rien compris, n'est-ce pas? vous n'avez fait aucun progrès; mais quand, un beau jour, par un effort d'abstraction, vous avez, pour ainsi dire, sauté à pieds joints dans la Civilisation romaine, alors vous avez tout vu, tout compris, à tel point qu'ensuite il vous eût été impossible de concevoir les Romains avec d'autres lois que les leurs. Voilà l'avantage que l'on trouve à se placer au vrai point de vue, et il n'y en a qu'un de vrai. Pour comprendre le Droit romain, il faut regarder le peuple-roi du haut du Capitole; pour compren-

dre les usages, les mœurs sociétaires, il faut se transporter dans un Phalanstère et monter sur la Tour d'ordre. Une fois à cette hauteur, vous comprendrez, vous expliquerez tout... Et puis, et puis... que ne découvrirez-vous pas, si vous étudiez de près et en détail ce mécanisme que vous aurez vu fonctionner?

L'ÉTUDIANT. Oh! il y a beaucoup de choses que je comprends, que j'accepte déjà; par exemple, l'EXERCICE PARCELLAIRE.

L'INDUSTRIEL. Oh! l'exercice parcellaire, la division du travail, c'est déjà introduit dans nos manufactures.

L'ARCHITECTE. Introduit, oui, comme la Civilisation introduit les bonnes méthodes, c'est-à-dire en les tournant à mal, en leur faisant produire les plus déplorables résultats. Car enfin, vos ouvriers, vrais forçats obligés de se livrer à une spécialité qui presque jamais n'est de leur choix, occupés, toutes les heures du jour, tous les jours de l'année, à faire le même mouvement, à s'acquitter de la même fonction, deviennent à la longue de véritables machines. D'où vient cela? de ce que vous faites servir l'*exercice parcellaire* à votre avantage exclusif, à vous, fabricants, ou du moins à ce que vous croyez, bien à tort, être votre avantage. D'ailleurs dans vos établissements restreints à une seule exploitation, avec la meilleure volonté du monde, il vous serait impossible d'alterner les fonctions. Or, sans l'alternance des fonctions, sans le groupe libre, sans le libre choix de la fonction, l'*exercice parcellaire*, au lieu de rendre le travail attrayant, varié, ne fait qu'engendrer la monotonie, le dégoût; au lieu d'être avantageux au travailleur, au lieu d'être la garantie de son indépendance et le gage du développement de ses vocations, il n'est que la cause de son abrutissement, de son atrophie physique et morale.—En effet, il arrive trop souvent que la matière mise en œuvre est nuisible aux organes; d'autres fois la nature du travail nécessite l'emploi continuel

d'un membre à l'exclusion de tous les autres. Dans ce cas, on voit ce dernier membre prendre un développement qui paraît d'autant plus monstrueux que le reste du corps est maigre et cacochyme. Malheureux ouvriers !!... (1).

Le docteur. Dieu me pardonne ! voilà un nouveau converti. Et depuis quand ?...

L'architecte. Mais, monsieur...

Le docteur. Vous êtes donc revenu de votre horreur pour les utopies ?

L'architecte. Oh ! permis à vous de plaisanter...

Le docteur. Du tout, du tout ; je vous félicite au contraire ; et morbleu ! touchez là !

L'étudiant. Monsieur, vos phalanstères seront sans doute bien supérieurs à nos villages, sous le rapport de la propreté, de la salubrité ; mais ne craignez-vous pas qu'ils n'y perdent en variété, en pittoresque ?

X. Demandez cela aux artistes, monsieur, à ceux qui ont vraiment l'instinct du beau, et ils vous diront que, comme un de nos poëtes qui préfère le Paris du XIV[e] siècle au Paris moderne, vous prenez la malpropreté pour le pittoresque, l'incohérence pour la variété.—De ce que la Civilisation élève, sous le titre de monuments, de longues façades, de longues murailles bien froides, bien maussades, n'allez pas croire que l'Association en fera autant. Retenez bien qu'en toutes choses l'Ordre sociétaire est l'antipode du Régime civilisé.

L'industriel. Je vous avoue que je me représente le Phalanstère comme un couvent, comme une caserne.

L'architecte. Oui, un couvent comme le Palais-Royal ou les Tuileries, une caserne dans le genre de Chambord ;

(1) Voir à la fin du volume la note X (Pivot inverse).

un couvent où la vertu sera aimable et *lucrative*, où vous n'aurez point de règle pour vous astreindre, où vous choisirez un logement confortable, somptueux, si cela est dans vos goûts, où vous serez maître de vos actions et de vos habitudes, où vous augmenterez votre fortune en vous divertissant ; une caserne où vous n'aurez de chef et de commandant que vous-même, où le Devoir sera toujours conforme au Désir ; un lieu de délices enfin, où vous serez parfaitement libre et heureux.

L'AGRICULTEUR. Mais si chacun ne fait que ce qu'il veut, tout le monde voudra être chef, dominer ; les plus pauvres voudront occuper les plus beaux appartements.

X. Oui, cela aurait infailliblement lieu, surtout pour le choix des appartements, dans les conditions sociales actuelles, où, la richesse n'ayant aucun rapport avec les facultés des individus, chacun cache soigneusement le chiffre de sa fortune, et où la plupart des ménages peuvent prendre pour devise : *luxe et indigence*. Mais au Phalanstère cela est tout-à-fait impossible, car là tout est connu, et qui plus est, chacun est intéressé à ce que toutes choses se sachent. En choisissant un logement au-dessus de ses forces, un homme pauvre, ou plutôt un homme peu fortuné (car en Harmonie il n'y a plus d'indigents), ne pourrait donc tromper personne, et il se rendrait ridicule à plaisir. Sans doute, on verra quelques individus consacrer au luxe de leur appartement la plus grande partie de leurs profits, sauf à se montrer moins exigeants sur d'autres points : ainsi, tel qui prendra un logement du premier degré, se contentera de la table du troisième degré. Eh bien ! tant mieux ! et cette disposition d'esprit, ou, si vous voulez, cette manie si déplorable aujourd'hui, est une chose très précieuse en Harmonie. C'est un moyen d'engrenage qui aide à la fusion des classes et concourt au rapprochement des individus. C'est un élément d'harmonie qui n'entraîne jamais d'inconvénient, puisque,

tous les comptes étant publics, nul sociétaire ne peut se forger un crédit artificiel; nul ne peut dépenser plus qu'il ne gagne, d'autant mieux que ce qu'il gagne est en rapport avec ses besoins et ses facultés; et puis la Régence est là qui vérifie tout.

Mais, dites-vous, chacun voudra être chef. — C'est encore une objection applicable à la société actuelle, où les individus puisent dans l'isolement une estime exagérée d'eux-mêmes; et vous soulevez là, sans vous en douter, une grande question d'équilibre social qui ne peut être résolue que par l'établissement de l'Association. Comment, en effet, voulez-vous que ce besoin de commander, de primer, si funeste aujourd'hui, puisse l'être encore au sein d'un Ordre social où, dès l'âge de trois ans, l'enfant obtient des grades dans la grande Hiérarchie sociale dont tous les degrés sont accessibles à l'ambition étayée du mérite? je dis du mérite qui fait ses preuves et auquel on fournit tous les moyens de se produire. Oui, sans doute, beaucoup auront le désir d'occuper le premier rang dans les groupes où ils figureront, et où se développera l'émulation la plus vive et la plus soutenue. Mais l'élection fera la part de chacun, et personne n'aura lieu de se plaindre. Car ce ne sera pas l'élection *civilisée*, élection dans laquelle des individus qui ne comprennent pas au juste quel est leur intérêt dans la question, qui ne connaissent point les candidats, et dont après tout le droit électoral ne dépend que d'une cote de contribution plus ou moins élevée, sont cependant appelés à faire un choix. Ce sera l'élection *sociétaire*, laquelle sera toujours véridique et juste; car là l'électeur est compétent : il connaît les candidats; tous les jours il est en relation, en rivalité émulative avec eux, et de plus il a, comme membre du groupe, intérêt à ce que le plus capable en soit le chef. Aussi, là, toute usurpation de rang est impossible; chacun est à sa place et reconnaît qu'il y est; les droits du mérite sont garantis; point de passe-droit;

l'on est jugé par ses pairs ; et comme chacun est à même, chaque jour, au travail, à l'action, de comparer sa valeur à la valeur de ses co-associés, tous sont forcés de se rendre justice, et personne ne peut avoir, comme aujourd'hui, des bouffées d'un orgueil stupide et ridicule. Il y a plus, ce serait rendre un fort mauvais service à quelqu'un que de l'élire chef de groupe s'il était moins capable que ceux qu'il devrait présider. La position ne serait pas tenable, et il donnerait sa démission à l'instant même.

L'Agriculteur. Diable ! diable ! c'est le Suffrage universel, cela !

X. Oui, le Suffrage universel régulier, logique, possible, fondé sur l'Organisation sociale elle-même, sur la compétence assurée de l'électeur, compétence qui seule peut légitimer le droit électoral et par suite l'Élection. — Eh ! que dis-je, Élection ? Il n'y aura pas, à proprement parler, d'élection dans les groupes, et le plus digne se dégagera de ses co-associés comme, au fond du creuset, l'or fin se dégage des matières moins précieuses que lui.

Mais permettez-moi de revenir à notre thèse de tout à l'heure ; car en disant avec vous que les membres d'un groupe voudront y dominer, je vous ai accordé beaucoup trop. Ne pensez pas, au moins, que tous les hommes aient le désir de commander, et surtout qu'ils portent ce désir en tout et partout. Cuvier, livré à ses travaux scientifiques, enviait-il les palmes de Napoléon ? Nullement ; il se contentait d'être l'un des Rois de la Science, et il laissait à l'Empereur la direction des affaires de l'Etat. Chacun de nous est engoué de sa spécialité. Allez dire à un écrivain que l'agriculture est une chose préférable à la littérature ; vous verrez comment il vous recevra. Ce n'est pas pour rien, monsieur, que le fabricateur souverain (*Jupiter optimus maximus*) nous créa *besaciers*, et

Lynx envers nos pareils, et taupes euvers nous,

comme a dit ce bon La Fontaine, — un fameux Phalanstérien !

Le docteur. C'est ce que j'allais dire. Et Molière? en voilà un autre Phalanstérien!

L'architecte. C'est vrai. Et J.-J. Rousseau?

X. Oui, celui-là a bien vu les choses; il posait assez nettement les prémisses du syllogisme social ; c'est dommage qu'il ait conclu à rebours.

L'agriculteur. Enfin, pourtant, si chacun est libre de ne faire que ce qui lui conviendra, qui donc se fera laboureur?

X. Ce n'est pas vous, à ce que je puis voir; car la manière dont vous me posez la question indique en vous une assez forte répugnance pour les travaux de la charrue. — Au reste, cela prouve que vous n'avez pas choisi librement votre profession... Et encore, que sais-je? que savez-vous vous-même?

L'agriculteur. Oh! je vous réponds bien que ce ne sera pas moi. Or, je demande qui ce sera ; car avec des jouissances comme celles que vous nous promettez, vous n'aurez évidemment que des hommes efféminés.

L'architecte. Comment comprenez-vous qu'on sera efféminé par des jouissances qui naîtront d'un travail actif, ardent, passionné? On n'aura, au contraire, que des hommes robustes, des colosses, oui, des colosses; et à la troisième génération harmonienne, les hommes auront moyennement sept pieds.

X. Taisez-vous donc! Vous ne voyez pas que vous compromettez notre cause?

L'agriculteur. Mais, monsieur, je vous le demande, quel individu, lorsqu'il pourra choisir ses occupations, vou-

dra passer tout un jour à suer sang et eau pour tracer un misérable sillon ?

X. Eh ! qui vous parle d'*individu seul ?* qui vous parle de *journée entière ?* qui vous parle de *suer sang et eau ?* C'est à cause de tout cela, en effet, que le labourage, aujourd'hui, est un travail de galérien... Eh ! qui le nie ? Nous ? Mais c'est, au contraire, nous qui disons cela, c'est nous qui le crions par-dessus les toits. Non, monsieur, ce ne sera pas, ce ne sera jamais un individu isolé, mais bien un groupe, une escouade, un bataillon d'individus qui laboureront par courtes séances, au son des fanfares ; oui, au son des fanfares... Qu'avez-vous à rire ? Cela vous étonne, que l'on emploie la musique à soutenir l'ardeur, le courage des laboureurs ?

L'AGRICULTEUR. J'avoue que cela paraît étrange.

X. Vous trouvez bien plus simple, bien plus naturel qu'on la fasse servir à exciter des soldats au carnage !

L'AGRICULTEUR. Oh ! je ne vous dis pas, mais c'est drôle.

L'INDUSTRIEL. Vous aurez beau faire, monsieur, quelque goût que je puisse avoir pour les travaux des champs, jamais je ne voudrai me mêler à des gens grossiers, mal élevés...

L'ARCHITECTE. Eh ! justement, si aujourd'hui vous ne vous mêlez pas à eux, c'est en grande partie parce qu'ils sont mal élevés. Mais, au Phalanstère, l'éducation étant commune, il y a *unité de mœurs*, UNITÉ DE TON. Là, plus de *sot métier*, plus de *métier vil ;* là, plus de *basse classe ;* là, toute répugnance, tout antagonisme disparaissent avec les causes qui les font naître de nos jours ; là, toute profession est anoblie, car elle est élevée à l'état de fonction.

L'Agriculteur. Enfin, enfin, il y aura toujours des travaux auxquels personne ne voudra se livrer.

X. Pardon, monsieur, les plus répugnants trouveront des sectaires passionnés.

L'Agriculteur. Eh! qui donc se fera domestique?

X. Oh! monsieur, la Domesticité indirecte ou passionnée, voilà un des liens les plus puissants de l'Ordre sociétaire. Ne savez-vous donc pas qu'il y a des gens qui aiment à servir, à s'entremettre, à se rendre agréables? Ignorez-vous qu'il y a beaucoup de personnes aimant les travaux de ménage?... La domesticité actuelle rend les serviteurs infidèles, paresseux, ennemis de leurs maîtres; pourquoi? parce que la nécessité, parce que l'appât du gain, seul mobile de cette fonction, en fait un esclavage indirect, dangereux pour les intérêts du maître, répugnant et dégradant pour le valet! Mais avec la Domesticité passionnée, tous ces caractères disparaissent. C'est spontanément, c'est par dévouement, déférence, affection, c'est avec empressement que se fait tout service domestique; ou plutôt il n'y a pas de domestiques en Harmonie; il y a des pages, il y a des fonctionnaires, il y a des Corporations d'individus adonnés aux travaux domestiques; mais ces travaux sont rétribués, comme tous les autres, par la Phalange et non par l'individu. Il n'y a donc plus là aucune trace de servitude; il n'existe plus même, comme aujourd'hui, d'infériorité relative du serviteur au maître, puisque celui qui vient de vous servir par passion sera dans un instant votre chef de file dans tel groupe adonné à une culture ou à une industrie pour laquelle il aura une vocation plus déterminée que vous.

Mais, pour bien comprendre tout cela, il faudrait comprendre le jeu des Passions dans le Milieu sociétaire, il faudrait embrasser l'ensemble des faits qui s'y produisent; il faudrait connaître les affections vives, les ligues passion-

nelles, les adoptions industrielles qui s'établissent des inférieurs aux supérieurs, des jeunes aux vieux ; il faudrait voir les ligues fédératives que contractent les rivaux et même les antipathiques ; il faudrait se faire une idée du ralliement des Groupes dans la Série, et de la Série dans la Phalange ; il faudrait concevoir comment les Passions *distributives*, qui font tant de mal aujourd'hui, concourent à l'Ordre, à l'Harmonie, par l'énergie même avec laquelle elles sont stimulées ; il faudrait étudier, en un mot, cet admirable mécanisme *sériaire* qui fait naître, au sein de l'Association, un charme, un accord, un concert d'autant plus affectueux qu'il y a plus d'inégalités dans les caractères, les facultés, les positions sociales.

L'AGRICULTEUR. Tout cela est fort bien ; mais avec vos *courtes séances* et votre *exercice parcellaire*, que faites-vous du savant et de l'artiste qui travaillent jour et nuit à la gestation de leur œuvre, et meurent souvent sans avoir pu l'achever ?

L'ARCHITECTE (avec humeur). Eh ! monsieur, comment ne voyez-vous pas que c'est précisément la monotonie de la vie actuelle qui porte le savant et l'artiste à s'exténuer ainsi, et trop souvent sans succès ?.....Voilà !—Depuis une demi-heure, vous êtes là, prenant un à un les inconvénients de la Société actuelle pour vous en faire des objections contre les résultats d'une Société toute contraire. Cela est bien d'un *civilisé*, d'un SIMPLISTE !

LE DOCTEUR. Allons, allons ! ne vous fâchez pas.

L'ARCHITECTE (s'échauffant). Eh ! votre savant se tuera, s'il le veut, dans un travail isolé, monotone, stupide. Mais non ! il s'en gardera bien ; il se gardera bien de se borner à mettre en jeu l'essor d'une seule de ses facultés, lorsqu'il sera placé dans un Milieu social qui, par l'alternance, la variété et le choix libre des fonctions, le mettra à même

de satisfaire, de développer toutes ses aptitudes ; et au lieu de mourir jeune, avant l'âge, comme font en Civilisation trop de savants et d'artistes, il vivra 150 ans pour son bonheur, pour sa gloire et pour le bien de ses semblables.

L'INDUSTRIEL. Diable ! comme vous prenez feu !

L'ARCHITECTE (avec impatience). C'est que j'enrage de voir, messieurs, qu'à peine vous a-t-on placés à un point de vue un peu élevé, vite la tête vous tourne, et vous retombez lourdement à votre triste point de vue *civilisé*.

X. Eh bien ! mon ami, vous avez tort d'enrager. Soyez indulgent pour les autres après avoir eu besoin d'indulgence pour vous-même. Rappelez-vous que, pour comprendre, pour admettre nos idées, il faut du temps, de l'étude, des préparations. Croyez-moi, ne nous indignons pas trop contre les objections que nous font les Civilisés ; car si la réflexion et le bon-sens nous apprennent à être sans colère contre leurs excès, contre leurs énormités, à plus forte raison devons-nous leur pardonner un aveuglement qui pèse sur eux aussi bien que sur nous-mêmes. Ne vous récriez donc pas sur le caractère *simpliste*, des objections que l'on vous présente ; car, du moment que l'on vous fait une objection, elle doit être *simpliste*, et dès qu'on s'élève du *simple* au *composé*, on n'a plus d'objections à faire. Rappelez-vous enfin, par votre propre exemple, que l'imbécillité d'esprit, dont tant de *Civilisés* font preuve, est généralement moins la faute des individus que celle du Milieu faux dans lequel ils vivent, et qui rétrécit leur intelligence loin de la développer..... Je sais bien qu'il y a, dans cette lutte incessante que nous soutenons contre nos contemporains, quelque chose qui vous agace, vous exaspère, et contre quoi je ne me mets pas toujours assez en garde ; mais que voulez-vous? C'est le cas ou jamais de se résigner et de dire avec les philosophes : « Chaque jour suffit à sa peine, » en at-

tendant que nous puissions dire, au Phalanstère : « Les jours ne suffisent pas au bonheur. »

L'HOMME DE LETTRES. Et puis, quand vous nous réprimandez, monsieur le Néophyte, il serait peut-être convenable de le faire en termes intelligibles. Ainsi vous venez d'appliquer à monsieur l'épithète de SIMPLISTE ; peut-être eût-il convenu de définir le mot avant de l'employer. Et il faut bien le dire, on rencontre comme cela, dans le langage que vous avez adopté pour votre Science, un certain nombre de mots,—comme SIMPLISME, TON, PIVOT, et d'autres encore, auxquels personne ne comprend rien.

X. Monsieur, il faut bien des mots nouveaux pour exprimer des idées nouvelles, des rapports et des effets qui n'existent pas encore ou qui n'ont pas encore été analysés. Ces mots embarrassaient monsieur de même qu'ils vous embarrassent. Demandez-lui maintenant ce qu'il en pense.

L'ARCHITECTE. Ils sont nécessaires.

X. Si nécessaires qu'en vous parlant je suis forcé de m'en servir malgré moi ; et d'ailleurs ils sont excellents. Jugez-en. Nous entendons par *Simplisme* la méthode qui consiste à n'envisager qu'un côté des choses, qu'une face d'une question, tandis que, dans toutes les questions, il y a nécessairement plusieurs faces à considérer, surtout dans les questions sociales, qui sont toujours *composées*. La Nature étant d'ordre *composé* et non pas *simple*, toute méthode d'examen ou de calcul doit être *composée* et non *simple*. C'est ce dont n'ont pas tenu compte jusqu'à présent les diverses Ecoles philosophiques qui, dans leurs études sur la Nature, n'ont jamais considéré qu'un détail à la fois.

Prenons un exemple dans le Système industriel. Comme on s'est aperçu des immenses avantages attachés à la *division du travail*, on a appliqué cette méthode purement et *simplement*, sans se demander s'il n'y avait pas chez l'homme

un impérieux besoin d'*alterner*, de changer de temps en temps d'occupation. Aussi a-t-on sacrifié l'homme à la fonction, subordonné l'agent à la matière, ou plutôt, en sacrifiant ainsi l'homme, on a, sans s'en apercevoir, sacrifié la fonction elle-même ; car tout se lie, tout s'enchaîne, et il est bien évident que, sans l'*alternance des fonctions*, l'on ne tire pas de la *division du travail* tous les résultats qu'on en peut attendre.

De même en fait d'Éducation. Les uns ont porté leur attention sur le développement physique, les autres sur le développement moral ; ceux-ci ne veulent agir que sur l'intelligence, ceux-là enfin ne considèrent que la face religieuse. Aujourd'hui l'Éducation ne s'applique guère qu'à la culture littéraire. Eh bien! il est certain que toutes ces éducations faites d'un point de vue exclusif sont également fausses, absurdes, incomplètes. — Si, au lieu d'envisager l'Éducation de ce point de vue *simpliste*, on avait pris l'homme tel qu'il est, si l'on avait tenu compte de tous les éléments qui le composent, de toutes les facultés qui sont en lui, on aurait trouvé que tous ces éléments sont liés, que toutes ces facultés se prêtent un mutuel secours, qu'elles veulent être développées progressivement, l'une par l'autre. Et si l'on avait cherché la Méthode naturelle de ces développements, en d'autres termes, si l'on avait spéculé *en mode composé*... Mais qu'est-ce que je dis?... Si l'on avait spéculé *en mode composé*, on serait arrivé nécessairement aux mêmes résultats que Fourier; on aurait trouvé, tant pour l'Éducation que pour les relations industrielles et en général pour tous les Rapports sociaux, les mêmes conditions, les mêmes formules qu'a trouvées Fourier ; car c'est en procédant de cette façon que Fourier a fait toutes ses découvertes, et, à vrai dire, la différence fondamentale qui sépare Fourier de tous ses devanciers, c'est que lui seul s'est servi du *mode composé*, tandis que tous les autres ont agi et raisonné en *simplistes*.

Envisager à la fois toutes les faces des choses, c'est agir

*en mode composé.* Ne voir qu'un côté des choses, qu'une face de leurs manifestations, c'est agir en *mode simple.*

En général, disons-le, « le SIMPLISME, la vue courte et bornée, est la grande cause des disputes auxquelles le monde est depuis longtemps livré (1). »

Voulez-vous maintenant la définition du mot PIVOT? Voici : — « Dans une classification quelconque, le terme qui joue le rôle principal, par rapport auquel les autres se coordonnent, nous l'appelons terme *pivotal.* Le colonel est l'individu *pivotal* du régiment ; le général l'est de l'armée. Le soleil, centre astronomique de notre système sidéral, en est l'astre *pivotal :* l'homme est la créature *pivotale* parmi les êtres qui peuplent son globe, etc. (2) »

L'HOMME DE LETTRES. Et le mot TON?...

X. Ce mot a la même signification en Science sociale qu'en science musicale. Le TON est l'ensemble des sons musicaux se rapportant à une Unité monogamique. Cette Unité de gamme se caractérise par la note qui domine harmoniquement ou mélodiquement dans une idée musicale, et qui prend le nom de *tonique.* Ainsi la série entière des sons, qui forment une phrase musicale, doit toujours converger vers la *tonique* ou vers les notes qui se coordonnent sur elle. Quant aux notes ou accords qui peuvent sembler étrangers à cette gamme, ils ne sont que des moyens de variété et convergent toujours vers les notes ou accords appartenant à la gamme primitive, — à moins qu'ils ne soient destinés à conduire vers une nouvelle *tonique.* LE TON est donc ce qui embrasse, commande et coordonne un motif, une phrase, une idée musicale.

C'est d'ailleurs une expression métaphorique dont on se sert journellement sans y attacher une valeur scientifique ;

(1) V. Considerant, *Destinée sociale*, t. I, p. 49.

(2) *Idem. Ibidem.*

on dit tous les jours de tel artiste qu'il donne le *ton* aux arts, de telle femme du monde qu'elle donne le *ton* en fait de modes ; enfin on distingue le BON et le MAUVAIS TON.

Le TON varie avec les Périodes sociales et se modifie d'une phase à l'autre de la même Période. A toutes les phases de la Civilisation, l'Humanité se repaît d'illusions ; le TON est donc aux *illusions* de toute espèce, et le *bon ton* au *loisir*, ou plutôt à l'oisiveté, au *dolce far niente*. Au moyen-âge, le TON était aux *illusions chevaleresques* ; il est de nos jours aux *illusions libérales et économiques*. Dans l'Ordre sociétaire, toutes les forces humaines devenant convergentes, le TON tendra à l'*Unité*, et le *bon ton* au *travail productif*.

LE MUSICIEN. Ce que vous dites là est sans doute fort ingénieux ; mais je voudrais vous voir faire l'application de ces idées aux faits de la vie sociale.

X. Volontiers. Transportons-nous dans un ménage, dans une réunion d'amis, d'hommes du monde.

« Si le Groupe est harmonique, dit Fourier, la *Dominante* ou passion réelle est conforme à la *Tonique* ou passion d'étalage.

« Le Groupe est subversif lorsque la *Dominante* est différente de la *Tonique*.

« Par exemple, rien n'est plus commun que les réunions de prétendus amis, tous pétris d'égoïsme, n'ayant de l'amitié que le masque et de mobile réel que l'intérêt. Telles sont d'ordinaire les assemblées d'étiquette où l'on ne ressent pas l'ombre du dévouement qu'on y affecte.

« La contrariété de *Tonique* et *Dominante* constitue le Groupe subversif, qui est ressort général en mécanique civilisée. Le Groupe harmonique caractérisé par l'accord de la *Dominante* et de la *Tonique* est très rare en Civilisation ; il n'y figure pas en dose du seizième ni peut-être du trente-deuxième. Ainsi, rien de moins harmonique parmi nous

que ce Groupe de famille, qui pourtant est Pivot social. On y voit communément les pères opposés aux goûts des enfants sur les plaisirs, la dépense et la parure, sur le choix des amours et des maris ; de là vient que les enfants déguisent habituellement leur *Dominante* pour affecter la *Tonique* voulue par le père. Dès lors le Groupe est faux et subversif. (1)

LE MUSICIEN. Ma foi ! je conviens que l'analogie est frappante et que cela mérite attention. J'y réfléchirai.

L'AGRICULTEUR. Mais, dites-moi donc, quel style bizarre !

X. Oh ! oui, bizarre si vous voulez vous mettre au point de vue de la grammaire ; mais si vous vous placez au point de vue de la Science, vous reconnaîtrez avec tous les Phalanstériens combien ce style est à la fois énergique, net et concis. Méditez un peu ce passage ; je vous déclare qu'il est coulé en bronze, et plus tard vous serez de mon avis.

L'ARCHITECTE. Moi, je trouve cela admirable.

L'ÉTUDIANT. Pour moi, je conçois jusqu'à un certain point qu'en transformant le Milieu social, en établissant des rapports meilleurs entre les hommes, en les dirigeant vers un But utile, vous introduirez plus de vérité dans les relations sociales, plus de sincérité dans ce que vous êtes convenus d'appeler les *groupes ;* mais je ne vois pas bien ce que deviendront les passions mauvaises, les vices actuels, tels que le jeu, l'intempérance et les excès de toute espèce.

X. Cela vient de ce que vous ne saisissez pas bien encore l'ensemble de la Vie harmonienne. Mais si, d'une part, vous voulez bien remonter aux causes des excès en Civilisation, et si, d'autre part, vous reconnaissez que ces causes disparais-

(1) Traité de l'Ass. dom. agr., t. I, page 384 et suiv,

sent complètement dans le Régime harmonien, vous m'accorderez bien que, les causes n'existant plus, les effets doivent cesser d'exister.—C'est ce qui ne manquera pas d'avoir lieu à l'égard de ce que vous appelez les passions mauvaises, et plus exactement les excès ; car, il faut bien vous le persuader, il n'y a pas de passions mauvaises, et les désordres, les excès dont vous vous plaignez aujourd'hui, ne sont que des effets subversifs de passions. En effet, on ne saurait trop le redire, *les Passions sont incompressibles ;* ce sont des ressorts actifs, des forces vives ; si la Société s'oppose à leur action libre et régulière, ces ressorts agiront en sens irrégulier, subversif ; ils produiront ce que Fourier appelle d'après Horace, des *Récurrences passionnelles.*

> NATURAM *expellas furcâ, tamen usque* RECURRET.
> Chassez le *naturel*, il *revient* au galop.

« Il revient, dit Fourier, mais en mode *répercutif*, *récurrent*, causant double désordre au lieu du double bien qu'aurait produit le mode direct ou essor libre. » Au reste, vous trouverez dans Fourier beaucoup de détails sur cette matière qui est une des plus intéressantes de la Science.

Par exemple, l'intempérance n'est qu'un effet de *Composite récurrente.* « Le canut de Lyon et le carabot de Rouen, obligés de s'ennuyer seize heures par jour à passer la navette, ne peuvent pas, comme le beau monde, goûter chaque jour des jouissances variées pour les sens et l'âme ; ils n'en sont pas moins sujets à ressentir l'aiguillon de la *Composite*, qui excite à réunir deux plaisirs, un des sens et un de l'âme. Les Sybarites passent leurs journées à ce délassement ; le peuple arrivé au dimanche, veut à son tour tâter de la *Composite ;* il va se gaudir à la Courtille, manger du fricot, boire du vin ou façon de vin, danser au son du chalumeau. Là on oublie les misères de la semaine, tout l'argent y reste.

« Sur ce, les moralistes disent à l'ouvrier : « Haïssez les « plaisirs de la Courtille, haïssez le vin, le fricot et le cha-

« lumeau; n'aimez que la tendre morale et les beautés de la « Charte; buvez le dimanche une grande cruche d'eau pour « modérer vos passions; devenez philosophes, et placez votre « gain de la semaine à la Caisse d'épargnes. C'est le chemin « de la vertu. »

« Non ; c'est vertu *subversive*, répugnante par les privations qu'elle impose ; la vertu *naturelle* doit donner double plaisir, un aux sens et un à l'âme. Dans l'Ordre combiné, Lucas et sa Margot n'auront pas besoin de se délasser le dimanche, car la semaine aura été pour eux comme pour nos gens riches un entraînement de plaisirs par les travaux attrayants, les repos joyeux, l'insouciance du lendemain (1) ».

Comprenez-vous après cela, combien sont ridicules et impuissantes les sociétés de tempérance dont on fait tant de bruit en Amérique, et qui, fondées sur un principe moral en désacord avec notre nature, peuvent tout au plus pallier le mal, mais jamais le faire disparaître. Non! la question n'est pas de *comprimer*, *réprimer*, *supprimer* nos passions. Il faut les développer simultanément, les combiner et les utiliser dans l'application de l'Industrie. La privation n'engendre que des désordres physiques et moraux; la satisfaction pleine et entière produira l'harmonie !

Comme exemple de Récurrence en *ambition* et en *amour*, Fourier cite la prostitution des philosophes et des femmes. Attention! vous monsieur, qui êtes homme de lettres.

«Le Code divin, le Régime d'industrie combinée-attrayante assure aux beaux-esprits nommés littérateurs et philosophes une immense fortune, mais à acquérir par des actes honorables et utiles qui ne sont pas praticables en Civilisation, où l'honneur et la probité ne conduisent les philosophes et littérateurs qu'à une ruine certaine.

«Cependant ils sentent leur supériorité sur le petit monde social, sur les hommes qui n'ont de titres que la fortune et

(1) *Fausse Industrie*, tom. I, page 368.

la naissance ; ils veulent s'élever à cette fortune, à cette influence qu'ils obtiendront en Harmonie pour prix du talent; ils n'y parviennent en Civilisation qu'à force de bassesses et d'infamies. C'est ainsi que Sénèque accumule cent vingt millions en prônant le mépris des richesses et pillant les provinces auxquelles il prêche la morale.

« Tels sont, du plus au moins, les philosophes et littérateurs civilisés ; ils se sentent faits pour la haute fortune, ils veulent y arriver, et, sachant que la probité ne conduit qu'à la ruine, ils se jettent à corps perdu dans la dépravation; ils sont une légion de dévergondés, tous amis du commerce, vendant leur plume, leur opinion au plus offrant, se traînant eux-mêmes dans la boue par leur prostitution, leurs changements de bannière, leurs scandales politiques et littéraires. Kotzebue, persécuté en Russie, envoyé en Sibérie, se vend l'année suivante à la Russie 15,000 fr. et se fait dénonciateur de ses collègues.

« La prostitution des femmes est un vice que veut supprimer le congrès philosophique de Toulouse; il y réussira comme celui de Poitiers a réussi à faire RAYONNER la Civilisation, qui ne *rayonne* que de haillons, de fourberie, d'agiotage, de fiscalité et de charlatanerie scientifique sur le progrès.

« La prostitution est une *récurrence d'amour comprimé*. Les moralistes, dans leur sagesse, ont décidé qu'une jeune fille est coupable si elle aime un homme sans permission de la municipalité. Chloris et Galatée ne doivent aimer que la vertu, l'écumoire, la morale et le sermon. Une jeune fille, selon les philosophes, est une machine faite pour écumer le pot, torcher les marmots, et ressarcir les culottes des vrais républicains, en attendant qu'un vieux Cassandre, qui a pour lui le poids des écus, daigne la demander en mariage.

« La jeune fille, en Civilisation perfectible, est une marchandise exposée en vente, comme les denrées sous la halle et comme les écrivains politiques.

« Telle est la noble destinée que la morale assigne aux amours. La Nature spécule bien différemment : elle veut employer l'amour à faire le charme de l'Industrie ainsi que le charme des deux sexes ; elle a ménagé aux amours différentes carrières de célébrité, selon la différence des caractères inclinant à la constance ou à l'inconstance ; il y aura pour tous des voies d'illustration et d'avancement.

« Chez nous, la femme n'ayant d'autre carrière que d'écumer le pot, ou travailler seize heures par jour à la couture, à la dentelle, pour gagner de quoi manger du pain noir, son penchant à jouer un grand rôle est comprimé ; elle s'indigne, elle sent son avilissement, elle secoue le joug des philosophes et prête l'oreille à un homme riche qui lui dit : « Vous n'êtes pas faite pour un sort si abject. »

« Ainsi naît la prostitution de tous les degrés ; car elle a de nombreux échelons, depuis celui d'une Pompadour qui parvient à gouverner la France, jusqu'à celui d'une courtisane. Celle-ci ne pouvait pas vivre avec dix sous par jour, entretenir une mère infirme ; elle a dû écouter les amateurs qui lui ont offert dix francs par visite, dix louis par mois, et l'ont délivrée d'un travail rebutant, d'un supplice perpétuel (1). »

Puisque je suis en train de faire des citations du Maître, il faut que je vous rapporte un passage où brille à un haut degré ce talent analytique dont Fourier a donné tant de preuves. Il s'agit de deux récurrences passionnelles : le JEU, dont vous me parliez tout à l'heure, monsieur l'Étudiant, et le BON TON, sur lequel je ne suis pas fâché de vous dire quelques mots.

« Le JEU est un aliment factice qu'on donne à la manie d'intrigue dont l'homme est possédé par aiguillon de la dixième passion dite *Cabaliste ;* les esprits vides, comme les paysans, aiment beaucoup le jeu ; il développe en eux la pas-

(1) *Fausse Industrie*, tom. I, page 361.

sion dite *Cabaliste*, qui n'a guère d'aliment sous le chaume; il plaît de même aux têtes ardentes, faute d'activité suffisante en intrigue; il convient à une compagnie d'étiquette, parce que la vérité en est bannie par les convenances; la passion ne peut pas s'y montrer, tout y est glacial: il faut créer à cette assemblée une intrigue artificielle par le moyen des cartes; mais on ne proposera pas les cartes à gens qui ont une véritable intrigue en action: un conciliabule d'agioteurs qui machinent un coup de filet, une raffle pour la bourse du lendemain; des amants qui se réunissent en orgie galante pendant les instants où les pères sont absents; des conspirateurs qui se concertent au moment de frapper le grand coup, regarderaient en pitié la proposition de jouer aux cartes. Là où est l'intrigue réelle, il n'est pas besoin d'intrigue factice, comme celle du jeu, des romans, de la comédie, etc. Aussi les Harmoniens n'auront-ils emploi des cartes que pour les malades et infirmes, hors d'état de prendre une part active aux intrigues industrielles, qui préoccuperont tellement qu'aucun être en santé ne voudra jouer. Il n'aura déjà pas assez de la journée pour subvenir aux intrigues réelles, qui seront au nombre d'une trentaine chaque jour, à n'en supposer que deux par chaque séance industrielle ou autre.

« Le bon ton est un effet de la passion Unitéisme qui se répercute faute d'essor. Le *bon ton*, en Civilisation, n'entraîne qu'à l'oisiveté, au train de vie des gens dits *comme il faut*, qui sont oisifs, oppresseurs de la multitude laborieuse. Il y a pourtant dans le *bon ton* un très beau côté, qui est l'unité passionnée en mœurs et usages. C'est un brillant effet du *bon ton* que de déterminer toute la belle compagnie d'Europe à adopter des langages unitaires, comme *le Français* pour la conversation et *l'Italien* pour la musique. Sous ce rapport, le *bon ton* est *image renversée* de l'Harmonie sociétaire, où les mœurs ne règneront que par le consentement unanime, sans intervention de morale ni de

lois, encore moins de châtiments. Mais le *bon ton* chez les Harmoniens entraînera au travail productif; il dirigera à ce but toutes les classes et toutes les passions. Chez nous, au contraire, il n'excite qu'à l'Indolence et aux mœurs dangereuses; il est donc image renversée et non pas image directe de l'UNITÉISME qui conduirait à l'Industrie.

« Il en est de même de la dixième passion, la *Cabaliste*, citée plus haut; ses intrigues ne tourneront en Harmonie qu'à l'avantage de l'Industrie; chez nous, elles ne produisent que le mal en tous sens, par le jeu et autres désordres, qui sont images des cabales industrielles de l'Harmonie, mais images *renversées*, produisant le mal.

« Il existe, ajoute Fourier, une grande différence entre les deux *répercussions* que je viens de citer. Le *bon ton* produit des effets brillants et souvent très utiles, dont le seul tort est de ne pas entraîner à l'Industrie; le *jeu* produit des effets odieux, la ruine des familles, le crime, le suicide. Il faut donc distinguer, dans les passions *répercutées* ou *récurrentes*, deux genres très opposés : l'harmonique et le subversif. Celles qui conduisent aux accords, comme le *bon ton*, sont du genre précieux que je nomme *harmonique*, ou récurrence directe vers le but; celles qui conduisent aux discordes et aux crimes sont du genre malfaisant que je nomme *subversif*, ou récurrence inverse vers le but (1). »

(1) *Nouveau Monde industriel*, pages 478 et 479.

# QUINZIÈME PROPOS.

## I.

— Il y a tout au plus une heure que je lisais ce passage, nous dit le Chimiste qui venait d'arriver ; et je pense, avec Fourier, que le mot de *diffraction* serait plus juste et surtout plus scientifique que celui de *récurrence*. J'aimerais assez cette expression : *passion diffractée*.

X. Oh ! oh ! vous attachez une bien grande importance au mot ; vous en attachez donc à la chose ?

Le chimiste. Parbleu ! j'ai étudié ; je suis des vôtres.

X. C'est bien dit ; en effet, il ne faut qu'étudier sérieusement pour venir à nous... Touchez là, mon ami, touchez là, et... Suffit !... — Ainsi, messieurs, vous le voyez, au lieu de fermer les maisons de jeu (ce qui n'a fait que donner naissance à une foule de repaires où l'on est indignement et crapuleusement volé), il fallait tout simplement donner à la dixième passion, à la *Cabaliste*, un essor plein et régulier ; car alors les maisons de jeu eussent été immédiatement désertées par les joueurs les plus forcenés. Oui, messieurs, oui, quoique cette manière toute nouvelle de poser et de résoudre les questions sociales puisse exciter le rire et la

pitié de nos profonds législateurs, il n'en est pas moins vrai que, hors de là...

LE CHIMISTE. *Point de salut!*

X. Oui, point de salut ni pour eux ni pour nous! et ils auront beau faire : toutes leurs lois revues, corrigées, augmentées, *perfectionnées* enfin, auront toujours autant d'inconvénients que d'avantages....

Vous reconnaissez donc maintenant, messieurs, la *dualité* d'essor des passions, répondant à la *dualité* de la Destinée humaine. Par l'essor *harmonique* de ses passions l'homme est heureux, il jouit; il est malheureux, il souffre, par l'essor *subversif* des mêmes passions. Eh! si je voulais énumérer les *Récurrences passionnelles*, combien n'en trouverais-je pas, hélas! depuis la prostitution et le vol jusqu'à l'esprit démagogique, etc., etc. Bref, les sept péchés capitaux, qu'est-ce autre chose que des *récurrences* de nos passions?

— Oui, dit en se joignant à nous le Puritain, oui, il suffit d'employer mieux les Passions qui causent ces *Récurrences*, et les sept péchés capitaux disparaissent, et l'Enfer est véritablement vaincu, car il devient inutile.

X. Ah! vous m'avez volé celui-là; mais je n'en suis pas fâché, car je vois que vous êtes Phalanstérien.

LE PURITAIN. Oh! oui, et pour tout de bon

X. Vous avez raison; il est temps, croyez-moi, de faire volte-face aux vieilles idées. Constantin et saint Augustin firent bien d'abandonner le culte des faux dieux pour la religion du Christ....

Mais, chut! je vois venir un de mes amis, un ex-républicain, un auteur dramatique. On assure qu'il est maintenant *juste-milieu* pur sang; cela ne m'étonne pas, j'ai bien vu des *juste-milieu* tourner à la république. Celui-ci était si

entier dans son opinion et en même temps si naïf, qu'en vérité il était impossible de lui en vouloir. Toutes les fois qu'il me rencontrait : — Pauvre ami, me disait-il en me pressant la main ; bon garçon, mais juste-milieu, car au Phalanstère les Rois seront les bienvenus, n'est-ce pas? Juste-milieu, toi ! quel dommage, un artiste ! !..

Le dramaturge (s'adressant à X.) Eh ! bonjour !

X. Bonjour.

Le dramaturge. Eh bien ! quoi ! Avons-nous encore nos idées de Fourier, nos idées de liberté ?

X. Eh ! oui ; moi, je n'ai pas bougé, je suis toujours le même, ferme en ma croyance, car ma croyance est fondée sur une Science.

Le dramaturge. Ainsi tu es toujours Phalanstérien ? ou plutôt tu es républicain ; car le Phalanstère, c'est une *République d'associés*. Républicain ! un brave et honnête garçon comme toi ! Quel dommage ! un homme d'esprit, un artiste !...

A ces mots chacun de nous se mit à rire, et le Dramaturge s'éloigna sans comprendre la cause de notre hilarité.

— Voilà, nous dit X, voilà la solidité des convictions politiques. Celui-là du moins est de bonne foi ; mais c'est tout simplement un effet de *récurrence* qu'il serait facile d'analyser. Disons-le donc avec Fourier : « Un tableau méthodique des *Récurrences* fournirait des parallèles aussi agréables qu'instructifs ; elles comprennent les actes les plus saillants de la vie civilisée. En disséquant le jeu *récurrent* de toutes les impulsions civilisées, et opposant en regard le jeu *occurrent* des impulsions harmoniennes, on verrait comment tous nos vices seront transformés en vertus, comment Néron deviendra aussi précieux que Fénélon, comment les petites maîtresses, quoique bien libres de dormir la grasse

matinée, voudront être sur pied à quatre heures du matin pour vaquer à des travaux bien intrigués, productifs, étayés de double charme.

« Il suffirait de ce seul prodige pour faire accourir les curieux de vingt lieues à la ronde, malgré le tribut d'admission à un louis par jour, tribut qui remboursera au bout de l'an toute la somme des frais de fondation. L'essai rendra donc au fondateur cent pour cent sur ce seul point ; mais un bénéfice plus précieux pour lui sera la recompense que lui décerneront toutes les nations transportées d'allégresse en se voyant délivrées de l'enfer civilisé, des charlatans philosophiques, de leurs inepties politiques et de leurs tartuferies morales (1). »

L'Étudiant. Une chose qui m'effraie, c'est de voir que vous prétendiez établir votre système par tout le globe. J'ai bien de la peine à croire qu'une même règle puisse être applicable à tous les peuples.

X. Votre objection me prouve que vous ne comprenez pas ce qui fait l'essence même de la Science sociale. C'est qu'en effet cette Science n'impose pas de règle, elle ne fait que constater un fait universel, et ce fait est l'Attraction que Dieu a distribuée à tous les hommes, à tous les peuples de la terre, à tous les astres répandus dans l'Univers. La Science, monsieur, n'astreint personne ; elle n'a qu'un but, c'est d'établir entre les hommes des rapports qui leur permettent de se livrer à la loi de Dieu, laquelle se traduit visiblement dans le fait de l'Attraction. Ces rapports une fois établis, les peuples ainsi que les individus fonctionneront comme bon leur semblera ; les variétés de caractères nationaux se manifesteront, se développeront dans toute leur force, dans toute leur liberté ; et c'est ce qui leur est impossible aujourd'hui.

(1) *Fausse Industrie*, tom. I, p. 370 et 371.

— Oui, dit un Mécanicien qui suivait la conversation depuis un instant,—belle liberté qui consiste à parquer les hommes dans une grande maison comme des moutons dans une bergerie !

X. Pardon! monsieur, la Science sociale ne veut parquer personne. Bien loin de là...

LE MÉCANICIEN. Laissez donc! vous prétendez faire manœuvrer les hommes comme de véritables machines.

X. Nullement ! nous nous contentons de leur offrir des combinaisons avantageuses et économiques sous tous les rapports de ménage, d'éducation, d'industrie...

LE MÉCANICIEN. Eh bien ! moi, je n'en veux pas profiter de vos avantages.

X. Tant pis! monsieur; cela prouve que, quoique mécanicien, vous ne comprenez rien à l'économie de ressorts. Mais voyons, que ferez-vous?

LE MÉCANICIEN. Ce que je ferai? J'irai me loger en vue de votre Phalanstère, pour vous narguer. Je me bâtirai une maison, un château; j'aurai un parc que j'enfermerai de murs...

X. Le tout pour n'être pas parqué?... Eh bien! je vous dis, moi, que vous ne resterez pas longtemps dans votre château, dans votre parc.

LE MÉCANICIEN. Et qui donc me forcera à le quitter? qui?

X. Vous.

LE MÉCANICIEN. Moi!

X. Oui, vous-même.

LE MÉCANICIEN. Et comment?

X. En cédant tout simplement à votre Attraction.

LE MÉCANICIEN. Ah! bah! vous vous moquez.

X. Je ne me moque point.—Voilà le Phalanstère établi, voilà les cultures de la Commune sociétaire régulièrement distribuées; les travaux divers sont en activité. Quant à vous, enfermé dans votre parc, avec votre famille et vos valets, vous voulez vous suffire à vous-même. Qu'arrive-t-il? C'est que tel de vos amis, dont la fortune était de moitié moindre que la vôtre, voit ses enfants s'élever et s'instruire sans qu'il en ait ni les charges ni les ennuis; ses enfants, vrais démons, sont devenus de véritables petits anges; sa femme, autrefois acariâtre, a cessé de le tourmenter. Il n'avait pas de domestique, ou bien il en avait un qui lui coûtait fort cher et le servait mal; maintenant il en a dix qui ne lui coûtent rien et le servent avec empressement, avec devouement. Son cœur et ses sens allaient se blaser, et maintenant, grâce aux stimulants passionnels qu'il trouve dans les Séries auxquelles il est affilié, l'ennui qui le consumait a fait place à une vie active, agréable, amusante. Il n'était pas électeur, il ne pouvait être député; maintenant il exerce des droits électoraux bien autrement réels et étendus, bien autrement intéressants pour lui, flatteurs pour son ambition, que ne le sont les droits politiques dont il berçait ses illusions. Il a contracté des amitiés vives, des liens corporatifs qui l'attachent à la vie et lui font aimer ses semblables qu'il était près de haïr ou de mépriser. Que vous dirai-je enfin? il jouit d'un bien-être, il s'entoure d'un luxe, d'un comfort qu'il n'osait espérer; sa fortune s'arrondit tous les jours; il ne connaît plus ni soucis, ni inquiétudes, ni privations. Vous, monsieur, vous ne pouvez être si bien enfermé dans votre parc que vous ne sachiez, que vous ne voyiez tout cela. Votre femme est d'un caractère égal et doux, mais elle s'ennuie, elle se consume dans l'isolement et vous tourmente; vos enfants sont charmants, d'un

caractère pacifique, malléable; mais leur éducation se fait mal ou plutôt ne se fait pas, et ils vous tourmentent. Vos valets vous trompent, vous pillent, vous trahissent; vos biens sont mal entretenus, mal cultivés; vos capitaux dorment; la gêne, les privations se font d'autant plus vivement sentir dans votre château, que l'aisance et l'abondance sont là, sous vos yeux, dans cette grande maison que vous dédaignez. Au lieu de la liberté, de la gaîté, du bonheur réel que l'on goûte au Phalanstère et sur le vaste domaine qu'exploite la Phalange, chez vous les soucis, la monotonie, les déceptions; au lieu de l'indépendance, au lieu de l'insouciance assurées à votre ancien ami, vous êtes astreint à une foule de soins, de préoccupations sans résultat et sans fin. Vos ouvriers travaillent mollement; que dis-je? le contraste de votre existence isolée au train de vie sociétaire, est si frappant que bientôt vous n'avez plus ni ouvriers ni domestiques. En vain vous augmentez leurs gages, en vain vous diminuez le travail de la journée; vos salariés vous abandonnent pour aller se mêler aux groupes libres et joyeux du Phalanstère; vos enfants eux-mêmes, les petits ingrats! préfèrent les travaux de la Phalange; ils s'échappent autant qu'ils peuvent de votre parc entouré de murs. Bientôt vous vous trouvez seul, et votre demeure où règnent l'égoïsme et l'atonie, votre domaine, anomalie monstrueuse, choquante, insupportable pour vous-même, est regardée par les autres hommes comme un lieu dangereux, comme une habitation empestée et maudite.

Mais non! je me trompe, rien de tout cela n'arrivera; car il est impossible qu'entre tant d'avantages d'une part, et tant d'inconvénients de l'autre, vous ne vous empressiez pas de faire un choix; il est impossible que vous résistiez à votre Attraction.

Le mécanicien. Vous aurez beau dire; il me semble que ce train de vie ne m'irait pas du tout.

— Quel train de vie? demanda un nouvel arrivant.

Le mécanicien. Bonjour, mon ami! Nous discutons à propos du Phalanstère.

— Ah! bien, alors, je m'en vais.

Le mécanicien. Pourquoi? Restez donc!

— Non; j'ai horreur des Sectes et des Sectaires.

X. Mais, monsieur, il ne s'agit pas de Sectaires.

— Monsieur, j'ai les Sectes en horreur; aussi je me sauve bien vite. Votre serviteur!

Le mécanicien. Ma foi! il a bien raison; je n'aime pas non plus les gens qui se mettent en dehors de la société...

X. Mais, monsieur...

Le mécanicien. Qui font scission avec elle.

X. Monsieur, écoutez-moi.

Le mécanicien. Non, je ne peux pas souffrir les *petites églises*. Adieu, messieurs.

X. Adieu, monsieur... Il y a des gens singuliers!...

L'étudiant. Laissez-le partir; l'objection qu'il vous a présentée était absurde, et il m'a empêché de vous poser une question que je crois fort difficile, fort embarrassante à résoudre.

X. Laquelle?

L'étudiant. Je vois que vous augmentez la production, et par conséquent les sources du bien-être général. Mais je ne vois pas bien comment se détermine la part de chacun des producteurs.

X. La question est en effet fort embarrassante mainte-

nant, ou plutôt elle est absolument insoluble. Vous le savez, rien n'est plus arbitraire aujourd'hui que la distribution de la fortune publique. Chacun agissant de son côté tire à lui tout ce qu'il peut ; c'est un véritable pillage que rend inévitable le défaut d'Organisation sociale. Or, rien de pareil ne peut avoir lieu au Phalanstère. Par le fait seul de l'Organisation du Travail sociétaire, tout est pesé, apprécié; il n'y a plus rien là d'arbitraire; l'élection dans le Groupe, du Groupe dans la Série, de la Série dans la Phalange, en un mot la Hiérarchie sociétaire, garantit la plus juste, la plus exacte répartition qu'il soit possible d'imaginer; aussi, le *Capital*, le *Travail* et le *Talent* obtiennent-ils naturellement, et par la force même des choses, la part qui leur est due en raison de leur concours dans l'œuvre de la production.

Au reste, monsieur, vous avez raison de vous préoccuper de ce problème ; cela prouve que vous vous attachez aux points fondamentaux de la Science, aux Équilibres sociaux sans lesquels on ne peut concevoir une société stable et bonne. Mais, en raison même de la gravité du sujet, vous me permettrez de ne pas l'aborder ici. Je tiens seulement à vous faire entrevoir que, si la répartition de la richesse publique peut se faire d'une manière équitable, c'est à coup sûr avec l'Organisation phalanstérienne; j'espère même que vous ne tarderez pas à vous convaincre qu'elle ne peut avoir lieu qu'avec cette organisation, car elle seule peut fournir des moyens rationnels et constants d'appréciation. Enfin, je vous préviens d'une chose : c'est qu'en étudiant la question de plus près, vous découvrirez, outre les éléments d'accords matériels qui sont les résultats forcés du Milieu sociétaire, d'autres accords complètement inconnus aujourd'hui, et que Fourier appelle *Accords intentionnels*. Il y a là, comme dans l'étude de tous les Équilibres sociaux, un vaste champ ouvert au calcul et à la méditation.

## II.

X. Eh ! bonjour, mon cher maître ; que deviens-tu ? — demanda X à un nouveau personnage.

L'AVOCAT. Je deviens, mon ami, je deviens... que je suis furieux ; c'est-à-dire que je suis capable de me faire Phalanstérien... de rage !

X (à part). Hum ! cela ne serait pas malheureux pour toi, si tu pouvais y mordre ; cela te mettrait à même d'envisager les questions de droit d'un peu plus haut que tu n'as l'habitude de le faire. (haut.) Ainsi tu es furieux ?

L'AVOCAT. Exaspéré !...

X. Il y a bien de quoi !

L'AVOCAT. Tu ne sais pas encore ce qui m'exaspère.

X. Qu'importe ! Ce qui se passe journellement suffit bien pour justifier ta colère.

L'AVOCAT. Il ne s'agit pas de cela.

X. De quoi s'agit-il donc ?

L'AVOCAT. Il s'agit d'un procès, d'une cause...

X. Imperdable ?

L'AVOCAT. Oui.

X. Et que tu viens de perdre ?

L'AVOCAT. Tiens ! comment sais-tu ?...

X. Je ne sais rien ; je devine. Cela arrive toujours ainsi dans

ce *monde à rebours :* on poursuit un résultat, on arrive à un autre.

L'AVOCAT. Allons! te voilà encore dans tes rêveries.

X. Hein ! la belle science que ta prétendue science du Droit!... Et comme l'honneur, la liberté, la fortune, la vie d'un homme tiennent à peu de chose avec elle !

L'AVOCAT. C'est vrai. Mais aussi je crois, en vérité, que les juges s'imaginent que le Droit a été fait tout exprès pour étouffer la Raison.

X. M'est avis que tu insultes la Magistrature. Gare à l'interdiction!... Ah! ces diables de juges!... ah! ils s'imaginent cela !...Tiens, tiens ! ils ne sont pas déjà si maladroits!.. Mais je vois ce que c'est : on aura invoqué contre ton client quelque *grrrand principe d'ordre*, comme la règle *Is pater est*, ou d'autres maximes tout aussi sensées.

L'AVOCAT. Du tout, du tout! Voici l'affaire...

X. Aurais-tu mal plaidé, par hasard ? Il suffit souvent d'un mauvais plaidoyer pour faire condamner un innocent.

L'AVOCAT. J'ai très bien plaidé; mais mon adversaire est venu avec un tas de subtilités... Voici l'affaire...

X. Tu te plains des subtilités?... Eh! n'est-ce pas à cela que l'on reconnaît une science fausse? Vive l'Algèbre, morbleu ! il n'y a point de subtilité capable de changer la valeur d'un binôme.

L'AVOCAT. Où diable vas-tu chercher tes comparaisons et tes binômes? Il s'agit bien de cela... Voici mon affaire...

X. C'est juste! je te parle d'une Science positive, tandis que tu me parles de Jurisprudence... c'est bien différent!

L'AVOCAT. Je crois que tu es fou.

X. Que sait-on ?

L'avocat. Tu as le cerveau un peu timbré.

X. Peut-être bien.

L'avocat. Tout au moins, tu as le jugement bien perverti.

X. Ah! ah! ah! *perverti!... Perverti* me paraît fort bien trouvé!... Perverti, oui, selon ta manière de voir, mais non pas selon la mienne.

L'avocat. C'est que ma manière de voir est celle du plus grand nombre.

X. *Les sots, depuis Adam, sont en majorité.*

L'avocat. Enfin, ma manière de voir est celle du temps présent.

X. Hélas! oui.

L'avocat. Et la tienne appartient à une autre époque.

X. C'est vrai.

L'avocat. Or, moi, je vis au présent.

X. Hélas! oui.

L'avocat. Et toi dans l'avenir.

X. C'est vrai.

L'avocat. Tu n'étais pas né pour ce siècle de misères.

X. J'ai l'amour-propre de le croire, et c'est là le secret de ma folie.

L'avocat. Tu es singulier avec tes raisons.

X. Dis : — avec ma raison.

L'avocat. Vous verrez qu'il ne me laissera pas conter mon affaire.

X. Eh! je la devine, ton affaire. Voici : Tu avais droit d'être jugé *honorabiliter*, et l'on t'a traité *patienter* ou même *misericordialiter*.

Un de nous. Qu'est-ce que cela, je vous prie?

X. Ah! vous ne savez pas, messieurs? Dans cette admirable science du Droit, que l'on perfectionne depuis si longtemps qu'elle devrait bien enfin être arrivée à sa dernière perfection, on *distinguait* jadis entre les différentes classes de plaideurs, et l'on jugeait chacun suivant les formes et avec la déférence dues à son rang ou à sa qualité. Ainsi les grands seigneurs étaient jugés *honorabiliter*, les bourgeois *patienter*, et la plèbe *misericordialiter*. Oui, messieurs, c'était par compassion, par pitié, que l'on consentait à juger le peuple : *misericordialiter!* Il me semble, à moi, que l'on aurait mieux fait de laisser ces pauvres gens en repos.

L'Avocat. Tu contes là de l'histoire ancienne.

X. Pas si ancienne déjà!

L'Avocat. Enfin tout cela est aboli.

X. Et par quoi l'a-t-on remplacé?

L'Avocat (d'un air triomphant). Par l'Égalité devant la loi!

X. Ah! c'est juste! on a fait tous les hommes égaux; si ce n'est en application, du moins c'est en principe. Tous les Français sont égaux. Vous êtes mon égal, je suis le vôtre; cet homme, cette femme, cet enfant sont mes égaux; M. de Chateaubriand et ton portier, qui est si bête, sont parfaitement égaux. C'est très joli! Dieu a fait tous les hommes égaux!... C'est ravissant!...

L'Avocat. Dis-nous donc alors ce que tu veux.

X. Hé! je ne fais que cela tout le long de l'année.

L'AVOCAT. Tu cries contre les lois; il vous faudra bien encore des lois, des règlements dans vos Phalanstères?

X. Très certainement il n'y aura plus de lois oppressives, plus de règlements contradictoires, et surtout plus de ces *fictions légales*, plus de ces prétendus *principes d'ordre* qui ne sont que des sources permanentes de désordres de toute espèce.

L'AVOCAT. Mais si vous supprimez les lois, que deviendra l'Autorité?

X. Parbleu! si tu crois que le Principe d'Autorité doive nécessairement tirer sa force des moyens répressifs, il faut convenir que tu as une singulière idée de ce que c'est que l'Autorité.—Mais, d'ailleurs, qui te dit de supprimer les lois? qui te parle de supprimer quoi que ce soit? Eh! laissez-les debout, ces lois, digne résultat du cercle vicieux dans lequel vous tournez, — ces lois imaginées par la Société pour punir les crimes que la Société seule enfante! Ces lois sont utiles aujourd'hui, nécessaires même, nous le reconnaissons. Conservez-les donc; elles serviront à châtier les coupables tant qu'il y aura des coupables, et quand il n'y en aura plus, eh bien! elles tomberont en désuétude. Conservez-les avec soin, vous dis-je, car pour nous, loin de vouloir saper l'Autorité, loin de vouloir lui enlever aucun des éléments qui font sa force, nous lui apportons de nouveaux et de plus sûrs moyens d'Ordre et de stabilité; nous sommes, en un mot, les plus fermes soutiens de l'Autorité.

L'AVOCAT. Belle Autorité, ma foi! Et sur quoi se fondera-t-elle?

X. Dans votre Ordre social essentiellement *faux*, l'Autorité n'est et ne peut être qu'un *Fait* qui puise sa légitimité (légitimité toute relative) dans le besoin d'un Ordre quelconque. Aujourd'hui donc l'Autorité n'a pas d'autre base que la

nécessité ; aussi se manifeste-t-elle par des actes continuels de répression. Au contraire, l'Autorité telle que nous l'entendons n'aura jamais à punir, puisqu'elle reposera sur un *Ordre vrai*, sur l'accord et l'Harmonie qui naîtront de cet Ordre. L'Autorité actuelle ordonne et prescrit, la nôtre préside et dirige ; mais elle n'a pas même besoin de commander, car elle résulte d'un concours général de volontés dont le Milieu actuel ne peut te donner une idée. Quelle Autorité plus forte, je le demande, quelle Autorité plus légitime et plus morale que celle d'un état de choses qui ne s'impose à personne, mais que toutes les classes de la Société accepteront avec empressement, avec enthousiasme?

L'Avocat. C'est du moins ce que vous prétendez.

X. Eh! si nos prétentions sont fausses, la Société repoussera nos moyens de réforme, et alors encore, qu'est-ce que l'Autorité, je veux dire le Pouvoir, peut avoir à craindre dans tout cela?

Mais il y aurait beaucoup trop de choses à dire touchant le Principe d'Autorité. C'est une matière fort mal comprise, et que je ne veux pas traiter ici. J'aime mieux revenir sur le Principe d'Egalité, pour peu que cela t'amuse.

Votre *Egalité devant la loi*, qui n'est à tout prendre que l'égalité devant le châtiment, ne vois-tu pas qu'elle constitue la plus monstrueuse des iniquités? Car, enfin, pourquoi punir de peines égales des hommes à qui la Société n'offre pas d'égales garanties, ou que la Nature n'a pas doués de la même force pour résister à certaines séductions ou pour accomplir certains devoirs? — Plaisante chose, en vérité, que votre *égalité devant la loi!*... Te souviens-tu, mon cher (en s'adressant à moi), te souviens-tu du plaidoyer de ce garde national?

Moi. Oui ; rapporte-le donc à ces messieurs.

Tous. Ah! oui! voyons cela.

X. Nous nous trouvions, mon ami et moi, au Conseil de discipline. Pour quel motif, peu importe.

L'AVOCAT. Je le devine.

X. Ne m'interromps pas... Un homme s'avance à la barre et dit :

« Messieurs, je ne me suis pas rendu à mon poste tel jour (c'était un jour d'émeute), bien que j'eusse été dûment averti, d'abord par un ordre officiel, ensuite par le rappel du tambour. Tout cela est vrai, Messieurs, et je mentirais si je vous disais que je me suis trouvé malade, ou occupé, ou empêché par une cause physique quelconque... Voyez-vous, Messieurs, je ne demande pas mieux que de faire mon service; j'en ai le désir, j'en ai la volonté; je suis plein de zèle et de dévouement, et le jour où j'ai si ouvertement manqué à tous mes devoirs de citoyen d'un pays libre, le jour où mon cœur est demeuré froid à l'appel de la patrie et du tambour, ce jour-là même, je disais à un ami, en me frottant les mains : « Bon ! voici une fameuse occasion de me montrer ! » Mais, Messieurs, mon ami me répondit en riant : « Tu n'iras pas; tu verras que tu n'iras pas... » Eh bien ! Messieurs, il avait raison, mon ami; et la preuve, c'est que je n'y suis pas allé... Non, j'ai eu beau faire, beau m'exciter, je n'y suis point allé !... Voyez-vous, Messieurs, moi, je ne peux pas sentir l'odeur de la poudre; le bruit d'un coup de fusil me donne une attaque de nerfs... Vous me direz à cela : « Vous n'êtes donc qu'un poltron?... » Ma foi ! Messieurs, je le crains bien; oui, c'est vrai, je l'avoue, je suis ce que l'on appelle vulgairement un poltron... Cependant je me bats volontiers à coups de poings; je fais le coup de poing d'une manière assez élégante; et si vous êtes tentés d'en faire l'expérience... Non?... vous ne voulez pas?... A la bonne heure !... Enfin, bref, le coup de poing est mon fait; mais le coup de fusil, non; la poudre, non !!... La poudre ! ce mot seul est capable de me faire tomber en syncope. Aussi je vous le dis, je n'ai

pas pu me rendre à mon poste ; et même je prévois que je n'irai jamais, que je n'aurai jamais le cœur d'y aller.

— « Cependant, dit le président, la loi est la !

—« La loi!... oui, la loi, c'est très vrai ; elle est égale pour tous, n'est-ce pas, Messieurs ? Je ne vous dis pas, moi ; je sais bien!... Mais la Nature aussi est égale pour tous, et elle ne me force pas à faire ce que je ne puis... Si seulement votre loi m'avait donné un peu de courage, si elle m'avait enlevé ma répugnance pour la poudre, je me serais exactement rendu à mon poste... Enfin, votre loi, je ne veux pas en dire de mal ; mais j'imagine qu'avant de faire de moi un soldat, on n'eût pas mal fait de consulter mon organisation... Que voulez-vous ? c'est plus fort que moi ; je ne peux pas.

— « Mais, Monsieur, reprit le *præses*, la loi...

—« Dam' ! écoutez donc, Monsieur, il faut bien qu'elle soit absurde, votre loi, puisqu'elle m'oblige à être ce que la Nature n'a pas voulu que je fusse. Je ne peux pas vous dire autre chose... Condamnez-moi, prenez ma tête !... »

Le tribunal n'accepta ni les raisons ni l'offre du plaideur. Il condamna le coupable (le coupable !!!) à deux jours de prison. — Le sot ! il avait été sincère dans sa défense !...

Un autre se présente et dit : « Messieurs, j'étais malade, mais malade... à la mort !... J'ai des témoins, Messieurs, et voici un certificat du chirurgien-major, qui est mon locataire et mon ami... D'ailleurs, consultez les registres : c'est la première fois que j'ai manqué mon service ; je suis un homme exact ; mais j'étais horriblement malade. »

Celui-là fut absous, et se retira en étouffant de rire.

L'AVOCAT. Et il fit bien.

X. Fit-il bien ? Je ne sais ; mais à coup sûr, le résultat est triste ; et pourtant c'est ainsi qu'en toute chose votre Société encourage l'hypocrisie ! L'homme fort, l'homme véridique,

elle le condamne; il n'y a que les hypocrites et les lâches qui trouvent grâce devant elle!

L'AVOCAT. Oh! quant à la Société actuelle, on te l'abandonne; mais le difficile, c'est de mettre quelque chose à la place.

X. Ah! Si j'étais roi ou ministre, ou seulement député!...

L'AVOCAT. Eh bien! voyons, si tu étais député, qu'est-ce que tu ferais?

X. Je monterais à la tribune.

L'AVOCAT. Et tu dirais ?

X. Je dirais... Voici ce que je dirais...

En ce moment notre groupe se composait d'une quinzaine de personnes au moins. X recula de quelques pas, de manière que, placés en hémicycle autour de lui, nous semblions lui composer une petite Chambre des Députés. Alors, et sans se laisser troubler par les interruptions de ses auditeurs, dont le nombre augmentait de plus en plus, mais s'emparant de toutes les objections sérieuses, comme si elles lui arrivaient effectivement d'une partie quelconque de la Chambre des Députés, il prononça le discours suivant :

# SEIZIÈME PROPOS.

## I.

## SIMPLE DISCOURS

### A LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS.

« Voici enfin des idées neuves. »
CH. FOURIER.

« Je voudrais bien savoir ce que penseront les générations de l'avenir, en voyant ce qu'il aura fallu faire d'escrime avec la génération présente sur des questions pareilles!!! elle qui rit des siècles passés.... »
V. CONSIDERANT.

Messieurs, prenez, si vous voulez, que je suis un peu fou; mais écoutez-moi, car il m'arrive parfois de dire de bonnes choses.

Vous êtes ici quatre cent quarante-neuf honnêtes gens qui ne comprenez trop rien à la besogne que vous y faites... (Réclamations). Ce début vous paraît peu *parlementaire*. Eh! Messieurs, passez sur la forme, et attachez-vous au fond. Je ne suis pas orateur, je ne me donne pas pour avocat; je ne sais ni aligner, ni disposer les parties d'un dis-

cours, et j'ignore l'art d'arrondir des périodes sonores. Je ne suis qu'un homme de sens ou un fou ; jugez-en.

Non ! vous ne comprenez rien aux choses que vous faites, et c'est votre ignorance qui fait votre excuse. Mais, foi de fou ! vous allez au rebours du bon-sens.... Avant d'exercer la médecine, il faut d'abord apprendre l'anatomie, il faut connaître la Science médicale. Et vous, prétendus médecins du Corps social, en avez-vous étudié l'anatomie ? avez-vous jamais étudié quelque chose qui ressemblât à une *Science sociale ?* Vous doutez-vous seulement qu'il y ait une Science des *Rapports sociaux?* et pensez-vous qu'il ne faille pas des connaissances sérieuses, des connaissances toutes spéciales, pour présider aux Destinées d'une grande Nation, pour donner son avis sur des questions qui intéressent l'Humanité tout entière ?...

Je vous entends sans cesse parler de garanties, d'équilibre, de contre-poids, de balance des Pouvoirs... Comprenez-vous seulement ce que vous dites?... (Rumeurs.) Je vois parmi vous d'éloquents avocats, d'excellents jurisconsultes, des manufacturiers, des agronomes fort capables, d'habiles négociants, d'adroits banquiers, de braves militaires; j'y vois des hommes d'esprit, et même des hommes de cœur; mais un homme qui connaisse et comprenne le But de l'Humanité, je l'y chercherais en vain. (Agitation.) Oui, je l'y chercherais en vain, et la stérilité de vos débats me donne le droit de vous parler ainsi ; car enfin, plus vous vous donnez de mouvement pour le bien public, moins les résultats sont appréciables ; que dis-je ? plus vous vous éloignez de votre but, puisqu'il est trop vrai que la situation des peuples empire de jour en jour. D'où vient donc que vos efforts n'y peuvent rien? C'est que, si vous êtes tous des gens probes et bien intentionnés, nul de vous ne peut se dire sérieusement : « Je comprends quelque chose aux questions qui me sont soumises. » (Mouvements divers.)

Eh bien, quoi! ce langage vous étonne? C'est la première fois qu'on ose vous le tenir en face! Le temps n'est pas loin, croyez-moi, où la raison publique enfin éclairée ne vous en tiendra pas d'autre, et où le bon-sens des populations réclamera de vous un compte terrible. (Bruit.)

Convenez-en, Messieurs, vous arrivez tous ici sans idée précise, sans but déterminé, sans plan, sans règle de conduite. Nul de vous n'a une vue d'ensemble, et tous vous vous laissez absorber par les détails. Un cri universel d'angoisse vous apprend que notre Société entre en décomposition; les peuples vous adjurent d'apporter un remède aux calamités publiques; cependant, que faites-vous? vous perdez votre temps à discuter sur des questions partielles; et, lorsque vous devriez vous élancer résolument vers l'avenir, on vous voit aller deçà et delà, tantôt retournant vers un passé qui ne peut vous offrir que le tableau de ses misères, tantôt marchant sur les traces des peuples voisins, qui tous, hélas! sont plus ou moins malades que vous. Est-ce donc ainsi que vous devriez procéder? et pensez-vous avoir conscience de la grandeur de votre mission?

Vous vous proposez, je le sais, toutes sortes d'améliorations utiles, et vos indécisions même sont une preuve de votre bon vouloir. Mais les améliorations, ne devriez-vous pas réfléchir qu'elles ne sont utiles, qu'elles ne sont réalisables même qu'autant que l'on est dans une bonne voie, que l'on suit une bonne direction? Quelle est donc la première chose, la chose la plus pressée que vous ayez à faire, sinon de vous reconnaître et de vous *orienter?* Et si la voie dans laquelle vous êtes engagés est fausse, dites, qu'aurez-vous de mieux à faire, si ce n'est de prendre une voie nouvelle et de changer complétement de direction? Car enfin, si vous vous trompez sur le But, si même vous ne savez pas vous proposer un But, quel résultat pouvez-vous vous promettre de vos travaux? Enfin, si vous ne savez pas for-

muler l'Équation sociale, en y faisant entrer les différents termes dont elle doit se composer, comment sauriez-vous en dégager l'inconnue? (Marques d'étonnement.)

Mais que dis-je? vous ignorez même que le point essentiel est de formuler l'Équation sociale dans sa plus grande généralité. Aussi, lorsque les problèmes partiels sur lesquels vous vous exercez vous paraissent difficiles à résoudre, vous arrive-t il jamais de soupçonner que ces problèmes sont mal posés, et que c'est uniquement parce qu'ils sont mal posés qu'ils sont insolubles? Non, jamais vous n'avez eu pareil soupçon, et il y a plus, jamais vous n'avez reconnu qu'aucun problème fût insoluble. Si vous en étiez là, si vous saviez confesser l'insolubilité de certains problèmes, tels qu'ils vous sont présentés, vous seriez bien près de savoir comment il convient de les poser, comment il faut les résoudre. Suivez donc le conseil que je vais vous donner. Si vous ne voulez pas discuter dans le vide, inventez une méthode, trouvez une pierre de touche pour vous assurer de la position des problèmes. Quand on fait à l'Algèbre une question absurde, l'Algèbre vous répond : Ce que vous me demandez est absurde. Tâchez donc de trouver la méthode algébrique applicable aux formules sociales.... (Oh! oh!) Oui, Messieurs, oui, soyez-en bien convaincus, tant que vous ne serez pas en possession de cette méthode, de cette pierre de touche, vos discussions politiques seront celles d'une Chambre d'aveugles discutant sur les couleurs. (Agitation en sens divers; interruption.)

Ce raisonnement vous révolte, il vous fait pitié. Hélas! Messieurs, il y a quelque chose de plus révoltant, de plus pitoyable encore : — c'est de voir avec quelle confiance nos hommes d'état se lancent dans la carrière. La science la plus difficile, celle qui embrasse toutes les autres, la science de gouverner les hommes, ou plutôt de guider l'Humanité dans la voie que Dieu a ouverte devant elle, il semble que chacun la possède; l'écrivain qui a fait un article de journal,

l'auteur qui a fait jouer une comédie, le soldat qui s'est montré brave, l'avocat qui a plaidé sa première cause, le banquier qui a fait fortune, — tous se croient aptes à devenir députés, hommes d'état, ministres.

Chose étrange ! ceux qui, parmi vous, n'ont pas appris la chimie, avouent sans détour qu'ils ne savent pas la chimie, ne l'ayant point apprise ; et jamais aucun de vous ne reconnaît son ignorance en fait de Science sociale ! ! en quoi vous ne ressemblez pas mal, permettez-moi de vous le dire, à ces Marquis de Molière qui savaient tout sans avoir rien appris. ( Rires et murmures. )

Eh ! Messieurs, c'est un bien grand travers que vous montrez là, un travers entraînant les plus graves dangers pour la Société... Car, encore une fois, pour gouverner les hommes, il faut certaines connaissances spéciales que vous ne possédez pas... Oserez-vous dire que vous les possédez ?... Là, sérieusement, la main sur la conscience, vous êtes tous parfaitement insuffisants. (Explosion de murmures ; interpellations. Plusieurs députés demandent la parole. L'orateur attend que le calme soit rétabli.)

Et au fait, de quel droit êtes-vous ici ? ( Ah ! ah ! )—Nous y sommes, direz-vous, par l'omnipotence de la Nation, ou plutôt, ne vous y trompez pas, par la volonté du Corps électoral. — Et partant de là, vous vous imaginez être les hommes les plus capables de France ! Vous êtes tout-à-fait dans votre droit, Messieurs, vous pouvez vous admirer tout à votre aise ; mais daignez oublier un instant votre propre glorification, et permettez-moi de supposer un instant, un seul instant, que la Nation est, au fond, plus intelligente que vous... (Une voix de l'extrême gauche : Bravo ! )

Si mon hypothèse est juste, comme quelques-uns sont de force à le soutenir, si seulement elle est probable, c'est donc que, dans la manière dont vous êtes élevés à ce haut rang que vous occupez, il y a un vice radical, vice qu'il faut re-

chercher pour le faire disparaître. (Vive approbation à gauche; silence au centre.)

(L'orateur se tournant vers la gauche.) Ah! vous triomphez, messieurs les libéraux! vous vous attendez à ce que j'appuie aussi la Réforme électorale... Parce que vous trouvez infiniment absurde que la Capacité se mesure à l'impôt, vous triomphez! Et vous demandez, vous, qu'on abaisse le cens, vous (plus logiciens en apparence), qu'on le supprime tout-à-fait; et lorsque vous ne savez pas même assurer la subsistance du peuple, vous réclamez pour lui, quoi? le SUFFRAGE UNIVERSEL!... Dérision!... (Bravo au centre.) Et vous, messieurs du centre, faites-vous mieux que vos adversaires? Qu'offrez-vous au peuple lorsqu'il meurt de faim? la Morale d'abord, et quand la Morale ne suffit pas, le canon et les baïonnettes... Dérision, vous dis-je! sottise et dérision des deux parts! (Ecoutez!)

Mais examinons (je parle aux radicaux de toutes les nuances), examinons ce qui arrivera lorsque vous aurez instauré le Suffrage universel. — Ecoutez, de grâce, l'apologue que voici :

Un jour, les animaux, fatigués de l'anarchie, résolurent de se rassembler en corps de nation, et adoptèrent le Gouvernement constitutionnel (d'autres disent la République), comme étant la forme sociale la plus digne des bêtes, et la plus *rationnelle* des formes sociales connues. Ils commencèrent par décréter l'Égalité de tous les animaux entre eux et l'aptitude de chacun à tous les emplois; puis, suivant rigoureusement la conséquence de ces principes (car les animaux sont de rudes logiciens qui ne font pas les choses à demi), ils convinrent que tous, ayant des droits égaux, concourraient également aux Elections non pas seulement des députés, mais de tous les fonctionnaires publics. Qu'arriva-t-il? Le mouton et l'âne votèrent avec le chien et le cheval, dans les mêmes circonstances, pour le même objet, et la voix des uns et des autres eut le même poids; le

renard n'eut pas plus de part aux Élections que le canard, ni l'aigle plus d'influence que la buse. Qu'arriva-t-il encore? C'est que, bon nombre d'animaux n'ayant aucun intérêt à ce que tel fût député plutôt que tel autre, la plupart des électeurs, et des plus sensés, négligèrent l'exercice de leur droit. — L'indifférence qui tue tout, frappa la Société dans le Corps électoral. Aussi, lorsque les choix étaient bons, on citait le fait comme une exception extrêmement rare. Bien que l'on eût ordonné expressément de respecter les élus, chacun les poursuivait hautement d'amères critiques. Les affaires furent gérées tout de travers; il y eut des réclamations, des collisions, des guerres civiles. — Quelques députés, bêtes de sens (c'était le petit nombre), demandèrent qu'on réformât un mode d'Élection dont les résultats leur faisaient si peu d'honneur; mais comme ils ne savaient par quoi le remplacer, ils eurent le bon-sens de convenir de leur embarras.

Un vieux singe, qui réfléchissait sur son arbre, se présenta un jour devant l'assemblée, et dit :

« Messieurs, je vois d'où vient tout le mal : c'est que l'on ait admis, dans tous les cas, le lapin comme l'égal du lion, le canard comme l'égal du cygne. Vous avez cru décréter l'Egalité, et vous n'avez fait qu'établir l'Injustice la plus monstrueuse et la plus brutale. La Justice bien entendue consiste à accorder à chacun des droits proportionnels à sa valeur propre. Si donc vous pouviez connaître au juste la valeur de chacun de vous, vous connaîtriez aussi la valeur de son vote, et vous sauriez dans quel cas il doit voter, dans quel cas, — non. C'est à cela, Messieurs, que se réduit la difficulté. Eh bien! j'ai inventé un mécanisme au moyen duquel on peut facilement déterminer la valeur et la compétence de chacun. Voici ma machine, appliquez-la, et tout ira bien. »

On écouta ce vieux singe, bien qu'il fût expérimenté; on fit l'essai de son mécanisme, et il se trouva qu'il avait

les propriétés annoncées par l'inventeur. Les élections se passèrent pour le mieux ; chacun votant sur des objets à lui connus et qui l'intéressaient directement, aucun électeur ne manqua à son poste ; les plus dignes furent élus, et personne ne se plaignit plus, parce que chacun comprit qu'il avait pesé de tout son poids dans la balance électorale ; et les guerres civiles cessèrent, et les animaux vécurent désormais en bonne harmonie.

Moralité.—Cela vous apprend, Messieurs, qu'il vous faudrait, pour résoudre le Problème électoral, un moyen analogue à celui du vieux singe, un moyen qui vous permît de reconnaître la valeur de chaque électeur, de le *titrer*, de peser son vote ; car il y a, parmi les hommes, force moutons, quantité d'ânes, beaucoup moins de cygnes, et fort peu d'aigles. (Hilarité.) Mais, comme cet ingénieux mécanisme a été perdu (grand dommage !), vous comprenez que le problème est insoluble, au moins dans la Société actuelle qui, ne présentant aucun moyen pour *titrer* l'intelligence, mesurer la capacité, et déterminer la compétence de chaque citoyen, n'est évidemment pas organisée pour l'Élection.

Modifiez, réformez tant qu'il vous plaira, débattez-vous dans le cercle d'impossibilités qui se rétrécit sans cesse autour de vous ; tant que vous n'aurez pas franchi ce cercle, tant que vous n'aurez pas changé le Milieu social, vous ne parviendrez pas à légitimer l'Élection ; et votre nouvelle Loi électorale sera tout aussi fausse, tout aussi incomplète, et amènera des résultats tout aussi mauvais que l'ancienne, parce que, comme l'ancienne, elle reposera sur des bases fausses, sur un terrain qui n'est pas préparé pour l'Élection.

Comprenez-vous maintenant pourquoi l'on est en droit de nier votre supériorité, de discuter la valeur et de mettre en question la légitimité de votre mandat ? Comprenez-vous qu'il s'agit, non de *Réforme*, mais de *Compétence électorale*, et que la Civilisation (et par ce mot j'entends notre état social actuel), la Civilisation, dis-je, ne fournissant pas, par

son organisation, les moyens de reconnaître', d'apprécier cette *Compétence*, ce n'est que dans un Milieu social supérieur à la Civilisation que peut être résolu, comme tant d'autres problèmes, le problème de la Réforme électorale (Exclamations.); — à moins pourtant que vous ne prétendiez, messieurs les radicaux, que, pour établir cette Compétence, la Garde nationale présente une base plus sûre et plus logique que le Cens; dans ce cas vous tombez dans la faute que vous reprochez à vos adversaires. (Marques d'assentiment au centre.)

Mais je dois une réponse à vos exclamations. Vous avez prononcé le mot d'Utopie, je l'ai entendu. Vous demandez, par curiosité sans doute, de quelle Utopie il va être question... Soit! je vous satisferai; je vous exposerai mon Idéal de Société. — Mais, d'abord, examinons un peu cette Société dont vous vous déclarez les champions, et nous verrons bien ensuite si mon Idéal vaut mieux qu'elle.

(Ici l'orateur entre dans l'examen de notre Mécanisme social qu'il critique impitoyablement. On lui répond que nous faisons tous les jours des progrès, que nous avançons dans la voie des améliorations, et que l'instruction, en perfectionnant les individus, nous conduira infailliblement au perfectionnement de la Société.)

Voyons donc, s'écrie l'orateur, voyons un peu, Messieurs, comment ces deux perfectionnements seront engendrés l'un par l'autre.

Il est vrai que votre Société a entrevu une immense source de Progrès dans l'Instruction, et comme elle a la manie du Progrès sans en connaître les Conditions, elle pousse de toutes ses forces à l'Instruction. Ce serait à merveille si elle faisait marcher de front tous les Progrès sociaux; mais, par malheur, elle s'imagine que sa tâche sera accomplie dès qu'elle aura donné à un plus grand nombre d'hommes leur part de connaissances littéraires et philosophiques; elle s'imagine que, passé le seuil du collège, les jeunes gens n'ont

plus rien à lui demander! Et lorsque, grâce à des études abstraites, sans rapport avec les faits de la Vie sociale, ces pauvres jeunes gens ont bâti dans leur imagination un Monde juste, humain, bienveillant, un Monde où chaque homme peut trouver sa place, un Monde enfin qui n'existe pas encore, la Société les fait entrer, sans préparation, dans nos tristes réalités! Elle les met brusquement aux prises avec les besoins physiques et intellectuels! elle les abandonne à d'infaillibles déceptions!... Quelle imprévoyance! quelle étourderie!

Mais cet homme que vous avez instruit, ou plutôt, que vous avez nourri d'illusions et de chimères; cet homme en qui vous avez développé des goûts, des penchants que vous ne le mettez pas à même de satisfaire; ce fils du pauvre qui a appris chez les Frères ignorantins, non pas seulement à lire, mais à penser aussi; ne voyez-vous pas qu'à peine lancé dans ce monde qui le dédaigne, le repousse, et refuse de lui faire une place, il reconnaît que ses intérêts sont sacrifiés, ses passions opprimées, sa valeur méconnue; que sa raison est en hostilité avec la morale, ses désirs en guerre avec les devoirs que vous lui avez prescrits? Ne comprenez-vous pas que pour cet homme la vie est un tourment continuel, un combat sans fin ni trêve, un combat inégal, dans lequel il manque presque toujours de forces, soit physiques, soit morales? N'apercevez-vous pas que, dans ce monde dont vous lui faites un véritable enfer, il a sans cesse à soutenir une lutte interne et externe? (On rit. — L'orateur avec force:) Oui, Messieurs, une triple lutte contre Dieu, contre ses semblables, contre lui-même!! (Effet manqué.)

Mais je m'aperçois que vous ne saisissez pas l'importance et le danger de ces contradictions, de cette triple lutte; je vais donc essayer, pour me faire comprendre, de vous présenter les choses sous une autre forme. (Ecoutez!)

Examinez-la sans prévention, votre Société, et dites-moi

si les sept-huitièmes des hommes ne sont pas en hostilité permanente contre vos lois, contre vos mœurs ou contre vos institutions ; et que répondriez-vous à ceux qui viendraient vous dire : « Vous nous avez fait apprendre à lire, imprudents! Du moment que nous avons su lire, nous avons pu tout lire, nous avons tout lu. Nous connaissons tout, nous sommes initiés à tous les mystères, à toutes les jouissances de l'intelligence; nous savons tout apprécier, tout discerner, le bien et le mal, le vrai et le faux. Or, comme nous nous sentons des facultés pour jouir, nous avons voulu jouir aussi. Mais quoi! vous avez mis des restrictions à l'exercice de nos facultés, vous nous avez dit : « Si vous voulez jouir, soyez riches, » et vous ne nous avez pas laissé les moyens de devenir riches. Vous nous avez ouvert les portes de la science, et vous nous fermez celles de la richesse! Imprudents d'un côté, vous vous montrez cruels de l'autre! Vous nous avez élevés comme des grands seigneurs; nous possédons, grâce à vous, la même instruction que des princes; nous sommes leurs égaux et quelquefois leurs supérieurs par l'intelligence ; et, non-seulement nous ne pouvons vivre avec eux, mais notre sort est de les envier, notre sort est d'être dédaignés, éclaboussés par eux! Et voyez quelle contradiction cruelle et stupide! Lorsque vous découvrez un os fossile, une mâchoire, vous dites : « Ceci est la dent d'un carnivore ou d'un rongeur, » parce que, entre l'organisme et les mœurs d'un même animal, vous avez reconnu des rapports intimes, une corrélation manifeste. Eh bien! dites-vous à l'animal rongeur : « Tu ne rongeras point ? » Non! car l'animal rongerait malgré vous; l'animal obéirait à la Nature, qui est plus forte que toutes vos prohibitions. C'est cependant de cette façon barbare que vous agissez envers nous... Nous, malheureux! nous devrions, à vous entendre, combattre nos penchants, vaincre nos désirs, comprimer notre nature : — nos penchants que vous avez éveillés, nos désirs que vous avez excités, notre nature que vous avez développée.... Et

pourquoi nous contraindrions-nous ainsi? pour obéir à certaines règles conventionnelles, à certaines prescriptions contradictoires, que vous avez décorées du nom de Morale!... Et parce que dès notre enfance vous nous avez inculqué ces maximes impies, vous avez espéré que plus tard nous ne les abjurerions pas! Nous ferez-vous donc croire que Dieu, qui nous a donné une organisation plus parfaite que celle des animaux, nous a refusé des droits égaux aux leurs? Non! et puisque nous sommes organisés pour la jouissance, nous avons le droit de jouir; car Dieu n'a pu nous donner les moyens sans vouloir la fin, et si la Société raisonne autrement, c'est qu'elle n'est pas dans les voies de Dieu. Nous ne voulons pas vous dépouiller, nous sommes comme vous amis de l'Ordre; mais nous demandons notre place au soleil! » (Rumeurs. Cris : A l'ordre!)

En vérité, Messieurs, je ne comprends rien à ces murmures. Quoi! de tous les côtés de la Chambre vous vous accordez (chose rare!) pour me crier que mes paroles sont dangereuses, anarchiques, incendiaires... Elles le seraient peut-être dans toute autre bouche que la mienne, et j'aurais tort d'ébranler ici les bases fragiles de votre Société, si j'arrivais à une conclusion révolutionnaire, et si de cette conclusion je me faisais une arme de destruction et de bouleversement. Je serais coupable, dis-je, si je me bornais au cruel et stérile plaisir de vous présenter le tableau fidèle de votre Société, ou si je vous le présentais comme une menace et non comme un avertissement. (Ecoutez!) Mais j'ai le droit de vous montrer le mal dans toute sa nudité, dans toute sa hideur; car je viens vous proposer un remède, et même je ne vous fais voir le mal sous son aspect désolant qu'afin de vous mieux convaincre, Messieurs, qu'il y a urgente nécessité d'y porter remède.

Daignez donc m'écouter; et d'abord, reconnaissez que vos cris ne peuvent prévaloir contre ce qui est. Mes paroles ne

peuvent être dangereuses qu'autant que votre Ordre social est vicieux. C'est donc à cet Ordre social, et non à moi, qu'il faut vous en prendre, si la vérité est dangereuse à dire, et si des plaintes trop légitimes semblent des brandons de discorde et d'anarchie.

Mais, dites-vous, ce n'est pas à nous qu'il faut attribuer les vices de l'Ordre social. Cet Ordre social existait avant nous. — Eh ! Messieurs, cette excuse vous satisfait-elle? Ne comprenez-vous pas que, continuer l'œuvre de vos devanciers quand cette œuvre est reconnue mauvaise, c'est accepter la responsabilité de leurs actes ? et que conserver, défendre une forme sociale qui produit le Mal et pousse l'homme aux crimes, c'est presque s'y associer? — Or, ce Mal, je ne vous en ai pas encore fait le tableau ; ces crimes, voulez-vous les connaître, vous messieurs les *gens de bien*, vous les hommes de loisir, qui n'avez jamais songé à tant de malheureux qui n'ont de ressource que le vol ou la mort ? Parce que vous avez une table bien garnie, des appartements somptueux, une existence fastueuse, vous supposez que personne ne manque du nécessaire, et parce que la vigueur et la santé se prélassent dans vos salons dorés, parce que l'air y est pur ou chargé de parfums, vous croyez que tout le monde se porte comme vous et les vôtres, et vous vous persuadez que l'atmosphère est saine au dehors ! Ah ! détrompez-vous ! Sachez qu'il règne autour de vous une épidémie qui n'atteint que les classes pauvres, c'est-à-dire les classes nombreuses et les individus tombés des classes riches ; sachez que les malades qu'on porte à l'hôpital guérissent dès qu'on leur donne à manger. « Et dans les lieux où le peuple ne meurt pas de faim *pressante*, sachez qu'il meurt de faim *lente*, par les privations ; de faim *spéculative*, qui l'oblige à se nourrir de choses malsaines ; de faim *familiale*, en s'excédant de travail, tombant dans les fièvres, les infirmités pour nourrir une famille ; de faim *imminente*, en se livrant par besoin à

des fonctions pernicieuses qui détruisent un ouvrier en dix, en six et même en trois ans (1). » Pour tous ceux-là, la mort est la condition de l'existence ; pour vivre il faut qu'ils se hâtent de mourir ! (Sensation.)

Maintenant vous baissez la tête ; maintenant vous gardez le silence ! Ah ! si j'entonnais un amphigouri moral sur *le progrès du vol sublime vers une marche rapide à la perfectibilité de la civilisation perfectible par le rationalisme du positivisme des saines doctrines et des grandes vérités du Commerce !...* Ah ! ne riez pas, Messieurs, sur des matières aussi graves !... Si j'entonnais ce docte amphigouri, vous ne manqueriez pas de m'applaudir ! Et lorsque je vous expose le tableau de nos misères, lorsque je vous peins au vrai la situation précaire, intolérable de vos frères, n'osant me contredire, vous vous gardez bien, toutefois, de m'approuver, et surtout vous négligez de prendre des mesures pour faire à ces misérables une existence moins pénible, un sort moins rigoureux, une mort moins affreuse...

Vous vous récriez sans cesse contre la perversité de la nature humaine, et moi j'admire les ressources que Dieu a mises en elle, et je m'étonne surtout d'une chose : c'est que, en présence d'institutions aussi mauvaises, aussi imprévoyantes que les nôtres, il n'y ait pas plus de crimes de commis, plus de scélérats reprenant par la violence ou l'adresse les droits qu'ils tiennent de la Nature et dont la Société les a injustement dépouillés.

(Ici l'orateur, répondant à diverses interpellations, est conduit à examiner les conditions du Droit de juger et à rechercher celles de la Légitimité des Lois.)

Un Droit, Messieurs, naît habituellement de l'accomplissement d'un Devoir. Or, qu'avez-vous fait pour protéger vos semblables contre la misère et le désespoir ? Sur une terre

(1) *Fausse industrie*, t. I, p. 406 *bx.*

qui peut produire suffisamment pour ses habitants, qu'avez-vous fait pour assurer l'existence de chacun? Quelles garanties avez-vous ménagées aux individus? quelles précautions avez-vous prises? quels liens avez-vous établis? Que doivent-ils à la Société, ceux que la souffrance a provoqués, ceux que la misère a contraints au vol? Qu'a fait, pour ces gens-là, cette Société *dont vous êtes ici les représentants?* Votre Société les met-elle à même d'utiliser leur talent, d'employer leur activité?... Tant que vous n'aurez pas établi entre eux et vous des liens, des garanties, vous n'avez établi aucun devoir d'eux à vous, aucun droit de vous sur eux. Vous n'avez pas même le droit de leur faire un reproche; tout au plus vous est-il permis de les traiter comme des malades, comme des aliénés, et encore avec le plus de soins et de douceur possible. (Agitation.)

Et vous, messieurs les Procureurs du roi, vous qui poursuivez le crime par métier, vous qui ne tenez presque aucun compte de la misère, du délaissement, du découragement et de l'ennui, qui sont comme les fruits naturels de notre état social; vous, Messieurs, qui attribuez tout à la dépravation, à la perversité humaine, ne réfléchirez-vous jamais à ceci: — Que pour guérir un mal il faut en supprimer la cause; qu'il faut donc s'attacher à la cause et non à l'effet; que la dépravation est un effet et non une cause; et que, si l'inclémence des temps vous oblige à punir dans un malheureux un effet dont la cause n'a pas entièrement dépendu de lui, vous devez déplorer cette funeste nécessité; que, loin de vous acharner après la victime, vous lui devez toute votre compassion; que vous devez, à l'exemple de la religion, consoler celui que la loi vous oblige à frapper; que vous devez surtout travailler à extirper la cause génératrice du mal; qu'enfin, si réellement il existait, comme vous le prétendez, des Passions radicalement mauvaises, c'est à Dieu et non aux hommes qu'il faudrait en demander compte;

c'est à Dieu, créateur des Passions, qu'il faudrait faire le procès ; c'est lui seul qu'il serait juste de punir, car à lui seul remonteraient tous nos crimes... ?

Mais non ! gardez-vous de commettre un pareil sacrilège ! Dieu est bon; Dieu nous a doués de Passions ; ce ne sont donc pas les Passions qui sont mauvaises, ce ne sont donc pas les Passions qui sont coupables. Quant aux hommes, eh ! Messieurs, si vous considérez sans préventions les embûches, les obstacles irritants dont leur route est parsemée, les tourments que la plupart endurent, vous serez plus près de les plaindre que de les condamner !

Messieurs, il n'y a que Dieu qui puisse être législateur en parfaite connaissance de cause, parce que Dieu, parce que la Providence peut seule descendre au fond des cœurs.

Société, veux-tu pouvoir légitimement juger et faire des lois? fais-toi d'abord Providence ; et laisse de côté tes doctrines d'égoïsme pour t'élever aux idées primordiales de Justice, telles que la garantie d'un MINIMUM à concéder au peuple, en compensation des droits naturels dont tu l'as dépouillé (Encore ! ). Garde en mémoire la réponse de Jésus aux Pharisiens qui lui reprochaient que ses disciples faisaient le jour du Sabbat, ce qui n'est point permis : « N'avez-vous jamais lu, leur dit-il, ce que fit David dans le « besoin où il se trouva, lorsque lui et ses compagnons « furent pressés de la faim? comment il entra dans la mai- « son de Dieu, mangea les pains de proposition et en « donna à ceux qui étaient avec lui, quoiqu'il n'y eût que « les prêtres à qui il fût permis d'en manger? (1) »

Si vous voulez avoir le Droit de juger, le Droit de faire des Lois, avisez donc, Messieurs, avisez à assurer à tous les hommes le *Droit au travail* dans tous les temps, et pour le cas de chômage ou de maladie un MINIMUM en vêtements, logement et subsistance... Autrement il n'existe

(1) Evangile selon saint Marc, ch. II.

point de pacte social (Oh! oh!), et il faudra bien que vous reconnaissiez avec Jésus-Christ, qu'il est des cas où l'on peut transgresser la loi, où l'on a le droit de prendre son nécessaire. où on le trouve... (Mouvements divers). A la vérité, ce *Minimum* ne peut être garanti que dans un Ordre social où sera organisé le *Travail attrayant;* car, sans le Travail attrayant, la garantie d'un *Minimum* ne serait qu'un encouragement à la paresse. A la vérité, dans cet Ordre social, le besoin de juger et de punir disparaissant, le droit en deviendra inutile; mais, alors, c'est une raison de plus pour nous hâter de sortir d'une Société qui engendre des scélérats et nécessite des juges et des bourreaux! (Rumeurs et chuchotements.)

Eh quoi! vous murmurez encore! et, si je comprends bien vos apostrophes, — de ce que je plains les criminels, de ce que je constate que leur nombre va toujours croissant, vous en concluez que j'encourage les hommes pervers...

Pervers!... Mais c'est votre forme sociale, ce sont vos lois, ce sont vos institutions qui les rendent tels; et, comme autrefois Dieu demanda à Caïn ce qu'il avait fait d'Abel, de même aujourd'hui tout homme a droit de vous demander ce que vous faites de vos frères... — Mais, dites-vous, nous en faisons ce que toutes les Sociétés en ont fait, et l'Histoire prouve que de tout temps il y a eu des hommes pervers, aimant le mal, nés pour le mal... Il faut une réponse à cette objection; posons donc le problème en termes clairs et précis :

« Dans l'ordre des choses de l'Humanité, il y a deux termes, — *l'Homme*, et le milieu dans lequel l'homme est placé, dans lequel il vit, agit, fonctionne; ce milieu, c'est *la Société*.

« La réalisation du Bien sur la terre dépend donc de la nature de l'*Homme* et de la nature de la *Société*. Il faut que la *Société* et l'*Homme* soient bons tous les deux pour que le Bien résulte.

« Aujourd'hui, et depuis les temps historiques, le Mal existe ; le Mal vient donc :

« Ou de la forme sociale, qui aurait toujours été mauvaise, tandis que la nature de l'homme serait bonne ;

« Ou de l'homme dont la nature serait mauvaise, tandis que la nature de la forme sociale aurait toujours été bonne ;

« Ou de l'homme et de la forme sociale, qui seraient ou auraient tous deux été mauvais.

« Voilà trois opinions ; les deux dernières sont fatales à l'homme, injurieuses à Dieu ; la première est glorieuse pour Dieu et met au cœur de l'homme la foi, l'espérance, l'amour et le courage.

« Eh bien ! les deux dernières ont été adoptées, la première repoussée !! Pourquoi ? par quelle raison ? Quelle raison ont-ils donnée, ceux qui ont décrété la perversité native de l'homme ? Vous le savez, mon Dieu ! voici leur raisonnement, ils n'en ont jamais fourni d'autre :

« *Le Mal existe dans la Société humaine, donc l'Homme est mauvais.*

« C'est-à-dire :

« *Le Mal peut provenir de deux causes, le Sujet ou le Milieu, l'Homme ou la Société ; — or, le mal existe, donc le mal vient de l'Homme* (1). »

Plaisante conclusion ! plaisant raisonnement ! singulière présomption qui nous a fait attribuer à l'*Homme*, ouvrage de Dieu, plutôt qu'à la *Société*, ouvrage de l'homme, toute la cause du mal ici-bas !

Eh bien ! cette idée fausse, radicalement fausse et impie, que dis-je ? cette erreur à jamais regrettable, c'est envers elle que vous vous êtes montrés le plus inébranlablement fidèles, le plus cruellement conséquents, hélas !... Législateurs passés et présents, avez-vous jamais suspecté un seul instant la Société ? Non ! mais, vous attaquant sans cesse à

(1) *Trois Discours*, etc. — Avant-propos, par V. Considerant, p. 45.

la nature de l'homme, vous avez fait de la Société une véritable place de guerre qui, loin de protéger ses membres, a dirigé contre eux toutes ses bouches à feu, toute son artillerie de lois, de restrictions et de prohibitions. Voilà l'idée, voilà le moyen : voyons les résultats.

Hélas ! les résultats sont connus ; mais c'est surtout aux siècles passés qu'il est juste d'en demander compte. A vous donc, siècles d'aveuglement, de misère et d'égoïsme ! —Vous avez semé le Morcellement, et vous avez recueilli les divisions, l'antagonisme, l'oppression, la guerre ! Vous avez créé le Commerce *inverse*, opérant dans l'isolement et dans l'ombre, et vous avez eu la Concurrence anarchique, les falsifications, les fourberies, la banqueroute, l'agiotage ! Vous avez créé les Douanes, et vous avez eu la contrebande ! Vous avez fait le travail isolé, continu, monotone, et vous avez eu les répugnances, la paresse, l'ennui, la misère, la prostitution, l'escroquerie, l'atrophie physique et la dépravation morale ! Vous avez créé des Devoirs conventionnels, et vous avez eu la révolte et l'hypocrisie ; la fausse Sagesse, et vous avez eu les excès ; la fausse Morale, et vous avez eu les mauvaises mœurs ; le Ménage morcelé, et vous avez eu tous les dégoûts de la famille ; le Mariage indissoluble, et vous avez eu l'adultère ; les Castes, les Priviléges, les Corporations exclusives, et vous avez eu les zizanies, les jalousies, l'orgueil, les haines, les usurpations, les vengeances ! Vous avez fermé la porte au Talent, vous avez mis le Talent hors la loi, et vous avez eu, non-seulement la rébellion du talent, mais encore l'arrogance du faux mérite et la rébellion de l'incapacité ! Vous avez caché vos femmes et vos filles, et vous avez eu les séductions, les viols, les rapts, les assassinats ; vous avez établi l'Insolidarité des hommes et des classes, quand tout dans la Nature est solidaire, et vous avez eu l'extrême opulence à côté de l'extrême pauvreté ; vous n'avez établi aucun rapport entre la Production et la Consommation, et vous avez eu l'en-

gorgement et la pénurie, l'accaparement et la famine; vous avez eu les crises industrielles et agricoles, ces maladies périodiques qui renversent les plus belles fortunes, ruinent les plus riches établissements, et jettent la misère et la faim dans tous les rangs du Corps social!

Est-ce tout? Non! votre globe a été dévasté par la guerre, il a été ravagé sous l'influence désordonnée et pernicieuse du caprice individuel; les climatures ont été bouleversées... Alors vous avez eu la Peste et toutes sortes de fléaux, toutes sortes de maladies honteuses... Alors, comme le Mal physique et le Mal moral sévissaient sur toute la terre, vous avez cru que la Providence s'était retirée de vous; vous avez fait plus: vous avez nié la Providence, vous avez été athées!...

Ainsi ont été générés toutes les erreurs, tous les préjugés, tous les vices, tous les crimes, toutes les scélératesses, toutes les infamies, toutes les calamités qui naissent forcément d'institutions fausses et incohérentes; et l'avarice, fille de l'isolement, de l'individualisme, du sentiment exagéré de la conservation; et la méchanceté, fille de l'injustice et de l'arbitraire; et la calomnie, et l'envie, et les trahisons, et les guet-apens, et les guerres civiles, les proscriptions, les confiscations, les assassinats juridiques.... Quoi encore? vos fonctionnaires publics, dans quelle position les avez-vous placés? Vous avez mis leur probité en lutte avec leurs intérêts et leurs passions, et vous avez eu les concussions, les exactions, les dilapidations et tous les genres de turpitudes. Alors, et comme vous vous en preniez toujours aux hommes et non aux choses, et non aux institutions, il vous a fallu des juges, des geôliers et des bourreaux; et, comme vous avez toujours dénié la justice au pauvre,—soit *directement*, comme au temps où le serf n'avait pas droit à la justice, soit *indirectement*, comme aujourd'hui que le prolétaire est hors d'état de subvenir aux frais du plus mince procès,—vous avez eu, pour dissidents, pour scissionnaires,

les esclaves autrefois, les prolétaires aujourd'hui, c'est-à-dire le grand nombre.

Esclaves ou serfs, ou prolétaires (car c'est tout un, sauf que l'esclave était nourri par son maître et le serf par son seigneur, tandis que le prolétaire meurt de faim, sans avoir le droit de rien demander à personne, pas même du travail), — esclaves, serfs et prolétaires, tous sont en rébellion permanente contre cet Ordre social dont vous les avez exclus; et ils vous obligent à entretenir à grands frais, dans un état d'oisiveté qui engendre tous les vices, une autre classe d'esclaves que vous avez décorés du titre de soldats, gens chargés de défendre votre Société, non pas seulement contre les dangers du dehors, mais contre l'ennemi intérieur qui vous menace sans cesse.

Depuis trois mille ans, que trouve-t-on, je vous le demande, au fond de toutes vos Sociétés? Une minorité d'esclaves armés contenant une majorité d'esclaves désarmés; car, en vain vous croyez avoir aboli l'esclavage, vos prolétaires sont bien les esclaves de la Société moderne...

Quel Ordre social, Messieurs (je m'adresse à vous maintenant), quel Ordre social que celui qui comprime toutes les passions fortes, refoule tous les grands élans du cœur, entrave les nobles instincts, déçoit les sentiments généreux, rend la vertu stérile et encourage le vice en le laissant triompher trop souvent!

Dans cet Ordre social, vous faites des lois pour obvier aux inconvénients qui se manifestent et à mesure qu'ils se manifestent, et vous avez des infractions à ces lois; vous décrétez des lois nouvelles, vous inventez des systèmes de pénalité inhumains, monstrueux, et ces nouveaux systèmes sont enfreints comme les autres. Loin de diminuer, le mal augmente, et vous en êtes venus à ce point qu'aujourd'hui le grand nombre se fait gloire d'être opposant à l'*Ordre établi*, tandis qu'à peine quelques hommes osent s'en déclarer les partisans.

Mais il faut dire aussi que vous et vos devanciers avez porté l'aveuglement et l'obstination jusqu'à l'extravagance. Eh quoi! dans votre rage de poursuivre les Passions humaines, parce qu'elles se révoltent contre vos Sociétés, parce qu'elles font obstacle à vos lois, à vos systèmes de convention, ô hommes de peu de foi! vous avez eu la sacrilège audace d'ordonner, — non pas relativement, mais d'une manière absolue et permanente, — vous avez, dis-je, ordonné, au nom de la Religion, au nom de Dieu, la compression de ces mêmes Passions qui sont l'œuvre de Dieu! et vous n'avez jamais pensé à faire le raisonnement que voici :

*Il ne peut exister que deux modes de Société, ou, ce qui revient au même, deux méthodes en exercice d'Industrie, savoir : — le* MODE MORCELÉ *opérant par familles isolées, n'ayant pas d'autre règle de conduite que le fameux axiome :* CHACUN POUR SOI, CHACUN CHEZ SOI : *c'est l'état actuel; — ou bien le* MODE SOCIÉTAIRE *ayant pour devise :* CHACUN POUR TOUS ET TOUS POUR CHACUN, *et opérant par nombreuses réunions qui connaîtraient une règle fixe pour rétribuer équitablement chaque individu selon les trois facultés industrielles,* CAPITAL, TRAVAIL ET TALENT.

*Lequel de ces deux procédés est l'Ordre voulu par Dieu? Est-ce le* MORCELÉ *? ou bien le* SOCIÉTAIRE ?

Rien de plus simple que ce Problème fondamental. Comment se fait-il que vous n'ayez jamais su le poser? La Raison vous disait d'essayer pratiquement la valeur de ces deux méthodes, afin d'en faire la comparaison, et le MORCELLEMENT seul a été mis en pratique...

Mais ce n'est pas seulement à l'égard du Problème social que les hommes ont procédé de la sorte. — S'est-il agi de régir les Passions humaines; deux Principes étaient en présence : *l'Expansion* et *la Compression*. A-t-on expérimenté l'un et l'autre de ces Principes? Non! l'on s'est borné à appliquer le Principe de *la Compression*. — En Astronomie, il

n'y avait que deux opinions possibles : *Est-ce la Terre qui tourne autour du Soleil?* ou, *le Soleil et les étoiles tournent-ils autour de la Terre ?* Eh bien ! l'on a commencé par dire que la Terre était immobile, et que tout le firmament faisait son évolution autour de nous — et pour nous... Vous conviendrez qu'après nous être aussi lourdement trompés au matériel, nous avons bien pu nous tromper de même au passionnel et au social.

Or, si nous nous sommes trompés, le plus grand bonheur qui puisse nous arriver sera certainement de reconnaître notre erreur afin de la réparer. Félicitons-nous donc, Messieurs, car, entre le Morcellement et l'Association, *il n'y a pas à hésiter. Dieu, à titre de suprême économe, a dû préférer l'Association, gage de toute économie, et nous ménager, pour l'organiser, quelque procédé dont l'invention était la tâche du génie.*

*Si l'Association est* VOIE DE DIEU, *il est dans l'ordre que la méthode opposée, le travail morcelé et incohérent, devienne pour nous* VOIE DIABOLIQUE *et fasse régner tous les fléaux opposés à l'esprit de Dieu* (1). (Rires.)

Eh ! messieurs, il y a longtemps que l'Ecclésiaste vous a mis sur la voie, lorsqu'il s'est écrié : « VÆ SOLI ! *quia cum ceciderit, non habet sublevantem se !* » Malheur à l'homme isolé ! car s'il tombe, nul ne viendra le relever. (On rit.)

Ah ! ah ! vous, messieurs de la gauche, et vous de la droite, et vous du centre, vous tous enfin les esprits forts, les sceptiques, vous surtout les athées des diverses parties de la Chambre, ce raisonnement vous fait sourire de pitié. Vous ne pouvez entendre parler de Dieu, de la Providence sans hausser les épaules ; et rien ne vous paraît bouffon comme de supposer que Dieu ait eu la faculté et la volonté de préparer pour nous un Code social. Que serait-ce donc si j'énumérais devant vous les absurdités sans nombre où

(1) *Traité de l'Assoc. dom. agr.*, tome I, page XXIX.

Dieu serait tombé s'il n'avait pas eu cette volonté? C'est alors que vous étoufferiez de rire. Mais je me garderai bien d'aborder cette matière ; je sais trop que, pour être compris par vous, il faut éviter par-dessus tout les raisons tirées des hautes sphères... (Murmures.)

Mais, Messieurs, votre incrédulité ne vous empêche pas, je suppose, de savoir calculer, et lorsque vous vous présentez devant vos commettants, vous n'oubliez jamais de vous poser en bons économes, habiles à réduire un budget. Parlons donc d'économie. (Marques d'attention.)

N'est-il pas vrai que, si Dieu a oublié de prévoir et de régler les Rapports sociaux, l'homme serait bien dupe de ne pas réparer cette omission? Et si son intelligence lui fait trouver une combinaison sociale plus parfaite que toutes les autres; si elle lui fait reconnaître le mode de sociabilité le plus convenant à sa nature, capable de produire le plus de bien avec le moins de frais possible, doit-il, OUI ou NON, adopter ce mode, essayer cette combinaison? — Je ferais tort à vos lumières, Messieurs, si je doutais de votre réponse. Or, avouez-le, si l'on eût donné à résoudre le problème suivant : — *Fonder une Société où les pertes de forces, où les frottements, où les complications soient le plus considérables possible, où l'on emploie le plus d'effort pour obtenir le moins de résultat;* à coup sûr on aurait choisi la Société morcelée. Eh bien! Messieurs (et c'est ici que va se montrer en plein l'utopie), si vous reconnaissez que la Société actuelle n'est pas la meilleure possible, il faut donc lui en substituer une meilleure, une plus vraie, et cette Société devra être UNE, car l'Unité est le signe du Bon et du Vrai.

Mais, par quel moyen opérerons-nous cette substitution? Nous servirons-nous de la Politique? Non! car la Politique s'occupe exclusivement du gouvernement; elle amène des disputes de partis, et rien de plus; éminemment

propre à détruire, elle est incapable de rien fonder. Nous adresserons-nous à la Morale, à la Religion ? Mais la Religion et la Morale, ne voyez-vous pas que, pour être appliquées, elles ont besoin, précisément, de ce que nous cherchons ; car, que voulons-nous, sinon le règne *effectif* des bonnes mœurs et la pratique *réelle* de la charité, que n'ont pu établir jusqu'ici ni aucune religion ni aucun système de morale ? Compter en pareil cas sur la Religion et la Morale, ce serait tourner dans un cercle vicieux....

Si nous pouvions découvrir une méthode qui eût un caractère scientifique, nous ne devrions pas hésiter à nous en servir, car la Science seule donne des solutions constantes et rigoureuses, seule elle garantit le succès.

Cherchons donc, et d'abord, posons le Problème social de la façon la plus large possible, et faisons en sorte que les termes de ce problème n'en préjugent pas la solution :

« *Etant donné l'homme avec ses besoins, ses goûts, ses penchants natifs, déterminer les conditions du* SYSTÈME SOCIAL *le mieux approprié à la nature de l'homme.*

« Décomposez le mot *système social,* et vous y trouverez système industriel, système commercial, système scientifique, système d'Education, système d'Architectonique, etc., toutes branches particulières de l'arbre social. — Or, la vérité étant UNE, si vous avez découvert la Loi qui doit régir l'un de ces systèmes, vous avez aussi la solution pour tous les autres (1). »

Eh bien ! je crois pouvoir vous l'affirmer à l'avance : si vous cherchez toutes les convenances, si vous calculez toutes les conditions d'économie, d'aisance, de liberté, si vous tenez compte de tous les goûts, de tous les penchants *natifs* de l'homme, vous reconnaîtrez que le Problème que je viens de vous énoncer se transforme dans celui-ci :

(1) *Destinée Sociale*, t. I, p. 521.

ASSOCIER *en travaux de culture, ménage, fabrique, éducation, etc., quatre cents familles inégales pour opérer l'exploitation combinée d'une lieue carrée de terrain* (1).

Voilà mon Utopie, à moi, voilà mon Idéal! Oui, quoique vos rires puissent vous paraître fort spirituels, vos sarcasmes fort concluants, mon Utopie, c'est l'ASSOCIATION; mon Idéal, c'est le PHALANSTÈRE. (Ah! enfin!)

Oui, c'est le PHALANSTÈRE! car le Phalanstère, reposant sur la Théorie sociétaire, présente bien le caractère de certitude absolue qui est gage de succès; et l'inventeur du Phalanstère, votre compatriote, Messieurs, CHARLES FOURIER, est le seul homme qui ait découvert la méthode scientifique que nous cherchons. Je vous défie de trouver, ailleurs que dans Fourier, un travail complet auquel vous puissiez sérieusement recourir, un travail fondé, non sur le caprice ou sur l'esprit de système, mais sur l'observation de la Nature, dont il procède sans cesse, de la Nature dont il reflète et fait ressortir la grande et magnifique Unité. (Interpellations.)

L'Association, dites-vous au centre, on en a fait des essais calamiteux.... Parce qu'il vous plaît d'appeler du nom d'Association les monstruosités dont nous avons été témoins depuis quelques années, vous en tirez une conclusion contre moi! Mais, Monsieur, vous qui m'avez fait cette objection, vous ignorez donc ce que signifie le mot *Association?* Sachez que les prétendues Associations dont vous parlez n'ont eu lieu qu'en mode *simple*. On n'a réalisé, monsieur, que l'association des capitaux; mais l'Association véritable, celle qui consiste à faire participer, soit à la Production, soit à la Consommation, le *Capital*, le *Travail* et le *Talent*, ces trois facultés dont vous vous efforcez d'organiser la lutte tandis qu'il faudrait les concilier et les faire opérer de concert, l'ASSOCIATION INTÉGRALE enfin, jamais on n'a songé

(1) *Destinée sociale*, t. I, p. 335.

à en faire l'expérience. Rappelez-vous en quels termes j'ai posé le problème : ASSOCIER EN TRAVAUX DE CULTURE, MÉNAGE, FABRIQUE, ÉDUCATION, ETC., ETC. — Où donc avez-vous vu jusqu'à ce jour une Association de ce genre ?

Mais, dites-vous, c'est ce qui prouve que votre système n'est qu'une Utopie. Oui, sans doute, c'est une Utopie, puisqu'elle n'a pas encore reçu d'application ; mais cette Utopie, j'en indique les moyens, les procédés ; je prouve que ces procédés sont commandés par la Nature elle-même, et c'est ce que ne font pas habituellement ceux que vous appelez des utopistes ; c'est ce que vous ne faites pas vous-mêmes.

Car enfin, il faut bien avoir le courage de vous le dire, c'est vous qui êtes des utopistes, vous et non pas moi. Si je suis utopiste, moi, c'est ce que vous ne pourrez affirmer qu'après avoir fait l'épreuve du moyen que j'indique. Vous, au contraire, vous êtes bien des utopistes dans toute la force du mot, vous qui travaillez depuis tant de siècles à l'établissement définitif de vos impossibles Sociétés, vous qui construisez toutes sortes de systèmes irréalisables, fondés, non sur la Science, mais sur un empirisme étroit, aveugle et mesquin. Oui, c'est vous qui êtes les véritables utopistes, vous qui votez des indemnités aux victimes des ouragans au lieu de mettre un terme aux ouragans (Mouvement d'étonnement); vous qui ouvrez des Dépôts de mendicité au lieu de mettre un terme à la mendicité ; vous qui établissez des Bureaux de bienfaisance, hélas ! si insuffisants, quand vous pourriez donner la richesse à tous. (On interpelle l'orateur.)—Non, je n'ai pas dit que vous eussiez tort d'indemniser les malheureuses victimes des fléaux ; je vous approuve, au contraire, de chercher à adoucir le mal que vous ne savez pas empêcher. Mais, parce que vous aurez pris de l'argent à ceux-ci pour faire l'aumône à ceux-là, la Nation s'en trouvera-t-elle moins appauvrie ? en aura-t-elle moins subi les fléaux ? Remontez donc à la source du mal, Messieurs ! D'où viennent les fléaux ? de la dégradation climatérique ; rétablissez

les climatures, et les fléaux disparaîtront... (Éclats de rire.) Mais non! grâce à ces folles visions d'impénétrabilité de la Nature, qui ont découragé si longtemps l'esprit de recherche et d'examen, profonds utopistes que vous êtes, vous rêvez encore la perfectibilité de la Civilisation, si peu faite pour les mesures d'utilité générale!... Mais, vous aurez beau faire, votre rêve de perfectibilité, votre utopie ne s'accomplira pas!

La Nature est pour moi contre vous; la Nature, qui repousse vos prétendues améliorations, indique et commande les Procédés que je vous propose, les Procédés *phalanstériens*. Mais, je vous le dis, pour appliquer ces Procédés, il faut renoncer à l'état Morcelé; il est nécessaire, il est indispensable de changer de voie, de marcher dans une direction *nouvelle*. Eh! ne vous plaignez pas de cette nécessité; elle est le gage de notre salut; car enfin si, jusqu'à ce jour, vous avez échoué dans vos tentatives, c'est que vous vous êtes bornés aux moyens connus; c'est que, à des maladies invétérées vous avez voulu n'appliquer que des remèdes dont l'impuissance est notoire. L'ancienne voie est évidemment sans issue; essayons donc d'une voie nouvelle, car aussi bien, Bacon nous l'a dit: « Il serait insensé et contradictoire de penser que ce qui n'a jamais été exécuté puisse l'être autrement que par des moyens non encore éprouvés (1). »

(1) *Insanum quiddam esset, et in se contrarium, existimare, ea, quæ adhuc nunquam facta sunt, fieri posse, nisi per modos adhuc nunquam tentatos.*

Citons le passage qui précède; il est remarquable à tous égards, et renferme la condamnation des *utopistes empiriques*, en même temps que la défense et la règle de conduite des *utopistes scientifiques*.

*Homo, Naturæ minister et interpres, tantum facit et intelligit, quantum de Naturæ ordine, re vel mente, observaverit: nec amplius scit aut potest.... Scientia et potentia humana in idem coincidunt, quia ignoratio causæ destituit effectum. Natura enim non nisi parendo vincitur; et quod in Contemplatione instar Causæ est, id in Operatione instar Regulæ est.*

Eprouvez donc les moyens entièrement neufs que je vous propose et qui ne sont nullement dangereux, car ils se réduisent à fonder l'Unité sociale par l'Organisation de la Commune, élément alvéolaire de la Société. (*Agitation en sens divers.*)

Vous êtes étonnés, Messieurs, vous êtes ébahis. Habitués à croire que la question sociale se réduit à une question de portefeuilles, vous voulez des Ministres à renverser, un Pouvoir à harceler... Mais, je vous le demande, que signifie un changement dans le ministère, s'il n'y a pas changement complet de système et d'idées? Qu'importent de simples substitutions de personnes, quand il s'agit d'Organisation sociale?

Le Pouvoir, Messieurs, ou plutôt l'Organisation de l'État, n'est que la résultante de l'Organisation des divers centres d'Unité qui composent un Empire, un Royaume, une République; et le Pouvoir est plus ou moins légitime selon qu'il est plus ou moins l'expression vraie, le résultat naturel et sincère de l'Organisation sociale qu'il représente et qu'il résume. Il n'y a pas de maxime politique, doctrinaire ou républicaine, qui puisse prévaloir contre ces vérités. Qu'importe donc, pour le moment surtout, qu'importe que le Pouvoir soit monarchique ou républicain?... Ne savez-vous pas d'ailleurs combien ces dénominations sont vagues, combien peu elles comportent de garanties? Ne voyons-nous pas des États despotiques assurer autant et plus de justice et de liberté aux *sujets* que certaines Républiques n'en garantissent aux *citoyens?* Négligeons donc ces stériles querelles de mots, et reconnaissons qu'il ne s'agit pas de renverser ou même de modifier le Pouvoir, mais d'établir et de déterminer les Rapports des hommes entre eux, de favoriser, d'harmoniser l'essor de leurs Passions, de régulariser leurs diverses fonctions dans l'Unité sociale; en un mot de changer le fond et la forme, et non pas la surface et le faîte de la Société.

Aborder le Problème social par le Pouvoir, c'est aborder

un syllogisme par la conséquence, un théorème par le corollaire. En effet, le Pouvoir n'existe que parce qu'il y a un fait social antérieur. Posons d'abord les principes, la conséquence viendra plus tard, et elle viendra certainement. Voulez-vous fonder un édifice, établissez d'abord la base et non le faîte; une ruche, commencez par l'alvéole; un Empire, par l'Organisation de la Commune. (Mouvement.)

Reconnaissez-le donc avec moi, la Politique qui enseigne à résoudre le Problème social par la conséquence est une science fausse et décevante; et c'est ce dont auraient dû vous convaincre depuis fort longtemps les résultats que vous en retirez; car depuis fort longtemps la Politique, au lieu des bons effets que vous lui demandez, ne vous donne que des effets désastreux. Pourquoi? Bacon vous le dit encore: *Ignoratio Causæ destituit Effectum;* vous n'êtes impuissants que parce que vous ne possédez pas une Science, et qu'*ignorant la Cause, vous ne pouvez produire l'Effet.* Fondez donc la première Commune sociétaire (car elle est *la cause*); et laissez en repos le Gouvernement (qui n'est que *l'effet*). — Mais le Gouvernement est mauvais, soit! Il est vicieux, je le veux bien; mais modifiez d'abord la Société dans son élément alvéolaire qui est la Commune, et soyez sûrs que d'une Société bien organisée il ne pourra sortir qu'un bon Gouvernement. (Bruits confus.)

Vous avez tant et si vainement essayé des règlements d'ordre public ou privé! vous devriez enfin comprendre que ce n'est pas par des Chartes ou des Constitutions, mais par des Institutions, que vous pourrez parvenir à vos fins. Voulez-vous un exemple? Prenons la Liberté! la Liberté, objet de tous vos vœux, comptez-vous pouvoir l'établir autrement que sur ses bases réelles, sur ses seules bases véritables? Vous auriez tort, Messieurs. La Liberté consiste dans l'exercice plein et entier des Droits naturels de l'homme; trouvez des Combinaisons sociales où ces Droits puissent être

rendus à l'homme, et la Liberté naîtra d'elle-même, sans décrets, sans prescriptions, et surtout sans restrictions et sans proscriptions...

Mais pour obtenir ce résultat tant désiré, il faut sortir de la Civilisation, car la Liberté et les Droits qui la consacrent sont, comme la Justice et la Vérité, incompatibles avec l'état civilisé ou barbare, incompatibles avec le Morcellement; pour les contenir, il faut une Société plus large, une Société supérieure; il faut l'Association, il faut l'ORDRE COMBINÉ !

Hâtez-vous donc d'entrer dans cette ère nouvelle; hâtez-vous, il est temps ! Loin de moi la pensée de vous effrayer par le tableau de vos dangers ! Mais ne comptez pas trop sur cette tranquillité factice que vous maintenez avec peine autour de vous. Les chances de Révolutions sont loin d'être épuisées; nos dernières commotions politiques datent d'hier, elles recommenceront demain peut-être; le sol est encore brûlant, il s'ébranle sous vos pas, et vous discutez sur des volcans prêts à faire éruption. L'inquiétude et le malaise sont partout, même chez les puissants, même chez les Rois... Oui, Messieurs, TOUT EST LIÉ; et le sort des Rois est invinciblement attaché au sort des Peuples; tant que ceux-ci subissent le joug des *subversions*, ceux-là sont nécessairement des esclaves couronnés; leur existence est aussi incertaine, elle est plus menacée que ne l'a jamais été celle des plus vils esclaves, et l'avenir, en émancipant les Peuples, doit aussi émanciper les Rois... Hâtez-vous donc ! les civilisations orientales, la civilisation grecque, la civilisation romaine ont successivement péri faute d'une issue. Vous laisserez-vous périr comme elles et par la même raison qu'elles ? Ah ! croyez-moi, cessez de faire des lois, c'est un soin inutile; ou plutôt, je me trompe, faites-en une sur-le-champ, une grande et belle loi qui sera la dernière, une loi d'où datera l'Ère nouvelle, l'Ère du Bonheur

de l'Humanité; décrétez l'Organisation *sériaire*, ordonnez l'établissement d'une Commune sociétaire, d'un Phalanstère enfin !... (Rires et chuchotements.)

Quoi! vous revenez encore à ce mot d'Utopie! En vérité, c'est une manie surprenante que vous avez là, Messieurs... Eh bien! oui, prenez-la, essayez-la, mon Utopie; mon Utopie est palpable, elle a un corps, un corps déterminé; on en peut prouver l'existence, on peut savoir ce qu'elle est enfin; tandis que vos utopies, à vous, en quoi consistent-elles? Hélas! vous n'en savez rien vous-mêmes... (Dénégations.)

Vos Sociétés! j'ignore, en vérité, pourquoi vous y tenez tant! Il y a longtemps que vous devez savoir qu'elles sont défectueuses; il y a longtemps qu'un homme dont vous vénérez le caractère, dont vous aimez à consulter les écrits, Montesquieu, vous en a prévenus : « Les Sociétés civilisées sont atteintes d'une maladie de langueur, d'un vice intérieur, d'un venin secret et caché; » et J.-J. Rousseau, n'a-t-il pas dit : « Ce ne sont pas là des hommes, il y a quelque bouleversement dont nous ne savons pas pénétrer la cause. » Mais qu'ai-je besoin d'étayer mes raisonnements de ces citations? je ne veux, pour preuve de la fausseté des Sociétés humaines depuis les temps historiques, que le fait suivant que vous ne pouvez pas nier — malheureusement : Tous les auteurs, tous les propagateurs de sciences fausses, incertaines (Politique, Economisme, Métaphysique, Moralisme, Idéologie), vous les avez bien accueillis, vous les avez honorés, enrichis, respectés; quant à ceux qui ont apporté au monde des sciences fixes, des découvertes bienfaisantes, vous les avez tous honnis, tous méprisés, tous persécutés, tous, excepté Newton peut-être; et voici qu'aujourd'hui vous ridiculisez, vous calomniez le continuateur de Newton!... Est-ce que de pareils faits pourraient avoir lieu dans une Société un peu bien constituée?

Quoi? que dites-vous?... je n'ai pas bien saisi l'objection... Ah! j'entends; vous reprochez à Fourier de vouloir

tout réformer du même coup. Mais, Messieurs, encore une fois, il existe dans les choses une solidarité fatale. Cette solidarité, vous la nieriez en vain; elle vous suit, elle vous presse, elle est le secret de votre impuissance. Voulez-vous, en effet, messieurs du Pouvoir, voulez-vous connaître à quoi tient le peu de succès de vos tentatives? Vos adversaires les radicaux, vous l'ont reproché mille fois, et avec raison; c'est que vos principes (si tant est que vous ayez des principes) manquent de ce qui fait le caractère essentiel de la Science, l'Unité! c'est que, vos opinions étant essentiellement fragmentaires et contradictoires, vos tentatives sont toujours partielles, incomplètes; elles procèdent sans lien, sans ensemble, et surtout sans but précis, sans principe de direction. (Applaudissements à gauche.)

Ah! messieurs de l'Opposition, ne battez pas tant des mains, ne vous applaudissez pas tant de ma critique, car elle peut s'adresser à vous tout aussi bien qu'à vos adversaires. Vous voyez bien le côté faible des hommes du Pouvoir; mais vous, qu'auriez-vous fait à leur place? Connaissez-vous, mieux qu'eux, le mot de l'énigme? Avez-vous un remède? indiquez-le; une idée? communiquez-la; un plan? faites-nous-en part... Mais si vous n'avez ni remède, ni plan, ni idée, osez-vous bien reprocher à vos adversaires de n'en avoir pas plus que vous? Voyons, parlez; si vous étiez au Pouvoir, que feriez-vous pour le bonheur de la Nation? Formulez donc quelque chose pour voir... Vous ne répondez pas, et vous faites bien; car si vous savez ce que vous ne voulez pas, vous ne savez pas ce que vous voulez... (Applaudissements au centre.)

Et vous messieurs du Centre, messieurs les hommes forts; les hommes spéciaux, positifs; les hommes gouvernementaux, qui ne voulez tenir compte des faits que lorsqu'ils vous crèvent les yeux, et qui encore, dans ces faits, ne voulez voir que des détails; de grâce! vous, Messieurs, qui laissez périr la Société sans venir à son secours, vous qui défendez

encore le *statu quo* quand la désorganisation se fait sentir de toutes parts, quand c'est l'instabilité qui est le caractère de notre situation présente, — instabilité dans le Pouvoir, instabilité dans les institutions, instabilité dans vos opinions mêmes ;—de grâce ! Messieurs, ne tournez pas à votre avantage mes attaques contre l'Opposition. Regardez un peu votre ouvrage, regardez où vous en êtes, et jugez si vous avez lieu de vous applaudir.

Depuis la base jusqu'au sommet de l'édifice social, qu'y a-t-il d'assuré? N'est-il pas honteux pour la raison, dont vous faites un si vain étalage, que vous ne puissiez pas vous accorder sur un seul point? je dis sur un seul! Que d'opinions diverses et contradictoires sur la peine de mort, sur le divorce, sur l'équilibre de population, sur l'émancipation des noirs, sur les monopoles, sur la question des machines, sur la question des salaires, enfin que sais-je? sur une multitude de questions qui se présentent tous les ans à cette tribune ou dans la rue... hélas! bien inutilement, puisqu'on ne pourra les résoudre qu'en organisant une Société supérieure à la nôtre! N'est-il pas honteux que vous ne puissiez parvenir à concilier l'*Ordre* et la *Liberté*, et que ces deux besoins de l'Humanité, également nécessaires et légitimes, vous les trouviez sans cesse en lutte, en opposition? N'est-il pas déshonorant, je ne dis pas pour la Nation, mais pour l'Humanité, qu'un homme, qui est le Roi, ne puisse sortir de chez lui qu'escorté de bataillons, qu'enfermé dans un cercle d'hommes armés? N'est-ce pas une monstruosité odieuse, infernale, que le chef de la Nation, pauvre esclave couronné, soit forcé de prendre tant de précautions... pourquoi?... ô siècles à venir, vous ne le voudrez pas croire!... pour protéger sa vie contre les assassins!... (Mouvement, agitation.)

Eh! Messieurs, ne murmurez pas tant; c'est un fait, et un fait malheureusement trop notoire, que je proclame du haut de cette tribune, un fait qui décèle, au sein de la Société,

une atroce, une épouvantable subversion... Et quand je vous offre, à vous les premières victimes de cette Société subversive, quand je viens vous offrir une Science qui doit vous guider à travers les plus inextricables difficultés, vous m'accueillez par des moqueries, et vous me traitez d'utopiste. Ne voyez-vous donc pas, vous qui vous contentez de quelques recrépissages partiels, que c'est tout l'édifice qui va crouler?

Ah! que vous feriez bien mieux d'annoncer au Roi la découverte d'où dépend le salut de la France et du monde, et de lui montrer l'intérêt spécial, l'intérêt immense que lui et les siens ont dans cette question!... Car vous ne me ferez pas croire, vous tous les ennemis du Roi, et vous ses partisans maladroits qui lui nuisez en voulant le servir, vous ne me ferez pas croire que le Roi, par pure obstination, refuse d'entreprendre la seule chose qui puisse le sauver et nous sauver avec lui. Non, je ne crois pas que le Roi, dûment averti, refuse de faire étudier par un homme de confiance et d'étudier lui-même la THÉORIE DU MOUVEMENT SOCIAL qu'il lui importe tant de connaître et d'appliquer. Rendons-nous donc au plus tôt auprès de Sa Majesté, et si, comme je le pense, aucun de vous n'est en état de lui exposer convenablement la chose, voici ce que je vous propose de lui dire au nom de la Chambre (Ah! ah! écoutez!) :

« Sire, voulez-vous opérer la fusion des partis qui se disputent les honneurs et les bénéfices du Pouvoir? voulez-vous faire cesser les embarras, les obstacles que les factions vous suscitent chaque jour? voulez-vous mettre un terme à la pénurie fiscale qui sert trop souvent de prétexte aux agitateurs? voulez-vous quadrupler presque subitement les produits en France? Au lieu des tracasseries que l'on vous fait essuyer pour les dotations et les apanages de vos enfants, voulez-vous voir le Pays offrir spontanément à vos enfants des avantages supérieurs à ceux qu'il leur refuse aujourd'hui? voulez-vous voir doubler, tripler le chiffre de votre

liste civile? hâtez-vous de fonder le premier Phalanstère! (Oh! oh!)

« Désirez-vous l'affranchissement universel des esclaves, du consentement des maîtres? l'abolition de l'indigence par toute la terre? la clôture définitive des conspirations, des émeutes, des révolutions? Voulez-vous que vos ennemis les plus acharnés deviennent vos plus zélés partisans? Aux attaques dont votre gouvernement et Votre Majesté elle-même sont l'objet, voulez-vous voir succéder un concert unanime de reconnaissance et d'amour? Voulez-vous que les familles les plus illustres de l'Europe recherchent avec empressement l'alliance de vos enfants? Voulez-vous assurer à perpétuité des trônes à tous les membres de votre famille? voulez-vous vous-même mériter le trône *omniarchal* du Globe? Voulez-vous voir les Rois briguer votre suffrage et votre amitié? Faites un Phalanstère, sire, faites un Phalanstère! (On rit.)

« Voulez-vous faire cesser la guerre des prolétaires contre les propriétaires? Voulez-vous mettre un terme aux violences, aux meurtres, aux crimes, qui sont l'épouvantail de la Société en même temps que l'aliment de nos débats judiciaires? Voulez-vous faire concourir à la prospérité publique l'intérêt individuel et l'intérêt collectif, aujourd'hui si hostiles l'un à l'autre? Voulez-vous l'extirpation des pestes et des maladies qui déciment le genre humain? voulez-vous enfin voir l'Humanité sortir du cercle de misère, d'anarchie et d'impossibilités où elle a croupi trop longtemps, et s'élancer, sublime et radieuse, dans une voie où il y ait place pour la gloire, la prospérité, le bonheur de tous? Faites un Phalanstère!... Voulez-vous conquérir la vénération, l'amour de vos contemporains et mériter les bénédictions de la postérité la plus reculée? faites un Phalanstère, sire, faites un Phalanstère!... (Quelques voix : Faites un Phalanstère!)

« Sire, vous avez besoin de sortir de la politique ambiguë qui ne termine rien et empire votre situation et celle de la

France; vous avez besoin de faire un coup d'éclat. Préparez donc le plus grand fait, le fait le plus glorieux, le plus magnifique qu'il soit donné à un globe de contempler; opérez donc la transformation la plus heureuse qui puisse s'accomplir dans les Destinées de l'Humanité : faites un Phalanstère!... » (L'auditoire en chœur : Faites un Phalanstère!... Hilarité prolongée.)

Ah! ne riez pas, Messieurs, ne riez pas, car cela est du dernier sérieux!... Et vous, Messieurs, qui êtes ministres, et vous tous qui voulez le devenir, vous, les philosophes, les savants, les hommes de lettres, les propriétaires, les capitalistes, sachez que dans le Régime phalanstérien il y a du bonheur pour tous les caractères, de l'emploi pour toutes les vocations, des titres pour toutes les ambitions, des sceptres pour toutes les supériorités... Vous êtes donc bien sûrs d'avoir chacun votre lot... Mais je me garderai bien d'insister là-dessus; je craindrais de vous faire injure, car je connais votre dévouement, votre modestie, votre désintéressement. (On rit.) Je ne plaisante pas, Messieurs... Si les ministres, si les gens riches, si tous ceux enfin qui sont puissants par leur position, leur fortune, leur crédit, leur intelligence, pèchent par un côté, c'est à coup sûr par défaut d'ambition, par défaut de désirs; car ils se contentent, — les ministres d'un portefeuille, quand ils pourraient avoir un trône, — les riches d'un hôtel, quand ils pourraient posséder des palais, — et les banquiers, les capitalistes, d'un médiocre intérêt de leurs fonds, quand ils pourraient les décupler en peu d'années. Convenez, Messieurs, que tous ces gens-là sont bien dupes! (Rires d'incrédulité.)

Dupes, nous le sommes tous, et, pour en douter, il faut n'avoir jamais réfléchi un seul instant sur la puissance et les bienfaits de l'Association; il faut n'avoir rien compris à des institutions que tout le monde admire, mais que peu de gens savent apprécier à leur juste valeur, telles que les Théâtres et les Postes, ces deux emprunts que la Ci-

vilisation a faits à des Périodes sociales supérieures, et tant d'autres encore dont il suffirait d'étendre le principe et l'application à toutes les branches de l'Industrie et de l'Administration, à tous les travaux domestiques et agricoles, à tout ce qui rentre dans le domaine de l'activité humaine.

Aussi, loin de rejeter les résultats que je vous annonce, vous devriez, *à priori*, par analogie, en admettre la possibilité, sauf ensuite à en examiner les preuves. Mais non; vous vous conduisez absolument comme ferait un sauvage à qui l'on dirait, en lui montrant une épingle, qu'un homme seul en fait quarante-huit mille pareilles dans un seul jour; le sauvage estimerait fou ou imposteur celui qui lui tiendrait ce langage. Mais, je vous le déclare, en regardant ce fait comme fabuleux, le sauvage serait dans son droit; car le sauvage ne sait rien, ne connaît rien; tandis que vous, les savants, vous, les hommes éclairés, qui possédez tant de points de comparaison, tant de moyens pour vérifier si l'on vous dit ou non la vérité, vous qui pouvez, d'après le chemin déjà parcouru, mesurer celui qui vous reste à parcourir, et par les merveilles déjà accomplies calculer celles que nous accomplirons encore, vous n'êtes pas dans votre droit, et vous vous montrez plus inintelligents que le sauvage. (Murmures.)

Vous le voyez, Messieurs, un autre à ma place vous traiterait peut-être d'ambitieux, de brouillons, d'égoïstes, d'hommes de mauvaise foi. Je suis plus indulgent, ou si vous aimez mieux, plus *parlementaire;* car je me borne à dire que vous êtes dans l'erreur. Ah! croyez-moi : dans votre propre intérêt, oubliez un instant ces haines, ces querelles enfantées par vos tristes divisions; répudiez un passé déplorable, faites volte-face, il est temps, l'Humanité vous y convie! Et, d'abord, commencez par mieux employer vos HOMMES et votre ARGENT.

Vos HOMMES, qu'en faites-vous? Que faites-vous de vos légions meurtrières? A quoi servent vos armées destructives? N'ont-elles pas assez dévasté, ensanglanté cette belle Terre,

notre domaine à tous, notre mère commune? Vous croiriez-vous déshonorés si vous tentiez de réparer le mal qu'elles ont fait? Vous avez bien sû assembler ces hommes pour la dévastation; ne sauriez-vous les associer pour la production? Pourquoi n'essaieriez-vous pas de substituer à vos légions meurtrières des Phalanges laborieuses, à vos armées destructives des Armées industrielles qui, au lieu de transporter des canons à travers les Alpes, reboiseraient vos montagnes dépouillées de leur verdure, dessécheraient, fertiliseraient vos marais, creuseraient vos canaux, vos ports, et qui, d'abord et avant tout, prépareraient le Canton où devrait être inaugurée l'Unité sociale?

Votre ARGENT, à quel usage le consacrez-vous? Un exemple va nous suffire, et l'obélisque qui se dresse à quelques pas de cette enceinte peut nous servir de triste, mais éloquent enseignement. Pourquoi, je le demande, pourquoi a-t-on placé là cette affreuse pierre? Pourquoi? eh! qui ne voit que tout autre monument aurait dû avoir une signification à la fois historique et politique, c'est-à-dire agréable à ceux-ci, mais hostile à ceux-là? Eh bien! ce monolithe a l'inappréciable avantage de ne rien signifier, ou du moins il n'a pour nous qu'une signification négative. Voilà comment et pourquoi ce hideux granit est devenu la touchante image de l'accord qui règne parmi nous, le digne emblème de la Concorde politique dont cette place porte le nom pompeux et mensonger. (Sensation).

Que de cris n'avons-nous pas jetés, nous, les artistes (ah! pardon! j'oublie que je suis député); que de cris n'avons-nous pas jetés, vous vous en souvenez, quand on nous apprit que le centre de notre belle place allait être embarrassé par ce lourd et disgracieux monument de notre folie? Que de pleurs n'avons-nous pas versés sur cette laideur physique et morale? Cependant l'énorme pierre était amenée d'Égypte, et pour la dresser en notre présence, on a dépensé quatre millions! QUATRE MILLIONS! plus qu'il n'en faut pour pro-

céder au premier Essai sociétaire! Que dis-je? l'argent qui servira à ce premier Essai ne sera qu'une avance produisant de gros intérêts, tandis que les millions dépensés pour l'obélisque sont à jamais perdus! La postérité ne voudra pas croire à cette extravagance, à cette immoralité. Quatre millions pour une pierre, quand la Société regorge d'indigents, quand elles ne trouve pas de quoi fonder l'établissement qui seul peut la sauver! Quel déshonneur pour notre époque! Quelle honte pour la Raison publique!

Mais notre époque, mais la Raison publique, quelle répugnance peuvent-elles donc éprouver contre un Ordre de choses qui s'annonce comme devant produire sans rien détruire, et qui, en donnant aux pauvres, trouve le moyen de donner encore aux riches?... (Mouvement.)

Ah! ah! cela vous étonne, Messieurs les républicains et les radicaux, vous, Messieurs les exclusifs de tous les partis, qui, dans la Nation, ne voulez envisager que les intérêts d'une Classe, vous, Messieurs les niveleurs, qui ne savez donner aux uns qu'en prenant aux autres; sachez tous que *Le mal n'est pas que quelques-uns aient trop, mais bien que presque tous n'aient pas assez* (1); et sachez encore que c'est un des bienfaits de la Science d'augmenter à la fois la fortune et le bien-être de tous et de chacun; que c'est là ce qui caractérise le véritable Progrès, et que quiconque parle au nom du Progrès sans annoncer ce double résultat se trompe ou ment!

Et vous, ministres du Roi, pauvres forçats qui ramez péniblement sur la galère gouvernementale; vous, qui, à travers toutes sortes de dangers, pilotez misérablement le vaisseau de l'Etat, au risque de vous briser avec lui sur les récifs; vous qui, de peur de vous égarer, n'osez vous éloigner des côtes où vient si souvent échouer ce vaisseau désemparé, faisant eau de toutes parts, refuserez-vous la Boussole so-

(1) *Débâcle politique*, par V. Considerant.

ciale, refuserez-vous le navire neuf et fin voilier qui vous est offert? Rejetterez-vous le moyen de diriger majestueusement ce nouveau navire vers les régions fortunées où Dieu nous appelle, et de voguer en toute sécurité au travers des mers heureuses et pacifiques que l'Humanité n'a pas encore explorées?

Ministres et hommes d'Etat! Tant que la Guerre a été le fait dominant des Sociétés humaines, vous avez sagement agi en vous mettant à la tête de la Guerre; mais, à mesure que la Société se transforme, à mesure que l'Industrie, que le Travail productif se substitue à la Guerre, au Travail improductif, si vous voulez rester à la tête de la Société, il faut vous placer à la tête de l'Industrie, à la tête du Travail productif. Le Régime actuel vous a donné tout ce qu'il pouvait vous donner; changez donc le Régime actuel, qui n'aboutit qu'à la pénurie, et organisez celui qu'indique la Science; elle seule peut ouvrir la voie large et prospère, la voie aux gros impôts, messieurs les Ministres, la voie aux gros budgets. Hâtez-vous donc, car votre pauvre et chétif budget d'un milliard, qui croît honteusement chaque année (je dis honteusement, car il est de beaucoup trop lourd pour l'état actuel de la richesse sociale), ce misérable petit budget, vous le verrez triplé, quadruplé, sans que cependant vous ayez besoin d'appauvrir la Nation, qui, devenant plus riche, votera par acclamation l'accroissement des charges publiques, dont alors vous ferez d'utiles et magnifiques emplois dans l'intérêt général.

En vérité, Messieurs, je vous crois tous bien disposés, bien intentionnés, mais, tant que vous vous tiendrez hors de la voie scientifique, vous ne rencontrerez que douleur, mécomptes et cercle vicieux.

Au contraire, fondez le premier Phalanstère, et bientôt, messieurs les Ministres, vous verrez s'établir l'Ordre, ce digne objet de tous nos vœux; non cet ordre précaire et faux, que rêvent nos lois et qui s'appuie sur les baïonnettes, mais

bien l'ORDRE suprême voulu par Dieu et maintenu passionnément par tous les peuples.—Fondez le Phalanstère, Messieurs les députés, et bientôt vous verrez régner la Liberté tant désirée par vos commettants et par vous; mais ce ne sera pas cette Liberté illusoire et sans garanties, qui n'est pour le pauvre que la liberté de mourir de faim et pour le riche que la liberté de trembler sans cesse pour sa fortune et pour sa vie; ce sera une Liberté vaste et sans limites, sans regret de la veille, sans inquiétude du lendemain. Oui, c'est par le Phalanstère, ministres et députés, que vous fonderez l'Ordre, la Liberté, l'Harmonie, l'aisance générale, le BONHEUR enfin, le Bonheur, but de tous les vœux, de toutes les aspirations de l'Humanité, le Bonheur qui, du point central que vous choisirez pour le Canton d'essai sur le sol de notre belle patrie, irradiera en peu de temps, et se communiquera de proche en proche pour faire la conquête du monde!

Eh bien! voyons maintenant, hommes de tous les partis, de toutes les couleurs, qu'avez-vous encore à m'objecter? où voulez-vous aller? que voulez-vous faire? Parlez. La situation est grave et pressante; la Société a besoin d'une rénovation; déjà l'édifice social s'écroule, et vos frères râlent sous les décombres. Ecoutez ces cris de détresse que pousse d'un bout à l'autre de l'Europe tout homme qui travaille, à quelque degré qu'il soit placé sur l'échelle sociale; voyez-vous grossir ces ferments effroyables, ces levains terribles d'où doit sortir un grand et heureux évènement ou une épouvantable catastrophe. Conjurez la catastrophe et faites tourner l'évènement au profit de l'Humanité; mais hâtez-vous! les temps sont proches et la Lumière va sortir du Chaos! (Oh! oh!) Oui, Messieurs, oui, si vous le voulez, la Lumière peut sortir du Chaos. Que ce grand évènement soit donc votre ouvrage! que toutes vos pensées soient tournées vers ce but vraiment sublime!

Et vous, ministres, si quelque chose vous effraie encore en pensant qu'il s'agit de faire un essai qui peut troubler

votre précieux *statu quo* et changer l'ordre existant, — qui n'est qu'un Désordre dissimulé, que l'absence de la Révolte, — écoutez un peu ce que je vais vous lire ; et, si vous ne comprenez pas bien toute la profondeur du mal, tâchez du moins de comprendre la puissance, l'efficacité du remède. (Ecoutez! L'orateur ouvre un livre et lit ce qui suit.)

« Il ne manque pas de gens dans le monde qui, n'ayant pas compris avec profondeur la conception de Fourier, et restant éblouis devant la thèse si neuve de l'ATTRACTION PASSIONNELLE aux développements de laquelle ce grand homme a dû surtout s'attacher dans ses livres, ont cru qu'il s'était laissé emporter hors des voies du vrai, en abandonnant trop exclusivement sa pensée au principe de la *Liberté.* C'est une erreur immense. Le principe qui domine la conception de Fourier, ce n'est pas le principe de la *Liberté,* c'est le principe d'ORDRE. Il faut être aveugle pour ne pas le voir. Comment Fourier légitime-t-il, *à priori*, le principe de la Liberté de l'âme humaine? C'est en s'appuyant sur l'idée la plus élevée de l'Ordre, qui exige que Dieu n'ait pas mis, au cœur de la créature intelligente chargée de le représenter sur la Terre, des Passions intimement et essentiellement mauvaises. Et comment légitime-t-il, *à posteriori*, le principe de cette Liberté? C'est en présentant un Mécanisme social dans lequel toute l'énergie des Passions tourne au bien et engendre un Ordre admirable. Est-ce attenter au principe de l'Ordre, que de prouver que l'Ordre le plus parfait, que l'Unité, que l'Harmonie, enfin, a pour moyen la Liberté elle-même *développée dans des conditions données*, tandis que la compression qui excite les résistances et les réactions, ne peut jamais être elle-même que le signe du désordre?

« Qu'il soit donc bien entendu que cette Théorie qui, suivant les propres expressions de Fourier, doit porter le nom de THÉORIE DE L'UNITÉ UNIVERSELLE, est, avant tout, et bien qu'annonçant à l'Humanité le développement plein et entier de sa Liberté, une doctrine d'Ordre; qu'aux yeux de Fourier et de ceux qui savent le comprendre, c'est la considération même de l'ORDRE ou de l'UNITÉ qui fait la légitimité supérieure de la LIBERTÉ ; et qu'en tout état de société, à leurs yeux, les BESOINS DE LA LIBERTÉ,

toujours légitimes dans leur source, doivent rester néanmoins subordonnés aux NÉCESSITÉS DE L'ORDRE.

« Ce qui fait la beauté transcendante de la conception de Fourier, et lui donne le caractère absolu de la Science, c'est que précisément, en organisant les relations et les choses d'après le principe de l'*Ordre naturel,* elle obtient dans la Société l'*Ordre effectif le plus parfait* PAR *la Liberté la plus entière* (1). »

Quelle est cette interruption ? s'écrie tout à coup l'orateur en se tournant vers la droite. J'ai oublié la Morale, dites-vous ?... Pouvez-vous bien m'accuser d'oublier la Morale dans le moment même où je viens de prendre aussi chaleureusement la défense de l'Ordre et de la Liberté ! Mais la Morale n'est pas autre chose que l'accord de l'Ordre et de la Liberté. Réaliser l'Ordre par la Liberté, c'est la formule la plus élevée de la Morale ; cette formule renferme tout ; elle est le gage du bonheur de l'homme et la garantie de sa dignité. En vérité, votre objection est fort plaisante. Parce que la Science donne une direction nouvelle, et, disons-le, une direction *divine*, aux faits qui sont du domaine de la Moralité, est-ce donc à dire qu'elle abolit la Morale, qu'elle détruit le Sens moral ? Tout au contraire, elle le développe et l'élève plus haut, incomparablement plus haut, qu'aucune doctrine morale ne l'avait fait jusqu'ici.

On me prie de descendre de ces généralités pour traiter une question spéciale : la question d'Orient, celle des Douanes, celle de l'Affranchissement des Noirs... Occupons-nous, j'y consens, de la question d'Affranchissement.

A l'exemple de l'Angleterre, vous allez abolir l'esclavage dans les colonies ; c'est très bien ! vous allez dépenser, en indemnités légitimement dues aux colons, environ 200 millions, plus les frais d'écoles, d'instituteurs, d'agents préposés au maintien de l'ordre, au respect de la propriété, à l'exécution de la loi, etc. — Vous pouvez bien compter sur

(1) *Destinée sociale*, tom. II, page LXXXVI.

400 millions ! Et quel résultat obtiendrez-vous ? voulez-vous le savoir ? D'abord le mécontentement des colons pour qui votre indemnité sera toujours trop faible ; ensuite l'abandon des cultures par les nouveaux affranchis, dont le premier acte de liberté sera de déserter des travaux auxquels ils étaient contraints comme esclaves et qui ne leur offrent que répugnance et dégoûts ; de là la ruine de nos colons, l'appauvrissement et peut-être la perte de nos colonies. Mais je suppose qu'il n'y ait ni désordres ni perturbations, je suppose que les Noirs usent sagement de leur liberté ; auront-ils bien à se louer du sort que vous leur aurez fait ? Quelles garanties leur aurez-vous ménagées, soit pour leur travail, soit pour leur subsistance ? Aucune. Vous aurez cru faire le Noir *libre*, vous l'aurez fait *prolétaire*, c'est-à-dire esclave à d'autres conditions. Les Noirs, dites-vous, attendent impatiemment le jour de leur affranchissement ; si cet affranchissement ne venait qu'après l'Organisation du travail libre et *attrayant*, je m'en féliciterais avec eux, avec vous ; mais dans les conditions où vous voulez la leur offrir, la Liberté n'est qu'un présent funeste qui leur vaudra, après une amère déception, toute une vie de misère, de désordre et de privations.

Et pour cela vous allez dépenser 3 ou 4 cents millions ! Méfiez-vous de ces projets, Messieurs ; la Science n'exige pas tant d'argent ni de si grands moyens ; surtout elle ne comporte pas les graves dangers auxquels vous allez vous exposer. La Science fonde l'émancipation des Noirs sur la même base que l'émancipation des Blancs, véritables esclaves attachés non à la glèbe, mais au travail répugnant ; et cette base, c'est l'Organisation de l'Industrie. Au lieu de 400 millions à sacrifier en pure perte, elle n'exige que quelques millions qui produiront d'énormes intérêts, et qui seront d'ailleurs hypothéqués sur le domaine consacré à l'Essai sociétaire ; et tandis que l'accession du Noir à la *Liberté*, comme la Science l'entend, serait aussi heureuse

pour la Société que pour le Noir, le Prolétariat, auquel vos émancipateurs l'appellent, sera aussi funeste au Noir qu'à la Société. Ne trouvez-vous pas, Messieurs, qu'il y a là matière à de sérieuses réflexions? et de pareilles économies ne vous paraissent-elles pas de nature à rehausser votre mérite dans l'esprit de vos commettants? (Marques d'attention.)

La question est la même pour les barbares et les sauvages. Une preuve manifeste que nos mœurs et notre Industrie morcelée répugnent aux barbares et plus encore aux sauvages, c'est que les barbares et surtout les sauvages fuient notre contact et refusent d'adopter notre Civilisation. Pour les attirer à nous, quels moyens avons-nous employés? vous le savez : toujours des moyens de contrainte. Eh bien! plutôt que d'accepter nos institutions, ils préfèrent mourir ; et ils meurent, tués, massacrés par nous! Quelle cruauté! quelle infamie! des hommes si beaux, si forts, si bien constitués!... A mesure que nous envahissons leurs déserts, ils se retirent, ils fuient notre commerce. Pourquoi? C'est que, si l'on en excepte le Luxe qui manque au sauvage, et dont la vue n'est pour le grand nombre des civilisés qu'une source de convoitise et de corruption, la vie du sauvage est sans contredit bien plus faite pour le bonheur que celle du prolétaire civilisé. (Réclamations.) Nierez-vous que les sauvages jouissent d'une foule de droits refusés à nos prolétaires? nierez-vous qu'ils puissent donner à leurs passions une expansion inconnue à nos prolétaires? nierez-vous enfin qu'ils soient plus libres mille fois que nos prolétaires? Et ne vous a-t-on pas cité maint exemple de matelots civilisés qui ont déserté leur navire pour se faire sauvages, tandis que jamais aucun sauvage n'a librement accepté la Civilisation? et certes aucun ne l'acceptera tant que vous n'aurez pas rendu le Travail attrayant.

Écoutez, Messieurs, s'écrie l'orateur en ouvrant un livre, écoutez ce que Fourier disait à cet égard dès l'année 1808:

« Auteurs des sciences incertaines, qui prétendez travailler au bien du Genre Humain, croyez-vous que six cents millions de Barbares et Sauvages ne fassent pas partie du genre humain? Cependant ils souffrent; eh! qu'avez-vous fait pour eux? Rien. Vos systèmes ne sont applicables qu'à la Civilisation où ils portent l'empirisme dès qu'on les met à l'épreuve. Mais quand vous posséderiez l'art de nous rendre heureux, pensez-vous remplir les vues de Dieu en voulant limiter le bonheur aux Civilisés, qui n'occupent que la plus faible portion du Globe? Dieu ne voit dans la Race humaine qu'une même famille, dont tous les membres ont droit à ses bienfaits; il veut qu'elle soit heureuse tout entière, ou bien nul peuple ne jouira du bonheur.

« Pour seconder les vues de Dieu vous deviez chercher un Ordre Social applicable à tout le Globe, et non pas à quelques nations. L'immense supériorité des Barbares et Sauvages vous avertissait qu'on ne pourrait les policer que par Attraction et non par Contrainte. Eh! pouviez-vous espérer de les séduire en leur présentant vos coutumes qui ne se soutiennent qu'avec l'appui des gibets et des baïonnettes? Coutumes odieuses à vos peuples mêmes, qui dans tous pays se soulèveraient à l'instant s'ils n'étaient contenus par la crainte du supplice!

« Loin de parvenir à policer et réunir le Genre Humain, vos théories n'obtiennent des Barbares qu'un profond mépris, et vos coutumes n'excitent que l'ironie du Sauvage; sa plus forte imprécation contre un ennemi, c'est de lui souhaiter notre sort et lui dire: « *Puisses-tu être réduit à labourer un champ!* » Paroles qu'on doit regarder comme une malédiction proférée par la Nature même. Oui, l'Industrie civilisée est ré-

prouvée par la Nature, puisqu'elle est abhorrée des peuples libres qui l'embrasseraient à l'instant si elle s'accordait avec les passions de l'Homme.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Si l'Industrie a fait quelques progrès en Europe, n'a-t-elle pas perdu en Asie d'immenses régions? Si la Civilisation a fondé en Amérique de frêles colonies, déjà menacées de décadence par la révolte des Nègres, n'a-t-elle pas perdu aux portes de l'Europe les plus vastes empires? . . . . . . . . . . . .

« Les Hordes empiètent journellement sur les cultures d'Asie, et débordent de plus en plus leur barrière naturelle, la chaîne de l'Imaüs, qui s'étend de Bukarie en Chine. A nos portes même la Horde surgit sur tous les points de la Turquie; encore 50 ans de persécution, d'anarchie ottomane, et l'on verrait tout ce bel Empire ramené à la vie nomade ou tartare, qui fait des progrès effrayants sur tous les points de la domination turque. . . . . . . . . La Horde est pour la Civilisation un volcan toujours prêt à l'engloutir; c'est une humeur invétérée, qui, à peine étouffée, fait une nouvelle éruption, qui reparaît dès qu'on cesse un instant de la traiter. Enfin cette tendance universelle des salariés à reformer la Horde ramène tous les calculs de la Politique à un seul problème : *Trouver un nouvel Ordre Social qui assure aux moindres des industrieux assez de bien-être pour qu'ils préfèrent constamment et passionnément leurs travaux à l'état d'inertie et de brigandage auquel ils aspirent aujourd'hui.*

« Tant que vous n'auriez pas résolu ce problème, la Nature vous aurait livré des assauts perpétuels; vous n'élevez des Empires que pour servir de jouets à cette

Nature qui se plaît à les abîmer dans les Révolutions; vous n'êtes qu'un fardeau pour elle, qu'une proie dévouée à ses vengeances; vos prodiges scientifiques n'aboutissent toujours qu'à l'indigence et aux bouleversements; vos héros, vos législateurs ne bâtissent que sur le sable; toute la prévoyance d'un FRÉDÉRIC ne peut empêcher que de faibles successeurs ne laissent ravir son épée sur son tombeau. La Civilisation n'enfante les héros présents que pour humilier les héros passés; elle déprime l'un par l'autre ceux à qui elle dut tout son éclat; quel sujet d'inquiétude pour les Grands Hommes qui auront à leur tour de faibles successeurs? . . . . . . . . . . . . .

. . . Si la Civilisation se prolonge seulement un demi-siècle, combien d'enfants mendieront à la porte des hôtels habités par leurs pères! Je n'oserais présenter cette affreuse perspective si je n'apportais le calcul qui va guider la Politique dans le dédale des passions et délivrer le Monde de la Civilisation, plus révolutionnaire et plus odieuse que jamais.

. . . . . . . . . . . . . . . . .

« Il semble que la Nature se plaise à élever cette odieuse Société pour le plaisir de l'abattre, pour lui prouver, par une chute cent fois réitérée, l'absurdité des sciences qui la dirigent. Image du criminel Sisyphe qui gravit vers un rocher, et qui retombe au moment d'y atteindre, la Civilisation semble condamnée à gravir vers le bien-être idéal, et retomber dès qu'elle entrevoit le terme de ses maux. . . . Si l'Ordre civilisé pouvait faire le bonheur des humains, Dieu s'intéresserait à sa conservation, il aurait pris des mesures pour l'asseoir inébranlablement. . . . .

« Cessez donc de vous étonner si vos Sociétés se dé-

truisent entre elles, et n'espérez rien de stable sous des lois qui viendront de l'homme seul, sous des sciences ennemies de l'esprit divin qui tend à établir l'Unité sur le Globe comme au Firmament. Un monde privé de Chef unitaire, de Gouvernement central, ne ressemble-t-il pas à un univers qui n'aurait point de Dieu pour le diriger, où les astres graviteraient sans ordre fixe, et s'entrechoqueraient à perpétuité, comme vos Nations diverses qui ne présentent aux yeux du Sage qu'une arène de bêtes féroces acharnées à se déchirer, à détruire mutuellement leur ouvrage?

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Les Humains en passant de l'inertie sauvage à l'Industrie barbare et civilisée ont passé de l'état d'apathie à la douleur active, car le Sauvage ne se plaint pas de son sort et ne cherche point à en changer, tandis que le Civilisé est sans cesse inquiet et rongé de désirs, même au sein de l'opulence :

« Il brûle d'un feu sans remède,
« Moins riche de ce qu'il possède
« Que pauvre de ce qu'il n'a pas. »

« Apôtres de l'erreur, Moralistes et Politiques! après tant d'indices de votre aveuglement, prétendrez-vous encore éclairer le Genre Humain? Les Nations vous répondront : « Si vos Sciences dictées par la Sagesse « n'ont servi qu'à perpétuer l'Indigence et les Déchire- « ments, donnez-nous plutôt des Sciences dictées par « la Folie, pourvu qu'elles calment les Fureurs, « qu'elles soulagent les Misères des peuples. »

« Ah! loin de ce Bonheur que vous promettiez, vous n'avez su que ravaler l'Homme au-dessous de la condition des animaux. Si l'animal est parfois privé du né-

cessaire, il n'a pas l'inquiétude de pourvoir à ses besoins avant de les ressentir. Le lion, bien vêtu, bien armé, prend sa subsistance où il la trouve, et sans se mettre en peine du soin d'une famille ni des risques du lendemain. Combien son sort est préférable à celui des pauvres honteux qui fourmillent dans vos cités, à celui des pauvres ouvriers qui, privés de travail, harcelés de créanciers et de garnisaires, parviennent après tant de dégoûts à la mendicité, et promènent leurs plaies, leurs nudités et leurs enfants affamés à travers vos villes qu'ils font retentir de lugubres complaintes! Voilà, philosophes, les fruits amers de vos Sciences: l'Indigence, et toujours l'Indigence! Cependant vous prétendez avoir perfectionné la Raison, quand vous n'avez su que nous conduire d'un abîme dans un autre. Hier vous reprochiez au Fanatisme la Saint-Barthélemy, aujourd'hui il vous reproche les prisons de Septembre; hier c'étaient les Croisades qui dépeuplaient l'Europe, aujourd'hui c'est l'Egalité qui moissonne trois millions de jeunes gens, et demain quelque autre vision baignera dans le sang les Empires civilisés. . . . . Confessez donc qu'en opérant sur les Passions vous ressemblez à des enfants qui se jouent avec des artifices au milieu des barils de poudre! La Révolution française est venue mettre le sceau à cette vérité et couvrir vos Sciences d'un opprobre ineffaçable.

« Vous aviez pressenti que ces ridicules Sciences seraient anéanties dès l'instant où le doute pourrait les atteindre; aussi avez-vous de concert étouffé la voix de quelques hommes qui inclinaient à la sincérité, tels que Hobbes et J.-J. Rousseau, qui entrevoyaient dans la Civilisation un renversement des vues de la Nature, un développement méthodique de tous les vices. Vous

avez repoussé ces traits de lumière pour faire entendre vos jactances de perfectionnement.

« La scène change, et la Vérité, que vous feigniez de chercher, va paraître pour votre confusion. Il ne vous reste, comme au gladiateur mourant, qu'à tomber honorablement. Préparez vous-mêmes l'hécatombe qui est due à la Vérité ; saisissez la torche, élevez des bûchers pour y précipiter le fatras de vos bibliothèques philosophiques (1). »

(Une longue agitation succède à cette lecture. Quand le calme est rétabli, l'orateur reprend avec force : )

Messieurs les députés, pour hâter l'heure du sacrifice prédit par Fourier, il faut fonder l'Unité sociale. Décidez donc l'Organisation du Canton d'essai, de la première Commune sociétaire ; car *l'organisation de la Commune est la pierre angulaire de l'édifice social, quelque vaste et quelque parfait qu'il soit* (2). Il s'en va grand temps, Messieurs, que vous souteniez par quelque fait éclatant l'honneur et l'importance de vos discussions ; car déjà cette importance est mise en doute, déjà l'on a prononcé sur vous le mot de *Bas-Empire*. Mettez donc un terme à vos discussions oiseuses, à vos querelles de mots, dignes en effet des disputes du Bas-Empire, et occupez-vous sérieusement d'Organisation.

A combien de Rois n'a-t-il manqué, pour être grands, que d'avoir compris les grands hommes de leur époque ?

Quelle gloire pour le Saint-Siège s'il eût protégé Galilée au lieu de le persécuter ! Quelle gloire pour l'État de Gênes, quelle gloire pour Jean II, s'ils eussent accueilli Christophe Colomb ! Et toi, Napoléon, toi qui ne sus pas résister aux détracteurs de Fulton, toi qui serais encore debout, que dis-

(1) *Théorie des Quatre Mouvements*, Epilogue sur le chaos social du Globe, pag. 409 et suiv. de la 2e édition.

(2) *Destinée sociale*, t. I, p. 39.

je? toi qui trônerais aujourd'hi à Constantinople, si tu avais eu le bonheur d'appliquer la Théorie de Fourier ; Napoléon, quelle ne serait pas ta confusion si, revenant sur cette terre que tu as inondée de sang, tu assistais aux conquêtes de l'Industrie moderne, et si tu contemplais ces chemins de fer, ces paquebots dont la découverte ne fixa pas assez ton attention? O Empereur! ô Majesté trépassée! où irais-tu cacher ta honte en songeant que tant de sublimes inventions, qui demeurent et grandissent pour la prospérité du monde, tu aurais pu les encourager, et que tu ne l'as pas fait?...

Messieurs, Messieurs, nous avons laissé mourir le nouveau Colomb! Laisserons-nous ravir à la France la palme qu'un enfant de la France lui a préparée? Ne saurons-nous jamais que repousser les inventions utiles? et, pour appliquer les découvertes faites chez nous, attendrons-nous toujours qu'elles nous reviennent de l'étranger? N'avons-nous pas déjà trop justifié, à l'égard de Fourier, cette maxime de l'Evangile qui sera vraie tant que dureront les époques de Subversion sociale : « *Propheta in suâ patriâ honorem non habet;* » et n'est-il pas temps, après la mort du prophète, de montrer hautement notre repentir, de verser des larmes sur sa tombe, et de lui rendre enfin l'hommage le plus digne de son génie, le seul qu'il attende de nous, — l'établissement du premier Phalanstère ?

Hélas! Fourier n'avait pu croire à un aussi cruel délaissement, et voici ce qu'il écrivait trente ans avant d'être arrivé au terme de son martyre: « Si Christophe Colomb trouva, dans Ferdinand et Isabelle, des souverains moins prévenus et plus judicieux que tous les beaux-esprits de leur siècle, ne puis-je pas, comme lui, compter sur l'appui de quelque souverain plus clairvoyant que ses contemporains? Et tandis que les sophistes du dix-neuvième siècle répètent avec ceux du quinzième, QU'IL N'Y A RIEN DE NOUVEAU A DÉCOUVRIR, ne se peut-il pas qu'un potentat veuille tenter l'essai que firent les monarques de Castille ? Ils exposaient peu

de chose en hasardant un vaisseau pour courir la chance de découvrir un nouveau monde et d'en acquérir l'empire. Un souverain du dix-neuvième siècle pourra dire de même : « Hasardons, sur une lieue carrée, l'essai de l'Association « agricole ; c'est bien peu risquer pour courir les chances de « tirer le genre humain du chaos social, de monter au « trône de l'Unité universelle, et de transmettre le sceptre « du monde à nos descendants (1). »

Oui, voilà ce que Fourier écrivait en 1808. Vous savez combien cela fut inutile. Il ne réussit pas mieux lorsque, s'adressant plus tard aux philosophes : « C'est en vain, leur dit-il, que vous auriez amoncelé des bibliothèques pour chercher le bonheur, tant qu'on n'aurait pas extirpé la souche de tous les malheurs sociaux, le MORCELLEMENT INDUSTRIEL ou travail non sociétaire, qui est l'antipode des vues économiques de Dieu.

« Vous vous plaignez que la Nature vous refuse la connaissance de ses lois. Ah ! si vous n'avez pas su jusqu'à ce jour les découvrir, que tardez-vous à reconnaître l'insuffisance de vos méthodes, et invoquer une nouvelle science, un nouveau guide ? Ou la Nature ne veut pas le bonheur des hommes, ou vos méthodes sont réprouvées de la Nature, puisqu'elles n'ont pu lui arracher ce secret que vous poursuivez.

« Voit-on qu'elle soit rebelle aux efforts des physiciens comme aux vôtres ? Non, parce que les physiciens étudient ses lois au lieu de lui en dicter, et vous n'étudiez que l'art d'étouffer la voix de la Nature, d'étouffer l'Attraction qui est interprète de la Nature, et dont la synthèse conduit en tout sens à la formation du lien sociétaire.

« Aussi, quel contraste entre vos bévues et les prodiges des sciences fixes ! Chaque jour vous ajoutez, Philosophes, des erreurs nouvelles à d'antiques erreurs, tandis qu'on voit chaque jour les sciences physiques avancer dans les routes

(1) *Théorie des Quatre Mouvements*, page 39.

de la vérité, et répandre sur l'âge moderne autant de lustre que les billevesées philosophiques ont répandu d'opprobre sur le dix-huitième siècle (1). »

Et vous, hommes de parti, journalistes de toutes les couleurs, de toutes les nuances, qui prouvez parfaitement, chacun de votre côté, la vacuité de vos confrères; écrivains et publicistes qui depuis tant d'années vivez sur les mêmes idées sans cesse rajeunies par la forme, vous ne savez pas entrevoir non plus l'avenir immense qui se présente à vous; et comme les philosophes, vous êtes dupes des illusions que vous entretenez. Vous voulez tous le bien, je n'en doute pas, mais vous l'avez cherché, comme tous vos devanciers, dans la Compression des Passions. Reconnaissez donc votre erreur, reconnaissez que nous ne valons que par nos Passions, que nous ne pouvons être heureux que par elles; et que si, lorsqu'elles sont mal dirigées, elles produisent des crimes, bien dirigées, elles enfanteront des vertus; souvenez-vous enfin que les grands traits de courage, les actions fortes et généreuses, c'est à l'Amitié, c'est à l'Ambition, au Patriotisme, à l'amour de l'Humanité, c'est aux Passions qu'il faut les attribuer, aux Passions qui, lasses d'être comprimées, persécutées, méconnues, veulent enfin reprendre la place qui leur est due, aux Passions enfin dont le règne glorieux approche et qui s'écrient : — « Relevez la tête et ouvrez les yeux, hommes aveugles qui nous avez combattues à votre propre détriment; adorez ce que vous avez foulé aux pieds, foulez aux pieds ce que vous avez adoré. »

De bonne foi, Messieurs les publicistes, depuis cinquante ans que vous criez contre les hommes, que vous dénoncez en vain les traîtres et poursuivez les apostats, que s'est-il donc passé en France? La Société a-t-elle véritablement subi un changement appréciable? Non; elle s'est tourmentée, dit Fourier, comme un cheval au manège, pour revenir au point de départ. Eh! Messieurs, dans cinq ans, dans dix ans d'ici,

(1) Traité de l'Ass. dom. agr., t. I, page XXIV.

lorsque la Science que vous dédaignez sera enfin à l'ordre du jour, que deviendrez-vous s'il vous prend fantaisie de relire vos articles ou vos livres? Quelle humiliation lorsque vous reconnaîtrez que les torrents de lumières de vos philosophes et de vos profonds politiques sont tout simplement des torrents de ténèbres ; que les améliorations, les progrès, les perfectionnements de la Civilisation ne sont que des *péjoratifs,* et que son vol sublime n'est qu'une lourde chute! Devancez donc cet instant, évitez cette honte, confessez votre erreur ; cessez de spéculer sur le scandale et venez à nous, car ce que nous proposons est à la fois plus sage et plus facile à réaliser qu'aucune de vos vagues et contradictoires théories. (Agitation.)

Et vous, Peuples de l'Europe, réjouissez-vous, car l'heure des lamentations et du découragement est passée, et voici les grandes choses que notre Maître vous annonçait il y a trente-un ans :

« Nations civilisées, vous allez faire un pas de géant dans le monde social. En passant immédiatement à l'Harmonie universelle, vous échappez à vingt révolutions qui pouvaient ensanglanter le globe pendant vingt siècles encore, jusqu'à ce que la Théorie des Destinées eût été découverte. Vous ferez un saut de deux mille ans dans la carrière sociale ; sachez en faire un semblable dans la carrière des préjugés. Repoussez les idées de médiocrité, les désirs modérés que vous souffle l'impuissante philosophie. Au moment où vous allez jouir du bienfait des Lois divines, concevez l'espoir d'un bonheur aussi immense que la sagesse du Dieu qui en a formé le plan. En observant cet Univers qu'il a si magnifiquement disposé, ces millions de mondes qu'il a fait rouler en harmonie, reconnaissez qu'un Être si grandiose ne saurait se concilier avec la médiocrité et la philosophie, et qu'on lui ferait injure si l'on s'attendait à des plaisirs modérés dans un Ordre social dont il sera l'auteur. (1) »

(1) *Théorie des Quatre Mouvements*, page 255.

Hélas! quand Fourier vous parlait ainsi, Peuples, vous n'écoutiez pas! Le génie des conquêtes planait sur l'Europe, la dominait, l'enchaînait; le petit nombre de ceux qui ont entendu alors notre illustre Maître ne l'ont pas compris; il avait cependant pris soin de les prévenir au commencement de son livre : « Dans le cours de cette lecture, leur disait-il avec simplicité, on devra considérer que l'invention annoncée, étant plus importante à elle seule que tous les travaux scientifiques faits depuis l'existence du genre humain, un seul débat doit occuper dès à présent les Civilisés : c'est de s'assurer si j'ai véritablement découvert la Théorie des quatre Mouvements; car, dans le cas d'affirmative, il faut jeter au feu toutes les théories politiques, morales et économiques, et se préparer à l'évènement le plus étonnant, le plus fortuné qui puisse avoir lieu sur ce globe et dans tous les globes, AU PASSAGE SUBIT DU CHAOS SOCIAL A L'HARMONIE UNIVERSELLE (1). » (Rires.)

Vains avertissements! Vous l'avez abreuvé de dégoûts, cet homme dont la sublime découverte devait changer la face du monde; vous l'avez laissé vivre seul, laissé mourir seul, après trente ans de travaux et de luttes, après trente ans du plus cruel martyre, du plus douloureux sacrifice! Pauvre homme de génie à qui il n'a pas été donné de voir l'aurore du bonheur qu'il annonçait à la terre!...

Pleure, Jérusalem, pleure, cité perfide,
Des prophètes divins malheureuse homicide!...

Messieurs les ministres, Messieurs les députés, la Civilisation vous a tous éblouis; cessez de vous prosterner devant cette vaine idole dont il faut enfin déserter les autels et dont l'agonie approche, — idole trompeuse qui ne peut tenir ce qu'elle promet, soit que vous l'adoriez sous le nom de Monarchie, soit que vous l'encensiez sous le nom de République. Ah! croyez-moi, montrez-vous grands, généreux, intelli-

(1) *Théorie des Quatre Mouvements*, Introduction.

gents; prouvez au monde que les préjugés qui repoussaient jadis les plus belles découvertes sont à jamais détruits. Fondez l'UNITÉ SOCIALE, Messieurs, mais surtout fondez-la en France, et si le mot de Patrie vibre encore au fond de vos cœurs, conservez à la France le rang et les immenses avantages de NATION INITIATRICE; accomplissez par elle et chez elle le plus grand fait que l'Humanité aura jamais à enregistrer dans ses Annales.

Mais les sacrifices que ce grand fait suppose sont-ils hors de proportion avec les résultats qu'on a droit d'attendre? s'agit-il de bouleverser les Empires? Et cette Epreuve, enfin, est-ce quelque chose de difficile, de compliqué et de vague, d'indéterminé? Non!

« C'est quelque chose d'arrêté et de circonscrit, dont nous allons trouver les formes et les détails :

« C'est, — pour base, — une lieue carrée de terrain à faire exploiter par une population de dix-huit cents à deux mille personnes, hommes, femmes et enfants; c'est, — pour problème, — à combiner entre eux les travaux de ces quatre cents familles, de telle sorte que leur *effet utile* soit rendu le plus grand possible, par l'effet des économies de gestion et de la convergence des intérêts et des forces; c'est à développer, au sein de cette réunion, chaque individualité dans ses goûts et sa liberté, pour son avantage et celui des voisins; c'est à augmenter, autant que faire se peut, la dose de chacun en confortable de logement, de vêtements et de nourriture, ainsi que la dose de culture intellectuelle; c'est enfin à rétribuer chacun en proportion de ce qu'il aura payé de sa personne et de ses capitaux.

« Et quand on aura résolu ce problème fondamental *de l'harmonie des relations* INTÉRIEURES *de la Commune*, on pourra et il faudra encore produire le moyen *d'harmonie des relations* EXTÉRIEURES *de ces communes*.

« Et alors la grande énigme sociale que la Nature propose au génie de l'Humanité sera devinée, la loi de Bonheur

découverte : L'HARMONIE UNIVERSELLE sera réalisable.

« Tout ceci ne vous semble-t-il pas plus réel, plus positif, plus près d'influer sur le bien-être de l'homme, que les chartes octroyées ou non, les constitutions monarchiques ou républicaines, les trente ou quarante mille textes de lois qui nous gouvernent, les milliers de traités, contradictoires entre eux, de morale et de philosophie ; tous ces langes de l'enfance sociale, enfin, dont il serait bien temps que l'Humanité se débarrassât pour marcher dans sa force et sa liberté (1). »

Vous le voyez, Messieurs, il ne s'agit ni de compromettre l'avenir, ni de remuer la fange d'un sanglant passé ; le passé n'est bon qu'à titre de renseignements. Bacon vous l'a dit, il vous faut des moyens neufs. Ces moyens sont trouvés, ils sont à votre disposition ; et bientôt, si vous le voulez, vous pourrez dire comme le prophète :

Quelle Jérusalem nouvelle
Sort du fond du désert brillante de clartés,
Et porte sur le front une marque immortelle ?
Peuples de la terre, chantez,
Jérusalem renaît plus charmante et plus belle !...

Un vote donc, Messieurs, accordez-nous un vote ! Laissez tomber, pour le bonheur de l'Humanité, quelques-uns de ces millions que vous prodiguez pour tant d'entreprises partielles dont vous ne vous promettez pas même un résultat utile ! Un vote, Messieurs, un vote ! Je vous le demande au nom de votre intérêt, au nom de l'intérêt de l'Humanité tout entière. Quant les DESTINÉES HEUREUSES sont là devant nous, demeurerons-nous plus longtemps dans un état de misère, de souffrance, de désolation ? Non ! non ! fondons les bases de l'UNITÉ, de l'HARMONIE UNIVERSELLE. Réunissons-nous. Dirigeons nos efforts vers ce grand But ; marchons de concert à cette facile conquête ; car aujourd'hui, bien mieux qu'au temps des croisades, nous pouvons nous écrier d'une voix unanime : DIEU LE VEUT ! DIEU LE VEUT !!

(1) *Destinée sociale*, t. I, p. 321.

## II.

Il était temps que X mît fin à cette longue improvisation, non pas que ses forces lui fissent défaut, mais son enthousiasme avait atteint une limite au-delà de laquelle il ne pouvait plus que décroître ; son cœur était monté au plus haut degré d'exaltation, et les éclats de sa voix, répondant à la passion qui le dominait, avaient attiré autour de lui un groupe qui avait l'apparence d'un rassemblement.

—Eh bien ! dit-il en riant à l'Avocat,—eh bien ! si je parlais aux députés dans ce sens, que pourraient-ils me répondre ?

L'Avocat. Ils te répondraient.... ils te feraient jeter à la porte ou conduire à Charenton.

X. Qu'est-ce que cela prouverait ? qu'ils ne sont pas dignes d'entendre la vérité.

L'Architecte. S'ils agissaient ainsi, je ne sais, en vérité, quel châtiment on devrait leur infliger. Pour moi, je crois que je serais homme à mettre le feu à leur palais.

X. Ah ! Architecte, mon ami, je devine pourquoi vous parlez de la sorte : vous espèreriez être chargé de construire un nouveau palais. Cela n'est pas maladroit de votre part. — Eh ! mon ami, ajouta X en riant avec nous de sa plaisanterie, mon cher ami, souffrez ce que vous ne pouvez empêcher, et, loin de vous emporter contre ces braves gens-là, plaignez-les, et écriez-vous comme Jésus-Christ : *Pardonnez-leur, mon Dieu, car ils ne savent ce qu'ils font !*

Et puis, de bonne foi, serait-il juste de s'en prendre à eux, et ne ferais-je pas acte de folie si j'allais leur débiter, sur un ton pareil, de pareilles choses, des choses que l'on ne peut admettre que lorsqu'on est familiarisé d'avance avec nos idées? Comment pourrais-je me flatter de faire accepter de prime abord à nos honorables toutes les conséquences d'une vérité première qu'ils ne comprennent pas?... Ils me prendraient, et avec raison, pour un insensé, et, si mes paroles ne leur paraissaient pas de vaines et peut-être de dangereuses déclamations, elles feraient sur eux l'effet d'un bourdonnement incommode.

L'AVOCAT. Et, d'ailleurs, comment voudrais-tu qu'ils consentissent à prêter leur attention à un homme qui attaque tout le monde?

X. Tout le monde! et qui donc?

L'AVOCAT. Les commerçants.

X. Non, mais le Commerce.

L'AVOCAT. Les hommes politiques.

X. Non, mais la Politique.

L'AVOCAT. Les journalistes.

X. Non, mais le Journalisme.

L'AVOCAT. Les juges.

X. Non, mais la justice actuelle : ou plutôt j'attaque les conditions sociales dans lesquelles on s'efforce vainement d'exercer la Justice. J'excuse, j'absous les hommes et ne m'en prends qu'aux choses, aux institutions, parce que ce sont les choses seules qui sont fausses, les institutions seules qui sont mauvaises. Eh! Fourier a eu grand soin de vous le dire : « *Obligé de démasquer ici des professions vicieuses, Commerce et autres, je ne blâme pas ceux qui en*

*profitent : le tort est à la Politique civilisée qui pousse les peuples au vice, en ne leur ouvrant d'autre voie de fortune que la pratique de la fourberie* (1). Moi attaquer les journalistes, les juges !... Mais je respecte ceux-ci, mais je sympathise avec ceux-là ; et, bien loin d'attaquer les fonctionnaires (comme vous le faites tous plus ou moins, comme tu le faisais toi-même il n'y a qu'un instant, à propos de ton procès perdu), moi je me borne à critiquer la fonction, la position qu'on a faite aux fonctionnaires.

Ici le Chimiste, craignant que le nombre des auditeurs n'attirât l'attention de la Police, entraîna X, sous prétexte de lui parler en particulier, mais en réalité dans l'intention d'éloigner les simples curieux et de dissoudre le Groupe, en le privant de l'individu qui en formait le Pivot.

— Certes, Messieurs, dit l'Avocat, il faut convenir que c'est une belle cause à défendre que la cause phalanstérienne ; il y a là de quoi séduire plus d'un esprit généreux ; mais, dans sa ferveur de prosélytisme, notre ami voit les choses trop en beau ; aussi se prépare-t-il bien des déceptions.

Moi. Ainsi, Monsieur, vous ne croyez pas à la découverte de Fourier ?

L'Avocat. J'y crois fort peu, Monsieur.

L'Architecte. Et vous ne considérez pas Fourier comme un homme de génie ?

L'Avocat. Fourier, un homme de génie, allons donc !... mais, Monsieur, je l'ai beaucoup connu, moi, Fourier... Un homme de génie ? eh ! mais, vous plaisantez ; c'était un ami de mon père...

Et il s'en alla, suivi de beaucoup d'autres ; si bien que,

(1) *Nouv. Mond. ind.*, page XVI.

lorsque X et le Chimiste revinrent à nous, notre groupe se composait d'une quinzaine d'individus, tous adhérents à la Théorie, et qui ne demandèrent plus à X que des conseils et des renseignements.

— D'où vient, dit l'un, que vous ne vous constituez pas en corps, comme ont fait les Saint-Simoniens ?

X. Cela vient de la différence même qui existe entre les Saint-Simoniens et nous. Eux s'imaginaient que l'Humanité serait heureuse du moment qu'elle accepterait leurs opinions, leur croyance ; naturellement ils ont été conduits à former *Secte*, et c'est d'ailleurs le propre de tout *système* qui ne s'appuie pas sur la Nature, de vouloir imposer au monde *des articles de foi* politique, morale ou religieuse. Nous, au contraire, nous croyons que c'est aux résultats naturels de la THÉORIE SOCIÉTAIRE, à l'application du *Procédé sériaire* qu'est attaché le Bonheur universel. Aussi ne demandons-nous aux hommes ni foi aveugle à un *dogme*, ni obéissance à une *règle*, à un *commandement* ; car, encore un coup, ce n'est pas une Doctrine philosophique ou morale que nous proposons ; c'est un Mécanisme, c'est une SCIENCE dont nous provoquons l'épreuve pratique et locale.

Or les vérités vraiment scientifiques, celles qu'enseigne Euclide ainsi que celles qu'a découvertes Fourier, ne peuvent donner naissance à aucune autre *foi* qu'une *foi scientifique*, et c'est celle qui nous anime; mais elles ne peuvent jamais servir de prétexte à une *Secte ;* et celui qui, au nom de la Science sociale, vous proposerait de former une corporation exclusive, scissionnaire, celui-là méconnaîtrait complètement le caractère de la THÉORIE SOCIÉTAIRE. Qu'enseigne en effet cette Théorie ? elle enseigne que, en dehors du *Régime des Phalanges*, la tendance à la corporisation, à l'affiliation, si naturelle chez l'homme, ne peut produire que des effets opposés à l'Ordre, à l'Harmonie des Passions. Serions-nous donc excusables si nous nous ex-

posions à des inconvénients, à des dangers que nous connaissons, et dont le résultat serait de compromettre la belle et sainte cause que nous voulons faire triompher? Non, nous ne sommes pas une *Secte*, mais une *École* scientifique. Or une Ecole se manifeste au monde par des travaux, par des écrits, par des enseignements ; elle demeure aussi sobre que possible de manifestations d'un autre ordre, de spectacles, de cérémonies ; elle doit enseigner à la Société dont elle fait partie des Vérités bienfaisantes, mais non se poser en Secte.

— Permettez, permettez, dit un autre interlocuteur, vous et vos amis vous prétendez que la Science doit se tenir en dehors de tous les partis....

X. Eh bien?

— Eh bien ! vous vous tenez donc par le fait en dehors de la Société ; vous formez donc Secte ?

X. De ce que la Science ne peut et ne doit s'inféoder à aucun parti, est-ce donc à dire que les propagateurs de la Science s'isolent de la Société, fassent scission avec elle. Eh! monsieur, il existe des partis aujourd'hui, et en assez grand nombre, vous le savez... Ces partis sont-ils donc en dehors de la Société? Mais la Société actuelle n'est guère qu'un composé de partis, et les disciples de Fourier eux-mêmes auront l'apparence d'un parti, tant que, par une preuve expérimentale, la Science sociale n'aura pas démontré sa supériorité et rallié à elle l'Humanité tout entière. En attendant, elle approuve dans chaque parti ce qui est bien et blâme ce qui est mal; et voilà pourquoi elle est, non en dehors, car l'expression n'est pas juste, mais au-dessus de tous les partis.

Nous, former Secte ! Prenons bien garde que cette fausse idée ne s'accrédite dans le public. Ne savez-vous pas quelle antipathie la Société éprouve pour l'esprit de secte ? n'avez-vous pas vu tantôt cette personne qui a refusé de se

joindre à notre groupe, et cette autre qui s'en est éloignée, sous prétexte qu'il s'agissait d'une Secte, d'une *petite Église?* — Vous-même, Monsieur, qui me parlez, peut-être cette idée vous a-t-elle suggéré des préventions contre la Théorie sociétaire ; et j'espère qu'en causant ici avec moi, en voyant que je suis un homme comme un autre, que je suis un citoyen comme vous, un bourgeois comme vous, payant mes impositions et montant ma garde, non pas avec plaisir, je l'avoue, mais enfin montant ma garde, j'espère que vous serez revenu de vos préventions.

— Vous voyez cependant ce que les Saint-Simoniens ont fait en se rassemblant au nom d'une doctrine bien inférieure à celle des.... *Fouriéristes;* quelle influence ils avaient acquise, quel éclat ils ont jeté dans le monde !

X. Oui, un éclat éphémère et qui ne doit pas se renouveler. Je vous le répète, les Saint-Simoniens n'étaient pas en possession d'une Science ; le propre de l'École saint-simonienne était donc de former *Secte*, de briller un jour et de disparaître le lendemain. Est-ce donc cet éclat passager que nous devons produire? Est-ce à ce résultat que nous voulons arriver?... Je sais bien que, même quand nous échouerions aujourd'hui, comme ont échoué les Saint-Simoniens, la Science que nous défendons n'en existerait pas moins et n'en serait pas moins appliquée après nous; mais pourquoi ne prendrions-nous pas les mesures les plus convenables, les plus promptes, les plus dignes, et les seules logiques, pour l'appliquer de notre vivant?...

Maintenant, Monsieur, permettez-moi, pour couler à fond cette discussion et pour vous prouver que nous sommes conséquents, permettez-moi de relever le mot dont vous venez de vous servir pour désigner les partisans de la Science de Fourier. Écoutez Fourier lui-même : « La dénomination de FOURIÉRISTE, dit-il, est impropre ; elle induit en erreur. Le nom de FOURIÉRISTE est un piége des zoïles pour m'isoler de la

bannière que je m'honore de suivre, et me confondre avec les fabricateurs de systèmes et de religions. Lorsqu'un essai aura démontré la justesse de ma Théorie, personne ne prendra le nom de Fouriériste, car tout le genre humain sera rallié à ma doctrine... Je ne veux pas du rôle banal de chef de Secte (1). »

Vous le voyez, Monsieur, les choses ont une influence directe, inévitable sur les mots. Les Saint-Simoniens avaient raison de s'appeler Saint-Simoniens, et nous, nous aurions tort de nous appeler Fouriéristes. Je dois ajouter que, par la même raison, la dénomination de PHALANSTÉRIENS, beaucoup plus convenable en ce qu'elle désigne les partisans d'une idée et non d'un homme, est encore défectueuse, car elle semble faire de nous une exception dans l'Humanité; mais c'est là une nécessité momentanée, il faut bien accepter une désignation.

— Eh bien! demandèrent plusieurs personnes, maintenant que nous sommes Phalanstériens, que devons-nous faire?

X. Il s'agit, pour l'École, d'appliquer la LOI SÉRIAIRE aux faits de la Vie sociale et industrielle; il s'agit de faire fonctionner, devant les yeux du corps, cette admirable Loi de la SÉRIE que le génie de Fourier a découverte à notre intelligence; il s'agit de montrer que la SÉRIE est bien une Loi naturelle, universelle, et dont l'application, qui ne comporte pas de lacunes dans l'Univers, produit *inévitablement* le bonheur, la concorde, l'Harmonie parmi les hommes. Notre but, en un mot, est d'arriver à une RÉALISATION EXPÉRIMENTALE; travaillez donc à en conquérir les moyens.

— Et comment cela?

X. En faisant connaître la Science sociale, en la faisant entrer dans la conscience du public.

(1) *Réforme industrielle*, tome II, page 387.

— **Mais elle est déjà connue.**

X. Connue !... Voulez-vous que je vous donne une idée de la manière dont elle est connue?... Je ne vous citerai pas ce député qui, montant à la tribune et oubliant sans doute la fable du singe et du dauphin, prenait étourdiment les *Phalanstères* pour des *novateurs;* mais lisez les petits journaux, ils vous apprendront que Fourier veut donner aux hommes une queue de 32 pieds; lisez leurs confrères du grand format, et vous verrez que, si leurs applications sont autres, elles ne sont pas moins erronées. En voici un, *l'Écho français* du 17 janvier 1838, qui, dans un feuilleton signé Georges Duval, et intitulé : *Episode de la Révolution*, rapporte le discours suivant d'un orateur jacobin : « A des hommes libres il ne faut pas autre chose que des cabanes répandues dans les champs, des armes, une charrue, des manufactures grossières et quelques arpents de terre. » Et le feuilletoniste ajoute en note et du ton le plus délibéré : « Ne voyez-vous pas là, en germe, la doctrine saint-simonienne et surtout *la Phalanstère* (*sic*) de Charles FouRRier (*sic*). *Nil sub sole novi.* »

Ah ! croyez-moi, aidez-nous à faire connaître la Théorie, et secondez, selon les moyens dont chacun de vous peut disposer, le mouvement de la propagation.

Les Phalanstériens ne doivent compter ni sur les Corps savants, ni sur les députés; les uns n'approuveront la Théorie et les autres ne voteront en sa faveur que le jour où elle aura démontré sa supériorité aux esprits les moins clairvoyants.

L'Architecte. Et on appelle cela être à la tête de la Science et présider aux Destinées de la nation !...

X. Abonnez-vous à *la Phalange*, pour la lire vous-mêmes, et pour la faire lire, pour la faire circuler, pour la faire pénétrer partout où vous le croirez utile. Soutenez de

tous vos efforts cette œuvre méritoire de propagation qui, depuis dix ans qu'elle est entreprise, a coûté tant de peine, tant de labeur, tant de sacrifices; cette œuvre de tant de dévouement, de tant de courage, de tant de désintéressement. Abonnez-vous à *la Phalange*, attirez à nous les hommes de cœur et d'intelligence; vous hâterez ainsi l'avènement du jour où il nous sera possible de faire l'essai d'un Phalanstère.

— Votre intention est-elle de fonder, du premier coup, un Phalanstère en grande échelle?

X. Non; nous nous proposons d'établir un Phalanstère d'enfants, ainsi que le projet en a été arrêté du vivant même de Fourier. Les plans sont achevés, les devis sont sur le point de l'être. Tout en nous permettant d'organiser la Série, ce Phalanstère-miniature exigera moins de temps et surtout moins de capitaux qu'un Phalanstère de 1800 individus. Or vous comprenez toute l'importance de la question des capitaux... Deux millions environ, on les réunirait sans peine pour un chemin de fer, pour une forge, pour une usine, pour une exploitation particulière; mais pour fonder le premier Canton sociétaire et préparer le bonheur du monde! n'espérez pas les trouver facilement.

— On les trouverait bien vite si chacun mettait un peu de bonne volonté.

X. Sans doute, Monsieur, mais si vous aviez lu le *Nouveau Monde industriel*, vous sauriez que la Nature ne veut pas que *chacun y mette de la bonne volonté.*

— Où est la preuve?

X. La preuve? c'est que la Nature n'a pas fait tous les caractères sur le même moule. Voulez-vous vous en convaincre? écoutez comment Fourier analyse certains *Carac-*

*tères* qu'il appelle *ambigus*, — caractères méprisés aujourd'hui, parce qu'on n'en sait faire aucun emploi, mais qui auront une grande utilité en Harmonie. Fourier compte : « Les *initiateurs*, gens qui commencent tout et ne finissent rien, qui n'ont qu'un feu de paille limité à quelques séances ; » ensuite « les *occasionnels* ou girouettes, gens versatiles, tournant à tout vent, inclinant pour l'avis du dernier venu et ne goûtant une nouveauté que lorsqu'elle commence à prendre crédit ; » puis « les *ambiants* ou fantasques, gens qui veulent s'entremettre dans ce qui est fait à demi, le modifier et remanier, qui changent inconsidérément de fonctions, quittent même un bon poste pour un mauvais sans autre motif qu'une inquiétude naturelle dont ils ne peuvent pas pénétrer la cause ; » puis encore « les *caméléons* ou *protées*, sorte d'ambigus très nombreux en Civilisation, gens qui ne s'engagent jamais dans une affaire que lorsqu'ils la voient en bon train ; » enfin « les *finiteurs*, qui se passionnent pour un ouvrage quand ils le voient presque achevé. Jamais il n'obtient leur suffrage au début ; ils crient à l'impossible, au ridicule, se répandent en diatribes contre l'Autorité qui fait une amélioration, traitent de fou le propriétaire qui construit, dessèche, innove en industrie ; mais, lorsque l'ouvrage en est aux trois quarts, on voit ces aristarques changer de ton, se déclarer prôneurs de ce qu'ils ont tant décrié, prétendre, *comme la mouche du coche*, qu'ils ont aidé l'entreprise. On les voit souvent prôner cet ouvrage à ceux mêmes qu'ils ont indécemment raillés pour l'avoir soutenu dans le principe. Ils ne s'aperçoivent pas de leur inconséquence, entraînés par la passion qui ne germe chez eux qu'au dénouement de l'affaire. » Et Fourier ajoute : « C'est en France que ce caractère est le plus commun ; aussi les Français revendiquent-ils après coup toutes les nouveautés qu'ils ont raillées à l'apparition (1). »

Sur ce, je vous quitte, Messieurs ; mais permettez-moi

(1) *Nouv. Monde ind.*, p. 293 et suiv.

une dernière observation. Certes, je ne regrette pas les instants que j'ai passés avec vous ; ma journée a été assez bien employée, puisque j'ai gagné à la cause phalanstérienne quelques intelligences et quelques cœurs de plus ; mais je ne puis m'empêcher de remarquer qu'en Harmonie, tout en discutant, nous aurions fait, de concert, quelque chose d'utile, de profitable et d'amusant, et qu'ainsi nous n'aurions pas perdu notre temps.

— Et moi, dis-je, je ne me serais pas cru obligé d'employer le mien, comme je vais le faire, à rassembler tout ce qui a été dit ici, afin d'en former une sorte de MANUEL ou MEMENTO PHALANSTÉRIEN.

# ARRIÈRE-PROPOS.

Ainsi a été fait ce livre du **Fou du Palais-Royal**, qui procède en seize Propos et trente-deux Sous-Propos (Série mesurée à trente-deux touches), comme défilent en parade les seize Tribus et trente-deux Chœurs de la Phalange d'attraction.

Et de même que dans la Phalange, la Régence passe en revue les Chœurs et Tribus d'Harmonie, de même ici nous examinerons notre livre sous ses faces principales :

Le fond : il se défend de lui-même;

La forme : peut-être aurait-elle besoin qu'on la défendît;

La division en *Propos :* des aristarques d'un esprit fort élevé, comme on en rencontre tant, diront que ce sont là de fort *mauvais propos*, — critique prévue;

Les longueurs : il faut les pardonner dans un sujet de cette nature;

Les lacunes : elles sont ou volontaires, ou spéculatives, ou forcées;

Les redites : trop nombreuses pour quelques-uns, elles seront insuffisantes pour quelques autres;

Le style — sera toujours assez bon s'il rend clairement les idées,

Et voilà! Excusez les fautes de l'auteur, faites grâce aux incorrections de son livre, et quant à l'absurdité du titre qu'il a choisi, demandez-en compte à la Civilisation.

---

Et toi, grande âme, âme *omnititre*! toi, FOURIER, de qui le nom glorieux planera sur les générations futures de l'UNITÉ SPHÉRIQUE; Majesté plus réelle, plus inviolable et plus sacrée que toutes les Majestés qui trônent sur cette terre! ô noble Maître, pardonne au plus humble de tes disciples, qui n'a pas même eu la douceur de contempler ta face, pardonne-lui s'il fait de ta découverte un usage peu digne de ton génie! Daigne, ô toi dont les immortels travaux ont dessillé mes yeux, éclairé ma raison; toi qui m'as tant de fois fait verser des larmes d'attendrissement, les plus douces que j'aie répandues de ma vie; daignevoir d'un œil indulgent et propice les efforts que j'ai faits pour amoindrir les vastes proportions de la Science que tu as fondée, pour rapetisser la découverte magnifique que tu as apportée au monde! Toi qui as écrit comme parle la Science, tu n'aurais pas approuvé sans doute la méthode que j'ai employée, non pour expliquer ta sublime Conception, mais pour donner aux hommes le désir de la connaître, de l'approfondir, en leur en montrant la superficie!

Mais, ô puissante, ô ineffable INTELLIGENCE! si, comme je n'en doute pas, tu me vois et m'entends du haut de la sphère éthérée que tu occupes dans la Hiérarchie ultra-mondaine; si ton âme, dégagée de l'enveloppe matérielle qui l'offusquait sur cette terre, a gagné encore en clairvoyance et en bonté, tu me tiendras compte de la difficulté de ma tâche; tu prendras en pitié les veilles que j'ai passées, la sueur même qui découle en ce moment de mon front; tu te souviendras du martyre que l'aveuglement des hommes t'a fait subir ici-bas, et comprenant qu'il est essentiel, qu'il est hu-

main de ne leur présenter les vérités qu'à petites doses, comme on affaiblit la vertu des potions pour le malade éprouvé par de longues souffrances, tu excuseras la forme légère de mon œuvre en faveur du but que j'ai voulu atteindre.



# NOTES.

Les deux Notes Y et λ (voir pages 301 et 350) auraient dû figurer entre le 8ᵉ et le 9ᵉ Propos, comme centres ou Pivots de Série. L'on a cru devoir les rejeter ici, afin d'éviter ce qu'une pareille distribution pourrait présenter d'étrange et d'inusité pour quelques lecteurs.

# NOTES.

## NOTE Y (PIVOT DIRECT.)

## BLEAUX ET APERÇUS D'ANALOGIE,

### EXTRAITS DES OUVRAGES DE FOURIER.

« S'il existe des vérités qui nous paraissent détachées les unes des autres, c'est que nous ignorons le lien qui les réunit dans un tout. » La Place.

« Cette ignorance est enfin dissipée par la découverte de la Théorie des Passions et de leur double mécanisme, *incohérence* et *combinaison*. Elles sont le type sur lequel Dieu a calqué toutes les créatures ; et cette connaissance est la clef de tout le grimoire des mystères qu'on croyait impénétrables, comme ceux d'Unité et d'Analogie du système de l'Univers. »

Nouveau Monde ind., livret d'annonce, page 604.

« Je lègue au monde savant cette nouvelle science (l'Analogie) et tant d'autres dont je ne puis que livrer la clef, me bornant à la branche de l'Attraction industrielle et du Mécanisme sociétaire. »

Nouveau Monde ind., page 534.

## THÉORIE DES QUATRE MOUVEMENTS

### ET DES DESTINÉES GÉNÉRALES

### (1808).

(Pages 423 à 450 de la deuxième édition.)

### SUR LE MOUVEMENT ORGANIQUE ET SUR LE CONTRE-MOUVEMENT COMPOSÉ.

J'ai dit (pag. 59) que les substances des trois règnes représentent les effets des passions dans le mécanisme social ; donnons-en quelques exemples : je commence par l'Association, qui est l'objet spécial de cet ouvrage.

Dans le règne animal, l'Association a pour hiéroglyphe-pratique le castor, et pour hiéroglyphe-visuel le paon. Les yeux dont sa roue est parsemée sont l'emblème de l'Ordre So-

ciétaire, de sa magnificence et de ses *inégalités*. Cette Série d'yeux rangés en ordre progressif dénote que l'Association ne peut s'allier avec les rêves d'égalité et de nivellement de nos philosophes.

Mais pourquoi ce cri rebutant, ce contraste de la voix la plus déplaisante avec le plus superbe plumage? C'est pour peindre l'action individuelle qui est mensongère et discordante. Le plumage attire et charme comme emblème de l'Ordre Sociétaire; mais l'animal, n'ayant par lui-même aucune propriété sociale et ne s'unissant pas à nos travaux, Dieu nous peint dans son cri la fausseté de tout individu hors de l'Association progressive.

Autre énigme sur la laideur extrême de ses pattes; pourquoi ne les avoir pas ornées comme celles du pigeon ou de l'aigle, et pourquoi deux supports hideux pour porter tant de luxe? C'est que l'Ordre Sociétaire et l'opulence qui en résultera s'appuient sur deux âges de pauvreté. (Voyez au grand tableau les deux âges de subversion ou incohérence.)

Je passe brièvement sur ce qui concerne le paon, car cet hiéroglyphe est peu intelligible si l'on ne connaît pas les lois du Mouvement social. Choisissons un tableau plus facile à comprendre; ce sera celui de la Vérité et de ses effets en Civilisation. Examinons si Dieu a fidèlement dépeint le triste sort de cette Vérité dans notre état social.

L'hiéroglyphe de la Vérité dans le règne animal, c'est la girafe. Puisque le propre de la Vérité est de surmonter les erreurs, il faut que l'animal qui la représente élève son front au-dessus de tous les autres; telle est la girafe, qui broute les branchages à 18 pieds de hauteur. C'est, dit un vieil auteur, « *une bête moult belle, douce et agréable à voir*. » La Vérité aussi est *moult belle*, mais comme elle ne saurait s'accorder avec nos usages, il faut que la girafe, son hiéroglyphe, ne soit d'aucun emploi dans nos travaux. Dieu l'a donc réduite à la nullité par coupe disproportionnée des deux trains, d'où naît une démarche irrégulière qui agite et froisse le fardeau qu'on lui impose. Dès lors on préfère la laisser dans l'inaction, comme parmi nous on écarte des emplois l'homme véridique dont le caractère heurterait tous les usages reçus et toutes les intrigues tolérées. La Vérité chez nous n'est belle qu'en perspective et non en pratique, et la girafe par analogie n'est admirée que lorsqu'elle est en repos; mais dans sa démarche elle ex-

cite les huées comme la Vérité excite les huées quand elle est agissante. Qu'un homme aille, dans un cercle de belle compagnie, dire la bonne et franche vérité sur les fredaines des honnêtes femmes qui s'y trouvent, sur les grivelages des gens d'affaires ou autres personnes du salon; vous verrez l'indignation éclater, et l'on s'accordera à faire taire et honnir l'orateur. C'est bien pis en affaires politiques, où la Vérité a encore moins d'essor; et pour représenter cette compression de la Vérité, cet obstacle invincible à ses développements, Dieu a tranché les bois de la girafe à leur racine; ils ne font que poindre et ne peuvent étendre leurs rameaux; le ciseau de Dieu les a coupés à leur base, comme parmi nous le ciseau de l'autorité et de l'opinion abattent la Vérité à son apparition et lui interdisent tout essor. Cependant le plus fourbe de nous veut encore paraître véridique, et, tout ennemis que nous sommes de la Vérité, nous aimons à nous affubler de son enveloppe; et par analogie, nous ne voulons de la girafe que son enveloppe, que sa peau qui est extrêmement belle. Quand nous saisissons cet animal, nous le traitons tout à point comme nous traitons la Vérité; nous lui disons : « Pauvre bête, tu n'es bonne qu'à rester dans tes déserts, loin de la société des hommes. On peut t'admirer un moment, mais il faut finir par te tuer et ne garder que ton manteau, de même que nous étouffons la Vérité pour n'en garder que l'apparence. »

On voit par cette explication que Dieu n'a rien créé d'inutile, même dans la girafe, qui est l'inutilité parfaite; mais Dieu étant obligé de représenter tous les jeux de nos passions, il a fallu qu'il dépeignît dans cet animal l'inutilité complète de la Vérité en Civilisation. Et si vous voulez savoir à quoi pourrait servir la Vérité dans d'autres Sociétés que la Civilisation, étudiez ce problème dans la Contregirafe, que nous nommons le *Renne*, animal dont on tire tous les services imaginables; aussi Dieu l'a-t-il exclu des climats sociaux, d'où sera exclue la Vérité tant que durera la Civilisation.

Et lorsque nous serons devenus par l'Ordre Sociétaire aptes à la pratique de la Vérité et des vertus bannies d'entre nous, une nouvelle création nous donnera dans l'Antigirafe un grand et magnifique serviteur qui surpassera de beaucoup les belles propriétés du Renne, objet de notre convoitise et de nos déclamations contre la Nature qui nous en a privés.

Pour rendre intéressante l'explication des hiéroglyphes, il

faut les expliquer *par contrastes*, comme la ruche et le guêpier, comme l'éléphant et le rhinocéros; *par alliance*, comme le chien et le mouton, comme le cochon et la truffe, comme l'âne, le chardon et le chardonneret; enfin *par progression*, en analysant des familles entières, comme celles des branchus, girafe, cerf, dalm, chevreuil, renne, etc., qui sont tous hiéroglyphes des divers effets de la Vérité; ensuite on compare trois familles de trois règnes.

Les civilisés s'exerceraient vainement à expliquer des hiéroglyphes avant de connaître la théorie d'interprétation; car il en est qui représentent des effets de passions non existantes; par exemple, le diamant et le cochon sont hiéroglyphes de la 13e passion (Harmonisme) que les civilisés n'éprouvent pas et ne connaissent pas. D'autres hiéroglyphes peignent des effets sociaux étrangers à l'Ordre civilisé; par exemple, l'éléphant est hiéroglyphe de la Société primitive (Séries confuses). C'était un état d'*Association* où existait *l'unité d'action industrielle* figurée par la trompe. Cette unité avait pour unique appui la bonne chère ou luxe de la bouche; aussi l'éléphant n'a-t-il de luxe qu'à la bouche d'où sortent les défenses ou appuis en ivoire. Il est dans son vêtement le plus pauvre des animaux, parce que les Séries confuses n'avaient aucune industrie manufacturière, et presque aucune parure, quoiqu'elles aimassent éperdument la parure : c'est ce que Dieu a représenté en couvrant de boue l'animal hiéroglyphique, et lui donnant un amour démesuré pour les ornements.

L'éléphant vaut mieux que nous, s'écrient tous les Civilisés; c'est comme s'ils disaient : La Société primitive valait mieux que la nôtre. En effet, elle avait cet honneur altier et ombrageux de l'éléphant, genre d'honneur qui ne pourrait pas sympathiser un instant avec la bassesse civilisée. La Société primitive brillait par l'amitié, la fidélité, la décence, la gratitude et toutes les vertus de l'éléphant, vertus qui ne peuvent pas germer dans nos Sociétés; et, par analogie, l'éléphant doit cesser de se reproduire dès qu'il entre en Société avec nous.

Sur cette analogie des 3 règnes avec les passions, j'ajoute un exemple tiré de l'anatomie du corps humain, qui est un tableau général de l'Ordre Combiné. Parlons d'abord de la charpente osseuse.

Sa portion la plus saillante nous montre 12 paires de côtes qui tendent aux trois os du sternum; c'est l'emblème des

12 passions qui, semblables chez les deux sexes, tendent aux trois foyers d'Attraction (page 112). Il y a 7 côtes combinées et 5 côtes incohérentes, de même qu'il y a sept passions spirituelles qui dominent dans l'Ordre Combiné, et cinq passions matérielles qui dominent dans les Sociétés d'ordre incohérent; une 13e côte, la clavicule, surmonte les 7 combinées et figure la 13e passion, l'Harmonisme, formée des 7 spirituelles. Cette passion devant être le principal levier de l'Industrie sociétaire, il faut que la clavicule s'unisse au bras, qui est levier de l'industrie corporelle.

Cette ordonnance est reproduite partiellement dans la boîte du cerveau : étant siége de l'âme et foyer du mouvement spirituel, il doit être logé dans une enveloppe analogue aux passions spirituelles; aussi la boîte du crâne est-elle formée de 8 os, dont 7 recouverts; le 8e ou frontal, qui est le seul apparent, figure la passion Harmonisme qui est d'un ordre supérieur aux 7 primitives.

D'autres pièces du squelette représentent les dispositions industrielles de la Phalange d'attraction; par exemple, j'ai dit (Note A 436) qu'elle est formée en parade de 16 chœurs et 32 quadrilles; cette ordonnance est représentée par les os de parade, les dents qui sont à nu, et rangées en 16 paires. Les 2 dernières paires sont tardives, faibles et peu utiles, par analogie aux 2 chœurs 1 et 16 (Bambins et Patriarches) qui sont les chœurs sujets à la faiblesse et à l'inutilité. Il reste donc 14 chœurs ou 28 quadrilles actifs et utiles; ils sont dépeints par les 14 paires d'os de la main, qui est l'agent du mouvement industriel.

Ces tableaux de l'Ordre combiné se répètent dans tous les solides et fluides du corps humain; par exemple, dans les 800 muscles d'homme et femme, on trouve l'emblème des 800 caractères qui doivent composer une Phalange d'attraction; dans les 10 paires de nerfs on trouve l'emblème des 10 chœurs pubères, dont le 10e est *hors d'amour et d'équilibre passionné;* c'est pourquoi la 10e paire de nerfs s'égare dans sa marche et n'aboutit pas à un point fixe. Si les anatomistes avaient connu les lois du mouvement social, ils ne se seraient pas arrêtés à disserter sur l'égarement de cette 10e paire, qui est un effet d'analogie nécessaire (et de même les physiciens n'auraient pas mis en problème si la lumière est un corps composé).

D'autres tableaux plus intéressants sont représentés dans le cœur, le foie, les viscères, les fluides, etc. On a fort bien pressenti que le corps humain est un abrégé du Mouvement de l'Univers ; c'est de quoi l'on se convaincra lorsque ce système d'application sera étendu aux plus menus détails anatomiques ; alors on oubliera l'horreur qu'inspire la dissection du cadavre pour admirer dans sa construction le tableau parfait du jeu des Passions et du mécanisme social.

Déjà les Civilisés ont entrevu superficiellement quelques-uns de ces tableaux ; par exemple, ils ont reconnu dans le serpent un emblème de la calomnie et des perfidies civilisées ; dans la rose et ses épines un emblème de la virginité. Ces peintures étaient trop frappantes pour qu'on pût s'y méprendre ; elles devaient faire soupçonner que le tableau des Passions s'étendait à toute la Nature. La lecture de ce volume aidera à en deviner quelques autres, comme celui de la hideuse chenille changée en brillant papillon : c'est évidemment l'emblème de la dégoûtante Civilisation métamorphosée en Harmonie universelle. Du reste, on se perdrait dans l'étude des hiéroglyphes tant que je n'en aurai pas donné la théorie ; on porterait dans cette étude les préjugés philosophiques d'égalité et de modération, et ce serait le moyen de ne rien concevoir au système de la Nature. Par exemple, on s'imagine que la ruche représente l'égalité ; tant s'en faut : la ruche et le guêpier, son contraire, peignent 2 ordres politiques d'Harmonie et de Civilisation. Les abeilles figurent toutes les Phalanges du globe réunies sous la protection du monarque fédéral, qui a pour emblème la reine-abeille, correspondant avec chaque alvéole. Les bourdons figurent l'action improductive, les congrès et agences intermédiaires, qui sont subordonnées à la hiérarchie fédérale et amovibles par les Phalanges. C'est par analogie que l'abeille tue le bourdon quand elle n'a plus besoin de lui. Tout ce mécanisme est peint en renversement dans le guêpier, qui est hiéroglyphe de l'Ordre politique de Civilisation.

Pour rendre le tableau fidèle, il faut que les 2 insectes nous présentent les résultats opposés de l'Ordre combiné et de l'Ordre incohérent :

1° *L'opulence et la pauvreté*. Elles sont figurées chez l'abeille par le miel, chez la guêpe par le carton inutile que donnent ses immenses travaux, images de nos prodiges industriels qui n'aboutissent qu'à l'indigence. 2° *Les lumières sociales et*

*l'ignorance sociale.* Elles sont figurées chez l'abeille par la cire, source de lumière, et par l'association domestique avec l'homme. Chez la guêpe on voit les emblèmes d'ignorance et de discorde sociale dans l'affreuse révolution où le guêpier se détruit par lui-même, dans sa position souterraine et cachée à la lumière, dans les hostilités contre l'homme, que la guêpe attaque sans offense, qu'elle harcelle et dépouille, en s'introduisant dans nos appartements pour y souiller les mets qu'elle dévore, et en égorgeant l'abeille notre alliée. Celle-ci, au contraire, ne nous fait aucun mal sans offense, et aucun larcin, car elle vit du parfum de nos fleurs; elle en double le charme par l'exemple du travail et par l'idée de l'harmonie socialo qu'elle éveille en nous quand elle vient se poser sur nos fleurs.

Quand ces tableaux de passions seront expliqués en grand détail dans les trois règnes, on verra les philosophes capituler à discrétion devant cette théorie du Mouvement social qu'ils vont attaquer avant de la connaître; et l'on confessera que la Nature n'était point couverte d'un voile d'airain, comme le prétendent ces savants, mais que le préjugé avait couvert nos esprits d'un triple voile, formé par les rêveries métaphysiques, politiques et morales; que ces prestiges vont être dissipés; qu'on tient enfin le secret du système de la Nature qui est représentatif des passions, et qu'on la fera déposer tout entière à l'appui de la théorie du Mouvement social.

---

## TRAITÉ
## DE L'ASSOCIATION DOMESTIQUE AGRICOLE
## (1822).

### TOME PREMIER.

(Pages 497 à 518 de la première édition.)

---

### UNITÉ DE L'HOMME AVEC L'UNIVERS,
### OU
### PSYCOLOGIE COMPARÉE ET ANALOGIE UNIVERSELLE.

*Instruction pour les Dames.*

Je veux, en deux courtes digressions sur les allégories végétales et animales, initier les dames au grand mystère de l'Unité de l'Univers, et

les mettre en état de faire la leçon sur ce sujet aux compagnies savantes, si bien désappointées sur ce problème de l'Unité. Les femmes pourront bientôt leur en expliquer l'énigme; ne sera-t-il pas plaisant pour elles d'en avoir appris en un factum plus que n'en savent toutes les Académies?

Avant l'instruction pour les dames, contenue aux deux articles *Règne végétal* et *Règne animal*, il faut s'expliquer avec le monde savant sur le sujet traité dans ce morceau, sur l'Analogie hiéroglyphique.

Naturalistes qui savez entrevoir

que la *Rose* est emblème de la *pudeur;*
la *Vipère* emblème de la *calomnie;*
le *Gui* emblème du *parasite;*
le *Chien* emblème de *l'amitié;*

pourquoi n'avoir pas étendu à tous les objets créés ce rapport d'Analogie passionnelle? Pourquoi n'avoir pas (selon votre précepte: — aller du connu à l'inconnu) présumé que si la rose et la vipère sont emblèmes frappants de certains effets de Passions, l'œillet et le crapaud doivent être également des hiéroglyphes de Passions dont quelque Théorie inconnue pourra nous dévoiler le système?

Si le chien et la vipère sont évidemment des tableaux d'amitié et de calomnie, pourquoi les autres animaux, comme cheval et âne (portraits du *militaire* et du *paysan*), ne seraient-ils pas de même des allusions emblématiques, des tableaux de caractères? Le système de la Nature serait donc bien vague, bien contradictoire! Elle aurait modelé dans quelques animaux et végétaux des images de nos Passions, tandis que d'autres animaux et végétaux seraient dépourvus de ces rapports symboliques, et par suite dépourvus d'Unité et d'Analogie avec l'homme, avec le monde passionnel.

Il n'en est rien; l'Analogie est complète dans les différents règnes; ils sont dans tous leurs détails autant de miroirs de quelque effet de nos Passions; ils forment un immense musée de tableaux allégoriques où se peignent les crimes et les vertus de l'Humanité.

J'apporte enfin la science qui doit expliquer ces innombrables énigmes, l'Analogie universelle ou Psycologie comparée; elle est une des branches du calcul de l'Attraction que nous avons dédaigné comme le café pendant des milliers d'années.

L'Antiquité, mieux inspirée, avait effleuré le secret. Plus rapprochée de la Nature, elle avait par instinct, sinon pénétré, au moins pressenti le mystère de l'Analogie entre les Passions et les choses créées. Les poëtes établissaient une allusion sur chaque objet. A défaut de connaître la Théorie des emblèmes, ils l'imaginaient dans leurs fictions mythologiques dont Boileau dit avec raison :

« Là, pour nous enchanter, tout est mis en usage;
« Tout prend un corps, une âme, un esprit, un visage.
« Chaque vertu devient une divinité :
« Minerve est la prudence et Vénus la beauté.
« Echo n'est plus un son qui dans l'air retentisse ;
« C'est une nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse.
« Ainsi, dans cet amas de nobles fictions,
« Le poëte s'égaie en mille inventions,

« Orne, élève, agrandit, embellit toutes choses,
« Et trouve sous sa main des fleurs toutes écloses. »

Les anciens avaient donc entrevu le secret de la Nature, l'Analogie générale. Ils partaient d'un principe juste, mais ils ne savaient pas l'appliquer; leurs allégories étaient fantastiques; il leur manquait la théorie d'interprétation, l'art d'expliquer méthodiquement le sens de chaque hiéroglyphe animal, végétal et minéral. (Je n'ajoute pas le mot aromal, puisque le règne aromal n'est pas encore connu; il suffit bien de citer les trois autres.)

C'est une étude bien insipide, quant à présent, que celle de l'Histoire naturelle. En vain les Buffon, les Linné nous en vantent les charmes; ils n'en ont su faire qu'un corps sans âme, en la présentant sans l'appui des Allégories qui nous feront aimer, à titre de portraits, une fleur, un fruit, une feuille, une racine, parce que nous y verrons un miroir de nos âmes, des jeux de nos Passions.

Qu'on nous présente un bouquet assorti des fleurs nommées *Iris*, dont il existe beaucoup de variétés, depuis l'iris papillon et très parfumé, jusqu'à l'iris colossal et gris-piqueté sans parfum : cette collection sera pour nous de médiocre intérêt, d'autant mieux que plusieurs iris, comme celui de muraille et le gris-colossal, sont de nuance terne et triste, l'un sans parfum, l'autre d'odeur amère et rebutante. Mais tous vont devenir intéressants, même par leurs teintes sombres, si on nous apprend qu'ils offrent le tableau des variétés du mariage, qu'ils en représentent exactement les divers effets dans les différentes conditions.

| | | |
|---|---|---|
| Mariage de jeunes amants, | — | Iris papillon. |
| Mariage de pauvres paysans, | — | Iris de muraille. |
| Mariage de bourgeois ou d'aisance, | — | Iris bleu. |
| Mariage d'amants opulents, | — | Iris jaune et azur. |
| Mariage d'ambition ou de princes, | — | Iris gris colossal. |

Les détails de cette Analogie, étendus à une douzaine de variétés, répandront du charme jusque sur les espèces les plus inodores, comme l'iris de muraille ou autres dépourvus d'agréments. Ainsi, dans un musée, les tableaux de serpents et de monstres deviennent, par leur vérité, aussi séduisants que ceux d'animaux aimables.

Par exemple, chacun se récrie sur le lugubre aspect du grand iris piqueté de noir : il étale pompeusement les couleurs du deuil, et on pourrait le nommer *fleur de grand deuil*, sans parfum, sans coloris. D'où vient ce contraste de luxe et de tristesse? Il le faut, par Analogie aux unions conjugales des princes, d'où on exclut les convenances d'amour, puisqu'on les marie sans s'être jamais vus. Le hasard peut rendre heureuses de pareilles alliances; mais, en principe, elles se privent du ressort principal d'harmonie conjugale : Dieu a dû dépeindre cette servitude politique par un emblème tristement pompeux, comme le grand iris gris, fleur fastueuse qu'il a privée de parfum, en symbole de ces mariages où règne le lien simple et sans charme; les convenances d'état et des grandeurs sans acception des convenances

d'amour. Elles sont figurées par le parfum des iris bleu, jaune et iris papillon, emblèmes des mariages heureux par alliance de l'amour avec la fortune.

Dans ces descriptions, il faudrait appuyer l'Analogie de détails sur les formes, couleurs, habitudes et propriétés de la fleur, des feuilles, des graines, des racines : j'y reviendrai plus loin ; mais dans cet article nous n'en sommes qu'à des préludes sur l'Analogie. Bornons-nous d'abord à constater une lacune absolue d'études en ce genre ; à signaler le vice de la science, qui n'établit ni liens emblématiques, ni Unité entre les produits de la Nature et les Passions, et qui pourtant nous rebat les oreilles de l'Unité de l'Univers, de lien universel entre toutes les parties du système de la Nature. Où donc est le lien entre les végétaux et les Passions ? A quel effet de Passion se lie cette fleur nommée iris ? à quelle Passion correspond chacun des 40,000 végétaux ? même question sur les animaux et minéraux. Là-dessus nos Escobars répliquent par *l'impénétrabilité des profondes profondeurs, et la sacrilège audace de cette raison téméraire qui veut sonder les décrets éternels.*

Quelques auteurs ont reconnu le vice des méthodes actuelles en étude de la Nature : J.-J. Rousseau se plaint de ces Théories qui, dit-il, nous crachent du grec et du latin pour nous intéresser à une plante. Qu'un botaniste vienne vous débiter les mots barbares de *Tragopogon, Mesembryanthemum, Tetrandria, Rhododendrum,* il va vous dégoûter de la science à laquelle vous amorcera de prime abord une explication d'allégorie sociale ; jugeons-en par quelques végétaux des plus méprisés, comme le buis et le gui.

Rien n'est moins intéressant que le buis, emblème de la pauvreté. Il habite les lieux arides et les terrains ingrats, comme l'indigent qui est réduit au plus chétif domicile, au local dédaigné de tout le monde. On voit les insectes s'attacher au buis, comme au pauvre qui n'a pas le moyen de s'en garantir. Tel que le misérable qui endure patiemment les privations et se fixe au moindre gîte, le buis brave les intempéries et s'attache fortement au mauvais sol où il est relégué. L'indigent n'a point de plaisirs : la Nature a peint cet effet en privant la fleur de pétales, qui sont emblèmes du plaisir. Son fruit est une marmite renversée, image de la cuisine du pauvre, qui est réduite à rien ; la Nature a peint cet effet par le renversement du vase qui, en tout pays, est le fondement de la cuisine. Sa feuille est creusée en cuiller pour recueillir une goutte d'eau, comme la main du pauvre qui cherche à recueillir une obole de la compassion des passants. Son bois est serré et très noueux, par allusion à la vie rude et à la gêne du misérable, chez qui règne l'insalubrité, figurée par l'huile fétide qu'on retire du buis.

Le tableau du parasite n'est pas moins fidèle dans le gui, vivant des sucs d'autrui, se développant indifféremment en sens direct ou inverse, comme l'intrigant qui prend tous les masques. Le gui figure par sa feuille la duplicité, et donne dans sa glu le piège où viennent se prendre les oiseaux, comme les sots se prennent aux ruses du parasite.

Ainsi, tels objets, qui au premier aspect n'excitent que le dédain et la critique, s'embellissent par la fidélité du tableau et la justesse hiéroglyphique. Sans cette application, la Nature est inanimée, *simple* à nos yeux, dépourvue de lien spirituel avec nous, et le Créateur nous pa-

rait en défaut dans ses sages dispositions. Pourquoi, dit le critique, n'avoir pas donné du parfum à de superbes fleurs, comme :

| | | |
|---|---|---|
| Tulipe, | Renoncule, | Hortensia, |
| *Justice,* | *Etiquette,* | *Coquetterie ?* |

On verra plus loin que, si ces fleurs étaient douées de parfum, elles seraient des peintures infidèles, indignes de la vérité qui doit régner dans les tableaux du grand peintre.

Mais quel rapport entre les Analogies et un calcul sur l'Association agricole ? Ces deux sujets sont en rapport très intime : la Théorie d'Association étant fondée sur les propriétés des Passions, il faudra démontrer par des emblèmes de tous règnes que les Lois de l'Organisation sociétaire sont écrites dans la Nature, ainsi que les tableaux des Passions vicieuses, ou essors que donne aux Passions le régime civilisé. On distinguera donc les hiéroglyphes animaux, végétaux, minéraux et aromaux, en deux classes principales : celle de subversion, qui, comme le buis et le gui, peint des effets de Civilisation, de Barbarie, de travail morcelé ; puis la classe harmonique où sont représentées les dispositions de l'Harmonie sociétaire, et les caractères qu'elle donne au monde social.

Par exemple, si j'enseigne que, dans une Phalange, l'enfance active de 4 1/2 à 20 ans, doit être distribuée en 5 tribus ou chœurs des deux sexes ;

| | | |
|---|---|---|
| { | 2e Chérubins et chérubines, | 4 1/2 à 6 1/2 ans; |
| { | 3e Séraphins et séraphines, | 6 1/2 à 9; |
| { | 4e Lycéens et lycéennes, | 9 à 12; |
| { | 5e Gymnasiens et gymnasiennes, | 12 à 15 1/2; |
| { | 6e Jouvenceaux et jouvencelles, | 15 1/2 à 20; |

il faut rallier ce précepte à un tableau naturel : on le voit tracé dans la fleur de pensée, dont les cinq pétales bizarrement disposés figurent les relations des 5 tribus de l'enfance. Les trois plus âgées (nos 4, 5, 6), exercent une autorité régentale sur les deux plus jeunes 2 et 3 ; aussi, par Analogie, les trois pétales supérieurs ont-ils la couleur jaune, *paternité,* dont sont privés les 2 inférieurs. Cette leçon devra se répéter dans toutes les autres parties de la plante, dans les feuilles, semences, racines, habitudes et relations de genre ou d'espèces.

## *Mosaïque de tableaux en règne végétal.*

Cherchons dans les fleurs et les fruits des leçons qui s'adressent à l'âme, des emblèmes de nos Passions. Je commence par la rose, l'œillet et autres fleurs bien connues ; de là nous passerons aux fruits.

La rose est, de tous les tableaux naturels, celui qui a été le mieux compris. Chacun a su expliquer l'Analogie de l'épine qui blesse légèrement le ravisseur. Chacun a vu l'emblème de la pudeur dans la propriété qu'a cette fleur de plaire en demi-éclosion. Une rose est insipide si elle est bien épanouie. Elle est ravissante si elle est à demi fermée.

Ainsi la jeune innocente plaît mieux que la femme exercée, et les appas à demi voilés plaisent mieux que des nudités.

La rose ne présente que des Allégories faciles à comprendre. L'incarnat de ses pétales est bien l'emblème des couleurs du bel âge; la plante affectionne les lieux frais, en symbole de la fraîcheur de jeunesse dont elle est l'image. Son parfum, qu'on appelle mal à propos doux parfum des roses, est un arôme très enivrant, comme l'amour que peut inspirer une jeune fille vraiment pudique. Rien n'est simple dans ses accessoires : calice très orné, feuille parfumée et dentée avec délicatesse; tout est charmant et soigné dans ce petit arbuste, parce qu'il représente non pas la bergère grossière, simple et champêtre, comme l'ont cru les moralistes, mais la jouvencelle élevée dans le luxe, habituée aux bienséances, et rehaussant les dons de la Nature par les secours de l'art; enfin la pudeur en mode composé et non en simple.

Cette intervention du travail de l'art se peint dans la feuille finement découpée; le parfum de la feuille peint une jeune fille qui dans l'opulence est laborieuse (comme le seront les vestales harmoniennes). Observons à ce sujet, qu'en explication d'Analogies végétales, chaque portion de la plante fournit des emblèmes génériques.

*La* RACINE *est emblème des principes qui règnent dans l'essor de la passion ;*

*La* TIGE, *emblème de la marche que suit la passion ;*

*La* FEUILLE, *emblème du travail de la classe ou personne dépeinte, puis du travail et des soins, comme éducation et autres, qui ont préparé tel effet de passion ;*

*Le* CALICE, *emblème des formes dont s'enveloppe une passion, des alentours qui l'influencent ;*

*Les* PÉTALES, *emblèmes de l'espèce de plaisir attaché à l'exercice de la passion ;*

*Les* PISTILS *ou* ÉTAMINES, *emblèmes du produit que doit donner la passion ;*

*La* GRAINE, *emblème du trésor amassé par exercice de la passion ;*

*Le* PARFUM, *emblème du charme qu'excite la passion.*

*J'indiquerai abréviativement ces Analogies par alliage de deux noms, comme ceux-ci :*

FEUILLE-TRAVAIL ; PÉTALE-PLAISIR ; GRAINE-TRÉSOR.

D'où vient que les écrivains, si habiles à expliquer les tableaux de la ROSE, n'ont vu dans l'ŒILLET qu'une énigme impénétrable ? C'est qu'ils n'ont pas même de notions élémentaires en ce genre d'étude; ils ne connaissent pas encore l'Analogie des couleurs.

Guidés par cette indication, ils auraient vu que l'œillet représente un être gorgé d'amour; car le corps de la plante, feuillage, tige, calice, est plus près de l'azur que du vert. Sa couleur est un petit bleu argentin; d'où il est clair que l'œillet dépeint un être qui ne respire qu'amour, une classe que l'amour obsède et affaiblit, puisque l'œillet, son emblème, tombe et traîne à terre sa tige élégante. Il faut qu'une main amicale vienne le soutenir, le marier à une branche d'osier nommée tuteur.

Telle est la jeune fille que presse un tempérament ardent : fatiguée

de réplétion d'amour, elle succombe comme l'œillet; elle essuie même des maladies; le besoin du plaisir surmonte en elle tous les obstacles du préjugé; et par Analogie, l'œillet dans un calice gorgé de pétales, crève son enveloppe et s'échappe en désordre, laissant tomber ses pétales, symboles de plaisir. Il faut que la main de l'homme aide à rompre les barrières du calice, et qu'un ingénieux encartage favorise le développement des pétales. Il faut de même à la jeune fille à tempérament un mari aux petits soins, qui intervienne pour le plein essor des plaisirs. (Pétale est emblème de plaisir.)

Aidée de ces divers appuis, la fleur est pompeuse, magnifique; et c'est pour nous peindre fidèlement cet état de la jeune fille, ce besoin de mari protecteur et de soins galants, que l'œillet succombe sous le poids de sa fleur, et réclame de nous double secours de branche d'osier et d'encartage.

(*Nota.* L'œillet devrait porter un nom féminin, puisqu'il représente une fille. Les naturalistes ont joué de malheur dans les nomenclatures: ils ont presque partout désigné les genres à contre-sens; c'est une erreur à ajouter à tant d'autres. Tout sera bientôt rectifié, puisqu'enfin le Système de la Nature est découvert.)

Les détails iraient à l'infini si on voulait analyser complètement un tableau végétal, disserter sur les formes des racines et des graines, sur les habitudes et époques de développement, sur les parallèles et contrastes. Par exemple, dans la rose et l'œillet,

Pourquoi la découpure ou denture est-elle placée sur les feuilles de la rose, et par contraste sur les pétales de l'œillet?

Pourquoi l'épine est-elle placée sur les tiges du rosier, tandis qu'elle se trouve, dans l'œillet, à la pointe des feuilles terminées en piquants?

Ces dispositions sont autant d'emblèmes des effets de l'amour et de l'éducation chez les jeunes filles opulentes; car, ici, ce n'est point la classe pauvre qui est dépeinte. Quand la Nature veut peindre les effets et caractères de pauvreté, elle a soin de les placer, comme le buis et le genêt, dans les terrains les plus dédaignés; mais quand une fleur ou un fruit figurent au corset des petites maîtresses ou à la table des sybarites, croyez que ces végétaux ne représentent que les passions et caractères de la classe riche: le Créateur est un peintre bien fidèle; il ne commet pas d'erreurs.

La Nature, dans ses emblêmes, est indiscrète à force de fidélité du pinceau, notamment dans les végétaux et animaux symboliques de la Vérité, comme *la fleur de lys, le sapin, le cygne, le cerf.* Observons d'abord cette indiscrétion dans la fleur de lys.

La tige en est droite et ferme, comme la marche de l'homme véridique. Elle se distingue par un entourage de folioles gracieuses: ainsi l'homme honorable et véridique brille par les traces d'estime qu'il laisse dans toutes ses fonctions industrielles ou administratives (feuille et travail sont synonymes).

La corolle est, comme celle de la tulipe, un triangle sans calice, par analogie à l'homme véridique (lys) et à l'homme juste (tulipe). Leur conduite ne s'enveloppe d'aucun mystère et marche à découvert: ainsi la racine bulbeuse du lys est entr'ouverte de toutes parts en lames détachées et laisse voir l'intérieur de l'oignon, par analogie à la marche

de l'homme loyal, dont les principes et le fond du cœur sont à découvert.

Cette fleur, emblème de la pureté et de la droiture, a deux propriétés bizarres; elle est *perfide* et *reléguée*.

1° *Perfide*, en ce qu'elle barbouille d'une poudre jaunâtre celui qui s'en approche, séduit par son parfum. Cette souillure, qui excite les huées, représente le sort de ceux qui se familiarisent avec la Vérité.

Qu'un homme docile aux leçons des philosophes, et résolu à pratiquer *l'auguste vérité, qui est*, disent-ils, *la meilleure amie des humains*, s'en aille dans un salon dire la franche et bonne vérité sur les faits et gestes des assistants, sur les grivelages des gens d'affaires et les intrigues secrètes des dames présentes, il sera conspué, traité d'ostrogoth philosophique, butor inadmissible en bonne compagnie. Chacun, par une invitation à passer la porte, lui prouvera que *l'auguste vérité n'est point du tout la meilleure amie des humains*, et ne peut conduire qu'à des disgrâces quiconque veut la pratiquer.

La Nature nous écrit cette leçon dans le pollen dont elle enduit les étamines du lys. Il semble qu'elle ait voulu dire à l'homme attiré par cette fleur : *Défie-toi de la vérité, ne t'y frotte pas*. C'est là le but de ce barbouillage qu'elle imprime sur les nez imprudents qui se frottent sans précaution à la fleur du lys, et se font, l'instant d'après, montrer au doigt par les enfants, comme on se fait montrer au doigt par les pères, quand on se hasarde à leur dire *l'auguste vérité*.

2° *Reléguée*. La Vérité est belle, si l'on veut, mais belle à voir de loin, et telle est l'opinion du grand monde, puisqu'il ne peut pas admettre la fleur de Vérité. On ne présentera pas un bouquet de lys à une femme de bon genre; on ne verra pas de lys dans le salon d'un Crésus. Toute belle qu'est cette fleur, sa forme, son parfum, son éclat ne conviennent pas à la classe des sybarites. Ils n'aiment le lys que de loin, comme la Vérité; ils le relèguent dans les angles du parterre. La fleur, comme bouquet, ne peut convenir qu'au peuple qui ne craint pas les pesantes vérités. Aussi voit-on le lys figurer dans les fêtes publiques et sur la porte des cabarets où règne la Vérité. Il charme les enfants qui ne craignent pas la bonne et franche Vérité. Enfin on l'emploie à orner les statues et portraits des saints aux jours de fête; et c'est fort bien fait de placer le symbole de la vérité entre les mains des habitants du ciel; car si elle est de recette en l'autre monde, elle ne l'est nullement en celui-ci.

D'autres emblèmes de Vérité sont moulés dans les espèces de cette fleur. Le lys orange représente une autre classe d'amant de la Vérité, ces misanthropes atrabilaires qui la pratiquent avec rudesse et ne savent point la rendre aimable. Aussi ce lys a-t-il tous les caractères de l'âpreté; il est sans parfum; sa couleur est celle de l'enthousiasme sévère, *orange sombre*, nuance terre, taches noires; mais ne donnons pas exclusivement aux roses et aux lys un article, où tant d'autres fleurs sollicitent quelque place.

L'iris, dont il a déjà été question, exige encore divers détails.

L'iris, emblème du mariage, porte trois chenilles sur ses trois pétales. Or, on ne peut voir qu'un symbole de vice, partout où le règne végétal figure des chenilles, comme dans l'euphorbe et l'héliotrope dé-

fleuri (la chenille étant l'emblème principal des sociétés lymbiques, et de leur métamorphose en état sociétaire, figuré par le papillon qui succède au vénéneux et dégoûtant insecte, comme l'état sociétaire doit succéder aux infamies civilisée, barbare et sauvage).

L'iris fournit successivement deux corolles ou fleurs qui semblent s'éviter, s'isoler l'une de l'autre. On voit la seconde, longtemps cachée, apparaître inopinément dès que la première est passée. C'est l'image du lien conjugal où un homme presque suranné s'unit à une jeune femme. L'âge du plaisir n'est plus commun entre eux; il finit pour l'un et commence pour l'autre : aussi la seconde fleur n'éclot-elle que lorsque la première est flétrie.

La corolle d'iris paraît formée de trois fleurs distinctes et réunies forcément par leurs extrémités. Le mariage est de même un composé de trois affections bien distinctes et péniblement amalgamées; ce sont :

| | | |
|---|---|---|
| L'amour matériel simple, | — | *Bleu terne.* |
| La coalition conjugale ou ligue domestique, | — | *Violet faux.* |
| Le lien de ménage et de paternité, | — | *Jaune.* |

Ces trois couleurs correspondent aux trois effets passionnels.

Le réceptacle d'étamines a la forme de chenille, emblème des sordides calculs qui président au mariage. Trois pétales accessoires s'élèvent et se rapprochent gracieusement, abandonnant le corps de la fleur, tandis que les trois pétales productifs, portant graine, s'isolent et semblent s'éviter. Ainsi, dans le mariage, les trois sexes, homme, femme et enfant, cherchent hors du ménage des réunions agréables qui n'existent guère dans la vie domestique, où l'on rencontre plutôt la gêne et la discorde.

Par Analogie, la nature écrase en éventail la feuille de l'iris commun; c'est l'image de la gêne qui règne dans les mariages pauvres et les petits ménages. La feuille d'iris commun est terminée par une pointe desséchée, en signe de la pauvreté où conduit le travail des ménages pauvres. On dirait, d'après l'écrasement des feuilles au sortir de la racine, qu'elles manquent d'espace pour s'étendre et s'arrondir : c'est un emblème de la pénurie des ménages malaisés qui ne peuvent pas obtenir du travail ou n'en obtiennent qu'en servage et non pour eux.

Comme il est des ménages riches et heureux, ainsi que de pauvres et malheureux, la Nature a dû figurer cette duplicité d'effets du mariage en donnant au végétal symbolique duplicité de racines et de feuilles, malgré l'unité ou conformité des dispositions de la fleur.

Une distinction bien essentielle dans cette étude, est celle des huit Sociétés, à l'une desquelles se rapporte chaque végétal. Une plante représentant quelque effet de Barbarie, serait incompréhensible pour celui qui ne connaîtrait pas les usages des barbares, et ainsi des plantes qui représentent les effets sociaux des Périodes 6, 7, 8 : elles seront incompréhensibles à ceux qui ne connaissent rien au-dessus de la Civilisation, période 5.

Des fleurettes bien connues, jasmin, violette, pensée, réséda sont des tableaux de la Période 8 : comment traiter de ces Analogies avec un lecteur qui ne connaît pas les coutumes de la huitième Société ? Pour faire sentir la nécessité d'étudier la huitième Période avant d'é-

tudier les Analogies de botanique, je vais expliquer seulement une des quatre fleurettes citées plus haut. Je choisis le Réséda, très considéré par l'excellence de son parfum.

Il représente les industrieux enfants de l'Ordre sociétaire. Sa fleur n'a point de pétales visibles; elle ne se compose que de la partie productive : étamines et pistil, par allégorie aux enfants d'Harmonie, sans cesse occupés à des fonctions productives et ne trouvant de plaisir que dans le travail utile qu'ils exercent dans une foule de Séries passionnelles; par Analogie, le réséda supprime les pétales, emblèmes de plaisir improductif. Un parfum très suave s'échappe de cette fleurette, en symbole du charme qu'excitent les enfants adonnés passionnément à l'utile industrie. La Nature donne aux étamines la nuance capucine, mélange de rouge et orange (couleur d'enthousiasme et d'ambition), en symbole du levier industriel des enfants harmoniens, qui est un enthousiasme soutenu d'ambition.

Au-dessous des fleurs vient une longue file de petits sacs peu remplis et ouverts; c'est l'emblème de tous les petits trésors qu'amasse l'enfant harmonien dans sa jeunesse où il dépense fort peu de chose, et accumule d'ordinaire une cinquantaine de menues sommes épargnées sur les dividendes obtenus dans les différentes Séries qu'il a fréquentées. Leur ensemble compose à l'enfant un petit pécule qu'on lui livrera à 15 ans. Il y a peu de graine dans les capsules, parce que l'enfant ne doit gagner que des dividendes peu considérables dans ses Séries. La Nature a laissé les sacs ouverts quoique renversés; c'est manquer doublement aux précautions de prudence, par analogie à l'impossibilité de tromper et frustrer un enfant harmonien, quoiqu'il dédaigne toute précaution contre l'astuce et le vol.

Ce n'est pas aux mœurs des enfants civilisés que peut s'appliquer ce tableau. On comprend par là qu'il serait impossible d'étudier les Analogies végétales et animales tant qu'on ignorerait le mécanisme des Périodes sociales 6, 7, 8, auxquelles se rapportent nombre de plantes, comme jasmin, violette, pensée, réséda, serpentin, cacao dont l'analogie n'existe point dans les coutumes et mœurs de Civilisation.

Mais du moment où on connaîtra les coutumes des huit Périodes sociales, on pourra en trouver les portraits dans le vaste musée des quatre règnes où les effets de nos Passions sont hiéroglyphiquement dépeints. Jusque-là les naturalistes ne peuvent qu'observer les EFFETS sans connaître les CAUSES qui ont déterminé Dieu dans ses opérations distributives. Si on leur demande pourquoi le lys est enduit d'un pollen qui vient souiller perfidement la face de l'homme; pourquoi l'œillet crève irrégulièrement son calice, ils sont forcés de se retrancher dans *les profondes profondeurs des décrets et l'épaisse épaisseur des voiles d'airain.* Ce qui signifie en langage bourgeois, qu'ils ne connaissent goutte au calcul des CAUSES; que leurs études sont bornées au mode simple ou classement des EFFETS.

Si nous ignorons les causes qui ont présidé à chaque détail de la création, nous sommes tentés à tout instant de critiquer la Nature et son docte auteur dont nous admirerions le pinceau fidèle si nous savions déterminer par analogie le sens de leurs tableaux. En voyant un réséda, chacun s'écrie : Quel dommage que cette fleurette si odorante ne soit

pas un peu plus ornée, qu'elle n'ait pas de brillants pétales! et puis ce fatras de capsules presque sans graine, c'est une surcharge inutile: ainsi s'exprime la raison civilisée où raison *simple* qui ne connait que les effets et non les causes. On a vu plus haut que le tableau manquerait de vérité, si Dieu avait fait une seule de ces corrections; le réséda ne peindrait plus les coutumes industrielles des enfants en huitième Période; et le lys qui ne barbouillerait pas les nez civilisés, ne serait plus l'interprète exact des périls encourus par celui qui veut pratiquer en Civilisation la vérité et la droiture.

Est-il de femme qui manque à critiquer la Nature sur ce qu'elle prive de parfum des fleurs superbes, tulipe, renoncule et autres, qui par cette raison sont dédaignées du sexe? Pour dissiper cette prévention, dissertons sur quelques fleurs inodores et douées de caractères vicieux en apparence pour qui n'observe que les effets sans connaître les tableaux de Passions. Choisissons les trois fleurs inodores dites:

| | | |
|---|---|---|
| Balsamine, | hiéroglyphe | de l'égoïste industrieux; |
| Couronne impériale, | — | du savant malheureux; |
| Hortensia, | — | de la coquette prodigue. |

Chacun connaît la balsamine, ressource des parterres en automne. Si l'on veut cueillir ses graines, en rassembler dans la main une douzaine de capsules, à peine a-t-on fermé la main pour les mieux contenir, que les enveloppes se brisent; le porteur se trouble et la graine s'échappe de toutes parts; la cueillette est perdue par l'empressement qu'on met à la retenir. N'est-ce pas là une raillerie de la Nature? Nous donner un produit pour nous l'ôter au moment où nous le serrons avec soin? Expliquons le secret de cette bizarrerie.

La balsamine est le portrait de l'égoïste industrieux (l'égoïsme est caractère dominant chez les gens riches qui s'adonnent à l'Industrie). Les feuilles finement dentées et symétriquement distribuées sont un emblème de travail intelligent; une touffe de feuilles surmonte les fleurs en symbole de l'économe judicieux et prudent, qui veut que le travail (figuré par les feuilles) et le bénéfice excèdent la dépense. En suivant cette méthode, il peut briller longtemps sans s'appauvrir, comme la balsamine qui donne une série de fleurs copieuses, brillantes et longtemps renouvelées.

Les ménages pourvus de cette prudence raffinée sont ambitieux et égoïstes au suprême degré. Aussi, la balsamine, par Analogie, refuse-t-elle tout cadeau à l'homme; ses fleurs sont imprenables isolément par défaut de queue, et collectivement par embarras de feuillage. On ne peut ni les cueillir ni en garnir des vases de salon; c'est une plante qui ne vit que pour elle, comme les ménages des riches égoïstes donnant du relief au pays; gens d'industrie et de représentation, utiles à la masse, mais insipides par leur esprit cauteleux; gens qui se rendent nécessaires comme la balsamine, sans être ni aimés ni aimables. Ils savent s'installer dans toutes les avenues de la grandeur, comme cette fleur qui s'empare des lieux les plus fréquentés du parterre, et y joue le grand rôle sans y exciter de charme; aussi est-elle privée du parfum, symbole de charme. Elle est tardive et meuble d'automne, par allusion

à ces thésauriseurs qui ne commencent que sur le tard à figurer dans le monde. Malgré toute leur vigilance, il arrive que leur fortune passe a des héritiers imprudents qui la dissipent; et de même la graine ou héritage de la balsamine s'échappe des mains au moment où on la recueille sans précaution.

Ladite fleur serait plus intéressante en parallèle avec son alliée d'automne, *la reine-marguerite*, hiéroglyphe des bonnes ménagères; mais nous aurions tant de fleurs à passer en revue, que je suis obligé de limiter le choix.

Examinons le moule opposé à la balsamine. J'ai dépeint l'intrigant industriel et fortuné, voyons le portrait de la noble industrie humiliée; c'est celle du savant ou artiste.

Il est peint dans une fleur nommée Couronne impériale, donnant six corolles renversées et surmontées comme la balsamine d'une touffe de feuillage. Cette fleur, qui a la forme de Vérité (forme triangulaire du lys et de la tulipe), excite un vif intérêt par l'accessoire de six larmes qui se trouvent au fond du calice. Chacun s'en étonne; il semble que la fleur soit dans la tristesse; elle baisse la tête et répand de grosses larmes qu'elle tient cachées sous les étamines. C'est donc l'emblème d'une classe qui gémit en secret. Cette classe est très industrieuse, car la fleur porte en bannière le signe d'Industrie, la touffe de feuilles groupées au haut de la tige, en symbole de la haute et noble Industrie, des Sciences et Arts.

La classe d'industrieux qui gémit en secret n'est pas celle des plébéiens grossiers, mais celle des savants utiles et obligés de fléchir devant le vice heureux : aussi la plante incline-t-elle ses belles fleurs en attitude humiliante. Elles sont gonflées de larmes cachées, image du sort des savants et artistes, qui font l'ornement principal de la Société et n'en sont payés que par des dégoûts, tandis que les agioteurs et sangsues amoncellent des trésors en quelques instants.

Cette fleur est de couleur orange, qui est celle de l'*enthousiasme* ou *composite*, par analogie à la classe industrieuse des savants et artistes qui n'ont d'autre soutien que l'enthousiasme contre la pauvreté et les humiliations dont ils sont abreuvés dans le jeune âge.

A la suite d'une pénible jeunesse, ils parviennent à obtenir quelque relief ou quelque petit bien-être. Par imitation, la fleur, après avoir passé le bel âge dans une attitude humiliante, élève enfin son pédoncule et sa capsule de graine; mais il est trop tard pour prendre cette attitude, quand le pédoncule n'est plus orné de sa belle fleur et n'a plus qu'une triste gousse à présenter. Cet effet dépeint le tardif bien-être des savants et artistes, qui ne peuvent lever la tête, sortir de l'état de gène et d'oppression qu'après avoir consumé péniblement leur jeunesse à amasser quelque argent, après avoir fléchi dans leurs jeunes années sous le poids de la détraction, de la pauvreté, de l'injustice, et perdu les beaux jours de la vie à préserver leur vieillesse de l'indigence.

Ainsi, la Nature, toujours en contradiction avec la philosophie, ne voit qu'ennuis et disgrâces dans cette étude où la morale nous peint des torrents de charmes ineffables; mais n'oublions pas que l'article est consacré aux dames; je vais me rallier aux convenances du sexe, et lui présenter dans l'hortensia un tableau plus à sa portée.

L'*hortensia*, emblème de la coquetterie, étale *force parure*, plus de fleurs que de feuilles (j'ai compté 108 grosses boules sur un hortensia de moyenne dimension). C'est une plante qui fatigue l'œil par ses massifs de fleurs : elle donne dans le même excès que la coquette qui voudrait consumer en colifichets toute la fortune du ménage. Par Analogie, l'hortensia cache ses feuilles sous un fatras de fleurs inodores et à demi nuancées en *rosat* ou demi-rose, *argentin* ou demi-bleu, *lilas* ou demi-violet ; teintes ambiguës comme les sentiments de la coquette, qui sont :

| | | |
|---|---|---|
| Un faible amour, | — | *Argentin* et non azur. |
| Une demi-amitié, | — | *Lilas* et non violet. |
| Une fausse pudeur, | — | *Rosat* et non rose. |

L'hortensia et la balsamine (coquette et égoïste) sont deux fleurs qui ne vivent que pour elles, et se refusent à la coupe. On ne peut employer l'hortensia *coupé* ni en bouquets, à cause du fatras, ni en vases où il se flétrit subitement. Non coupé, c'est-à-dire en pots, il figure à merveille dans les salons et les jardins comme la coquette dans le grand monde. Il n'a pas de parfum, parce que la coquette éblouit les yeux et fascine l'esprit sans trop gagner les cœurs; elle charme les sens : le lien est simple; il faut que le charme de la fleur soit simple, récréant la vue sans flatter l'odorat.

La coquette se ruine par le luxe; et l'hortensia, par Analogie, craint l'astre du luxe et périt d'un coup de soleil. La coquette, au déclin de l'âge, appauvrie par ses folles dépenses, est forcée à s'industrier; par imitation, l'hortensia, après avoir amplement brillé, perd son coloris, son luxe, et prend la nuance du travail, le vert, couleur de la feuille. Il n'arrive qu'au demi-vert, parce que la coquette ne revient qu'à un demi-travail allié aux intrigues. Enfin, à un âge avancé, elle tombe dans le rôle de prude; et l'hortensia, par allégorie, revêt dans l'arrière-saison la couleur de la pruderie, le BRUN, nuance de la scabieuse qui est fleur de la pruderie, rebelle à la main qui veut la cueillir.

Les coquettes du grand ton sont des femmes qui ont reçu une éducation soignée, et pour emblème de ce travail préparatoire, la Nature donne à l'hortensia une feuille élégamment dentée en losange symétrique. La fleur semble privée d'étamines et pistils; c'est le tableau de la coquette qui ne s'occupe nullement du rôle productif. Aussi les parties de fructification sont-elles cachées dans l'hortensia, fleur qui, pour arriver à la perfection, exige un grand attirail de soins; sa toilette agricole est des plus compliquées, image exacte des personnages que représente la fleur.

Obligé de laisser en suspens cet article, j'invite à différer tout jugement sur cette branche intéressante de la nouvelle Science, en annonçant qu'elle ne se borne pas à l'agréable, et que sous le rapport de l'utile, elle nous vaudra l'avantage de déterminer les antidotes naturels à toutes les maladies. Les remèdes à la goutte, à l'hydrophobie, à l'épilepsie, seront exactement connus lorsqu'on aura porté au complet la Science de l'Analogie passionnelle. Cette condition de complet suppose l'achèvement du calcul d'Analogie, exigeant sur les seuls végétaux 40,000 solutions. Pour y parvenir il faudra que les Corps savants paient tribut d'études et non de belles phrases.

La Cerise, image des goûts de l'enfance, est le premier fruit de la belle saison. Elle est, dans l'ordre des récoltes, ce que l'enfance est dans l'ordre des âges. L'amitié domine en première phase chez les enfants, et l'amour en deuxième phase chez les adultes; il faut, par Analogie, que les fruits d'amitié paraissent les premiers, et ceux de l'amour en deuxième ligne. De là vient que les rouges ou de titre amical sont suivis de ceux à noyau, fruits d'amour auxquels succèdent les poires, symbole de l'ambition qui domine dans la troisième phase dite virilité: la marche est fermée par les pommes, emblème de l'amour familial qui domine en quatrième phase ou caducité.

La cerise, portrait des enfants libres, heureux et badins, doit exciter en eux les effets qu'elle représente. Aussi l'apparition d'un panier de cerises met-il en joie tout le peuple enfantin, à qui ce fruit est très salutaire. La cerise est un joujou que la Nature présente à l'enfant; il s'en forme des guirlandes et pendants d'oreille; il s'en couronne, comme Silène se couronne de pampres. L'arbre est analogue au génie et aux travaux de l'enfance; il est peu fourni de feuilles; ses branches, vaguement distribuées, donnent peu d'ombrage, ne garantissent ni de la pluie ni du soleil; image des faibles moyens de l'enfance, il est incomplet, insuffisant à protéger et abriter l'homme.

La Fraise est le plus précieux des fruits rouges; elle nous peint l'enfant élevé dans l'Harmonie, dans les Groupes industriels: un fraisier est un ouvrier qui opère comme nos jardiniers; ses tiges traçantes vont planter en ligne droite une file de rejetons. Il est juste que le plus précieux des enfants, celui qui exerce l'Industrie combinée, ait pour emblème le fruit le plus délicat de la Série. La feuille est trinaire, par allusion aux trois chœurs, 4, 5, 6, qui dirigent l'éducation. La fraise veut, comme la pêche, s'allier avec le vin et le sucre, emblèmes des passions *amitié* et *unitéisme*; ainsi le travail sociétaire se soutient par l'amitié et tend à l'Unité.

Les Groseilles représentent les enfants civilisés de diverses classes. La plus remarquable est *la groseille rouge à grappes;* c'est l'emblème des enfants peu cultivés et livrés à la bonne Nature. Ils sont d'une franchise mordante et indiscrète; capables d'aller répéter à une femme à prétention quelque fâcheuse vérité qu'ils auront ouï dire.

Le fruit qui peint ces petits diseurs de vérité doit être d'une saveur très piquante. Il a de la grâce, parce que la Vérité est gracieuse chez l'enfant, et amuse malgré l'indiscrétion. Un tel rôle n'est pas sans utilité; il signale les travers; *castigat ridendo.* Aussi le fruit du groseiller rouge est-il purgatif et salubre. La plante est semblable, de feuilles et de grappes, à la Vigne, emblème d'amitié composée; aussi ces enfants libres, loquaces, indiscrets, sont-ils les plus adonnés à l'amitié simple. Cette sorte de groseille est un fruit bourgeois et de moyenne valeur, comme la classe d'enfants qu'elle représente: crue, elle figure peu aux bonnes tables; on n'en tire parti que par alliage avec le sucre et le travail de confiserie; de même les enfants trop libres et impolis n'acquièrent de prix qu'en se ralliant aux manières de la classe plus relevée.

*La groseille épineuse à fruits isolés* dépeint l'enfant contraint, privé de plaisirs, harcelé de morale, et élevé isolément aux études. Son emblème ne donne qu'un fruit de pauvre espèce, *violet pâle,* couleur d'amitié avortée, dont on gêne l'essor chez cet élève, en l'isolant de

ses camarades. Ces enfants, boursouflés de préceptes et d'études prématurées, deviennent pour l'ordinaire de médiocres sujets. Aussi le fruit hiéroglyphique n'est-il, malgré sa belle apparence, qu'un produit de peu de valeur, gonflé de sucs fades et de graines superflues, comme les enfants qu'on surcharge d'enseignement mal digéré. Ce groseiller est épineux, en signe de la gêne des malheureux enfants qu'il dépeint.

*La groseille noire*, dite *cassis*, représente les enfants pauvres et grossiers; aussi son fruit noir, emblématique de la pauvreté, est-il d'une saveur amère et désagréable, par analogie à ces enfants du peuple qui ont le défaut de mauvais langage, mauvaises manières, et souvent mauvais principes. On ne les rend supportables qu'en les raffinant par contact avec la classe riche et polie; et de même le cassis ne devient mangeable que par alliage avec l'eau-de-vie et le sucre.

Le Raisin, pivot direct en fruits rouges, est le plus amical de tous les végétaux. Le vin pris en dose modérée est vraiment l'ami de l'homme; il aide à la digestion, met les convives en gaîté, en disposition amicale; il est aussi salubre pour l'homme fait que le fruit est salutaire à l'enfant, pour qui les raisins bien mûrs et mangés sans excès, surtout le muscat ou pivotal, sont un préservatif de maladie, et souvent un remède.

La vigne, par analogie amicale, veut embrasser nos arbres, nos maisons : il faut qu'elle s'associe, qu'elle forme des liens avec tout ce qui l'entoure : aussi est-elle douée de la vrille, qui est un attribut d'amitié et d'alliance. Elle ne donne de bon fruit qu'autant qu'elle est fortement recépée; c'est une analogie avec les groupes d'amitié qui, dans l'Ordre sociétaire, ne se perfectionnent en Industrie que par l'exercice d'une critique badine et continue, qui émonde et retranche les vices, tout en soutenant l'émulation.

Le raisin est tardif comme l'amitié composée ou collective qui ne peut naître que fort tard, puisqu'elle est réservée à l'Etat sociétaire, dont un globe n'est pas susceptible avant les longs travaux des Périodes lymbiques, ou âge de début social et de malheur industriel; la vigne nous en donne l'image dans les fleurs qui précèdent sa floraison.

Le fruit représente la Série de groupes, source de l'Amitié; il est formé d'une série de petites masses de raisins distincts. Sa couleur est le *violet*, emblème de l'Amitié, et le *blanc*, emblème de l'Unité.

## SOMMAIRE DU TRAITÉ DE L'ASSOCIATION (1823).

(PAGE 1400.)

---

### TABLE ET ANALOGIE DES SEPT PASSIONS DE L'AME.

| | | | | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 6 | UT. | PASSIONS CARDINALES. | Affective majeure. | Amitié....... | Violet........ | Addition..... | Cercle....... | Fer.......... | DROITS NATURELS. | Cueillette. |
| 7 | MI. | | — mineure. | Amour....... | Azur......... | Division...... | Ellipse....... | Étain......... | | Pâture. |
| 8 | SOL. | | — mineure. | Paternité...... | Jaune....... | Soustraction.. | Parabole ..... | Plomb. ....... | | Pêche. |
| 9 | SI. | | — majeure. | Ambition ... | Rouge....... | Multiplication. | Hyperbole.... | Cuivre........ | | Chasse. |
| 10 | RÉ. | PASSIONS DISTRIBUTIVES. | | *Cabaliste*..... | Indigo....... | Progression .. | Spirale....... | Argent........ | | Ligue intérieure. |
| 11 | FA. | | | *Alternante*..... | Vert......... | Proportion. .. | Quadratrice... | Platine........ | | Insouciance. |
| 12 | LA. | | | *Composite*..... | Orange...... | Logarithme... | Logarithmique. | Or............ | | Vol extérieur. |
| * | UT. | PASSION PIVOTALE. | | UNITÉISME. ... | Blanc........ | Puissance .... | Cycloïde..... | Mercure ...... | | MINIMUM. |

## ( *Pages* 1434 *à* 1436, en note. )

### SUR L'ANALOGIE OU THÉORIE DES CAUSES.

Ouvrons le grand livre de la Nature. S'il est vrai que tout soit lié en système du mouvement, comment les poulets et les canards se lient-ils à nos Passions ; quels effets en dépeignent-ils ? On nous dit que le *coq* est l'emblème du sultan dans son sérail ; c'est faux. Un sultan n'est ni homme d'esprit ni galant ; or le coq représente l'un et l'autre caractère. L'énormité de parures et de chairs qui jaillissent de son cerveau, dénote le travail d'intrigue chez un ambitieux doué de vigueur et de beauté, courtisant toutes les femmes et les faisant servir à ses vues de fortune.

Ce rôle n'est pas praticable dans les petites villes où les femmes ne peuvent rien ; mais à la cour et dans le grand monde, celui qui sait s'emparer des femmes obtient par leur canal un rapide avancement. Tel fut Emmanuel Godoï, prince de la Paix, qui acquit une fortune estimée 400 millions, et n'avait pas le sou à son début.

Un tel homme tient communément à beaucoup de femmes dont il tire parti. C'est donc un amant faux, banal, égoïste ; de là vient que la Nature donne au coq des nuances toutes fausses, pas une des couleurs du prisme si pures sur le faisan doré, qui est comme tous les faisans, un emblème d'amour sincère, peu ingénieux en intrigue. Aussi les faisans ont-ils une tête assez peu ornée.

Le *canard* est l'emblème du mari subjugué, ensorcelé, ne voyant que par les yeux de sa femme ; aussi la Nature lui a-t-elle fait don d'une extinction de voix, image de ces maris qui n'ont pas le droit de parler contre l'opinion de leur femme. La canne, au contraire, est une criarde impitoyable, comme le sont les ménagères acariâtres, qui font trembler le mari et la maison entière.

C'est d'ordinaire par l'industrie qu'une femme captive un mari et se rend précieuse à ses yeux. Aussi la canne porte-t-elle les couleurs du travail, le gris terreux ; tandis que le mâle est bien moiré, cossument vêtu, par analogie au mari subjugué que l'épouse laborieuse dégage de tous soins du ménage, et qu'elle sait choyer et dorloter pour établir son autorité.

Un tel mari est heureux dans son illusion : aussi la tête du canard mâle est-elle baignée dans l'illusion ou couleur verte. Mais c'est une illusion fondée sur la fausseté, sur les préventions d'amour et de fidélité ; et par Analogie ce vert est partout encadré dans le noir, couleur de la fausseté.

Le canard mâle est tolérant pour ses rivaux : on le voit attendre patiemment son tour et vivre en fraternité avec les autres amants ; en quoi il est l'image des époux débonnaires et remplis de procédés pour les amis de madame.

Une singularité dans les canards, est que, malgré le contraste de moire sur le mâle et couleurs ternes sur la femelle, tous deux ont en commun une parure de sept plumes d'aile chatoyantes en bleu faux.

C'est l'emblème du faux amour qui les unit, et dont le triple ressort est dépeint en détail par les 3 pétales de l'iris :

Amour matériel simple,
Coalition conjugale en intérêt,
Lien de paternité.

De là naît un amour d'espèce neutre, et encore très vif comme toutes les affections neutres, mais qui n'est point l'amour pur, dégagé des considérations d'intérêt. Aussi leur aile a-t-elle un bleu faux.

On ne voit pas, de la tête du canard comme de celle du coq, jaillir des esprits animaux, crêtes, appendices et huppes : la tête d'un mari ensorcelé travaille peu ; elle est des moins fécondes en efforts d'imagination, et son emblème doit avoir la tête dégagée d'excroissance.

Il est pourtant une espèce de canards huppés; mais leur huppe est une surcharge, une parure insipide et dépourvue de grâce, comme celle de l'oie. Ils représentent les maris clairvoyants et bien moins heureux que les aveugles. Ces maris perdent l'illusion et l'amour neutre : par Analogie, la Nature ôte le vert moiré de tête et le bleu chatoyant d'aile à ces canards huppés, emblème des maris chez qui trop de pénétration fait évanouir le charme de l'Etat conjugal, qui exige une foi vive, et un parfait repos d'esprit sur le chapitre de la fidélité et du maniement d'argent.

Il est une troisième espèce de canards, celui de Barbarie, chez qui les excroissances de chair se font à contre-sens de celles du coq. Elles occupent le front et le pourtour des yeux. Cette espèce dépeint le mari confus et reconnaissant l'énormité du piége conjugal où il est tombé. Mais l'espace nous manque pour ces détails ; je n'ai pas même donné le quart de ceux qu'exigerait le canard ordinaire, qu'il faudrait examiner pièce à pièce comparativement avec le coq et la poule.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

L'homme est, disent-ils (les philosophes), miroir de l'Univers; et cependant ils blâment à chaque instant dans l'homme les tableaux de l'Univers, notamment les maladies. Vous entendrez tous les pères et mères, quand leur enfant souffre de la dentition, dire que le bon Dieu aurait bien dû épargner cette souffrance à ces pauvres enfants. On n'entendra pas une mère harmonieuse dire pareille absurdité. Elle saura « que l'espèce humaine, pour s'élever de l'industrie simple à la composée, devant tomber de l'état libre ou sauvage dans l'état barbare et l'esclavage, ce qui est pour la multitude une extrême calamité, il a fallu que Dieu la représentât dans l'enfant qui passe de la nourriture simple ou liquide à la composée ou solide, par acquisition des dents. » La transition doit être douloureuse, par Analogie à la chute en esclavage.

Sans cette fidélité d'Analogie, comment pourrions-nous étudier la Nature? Nous n'aurions aucune voie comparative. Si l'esprit philosophique peut créer le matérialisme, Dieu par emblème a dû créer la maladie de la pierre image de ce matérialisme, l'une des plus terribles calamités du monde social, qu'il éloigne de l'étude des Destinées en détruisant l'espoir en la Providence. Ainsi toutes nos maladies se rap-

portent à quelque effet de Mouvement social. On n'a su expliquer aucune de ces Analogies, et on nous vante l'éloquence du grand-livre de la Nature. O charlatanerie scientifique!

(*Page* 1446, en note.)

Les Perroquets. J'explique ici l'Analogie du perroquet, emblème des faux savants, des gens habiles à manier la parole, et en abuser en discours et en écrits. Tout est magnifique dans leur plumage littéraire. On n'y trouve que perfectibilités perfectibles, vertus civiques, amour du commerce, balance, contre-poids, garantie, équilibre, et bonheur suprême assuré au peuple si l'on veut mettre les philosophes à la tête du gouvernement. La Nature a dû donner un superbe plumage à l'oiseau emblématique de ces hableurs; il étonne comme nos sophistes, par son habileté à manier le parole; mais c'est l'oiseau le plus perfide par ses morsures.

Comme il n'y a qu'astuce et piéges dans leurs discours, la Nature en dépeint la fausseté dans certains perroquets, par la double couleur du bec montrant une mandibule blanche, symbole de la pureté qu'affectent ces beaux parleurs. Le bec présente une énorme crochet, image de la rapacité de tous ces êtres à la parole fleurie, démagogues, gens de loi, sophistes, etc., gens qui par le verbiage s'accrochent à tout, comme le perroquet par son bec.

Leur éloquence ne tend qu'à la rapine; elle ne couvre que pièges et noirceurs, figurées par la langue noire du perroquet. Il est inutile et immangeable, en symbole de l'inutilité de leur bel-esprit; il est bateleur comme eux, habile à faire cent minauderies et se retourner en tout sens; image des caméléons littéraires, il harasse, il étourdit par son cri aigre et perçant, son bavardage perpétuel; comme ces sophistes qui étourdissent le siècle de leur phébus de perfectibilité, et harassent l'administration de ce qu'elle ne veut pas élever le peuple au vrai bonheur en donnant les bonnes places aux philosophes.

Voilà le portrait de ces hommes qui étouffent la découverte de l'Association, pour maintenir leurs charlataneries. Si l'on veut se rallier à la Nature, il faut enfin les juger comme les juge la Nature, dans ces tableaux parlants qu'elle nous en a donnés. Les détails sur les espèces de cet oiseau, notamment sur la petite verte, la blanche huppée jaune, et la coiffée d'azur en cadre jaune, auraient fourni sur les philosophes et leurs doctrines de très belles Analogies.

## NOUVEAU MONDE INDUSTRIEL ET SOCIÉTAIRE (1829).

(*Page* 527.)

L'Univers étant fait à l'image de Dieu, et l'homme étant miroir de l'Univers, il en résulte que l'Homme, l'Univers et Dieu sont identiques,

et que le type de cette trinité est Dieu : si le créateur ne s'était pas peint lui-même dans le système de l'Univers, quoi donc aurait-il pu y peindre?

## (*Pages* 532 *à* 535.)

### ANALOGIES SPÉCIALES DU MOUVEMENT.

Les beaux esprits qui nous disent : *l'Univers est fait sur le modèle de l'âme humaine, la même idée se réfléchit constamment du tout dans chaque partie* (Schelling), nous diront-ils comment un cèdre ou une rave qui font partie de l'Univers nous réfléchissent une idée du tout? Quelle portion de l'Univers est dépeinte dans un chou, un oignon, dans un chêne, un oranger?

Interrogeons d'abord les RAVES qui vont répandre des torrents de lumière et se montrer dignes du haut rang que leur assigne la morale. C'est une pépinière de belles Analogies que la bourgeoise famille des raves et betteraves, carottes et panais, salsifis, céleris et toutes racines qui nourrissent l'homme. Leur collection représente les coopérateurs du travail agricole. Chacun de ces légumes s'allie avec la classe dont il est le portrait : la grosse rave morale reste à la table des gros paysans dont elle est l'image; le navet, moins rustique, est l'emblème du fermier huppé, traitant avec les grands; aussi le navet peut-il, moyennant de bons apprêts, figurer aux bonnes tables; la petite rave ronde peint l'homme opulent, qui, à la campagne, effleure l'agriculture, en prend une légère idée; la petite rave pivotante ou allongée, peint cet homme riche approfondissant le sujet, faisant son délassement de l'agronomie; toutes deux, par Analogie, figurent sans aucun apprêt aux tables de la classe riche dont elles dépeignent l'intervention superficielle en agriculture.

Ainsi chaque sorte de raves s'accolle avec ses pareils : il en est de même des autres racines; la carotte représente l'agronome raffiné, expérimenté, utile partout; aussi est-elle un légume précieux employé par la confiserie et la médecine, légume utile en tout sens, fournissant par sa feuille un fourrage salutaire, par la torréfaction un parfum de potage, etc. : le céleri, dans son acerbe saveur, dépeint les amours champêtres, les tendres paysans et paysannes se courtisant à grands coups de poing.

Pour aperçu d'Analogie en ce qui touche à l'utile, mettons en scène la BETTERAVE illustrée dans le monde mercantile, à qui elle a fait cadeau du faux sucre, qui fait couler et gâter les confitures au bout de six mois. Cette plante va nous expliquer une des méthodes à suivre en recherche d'Analogie, la règle du contact des extrêmes.

Tout est lié en système de la Nature; les Analogies se lient entre elles, et la connaissance de l'une conduit à d'autres; si l'on avait su que la canne à sucre et sa liqueur sont emblèmes de l'Unité sociétaire en Industrie (unité *composée* alliant l'accord matériel et l'accord passionnel), on aurait cherché le contre-sucre, ou sucre simple et faux dans un emblème de l'Unité industrielle *simple*, de l'action combinée sans passion, telle qu'on la voit dans nos bagnes à nègres et à fabricants, où le peuple,

à force de tortures et de privations, se soumet à une discipline d'industrie combinée. C'est arriver par excès de malheur à l'Unité d'action, où l'on arrivera en Harmonie par excès de bonheur. On trouve, dans ce contraste, un *contact d'extrêmes.*

Les réunions d'Unité simple en culture, doivent être dépeintes dans quelqu'un des végétaux hiéroglyphiques de la classe agricole; elles sont figurées par la betterave, *fruit de sang,* d'où on voit ruisseler le sang; il est l'image de ces esclaves forcés à l'Unité simple d'action, par les tortures. Ladite racine doit contenir la liqueur d'Unité simple et fausse, le CONTRE-SUCRE, fade, sans mordant, et qui, à dose double, sucre moins que celui de canne. C'est une caricature du vrai sucre, comme l'Unité d'action matérielle dans nos bagnes d'esclaves coloniaux, est une caricature de l'Unité passionnée des travaux harmoniens, dont la force productive sera double et quadruple de celle des travaux civilisés.

Il faudrait appuyer ces Analogies d'amples détails, d'abord sur les feuilles des végétaux cités. La feuille crispée de la betterave dépeint le travail violenté des esclaves et ouvriers; la feuille grotesque de la rave étale un massif supérieur dominant plusieurs follicules inférieures : c'est l'image du chef de famille villageoise qui s'adjuge tout le bénéfice, pour le bien de la morale; il prend tout, et ne laisse rien aux enfants et valets. Dans la pomme de terre qui peint le travail facile des Groupes et Séries passionnées, une feuille bien graduée et entrecoupée de follicules minimes peint l'assemblage des inégaux et des enfants associés en travail avec les pères.

## ( *Pages* 542 *à* 548.)

### ÉPILOGUE SUR L'ANALOGIE.

Tant qu'on ne veut pas reconnaître de gammes élémentaires en couleurs et en études des Passions, l'on ne peut pas s'initier à l'Analogie; mais, à l'aide des gammes de couleurs dont le soleil nous donne seulement la première, on a de prime abord des données sûres pour discerner à quelle Passion se rattache un hiéroglyphe animal, végétal ou minéral : en voyant un SERIN, oiseau tout vêtu de jaune, on peut dire, à coup sûr, cet oiseau représente quelqu'une des relations de Paternité; en effet, le serin est le petit enfant gâté, il veut vivre de friandises, de sucreries; les enfants gâtés ont un babil agréable dépeint par le gazouillement du serin; il est impérieux, furibond comme eux; il se fait bien servir et obéir; aussi la Nature lui a-t-elle placé la couronne sur la tête, par emblème de l'enfant gâté qui est roi dans le ménage, commandant à père et à mère, à sœurs et bonnes; tout fléchit sous sa loi.

Etudions de plus grands mystères à l'aide de la couleur jaune raillée par les plaisants. Observons sur la tête du perroquet kakatoës, une bannière jaune en aigrette. Molière dirait que c'est la bannière du.......... mariage; cela est vrai, mais expliquons dans quel sens. Les perroquets sont l'emblème des sophistes, du monde philosophique; par Analogie, cet oiseau manie très bien la parole, mais il n'a que du verbiage sans

raison. Tels sont les brillants systèmes de la philosophie, représentés par des variantes contrastées dans la distribution des couleurs dont le perroquet est chamarré. L'un a du jaune en sommet d'aile et du rouge en pointe, l'autre a le rouge en sommité, le jaune en pointe; ainsi les sophistes, comme Épicure et Zénon, sont dans leurs dogmes la contre-partie l'un de l'autre : sur quoi reposent tous leurs échafaudages de systèmes? sur le régime de Famille, sur le Morcellement par petits ménages conjugaux: toute la philosophie roule sur ce vieux pivot qui est l'antipode du Régime sociétaire; il faut, par analogie, que le perroquet pivotal, qui est le blanc, déploie la bannière jaune, emblème du groupe de Paternité : ce groupe est la base de tous les systèmes sociaux conçus par la philosophie; aussi le perroquet Bannèret, le kakatoës est-il baignant dans le jaune qui colore toutes les plumes inférieurs de son corps.

Passant du jaune au rouge, mettons en scène un charmant emblème, le Chardonneret, dont la tête, coiffée de rouge, baigne dans le rouge, couleur de l'ambition. Cet oiseau est l'opposé du serin : son plumage gris-boueux, mais propre et lustré, indique une pauvreté industrieuse; il dépeint l'enfant issu de parents pauvres, tenu sévèrement, élevé par eux aux idées ambitieuses, à la prétention de s'avancer. Il est préoccupé de cette idée, et, par Analogie, son cerveau baigne dans le rouge, couleur de l'ambition. Son ramage, emblème de l'esprit cultivé, égale celui du serin, qui est le portrait de l'enfant riche et pourvu de bons maîtres. Ainsi l'enfant pauvre et stimulé s'élèvera au même degré d'éducation et d'instruction que l'enfant opulent; il saura dérober la science qu'on prodigue au riche; et comme il ne parviendra à cette instruction que par les secours de sa famille, la Nature a empreint de jaune les pennes de son aile, pour indiquer que son élévation est due au soutien de sa famille, au groupe de Paternité figuré par le jaune. Cet enfant pauvre ne s'épouvante pas des ronces de la science; il surmonte les obstacles de l'étude; il deviendra habile jurisconsulte, fameux médecin. Par Analogie, le chardonneret se plaît sur le chardon, plante épineuse et sympathique avec la classe rustique habituée aux épines de l'Industrie. C'est pour figurer ces rapports que la Nature met en sympathie sur le chardon deux personnages contrastés, le chardonneret, emblème de l'enfant studieux issu du paysan, et l'âne, emblème du paysan, de son patois ou braiement risible, de sa nourriture chétive, de sa résignation aux mauvais traitements, et de sa sotte obstination dans les vicieuses méthodes.

Ici le chardon présente double Analogie : une sensuelle, une spirituelle. Le paysan aime les liqueurs fortes, les mets piquants et les émotions violentes, comme l'aspect des supplices; de là vient que l'âne, emblème du paysan, aime à se nourrir des piquants du chardon, et envisager un précipice effrayant.

Sans recourir aux végétaux brillants, aux bosquets de Cythère, on peut dans les plantes les plus bourgeoises, dans le chou et l'oignon, expliquer des Analogies très gracieuses; essayons.

Le Chou est emblème de l'amour mystérieux, de ses intrigues secrètes masquées par centuple ruse pour échapper aux argus et aux

obstacles. De même, le chou cache sa fleur sous les voiles de cent feuilles emboîtées. Ces feuilles bouillonnées et ondoyantes figurent les efforts astucieux d'amants obligés de cacher leur lien; elles sont plutôt bleues que vertes, parce que l'azur est la couleur de l'amour; l'azur domine dans la feuille de l'œillet, qui peint la jeune fille fatiguée par réplétion d'amour, privation d'amant.

Le *chou-fleur*, qui est contre-partie du chou, dépeint la situation opposée, l'amour sans obstacles ni mystère, les ébats de la jeunesse libre qui voltige de plaisir en plaisir; aussi le chou-fleur est-il un océan de fleurs, image des charmes du bel âge; sa feuille n'est ni azurée ni bouillonnée, parce que la jeunesse libre, formant des orgies, est peu amoureuse, n'a pas besoin de recourir aux astuces comme la jeunesse entravée, dont le chou est symbolique.

Le chou-fleur a, comme certains végétaux, un vice de fétidité; il infecte l'eau et le local où il cuit; l'artichaut infecte la main qui le cueille, et l'asperge infecte les urines. Dans ce vice commun aux trois plantes, la Nature dépeint différents désordres de l'amour libre; observons ce désordre dans le chou-fleur, emblème du jeune homme à bonnes fortunes, du séducteur en vogue, de l'homme pour qui les amours sont un océan de fleurs. Un tel homme sème le trouble dans les familles, il n'est bruit que de femmes et filles séduites par lui : de là les caquets, les querelles domestiques, les incidents fâcheux; et par emblème le chou-fleur infecte l'élement symbolique de la famille, qui est l'eau selon le tableau suivant :

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Terre, | Air, | Arome, | Eau, | Feu, |
| *Amitié*, | *Ambition*, | *Amour*, | *Famille*, | Unité. |

L'Analogie dissipera nos préjugés en politique, ainsi qu'en morale. Deux analyses de la ruche et du guêpier réduiront à leur juste valeur nos préjugés sur les libertés administratives et les garanties; l'Unité d'action est moulée dans la Ruche, la duplicité dans le guêpier, ce sont deux Analogies magnifiques.

Un vice des beaux-esprits civilisés, vice qui les a égarés dans l'étude de la Nature, est de ne pas rapporter tout aux convenances de l'homme. Selon ce principe, quels que soient les tableaux fournis par l'abeille et la guêpe, l'une dépeint le bien puisqu'elle nous donne richesse composée, par le miel et la cire; l'autre dépeint le mal, puisqu'elle donne pauvreté composée, par son carton inutile et ses ravages. Telle est aussi l'araignée, image du commerce mensonger, du piège de libre concurrence.

Les Analogies sont déjà très séduisantes isolément, par la fidélité du pinceau de la Nature; on vante le tableau du tartufe peint par Molière; la fleur dite amarante et le reptile nommé caméléon sont des tableaux de l'hypocrisie plus parfaits encore. Pour en juger, il faudrait une longue description de toutes les parties de ces deux moules.

Les Analogies redoublent de charme quand elles sont présentées en contraste et en graduation. L'aigle et le vautour nous peignent deux autorités qui s'élèvent de fait au rang suprême, qui savent régner; mais il est des princes qui se traînent, et sont incapables de régner; ils ont pour emblèmes l'autruche, ou pauvre d'esprit, grand corps sans

tête, et le dronte, image du sot orgueilleux, tête ignoble dont le cerveau ne produit qu'une crête ridicule et inutile à l'homme, ainsi que tout le corps de l'oiseau.

Pour faciliter l'étude de l'Analogie, il faut assembler des galeries de portraits sur un même sujet. S'agit-il de l'auguste vérité, il faut étudier combinément les emblèmes de vérité : tels sont le cygne, la girafe, le cerf, le sapin, le cèdre, le lys, tous hiéroglyphes des différents emplois de cette vérité si ingrate pour ceux qui la pratiquent. En voyant son triste sort dépeint dans ces divers animaux et végétaux, aucun civilisé ne sera tenté de pratiquer la vérité, quoi qu'en disent nos philosophes qui, cherchant à nous duper, ne veulent pas qu'on connaisse le sort fâcheux réservé aux amants de la vérité.

Les tableaux de nos Passions deviennent très gracieux, lorsqu'on les étudie en détails comparatifs, comme serait une échelle des degrés de sottise, de bel esprit et de bon esprit, représentés par les coiffures d'oiseaux ; leurs huppes, crêtes, appendices, aigrettes, colliers, excroissances et ornements de tête ; l'oiseau étant l'être qui s'élève au-dessus des autres, c'est sur sa tête que la Nature a placé les portraits des sortes d'esprit dont les têtes humaines sont meublées. Aigle, vautour, paon, dronte, perroquet, faisan, coq, pigeon, cygne, canard, oie, dinde, pintade, serin, chardonneret, etc., sont, quant à l'extérieur des têtes, le portrait de l'intérieur des nôtres.

L'analyse comparative de leurs coiffures fournit une galerie amusante, un tableau des divers genres d'esprit ou de sottise dévolus à chacun des personnages dont ces oiseaux sont l'emblème.

L'aigle, image des rois, n'a qu'une huppe chétive et fuyante en signe de la crainte qui agite l'esprit des monarques, obligés de s'entourer de gardes et entourer leurs sujets d'espions pour échapper aux complots. Le faisan peint le mari jaloux, tout préoccupé des risques d'infidélité, et, pour s'en garantir, épuisant les ressorts de son esprit. Aussi voit-on, du cerveau d'un faisan, jaillir, en tous sens, des plumes fuyantes (le genre fuyant est le symbole de crainte). On voit une direction contraire dans la huppe du pigeon, relevée audacieusement, peignant l'amant sûr d'être aimé, et dont l'esprit est libre d'inquiétude, fier du succès.

---

## FAUSSE INDUSTRIE (1835).

### Tome I.

### (*Page* 255.)

Je me suis exercé plus de vingt ans sur la capucine ; j'y trouve six indices ou fanaux de direction, et je ne peux pas arriver au mot de l'énigme, à la détermination du personnage ou effet dont cette fleur est emblème. Le melon, la tomate m'ont désorienté bien des années ; d'autres aussi épineux, peut-être, ont été devinés presque sans étude. Il n'y a pas plus d'une semaine que j'ai déterminé de charmants emblèmes,

les personnages dépeints dans la perdrix rouge, la grive et la caille : il y a plus de vingt ans que je poursuis cette énigme.

L'initiative est le point difficile en pareille solution. Lorsqu'on sait que le chêne et le pourceau représentent l'avare, il est aisé de chercher dans les feuilles et fruits, racines et habitudes du chêne, vingt tableaux détaillés des mœurs d'un avare et de ses relations avec le monde ; on verra bien vite que le chêne et le pourceau, portrait d'Harpagon, ne font du bien qu'après leur mort.

Un adage dit : « Qui se ressemble s'assemble ; » aussi le porc est-il de tous les animaux le plus friand du gland, comme le perroquet, par emblème d'une affinité des philosophes, est l'oiseau le plus friand de la graine du tournesol, fleur qui est l'image du monarque. Sa graine représente les faveurs précieuses, pensions, chaires, gratifications secrètes et sinécures, que distribue la main souveraine, et qui sont le point de mire de nos régénérateurs philosophiques : beaux parleurs dénués de raison, comme les perroquets leurs emblèmes : oiseaux qui parlent bien sans savoir ce qu'ils disent.

# NOTE X (PIVOT INVERSE).

## DÉGÉNÉRATION DE L'ESPÈCE HUMAINE

### SOUS LE RÉGIME ACTUEL DE L'INDUSTRIE.

(Extrait du journal *la Phalange*, du 15 novembre 1839.)

C'est un spectacle curieux et pénible à la fois que de voir comme la Presse quotidienne, en faisant ressortir par des faits, hélas ! trop nombreux, les vices de notre état social et les déplorables effets de notre régime industriel, semble prendre à tâche de mettre dans le plus grand jour l'ignorance de nos graves publicistes sur les moyens propres à faire disparaître le mal en en détruisant la cause.

L'article suivant, extrait du *National*, est éminemment propre à montrer comment, après avoir sondé la plaie dans tout ce qu'elle offre de hideux et de poignant, nos hommes politiques sont forcés de laisser voir leur dénûment en fait de moyens curatifs.

Un des correspondants du *Journal de Rouen* lui écrit d'Elbeuf :

« Le conseil de révision nous a visités jeudi dernier. Le contingent « était de cinquante-sept conscrits que l'on a pu choisir tant bien que « mal jusqu'au numéro deux cent sept ; quatre numéros seulement n'ont « pas été atteints.

« Dès l'année dernière il a fallu épuiser tous les numéros pour com- « pléter le contingent. Pour notre canton, il deviendra inutile de faire « tirer au sort.

« Il est vraiment affligeant de voir que, à l'âge de la grande virilité, « les villes manufacturières n'offrent que des ombres d'hommes tout ra- « bougris, étiolés autant par l'excès du travail que par des habitudes vi- « cieuses. »

Nous avons été témoins, il y a deux ans, d'un fait encore plus significatif ; nous avons vu, dans une des principales villes manufacturières de la vallée de la Seine, un conseil de révision appeler quarante-sept numéros avant de trouver un seul homme qui pût être déclaré *bon pour le service militaire*. Nous n'oublierons jamais la douloureuse impression que fit sur nous l'aspect de ces jeunes gens au teint hâve, à l'œil terne, débiles, souffreteux, contrefaits, et rachitiques pour la plupart. Ce triste étalage de nos misères sociales avait frappé de stupeur tous les membres du conseil, et leur air morne contrastait étrangement avec la joie qui

éclatait sur le visage de ces malheureux à l'audition de l'arrêt si désiré : *impropre au service militaire.*

Cependant cette dégradation physique de la classe ouvrière est peut-être moins marquée dans les villes manufacturières de la vallée de la Seine qu'en beaucoup d'autres endroits. Là, les ateliers sont, en général, bien aérés, chauffés en hiver et tenus avec une grande propreté. Les logements des ouvriers y sont aussi, relativement du moins, assez sains, assez spacieux. Mais à Lyon, par exemple, où les ateliers froids, infects, ne reçoivent quelquefois pas un rayon de soleil dans une année ; à Lyon, où les ouvriers habitent des logements qu'on prendrait pour des chambres sépulcrales; à Lille, où ils n'ont d'autre demeure que des caves, la population des manufactures est plus chétive, plus malingre encore.

La constitution et la santé des femmes ont souffert naturellement les mêmes ravages.

Cet épouvantable état de choses est destiné à empirer de jour en jour, de génération en génération; car de ces pères, de ces mères mal conformés, faibles, valétudinaires, il ne peut naître que des enfants qui vaudront moins encore physiquement, et même moralement, puisque l'affaiblissement du corps correspond fatalement à un affaiblissement des facultés intellectuelles.

Ainsi, avant peu, nous arriverons à ce résultat que les villes manufacturières ne pourront plus fournir aux besoins du recrutement, et que tout le fardeau de l'impôt du sang retombera sur les populations agricoles. Le cas échéant d'une guerre sérieuse, prolongée, la France devra donc opposer aux Phalanges du Nord, aux guerriers robustes, demi-sauvages de l'immense empire russe, des brigades composées de soldats courts et débiles, ou bien elle sera obligée d'épuiser la classe des cultivateurs.

Mais l'intérêt de la défense du territoire, de notre nationalité, n'est pas le seul dont il s'agisse ici; cette dégradation physique des populations industrielles, incessamment plus nombreuses, cache une question qui ne saurait rester longtemps sans solution, sous peine d'un épouvantable désordre social.

On reproche aux ouvriers des manufactures des habitudes vicieuses; on a raison, parce qu'il faut toujours flétrir les vices. Mais il serait bon de s'enquérir de la cause première de ces habitudes vicieuses; car on reconnaîtrait peut-être que, chez la plupart, elles proviennent de l'excès même du travail, et, chez tous, d'un défaut d'éducation. Courbé sans cesse sur une tâche pénible, manuelle, uniforme, l'ouvrier perd peu à peu l'usage de ses facultés intellectuelles; pour dire le mot, il s'abrutit à la longue et n'est plus sensible qu'à de grossiers plaisirs. Obligé de travailler dès l'enfance, il n'a eu que peu de temps à consacrer à son instruction; les moyens de s'instruire lui ont manqué le plus ordinairement, et il n'a pu prendre goût aux travaux de l'esprit, arriver à les regarder comme un délassement.

On a proposé, et *le National* a demandé il y a longtemps une loi régulatrice du travail des enfants dans les manufactures. Cette loi est d'urgente nécessité, car il est certain qu'un travail précoce détruit l'organisation humaine; mais elle ne peut être, elle ne sera qu'un PALLIATIF au mal, et un palliatif moins puissant que ne l'espère la philanthropie. En effet, les pères ne gaspillent pas par plaisir, par avarice, la santé de leurs enfants; s'ils les appliquent de très bonne heure, le plus tôt possible, aux travaux corporels, c'est qu'ils ont besoin du salaire gagné par ces petits

malheureux pour subvenir aux besoins de leur famille. Privés de cet aide pécuniaire, ne seront-ils pas obligés d'économiser sur le pain, sur les vêtements de la famille, la somme que gagnaient leurs enfants?

Pour trouver une solution satisfaisante de la question, il faut donc considérer les choses de plus haut, *ne pas prendre l'effet pour la cause, et une mesure transitoire pour une mesure radicale.*

Certes, après des prémisses posées d'une façon aussi précise, aussi formelle, on a droit de s'attendre à une conclusion directe, à une proposition, à quoi que ce soit qui ressemble à un moyen, à un remède. Malheureusement les lignes qui suivent immédiatement sont de nature à prouver qu'autre chose est de sentir vivement un mal social et d'en présenter un tableau véridique, autre chose est d'en savoir faire une analyse raisonnée; qu'en un mot l'on peut censurer un *résultat* social vicieux, censurer les demi-mesures proposées pour y mettre un terme, sans cependant pouvoir indiquer quelque chose de mieux, et sans même bien comprendre la véritable *cause* du mal.

« L'industrie est en proie à des crises périodiques, à des crises plus fréquentes que jamais, qui ruinent les fabricants et réagissent forcément d'une manière déplorable sur le salaire des ouvriers. *L'industrie manque d'institutions de crédit; elle est livrée à l'anarchie la plus profonde. Là est la cause du mal qui ronge les populations ouvrières; c'est là qu'il faut l'attaquer si on veut la guérir.* »

Sans aucun doute l'Industrie manque d'institutions de crédit, sans doute elle est livrée à une anarchie profonde; mais ces institutions (que nous avons sans cesse réclamées et dont en outre nous avons eu soin d'indiquer les conditions), ces institutions, utiles aux chefs des établissements agricoles ou manufacturiers, mais qui ne sont elles-mêmes que des *mesures transitoires*, sont-elles susceptibles de détruire la cause du mal? En aucune façon; car cette cause, il la faut aller chercher dans le mécanisme même de cette Société fondée sur le *Morcellement industriel* aussi bien que *foncier*, morcellement anarchique d'où découlent la lutte des intérêts et l'exploitation du pauvre par le riche. Cette cause, elle se trouve encore (vous l'avez dit) dans l'excès du travail; elle se trouve dans la continuité de fonctions qui clouent l'ouvrier à une même occupation pendant toutes les heures de sa vie. Cette continuité qui n'est qu'une des conséquences de l'état de Morcellement, cette continuité commandée par la misère et la faim, voilà ce qui peuple nos ateliers d'êtres rachitiques et déformés, ou plutôt de véritables machines à face humaine. Or, on sait que *le National*, qui déplore si énergiquement ces effets inévitables du Morcellement, est cependant un des plus ardents

champions du Morcellement, — contradiction qui du reste ne doit étonner personne.

Non, ce n'est pas dans l'absence d'institutions de crédit qu'est la cause de cette dégradation physique et morale de la race humaine dans la Société civilisée ; nous le répétons, il en faut accuser le mécanisme même de cette Société, qui ne permet pas à chaque homme d'appliquer ses facultés aux fonctions, aux nuances de fonctions qui lui conviennent, et de ne les appliquer que le nombre d'heures qui convient à ses forces. Il en faut accuser en un mot l'absence du *Travail sociétaire*, *libre et attrayant*, lequel est absolument incompatible avec notre régime morcelé, du Travail sociétaire qu'on ne pourra organiser qu'en substituant à l'état actuel un Ordre de choses supérieur, celui dont la Théorie de Fourier indique les principes et les moyens. Là est le remède, le remède *radical !*

Voulez-vous connaître maintenant la conclusion du *National*, son dernier mot sur le problème soulevé par les terribles faits dont il a tracé le tableau? La voici, et en vérité c'est à n'en pas croire ses yeux.

« En présence de cet immense problème, qui ne reconnaît la nécessité, la pressante nécessité d'opérer *dans le gouvernement* de la France des réformes profondes, radicales, *qui amènent à l'exercice du pouvoir des hommes d'État plus puissants par la pensée et par l'étude*, plus soigneux des intérêts de tous, plus jaloux de la grandeur, de la force de la patrie? des hommes qui n'aient pas l'infamie ou la sottise de penser et de dire que tous ces millions d'hommes qui travaillent et qui souffrent sont des Barbares? »

Il n'entrera dans la pensée d'aucun de nos lecteurs que nous songions à défendre les aveugles du Pouvoir contre les aveugles de l'Opposition, et que nous ayons la fantaisie de soutenir le principe du *statu quo* contre des agressions qui ne sont que trop souvent méritées. Mais bien manifestement, si les vices de l'Industrie actuelle ne proviennent pas de la faute des hommes du Pouvoir, le remède non plus ne saurait tenir à une question de personnes, à un changement de ministère. Pour le trouver, ce remède, et surtout pour l'appliquer, il faut remonter jusqu'aux choses ; en un mot, ce sont les Rapports sociaux qu'il importe de changer. Quant aux ministres, nous ne pouvons raisonnablement leur faire qu'un reproche, c'est d'ignorer le remède au mal, comme *le National* l'ignore lui-même, comme l'ignorent les *hommes puissants par la pensée et par l'étude*, que ce journal voudrait voir à la place des ministres.

Au reste, nous ne saurions trop regretter que l'article du *National* manque d'une conclusion logique, et que, comme tous les

articles de polémique civilisée, il sape à coups redoublés un état social essentiellement et évidemment mauvais, sans cependant rien indiquer pour mettre à la place ; car, nous devons le reconnaître, cet article ne peint pas d'une manière moins saisissante les vertus du peuple que la misère et la dégradation dans lesquelles il est plongé. Voici en effet comment termine *le National :*

« Ces Barbares, aux jours de danger de la patrie, volent à la frontière, pieds nus, sans pain, le fusil sur l'épaule ; ils combattent et ils meurent. Sublimes martyrs qui n'ont pas même l'espérance de laisser leur nom inscrit sur un bulletin de bataille ! Ces Barbares ont cimenté de leur sang l'édifice de notre nationalité. S'ils venaient à manquer, il n'y aurait plus de nation française, tandis que si le monde officiel disparaissait, la lacune serait comblée tout de suite. »

L'ensemble de l'article du *National* nous ramène toujours à cette triste réflexion, que nos publicistes politiques ne peuvent rien oublier ni rien apprendre. Là où ils ont à faire œuvre d'*étude*, de *pensée*, d'*intelligence*, là où ils reconnaissent avec nous-mêmes que c'est à l'*étude*, à la *pensée*, à l'*intelligence* de fournir la solution, ils ne savent toujours que soulever les passions et exciter les haines.

FIN.

# TABLE.

FIN DE LA TABLE.



